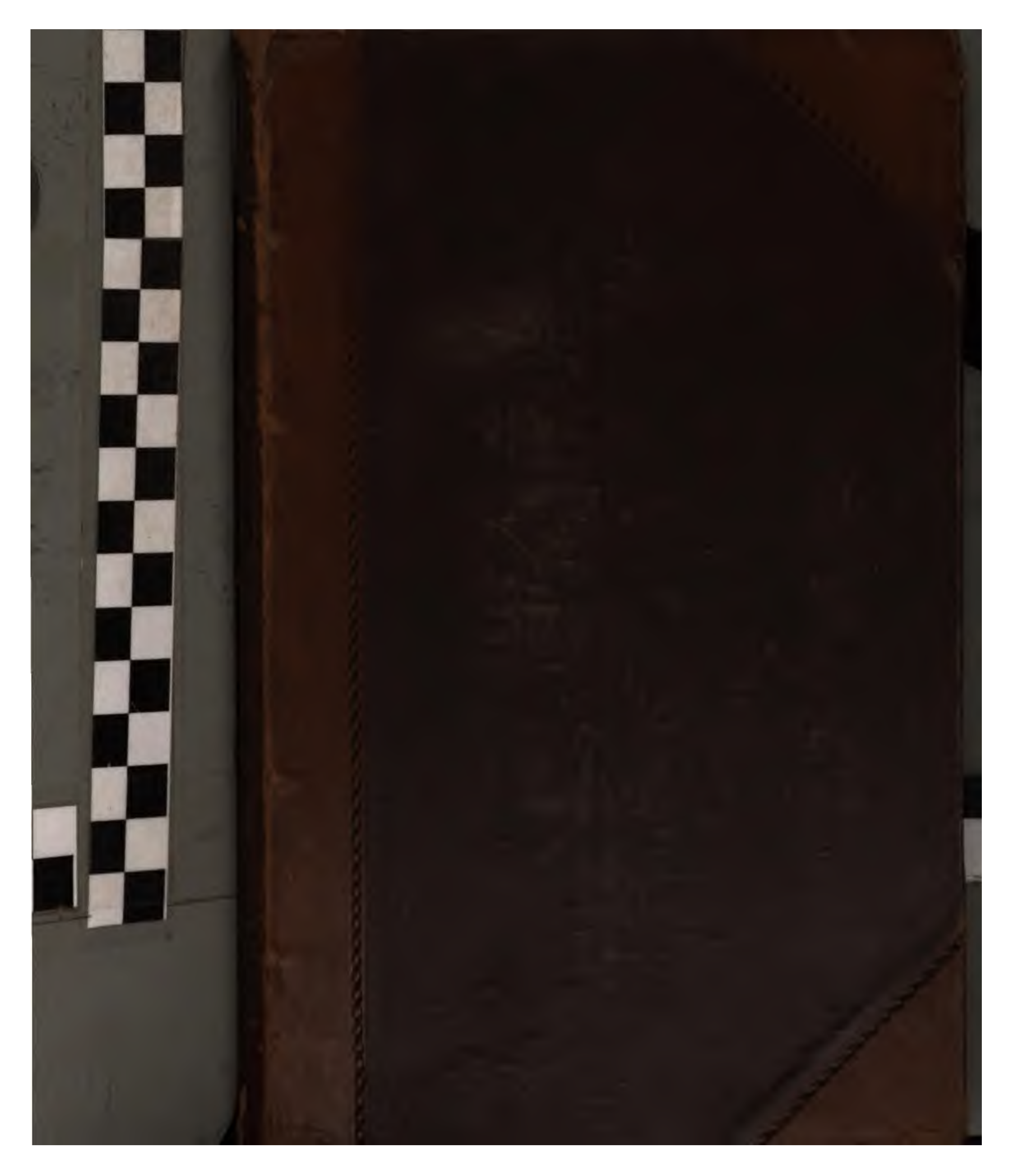



600054538V

ARCHIVES

OU

CORRESPONDANCE INÉDITE

DE LA MAISON

D'ORANGE-NASSAU.

IMPRIMERIE DE J. ROERING,
A LA HAYE.

ARCHIVES

OU

CORRESPONDANCE INÉDITE

DE LA MAISON

D'ORANGE-NASSAU.

Recueil

PUBLIÉ, AVEC AUTORISATION DE S. M. LE ROI,

PAR

Mr. G. GROEN VAN PRINSTERER,

CHEVALIER DE L'ORDRE DU LION BELGIQUE,
CONSEILLER D'ÉTAT.

Première Série.

TOME VIII.

1581 — 1584.

Avec des Fac-similés.

LEIDE,
S. ET J. LUCHTMANS,
1847.



Le septième Tome des Archives a paru en 1839. Sans fatiguer le lecteur par un récit déplacé de ce qui nous concerne, nous croyons cependant devoir justifier une interruption de huit années, par un double travail, qui se rattache d'une manière directe ou indirecte à la publication de ce Recueil; la *seconde Édition du premier Volume* et notre *Manuel de l'Histoire des Pays-Bas.*[1]

La réimpression du Tome premier nous a couté beaucoup de peine, par les additions et modifications

[1] *Handboek der Geschiedenis van het Vaderland* (Leiden, S. en J. Luchtmans, 1841—1846).

nombreuses, fruit de nos investigations en France et en Allemagne, et surtout par la rédaction des *Prolégomènes*, que nous avons placés en tête de notre Collection. Il nous a paru convenable, pour l'intelligence des pièces inédites et de nos remarques, de réunir à l'entrée d'une Correspondance, à la fois intime et politique, des considérations générales sur la nature et la source de nos documents; sur les origines de la Maison d'Orange-Nassau, et sur la situation religieuse et politique de l'Europe et des Pays-Bas vers l'avènement du Monarque dont les desseins, conformes aux traditions du Papisme et aux tendances d'un pouvoir aspirant sans cesse à dépasser ses limites, rencontrèrent un noble et puissant antagoniste dans la personne de Guillaume Premier.

Toutefois ce travail pénible n'est aucunement comparable à la multiplicité des méditations et des recherches indispensables dans la composition du Manuel. Pour en apprécier les nombreuses et graves difficultés, il suffit de se rappeler la nature de cet ouvrage et ce qui, nous ne disons pas s'y trouve, mais devroit s'y trouver. Retracer les faits dont le développement forme l'histoire et en est, pour ainsi dire, l'organisme; marquer l'enchaînement des causes et de leurs résultats nombreux et divers; ne pas omettre des

détails, minutieux en apparence, mais qui, par leur liaison avec l'ensemble, acquièrent de la gravité et dont l'absence formeroit dès lors une lacune ; ne pas embarrasser et surcharger le récit, en y entremêlant des particularités, intéressantes sans doute en elles mêmes, mais qui, au point de vue général, doivent s'effacer ; faire apparoître, sous leurs véritables traits, les personnages dont l'influence sur la marche des affaires ou sur la direction des idées a été manifeste ; indiquer la varieté et le caractère des époques se modifiant sous l'empire des vérités ou des erreurs dominantes en religion et en politique ; concentrer et résumer les évènements dans une analyse qui ne dégénère ni en sèche nomenclature, ni en compilation indigeste ; tracer une esquisse qui, sous plusieurs rapports, soit déjà presque un tableau : surtout ne jamais perdre de vue, à travers les siècles, et au milieu de tant d'agitations, de crises et de luttes, l'unité qu'on retrouve toujours dans le développement de l'existence et du principe vital de la nation. Voilà les conditions sans lesquelles, selon nous, un livre de ce genre ne sauroit répondre à ce qu'on est en droit d'attendre de l'écrivain ; conditions sévères, mais indissolublement liées aux traits essentiels de l'ouvrage, et qui auroient dû, ce semble, en nous plaçant en face de l'idéal, nous

faire abandonner l'idée. — Ce n'est pas tout. Il falloit, à notre avis, se chargeant d'une mission pareille, en accepter la responsabilité dans toute son étendue; renoncer à tout ménagement envers les erreurs même les plus chéries, dans un pays où l'histoire, plus qu'ailleurs peut-être, a été dénaturée en tout sens par les préjugés et par les passions; se résoudre à suivre périlleusement la trace des faits et celle des idées jusqu'au milieu des évènements et des intérêts de nos jours; pénétrer jusqu'au plus vif des opinions et des susceptibilités contemporaines; afin de ne pas abandonner notre tâche où, par la proximité du récit, elle devenoit en même temps et plus importante et plus délicate; afin de faire connoître la liaison du présent avec des situations et des crises qu'on se plaît trop souvent à considérer sous un point de vue qui les en sépare; afin de montrer dans leur racine la véritable tendance des systèmes vantés, dont nous subissons encore le joug funeste; afin de faire, conformément au but de l'histoire, trouver des avertissements sérieux pour l'avenir dans les leçons vivantes du passé. Il falloit par dessus tout, à une époque, où la simplicité de la foi Chrétienne semble à plusieurs de l'exagération et du fanatisme, ne pas méconnoître les voies de Dieu manifestées clairement dans les destinées d'un

peuple, qui, par sa grandeur et par son déclin, est un témoignage éclatant de la fidélité des promesses et des menaces de l'Éternel. Si maintenant on demande, avec un redoublement de surprise, comment, en connoissance de cause, nous n'avons pas reculé, dans le sentiment de notre insuffisance, devant une entreprise pareille, nous répondons que, vû la position spéciale où la confiance du Souverain nous avoit placé, la mesure de nos forces ne pouvoit être, d'une façon absolue, la mesure de notre devoir. D'autres sans contredit étoient à même de faire franchir aux résultats nombreux et importants des investigations récentes, pour autant qu'on les avoit livrées à la publicité, les étroites limites du monde savant: toutefois ils ne pouvoient puiser à une source, dont l'accès nous étoit ouvert. Admis à examiner les papiers les plus secrets d'une Dynastie illustre; ayant seul le privilège de vivre au milieu d'un trésor de lumière, qui répand un jour nouveau sur le caractère des évènements et des hommes; entouré d'une infinité de documents, dont la suite rarement interrompue se prolonge jusqu'à la fin du siècle dernier, nous avons senti que, pour satisfaire aux obligations résultant de tels avantages, il ne suffisoit pas de communiquer, avec la lenteur qu'exige une publication scientifique, des pièces relatives à une

seule époque; mais que simultanément autant que possible, il falloit, avec le vif sentiment de l'étendue de notre tâche et de la briéveté et de l'incertitude de la vie, nous hâter de réunir, dans une revue de notre histoire entière, les enseignements recueillis par un commerce habituel avec les personnages les plus marquants des siècles écoulés. Ayant visité des domaines historiques qui ne furent et qui peut-être ne seront jamais accessibles à aucun autre voyageur, nous avons compris que nous serions inexcusable, en nous refusant, par timidité d'amour-propre, à communiquer sans délai nos impressions de voyage, nos souvenirs, nos découvertes. Dès lors on n'attribuera point à un excès de hardiesse une résolution prise par conviction d'un impérieux devoir: on nous pardonnera, si l'ouvrage, malgré nos efforts, est resté une très-imparfaite ébauche; et l'on ne s'étonnera plus que, durant plusieurs années, notre temps et nos forces ayent été absorbés par la méditation de ce laborieux et indispensable travail.

Le huitième Tome de cette Série, à laquelle nous espérons pouvoir ajouter sous peu un *Supplément*, sera le dernier. Depuis l'abjuration du Roi jusqu'à la mort

de Guillaume I (juillet 1581—juillet 1584) il renferme, durant trois ans, environ 150 Lettres. Une indication rapide du contenu fera voir qu'il ne cède, en intérêt, à aucune partie de notre Recueil.

Parcourons les documents, pour y rassembler quelques particularités sur la Maison d'Orange-Nassau.

Le Comte JEAN, malgré tout ce qu'il avoit souffert, étoit disposé à retourner dans les Pays-Bas (p. 26); en attendant, il leur étoit fort utile en Allemagne. Au milieu de l'apathie presqu'universelle, il exhortoit les Princes Évangéliques à avoir plus de souci de leur intérêt et surtout de leur devoir; il adressoit aux fauteurs de l'influence Espagnole et Papiste de très-rudes vérités, témoin ce méprisable Comte Salentin d'Isembourg (Lettre 1115), ci-devant Archevêque de Cologne et balloté alternativement vers Rome ou vers la Réforme, au gré de ses caprices et de ses passions. Affrontant le courroux de l'Empereur lui-même, il s'attiroit des haines dangereuses, et prévoyoit, sans néanmoins vouloir modifier sa conduite, que bientôt à Dillembourg même il ne seroit plus en sûreté (p. 285). On le retrouve partout avec ses excellentes qualités; son activité infatigable, son zèle, sa constance, sa pieté;

encourageant les uns, exhortant les autres, montrant à tous la voie dans laquelle il étoit urgent de marcher; sincère et naïf (p. 187); assaisonnant de mots piquants ses discours; parfois, dans une juste indignation; sachant manier le sarcasme (p. 182); ramenant toute chose au service de Dieu et se soumettant, en chaque circonstance, aux dispensations du Seigneur. « Il est, » dit-il, « puissant et sage pour maintenir Sa » cause: nous ne prétendons pas Lui prescrire quand » et par qui et de quelle manière Il doit nous aider. » Pourvu que notre but soit légitime et que nous cher» chions Sa face, pourvu que nous soyions et demeu» rions avec Lui, Il se laissera trouver et sera avec » nous » (p. 175). — A cette époque encore il augmenta considérablement le nombre des services que lui et les siens rendirent, sans ménager leurs biens ni leur vie, au Prince d'Orange et aux Pays-Bas; services inappréciables, dont on peut lire, à la fin du volume, un résumé fort intéressant (N° 1182a).

Son fils, le Comte Guillaume-Louis, se montre digne de lui, même en ne suivant point ses avis. Voici comment. La tendresse et la sollicitude paternelle faisoient vivement souhaiter au Comte Jean le retour du jeune homme; il vouloit le fixer en Allemagne; mais lui, identifiant déjà son existence avec celle d'un pays

où le sort de la cause Évangélique sembloit devoir se décider par les armes, expose son désir de se vouer à cette sainte lutte, dans quelques lignes d'une admirable simplicité: « Selon moi, » dit-il, « le motif de »cette guerre se rapporte uniquement à la gloire de »Dieu et à la liberté de la patrie; pour lesquelles de »tout temps les hommes courageux ont combattu et »acquis une réputation immortelle; chacun sait que »mon Seigneur le Prince, et votre Seigneurie et vos »frères n'ont épargné en cela ni leur fortune ni leur »sang; par la Providence de Dieu, leurs efforts ont »eu un succès étonnant; moi aussi je suis intimement »persuadé que j'agis selon la volonté Divine en n'ayant »d'autre voeu que de servir ici l'Éternel. » (p. 46).

Nous ferons remarquer encore, pour sa tendresse envers la personne et tous les enfants de son époux, les Lettres de Louise de Coligny (par ex. les Lettres 1176 et 1179). — Enfin on ne lira pas sans attendrissement deux billets de Louise Julienne, fille de Guillaume Premier, qui devint l'épouse de l'Electeur Palatin. Agée de huit ans, elle écrivoit à son oncle, après l'assassinat du Prince: « nous avons faict »une si grande perte, toutes mes petites seurs et moy, »que ne savons à qui mieux nous en plaindre que à »vous, que nous suplions très-humblement nous vou-

»loir estre père et bon oncle, affin que nous puissions »tousjours estre continuez en la religion où feu mon»sieur nostre père nous a faict norrir jusques à pré»sent» (p. 449); et cinq mois après: « vous suplions ne »permettre point que nous soyons mises és mains de »ceux, qui nous vouldroient norrir en autre religion »que feu Monseigneur et Madame nostre mère ne »nous ont commandée; » (p. 479.)

Quant au Prince d'Orange lui-même, ce Tome est riche en documents relatifs à ses actions et à son caractère; mais tout ce que nous pourrions dire à ce sujet, s'identifie avec ce que nous avons à remarquer sur le cours des grands événements politiques.

En jetant un coup d'oeil sur cet espace de trois années, on distingue deux parties à peu près égales, dont le mois de janvier 1583, par le funeste évènement d'Anvers, forme la limite.

Voyons d'abord les dix-huit mois qui suivirent l'abjuration du Souverain.

L'agitation fut grande après ce pas décisif. Tranchant de nombreuses difficultés, il amenoit néanmoins des complications nouvelles. Philippe II alloit redoubler ses efforts en face d'une déclaration pareille. La

rupture complète et définitive devoit déplaire extrêmement aux nombreux Papistes ; une réconciliation, basée sur le rétablissement et même sur l'extension des Privilèges, eût été possible; maintenant, loin de gagner, ils avoient tout à perdre, devant se résigner à des sacrifices incalculables, pour amener le triomphe et consolider la suprématie d'une croyance en opposition directe avec leur foi. En outre l'avénement d'Anjou scandalisoit un grand nombre des partisans les plus zélés de la Réforme; car le Prince d'Orange, faisant accepter pour Seigneur un Prince François professant la religion Catholique Romaine, avoit agi d'après des vues, qui sembloient à plusieurs d'entr'eux conformes moins aux préceptes de la Parole Divine, qu'aux conseils trop subtils de la politique. Il avoit donc réussi, il est vrai, à former une espèce de tiers parti, réprimant à la fois l'ardeur des Protestants et des Papistes; mais cette combinaison, nécessaire peut-être, ne pouvoit rallier les extrêmes, créoit un nouveau germe de désunion, et devoit tout au moins, en donnant lieu à des soupçons divers, briser le ressort de l'énergie et l'aiguillon de l'enthousiasme. La lassitude, le découragement, la défiance mutuelle, les menées et les intrigues de tout genre étoient à l'ordre du jour. Dans plusieurs Provinces on subissoit la guerre

avec toutes ses horreurs; par ex. en Gueldre, où le désordre et la rapine des soldats, appelés à défendre les habitants, étoient plus à craindre pour eux que les incursions de l'ennemi. Un ministre Réformé écrit: « toutes affaires militaires et politiques marchent ici »comme de coutume, c'est à dire, à reculons; jour- »nellement on voit croître le désordre, et, si Dieu »n'ouvre les yeux de ceux qui dorment, la fin sera pire »que le commencement. Puisse la cruauté des soldats, »qui surpasse celle des Turcs, avoir un terme.» (p. 49). «Nous prions constamment le Seigneur qu'Il veuille »nous retirer de cette vallée de larmes, ou bien, par Sa »miséricorde, introduire un meilleur ordre dans le »pays» (p.65).— Le Prince ne pouvoit réussir à maîtriser les divergences de l'intérêt particulier; telle Province, telle ville, dans le sentiment de son importance et de sa force, refusoit obstinément de se plier aux exigences du salut général, et en agissant à sa guise, rendoit impossible de mettre quelque suite ou quelque unité dans l'exécution des plus sages desseins. Certes il n'avoit pas tort d'affirmer: «ceste forme de Gouvernement et »conduicte de la guerre estant démenée par tant de »gens et si différemment, selon l'appétit et humeur »d'un chascun, souventefois bien peu expérimentez »au faict de la guerre, ne peult longuement consister,

»ains à la fin doibt nécessairement amener nostre »totale ruine» (p. 18). Ce déplorable état de choses ne devoit pas s'améliorer par la présence d'Anjou. De toutes parts on ne songeoit qu'à resserrer les limites d'une autorité qu'au contraire, même dans son étendue primitive, il trouvoit, non sans raison peut-être, indigne de lui. Encore si Elizabeth, au lieu de tromper ses espérances, eût donné, avec moins de belles protestations, des secours plus efficaces, peut-être Anjou, agissant d'après les inspirations du Prince d'Orange, eût-il pu donner à la lutte une impulsion nouvelle; mais les irrésolutions de la Reine d'Angleterre, considérée longtemps comme son plus ferme soutien, paralysoient sa force et menaçoient de lui attirer la déconsidération et le mépris.

Toutefois il y avoit à cette triste position un côté favorable; Anjou n'étoit pas uniquement un embarras de plus. C'étoit beaucoup d'avoir dans l'unité du pouvoir monarchique un centre commun; Seigneur des Pays-Bas, le Duc pourroit insensiblement faire respecter des droits qu'on ne reconnoissoit encore que par de vaines paroles et par de magnifiques solennités. Malgré les tergiversations de la Reine Elizabeth, malgré les intentions douteuses de Henri III, les relations d'Anjou avec l'Angleterre et la France étoient assez intimes pour don-

ner à la cause des Pays-Bas un notable relief. D'ailleurs il avoit contribué et contribuoit encore à leur défense. En 1581 il délivre Cambrai; en 1583 il amène des troupes; on attendoit le Prince de Condé (p. 51) et, qui plus est, on pouvoit s'apercevoir que le Roi de France, frère d'Anjou, sous les dehors de la paix, faisoit réellement la guerre à l'Espagne. Granvelle écrit: «je ne vois ce que l'on peult appeller rompture de »guerre, si ce qu'ilz font ne l'est» (p. 11): «faisant le »Duc d'Anjou ce qu'il faict du sçeu et consentement »de son frère et avec son assistence» (p. 96). «Je »n'achève jamais de continuellement poursuyvre que »à ce coup l'on mecte le tout pour le tout, et que l'on »ne comporte, ny aux François, ny aux Anglois, les »termes dont ilz usent: car je ne sçay ce que nous »pourrions despendre dadvantaige, si nous estions en »guerre ouverte» (p. 111). — Le Prince affirmoit avec vérité que la présence et le secours du Duc avoient fait un mal considérable à l'ennemi. En outre dans d'autres pays les évènements et les dispositions des Souverains et des peuples étoient de nature à nourrir et fortifier les espérances de la Réforme. En France la Ligue naissante étoit tenue en respect par les Protestants. Le parti Évangélique en Allemagne avoit un grand pouvoir; et l'on se flattoit que, malgré la cou-

pable indifférence de plusieurs, au jour du danger, il ne manqueroit ni de résolution, ni d'audace. Les affaires de Portugal occupoient les pensées et les armes de Philippe II, et ses délais perpétuels désespéroient ses plus fidèles ministres. Granvelle écrit: «ces »longueurs et dilations, dont l'on use icy, me tuent »et ruynent noz affaires et je perdz espoir d'y pouvoir »donner remède; car le naturel de sa Ma[té] y encline» (p. 20). «Ces irrésolutions et dilations nous ruynent, »mais je ne vois ordre et n'y espère remède, pour ce »que le maistre veult tout faire et il y a tant d'affaires »que l'ung empesche l'autre, et bien souvent, par ce »moyen, rien ne se faict du tout» (p. 55). Vers le commencement de 1583 le Prince de Parme, malgré ses talents extraordinaires, avoit peine à résister à ses nombreux antagonistes. Les prévisions du Prince sembloient se réaliser; l'édifice chancelant du Gouvernement nouveau pouvoit devenir stable; mais il falloit avant tout de la prudence, de la douceur, une conduite active et magnanime, un dévouement incontestable aux libertés et aux intérêts du pays; il falloit mériter la confiance et l'affection du peuple; tel étoit le véritable et unique moyen pour mieux établir et consolider un pouvoir naissant et disputé. Cette condition ne fut pas remplie; le contraire eut lieu; et ce

fut précisément lorsqu'on voyoit enfin poindre une lueur d'amélioration et de progrès, qu'Anjou, afin de se débarrasser tout à coup des entraves auxquelles il avoit dû se soumettre, eut recours à la perfidie et à la violence, et renversant en un jour ce que, depuis des années et à travers des difficultés innombrables, la sagesse du Prince avoit élevé, se perdit lui-même et précipita les Pays-Bas dans une crise qui sembloit devoir aboutir à leur asservissement final.

Les documents relatifs à la seconde phase du Volume (janvier 1583—juillet 1584) en forment la grande moitié (p. 140—510). C'est ici la dernière partie de la vie de Guillaume I.

Il avoit encore des jours pénibles à traverser.

Plusieurs Lettres donnent une idée de la surprise et de l'indignation causées par cette tentative inouie de trancher par l'épée les engagements les plus sacrés. Les adversaires des relations avec la France déploroient qu'on n'avoit pas tenu compte de leurs craintes et de leurs conseils. «Certes les gens devroient ouvrir »les yeux,» écrit le Landgrave Guillaume, «et ne pas »se laisser séduire par des paroles emmiellées: il est »clair, comme le soleil, que le but unique est d'extir-

»per la Religion. Nous avons été toujours fort étonnés »que le Prince confiât la défense de la religion à ses »antagonistes, prenant ainsi les loups pour gardiens »des agneaux. Nous n'en avons jamais espéré rien de »bon; craignant un second coup de maître, dans le »genre de la St. Barthélémy» (p. 141).

Maintenant du moins ceux qui s'étoient défiés d'Anjou croyoient pouvoir s'attendre à ce qu'une expérience si chèrement achetée portât son fruit. Toute réconciliation leur sembloit absurde et illicite. Le Duc, afin de s'affranchir des conventions stipulées sous la foi de serments réciproques et solennels, n'avoit pas reculé devant le massacre de ses sujets; et «nous ne concevons »pas,» écrit encore le Landgrave, «comment le paysan »dont le fils a été mordu par la vipère et la vipère à »laquelle le paysan a asséné un terrible coup de »hache, peuvent dorénavant habiter ensemble et s'ac»corder une confiance mutuelle» (p. 164). Le Comte Jean de Nassau, s'adressant au Prince, malgré les ménagements respectueux de sa Lettre, ne dissimule point que les bien-intentionnés sont au plus haut degré surpris et consternés des rumeurs qui leur parviennent relativement à un essai de rapprochement avec un personnage de la race des Valois, qui, d'une manière si tragique, s'étoit montré imbu de l'esprit

perfide et sanguinaire de cette odieuse famille. Il se flatte que le Prince ne méprisera pas l'avertissement terrible qu'il vient de recevoir; il y auroit en cela un double péché. Il aime à croire que des bruits aussi invraisemblables sont faussement accrédités (p. 150, 154).

Toutefois ces bruits étoient la simple vérité. Malgré la folie criminelle d'Anjou, le Prince considéra toujours une réconciliation franche et complète comme la dernière ancre de salut. Il en exposoit la nécessité, il en énumèroit les avantages dans ses entretiens (p. 460 svv.) et dans ses Lettres (p. 220). Avoir, dans la lutte contre l'Espagne, la France pour amie ou pour antagoniste (p. 344), voilà les deux partis entre lesquels, selon lui, il falloit choisir. Les motifs pour lesquels on s'étoit résigné à accepter Anjou, demeuroient les mêmes; en tout cas, il seroit maintenant facile de se garantir, par des stipulations efficaces, contre tout abus de pouvoir. Plusieurs entrevirent bientôt, même à travers les préjugés du désappointement et de la haine, la justesse de telles remarques. Il est à croire que, nonobstant les colères, les antipathies et les craintes d'ailleurs fort naturelles et légitimes, un sentiment de nécessité absolue eût fait prévaloir ces avis; si tout à coup des espérances

trompeuses n'eussent brillé du côté de l'Allemagne. L'Archevêque de Cologne venoit de se déclarer pour la Réforme. La sentence de Rome ne s'étoit pas fait attendre. Les Catholiques Romains, pour faire respecter la condamnation du Pape, avoient recours aux armes. La guerre alloit éclater. Quoi de plus naturel disoit-on, que de faire cause commune! La force des événements et la communauté désormais incontestable d'intérêts et de dangers alloit amener enfin cette unité de conseils et d'efforts qu'on avoit si longtemps désirée en vain. Après avoir aidé les Princes Évangéliques à terminer heureusement l'affaire de Cologne, ceux-ci, à leur tour, viendroient mettre fin à la lutte des Pays-Bas.

Le Prince n'avoit guère confiance en Truchsess, qui, d'après tout ce qu'on avoit appris de lui, tant en secret qu'en public, s'étoit toujours montré un des ennemis les plus ardents de la religion (p. 94). Il avoit mené une vie indigne d'un Chrétien (p. 34) et la pureté de ses motifs étoit, pour le moins, fort douteuse. D'ailleurs plusieurs passages de notre Correspondance montrent assez qu'il n'étoit pas de taille à exécuter ses hardis projets. Dans une Instruction confidentielle donnée par le Comte Jean de Nassau, on avoue que l'Électeur connoit imparfaitement la

doctrine dont il se pose le défenseur; qu'il ne s'entend ni à l'administration ni à la guerre, qu'il met sa confiance dans de grands personnages et néglige des ressources assurées, parcequ'il les considère comme au dessous de lui; qu'il n'a ni conseillers ni serviteurs, et ne songe point à distribuer le travail; qu'il ne s'est préparé en aucune façon à cette oeuvre et n'a pas fait le moindre approvisionnement (p. 197). Le Landgrave écrit: «il est déplorable qu'un si mauvais joueur »joue si beau jeu; on ne conduit pas des affaires si »importantes avec un tel manque de réflexion et de »préparatifs; d'après le vieux proverbe, il faut pour »la danse plus qu'une paire de souliers neufs» (p. 166). Néanmoins le Prince, malgré son opinion défavorable, observant la tournure des affaires et la pente générale des esprits, ne se refusoit pas au projet d'une Ligue avec le parti Évangélique en Allemagne. Seulement il vouloit deux choses: d'abord qu'on se gardât de repousser, égaré par des illusions funestes, un secours prochain et sûr, en vue d'un secours éloigné et fort incertain; ensuite que l'assistance qu'on donneroit à l'Électeur, pour être réelle et proportionnée à la grandeur du péril, fût le résultat d'une délibération commune et d'un consentement général.

Malheureusement il n'en fut pas ainsi. Les répu-

gnances contre Anjou, qui n'avoient cédé qu'à l'imminence des périls, devinrent insurmontables, dès qu'on crut pouvoir se passer encore de lui. Les espérances de beaucoup de Réformés étoient exagérées, et leur fausse confiance artificieusement nourrie par la contenance et les discours des Papistes. Le Prince l'atteste: «les Papistes et Espaignolisez de leur naturel fins et »rusés plus que nous aultres, ... eulx mesmes per»suadoient à tout le monde, que, veu ceste grande »entreprinse des protestans d'Allemagne, les papis»tes de ces pays estoyent perdus, que le Roy d'Espa»gne ne pourroit résister contre telle et si grande »armée des dicts protestants, et pourtant qu'il ne »restoit sinon s'addresser aux Princes et Seigneurs »de la religion, et que nous aultres n'avions plus »besoin de faire aulcune alliance ou amitié avec »quelque potentat n'estant point de nostre religion» (p. 315). Et l'historien van Reid, dont on trouve ici des Lettres intéressantes, faisant mention des négociations avec Truchsess, écrit: «presque toutes les »villes importantes et la commune désirent ardem»ment cette affaire, et rien ne nuit plus au Duc, pour »son acceptation, dont on délibère en ce moment, que »le changement survenu en Allemagne» (p. 216).

Encore s'il y eût eu moyen de s'entendre, pour

fournir des secours en temps opportun; mais il n'y avoit ni union, ni concert. On peut consulter à cet égard la Lettre du Prince aux Quatre Membres de Flandre (L. 1129); on y verra comment cette Province, surtout par l'influence tracassière de la ville de Gand, au lieu de se concerter avec la Généralité, agissoit d'après ses inspirations et ses fantaisies particulières, et envoyoit à l'Électeur des députés avec de belles paroles, mais qui ne pouvoient apporter à l'union projetée nul fondement solide et réel.

Si du moins on se fut réuni pour faire face aux dangers immédiats et subvenir aux besoins les plus pressants. Mais non. Il n'y avoit, comme dit le Prince d'Orange, « point de gouvernement général dans le »pays» (p. 233). Chacun sembloit agir pour soi. Environné de périls on se plongeoit dans une vaine sécurité. « Chaque Province vouloit se garder elle même, »chassant et cassant partout les gens de guerre, tant »naturels qu'estrangers, s'attendant et se reposant »tousjours à la venue de l'armée des seigneurs et villes »protestants. » (p. 316). Les fâcheux résultats ne se firent pas attendre. Favorisé par une négligence si extrême, l'ennemi marcha de succès en succès. « Ces menées »et façons de faire, » écrit le Prince, « nous ont enfin causé »la perte de onze ou douze bonnes, belles et fortes villes,

»par dessus la meilleure partie de Flandre, assçavoir
»du pays de Waes, lequel, pour le desgast précédent
»des aultres pays, donnoit principalement nourriture
»aux pays de Brabant et de Flandre; laissant encore
»à parler, pour l'extrême regret que j'en ay, de la perte
»que par mesme moien nous avons faict de cent égli-
»ses réformées et davantage, avec plusieurs passages
»et aultres places d'importance.» (p. 316).

Bientôt les nouvelles d'Allemagne devinrent accablantes. Rien ne justifie si bien la politique du Prince d'Orange dans ses prédilections pour la France, que le cours misérable et la triste issue de la guerre de Cologne. Il falloit, s'écrioit-on, avoir recours aux Princes Protestants au delà du Rhin; à ce vaillant Duc Casimir et à tant d'autres, auxquels il ne manquoit qu'une occasion pour faire éclater la ferveur de leur zèle et la grandeur de leurs talents. L'occasion fut offerte, et mit en évidence l'engourdissement des uns, l'impéritie des autres, l'inconstance ou la pusillanimité de tous ceux sur l'appui desquels on avoit compté. En Casimir il n'y eut de brillant que ses promesses; et le Comte Jean de Nassau, grand adversaire de l'alliance Françoise et dont par conséquent le témoignage sous aucun rapport ne sauroit être suspect, affirme que c'est bien moins faute de moyens que de bonne

conduite, qu'on se trouve dans la détresse; et résumant la situation, il la compare aux prédictions du Sauveur touchant la fin du monde: « car la sécurité et »l'aveuglement, l'avarice et l'ambition, la défiance et »la pusillanimité augmentent tellement dans toutes les »classes et il y a une telle absence de zèle pour la pa- »role de Dieu et d'amour pour la patrie; une telle indif- »férence pour l'utilité publique et le bien du prochain, »si peu de vertu et de courage que certes on ne sauroit »attendre que le courroux et le jugement de Dieu. » (p. 276). — Le Prince d'Orange étoit en droit de répondre aux observations parfois acerbes qui lui venoient d'Allemagne: «Les Princes d'Allemagne ont »esté si souvent sollicitez, et nous n'en avons receu »aulcun secours, ny apparence, non pas en parolles »seullement, et quand nous le recevrions, nous sen- »tirions peult estre ce secours grief, pour raison de la »diversité de la confession: mais voiants et cognois- »sants que devant leurs yeux ils laissent fouler à deux »pieds par les papistes leur propre frère, qui soustient »une si juste cause à leur porte, voire dedans leurs »entrailles, je ne pense pas debvoir estre estimé de si »peu de jugement qu'on me puisse mener jusques »dedans la fosse par parolles.» (p. 341.)

La ruine de Truchsess étoit pour les Pays-Bas un

coup fatal. Les illusions auxquelles on s'étoit livré avec tant d'abandon, firent place à la plus affreuse réalité. Le découragement étoit sans bornes; le mal sembloit sans remède. La cupidité ou la crainte développoient de nombreux germes de trahison. Chacun songeoit à faire sa paix avec le Roi, à rentrer en grâce, à obtenir des conditions moins défavorables par une soumission prompte et complète. La Correspondance fournit des détails sur la conduite méprisable du Comte de Berghes, jetant enfin le masque et justifiant les plus affreux soupçons (p. 288); sur la trame ourdie par le Prince de Chimay, et sur les négociations particulières de Bruges et de Gand (p. 385). On mettoit en oubli les devoirs envers la Généralité; les Nobles, les Villes n'hésitoient plus à sacrifier, en vue de leurs propres espérances, tout ce qui avoit rapport au salut commun.

De toute manière la situation devenoit, de jour en jour, plus critique et désespérée. L'ennemi envahissoit les Provinces méridionales, affoiblies par la défection du pays Wallon. Les Papistes triomphoient en Allemagne; on avoit dans le nouvel Électeur de Cologne, Prince de la Maison de Bavière, un voisin dangereux et puissant; la Ligue en France devenoit menaçante; il n'y avoit rien à attendre d'Elizabeth, «qui,» écrit le Prince, «va aussi être assaillie par le Roy d'Espagne»

p. 511), et tandis que celui-ci, par ses succès en Portugal, alloit être à même de pousser la guerre des Pays-Bas avec un redoublement de vigueur, soit le Duc d'Anjou, auquel les Etats-Généraux abandonnés de tous avoient de nouveau recours, soit le Roi son frère, dont la bienveillance et le consentement étoient nécessaires, exigeoit des garanties dont il n'avoit pas été question jusqu'alors, et à la faveur desquelles il seroit facile, en réitérant une tentative coupable, d'anéantir les droits et les privilèges du pays. Et ce qu'il y avoit de plus inquiétant encore, c'étoit les sentiments et les voeux de la majeure partie du peuple; les uns favorisant le Roi d'Espagne, les autres voulant la paix à tout prix; même à celui de leur conscience et de leur liberté. Le Prince d'Orange le rapporte: «il y a desja bonne »espace que l'on ne tient pardeçà quasi propos que »de réconciliation et paix avec le Roy d'Espagne, et »cela mesme avec instance et démonstration bien »ouverte de la désirer sur toutes choses, estant venus »les affaires si avant, voire entre aulcuns s'estans »tousjours reclamés d'estre de la religion, jusques à »dire et publier tout ouvertement qu'il vault beaucoup »mieulx de se réconcilier et s'accorder avec le Roy »d'Espaigne, obtenant tant seullement permission de »la conscience, que ayant exercice libre de la religion,

»demeurer plus longtemps en guerre» (p. 317). Dans des circonstances pareilles l'ascendant des ennemis de la Réforme étoit presqu'irrésistible et universel: «Nous »n'aurions par deçà encoires faulte de moiens, si, par »les mauvais offices des papistes et Espaignolisez, les »bons ne fussent non seulement intimidez, mais »aussy du tout destournez de leur debvoir et office» (p. 319). La timidité et l'inertie des bons contrastoit avec la hardiesse et l'activité des méchants. Comment donc soutenir plus longtemps la lutte contre le pouvoir et les influences de la superstition et de l'absolutisme, sans alliés, sans amis, dans un pays en proie à des calamités intolérables, livré à la discorde, où il étoit à la fois indispensable et impossible de parvenir à un concert général, et où le succès de l'ennemi promettoit à beaucoup d'entre les habitants le triomphe de leurs opinions religieuses, à beaucoup d'autres la délivrance au moins d'une partie de leurs maux !

En voyant ici le Prince d'Orange de nouveau en prise avec les plus terribles revers, remarquons d'abord qu'on ne pouvoit lui imputer la perte du pays; et qu'au contraire on étoit tombé dans ces extrêmités, en repoussant ou négligeant ses avis. «Je puis sans vantise

»dire, avec bonne conscience devant Dieu et les hom-»mes, de m'estre tellement en tous endroicts acquité »en tout ce qui povoit concerner le bien de nos affaires, »que je m'asseure assez qu'elles ne seroyent venuz »aux termes ausquelz nous les voyons présentement »réduictz et n'aurions aussy eu les pertes de tant de »villes, plat pays, et places fortes, si l'on auroit voulu »croire et se conformer à mes conseils» (p. 318). A bon droit pouvoit-il écrire au Comte Jean de Nassau: «Quand à mon honneur, puisqu'il fault que je le dé-»fende, il me sera plus licite, parlant à mon frère, de »parler plus hardiment, que si je parloi à un estranger »de nostre maison. Y-a-il quelcun qui se puisse glori-»fier (la gloire toutesfois en soit à Dieu) d'avoir plus »travaillé, plus souffert, plus perdu que moy, pour »planter, advancer, maintenir les Églises, que je n'ay »faict? S'il y en a de perdues, que Dieu m'avoit faict »la grâce de conserver un temps, ont-elles pas esté »perdues pour avoir suivi ce conseil, qui est trouvé si »bon par mes accusateurs, et au contraire me peult »on monstrer une seule ville perdue de celles qui »m'ont obéi? mais aussitost que l'ennemi a senti que »mon conseil estoit creu, a-il pas cerché son proufit »ailleurs?» (p. 347).

Observons ensuite que le Prince ne songe jamais

à séparer sa cause de celle des Pays-Bas. D'autres semblent y avoir songé pour lui (Lettre 1156), et le Landgrave Guillaume écrit qu'en considérant l'infidélité dont le Prince est journellement la victime, il ne sauroit déconseiller une réconciliation avec le Roi (p. 383). Lui même nourrissoit d'autres pensées. Il jugeoit le Roi irréconciliable; tout accord lui sembloit un piège (p. 362); en outre, ajoute-t-il noblement, «Quand Dieu me feroit la grâce de me pouvoir (après »avoir appointé) retirer en quelque lieu de seureté,... »toutesfois ce nombre infini de peuple et de gens de »bien, qui ont embrassé la religion et se sont opposez »à ceste cruaulté et tyrannie, en quel lieu se pour»roient-ils retirer?» (p. 360).

Loin de perdre courage, «puisque nous sommes »venus,» dit-il, «à tel estat, je ne vouldroys de mon »costel obmectre aulcune chose qui pourroit servir au »redressement de nos affaires» (p. 318). — «Je ne voy »point encoires que quatre vingts mil hommes me »viennent sur les bras, conduicts par un Duc d'Alve; »comme aultresfois, estant beaucoup plus foibles, je »les ay sentis, et néantmoins Dieu ne m'a point pour »lors abandonné, et encore j'estime qu'Il ne le fera »aujourdhuy» (p. 331). «Je confesse bien, si je prenoy »conseil avecq la chair et cest entendement humain,

»que je trouveroi grande matière et subject d'estonne»ment; mais, puisque c'est la cause de la gloire de »Dieu et de nostre conscience, de la liberté du païs, de »la conservation de la vie de tant de gens de bien, . . . »je ne puis aultre chose résouldre, sinon que, m'es»tant recommandé à Dieu, je conclu qu'il reste d'ap»porter à tels dangers une constance jusques à la fin, »me résouldant que nuls dangers pour moy et pour »les miens, ne sont à comparer à une misérable déser»tion, que je feroi d'une si bonne cause, si je venoi à »délaisser un si sainct et honorable parti que j'ai »suivi jusques à présent» (p. 352).

La ruine de l'Église Réformée devoit être la conséquence immanquable d'une paix avec l'Espagnol. — « Je suis délibéré de finir mes jours et de n'appoincter »jamais avecq l'Espaignol, sachant que de tel appoinc»tement dépendroit la ruine des Églises de ce païs et »de plusieurs autres, une tyrannie généralle sur touts »les subjects de ce païs, et particulièrement la dé»struction de toute nostre maison» (p. 348). Les nécessités de la guerre donnoient la prépondérance aux Réformés et comprimoient le Papisme. La paix devoit incessamment détendre ce ressort conservateur. Même, si, par impossible, on eût obtenu la liberté de culte, des stipulations pareilles eussent été de fort courte durée.

« La puissance du Roy d'Espaigne est telle en ce païs,
» que sans y faire passer ny Espaignol, ny Italien, en
» moins d'un an, sans aulcune armée, il peult extermi-
» ner la religion presque de tout le païs et, peu de temps
» après, de tout le reste de nos voisins. Le nombre de
» peuple qui le favorise et qui est de sa religion, sur-
» passe infiniment quasi par tout, qui fera tout ce que
» luy sera commandé par l'Espaignol » (p. 358).

Le mobile du Prince étoit donc, non une obstination ambitieuse, mais un zèle ardent pour le maintien de la foi. On insinuoit, il est vrai, qu'un désir démesuré de gloire personnelle étoit son principal motif. Il jugeoit inutile de se laver d'un reproche pareil: « de respondre
» à ce qu'on dict que j'ay assez rendu mon nom célè-
» bre, je ne pense pas qu'il en soit de besoing, puisque
» jamais telle vanité ne m'a esmeu à souffrir tant de
» travauls et tant de pertes et à soustenir telles et si
» dangereuses inimitiés » (p. 354).

Mais, dira-t-on, le Prince ne perdoit pas de vue son intérêt particulier; il étoit même sur le point de recueillir le fruit de ses labeurs. Il alloit devenir Comte de Hollande et de Zélande, et, bien que cette récompense fut doublement méritée, néanmoins, en voyant la proximité d'un triomphe si éclatant, il est malaisé de croire à un zèle entièrement désintéressé.

Une observation attentive des faits dissipe les opinions généralement admises à cet égard. Non seulement le Prince ne céda qu'à des instances réitérées, mais on lui offrit plutôt une ombre que la réalité du pouvoir. Nous avons traité ce sujet avec quelque détail (p. 410—428). Le Prince sentoit la nécessité de se replier sur les deux Provinces, d'où il avoit pris son point de départ. « Chascun se gouvernant à sa fantaisie » et luy restant seulement un nom spécieux de tiltre » d'honneur, il n'avoit pu exécuter chose d'impor»tance, ni en assaillant, ni en défendant » (p. 370). « Voiant un tel désordre et prévoiant, voire sentant » par effect les mauls qui en pouroient ensuivre, con»tinuant tousjours cependant la sollicitation de ceste » union générallé de toutes les provinces, non point » de nom, de tiltre, et en pappier, mais de courages, » volontés, moiens et facultés, a trouvé estre néces»saire d'adviser les moiens, en attendant que ceste » générale union se pourroit résouldre et mettre en » practicque, de joindre ce pendant le plus qu'il pour»roit de villes et provinces, affin qu'icelles, servants » de rempart ferme, servissent pour un temps pour » s'opposer à la violence et furie de l'ennemy » (p. 371). « Il n'est pas ignorant, » dit-il, « des propos qui sont » semés par ses ennemis, à raison de ce qui se traite

»entre les Estats de Hollande et sa personne » (p. 367); et s'il n'eût été persuadé « par plusieurs personnes de »qualité, desquels la piété envers la religion, l'affec- »tion envers le païs et la prudence à juger lui sont co- »gneues, qu'il estoit nécessaire pour la conservation »de la religion,... jamais il n'eût passé plus oultre, »et encores estants les affaires en tel estat comme elles »sont, si on luy peult monstrer une plus seure voie, »il proteste qu'il est prest de la suivre et cheminer »constamment après celui qui la lui monstrera »(p. 368). Si nous voulons juger le Prince avec impartialité; si nous voulons nous garder de voir de la spéculation et du calcul où il y eut dévouement et sacrifice; retraçons nous l'état des affaires et avouons qu'il n'y a pas grand profit à accepter les rênes d'un char brisé cotoyant un précipice, ou à saisir le gouvernail d'un navire, au moment qu'il va couler à fond.

Forcé d'être bref, tandis qu'il seroit désirable de pénétrer plus avant dans l'ensemble des circonstances à un moment si remarquable et si particulièrement critique, nous nous félicitons d'autant plus de pouvoir renvoyer nos lecteurs aux Lettres écrites par le Prince, dans les derniers mois de sa vie, au Comte Jean de Nassau. Selon nous, elles doivent être rangées parmi

les pièces les plus importantes de notre Recueil. On ne sauroit trop les méditer, pour apprendre à apprécier les embarras et les périls de la situation, les ressources de sa prudence, la fermeté de son caractère et la réalité de sa foi (Lettre 1147, 1153, 1154).[1]

Laissons le résumer lui-même sa politique, exprimer sa résignation, et son espoir.

Voici sa politique. « Je prends pour principal fonde» ment la garde souveraine et universelle de Dieu, » qui a rendu jusques à présent ma foiblesse forte, et » espère en Luy qu'Il le fera jusques à la fin, et néan» moins, comme la disposition des causes secondes et » particulières est aussi dépendente de la providence » de Dieu, ce que Dieu me voudra par Sa grâce mettre » en main, tant des forces du païs que de celle des » estrangers, je penseroi abuser des moiens donnés » de Dieu, si je ne m'en servoi, remettant le tout » à ceste saincte providence, pour les bénir ou pour » les renverser, sachant bien toutesfois qu'il Lui

[1] Nous n'oserions affirmer que toutes ces Lettres ont été rédigées en entier par le Prince lui-même. Il y a des endroits où on croiroit reconnoître le style de M. de Villiers (VII, 262). Il est indubitable en tout cas qu'elles étoient exactement conformes à l'opinion du Prince et à ses sentiments. — L'instruction pour M. de Norrits allant en Angleterre (N° 1154[a]) est également remarquable.

»plaira faire le tout réussir à Sa gloire.» (p. 351).

Voici sa résignation. «Si souventesfois les conseils »et délibérations ne succèdent comme je le désire, je »me console toutesfois d'avoir obéi à Dieu, mettant en »oeuvre ce qu'Il me faict veoir, et n'estant pas marri, »après avoir faict mon debvoir, que Dieu face paroistre »qu'Il est le maistre par dessus tous nos conseils, sa»gesses et résolutions.» (p. 369).

Voici son espoir. «Je suis délibéré de tenir ferme »mon premier propos, Dieu aidant, jusques à la fin »de ma vie, et si Dieu m'en faict la grâce, de telle»ment asseurer ces païs qu'après ma mort les laisserai »en estat de se défendre à l'encontre de ceste puissance »d'Espagne et ses adhérents» (p. 367).

A sa mort les pays n'étoient point *assurés*. Au contraire; les Provinces-Unies désunies, menacées de toutes parts, sans forces, sans alliés, sans ressources, pleines d'ailleurs de partisans déclarés ou secrets de Rome et de l'Espagne, sembloient devoir succomber. Néanmoins ces Provinces qui, selon toutes les prévisions humaines, alloient devenir la proie facile d'un ennemi puissant, furent en état de résister à toutes ses attaques. Demande-t-on d'où leur vint, malgré une si extrême foiblesse, un si mystérieux pouvoir? le

Prince avoit mis sa confiance dans les promesses de Dieu à ceux qui Le craignent, et l'histoire des Provinces-Unies, de leurs luttes, de leurs triomphes, de leur puissance entre les nations, fut alors, comme plus tard, une nouvelle et admirable preuve de la fidélité de l'Éternel.

En terminant cette Série, il nous reste peu de chose à ajouter.

Il seroit superflu de vouloir tracer un portrait de Guillaume Premier. L'empreinte de sa physionomie morale se trouve dans une infinité de détails de notre Recueil. Que désormais chacun prononce soi-même; qu'il cite le Prince devant son tribunal: pourvu toutefois qu'on ait les qualités d'un juge, la patience d'examiner les pièces volumineuses d'un procès qui se rapporte à l'histoire politique de tout un siècle; le désir et la force de déposer à l'avance toute antipathie et tout préjugé, le discernement nécessaire pour séparer dans les accusations ce qu'il peut y avoir de vrai, de ce qu'il y a d'exagéré, de faux, de chimérique. — Nous avons manifesté souvent déjà notre opinion. Ce fut lui, selon nous, qui fonda l'indépendance de la patrie sur le roc de la Parole de Dieu. Plus on fera de sa Correspondance

un objet d'étude et de méditation, et plus aussi on reconnoîtra en lui un de ces personnages extraordinaires que la Providence fait surgir, à des époques difficiles, pour le salut des peuples; dont le génie, toujours admirable, semble grandir par la grandeur même des périls, et qui, par leurs talents et plus encore par la vigueur et l'ascendant du caractère, dominent les événements et les hommes. Sans doute on n'avoit pas besoin de pièces inédites, pour savoir qu'il étoit doué d'un génie supérieur; que les dons de la nature avoient été développés en lui par une éducation pratique, dans le commerce habituel avec les ministres et diplomates les plus distingués de son temps; qu'il possédoit au plus haut degré cette rare pénétration qui démêle l'intrigue dans le dédale de ses replis et perce à travers le masque d'un dévouement factice et d'un zèle intéressé; qu'il réunissoit à la dissimulation et au silence qui lui valurent le surnom de *Taciturne*, cette gaîté et cette liberté d'esprit apparentes, qui dérobent aux autres la profondeur des idées et la multiplicité des peines et des soucis: qu'il avoit cette connoissance du monde et des hommes qui fait trouver des issues et des ressources où d'autres se voient réduits à l'extrêmité et au désespoir; cette habileté qui fait concourir les désappointements et les obstacles et jusqu'aux menées et

aux intrigues des adversaires eux-mêmes à la réussite de ses desseins; cette espèce de divination politique qui dirige sa marche d'après ce qu'elle voit et ce qu'elle prévoit; ce calme au milieu des tempêtes, qui les affronte, après avoir épuisé les moyens de les éviter; enfin cette constance qui s'affermit par les épreuves, et ce courage moral qui, par la force de l'âme, double celle de l'intelligence et fait resplendir d'un plus vif éclat les lumières de l'esprit. Et toutefois, qu'on considère le Prince d'Orange sous le rapport, soit des capacités militaires, soit de ses talents comme homme d'état, soit des principes et des mobiles qui déterminèrent la tendance de ses efforts, on trouvera abondamment dans nos Archives de quoi compléter ou rectifier encore les opinions qui ont prévalu à son égard. — Certainement il ne pouvoit être capitaine médiocre, en résistant, durant des années, avec de foibles moyens, aux forces de l'Espagne et à des généraux tels que le Duc d'Albe, Don Juan, et le Prince de Parme; mais on ne connoissoit pas l'étendue de son dénuement et la grandeur de ses perplexités; on ne savoit pas qu'entré en campagne sur des promesses positives, il ne recevoit pas même un sol pour appaiser des troupes prêtes à la révolte: on ignoroit que les deux terribles défaites qui semblèrent presqu'irréparables, celles de

Jemmingen et celle du Mookerhei, n'auroient pas eu lieu, si l'on eût suivi les conseils qu'il envoya au Comte Louis de Nassau par écrit; on ne pouvoit apprécier son éloquence militaire, comme on le peut désormais, en lisant que le Prince, ayant visité la flotte et exposé l'importance des affaires, encouragea tellement les soldats que tous d'une voix répondirent qu'ils l'assisteroient jusques à la dernière goutte de leur sang, et, plutôt que d'abandonner la cause, serviroient un an sans recevoir un denier, et même engageroient tout leur avoir. — Mais c'est surtout l'éclat de sa politique qui reçoit dans notre Recueil un nouveau lustre. Chaque partie de sa carrière en profite. Nous en citerons un exemple frappant. Qu'on compare la lutte contre Don Juan, telle qu'on se l'est figurée, comme résistance à un Gouverneur perfide et despotique, cachant un fer homicide et de honteuses chaînes sous des rameaux d'olivier, et entre lequel et les Pays-Bas tout accord réel étoit impossible, avec le tableau de cette crise détaillé dans nos nombreux documents, et l'on verra, à n'en pouvoir douter, que Don Juan vouloit sincèrement la paix, que les motifs de discorde avoient disparu, et que l'intervention du Prince amena seule, en dépit de toutes ces probabilités, un soulèvement général. Rien de comparable à cette intervention, sous le rapport de la finesse

des combinaisons et de la subtilité des enlacements, dans lesquels il embarrassoit et étouffoit son dangereux antagoniste; et sans vouloir justifier une conduite, qui se concilie difficilement peut-être avec les préceptes d'une moralité scrupuleuse, nous ferons observer cependant qu'au moment même où la résistance des Protestants alloit être infailliblement écrasée par une réconciliation prochaine de quinze Provinces avec le Roi, le Prince d'Orange en fomentant la discorde et faisant éclater une guerre entre ceux qui à tout prix vouloient l'éviter, sauva la Hollande, devint pour un temps maître des Pays-Bas, et força les Papistes à travailler de concert avec lui au triomphe de la Réforme. Nous ne pouvons ici nous arrêter à beaucoup de détails; mais en parcourant les Archives on verra constamment apparoître la grandeur des obstacles que le Prince eût à surmonter, la nullité ou l'exagération des reproches auxquels il fut en butte, l'énergie et l'étendue de ses mesures et de ses desseins. Des témoignages irrécusables mettent en évidence, quant aux rapports avec les étrangers, dont on sollicitoit et espéroit la protection et le service, la duplicité de la Cour de France, les hésitations interminables d'Elisabeth, l'insouciance, la cupidité et la torpeur de la plupart des Princes soi-disant Évangeliques en Allema-

gne; les antipathies déplorables des Luthériens, qui semblent parfois offrir à la paix de l'Empire et à leur propre sécurité les Calvinistes en holocauste: puis, quant aux difficultés intestines, la timidité, l'avarice, la vanité, les exigences, les divisions incessamment renaissantes des États tant généraux que particuliers; les tristes commencements de cette Union d'Utrecht, vantée plus tard, comme base ou nœud de la République, et qui alors du moins ne fut qu'un germe de désunion nouvelle; l'obstination de tant de villes qui, comme Amsterdam, selon l'expression très-significative du sage Marnix, vouloient gouverner leur gouverneur et participer le moins possible aux charges et aux impositions; la nature du peuple inconstant et facilement ému, au premier malheur perdant tout zèle et courage, donnant des indices de lassitude et de disposition à la révolte. Relativement aux griefs contre le Prince, il suffira de dire que la Correspondance en démontre, ou les couleurs trop vives, ou la fausseté, ou même le caractère décidément absurde; nous bornant à rappeler ici les exemples que nous avons cités ailleurs.[1] Mais il ne sera pas superflu d'insister, les pièces à la main, sur le caractère énergique et hardi de sa politique. Peut-être, en donnant des éloges à sa pru-

[1] T. VII. p. XXX, svv.

dence, ne s'est-on pas toujours rappelé que la prudence chez lui n'excluoit pas l'audace; qu'une sage lenteur n'avoit rien de commun avec l'indécision embarrassée et pusillanime, dont les hésitations aboutissent à des balancements variés et inutiles; qu'il sut joindre à la précision des calculs la rapidité des actes; n'examinant pas l'opportunité d'une mesure jusqu'à ce que le moment opportun fut écoulé; ne trahissant pas, par des demi-mesures le plus souvent funestes, la foiblesse de convictions douteuses; n'éloignant pas le péril par des délais inutiles, pour le ramener plus inévitable et plus menaçant. Ici encore la Correspondance est riche en détails intéressants; par exemple sur la nature et la portée de l'opposition du Prince contre Granvelle; sur son désir de refuser, les armes à la main, l'entrée du pays, d'abord au duc d'Albe, ensuite à Don Juan; sur la part qu'il paroît avoir eue, par des conseils secrets ou par un assentiment tacite, à l'arrestation du Conseil d'État, alors le Gouvernement suprême, et à celle d'Aerschot et des autres chefs du Clergé et de la Noblesse: deux actes couronnés de succès, mais qui demandoient sans doute une résolution et une vigueur peu communes. En général la direction que le Prince imprime à la résistance contre le Roi, telle qu'elle apparoît dans nos documents, prouve dans chacune de

ces différentes phases, la hardiesse aussi bien que la sagesse de ses déterminations et de ses avis; et quant à des indices de courage personnel, on n'a qu'à se rappeler son voyage à Bruxelles, malgré les menées de ces nombreux et dangereux antagonistes, et sa venue à Leide, au milieu des ravages d'une épidémie dont on comptoit les victimes par milliers. Sa politique n'étoit pas uniquement concentrée dans les Pays-Bas: on le savo:t déjà sans doute; toutefois son universalité est maintenant plus manifeste dans ses moyens, dans son but, et dans ses résultats. Communiquant par exemple en France avec tous les partis, à l'exception des plus fougueux Papistes, il recherchoit également ailleurs tous ceux qui pouvoient, d'une façon plus ou moins directe, Protestants ou Catholiques Romains, venir au secours des Pays-Bas ou de la Réforme. On le voit mêlé, soit par lettres, soit par l'intermédiaire des Comtes Louis et Jean de Nassau, à toutes les grandes affaires du temps; à l'élection Polonoise; aux tentatives pour assurer la Couronne de France au Duc d'Alençon; au choix d'un Électeur de Cologne; au projet de faire passer l'Empire dans la Maison de Valois. Abaisser celle de Habsbourg, pour sauver la Chrétienté du despotisme religieux et politique; tel étoit le but de

ses pensées et de ses efforts. Son travail ne fut pas inutile. Non seulement il réunit et développa, jusqu'à un certain point, les éléments de la stabilité et de la grandeur futures de la République, mais il sauva l'Angleterre, en arrêtant les armées de Philippe II; il conserva au parti Calviniste les forces indispensables pour résister aux Ligueurs, et ajourna en Allemagne, jusqu'à la guerre de Trente ans, une série de calamités et d'horreurs qu'une attitude ferme et unanime des Protestants eût prévenue, mais que leur désunion et leur tiédeur rendirent enfin inévitables. — On a méconnu le Prince de diverses manières; le plus ordinairement on a vu en lui un révolutionnaire ambitieux, provoquant à la révolte, afin d'arracher, par un bouleversement complet, le plus beau fleuron de la couronne au légitime Souverain. Nous plaçons en face de suppositions pareilles des faits dorénavant à l'abri du doute. Il est certain qu'il ne s'agissoit point d'une liberté qui, détruisant les principes, renverse les États, mais de garanties pour les droits acquis et les libertés réelles et incontestables de la nation. Il est certain que le Prince ne changeoit pas de profession religieuse d'après les intérêts ou les nécessités du moment; que, sous le rapport des calculs de la sagesse humaine, son abjuration fut inopportune; qu'il ne craignit pas de

sacrifier son existence entière à son devoir; et que, déjà en 1566, écrivant au Roi vouloir lui obéir en toute chose, le domaine de la conscience excepté, il exposa ses biens et sa vie aux persécutions d'un Monarque qui, en exterminant les hérétiques, croyoit rendre service à l'Éternel. Il est certain que la situation des Pays-Bas ne pouvoit guères faire naître et entretenir des espérances de grandeur et d'éclat; l'exiguité des ressources, l'immensité des périls, le choc des intérêts particuliers, les menées et l'influence croissante des bourgeois aristocrates, les intrigues des ennemis de la religion et des fauteurs de Philippe, la situation de l'Europe en général, tout sembloit présager une ruine et une dissolution prochaine; et pour interpréter la persévérance du Prince par les conseils de l'égoïsme, il a fallu faire entrer dans ses combinaisons ce que le génie le plus perspicace ne pouvoit encore prévoir. Il est certain que, sans l'obstacle toujours renaissant de la question religieuse, on se fut, à diverses reprises, aisément réconcilié avec le Roi, et que le Prince ne demandoit pas mieux qu'une paix compatible avec le règne de la Parole de Dieu. On ne sauroit sans injustice lui contester le titre de Chrétien. Nous ne prétendons pas sans doute, et à qui en ce cas pourroit-on donner ce titre! déclarer par là que ses des-

seins, ses paroles et ses actions aient été en tout conformes aux préceptes de l'Évangile; que sa piété ait été aussi vive et scrupuleuse que celle de sa mère la Comtesse Julienne ou de son frère le Comte Jean de Nassau, ou qu'il ait été versé dans les subtilités théologiques et dans tous les détails de la foi orthodoxe. Mais nous affirmons que son Christianisme ne consistoit pas dans un sentiment religieux vague et sans force, dans un appel à la Providence, et dans les généralités insignifiantes d'un Déïsme dissimulé sous des couleurs Évangéliques; que, sans être théologien, il possédoit cette théologie ou connaissance de Dieu qui, d'après les Écritures, est indispensable pour entrer au Royaume des Cieux; et que l'ensemble des vérités qu'il trouvoit exprimées, d'après la Bible, dans la Confession de l'Église Réformée, étoit le résultat de ses recherches, le fondement de son espérance, et la règle de sa conduite. Nous sommes persuadé qu'il fut tolérant envers les Papistes par sentiment de justice, non par indifférence aux progrès d'un culte que lui-même qualifioit d'idolâtre; et que, s'il n'épousa pas avec chaleur les querelles des Luthériens ou des Calvinistes, il n'en apprécioit pas moins les vérités communes sur lesquelles repose l'édifice entier de la foi. Nous estimons que si, dans les premières années après l'abdication

de Charles-Quint, il eut surtout en vue le maintien des Privilèges contre les envahissements de l'Espagne et contre les desseins d'un Roi étranger de naissance et de caractère aux Pays-Bas, plus tard sa pensée se modifia, d'abord par le cours des évènements, qui de toutes parts aboutissoient au grand problème du temps, la lutte entre l'Évangile et Rome; ensuite par le développement de ses propres croyances qui devinrent de jour en jour plus positives, enfin par les circonstances où il se trouvoit placé lui-même et qui le ramenoient sans cesse au sentiment de sa véritable et sainte mission, le maintien de la Réforme et la défense du peuple de Dieu. Plusieurs révoquent sa sincérité en doute. Nous ne disputerons plus longuement sur ce point. Dieu seul connoit les coeurs. Toutefois nous protestons de nouveau contre tout jugement superficiel et téméraire; nous demandons qu'on forme son opinion d'après les mêmes règles dont on a coutume de se servir, lorsqu'on est ou du moins lorsqu'on veut être impartial; nous remarquons que sa profession a été confirmée par ses actes; nous rappellons ses paroles, dans des moments où la parole est le cri involontaire et inimitable de l'âme se montrant, pour ainsi dire, à découvert; nous observons enfin que, si ces expressions simples et énergiques ne furent qu'un travestissement habile et continuel

de la pensée, il faudra, en se ressouvenant de sa dernière prière, admettre une phraséologie hypocrite jusque dans les étreintes de la mort. Veut-on savoir quel est, à notre avis, la clef de cette répugnance à reconnoître dans un personnage illustre l'influence prépondérante de la foi? Il nous semble rencontrer ici cette incrédulité qui, ayant envahi le domaine entier de la pensée, souvent encore à notre insu nous domine. On s'est tellement habitué à considérer tout ce qui dans le Christianisme est réel et positif, comme le partage des esprits foibles et superstitieux, qu'on en est venu enfin à ne pouvoir concilier une foi sincère avec une grandeur réelle, et qu'en voyant un homme extraordinaire, qui s'est dit Chrétien, pour ne pas lui attribuer ce qu'on estime de la dévotion outrée et du fanatisme, on se tient assuré de découvrir en lui une religiosité d'intérêt et de calcul.[1] On auroit honte d'assimiler des personnages qu'on admire, à de simples croyants, et pour sauver leur honneur, on vante leur astuce et on nie leur pieté. Pour nous, qui voyons dans l'humilité du Chrétien la source de toute véritable grandeur, et dans la foi inébranlable du Prince le secret de son calme au milieu des périls et de sa constance durant une longue suite de désappointements et de revers, nous repoussons

[1] Voyez T. IV. p. LXXVIII.

cette déplorable apologie, et des éloges qui, à notre point de vue, sont la plus sévère condamnation. Nous regardons à lui comme à un des témoins qui marchèrent par la foi, se tenant fermes, comme s'ils eussent vu Celui qui est invisible, et qui éprouvèrent que Dieu ne rend point confus ceux qui ont recours à Sa force et à Sa bonté. Du reste nous ne prétendons pas louer demésurément la créature foible et pécheresse, mais rapporter tout à la gloire du Tout Puissant qui envoye Ses ministres et qui les retire, afin qu'on se confie en Lui seul. — Nous ne croyons pouvoir mieux nous résumer qu'en empruntant, sous ce rapport du moins, les paroles du Comte Jean de Nassau, faisant allusion à la détresse où son frère s'étoit trouvé et à cette persistance à s'appuyer sur le secours des François, qui sembloit au Comte une erreur funeste. «Dieu, durant » plusieurs années a assisté le Prince et les Pays-Bas » d'une façon miraculeuse; mais, afin qu'on reconnût qu'il étoit un homme et pouvoit se tromper, que » Dieu seul est celui qui fait tout, et que la confiance » et l'honneur appartiennent uniquement à Lui, Il a

[1] Nous avons justifié par des citations ce qui précède relativement aux talents et au caractère du Prince, tels qu'ils se manifestent dans notre Recueil: voyez *Redevoering over* WILLEM I, *gelijk hij uit zijne briefwisseling nader gekend wordt* (Amst., J. Muller, 1843).

»permis que sa foiblesse et son dénuement vinssent »en évidence. Cependant, comme un Dieu juste et »un tendre père, il l'a châtié de manière à ce qu'il soit »demeuré ferme en sa vocation; qu'il ait déclaré son »amour et sa fidélité envers Dieu et les Pays-Bas, et »que, comme un Chrétien et un enfant de Dieu, il ait »échangé cette vallée de larmes et beaucoup de soucis, »d'anxiétés, de périls et de misères contre le bonheur »éternel. En témoignage assuré que, pourvu que les »Pays-Bas se confient avec une foi inébranlable à la »protection du Seigneur, Il leur sera en aide, au delà »de toute espérance humaine, et fera reconnoître que ni »leur propre vertu, ni le Prince, ni le Roi de France, »ni aucune sagesse, puissance ou force humaine, mais »Dieu seul les a maintenus et sauvés.» (p. 468). «Sans »doute,» écrit le Landgrave Guillaume, «votre frère, »ce héros bien-aimé, étoit le Maccabée de notre épo»que, mais Dieu ne fonde pas Son Église sur tel ou »tel homme, mais sur le rocher inébranlable de la »foi» (p. 469).

Après ce que nous avons dit dans nos Prolégomènes et dans les Avant-Propos de chaque volume, il est inutile de nous étendre davantage sur l'importance historique de notre Recueil. Elle nous

paroît assez manifeste. On y trouve une infinité de matériaux pour l'intelligence des faits et des caractères, non seulement dans les Pays-Bas, mais aussi en Angleterre, en France, et en Allemagne, à une époque si particulièrement digne de méditations et de recherches. Il ne serviroit à rien de rassembler ici quelques nouveaux détails. Pour apprécier véritablement une collection comme la nôtre, il faut que, livrée au monde savant et mise en rapport avec d'autres travaux du même genre, elle devienne peu à peu l'objet d'études spéciales et d'un examen bien autrement approfondi que ne sauroit l'être celui auquel durant un certain nombre d'années, nous avons eu le loisir de nous vouer. Toutefois nous nous permettrons, à l'appui de la conclusion du Comte de Nassau, que nous venons de citer, une seule remarque, en la recommandant à l'attention impartiale de ceux d'entre nos lecteurs qui ne désirent point adopter les idées reçues, quand elles ne sont pas conformes à la vérité. Différents États revendiquent l'honneur et se disputent la gloire d'avoir contribué, avec un admirable dévouement et d'une manière très-efficace, à l'indépendance des Provinces-Unies: il semble, en lisant leur histoire, que notre patrie ait, pour ainsi dire, été élevée à l'ombre de leurs ailes. Mais dans nos

documents on ne trouve guères de traces de ces secours utiles et désintéressés. Au contraire, lorsqu'on en fait une lecture attentive, ils font suffisamment voir que les services que nous leur rendîmes furent réels et les espérances qu'on fonda sur eux, presque toujours chimériques. Si les Pays-Bas, tenant Philippe II en échec, furent le boulevard de l'Angleterre; s'ils contrebalancèrent les influences Espagnoles qui devenoient menaçantes en Allemagne; s'ils consolidèrent, au moins indirectement, dans l'Empire les droits religieux et politiques; si, doublant par leurs intelligences la force et l'audace des Calvinistes, ils préparèrent la ruine des Ligueurs et l'avènement de Henri IV, on ne sauroit indiquer une réciprocité de bons offices et de profits. En se rappelant les dispositions toujours timides et parfois hostiles d'Elisabeth, l'immobilité des Princes Allemands, marchant à peine, même au son des deniers comptants, enfin l'inconstance et la fausseté des Valois, sanctifiant au besoin leur perfidie par le sang des hérétiques, on réduira maintenant peut-être ces éloges à leur juste valeur; on parlera moins de sacrifice, où il y eut indifférence, lâcheté, et même quelquefois trahison; à la vue de notre abandon, nous regarderons à Celui de qui seul nous vint la force, et, n'ayant guères lieu d'être reconnaissants envers les

hommes, nous adorerons avec gratitude les dispensations de l'Éternel.

Nous n'ajouterons rien sur les règles que nous nous sommes tracées, soit dans le choix des Lettres, soit dans la rédaction de nos remarques. Plus d'une fois nous avons saisi l'occasion de nous exprimer franchement sur les deux principales lois auxquelles nous avons tâché d'être fidèle; publier, autant que possible, les documents en leur entier, et observer une impartialité complète, même envers nos ennemis les plus odieux.[1] En nous mettant à l'oeuvre, nous avons dé-

[1] Nous avons été vigoureusement attaqué sur ces deux points par Mr M. C. van Hall, dans un écrit qui prouve que les talents et l'ardeur de la jeunesse peuvent se conserver jusqu'à l'âge le plus avancé: «*Hendrick Graaf van Brederode, mede-grondlegger der Nederlandsche vrijheid, verdedigd.* Amst. 1844.» Né à Vianen, entouré durant son enfance des souvenirs de la Maison de Brèderode, ayant surtout nourri toujours une admiration extrême pour le Comte Henri prôné par la plupart de nos historiens comme le modèle de toutes les vertus patriotiques, Mr van Hall a pris en fort mauvaise part mon jugement défavorable (T. I. 2e éd. p. 176*) et la publication de quelques Lettres du Comte, qui certes ne lui font pas grand honneur. Mais en outre il a généralisé la question: prétendant d'abord, quant à la communication de pièces inédites, que des Lettres particulières sont et restent, à travers les siècles, le domaine de ceux qui les ont écrites («In het algemeen houd ik het openbaar maken van de brieven van »anderen, hetzij bij hun leven of na hunnen dood, zonder derzelver »daaromtrent uitgedrukten wil, voor ongeoorloofd... De daarin »uitgedrukte gevoelens zijn het eigendom der schrijvers, waarover

siré concilier nos devoirs envers la science historiques avec les obligations qui résultoient pour nous de la confiance du Monarque et de la nature des corres-

»niemand buiten hunne toestemming, zelfs niet ten behoeve van het »algemeen, vermag te beschikken:» *Hendrick Graaf van Brederode*, p. 22.); qu'il n'est donc jamais permis, sans leur aveu, d'en faire usage au détriment de leur renommée; et que, par conséquent, nous aurions dû nous borner, sans donner les documents eux-mêmes, à transmettre au public, après les avoir étudiés, ce qui nous auroit paru de nature à fournir des renseignements nouveaux sur leur vie politique: nous reprochant ensuite, quant à notre opinion sur Bréderode, d'avoir été plus indulgent pour un Duc d'Albe et un Philippe II, que pour un de ceux qui, en face des périls de la patrie, se dévouèrent au salut public. — Malgré notre répugnance pour les disputes littéraires, nous ne pouvions nous dispenser cette fois de prendre la plume; par déférence pour notre antagoniste, qui nous portoit, en terminant son panégyrique, un défi direct et positif, et en outre parceque la défense est de droit légitime et naturel, et que Mr van Hall, en justifiant Bréderode, nous avoit adressé des reproches tendant à jeter le blâme sur l'ensemble de notre Recueil. Dans un écrit détaillé (*Antwoord aan Mr M. C. van Hall, over* a. *Hendrick Graaf van Brederode*, b. *Uitgave van Brieven;* c. *Historische Kritiek:* Leiden, 1844) nous avons repoussé les divers griefs. En premier lieu nous avons prié Mr van Hall de remarquer que, sans vouloir nuire en aucune façon à la mémoire de Bréderode, nous avions dû toutefois exprimer sans détours notre opinion; confirmée par le cours de sa vie aussi bien que par la teneur de ses lettres et par le jugement de plusieurs de ses contemporains et de ses amis: que nous n'avions pas cru, afin de ne point détruire un prestige ou afin de respecter un préjugé, pouvoir omettre des pièces très-curieuses, qui caractérisent le personnage et son époque, et par lesquelles chacun est maître à son tour de réfuter les conséquences qu'à tort ou à raison nous en avons tirées. Abordant ensuite l'accusation relative à la publication des Lettres, sous le point de vue général, nous avons dit que ce pré-

pondances dont il daignoit autoriser et favoriser la publication. Jamais nous n'aurions entrepris une pareille tâche, sans la certitude qu'elle avoit pour but

tendu droit de propriété nous sembloit entièrement chimérique ; que bien au contraire les Lettres étoient remises à la disposition de celui qui les avoient reçues ; que chacun dès lors, se rappelant les conditions du régime épistolaire, pouvoit en user avec discrétion ou bien en abuser d'une manière indiscrète ; que vouloir exiger, pour toute publication de Lettres intimes, un consentement impossible désormais à obtenir, seroit jeter la défaveur sur les services les plus importants rendus à la vérité, porter le coup de mort à l'avancement des études historiques, méconnoître, en faisant valoir des prétentions imaginaires, les droits les plus incontestables de la postérité, rendre impossible tout jugement solide sur les actes et les motifs des générations passées. Que publier, d'après la volonté présumée de chacun, exclusivement ce qui sembleroit donner à ses actions et à ses qualités un nouveau lustre, seroit le plus sûr moyen d'enlever à ce travail apologétique, privé de son complément naturel, toute espèce de portée et de crédit. Qu'il est difficile et souvent presqu'impossible de tracer une ligne de démarcation entre la vie publique et privée ; que souvent les plus petits détails de l'existence domestique sont indispensables pour apprécier le caractère de l'homme d'État, et qu'il vaut infiniment mieux ne pas rester, soit dans le vague, soit dans la gêne de préceptes généraux, mais soumettre chaque cas spécial à un examen scrupuleux et particulier. Nous avons persisté dans notre opinion (T. I. 2ᵉ éd. p. 45*) que, loin de morceler les pièces, il faut, autant que possible, les montrer dans leur intégrité ; que rien n'est plus dangereux que la présentation de phrases détachées, qui, par leur isolement, placent dans un faux jour des idées lesquelles se modifioient, s'expliquoient et se complètoient dans le texte par les passages avoisinants. Que proscrire toute communication immédiate et admettre uniquement un recueil, non de pièces inédites, mais des résultats obtenus par l'intermédiaire d'un seul lecteur, feroit manquer infailliblement le but qu'on désire atteindre; qu'ainsi, sous

la manifestation complète de la vérité; jamais aussi nous n'aurions voulu accepter pareille mission, si nous eussions dû, afin de satisfaire à une vaine curiosité,

l'apparence de poser des limites, on affranchiroit l'examinateur privilégié de tout contrôle, livrant les évènements et les hommes au pouvoir discrétionnaire d'un grand-juge littéraire et aux erreurs inévitables d'un point de vue subjectif et individuel. Enfin, quant à ce qui concerne notre trop grande indulgence pour des personnages, qui sont l'objet dans notre pays d'une haine traditionelle et fort légitime, nous avons rappelé que nous n'avions jamais dissimulé les crimes de l'arbitraire et du fanatisme, et que nous avions même repoussé, avec la chaleur du patriotisme, des assertions fausses ou exagérées, touchant les intrigues du Prince d'Orange, la mansuétude du Roi, l'énergie admirable et nécessaire du Duc d'Albe, les qualités des Papistes et les écarts des sectateurs de la Réforme (T. III. p. LXIV—LXXXIX); que si, à la distance de trois siècles, nous n'avions pu souscrire, sans quelques modifications et réserves, à toutes les condamnations et les épithètes contemporaines; si nous n'avions pu, après mûr examen, dépeindre Granvelle comme un ministre servile, flatteur du maître et partisan des Espagnols, Philippe II comme cruel par caractère, et comme un monstre altéré de sang et qui n'avoit d'humain que la forme, nous avions tâché néanmoins d'éviter soigneusement ce penchant vers des réhabilitations éclatantes et cette espèce de mouvement réactionnaire, qui à des reproches ou des éloges faux et outrés oppose instinctivement un excès de louanges ou de critiques. Que nous pouvions tout au moins affirmer n'avoir jamais déprécié, soit Bréderode, soit quelqu'autre personnage, en cédant à nos prédilections politiques; que déprécier ses antagonistes nous avoit toujours paru une mauvaise action et un mauvais calcul, et qu'on ne peut faire valoir la grandeur d'Achille en rabaissant Hector. — M^r van Hall a publié une réplique (*Wederwoord aan Mr Groen van Prinsterer*. Amst. 1845). Nous avons abandonné la lice. Les disputes seroient interminables et la vie se consumeroit avec peu de profit, s'il falloit écrire pour cette

abusant de la bonté du Souverain, mettre au jour tous les secrets de la vie privée et dévoiler complaisamment les imperfections et les vices, soit d'autres

portion du public qui, changeant d'avis à chaque discours, ne sauroit jamais trouver que le dernier opinant a tort. Puis les opinions de Mr van Hall sur le secret perpétuel et la propriété imprescriptible dans le commerce épistolaire, nous sembloient considérablement adoucies, et les accusations qu'il croyoit devoir maintenir, n'étoient soutenues que par des considérations déjà réfutées. D'ailleurs cet écrit, plus encore que le premier, nous sembloit avoir le caractère, bien plutôt d'un plaidoyer où il s'agit de faire valoir des arguments plausibles par une exposition vive et chaleureuse, que d'une délibération réfléchie et calme dans laquelle, afin d'arriver à un jugement équitable, on exclut tout mouvement passionné. Et, pour tout dire enfin, il y avoit dans cet opuscule quelques passages auxquels il falloit répondre uniquement, non certes par un dédaigneux silence, mais par un appel tacite aux réflexions et aux sentiments de celui-là même qui les avoit tracés. Nous en citons pour exemple cette apostrophe: « Gij waart met des Konings geheel vertrouwen vereerd; de »geschied- en letterkundige roem, door u reeds verworven, gevoegd »bij het oordeel des onderscheids, in andere uwer schriften aan den »dag gelegd, moesten bij hem de waarborgen zijn, dat geene andere »dan voor de Geschiedenis belangrijke brieven, door u der wereld »zouden zijn medegedeeld; en dat althans de oorkonden van zijn »Doorluchtig Stamhuis niet zouden worden misbruikt, als waren het »slechts bouwstoffen voor nieuwsgierige lezers, zoo als die der ver»achtelijke *Blaauwboekjes* van den ouden of der zoogenaamde *Phy»siologiën* van onzen tijd » (p. 25). La véhémence nuit ici à la force. On ne sauroit, sans trahir une partialité extrême, assimiler la publication de nos Archives à ce qu'il y a de plus abject en fait de monstruosités littéraires dans les temps actuels et dans les siècles passés. Nous avons pu commettre de nombreuses erreurs en tout genre; mais ce Recueil a du moins un caractère assez grave et sérieux, nous y avons mis assez de conscience et de scrupule pour que, dans son

personnages, soit même de ses Ayeux. Au moment de commencer un travail d'une nature très-difficile et très-délicate, nous avons donné sur les règles que nous avions dessein de suivre, des explications franches et catégoriques.[1] Exprimant au Roi notre conviction

ensemble et dans chacune de ses parties, il soit au-dessus de qualifications pareilles. Néanmoins nous avons cru devoir consigner ici ces lignes et en prendre acte; afin que, dans des cas semblables, on ne souscrive point à l'anathème, avant d'en avoir suffisamment examiné les motifs. Il est pénible sans doute, mais il est utile de voir comment, dans des discussions purement historiques, en croyant être juste envers les ancêtres, on devient injuste envers les contemporains; il est instructif de remarquer jusqu'où la chaleur des prédilections et des sympathies peut entraîner même des hommes dignes, sous d'autres rapports, de considération et de respect.

[1] Le reproche de Mr van Hall auquel nous avons été le plus sensible, est d'avoir, comme il le donne à entendre, abusé de la confiance du Monarque, en publiant les Lettres mêmes, au lieu d'en publier le résumé. « De uitgever vergeve mij te gelooven, dat, bij »het geven van den onvoorwaardelijken vrijbrief, het des Konings »oogmerk alleen kan geweest zijn, open te leggen al datgene, het- »welk betrekking had tot staatkundige gebeurtenissen en krijgsbe- »drijven; het openbare leven van hen, die daarbij eene merkwaar- »dige rol gespeeld hebben » (*l. l.* p. 23). En effet, quoiqu'il semble être ici question uniquement de la vie *publique* par opposition à la vie *privée*, il est difficile de ne pas attribuer à ces lignes un sens plus général, dès qu'on se rappelle que Mr VAN HALL désire écarter tout blâme de la personne de S. M. et que ce passage suit immédiatement la thèse que toute publication de Lettres, sans la permission du soi-disant propriétaire primitif, est inconvenante et illicite, et que même la volonté expresse du Roi, détenteur actuel, n'eût pu, en aucune façon, justifier un mépris pareil de droits inviolables et sacrés. Voici à cet égard et relativement à tout le cours de cette affaire,

que les pièces historiques sont le domaine de la postérité, et que S. M. n'attendroit pas de nous une anxiété pusillanime, nous ajoutâmes que dans le dépouillement

quelques détails qui couperont court à des insinuations de ce genre et que nous communiquons, moins pour notre justification personnelle, que pour mettre en évidence les intentions patriotiques et véritablement libérales du Roi; car nous ne saurions, par notre silence, permettre qu'on réduise aux proportions mesquines d'une pusillanimité indigne de lui ce qu'il y eut de magnanime et de royal dans l'autorisation qu'il n'hésita point à nous donner. Depuis longtemps il avoit été question de livrer une partie des documents de la Maison d'Orange au public. On avoit déjà fait à ce sujet des démarches couronnées d'un plein succès. Même le Roi avoit pris en 1828 un Arrêté, d'après lequel les pièces, avant d'être livrées à l'impression, devoient être soumises à l'inspection de S. M. Néanmoins ce projet n'avoit pas été mis à exécution. Désirant, en 1834, suivre la marche indiquée, nous vîmes aussitôt que cette garantie, en faisant perdre un temps précieux, seroit illusoire, et nous ne craignîmes pas de déclarer au Roi que le but seroit bien plus facilement atteint, en nous autorisant à faire le choix des documents, d'après les règles que nous osions lui proposer. Les voici. *a.* «Bij den »rijkdom van het Archief geve men slechts die stukken in het licht, »welke bijzonder gewigt voor de geschiedenis, óf van het Huis van »Oranje, óf van de Vereenigde Nederlanden, óf in het algemeen van »Europa bezitten. . . *b.* Men behoort, zoo veel mogelijk, te gelijk »in het licht te zenden wat tot dezelfde periode betrekkelijk is. . . »Het ligt in den aard der zaak dat men, ook na een zorgvuldig on»derzoek, nalezingen vindt, doch hierin kan in het vervolg, voor »zoo ver zulks noodig of raadzaam mogt zijn, door een *Supplement* »worden voorzien. *c.* Niet alles wat belangrijk is, kan geacht »worden mededeelbaar te zijn. Ik meen dat U. M., bij het besef dat »de vervlogene eeuwen, gelijk men het uitdrukt, het eigendom der »historische studie zijn geworden, althans geene kleingeestige angst»valligheid verlangt. Ik houd mij tevens overtuigd dat in de open-

des papiers de famille, il pourroit néanmoins surgir des cas, impossibles à définir par avance, dans lesquels, pour décider la publication, il ne suffiroit pas qu'un

»baarmaking, om dus te spreken, van het gansche Archief weinig »zwarigheid zou kunnen zijn. Doch ik meen niet te mogen vergeten »dat het hier familiepapieren, dat het een *Huis-Archief* geldt; dat »U. M. de nazaat of de bloedverwant is der meeste personadiën, »wier briefwisseling zou worden medegedeeld; en ik geloof, schoon »het eenigzins moeijelijk is dit in bijzonderheden te ontvouwen, »dat zich, bij de keuze der stukken, gevallen zouden kunnen op- »doen, waarin nog een andere maatstaf dan die der historische »belangrijkheid moet worden gebruikt.» Attention au plus ou moins de valeur réelle, fidélité à l'ordre chronologique, respect pour des convenances et des devoirs que l'incorruptibilité nécessaire aux études historiques règle et modifie, sans jamais les anéantir, telles devoient être, à notre avis, les lois prescrites à notre mission. Peu de jours après, par Arrêté du 10 juillet 1834, S. M. daigna pleinement adopter cette idée. «Hebben goedgevonden en ver- »staan, met wijziging in zoo verre van Ons Besluit van 21 sept. »1828, te bepalen dat van de uit te geven stukken voortaan »geene afschriften meer aan Ons zullen behoeven te worden overge- »legd, wordende de keuze der uit te geven stukken overgelaten aan »den Secretaris van ons Kabinet, welke bij die keuze zal te werk »gaan volgens de door hem voorgedragene regels.» — Que si quelqu'un observe que la dernière règle est susceptible d'interprétations diverses, nous répliquons que notre Recueil en fournit le commentaire; que nous avons saisi chaque occasion d'en préciser le sens (par ex. T. V. p. LVII et T. I. 2e éd. p. XIII), et qu'il ne pouvoit y avoir le moindre doute sur sa signification et sa portée pour le Roi, qui savoit qu'en 1829 et 1830, secrétaire de son cabinet (voyant que, sous l'influence de principes semi-révolutionnaires, on se laissoit alternativement entrainer à des concessions ou à des résistances également inutiles et funestes) nous rédigions, sans lui en faire aucunement mystère, une publication périodique (*de Neder-*

document fut propre à augmenter le nombre des récits piquants et anecdotiques. L'intérêt de la science ne doit jamais servir de raison ou de prétexte pour faire ce qui est indigne d'un homme de bien. Il y a une indiscrétion qui, ayant l'amour du scandale pour motif, prend l'amour de la vérité pour masque; la délicatesse et le sentiment des convenances peuvent et doivent s'allier à une sincérité parfaite. Au reste, notre tâche, sous ce rapport, a été extrêmement facile. Nous n'avons pas eu besoin d'omettre, par des considérations de ce genre, un seul document ni une seule phrase, qui eût eu quelqu'intérêt réel pour l'histoire;[1]

landsche Gedachten, 's Hage, 1829—1832) qui, malgré un dévouement manifeste au Souverain et à la patrie, étoit cependant un journal d'opposition très-prononcée et condamnoit avec franchise les principes et les actes de son Gouvernement. Nous rappelons ce souvenir, afin de faire remarquer que, si S. M. eût voulu honorer sa Dynastie aux dépens de la vérité, elle n'eût pas choisi à cet effet un homme qui n'avoit pas précisément donné des preuves d'aptitude à se former aux allures officielles ou officieuses d'un complaisant panégyriste.

[1] Certes nous n'avons qu'à nous louer de la faveur avec laquelle on a généralement apprécié la loyauté de nos intentions, aussi bien que les difficultés de notre travail. Il n'y a, pour autant que nous sachions, que deux personnes qui, en rendant justice à notre zèle, aient manifesté une défiance presqu'injurieuse à l'égard de notre véracité. Nous en avons cité le premier exemple (T. IV. p. LXIV). Voici le second. Mr VAN HALL révoque en doute l'existence des Lettres du Comte de Bréderode, dont nous avons publié les copies. »Het blijkt niet wat er van de oorspronkelijke, indien zij bestaan

et nous pouvons redire en 1847 avec une conviction, fortifiée incessamment par le cours entier de nos

»hebben, geworden is, noch ook of de afschriften echt en met de »oorspronkelijke naauwkeurig vergeleken, en evenmin waarom zij »vervaardigd zijn; aangenomen echter, dat het aanwezen dezer af- »schriften in het Archief van het Stamhuis van ORANJE NASSAU voor »het vroeger bestaan der oorspronkelijke pleit, het zal later blijken »dat de berispingen daaruit ontleend, van luttel waarde zijn» (*Hendrick Graaf van Brederode*, p. 20). Dans sa réplique il insiste avec force sur ce point, et paroit extrêmement surpris que nous n'ayions pas donné des explications à cet égard. «Nog laat gij mij vruchteloos »gissen naar de reden waarom de oorspronkelijke brieven uit het »Archief, en dat wel in de vorige eeuw, zijn geligt, en op wiens last »zulks is geschied; en ik voeg er thans de vraag nog bij, door wien »de afschriften vervaardigd zijn» (*Wederwoord*, p. 45). Si ceux qui nous ont devancé, avoient prévu qu'on nous adresseroit des questions de ce genre, nous ne doutons pas qu'ils n'eussent eu la bonté de nous transmettre un récit détaillé des faits et gestes de leur administration, et nous serions à même aujourd'hui, en subissant notre interrogatoire, de donner des renseignements curieux. Maintenant nous avouons être dans l'impossibilité complète de satisfaire M^r VAN HALL; nous ignorons même si les originaux ont jamais fait partie des Archives de la Maison d'Orange; mais, pour faire preuve de bonne volonté et afin de montrer, autant que possible, avec exactitude ce que nous avons trouvé, nous donnons, à la fin de ce Tome, le *Fac-Simile* d'un fragment des copies, telles qu'elles existent dans les Archives: selon Mr BODEL NYENHUIS, l'écriture seroit, non du 18e, mais de la fin du 17e siècle. Du reste, «si parva licet componere »magnis,» qu'il me soit permis de me servir envers mes accusateurs littéraires des paroles de Mr GUIZOT en face de ses antagonistes politiques: «Je suis en droit de demander que nous nous traitions »comme des honnêtes gens. Vous voyez que j'ai raison de le deman- »der; car l'on paroit disposé à nous refuser cette courtoisie» (*Séance du 26 mars 1847*).

recherches, ce que nous avons dit en 1835: «la
» Maison d'Orange-Nassau peut librement ouvrir ses
» Archives et justifier par là même le haut rang
» qu'elle a depuis longtemps occupé. »[1]

Nous ne saurions mieux terminer, ce nous semble, qu'en exprimant, au nom de nos compatriotes et du monde civilisé, notre gratitude envers les deux Souverains, sous les auspices desquels nous avons pu commencer et finir ce long travail. Ils ont élevé un monument durable au Prince qui, par la grâce de l'Éternel, fut, dans les Provinces-Unies, le défenseur de l'Église et le fondateur de l'État, et qui, appartenant à une Dynastie composée d'hommes illustres, brille, malgré cet entourage lumineux, d'un incomparable éclat. En rendant un service inappréciable à la science et à la patrie, ils ont donné un noble exemple à leurs successeurs. Nous ignorons si le Dispensateur suprême de nos destinées, auquel nous rapportons, en Lui rendant grâces, ce qu'il peut y avoir d'utile dans nos efforts, nous accordera encore le loisir, la santé et le courage nécessaires, pour supporter plus longtemps encore les fatigues d'une route suffisamment longue pour user les forces et la vie de plusieurs. Mais

[1] Voyez notre Dédicace.

nous formons le voeu qu'en tout cas la Maison Auguste, dont les annales sont si intimement et si glorieusement identifiées avec celles des Pays-Bas, ait de tout temps pour Chef un Souverain disposé, par respect pour ses ancêtres et par amour pour son peuple, à continuer et à compléter, en faveur de la postérité la plus reculée, le don magnifique dont nous avons eu le privilège de recueillir les prémices. Nous espérons que ceux qui, après nous, seront chargé de ce pesant et noble fardeau, réuniront à une double mesure de talents et de forces, la même vénération pour les grands hommes dont ils retraceront les souvenirs, le même amour pour la patrie, le même sentiment d'une indépendance complète jointe à une grave et sérieuse responsabilité. Nous souhaitons qu'ils trouvent un encouragement et une récompense dans un renouvellement d'ardeur pour la contemplation des merveilles dont notre histoire abonde; et que surtout cette recherche de la vérité, ne se bornant point aux mouvements d'une curiosité vaine et passagère, devienne, de génération en génération, un moyen de ranimer la foi des pères dans le coeur des enfants; de leur faire lire, dans le cours providentiel des crises religieuses et politiques, la manifestation des voies toujours adorables de l'Éternel; de leur faire compren-

dre enfin, par cette PREMIÈRE SÉRIE DES ARCHIVES DE LA MAISON D'ORANGE-NASSAU, en regardant à l'histoire des *pauvres Chrétiens si injustement oppressés dans les Pays-Bas*,[1] les paroles du Psalmiste: «O Dieu, »Tu as de Ta main chassé les nations et Tu as affermi »nos pères; car ce n'est point par leur épée qu'ils ont »conquis le pays, et ce n'a point été leur bras qui les »a délivrés, mais Ta droite et Ton bras et la lumière »de Ta face, parceque Tu les affectionnois. Je ne me »confie point en mon arc, et ce ne sera pas mon épée »qui me délivrera; mais Tu nous délivreras de nos »adversaires, et Tu rendras confus ceux qui nous »haïssent. Lève-Toi pour nous secourir, et nous déli»vre pour l'amour de Ta gratuité.»

[1] Expressions de Guillaume Premier. T. III. 489.

† La *Table des Matières* promise par Mr BODEL NYENHUIS (T. III. p. LXXXIX) paroitra, nous l'espérons, dans le cours de cette année. Nous ne saurions trop remercier notre ami, dont le zèle et l'érudition nous ont été si constamment utiles, des soins qu'il a bien voulu

mettre à une oeuvre si propre à faciliter l'usage de notre Recueil. L'amour désintéressé de la science peut seul donner cette patience infatigable qui, en vue de l'utilité commune, ne se laisse pas rebuter même par le plus long et le plus minutieux travail. — Nous sommes fort reconnoissant aussi envers Mr Holtrop, Bibliothécaire Royal, pour une bienveillance active que la multiplicité de nos demandes n'a jamais encore pu lasser.

CONTENU.

TOME VIII.

1581.

AOUT.

LETTRE | Page.

1582.

JANVIER.

FÉVRIER.

MARS.

LETTRE | Page.

SEPTEMBRE.

1583.

JANVIER.

FÉVRIER.

FÉVRIER.

MARS.

AVRIL.

MAI.

JUIN.

ADDITIONS.

TOME I.

p. 8*. l. 27. Voyez aussi T. V. p. 90.

p. 176*. On lira avec intérêt deux opuscules qui ont récemment paru sur le Comte de Bréderode : *H. v. Brederode te Amsterdam in* 1567 *door* P. Scheltema (Amst. 1846) et dans le Journal mensuel *de Gids*, (1845, n.° 4 — 7) un article très-étendu de M. Bakhuizen van den Brink, relatif à notre discussion avec M. van Hall (T. VIII. p. lvii). — M. S., ayant eu l'avantage de compulser les Archives d'Amsterdam, croit pouvoir conclure des renseignements puisés à ce dépôt que le dernier séjour de Bréderode dans cette ville n'a pas été inutile à la cause de la religion et de la liberté. — M. B. v. d. Br. a traité en détail plusieurs points relatifs aux actions et au caractère du Comte ; on peut différer de lui sous plusieurs rapports, mais personne ne révoquera en doute son érudition et sa rare sagacité.

TOME II.

p. 328—338. N° 226. M. SCHULTZ JACOBI a publié (*N. Archief voor Kerkel. Gesch.* IV.) sur cette Note un commentaire complet et très-intéressant. D'abord il observe que la pièce ne sauroit être de 1566, mais qu'elle semble rédigée sous l'impression récente du tumulte qui eut lieu à Anvers, du 13 au 15 mars 1567. Il remarque ensuite que les idées sur *les moyens de remédier à Anvers* (p. 328—330) et la *liste* (p. 330—338) sont deux pièces entièrement distinctes. La première contient, selon lui, les propositions du Conseil Privé à la Gouvernante; les réponses de son Altesse, et, sur un des points, la réplique du Conseil. C'est pourquoi p. 328. l. 12 [da rege] est sans doute *d. a. reg*e*;* c'est-à-dire, la réponse de son Altesse Régente. La liste est une indication des sectaires, mais insuffisante, et qui donne lieu au désir du Conseil (p. 330) d'avoir «les rolles de »chacunne consistoires.» L'exactitude de M. S. J. nous a indiqué plusieurs rectifications (voyez les *Errata*).

TOME IV.

p. 202. 203. 205. Il est très-probable, comme M. BODEL NYENHUIS nous l'a fait remarquer, que M. *de Bernicour* n'est autre que M. *de Bernickhausen;* qui se trouvoit peu de temps après à Siegen, auprès du Comte Louis de Nassau (p. CVI).

TOME V.

p. 125. l. 15. — Le 40e Grand-Maître de l'Ordre Teutonique fut Georges *Hund* von Wenckheim (1566—1572). Voyez *K. J. Bachem, Versuch einer Chronologie der Hochmeistern des Deutschen Ordens v.* 1190—1802. Münster. 1802. 4°. p. 57. Ailleurs (*Matthaei* An. V. 851. éd. in 4°. et X. en 8°.) il est indiqué, avec une légère différence de nom (*Georg. Hundt de Wencker*) comme le 37e.

p. 405. Marnix écrit le 15 sept. à van der Mylen: «Res a Glimeo »perpetrata est fortiter certe, et, ut spero, fructuose et

»utiliter:» *Epist. sel.* p. 709. —Le 20 juillet il lui transmet la nouvelle «etiam spem aliquam esse armorum contra »Hispanos capiendorum. Nos literis et libellis quantum »possumus eorum animos ad libertatis studium accendi»mus:» *l. l.* 694.

p. 548. En déc. 1576 Wilson écrit de Bruxelles à Lord Burghley: «the state here is very uncertayne, the people everywhere »suspicious and murmuring, the magistrates and nobilitie »little esteemed, greate want of money at this present, »and yet the campe of the states encreased every daie more »and more... The chiefeste man of wysedome and stomack »at this tyme here is M. de Champeignie... Never was it »more meete for the counsel of Englande to be watchful »and careful to the state than at this tyme. Upon three »persons at this tyme all Christendom hath their eyes and »learne to understand their doings, viz. Don John, »W..., and the Prynce. And of these three it is hard to »say who is most to be doubted for Englands welfayre. If »the Prynce shall have it (l'Ecluse), as he hath Newporte, »as indeede he shal, if the Commissioners agree not, it is »thought verilie he will come in person, and then the »trial wyl be betwixte us there and the Prynce for the best »game, without hope of peace or any accorde at all. And »surelie, if the Prynce with the States had readye monie, »it is lyke that some greate exployte would certainlie be »done. And no doubt the Prynce is a rare man, of great »authoritie, universallie beloved, verie wise in resolution »in all thinges, and voyd of pretences, and that which is »worthie of speciall prayse in hym, he is not dismayed »with any losse or adversitie, his state being better now »than ever it was. God grawnte that right maie take place, »and justice may be done upon earth!» *Wright, Queen Elizabeth*, II. 45.

p. 573. l. av. dern. Apparemment Philippe de Herzelles, Seigneur de Monsbroeck et Boeselles, signataire de l'Union de Bruxelles. *De Jonge, Unie van Brussel*, p. 194.

TOME VI.

p. 173. En octobre 1577 le Prince d'Orange écrit à M. de la Noue : »... Ce que depuis si long intervalle de temps »je ne vous ay rendu nulle reponse sur vos lettres, n'a pas »esté par faute de ce que vos dites lettres ne me soient esté »très-agréables... Vos lettres et le bon office qu'il vous a »pleu me faire en cet endroit, me sont venus si merveil»leusement bien à propos que j'estime que le salut et con»servation de ce pays en dépend d'une bonne partie. Car »en vérité par icelles nous avons découvert les desseins de »celuy qui, sous ombre d'une douceur et clémence contre»faite, machinoit notre totale ruyne et a esté mis en évi»dence à tous ce que mes advis et advertances n'avoient »aucunement pu leur imprimer ni incorporer; de façon »que nous vous demeurons tous obligez et moy en parti»culier, de telle sorte que vous pourrés dores-en-avant »faire estat de ma personne et de tout ce qui est en ma »puissance... Je ne vous escriray rien de l'estat de nos »affaires, lesquelles sont autant panchantes à la guerre, »comme il semble que les vostres de par de là soient en»clines à la paix, à cause que je m'en rapporteray à la »suffisance du Sieur de Luart, porteur de ceste.» — Et la Princesse le prie de «nous continuer votre bonne vo»lonté, ... spécialement pour nous conserver aux bonnes »grâces du Roy de Navarre, et qu'il soit assuré que nous »ne souhaittons rien tant que luy faire quelque bon ser»vice. De quoy M. le Prince d'Orange et moy désirons »surtout qu'il soit bien asseuré par vous qui y pouvez tout, »et que nous avez par cy-devant en tant de sorte obligez »que ce ne sera qu'une perpétuelle suite de bons offices, »qui nous rendra de tant plus vos redevables. Ce que M. »le Prince ne se peut tenir d'avancer et rameutevoir toutes »et quantesfois qu'il parle de vous, attendant que l'occa»sion d'y satisfaire survienne, ores qu'il soit hors d'espé»rance de se pouvoir désobliger en cet endroit; cette saison

»vous apprestant matière d'augmenter vos bons offices, à »cause des troubles survenus au pays et à la prise des armes, »qui désire estre justiffiée par tout le monde, vous en»voyant à cette fin ce qui en a esté publié. Vous priant très»affectueusement vouloir toujours embrasser les affaires de »ce pays, pour qui avez jà tant fait.» *Vie de de la Noue*, p. 232.

TOME VIII.

p. 9. l. 19. *also verhalten*. Voyez T. VII. p. 559.

p. 139. Le Prince écrivit d'Anvers le 21 février une seconde lettre à peu près semblable: «considérant les bons et signalés »offices par luy faictz et qu'il faict journellement icy avec »M. M. les Estatz-Généraulx pour l'advancement du service »et bien de la Patrie . . . y joinct que ce n'est point petit »appuy et renfort pour nous, d'avoir un Seigneur de sa »qualité de nostre costel.» Voyez *de Jonge, Onuitg. Stukken*, II. p. 78.

p. 192. Le 27 avril le Prince écrivit à la Régence de Gand, pour lui recommander *Henri de la Tour, Vicomte de Turenne;* «je croy que vous avez assez eu de cognoissance par la bon»ne renommée du service que M. de Turenne a faict par »ci-devant à l'Église et vraye religion, ayant plusieurs fois »et si souvent exposé sa personne au danger de la mort.» Voyez *M. de Jonge*, *l. l.* p. 83. — Le 31 mai le Prince adressa une Lettre très-remarquable aux «Schepenen van »beyde de Baucken, beyde de deeckenen, Edelen ende »Notabelen der stede van Ghendt.» Il leur fait sentir, tout en ménageant leur susceptibilité, l'inconvenance et le danger de leurs intrigues secrètes relativement à un accord avec le Roi. «Wel is waer dat wy onlangen syn bericht »datter eenige souden van wegen der stede van Ghendt »uitgesonden syn . . . om overal de huyslieden in wapenen »te setten, ende bevolen schepen van oirloge in de Schelde »te rusten, oick dat tot dien einde de hooghbailliu van »Waes soude binnen Ghendt ontboden syn geweest, het-

»welke by ulieden eigen schryven blyckt ons warachtelick[1] »aengedreghen te wesen... Dan also 't selve is concerne»rende het faict van oirloge, ende wel behoort hadde met »voirgaende communicatie van de Generaliteyt te geschie»den, ... so en konnen wy ons nyet laten duncken dat »men sodanige waarschouwen behoorde vreemdt te vin»den... Ulieden van onsentwegen vastelyck verseckerende »hoe wel dat wy diversche maren van paeysmaecken en »van eenige andere nieuwicheden, ... niet alleene na de »alteratie in Januario lestleden gebeurt, maer wel een jaer »daer te voren gehoort hebben, dat wy alle 't selve nyet »tegenstaende, altyt seer goet en vaste betrouwen hebben »gehadt van de goede ingesetene der stede van Ghent.... »Maer aangaende de maren, die sedert de voirs. alteratie »onder den gemeenen man overal geloopen, ... wy en »hebben nyet konnen voorbygaen ulieden deselve ronduuyt »ende vryelick te kennen te geven ten eynde ghylieden »selve daeruuyt moeght oordeelen, of die voirsz. maeren »syn allesins calumnieuselyck ofte t' onrechten gestroyt, »ende of wy somtyds niet wel redene en hadden, wat naa»der daerop te letten.» *De Jonge*, *l. l.* p. 84—93.

p. 434. l. 20. *Kluit* écrit *A. van der Meer*. La signature étant fort indistincte, nous aurions pu nous tromper également, sans les éclaircissements de M. Bodel Nyenhuis. On lit sous son portrait, gravé par *W. Delff*, d'après *Miereveld:* «Pe»trus van der Meer Delphensis apud Batavos Syndicus »primarius» et un vers de *Grotius*, où il est dit de lui: «consilium Delphis eloquiumque suis.» Une main du siècle dernier a ajouté: «wordt gemagtigd om de voorwaarden »der inhuldiging van Willem I als Graaf van Holland te »helpen ontwerpen; 15 Nov. 1583.» Il vécut de 1534 jusqu'en 1610.

p. 437. Feu le Conseiller Stratenus (T. IV. p. VII) possédoit la copie d'un écrit présenté au Prince de Parme par le meurtrier, signé à Tournay, 5 avril 1584, par lequel il s'offre d'aller

[1] *Il nous semble qu'il faut nécessairement lire* ani, *au lieu de* onwarachtelick.

tuer le Prince d'Orange. Il y est dit: «Je veux bien ajouter »que je ne pourchasse de faire cet exploit pour raison du »prix et faveur mentionnés en la sentence, ne voulant »imiter un qui demande salaire.» D'Assonville fut commis par le Prince de Parme, pour entendre les moyens qu'il comptoit employer. «Dieu soit témoin,» dit-il encore, «que rien ne m'a promû et incité en cette délibération, »sinon un bon zèle et dévotion.» Cette pièce, selon M. Stratenus, devoit se trouver dans le 4e Vol. (p. 302) des *MSS. de l'Académie des Sciences et Arts à Besançon.*

TRADUCTION

DES PASSAGES EN ESPAGNOL.

T. VIII. p. 103. l. 26. De même que si le Prince étoit en vie, il y aura les mêmes motifs pour lesquels le fils a été mis en prison; aussi semble-t-il que, si Orange est mort, il vaudra mieux voir s'il se peut faire quelque démonstration de générosité envers le fils, sans aventurer sa personne, et en restant assuré d'elle; mais quant à ce qui regarde l'échange des biens que le Comte hérite avec d'autres ici, s. M. désire savoir si v. S. I. entend que cela se fasse pour le Comté de Buren ou pour d'autres biens du père, et si elle croit que, le père mort, on tentera la chose avec la Principauté d'Orange et ce qu'il tient en Bourgogne, et puis ce qu'il conviendra faire pour que les François ou d'autres ne s'en mêlent.

p. 104. l. 28. V. I. S. connoit le naturel de notre maitre; qu'il désire qu'on garde le secret de ce qui court les rues.

1581—1584.

1581—1584.

L'inauguration d'Anjou ne suivit pas immédiatement l'abjuration de Philippe. Six mois s'écoulèrent, avant qu'il fit son entrée solennelle dans les Pays-Bas. 1581. Août.

Toutefois il n'attendit pas jusqu'en février 1582 pour porter secours à ses nouveaux sujets. Vers la mi-août il étoit, avec son armée, sur la frontière du Hainaut. Le siège de Cambrai fut levé: il y entra le 20.

Le 29 il écrit de Cateau-Cambrésis à Walsingham: « ....Les » bruits que faisoient courir les Espagnols de tant de forces qu'ils » avoient et du courage plus qu'il n'en falloit, s'en sont allées en » fumée, ny en ayant un seul qui comparoisse devant moy, qui ay » fait et exécuté ce que tout le monde a veu.... » († MS. P. B.).

Emerveillé de ses exploits, croyant qu'on n'osoit point lui opposer de résistance, il n'avoit pas même compris l'habileté de son antagoniste. Granvelle montra plus de sagacité. Le 7 août il écrit à la Duchesse de Parme: « ....Je m'asseure que le Prince » regardera ce que plus conviendra, selon les occasions, ou d'assail- » lir, ou de temporiser, se contentant de donner empeschement, » pour rompre par ce moyen la première furie des Françoys; car » après ordinairement l'on en a bon marché.... » († MS. B. Gr. XXXII.).

En effet, son expédition fut de courte durée: la Noblesse, qui ne lui avoit promis service que pour quelques semaines, se dissipa bientôt (p. 15). Le 1 nov. Anjou lui-même étoit en Angleterre. Il y passa un trimestre entier à solliciter la main d'Elizabeth.

1581. Août. Les Protestants en Allemagne continuoient à désapprouver l'élection d'Anjou et même à la tenir pour, illicite. La Lettre suivante se rapporte à cette question.

LETTRE MXXXVIII.

D. Tossanus au Comte Jean de Nassau. Réponse aux arguments de la Lettre.

*** Daniel Tossanus, Ministre Réformé dans le Palatinat. Né à Montbéliard en 1541, il fut nommé Pasteur à Orléans en 1562, et vint à Heidelberg après la St. Barthélemy. En 1575 il fut chargé d'une mission importante par l'Electeur Fréderic: *Struve, Pfältz. Kirchen-Hist.* p. 265. Après la mort de celui-ci, « baten zwar die » Churfürstin, Pfalzgraff Johann Casimir, die Prinzessinnen, und » andere dasz dem Hoff-Prediger *D. Tossano*, dieweilen Er von » des Churfürsten Leben und Todt die beste Nachricht wüste, die » Leich-Predigt aufgetragen werden möchte, welches aber der Chur- » fürst nicht zugeben wollte, sagend, Er könne es mit gutem » Gewissen nicht geschehen lassen dasz ein Calvinist durch seine » Predigt seines Herrn Vaters Leiche beflecken solte... Jedoch würde » des Tages darauff *D. Tossano* auch erlaubt.. seine Predigt zu hal- » ten: » *l. l.* p. 294. — Il avoit suivi à Neustadt le Duc Jean-Casimir. Ses ouvrages sont en grand nombre. Il mourut en 1602: *Moréri.*

Wolgeborner Graff.... Wasz E. G. Rath mir haben ein christliche ordnung zukommen lassen, wie es in sterbensläuffen in E. G. Graff- und Herschafften angestelt werden sol, kan ich vor mein persohn solches E. G. christlichs gemüth und vätterliche fürsorg für Ihre liebe underthänen, nit gnugsam loben, und wen solche ordnung in's werck gerichtet, wird sie ohn zweifel, nit allein die underthänen, sonder auch andere widerspenstigen zu unser Religion und liebe der reinen lehr sehr reitzen; in massen

Eusebius in seiner Kirchen-histori schreibt das, da zur zeit *Maximini* ein grosse pest regiert hat, vil grosse feind der Christen, durch deroselbigen fleisz und treuw bey den krancken, gemilderet und erbawet worden sind. Wiewol nu der *medicus Fuchsius*, *lib.* 4 *de curandis morbis*, dieselbige *theologos* straffet[1], die da meinen man sol zur zeit der pest in ein ander orth nit fliehen, welches ihm zu hart dünckt, dan durch die menge des volcks werd die pest erneret und erhalten, hie doch so lasz ich mir D. *Luthers*(1) meinung, in dem büchlein, das er *anno* 27 darvon gemacht, besser gefallen, dasz nemlich kein rechter Christ, der einem andern mit pflichten, diensten, ämpteren, oder beruff verpflichtet sey, seinem nechsten in solcher noth verlassen sol; doch mit dieser exception, wo etliche kirchen-diener oder andere so gar zaghafft und kleinmütig weren, das von ihnen kein rechter trost oder hülff zu erwarten, so solt man solche leut nit nöttigen bey den krancken zu sein, sonder an ihr statt dapfere, hertzhaffte männer erwelen, welche die gabe hetten die krancken zu trösten, und solten gleichwol von denselbigen, die sie vertretten wurden, gebürliche verehrung empfahen. Es ist auch in solchen lauffen hohe notturft dasz bequeme orth zu den begrebnüszen erwelet, und die leut fleissig vermant werden das sie in ihren kranckheiten die prediger bey zeit holen lassen; sonst schick ich hiemit E. G. ein feinen

1581. Août.

---

(1) *Luthers*. Il écrivoit en 1516, lorsqu'on lui conseilloit de fuir la peste : « um des Gehorsams willen kan ich nicht fliehen. » Et en 1539 : « Bin an Predigtstuhl gebunden, davon sollen mich hundert » Pestilenzen nicht flüchtig machen, sondern will bereit sein die » kranken mit meinen Priestern zu besuchen. »

[1] bestraffet.

1581. bericht, welchen vor etlich jaren der Churf. Paltzgraff,
Août. loblicher gedechtnüs, durch die *medicos* zu Heidelberg, den armen underthänen zum besten, damit sie in sterbensläufften gebürliche und leichte *remedia* wusten zu gebrauchen, hat stellen lassen.

Was hernach, gnediger Herr, das schreiben des durchleuchtigen und hochgebornen Printzen, E. G. Bruders, den Hertzogen von Anjou betreffend, anlangen thut, ob mir schon nit gebüren wil das ich von solchen hohen sachen, meinen geringen verstand weit übertreffend, urtheile, und mir auch unbewust wer das *judicium*, darauf i. F. D. antworten, gestelt hat, jedoch dieweil E. G. Rath meine einfalt zu wissen begeren, und zimlich vil *loca* et *exempla* ausz der H. Schrifft drin angezogen werden, wil ich E. G. in underthenigkeit nit verhalten was ich, als ein gering verstendiger, von solcher frag antworten wolt. Erstlich, ist es zu erbarmen das die mit dem allerheiligsten band des H. Geistes, wie in einerley reinem glauben, also auch in hertzlicher lieb und rechten vertrawen vereiniget sein solten, durch anstifftung des leidigen teuffels also getrennt sind, das man vil mehr darnach trachtet wie man die unselige verbündnüszen mit den Egyptiern, Persiern, und Samaritanern verdetige, dan wie zur rechter einigkeit und versönung mit den brudern und glaubensgenossen zu kommen wer; dan wan der halbe fleisz, der zu des Hertzogen von Anjou sollicitirung und suchung angewendet ist worden, zu dem end und zweck gerichtet wer worden, wie die freund und glaubensgenossen zu fride gestelt, und zur auszfürung der gemeinen sach in Niderland gebraucht werden möchte, so het der Almechtige Gott mehr glücks und segens geben, und würden die sachen ohn zweifel

vil besser stehn. Was ist aber das für ein seltzame red, 1581.
dasz wir keine besondere zusag oder verheissung haben Août.
das uns Gott, durch teutscher nation oder ander religionsverwanten hilff, ausz der Spanier tyranney erlösen wol? Was hat man dan für Göttliche verheissung von des Herzogen von Anjou hülff? Die verheissung aber haben wir im 133 Psalm, dasz der Herr segen und leben immer und ewiglich den bruderen verheiszet, die einträchtig bey einander wonen: *item* im 15ten psalm wird denen ein sondere genade Gottes verheissen, welche die gottlosen nichts achtten, sondern ehren die gottsfürchtigen; darumb gilt, meines erachtens, nichts dieser behelff, dasz man in der noth hilff suchet wo man kan; dan ein frommer glaubiger würdt sich durch ungedult nimmer übereilen lassen, sonder eher noth leiden, dan er unbefügte hilff suchen und von den dörnern und disteln, das ist von den gottlosen, schutz und schirm gewarten sol. Wie ein feiner *Apologus* steht im buch der Richtern im 9en cap., von den bäumen die den dornpusz zum König erwelcten! Was die exempel anlangt die man ausz der H. Schrift anziehen wil, finde ich in meiner einfalt keins das dem stich halten mög; dan das mit dem der unter die mörder fiel und hilf bekam von dem Samariter, bringet dasselbig gleichnüsz nit mehr mit sich dan dasz der rechter nechster dieser sey, der mit der that hilff beweiset, und ghet dahin das die stoltzen Phariseer und Priester, die nur ein eusserlichen rhum hetten, gestraft werden; lehret aber nit dasz man, anstat eines tyrannen, einen andern auch ungleubigen Herren erwelen sol; wie auch derselbig arme verwundte man dem Samariter keine bottschafft geschickt hat, also ist das die frag nit, da uns

1581. in unserm hunger ein Türck oder Papist ein stück brotes
Août. geben oder einem verwundten ein rath oder artzney mittheilen solt, ob solches abzuschlagen wer, sonder ob, da man von einem tyrannen beträngt ist von wegen der religion, bey einem andern tyrannischen und abergleubischen Hausz hilff suchen und solchen hern erwälen sol, der von gotlosen leuthen und höchsten feinde der Religion geboren, geregieret, gefürderet, und getrieben wirdt. *Item* so setzt man das ungewisz für das gewisz, da man den Hertzogen von Anjou für den rechten Samaritaner der helffen sol, und als einen *Cyrum* und *Artaxerxem* helt; dan wasz hat man darvon für göttliche verheissungen, was hat man für exempel seines eyvers und ritterlichen thäten? Es sey dan was er für wenig jaren zu Yssoire (1) in *Arverniâ* gethan hat, da die allergrewlichste schendlichste thät in seiner gegenwart und unter seinem befehl begangen sind worden. Ferners, was hat er für gewalt, als ein schlechter unterthan seines Bruders, dan so viel ihm der König ausz Franckreich die hand bietet; was hat er für rath, kriegsleut, gelt *etc.* dan eben des Königs? Also wan ihm sein Bruder ungewogen wer, so könt er in keiner stat sicher sein und hette nit ein monat zu leben; wie man auch von keiner verfolgung weis die er deszwegen gelitten; dan, obschon seine fromme Mutter biszweilen mit ihm hadert und expostulirt, werden sie gar balt vergliechen und wieder eins, und was er sich eusserlich stellet, als wan er es mit den religionsverwandten nit bösz meinte, so hat auch der ertztyran *Carolus* IX, sein Bruder, gethan, und das ist daszelbigen geschlechts *symbo-*

(1) *Yssoire*: T. VI, p. 185.

lum: qui nescit dissimulare, nescit regnare, darumb es 1581.
zu fürchten was er sich gegen den Niederländen erzeigt, Août.
werd fast so sein als wie wir in den *apologis* lesen, von den fuchsen der ein kranck hun heimsuchet und sich annam als wen er dieselbig trösten wolt; und weis aber nit ob ihm also sey wie man fürgibt, wan schon mehrgemelter Her von Anjou es nit gut meinen solt, das die Niederländen würden doch uf freyen füssen stehn: dan es heist Gott versucht, wan man ein solchen gast mit solchem anhang und praeminentz in's land lest, und, hat ein eintziger man, Fresin (1), der zu milt in der gefengnis gehalten worden, so viel schadens gethan, was wirdt der thun der über seinen anhang alle papisten im land, die noch in grosser anzal sind, haben wird! Und sihe nit warumb das teutsch land noch zur zeit so blosz von leuten sey, ja auch von Fürsten und Herren, wan die Niederländische landstände hetten gethan was darzu gehöret, warumb man nit helffer und retter funden het, denen besser zu vertrauwen gewesen als dem von Anjou. Mit dem frieden der durch seine befürderung mit Franckreich gemacht sein sol, hat man jetz in die 20 jahr erfaren das solche friede nur zum betrug und verrätherey gemacht werden, wie dan noch uf dem heutigen tag in Franckreich der König kriegsvolck auffbringt wieder den Delphinat. Das exempel von Jacob, der mit seinem gantzen hauszgesindt in Egipten gezogen und sich dem Pharao

(1) *Fresin*. Prisonnier dans le Château de Bréda, il avoit trouvé moyen de corrompre une partie de la garnison. Le 27 juin Bréda («Nassaviae domus deliciae: » *Strada*, II. 212) fut pris. « De »Prince van Orangien verloor hier vele sijnre goederen en sijne »meeste pampieren, secreten, en rekeningen: » *Bor*, II. 273.

1581. nen etwan zur gedechtnüs, und auch den nachkommen
Août. etwan zu einer erinnerung, dieweil wir aber Christen unsern gantzen rhum in *Christo* suchen und uns frewen der künfftigen aufferstehung, so sollen wir allen pracht und überflusz bey solchen begrebnüszen meiden (1)... *Datum* Newestat an der Hardt, den 6ten *Augusti A°* 81...

E. G. undertheniger,

DANIEL TOSSANUS.

Dem Wolgebornen Hern Johan Graven zu Nassaw...,
in s. L. abwesen den Hern Rhäten
und befelchhabern zu Dillenburg
zu erbrechen.

LETTRE MXXXIX.

Le Sr de St. Goard au Roi de France. Mécontentement du Roi d'Espagne (MS. P. ST.-G. 228 (795) n° 53).

...Le Cardinal me fist entandre comme Tassis donnoit ausi conte que par plusieurs fois il avoit faict instanse avecques v. M. qu'elle promist que Monsr le Duc ne passast plus avant en son entreprise de Flandre; qu'i n'estoit assisté que de ses mesmes subgets et enquore de ses prinspauls ministres, et de seulx qui avoest[1] estés plus fermes à défandre son estat et authorité durant tous les troubles de son roiaulme; et mesme à sete[2] heure, il estoit à Chasteau-Terry avecques ses forces, sans qu'il y fust nulle oposition à ses desins[3], ains que la carière estoit libre et sure à qui le vouloit alé[4] trouvé, se qui luy faisoit voir

(1) *meiden*. Voyez T. VII. p. 395.

[1] avoient. [2] cette. [3] desseins. [4] aller.



clèremant que tout ce qu'elle avoit dict v. Ma[té] sur les 1581.
affaires de Flandre et tous les édicts qu'elle avoit faict Août.
que nul de ses subgetz n'alasent en Flandre pour quelque oquasion que se fust, estoit tout disimulasion, soufrant se pandant et asistant ledit S[r] Duc de tout ce qu'il vouloit, pour qu'il alast avand dans sa dite entreprise; et me fesand là dessus le Cardinal infinis discours, pour me fère entandre les oquasions que l'on leur donneroit, si l'on ne vivoit aultremant avecques le Roy Catholicque, et lesquels seroest superflus et trop longs à redire, il conclut que le Roy son maistre avoit voulu me fère entandre tout se que desus, pour que je l'escripse à v. Ma[té] et luy réprésentase bien particulièrement les conséquanses que toutes ses causes atiroest après elles, si n'y estoit bien à bon esiant[1] remédié et donnast là desus le Cardinal fin à son propos.... Madrid, 28 août.

---

† LETTRE MXL.

Le Cardinal de Granvelle à la Duchesse de Parme. Nouvelles diverses (MS. B. GR. XXXII. p. 212).

...Ceulx que pensent que le Duc d'Alançon face aultre chose, que ce qu'est concerté entre sa mère et son frère, se forcomptent, et les dissimulations se déscouvrent maintenant clèrement, n'ayant moyen de faire ce qu'il faict, sans leur assistence, et, si nous nous voulons laisser amuser de paroles, je n'en sçaurois que faire, ny ne vois ce que l'on peult appeller rompture de guerre, si ce qu'ilz font ne l'est. V. Alt. sçait pieçà en cecy mon

[1] escient.

1581. opinion, ay ne nous pourroit aultre chose mieux ayder
Septembre. que de faire une bonne diversion, et s'assemblant nostre armée de mer, il n'y auroit, à mon advis, faulte de bon moyen pour les faire enrager....

Je ne sçay au choix(1) de qui sa Maté s'arrestera: je luy ay mis souvent en avant que ces Seigneurs, Grandz d'Espaigne, ne sont pas fort à propos pour telle charge en Allemagne, ne sçachans ny la langue ny les affaires, et n'estans leurs façons aggréables aux Allemans; il conviendroit que quelg'ung y alla, qui sçeut la langue Allemande, ou pour le moings la Latine, et qu'eust couru le monde, propre à telz affaires, pour descouvrir les humeurs, et qui sceut traicter avec telles gens, mais v. Alt. sçait l'opinion que ceulx d'icy ont d'eulx mesmes, et qu'il leur semble qu'ilz sont à tout faire; je ne l'entendz pas ainsi, et me souviens avoir escript à sa Maté plus d'une fois, dois Italie, que les Castillans veullent tout, et que je me doubte, que à la fin ilz perdront tout; je ne l'ay jamais dit, pour penser empièter, car je m'excuse, ce que je puis, de traicter directement ny indirectement des affaires que touchent les Royaulmes de par decà... Madrid, 3 sept.

La Flandre étoit particulièrement tardive à fournir sa part des contributions accordées par la Généralité. Le 19 sept. le Prince d'Orange «et autres au Conseil d'Etat» exhortent les Quatre-Membres de Flandre, touchant une somme de *f* 100,000 promise au Duc d'Anjou, les priant d'avoir soin que leur « quote soit preste pour, à la » venue de son Alt. de pardechà, laquelle espérons que sera devant » peu de jours, luy pouvoir compter la somme..., sans en ce faire » faulte; affin qu'en ceste première promesse, bien que petite et peu

(1) *choix*. Il s'agit de la nomination d'un Ambassadeur à Vienne.

» importante, aultant au regard de la grandeur et qualité de sa dite 1581.
» Altèze que de la réputation de si renommées provinces et pays, Septembre.
» comme sont les nostres, ne soyons trouvez en faulte, ce que pou-
» roit causer une vilipendence, mespris, et dégoust; lequel mal,
» estant une fois embu, seroit bien malaisé à effacer, et pourroit
» en ceste conjuncture causer une extrême ruyne au pays, comme
» par voz prudences sçaurez bien peser et considérer » († MS. G., Lettres reçues, 1581).

Le 23 sept., exhortation au Grand-Bailli et aux Echevins de Gand à se prémunir contre les entreprises de l'ennemi : « Commes som-
» mes advertiz que l'ennemi faict apprestes des eschelles, sacqz de
» laine, cloyes[1], et semblables instrumentz servantz pour surprinses
» ou assiégemens des villes,... vous requérons pourtant que faictes,
» avecq toute célérité et diligence, devant que l'opportunité vous
» soit ostée, la plus grande provision de pouldres, vivres, et aultres
» amonitions que pourrez amasser, et que, pour endurer quelque
» temps le siège, en cas que fust nécessaire, en aurez de besoin; en
» quoy fairez chose nécessaire pour la tuition et défence vostre, voz
» femmes et enfans, et oultre ce servira à la patrie et à la Généralité
» du pays » († MS. G.).

LETTRE MXLI.

E. van Reidt au Comte J. de Nassau. Défaite près de Nordhorn.

⁂ Le Comte de Rennenberg étoit mort le 23 juillet. Verdugo lui avoit succédé dans le gouvernement de la Frise. C'est sous ses ordres que l'ennemi remporta la victoire dont il est ici question. Ses soldats « vielen op haer kniën, biddende om victorie, 't welc der » Staten volk op datmael uit verwaentheydt niet en deden: » *van Meteren*, p. 184b.

Wolgeborner Grave, genediger Herr. Dieweil, am

[1] claies.

1581. nechstvergangenen letsten *Septembris*, die unsere aber-
Octobre. mals ein groszen stosz in Frieszlandt geliethen, darbei E. G. sohn auch gewesen, und ich dan nicht zweifel das von der niederlage allerhandt seltzame zeittungen sollen spargirt werden, und E. G. für wolged. Iren sohn sorge tragen, soll ich derselben in underthenigkeit nicht verhalten das, obwol ire G. mitt im treffen gewesen und sich dermaszen ritterlich gehalten das ire G. deszen bei jedermeniglich groszen rhum und ehr haben, jedoch, durch die gnadt des Almechtigen, gesundt und wolfarendt darvon kommen; ohne allein das ire G. ein wenig ahn der stirn verletzt seint und sonsten drei schuesze auf der rüstung gewendet. Er ist auch der schaden bei weitem nicht so grosz als er anfencklich gemacht worden; dan unser volck nicht gantz gar zerstreut, wie auff der Hardenberger heyden und ahn der Burtangen geschehen (1), sondern seint starck bei einander blieben und haben ein sichere retraite genommen, darzu insonderheit E. G. sohn viel guts gethan und derentwegen sehr gelobet wirdt; der gestalt das sie noch immerdar zu felde blieben und den feindt verhindert haben einige schantzs oder festung zu belegern, wie er dan auch nach der victori nichts erobert hat, und haben die unsere sich inmittels dermaszen gesterckt, insonderheitt mit frischem volck, so aus Englandt ankommen, das sie nhumehr dem feindt wiederumb den kopff biethen; Gott wolle inen mehr glücks verleihen.....

Des Herzogen von Anjou erwartet man alle tag zu Gentt, daselbst ein groszer triumph und apparat zuge-

(1) *geschehen:* T. VII, p. 369 et 458, *in f.*

rüst ist ine zu entfangen. Die von Flandern haben seiner Hochheit albereit ein verehrung gethan mit einem guldenen geschirr, darin hundert guldene medaillen gelegen, jede auf 70 pfund flemisch getaxirt; es haben aber die Französen, nach entsetzung der stat Cammerich und eroberung des schlosz Cambresis, welchs sie mit einem sturm eingenommen, nichts ausgericht, sondern seint viel vom adel, so nhur dem Herzogen ein reuterdinst zugesagt, wider abgeritten und dardurch der hauffen sehr geschwecht worden, also das nhumehr der Printzs von Parma das meiste volck zu felde hat und man sich eines langsamen kriegs besorget..... Arnem, den 13n *Oct.* *A*o 81. 1581. Octobre.

E. G. underteniger,
EBERHARDUS REIDANUS.

LETTRE MXLII.

Le Comte Guillaume-Louis au Comte J. de Nassau. Même sujet.

*** Le Comte n'exalte pas ses propres mérites : on peut en juger en comparant sa Lettre à celle de *v. Reidt* et au récit de *Strada*. Celui-ci attribue expressément le succès momentané aux soldats du Comte et la défaite à ceux de Norrits : « Ubi ab equitibus Nassavii « fundi fugarique raitrum alas videre Norritiani, victoriam secuturi, « majore animo quam consilio conglobati fossas irrumpunt : » II. 231.

Wolgeb. freuntlicher lieber Herr Vatter, wan es E. L. wol gienge, were es mir ein sondere freunde zu hören; mir gehet es, Gott lob, noch wol. Dieweil ich aber nicht

1581. zweifel das das geschrey wegen der niederlage in Frieszlandt nhumehr albereidt wirdt drauszen sein, so hab ich
Octobre. nicht wollen underlaszen E. L. hiermit darvon kürtzlichen zu verstendigen, und verhelt also: unser leger ist den 30n *Sept.* von Collum naher Northorn[1] (da der feindt lag) gezogenn, da wir ihne für demselben dorff in seiner schlachtordnung haltend gefunden. Und nachdem wir über die fünff stundt lang hart gescharmützelt und ime je länger je näher kommen, auch albereit des mehrentheils von seinen reuttern, als nemblich ein bende spieszer und eine compagnie carrapiens, darnieder gelegt, also auch das wir anders nicht vermuthet dan das wir feltt behalten solten, ist entlichen der feindt dahien gezwungen worden das er mit aller seiner übrigen gewaltt hat auff uns treffen mueszen; welches, so balt es unsere knechtte gesehen, sonderlichen aber die von dieszen länden, als die ohne das zu felde nicht viel geübet seindt, haben sie erstlichen angefangen zu weichenn; wie nhun der feindt daszelb vermerckt, hat er soviel da härter auff uns gedrungen, und das abweichen der knechte, auch schrecken und unordnung under den reuttern desto gröszer gemacht, und dermassen das, kürtzlichen darvon zu schreiben, entlich under unser volck gar die fluchtt kommen ist. Der feindt hat das geschuetzs, nemlichen 3 stück welche wir ihme vorhin in der vorigen niederlage abgenommen, und noch zwei andere felttstücklein darzue bekommen, haben auch wol bey die 1000 man verloren, alle die Capiteins, darunder auch Schull, mein Obrister Leutenant, todt geblieben, und nhur einer, doch sehr hart gewundet, sich gesauffiret[2], und ein oder zwen gefangen;

[1] *Province de Groningue sur les confins de la Frise.* [2] salvirt.

Noritz der Veldtherr in die handt geschoszen, sein bruder 1581.
in's bein gestochen. Ich, indeme ich auch gern das beste Octobre.
gesehen hette, hab 4 schösz durch's felttzeichen, deren 3 recht forn auff die rüstung gangen seindt, bekommen, den fünfften auff das gefesz vonn meinem rapier, welchs von dem schusz zersprungen, und den sechsten obicht über dem dick von meinem rechten bein, welcher doch, Gott lob, auch nicht durch, sondern nhur allein blaw geschlagenn. Das also, zum beschlusz, der feindt denselben tag ein grosze victori gehabtt, aber doch seithero, Gott lob, von newen dahin und soviel gearbeitet ist das er verhoffentlich für ein erstes weiters nicht wirdt können ausrichten, sinthemahl alle die stette versichert, auch, geliebt's Gott, in kurtzen tagen wir alle semptlichen wieder auff den beinen sein werden. Er hat auch ferner nichts können anfangen dan eine schantzs, den Newensiel[1] genant, nahe hierbey, belegert; hoff aber sie sollen, mit der hülff Gottes, in kurzen tagen entsetzet werden.

Dieses hab E. L. ich also in der eile kürtzlich wollen zu wiszen thun.... *Datum* Dockum, am 14^{n} *Oct. A*° 81.

E. L. dw. gehors. Sohn,

WILHELM LUDWIG GRAVE ZU NASSAW.

Der feindt hat nicht anderst gewust dan das ich todt were, und mich durch unsere gefangene under den todten suchen laszen.

† LETTRE MXLIII.

Le Conseil d'Etat à la Régence de Gand. Exhortation à suivre les ordres de la Généralité (MS. G., o. br. 1581).

Messieurs. Vous ne debvez ignorer que, tant par les

[1] Nijezijl, *non loin de Noordhorn, sur la route de Frise.*

1581. derniers recès des Estatz-Généraux, tenuz en Hollande,
Octobre. que par l'Instruction à nous donnée par vous ou voz députez à ce plainement authorisez, comme ilz vous pourront avoir faict rapport, l'employ et dispensation des deniers et la conduicte de la guerre et ce qu'en dépend, mesmes la levée et cassement de tous gens de guerre, est absolutement remis à la disposition et ordonnance de son Exc. et Conseil d'Estat; ce non obstant, trouvons que vous, ou voz députez, ne s'arrestantz sur noz ordornances, décernent journelement actes contraires... (1) De quoy, Messieurs, vous avons bien voulu advertir; ensemble vous déclairer bien et expressément que, si n'estez intentionnez de suivre et tenir la main à ce que par voz députez et tous aultres, soit suivy les dits recès et Instruction, plus que n'avez faict jusques astheure, que son Exc. et nous sommes intentionnez de remettre ès mains de Messieurs les Estatz Généraux noz commissions et charges, et protester devant eulx, comme protestons dès maintenant devant vous, que de tous inconvéniens et malheurs qu'en pourront advenir, serons devant Dieu et la povre commune excusez, vous asseurantz Messieurs, que ceste forme de Gouvernement et conduicte de la guerre estant démenée par tant de gens et si différement, selon l'appétit et humeur d'ung chiascun, souventefois bien peu expérimentez au faict de la guerre, ne peult longuement consister, ains à la fin doibt nécessairement ammener nostre totale ruine; ce que vous prions, Messieurs, de vouloir peser comme il appartient, pour vostre salut et bien de la Républicque, prennant devant voz yeulx contre quel puissant ennemi avons à faire, mectant à part

(1) ....Suit ici un exemple de cette désobéissance.

toutes passions particulières, puis que ce importe tant pour la conservation et défence de la liberté de la Patrie vostre, voz femmes et enfans, laquelle les ennemis nous taischent par force d'armes oster, et nous et nostre postérité mettre soubz le joug et servitude Espaignolle, barbare, et à gens, nez libres, insupportable; comme debvez par ci-devant avoir bien expérimenté et n'est besoing de vous en faire souvenir... De Gand, le 21 d'octobre 1581. 1581. Octobre.

Voz bons amys,

Le Prince d'Oranges, et aultres du Conseil d'Estat ordonné par les Estatz-Généraux.

Par ordonnance, *etc.*

J. van Asseliers.

A Messieurs les Echevins de la Keure à Gand.

La Régence de Gand avoit fréquemment besoin de remontrances pareilles. Le Prince lui écrit de Bruges, le 15 oct.. «ores que je vous »ay escript ce matin par le courrier que m'aviez envoyé touchant la »provision qu'est nécessaire pour la ville d'Auldenaerde, je n'ay »peu laisser de vous faire encores (1) ceste itérative, et vous prier »et inhorter[1] de reschieff de ne faillir, incontinent ceste veue, de »donner tel ordre que ladite ville soit assez souffisament pourveue; »d'aultant qu'elle importe tant pour vostre propre conservation.» Il leur envoye des députés pour les informer «aussy touchant les pen»sionnaires que vous retenez en service, nonobstant qu'ilz ont »refusé de faire le serment des eschevins, et mesmement tous aul»tres habitans de vostre ville qui ont refusé d'abjurer le Roy »d'Espaigne, suivant le placcart et résolution de Messeigneurs du »Conseil d'Estat sur ce prinse» († MS. G.).

---

(1) *encores.* Le 7 oct. le Prince leur avoit écrit à ce sujet: *de Jonge, Onuitg. St.* II. 70. Ses efforts furent vains: le 6 déc. il écrit: «Je suis marri que ceulx d'Audenarde se veullent opiniastrer » à ne recepvoir point plus grande garnizon; non pas, Dieu mercy, » que je soy beaucoup esmeu de ce qu'ilz semblent vouloir mespri-

[1] exhorter.

† LETTRE MXLIV.

1581. Octobre. *Le Cardinal de Granvelle à la Duchesse de Parme. Propositions du Roi de France* (MS. B. GR. XXXI, p. 232).

...V. Alt. sera jà informée, du coustel de France, du dépesché, avec lequel le Sieur Joan-Baptista de Tassis a icy envoyé le sécretaire Diégo Maldonado, qu'est pour donner compte de ce que le Roy de France et sa mère leur ont dict, pour le faire entendre à sa Ma^té, que font excuses des choses passées, démonstration de bonne volunté pour estroisser l'amitié et d'y comprendre le Duc d'Alançon; disant que, ce moyennant, il abandonneroit les rebelles, et qu'il ayderoit pour les mieux renger; oultre beaucoup d'aultres bonnes choses qu'il dit en pourroit succéder, prétendans à l'alliance plus estroicte par le mariage (1) dudit d'Alançon avec l'une de mesdames des Infantes, sans dire avec quel dot il prétendroit le mariage: et mectent en avant tout cecy, sans sçavoir la volunté dudit Alançon, après avoir dit, pour s'excuser, qu'il est en eage pour non souffrir frain, ny se vouloir gouverner à la volunté d'aultruy... Madrid, 28 oct.

[1]...V. Alt. s'asseure que sa Ma^té ha très-grand contentement du Seigneur Prince et en ha très-grande cause; Dieu nous ayde à tous coustelz, si nous nous aydions; mais ces longueurs et dilations, dont l'on use icy, me tuent et ruynent noz affaires et je perdz espoir d'y pouvoir donner remède; car le naturel de sa Ma^té y encline et ceuly d'icy s'y sça-

---

» ser mon authorité, mais à raison que je crains qu'ilz n'attirent » l'ennemy à les assiéger: » *de Jonge*, *Onuitg. St.* II. 73.

(1) *mariage.* Voyez T. VII, p. 463.

[1] *Alinéa du 13 nov.* (†MS. B. GR. XXXI. p. 236.)

vent fort bien accomoder et faire leurs affaires, se socians[1] peu de ceulx du maistre, que y est fort mal servy... 1581. Novembre.

LETTRE MXLV.

La Comtesse Marie au Comte J. de Nassau. Nouvelles diverses.

*** La rapide expédition d'Anjou ne laissa guères de traces; l'ennemi fut bientôt dédommagé par la prise de Tournai. — « De Prince » van Parma, van de vrese der Françoisen nu ontslagen zijnde...., » is den 1e Oct. voor Doornik gekomen : » *Bor*, II. p. 287.

Wolgeborner freundtl. hertzalderlipster Her Vatter.... Man sacht auch hir for gewis das der Hertzog von Alanson in kortzen hir sal sein. Gott geb das es zu wolfart diser arme länden mach gereigen. Ich denck auch wol E. L. wert noumer vernomen haben wy der feindt Dornich belegert hat: es ist doch zu erbarmen, den es sein gar zu goude leut (1) drin, welche (wy ich noch heut gehurt hab) gar gouden mut haben undt hoffen noch wol zu halten. Sy haben schon eyn storm oder 4 gehalten, und sein (wy man sacht), sieter[2] sy darvor ligen, wol an dy 2 oder 3 tausent persönne auff des feindt zeiten bleiben, welches verwar eyn gros ansal ist, so das ich hoff das Gott genat verleihen sal das es noch als gout sal werden undt das dy goude leut balt entsetz sullen werden, undt der feindt den mit schanden wert müsen abzigen, welches ich dem Allemechtigen bit das sulges geschen müg. — Wie es auch in Frislant zu ist gangen, geleb[3] ich wert mein Vetter Graff Willem E. L. wol geschriben haben. Es ist s. L., wy ich

(1) *goude leut:* animés par la Princesse d'Espinoy, soeur de Montigny, en l'absence du Gouverneur son époux.

[1] souciant. [2] seither. [3] glaub.

1581. Novembre. heur, wider gar na gewest, den er 3 schus auff das harnas hat kricht und eyns am dicken vom bein, ist aber nicht dörchgangen; er mach wol von gelücksagen[1] das er so darvon kommen ist. Ich hoff der liben Gott sol s. L. hinfeurder for allem eubel behüten undt bewaren, undt auff eyn ander mal beser gelücks bescheren...... Weitters kan ich E. L. nicht verbergen wy das ich gehört hab das E. L. soen, mein Vetter Graff Johan, sich mit der Witwe von Hannau bestatde soll(1), welches mich ser verwondert das es so eylendts zu ist gangen das E. L. nicht davon hat geschrieben. Ich het numer dohin gedocht..... Wollen mir doch verstendigen ob E. L. mein briff haben kricht den ich E. L. aus Ghent hab geschriben den 25 *Sept.* (2).... Antdorff, in ser grosser eil, den 15 *Nov.*

*LETTRE MXLVI.

Jean-Casimir, Comte Palatin, au Comte J. de Nassau. Affaire d'Aix-la-Chapelle; disputes entre les Protestants.

*** A Aix-la-Chapelle le refus du culte public aux Protestants avoit causé des troubles sérieux. « Der evangelische Theil der Bürger... be-

(1) *bestatde sol.* Le Comte venoit d'épouser Madelaine Comtesse de Waldeck, veuve du Comte Philippe de Hanau, mort en 1580.

(2) 25 *sept.* Dans cette Lettre la Comtesse écrit entr'autres: « ich » heur wy das Lantgraff Wilhelms gemal mit dott soll sein abgangen, » welches mir, weis Gott, treuelich leit ist, den es war verwar » eynne frome feurstinne: der gout her wert wol etwas daran ver» loren haben . . . . Wir müssen alle den weg, es sey jonck oder » alt; drum bitt Gott, wan er ons aus disem jamerthal fordert, das » er ons eyn seliges ent wol verleyhen und eynne früliche auffer» styong » (MS.). Voyez T. VII. p. 154.

[1] *Holl.* van geluk spreken.

« gehrte freie Religionsübung und Theil an der Stadtverwaltung. Da 1581.
« der Katholische Stadtrath sich widersetzte, und durch Kaiserlichen Novembre.
« Commissariën unterstützt wurde, machten die Evangelischen einen
« Auflauf und bemächtigten sich der Stadt. . . . Ohne gerichtliche
« Untersuchung verhängte der Kaiser Execution gegen die Stadt
« und liesz sie einschliessen: » *Pfister*, *Gesch. der Teutschen*, IV, 368. Cette déplorable affaire se termina, quelques années plus tard, à l'avantage des Catholiques: *v. Rommel*, *N. G. H.*, I. 528.

...Lieber Oheim und Schwager.... Wasz nuhn anfangs Eure entschuldigung anlangt das Ir uns eine zeitlang kheine Niederlendische zeittungen zugeschrieben, hatt es derselben nitt bedörft, tragen auch viel weniger an Eurer zuneigung gegen uns, der verwandtnüsz nach, einichen zweifel.— Soviel aber der Staten in Frieszlandt fürgangne niederlag anlangt, wie wir dieselbe ungern gehört, also haben wir mit sondern freuden vernohmen das Eur Sohn Graff Wilhelm mitt dem Obersten Noriz, so bei derselben gewesen, davon khommen. — Von der Statt Aach beträngnüsz, ist uns vor der zeit, wie auch noch gestern, auszfuerlicher bericht zukhommen, mitt denen wir, nit allein ein sonders mittleiden tragen, sondern auch albereit, durch schickung und schreiben, das unsern an gepürenden örtter gethan, und noch weitters [1] die Kay. Ma[t], den Herzogen von Gülich, neben ermahnung unserer freundt, zu thun im werck seien; wie dan die drey weltliche Churfürsten die Kay. Ma[t] deszwegen auch albereit ersucht, und bei derselben umb abschaffung andere und grössere weitterung zu verhueten gebetten. — Die Hanauische relligionssachen betreffendt, hören wir nicht gern das Eur mitverwanter, Graff Philips von Hanauw(1), sich understeet in derselben

(1) *Philips v. Hanauw.* Philippe V, Comte de Hanau-Lichten-

[1] an *ou* bey *omis* (?).

1581. Graveschafft das Ubiquitistsche geschmeisz einzufueren,
Novembre. und habt Ir und der von Wittgenstein recht Christlich und weiszlich gethan das Ir Euch gleich anfangs opponirt, und die junge Herren zu Euch genommen, damitt sie nicht in irer jugent mitt diesem giefft besudelt und eingenohmen; sein auch der meinung das Ir darauff beharren und Euch darwieder setzen sollen, es volge für undanck darausz wasz da wolle; dan es besser ist menschen als Gott erzürnen, bevorab weil Ir guete mittel und entschuldigung an der handt und dieselb fürzuwenden habt, zudem Eurer beider vormundt und der Mutter mehr als eines vormundts stimmen gelten soll. — Am andern, das wir auch ausz Eurem schreiben vernohmen das andere bevelchaber der Graffschafft Hanauw, ausserhalb Doctor Hectors, Eurer meinung beifal thuen, und uns nicht zweifelt, da die underthänen dieser ding der gepuer erinnertt, nit weniger sich ab diese neuerung und einfuerung frembder und verdechtiger lehr beschweren und darfür bitten werden, darzu sie dan uff den fall anzuweisen sein sollen; auch diese ursach nitt allein ime, Graff Philipsen, sondern auch unserem brueder dem Churfürsten, da sich sein L. (welches wir uns doch nicht versehen wollen) dieses handels annehmen solten, zu gemuet gefuert werden möchten; in welchem unser verwanten so wohl als des Churfürsten in acht zu haben. Wasz wir dan für unser person zu verhinderung dieses wercks und einwürtzlung Ubiquitistischer lehr daselbst thuen

berg, né en 1541. Les enfants dont il étoit co-tuteur, sont sans doute Philippe-Louis II et Albert, fils de Philippe-Louis de Hanau-Müntzenberg, mort en 1580 et dont la veuve venoit de se remarier au Comte Jean de Nassau-Siegen.

können, wollen wir an uns, uff Eur weiter anlangen und 1581.
bericht, nicht erwinden lassen. Beschlieszlich, sovil den Novembre.
gehaltenen *Synodum* zu Friedtberg und *Nigrinum* anlangt, hören wir gern das viel gueter leut alda gewesen die der warheit geneigt und verstendig: hoffen auch Gott der Herr werde je lenger je mehr gnadt geben, das den leuten die augen und ohren geöffnet, auch den sophisten wiederstant gethan werde, und wollen wir für uns auf mittel gedencken wie auff künfftigen *Synodo* etzliche guete leut auch dahien promovirt werden mögen. Wir möchten aber gerne wissen wer solche *Synodos* zusammen fordert, oder ob die kirchendiener für sich selbs dahien auf vorgeende vergleichung verfuegen, und was diszfals für ein ordnung gehalten; davon wir was fernern berichts gewertig, damit den andern guetherzigen die handt gebotten, wie Ir dan Ewers theils auch den sachen nachzudencken.... *Datum* Sulzbach, den 21ten *Nov.* 81.

J. CASIMIR PFALTZGRAF.

† LETTRE MXLVII.

Le Cardinal de Granvelle à la Duchesse de Parme. Intentions du Roi (MS. B. GR. XXXI. p. 239).

⁂ Le Cardinal semble annoncer la décision prise officiellement peu de semaines plus tard : le Gouvernement fut continué au Prinec de Parme; néanmoins sa mère ne quitta point les Pays-Bas: « Rex, » ut, et sorori frustra in Belgium inductae consuleret, et destinationi » suae, quasi erroris confessio sit, mutanda fecisse, alio nomine » Margaritam in Belgio detinere statuit: » *Strada*, II. 189.

...Son Exc., à ce que je peus comprandre, demeurera au gouvernement entier, comme jusques à oyres, sans diminution quelconque; mais, à ce que je vois, sa Mat

1581. Novembre. ne gousteroit aulcunement que pour maintenant v. Alt. retourna en Italie, pour les considérations que je pense sa Ma[té] mesmes escripvra à icelle; quant à ce que je touchay par mes lectres et que v. Alt. reprand par les siennes, que l'on me feroit tort de mal prandre ce que si librement et franchement j'escris, pour faire office de bon et sincère serviteur, fut pour ce que le Sieur de Gomicourt(1), que son Exc. envoya icy, le dit clèrement en Court, selon que l'on le m'a escript de là et qu'il luy sembloit que je traictois trop familierement le Seigneur Prince par mes lectres; mais il ha dit tant d'aultres choses peu à propos, que je n'y fais fondement; il me suffit que v. Alt. et son Exc. me tiennent pour serviteur, tel que je leur suis, et à toute la Maison.... Madrid, 25 nov.

N° MXLVII[a].

Instruction de Philippe Engel, envoyé vers le Prince d'Orange par le Comte J. de Nassau.

⁎ Ph. Engel, qui du reste nous est inconnu, fut plusieurs fois employé par le Comte dans des affaires délicates.

Nach gethaner diensterpiethung, soll irer G. er anzeigen die ursachen warumb irer G. von hieraus so lange zeit nichts sei zukommen: nemlich und zum ersten, dieweill ich verhofft ire G. selbsten in der persohn zu besuchen und aber über zuversicht zwischen wegen umbkehren mueszen: 2°, dasz D-. *Andreas*, welchen ich wider zurück geschickt, auch nicht durchkommen

(1) *Gomicourt.* Le Prince de Parme avoit beaucoup de confiance en ce Seigneur: «is erat legatus qui..., a suo etiam instructus ingenio, »promptum haberet quomodo subitanea rerum... sagaciter expedi»ret: » *Strada*, II, p. 111.

können, derselbig zu Embden lang still gelegen, und 1581.
davon dannen strack nach seinem Vatterlandt verrey- Novembre.
sen muessen: 3°, das ich, seith meiner widerkunfft aus Frieszlandt (1) und fast den gantzen sommer über, sehr inheimisch und zu hausz gewesen, und darneben dermassen viel zu thun gehabt, und nhumehr auch von wegen meines sohn Johans(2) heyraths, und dasz das auszschreibendt-ambt itzo, eben zu der zeit da am allermeisten zu thun und die schwereste sache vorgefallen, mir uferlegt worden, dermassen viel zu schaffen bekommen das, ob ich schon etlich mahl dem Hern Printzen zu schreiben angefangen, daszelb doch biszdahero nicht volnbringen können.

Zum andern, solle irer G. er vermelden dasz, beneben andern vielen ursachen, ich vornemlich darumb hienunder' begert das ich nicht allein von dem Hⁿ Printzen und den Niederländen meinen abschiedt in der persohn zu nemen begert, sondern dasz ich auch gern dem Hern Printzen und andern die ursach warumb ich mich wiederumb zu haus begeben muessen, selbsten anzeigen wollen; der gentzlichen ungezweifelten zuversicht, da der Her Printz derselbe recht und nahe notürfft berichtet würde, was von anfanck bisz auf diesze stunde der Niederlände halben ich, ohn rhum zu melden, gethan und gelitten, und wohien darüber meine sachen verlauffen und gerathen, ire G. und alle verstendige würden daraus

(1) *Frieszlandt*. Il paroitroit que le Comte avoit fait, au printemps ou au commencement de l'été, un voyage en Frise. C'est le seul indice que nous en ayons trouvé.

(2) *Johans*: p. 22.

' *c. à. d.* zu reisen.

1581. Novembre. so viel befinden das sie, nicht allein ahn meiner biszdahero gehabter und noch habender guter affection nicht zweifeln und meines abzugs halben mich genugsamb für entschuldiget haben, sondern auch solche ding hören und vernemen solten so ire G. nicht geglaubt, darüber sie sich zu verwundern, und dahero gewiszlich zu fernerm mitleiden bewegt und verursachet werden.

Vor's dritte, das ich hochged. Her Printz gern anzeigen wollen was ich mit Herzog *Casimiro* gehandlet, ire G. gegen den Hern Printzen und die algemeine sach sich erpotten, und darauf des Hern Printzen rath und bedencken bitten, wie beide ire G. G. wiederumb zue einem rechten bestendigen vertrawen gegen einander, vermittelst Göttlicher Gnaden, zu bringen und also dem gemein werck, so wol danieden als auch hieroben und sonsten allenthalben, durch ire eintracht und vertrewliche correspondentz desto basz möge vorgestanden, geholffen, und allerhandt besorgten practicken und ahnschlegen gewehret werden. Und dieweil ich soviel befinde dasz ahn hochermeltes Herzogen gutem willen und gemueth nicht zu zweifeln, sondern das *Beutrichius*, Ambyse, und *Dathenus*, sambt irem anhangk, nicht allein den Herzogen und seiner G. räth und dhiener, sondern auch fast jederman, sowol hieraussen wie auch in Franckreich, mit iren *calumniis* sehr verfüren und einnehmen, und sonderlich jederman lassen einbilden das es dem Hern Printzen nicht also umb die religiön und der lände wolfart, wie umb ires eigenen und privat-nutzens willen zu thun, und sie fürnemlich dahin trachten wie sie die lände dermassen mit krieg, *contributionibus* und sonsten ausmatten, die Hern und vom Adel also ausrotten, damit sie desto basz die lände

ahn sich bringen und darüber allein das regiment und 1581.
gewalt bekommen mögen, so hette ich derenthalb von Novembre.
dem Hern Printzen gern allerlei bericht anhören, und, under andern, insonderheit auch diesz vernemen wollen was ire G. von obbenanten 3 persöhnen sich hiebevor beclagt und dieselbe zu überweisen weren, damit man also desto basz nachdencken haben möge wie dieselbe, semptlich oder zum theil, entweder per *viam reconciliationis*, oder sonsten der gebuer nahe, zu stillen und inen das maul zu stopffen.

Nachdem auch nicht allein diesze obged. 3 persöhnen ir vorgeben mit der Französischen handlung sehr beschönen, sondern auch von jedermeniglich hieraussen, wie auch bei vielen in Franckreich und ahn andern örther, von itz angeregter tractation und bündtnüs mit dem von Alanzon sehr seltzam und ungleich geurteilet wirdt, und sich hieran die gutherzige merklich ergern und stossen, auch anderst nicht daraus abnemen dan das der gegentheil und irer G. und der Niederlände miszgünstige dieselbe in irem vorteil gebrauchen, so hette ich, vor's vierte, von den Hern Printzen und andern gern anhören mögen wie sie diesze handlung, so wol für Gott als auch der welt, zu verantworten vermeinen; dan ich bekennen mueste dasz ich mich in dieszer sachen, aus demjenigen so ich biszdahero in *utranque partem* discurriren und judiciren gehört, nicht recht resolviren und derwegen auch dieselbe weder approbiren, noch improbiren könte. Wie ich dan in gleichem auch ire G. bitten wolte das, auf den fall da ire G. diesze angeregte Französische sach verantwörtlich befienden und darmit nochmals vortzufaren bedacht weren, das sie doch hiervon etwas weitern und

1581. ausfürlichern bericht thun lassen, so im Reich auszubrei-
Novembre. ten, oder, zum wenigsten, gutherzigen leuthen vertreulich zu communiciren und mitzutheilen sein möchte; sintemahl zu besorgen, demnach diesze sach durch die Key. Ma^t bei den Stenden des Reichs gantz hefftig getrieben und derhalb nhun etlich mahl auf ein Reichs- oder deputations-tag ernstlich angehalten und gedrungen worden, wie dan daszelb itzo abermals im werck und vor der handt ist, das dem Hern Printzen und den Niederländen dahero groszen verweisz und beschwerung erfolgen könte, und dasz das Reich leichtlich dahin bewogen werden möchte, darzu es der gegentheil biszdahero gleichwol nicht bringen können. Gleichfals wolte ire G. gern ersucht und gebeten haben dasz sie auf dieszen fall dahin hette bedacht sein wollen wie zwischen Herzog *Casimiro* und dem von Alanzon ein vergleichung und vertreulicher verstandt möchte getroffen werden, der zuversicht es solte daszelbig zu vielem guten ursach geben.

Zum fünfften, soll dem Hern Printzen er ferner vermelden welcher gestalt, Gott lob, die Religion, unangesehen ob sie schon von den hohen heubtern zum heftigisten angefeindet und zu verfolgen understanden wirdt, Gott lob, teglichs je lenger je mehr dieser örth allenthalben zuneme und, menschlich darvon zu judiciren, zu hoffen were, da beide ire G. G., Herzog *Casimirus* und der Hern Printzs, wiederumb mit einander recht vereiniget, und zwischen den religionsverwandten ein rechte correspondentz ahngerichtet, und gewisze persöhnen verordnet werden möchten so sich des gemeinen wercks ahnnehmen und auf die hien und wider vorstehende gute *occasiones* und gelegenheiten achtung geben, es

solte, durch Götliche verleihung, mit einem geringen die 1581.
religionssach viel mehr und weiter befürdert und getrie- Novembre.
ben werden, dan, leyder, itzo geschicht oder auch geschehen kan, da ein jeder nhur auf sich und die seine allein, und niemandts auf das *bonum publicum* sihet; wie dan daszelbig aus dem [geringen] abzunehmen was für kirchen allein von hieraus, da man doch weder zeit, leute oder mittel hat, und schlechter rath und ansehens ist, erbawet worden.

Zum sechsten, soll dem Hern Printzen er berichten das itzo in kurtzem die Graven-correspondentzs, Gott lob, sehr zugenommen und nicht allein in vielen dingen bessere ordnung gestelt, sondern auch mehr Graven sich darzu gethan, wie dan, under andern, auch die Schwebische und Frenckische sich mitt den Graven eingelassen, und man ebenmeszig itzo mit dem Fuldischen und Francklischen Adel in ebenmesziger handlung stehet; auch zu dem lasze es sich auch dermaszen ansehen das, so fern man nhur etwas ein nachdruck und mittel hette, sich verhoffentlich auch etliche Fürsten und Reichs-Stende zu inen thun und also der meiste und beste theil in Teutschlandt zusamenkommen solte.

Wan ich dan nochmals der meinung sei, wie ire f. G. ich solchs zu mehrmalen(1) zu verstehen geben, nemlich, wofern ire G. bei den Niederländen so viel zu wegen bringen könten das sie jerlichs dem Gravenstandt mit etliche thausent Gulden, davon sie den länden zu gutem ein ahnzahl volcks zu pferde und zu fuesz, so in der nehe gesessen und darmit man auf den nothfall versorget

(1) *mehrmalen.* Voyez par ex. T. V. p. 288.

1581. were, in bestallung und ahn der handt haben möchte, Novembre. verholffen sein könte, das ire G. nicht allein hierdurch dero vettern, freunden und verwanten ein grosze freuntschafft thun und die Graven-Correspondentz merck-lich befürdern solten, und mit einem solchen anfanck ursach geben dasz, erstlich, der Adel, als welcher von dem gelt ohne das bestelt würde, sich desto mehr ahn den Gravenstandt hienge; darnach auch das sich etliche Fürsten und Reichs-stette, welche ohne das jer-lichs, mit unchosten, leute underhalten müssen, sich desto eher zu dem Gravenstandt thun und solch gelt lieber ahn den Gravenstandt als ahn andere privatpersö-nen wenden würden, sondern das auch ire G. den Nie-derländen mit so einem geringen gelt ein grossen nutz[1] und viel unchosten ersparen könten; als wolte ich gebe-ten haben es wolle der Her Printzs diesze ding ferner nachdencken und sich irer G. gemuets darauf ercleren: dan was die Niederlände belangt, hette dieselbe nachvol-gende vorteil und nutzen daraus zu gewarten; nemlich, dasz erstlich sie inen im Reichsrath desto mehr anhangs, gelimpff, und gunst würden machen; zum anderen, das sie ire grentze desto beszer würden versicheren und dar-durch diese gelegenheit erlangen dasz, da der feindt sein volck mit langheit der zeit, vieler mühe, unchosten, und gefahr schwerlich auff- und ab würde bringen und aller-lei ungerüst gesinde annehmen, sie die beste leute alzeit ahn der handt und dieselbe dermassen in der nehe haben dasz sie dieselbe gar balt, und sonder grosz geschrei, mühe, und kosten, würden in und ausz dem lande bringen, und also dem feindt viel verdrüsz thun könten; wie dan

[1] thun *ou un mot semblable omis.*

hiervon allerlei *conditiones*, mittel, und gute gelegenheiten so allen theilen hieraus zu gewarten stünden, anzuzeigen weren, wo solchs itzo, kürtze der zeit halben, geschehen oder ich selbsten bei irer G. sein möchte. 1581. Novembre.

Dieweil dan auch die Königin von Englandt sich hiebevor zu dieszer correspondentzs nicht übel erclert, und zu hoffen, demnach ich berichtet das sie Grave Johan von Ostfrieszlandt jerlichs in die 3 oder 4 thausent thäler dienstgelt geben solte, sie solte, wo nicht ein gröszere, doch, zum wenigsten, ein solche sum hierzue erlegen, so fern sie durch dem Hn Printz oder sonsten jemandts anderst möchte berichtet werden, so were mein dinstlich bitt das ire G. mir hierin zum besten wolten berathen und befürderlich sein.

Ferner soll irer G. er auch, beneben dieszem, anzeigen, demnach Herzog *Casimirus* sich hiebevor so viel erclert welchergestalt er nicht ungeneigt weren sich in die Graven-Correspondentzs mit einzulassen, dasz derhalben die Graven wol gemeint weren, so fern er mit dem Hern Printzen vergliechen und ire G. es gut finden, ihne, doch auf gnungsame und albereit erwogene gewisze *conditiones*, in ire correspondentzs anzunehmen und als für ein haubt über das Gravenvolck zu gebrauchen; were derhalben mein bitt es wolle der Hr Printzs irer G. gutachten mir hierin communiciren.

Zum siebendt, soll bei iren G. vernemen ob dieselbe auch mit den beiden stette Bremen und Ach, als welche itzunder angefochten werden(1), correspondentzs halten, und was deuselben von irer G. und den Niederlände

---

(1) *angefochten werden.* Voyez T. VII. p. 545, et ci-dessus, p. 22.

1581. wegen, da sie etwan mit ernsten angreiffen und ahnge-
Novembre. fochten werden, für vertröstung zu geben. Desgleichen dem Gülichschen, Bergischen, und Marckischen, so einstheils bei irer G. in geheimbd ansuchen lassen, und zum theil auch dem Münsterischen Adel, wan dieselbe, wie sie sich etlich massen besorgen, der religion halben, durch den Herzog von Gülich, welchen, wie ire G. wissen(1), die Spanische nach irem gefallen heben und legen, solten angefochten werden.

Vor's acht, soll ire G. er in sonderm vertrawen ahnzeigen wie das ich von guthertzigen leuthen berichtet welchergestalt der Churfürst von Cöllen über das biszhero gefürt unchristlich und unzüchtig leben anfange ein grosz rewens und clagens zu füren, und sich fast dahin erclert als das er lieber abstehen und sich in ehestandt begeben wolle, dan dasz er sein gewiszen lenger also beschweren solte. Wan aber guthhertzige leute lieber sehen wolten das ihre Churf. G., im fall sie sich schon verheyrathen wolten, doch *ad dies vitae* beim Stifft geblieben weren, damit nicht etwan der von Freisingen, oder andere, ahn seine statt kommen und die religionsverwandten aufm Stifft mehr befürderung, schutzs, und schirms bekommen möchten; als seie ich ersucht und angelangt worden das ich mich, nicht allein bei Churfürsten und andern, sondern auch bei dem H^n Printzen und den Niederländen erkhundigen wolte was irer Churf. G. allerseits für trost zu geben, damit sie desto eher hierzu zu bereden und zu bewegen sein möchten. Were derhalben mein bitt ire G. wollen mir dero gutbedüncken hierin auch mittheilen.

(1) *wissen*: T. VII. p. 416.

Zum 9ten, das ire G. mich wolten wiszen laszen, da leute zu finden so etwan Breda oder sonsten ein gut orth daran den länden gelegen, den Staten zu wegen bringen und liefern wolten, worauf dieselbe bestendig möchten zu vertrösten sein. *Item*, ob und was ich diejenige von der Königin von Englandt wegen oder sonsten zu vertrösten, so den *Rogerium* (1) ledig machen möchten. 1581. Novembre.

Zum 10en soll bei iren G. er vernehmen ob ire G. leiden möchten das mit den Oldenbürgischen und Ostfrieszlendischen Graven, sambt oder besonders, zu handlen, dasz sie auf die stat Groningen wie dieselbe wiederumb einzubekommen, wie gleichfals auf das Hausz Lingen, nachdenckens haben und etwas understehen wolten, und was, auf den fall da etwas fruchtbarlichs ausgerichtet würde, dieselbe zu vertrösten und zu versichern. *Item*, ob ire G. vermeinen, im fall die Hern, von wegen irer uneinigkeit und miszverstende, so sich nicht allein zwischen den beiden Heusern Oldenburg und Embden, sondern auch den beiden Gebruedern von Ostfrieszlandt erhalten, dieszes wercks nicht semptlich annehmen wolten, sondern etwan Grave Johan von Ostfrieszlandt dasselbig allein thun würde, das bei den länden danieden so viel zu erhalten das ime, Grave Johannen, zum theil ahn stat einer recompens, zum theil auf ahnleihung einer guten summen gelts, etwas erblichs und soviel möchte eingeräumbt und zugestelt werden, das er sich darauf verheyrathen (2) und seinem standt gemeesz verhalten möchte; dan ich der hofnung were, das nicht allein er, Grave Johan, hierdurch zu desto mehrern vleis solte bewegt

(1) *Rogerium*: T. VII. p. 432.
(2) *verheyrathen*. Voyez T. V. p. 102.

1581. werden, sondern es stünde auch zu hoffen, wan der eltist
Novembre. Bruder, Grave Etzardt, welcher sehr gut Spanisch ist, vermercken würde dasz er seines Bruders also, wo nicht allerdings, doch zum theil aus dem landt queit werden könte, das derselbig seinem Bruder nicht allein ahn gelt desto lieber ein mercklichs erlegen, sondern auch das obangedeut werck selbsten befürdern, auch sich wol in der lände dienst, da er, oder die seine, irgents ein genosz oder underhalt haben möchten, begeben und also auf diesze seit gebracht werden möchte; welchs dan, da es dahien zu bringen, meines erachtens, für die Niederlände nicht ein geringe gelegenheit sein würde, sintemahl die beide Gebrueder, wan sie mit einander einig und den Niederländen treulich zu dhienen geneigt weren, denselben länden viel guter dinst thun könten; wie dan zu hoffen stünde, da die Niederlände etwas zur sachen thun wolten, das auch die Graven von Oldenburg auf ire seiten zu bringen und denselben, von Embden ahn bisz in's Stift Münster und das landt von Geldern, ein starcke grentzs und frontier zu machen sein solte..... (1)

Zum 14°, soll er ire G. bitten, demnach ich spüre das mein sohn Georg und das Frewlein von Culenburg(2) einander nicht ungern sehen, auch meines sohns Johans vertrawte sich bei den Frewlein so viel erlernet das, sofern ir Herr Vatter darzu verstehen wolte, sie mit Georgen wol zufrieden were, so were mein bitt das ire G., mir und meinem sohn zu guten, mit deme von Culenburg hieraus wolten handlen lassen.....

16. Das i. G. doch mir wollen befürderlich sein damit

(1) ...Les articles 11, 12, 13, et 15 n'ont rien de fort intéressant.
(2) *v. Culenburg:* T. VII. p. 439.

ich zu bezahlung der Geldrischen, Hollendischen, und 1581.
Selendischen schultt dermahl eins kommen möge, und Novembre.
inen zu gemueth füren welcher gestalt ich dasselb ihnen zum theil sewerlich[1] gnug abverdhienet, und zum theil so gutwillig und trewherzig zu entsetzung der beide stette Leyden und Mastricht vorgestreckt, sondern das ich hierüber auch noch umb etlich mahl hundert tausent gulden schaden gelitten. ——

Zum 17ⁿ, soll er i. Gn. die ursache anzeigen warumb ich meinen sohn Wilhelmen nhumehr auch abforder; als nemlich das ich gern sehen wolte, so fern er danieden keine gelegenheit haben könte darausz er sich bestendig erhalten und heyrathen möchte, das er sich als dan, weniger nicht als auch die andere seine gebrüder, hieroben darzu schicken... und also ein gewisses für ein ungewisses nicht aus händen lassen möge. Und weil Gott der Almechtig ime nhun etlich mahl, nicht allein darvon geholffen, sondern auch die gnade verliehen das er, Gott lob, hien und wieder dahero ein guten namen bekhommen hat, das er derhalben nuhnmehr, weil das spiel, wie man zu sagen pflegt, am besten ist, abgelassen und sich naher haus begeben hette, damit es ihme nicht etwan ergehe wie es mit mir und Grave Philips von Hohenlohe, auch andern mehr, ergangen, und er endtlich, wan es etwan durch der lände eigene verursachung übel zugehen, oder er in schulden, gefencknisz, und beschwerung gerathen, in schimpff und schaden kommen möchte.... *Datum* Dillenburg, den 28ⁿ *Novembris A°* 81.

JOHAN GRAVE ZU NASSAW CATZENELNBOGEN.

[1] schwerlich ou sauerlich.

1581. Décembre. Le 1 déc. le Prince d'Orange remit aux députés des Etats, réunis en très-petit nombre à Anvers, une remontrance sévère. Elle est en Hollandois chez *Bor*, II. 289. *Le Petit* (*Chronique de Holl.* II. 438. Dordr. 1601, *in folio*) en donne une analyse. Nous la publions ici en entier dans la langue où elle a été rédigée. Ici encore l'on voit que *v. Reidt* avoit raison de dire: « de Prince gebruijchte doorgaens meer » ernsten en harden woorden dan smeeckinghen: » p. 50.[b]

Le Prince ignoroit la prise de Tournai: elle avoit eu lieu la veille.

« Messieurs. Vous sçavez comment Mons[r] l'Archiduc Matthias, » remettant sa charge entre les mains de M.M. les Estats, j'estoy » aussi déschargé de l'estat de Lieutenant-Général, et de faict comme » par ci-devant plusieurs fois (voyant le peu d'ordre qu'il y avoit pour » le gouvernement) j'avoy demandé a estre déschargé[1] de son Alt.: » toutesfois, à la prière de M.M. les Estats, et en espérance de » ce qu'ils promettoyent seroit accompli, et contant de prendre la » charge du Gouvernement, avec le Conseil qui seroit ordonné, et » ce jusques à la fin du mois de janvier prochain. Mais je voy, » Messieurs, si peu d'advancement en nos affaires, que je suis con- » traint, pour mon honneur et ma décharge, et mesmes pour le » bien du païs, de vous déclarer l'estat de nos affaires, et devant » que je vous di ce qui me semble estre nécessaire à ordonner pour » ceste année prochaine, je vous répeteray sommairement comment » les affaires se sont passées en ceste année, de laquelle il ne nous » reste plus qu'un mois. C'est, Messieurs, que l'ennemy a esté mais- » tre de la campaigne de toutes les parts qu'il a voulu, sans qu'il » ait esté en nostre puissance de l'empescher; ce néantmoings, Dieu » mercy, par force d'armes il ne nous a rien emporté, de quoy la » principalle cause est celle que je vous diray, à sçavoir qu'avec » petites forces il n'a pas seu beaucoup nous endommager, dont » est advenu que ce qu'il a tenu en Frize, Gueldres, et Brabant n'a » esté suffisant pour assiéger places et encoires moins la forcer; » mais il a tenu ses plus grandes forces, tant à pied qu'à cheval, les

[1] *Plusieurs mots semblent omis: en Holl. on lit:* ja ook in de laetste vergaderinge tot Amsterdam 't selve om sulken oorsaken geschied is, alsmen handelde om sijne Alteze te ontlasten.

— chefs principaulx, leur conseil et tout leur équipage d'artillerie 1581.
— vers les quartiers d'Haynault et d'Arthois, comme estants les Décembre.
— lieux qui craignoyent le plus et qu'ils tenoyent estre de plus grande
— conséquence, et mesmes à raison des villes de Cambray et Tour-
— nay, qu'il a tousjours bien mieux cognues tant importer, que
— nous n'avons voulu faire et ne faisons encores. Voilà pourquoy
— l'année passée toute entière fust employée par luy à tenir Cambray
— assiégée, laquelle s'il eust prins, comme il eust fait sans doubte,
— sans long espoir que les habitans ont eue au secours de son Alt. et
— sans aussi que finalement par effect il l'a secourrue; si Dieu nous
— eust tant affligé que nous eussions perdu Cambray, il y a longtemps
— que nous estions aussi[1] Tournay, et eussions eu l'ennemy logé
— dedans les pays de Flandres et de Brabant, avec une perte in-
— croyable de toutes les commodités des dits pais. Or, Messieurs, il
— y a un an que je prédi à vos députés et à toutes les provinces quel
— remède il y avoyt pour prendre seulement au service du païs trois
— mil chevaulx estrangers et deux régiments de corseletz. Car, si
— Dieu nous a conservé Cambray, nous Luy en devons rendre grâ-
— ces et à son Alt., d'autant que de nostre part nous nous y sommes
— gouvernés tout ainsi que si nous l'eussions voulu perdre; et
— aujourd'huy Tournay estant assiégée, nous n'avons aucun moyen,
— non seulement de lever le siège, mais aussi d'approcher l'ennemi,
— et, si vous demandez à qui la faulte en doibt estre imputé, je res-
— pon que c'est à vous, Messieurs, et aux autres qui avez rejetté
— mon conseil, vous excusans cependant les uns sur les autres; que
— si nous eussions eu prests les gens de guerre que je vous ay dicts,
— quand son Alt. c'est si couragieusement présenté en Cambresis, et
— que nous eussions joinct les dittes forces avec celles de son Alt.,
— nous fussions à présent hors de la guerre et eussions chassé l'ennemi
— par delà la Meuse, et au contraire nous sommes contraints de veoir
— l'une de nos meilleures villes assiégée, avec si peu de moyen de la
— secourir. Or je ne vous vueil pas céler, Messieurs, que ceste année
— prochaine nous [2] en plus grandes inconvénients et pour
— semblable [3]; car si nous sommes désjà advancé deux

[1] *Un mot paraît omis: en Holl.* voorwaar so hadden wij ook Doornik over lange quyt geweest. [2] tomberons (?). [3] cause (?).

1581. Décembre. » mois [1] et y a deux mois entières que les Estats debvoyent etre assemblez en ceste ville, et toutesfois i n'y a encores espérance, ni de les veoir, ni de donner ordre à aucune affaire, comme si nous n'avions aucun ennemi, pouvants néantmoings jusques icy resentir les coups de canon qui batent Tournay et en veoir, par manière de dire, les assaults qui se donnent, et ne pouvants cognoistre (tant nous sommes aveugles) le mal qui s'appreste pour l'année qui vient; ceste nonchalance, Messieurs, est un mal incroyable, qui ne procéde pas de faulte d'entendement, ni de faulte d'industrie, d'antant qu'un chacun est plus addonné à son particulier qu'au général. Car, quand au public, je voy la cause du mal, assavoir quand on en parle, le peuple ne pense pas que ceste guerre est sa guerre, comme si on ne combattoit point pour sa liberté, et de corps, et de la conscience; et de là vient ceste autre faulte, que, quand on demande quelque ayde d'argent, sans lequel ni moy ni autre ne sçauroit faire la guerre, ils en traictent et respondent comme s'ils respondoyent au feu Empereur; mais, au contraire, ils debvoyent penser que, les moyens faillants, ce n'est pas à moy à qui ils faillent, c'est à eux mesmes, et disants, nous ne voulons plus rien donner, c'est-à-dire, nous voulons quitter le païs et la religion; ce que je ne di pas pour le désir que j'ay de toucher à argent public, quelconque soit, auquel, comme vous sçavez, je n'ay jamais touché, quoique quelques détracteurs en ayent parlé autrement contre leur conscience, mais affin qu'une bonne fois, Messieurs, vous pensiez qu'il n'y a guerre en ce païs que la vostre, et, quand vous délibérez, qu'il vous souvienne que vous délibérez de ce qui est vostre. Il y a dadvantage; comme nous avons une cause commune, aussi que nous debvons [2] n'avons seu obtenir: chacune province a son conseil et presque chacune ville, chacun païs ses forces et son argent; tellement que ce qui seroit beaucoup à tous, est peu à chacun. Il est vray qu'on a ordonné un Conseil, mais qui n'a aucune puissance; et, là ou il n'y a point d'authorité, comment y aura-il régle pour la discipline militaire, pour les finances,

[1] en hiver (?). *En Holl.* so wij alrede twee maanden in den winter hebben.

[2] *Quelques mots semblent omis* être conjoincts, ce que *En Holl.* wij ook also t' samen behoren gevoecht te sijn, 't welk wij tot noch toe.

» pour la justice, et toutes autres choses ? et quant à l'authorité, il 1581.
» n'y en aura jamais entre ceux qui n'ont en leur puissance un seul Décembre.
» patard à distribuer, comme ni moy, ni le Conseil n'en avons.
» Voylà, Messieurs, le sommaire des fautes commises, èsquelles nous
» continuons, et par lesquelles je vous prédi, pour ma descharge, que
» nous serons ruinés, si Dieu ne nous faict la grâce d'y remédier, et
» pour tant je vous prie d'y vouloir entendre et le faire entendre à
» tout le peuple, affin que par ci-après ils ne m'en veuillent imputer
» la faulte ; cependant, si de vostre part vous vous voulez employer
» à y remédier, vous trouverez par expérience (comme aussi je m'en
» sens obligé) que je n'y espargneray rien de ce que sera en ma puis-
» sance. A quoy d'autant plus debvez penser que le Gouvernement
» que vous et Messieurs les Estats avez establi, ne durera plus que
» jusques à la fin de janvier, auquel temps, si vous ne donnez aultre
» ordre, il n'y aura aucun Gouverneur au Païs » († MS.).

LETTRE MXLVIII.

Ph. Engel au Comte J. de Nassau. Nouvelles diverses.

*** Le Comte Jean avoit été remplacé, singulier contraste ! par le Comte G. de Berghes, « met groote partijdigheidt ghekooren » écrit *v. Reid*, p. 29b. « De Prins van Or., kennende sijn aert, was » bloode hem te recommanderen, verleenende so magheren voor- » schrift aan de Staten van Gelderlandt.... Dit waren die woorden : » « Mijn Swager heeft mij gebeden hem te recommanderen tot » « Stadthouder, en heeft mij verklaert sijne groote lust en begheerte » « om die gherechte saek des Vaderlands te dienen. Ick mochte » « wenschen dat hij sulcks wat eer hadde ghedaen, maer 't is beter » « late als nimmermeer. » » Deze slechte voorschrift, meer lakende » dan prijsende, was sterck genoegh om te bewegen die ghene die » doch gheenen anderen sochte. Eenighe omdatse met geschencken » en grote beloften gewonnen waren. Andere, omdatse op den naem » van eenen slechten Heere selfs begheerden te regeeren ; en vele, » omdatse betrouden, eer door desen als door 't huys Nassou,

1581. » tot versoeningh met den Coninck te geraecken. 't Arnhemsche
Décembre. » Quartier was gheneijgt tot Graef Willem Lodewijck: » *l. l.* — La Commission des Etats-Gén. est du 20 nov., l'installation eut lieu le 25 : *Kluit, Holl. Staatsr.* I. 426.

Wolgeborner Grave..... E. G. sohn, meinen gnedigen Grave Wilhelmen, hab ich zu Arnhem nicht ahntroffen, sondern s. G. ist eben den tag als ich daselbst ankommen, einer newen entreprinse halben, zu Grave Philipsen von Hohenlohe naher dem Grave verreyset gewesen..... Die von Frieszlandt und Overiszel halten hefftig ahn das sie wolermelten Grave Wilhelmen zum Stathalter (1) bekommen mögen, und haben s. G. ihro in dieszen länden allenthalben einen solchen guten nahmen gemacht, das es E. G. niemehr glauben können.

Der Herr von Keppel hat den 4ten *hujus* den feindt heimlich in das hausz Keppel eingelaszen, und unser volck, so im flecken daran gelegen und 200 pferde, sambt 200 soldaten, gewesen, überfallen und mit denselben dermaszen tyrannisch gehandlet und umbgangen das irer, wie man sagt, nicht über 20 darvon kommen, sondern alle jemerlich umbbracht worden, darunder dan E. G. sohn, Grave Wilhelm, auch 6 pferde gehabt welche der feindt bekommen. Gleichfals hat der feindt auch kurtzverschiener tagen das hausz und den Flecken Brunckhorst, durch befürderung der Frawen von Stirumb, einbekommen und sagt man das er willens sey auff dem

(1) *Stathalter.* Le Prince d'Orange étoit Stadhouder de la Frise, par Commission de l'Archiduc Matthias, du 11 juin 1580. Il avoit le Seigneur B. de Mérode pour Lieutenant; c'est sans doute à la place de celui-ci, vieux et débile, qu'on désiroit en Frise le Comte Guillaume-Louis.

werth darbey, wie auch bey Elten, ein schantzs zu schlagen und die ströme dardurch zu verhindern. 1581. Décembre.

Den Graven von dem Berge, als itziger Statthalter, hab ich zu Arnhem angesprochen, und dünckt mich s. G. seien des handels albereit sehr müde; so laszen sich auch fürwahr die sachen dermaszen selzam ahn[sehen] das man nhun erst beginnet zu erkennen was man ahn E. G. gehabt; wie dann E. G. ich mit warheit schreiben kan das Sie von jederman itzo sehr beclaget und wiederumb ahn disze orth gewünschet werden.....

Den Graven von Culenburch hab ich nicht allein gantz wolfarendt, sondern auch viel andersz und beszer, als ich mich, dem letzt genommenen abschiedt nahe, versehen gehabt, gesinnet befunden; dan seine Gn. mir itzo gröszere gnadt undt ehr, so wol zu hoff, als auch in der herberge bewiesen, als zuvor noch nihe nicht geschehen, und, wie ich von den dhienern verstanden, ist es s. G. offtmals leydt gnung gewesen das sie mich am letzten mit solcher schimpfflichen antwort abgewisen; sonsten haben sich ire G. auch ab der zeittung das E. G. sohn sich ahn die von Hanau verheyrat, sehr erfrewet und zum öfftermalen auff die hochzeit ghen Dillenburg gewünschet, und solchs soviel da mehr weil ire G. von mir verstanden das deroselben tochter verhoffentlich auch daselbst erscheinen werde, dahero dan ire G. ursach bekommen sich mit mir in ferner gesprech einzulaszen, und kan E. G. ich mit guten bestandt schreiben das, aus allen iren G. reden und handlungen, ich anderst nicht spüren noch vermercken können, dan das wolgen. von Culenburg es mit E. G. und dem gantzen hausz Nassaw trewlich und wol meinet, sich auch gegen mich ausdrücklich erclert hat das er seine

1581. tochter nochmalen ahn keinen orth lieber als ahn das
Décembre. Hausz Nassaw und E. G. verheyrat sehen wolte.... *Datum* zwischen Culenburg und d. Farth[1], am 8ten *Dec. A°* 81.

E. G. underteniger gehorsamer,

PHILIPS ENGEL.

[2]Dem ernvesten und ersamen *Constantino* von Leyszkirchen, alten Burggraven zue Cöllen, meinem günstigen lieben Hern und freundt,

zu eigen händen.

† LETTRE MXLIX.

Le Cardinal de Granvelle à la Duchesse de Parme. Menées des François (MS. B. GR. XXXI. p. 245).

...Nonobstant les beaux propos du Roy de France et de sa mère pour excuser Alançon et eulx mesmes, et les belles ouffres qu'ilz font, ledit d'Alançon et ses gens continuent de faire et machiner le pis qu'ilz peuvent, et luy est passé en Angleterre, et, à ce que J. B. de Tassis escript, le Roy de France mesme affirme tout ouvertement et rondement que son frère est marié avec la Royne d'Angleterre et que les nopces sont faictes et accomplies; que, à mon advis, n'est pas le pis que nous pourroit advenir; je ne le puis encoires croire, quoy qu'ilz dient, et s'il est faict, il ne passera pas long-temps, si je ne me forcompte, que tous deux s'en repentiront et que d'icelluy mariage pourront succéder telz troubles (1) que nous

(1) *troubles*. Mornai écrit en 1583: « L'Angleterre n'est pas « facile à conquérir; mais qu'on me confesse aussi qu'elle est aisée à

[1] *de Vaart, village sur le Leck, vis à vis de Vianen.*

[2] *Fausse adresse, pour le cas où le porteur seroit arrêté par l'ennemi.*

esclarciront et accomoderont noz affaires; Dieu est grand et, comme j'espère, n'abandonnera Sa cause. 1581. Décembre.

Sa Ma^{té} pourvoit à ce de Portugal et à ce des Indes, mais je luy supplie continuellement et luy ramantois [1], qu'il veulle regarder et, sans différer, pourveoir au surplus et de consulter ce qu'il vouldra faire l'an qui vient: comme les gens et les provisions doibvent aller de loing, il fault temps et nous ne sommes que trop longs aux exécutions, et fault qu'il face son compte que, jusques à ce que ses voisins verront ses affaires establiz, ilz ne cesseront de luy procurer toutes les traverses et molestes qu'ilz pourront, et je vouldrois que nous cherchissions de leur rendre le change et de, sans tant de respect, faire en leur endroit, ce qu'ilz font au nostre, puisque je ne vois nul meilleur moyen de les tenir en bride... Madrid, 10 déc.

LETTRE ML.

Le Comte Guillaume-Louis au Comte J. de Nassau. Il s'est dévoué à la Religion et au Pays.

⁂ Le Comte, malgré les désirs et les avertissements paternels (p. 37), subordonnoit ses intérêts propres à ceux de l'Evangile et de la liberté.

Wolgeborner freundtlicher lieber Herr Vatter..... Was da ahnlanget die wharnung undt vorsorg die E. L. meiner halben in diesen Niederländischen leuften tregt, thue

» troubler. Le seul mariage de Monseigneur, agréable aux uns, » odieux aux autres, partit le païs en ligues, et mit la Court et le » Conseil en combustion: » *Mém. de Mornay*, I. 177. — Voyez T. VI, p. 643, *sqq*.

[1] recommande.

1581. Décembre. ich mich gegen E. L., dero vatterlichen hertzes undt affection, gantz dinstlichen bedancken, und so viel hierauff die erklerung meines gemüths betriffet, khan ich E. L. dinstlichen nicht verhalten das ich die sachen daran mein undt unser aller wholfart viel undt hochlichen gelegen, bei mir dermassen geschaffen finde, als nemlich, nachdem die ursach diesses krieges allein Gottes ehr undt die freyheitt des Vatterlandes ahngehet, darfür jederzeit alle dapffere leuten gestritten undt dardurch grosse ehr undt ewigen ruhm erlanget; auch, ohne ruhm zu vermelden, jedermänniglich bewust das mein gnediger Fürst undt Herr, der Printz, E. L., undt dero selige Brueder bey dieser sachen leib, guth, undt blutt bisher auffgesetzt haben, undt durch die vorhencknüsz Gottes so weitt gebracht das sich, menschlicher weis, darvon zu verwundern ist: undt kürtzlichen mein gemüth so spüre undt darfür halte das es, ohnen zweyffel, Gottes will seye, das ich anders nicht begere dan Gott zu dienen, undt mich glückselig hielte wo ich[1] E. L. undt dero L. Brueder, auch ire f. G undt diesen länden, mitt gueth undt bluth dinen könte; und zweyffel nicht das Gott der Herr Seinen segen darzu verleyhen werde, undt die arbeyth die E. L. undt ihre Brueder volbracht, benedeyen undt diesen länden die augen aufthuen, auch die mittell geben das E. L. undt wir sämptlich einsmhals dero grossen mühe undt arbeyth, gefhars, undt schadens, ein solche ergetzung haben mögen dasz wir zufrieden sein werden: hoff mich auch, mit der hülffe Gottes, hinfhürter also zu halten das mir jedermänniglich ein gutens hertzen undt affection wirdt zutragen muessen; bitt auch E. L. gantz dinstlichen sie

[1] *Peut-être faut-il ajouter* wie.

wolle mir, neben i. f. G., weitere befürderung thuen 1581.
helffen, das ich mich in meiner jugendt so versuchen Décembre.
möge damit ich heutt oder morgen dem gantzen vatterlandt dinen könne, darzu ich Gott den Almechtigen bitt Ehr wolle mir Seinen segen verleyhen und hilffen dasz ich daran kein mühe noch arbeyt sparen möchte. Will derohalben schliessen, E. L. lehr volgen, nach ahnruffung Göttlicher nahmens, die sach zu hertzen und in nachdenckens nehmen, undt eben in derselbigen sachen, wie auch in der andern allen, E. L. und i. f. G. bevhelch undt raht gebrauchen, undt denselbigen in allem underthenigen gehorsam nachkhommen; undt weill ich mich doch suensten i. f. G. raht in ettlichen püncten begerett, dero eins auch ist, nachdem mir der Landraht eine fhan reuter presentirett, wessen ich mich verhalten solle, wie ich E. L. auch gleichfals will gebethen haben was E. L. darin gemeinet seye, itzunder mitt erster gelegenheit[1] i. G. diesses alles, wie auch der erlaubnüsz wegen für 4 odder 5 wochen, zu erkhennen geben, und ir f. G. resolution undt mein gemüth E. L. mit Philips[2] überschicken. Will E. L. lenger nicht aufhalten, dan newer zeitung hier für gewis ist das sich die Königin aus Engelandt mit dem von Alençon versprochen undt einen ring daruf gegehen... Es hat, leider, der feindt die statt Tournay erobert... *Datum* Arnheim, den 21ⁿ *Dec. A°* 81.

E. L. dinstwilliger, gehorsamer,
WILHELM LUDWIG GRAFF ZU NASSAW.

Mad. la Princesse est arrière encouchée d'une jeune fille.

Dem wolgeb. Johan Graven zu Nassau,... meinen
freundtl. lieben Hern Vattern.

[1] *On diroit qu'il y a ici une lacune.* [2] P. Engel.

1581. Décembre. A Gand il y avoit des menées dangereuses. Dans l'Instruction dressée en janvier 1582 par Mornai, pour ceux qui y devoient aller de la part du Prince d'Orange, on lit: « S. E. est advertie que journellement il se tient à Gand des conseils particuliers, composés de » peu de personnes, et aucunes suspectes, esquels, au desceu de M.M. » des Estats-Gén. et du *Landrath*, se traitent affaires de conséquence » pour tout le général et se proposent certains desseins particuliers, » qui ne peuvent que retarder la concorde et union des Provinces.... » Particulièrement son Exc. ne veut leur cèler qu'il entend qu'on » auroit parlé de quelque réconciliation prétendue avec l'Ennemi : » *Mém. de Mornai*, I. p. 74. Le Prince auroit désiré s'y rendre. Mais le 6 déc. il écrit, d'Anvers, à la Régence qu'au moment de partir, « les » Estatz de Brabant envoyèrent aucuns Deputez pour me faire entendre les raisons pour lesquelles ils désiroyent que je fisse ici quelque » séjour.... Davantaige sont venus vers moy les députez de Frize, » envoyez pour assister à l'assemblée des Estatz Généraulx, qui m'ont » déclaré estre d'intention de retourner en leurs pays, ayants entendu » que je retournoy en Flandre, voyant bien que les aultres Provinces n'envoyeroient pas leurs députez, pendant qu'ils verroient » que je seroi hors d'Anvers: » *de Jonge, Onuitg. St.* II. 72. De même le 21 déc.: « Vos Deputez me sont venuz trouver icy, » m'ayant très-instamment requis de vostre part que je voulusse » retourner à Gand ... Mais, comme vous sçavez que je ne puis rien » faire en cest endroit sans le sçeu des Estats de Brabant,... ils ont » trouvé plus requis et expédient que je demeurasse icy, tant pour » assister à l'assemblée des Députez des Estats-Généraulx, lesquels » nous attendons icy tous les jours, que pour plusieurs aultres raisons » pregnantes.... Je vous prie ... ne faillir de dépescher avecq pleine » authorité vos Députez, et, ores que je demeure icy, pourtant (comme » bien vous pouvez considérer) n'auray moindre moyen de vacquer » aux affaires de Flandres que si je fusse en personne par delà, et » d'une voye pourray rendre service aux affaires de la Généralité qui » ne doibvent nullement estre postposées » († MS. G.).

LETTRE MLI.

J. Fontanus au Comte J. de Nassau. Situation déplorable de la Gueldre. 1581. Décembre.

. . . . Genediger Her. E. G. habe ich auff dismal vast nicht anders zu schreiben dan das alte, nemlich das alle politische und krigessachen je lenger je mehr den krepsganck gehen und alle tage in grössere unordnung gerathen, und fürwar, so die hoechste noth welche die Gellerschen itzunder tringet, ihnnen die augen nicht aufthut und ausz dem schlaff wecket, sehe ich das leste schwerer dan 's erste; dannoch ist Gott ein weiser und getrewer Gott, der die ehr Seins Heiligen namens von den feinden Seins worts nicht mit füssen wirt lassen tretten, sonder wirt Seine kirch wol wissen zu erhalten und alle deren feiendt zu schanden machen; welches ich mich, laut Seiner zusage, tröste, und darumb Ihm zu leben und zu sterben alle augenblick berait bin. — Welcher massen wir den Graven zu dem Berge, E. G. Schwager, zu einen newen Stadthalter bekhommen, werden E. G., zweivels ohn, vor langen verstanden haben. Den [5ten] *Novemb.* ist i. G. hie ankommen, da niemandt von wuste (1). Etliche von den Rheden hatten i. G. geschrieben da zu besorgen war das i. G. in dem Berg belegert were worden. Der Berg, Ulft, Boxmer, und

(1) *waste.* »Qualijck betrouwende dat die van Arnhem (p. 42, l. 1.) » d'overstemminghe souden plaets geven ,... en dorst hij ghenen openbaren heerlijcken inrit... onderleggen. Maer als des Pfalzgrave Keurvorsten Weduwe den Rhijnstroom hen af na Hollandt reijsde, » nam hij die gelegentheijdt waer, en quam met deselve op een' » duijsteren avondt...; en als die poort ter eere van de Vorstin werde » geopent, tradt hij met hen in: » *v. Reydt*, p. 29.

1581. Décembre. andere häuser sein nu mit garnisun und proviant versorget. Eben desselbigen monats kam auch die alte Churf. ausz der Pfaltz mit der Grevinne von Newenar bei unsz an, welcher G. noch beide zu Vianen sein. Graff Aleph[1] von Newenar ist noch in kurtzen tagen dahin gereist. Ire G. sein in einen grossen labyrinth kommen, hetten selbst nicht gemeint das die sachen also verlauffen werden; der liebe Gott verleihe i. G. den geist der waisheit, sterckten und raths; dan, ist jemals weisheit und fürsichticheitt von nötten gewesen, so ist irer jezunder von nötten: i. G. mit dem gantzen hoffgesint khommen zimlich flaissig zum gehoer götligen wordts, insunderheit mein g. H. mit dem[2] frawenzimmer, darüber die fromme sich erfrewen......

Eben des dages das die von Antwerpen freudenfeur (1) gemacht hatten, kam die Prinzesse von Uranien in der kram. Die Printzlige Exc. mit i. f. G. hovegesint sein auch alle zu Antwerpen, und wirdt dasselbst innerhalb wenich dagen ein vergaderung aller Staten und landen gehalten werden, in welcher von krigh und aller regirung gehandelt sol werden. O Gott! Du wollest mit gnaden bei ihr sein und solchen rath einmal geben und in's werck bringen dadurch diese mehr dan Türckische unbarmhertzigkeit der kricksleut[3] verhindert und abgeschaft, und ein leidlige ordnung eingefüret möge werden. Im Oberquartier stehet's noch wie voren, doch wirt man dem Freiherrn von Hohensaxen, nach langen nachlauffen,

(1) *freudenfeur*: à cause de la fausse nouvelle du mariage d'Elizabeth.

[1] Adolph (?); *en* 1584 *Stadhouder de la Gueldre; frère de l'Electrice.*

[2] *ou* den. [3] kriegsleute.

einen mondt lakens und einen geldes gebens. Dis ist, gn. Herr, unser jetziger zustandt alhie, der liebe Gott woll in bessern, oder uns baldt von der langen qual helffen... *Datum* A.[1] den 22ten *Dec.* *A°* 81. 1581. Décembre.

E. G. undertheniger und dinstwilliger,

J. F.

Dem hoch- und Wolgeb. Herren Herren
Johan Graven zu Nassaw. . . , meinen
gnedigen Herren.
Dillenburg.

* LETTRE MLII.

Le Prince d'Orange au Prince de Condé. Il se réjouit de l'espoir de sa venue (MS. P. C. 29).

*** Hotoman écrit le 22 déc. à R. Gualther : « Condaeus parat » se ad bellum Belgicum et de Alençonio bene sperat : » *Epp. Hotom.* p. 149.

Monsieur, j'ai receu les Lettres qu'il vous a pleu de m'escrire et entendu ce que vous avez donné charge à Mr de Haucourt me dire par Mr du Plessis, qui m'en a faict le récit. J'ay esté bien aise d'avoir par icelles cogneu la bonne intention qu'il vous plaist avoir de nous venir veoir sur ce printemps, mais principalement de ce qu'il a pleu à son Alt. vous en escrire et vous en prier; espérant que par ce moien vous aurez, avecq le contentement de sa Mate, plus de facilité à dresser ce qui sera nécessaire pour une si louable entreprise. Quant à ce qui me touche en particulier et à Mrs les Estats, je vous supplie, Mr, vous asseurer qu'il ne peult venir Prince en ce pays qui y soit mieulx venu et auquel nous désirions

[1] Arnhem.

1581. faire plus de service, mesmement cognoissant qu'oultre
Décembre. l'affection que vous avez au service de son Alt. et la bonne volonté que vous portez au bien et repos de ce pays, aussi que le désir de maintenir la querelle que nous soustenous, pour avoir receu en ces pays la Religion, vous convie dadventage à vouloir prendre ceste peine et nous secourir, ce qui nous rend aussi plus obligez vers vous pour vous en rendre humble service. J'eusse bien desiré, Monsieur, que je vous eusse peu avecq ceste responce envoier une seconde lettre de la part de son Alt., mais voiant que sa venue est encores différée pour quelque temps, d'aultant que je dépesche un courrier vers le Roy de Navarre, pour le supplier de nous laisser encores quelque temps icy Mr du Plessis (1), je n'ay voulu laisser ceste occasion sans vous escrire pour vous remercier... Anvers, 24 déc.

GUILLAUME DE NASSAU.

Vous excuserez, Monsieur, s'il vous plaist, ma femme si elle ne vous escript, à cause que depuis peu de jours elle est accouchée de sa sixiesme fille (2).

---

(1) *du Plessis*. Le 14 janvier le Roi de Navarre écrit à M. du Plessis: « Puisque le Prince d'Orange et M.M. les Estats des Païs-Bas » ont si grand besoin de vous en la conduite et direction de leurs » affaires, où les Eglises de ce Roiaume ont un si grand intérest, et » qu'ils me prient avec une si grande affection vous permettre de » demeurer de par là quelque temps, je leur accorde qu'ils puis- » sent vous y retenir six mois durant, si tant ils en ont besoin: » *Mém. de Mornay*, I. 72.

(2) *fille*: Emilie seconde (*Aemilia Antverpiana*), mariée en 1616 à Fréderic-Casimir, Duc de Landsberg, de la Maison Palatine de Deux-Ponts.

LETTRE MLIII.

Le Comte Maurice au Comte Jean de Nassau. Compliments. 1581. Décembre.

⁂ *Languet* écrit en 1581 à l'Electeur de Saxe: « Habet Princeps » Orangius magnum numerum liberorum, inter quos indole et for- » mae dignitate excellit Mauritius, avi materni nomen referens, » qui est natus annos tredecim aut quatuordecim : » *Ep. secr.* I. 2. 858.

Monsieur! Encores que mon enfance, touchant tant mon âge, que mon esprit, m'ayent osté jusques icy la hardiesse de vous escrire, et vous, et quant et quant à Madame ma nouvelle mère, présenter mes humbles services, toutesfois ceste mon enfance ne m'a rien faict perdre de cognoistre que je vous en estois et le seray par toute ma vie fort grand debteur, ny du desir que j'en ay d'y satisfaire. Pour autant, Monsieur mon père[1], je commenceray à cest heure, avec la grâce de Dieu, m'acquitter autant qu'il me sera possible de mon devoir et vous supplieray par ceste-cy, qu'ainsi comme vous avés faict jusques icy, vous me vueillés tousjours tenir pour vostre humble et obéissant fils, et vous prévaloir de mes petits moyens, par tout où vous cognoistrés que je vous pourray faire humbles services. Je seray un peu bref pour ce commencement, pour estre asseuré que vos affaires vous appellent à chose plus importante. Je prie Dieu, Monsieur mon père, vous donner, en bonne santé, longue et heureuse vie. En Anvers, ce 27 de 10bre.

Vostre humble et obéissant fils,

MAURICE DE NASSAU.

A Monsieur mon père, Monsieur le Comte de Nassau Cattenelebogen.

[1] *Les enfants du Prince d'O. donnoient ce nom au Comte J. de Nassau*; voyez T. VI. p. 293. *l. dern.*

† LETTRE MLIV.

1582. Janvier. *Le Cardinal de Granvelle à M. Fonck. Sur les commencements des troubles dans les Pays-Bas* (MS. B. GR. XXXII).

...Au regard des nouveaulx Eveschez, pour mon advis, il les fault soubstenyr et rejecter la faulse opinion que le Prince d'Orange et aultres héréticques ont persuadé au peuple de l'inquisition d'Espaigne; elles ne se feirent de mon advis, car l'on se cachoit de moy, jugeant que j'aymerois mieulx estre l'ung de quatre que de dix sept; mais m'ayant dict sa Ma^té son intention, après les bulles despechées que Sonnius rapporta, je y aydé pour obéyr; et si lorz il estoit requiz pour la Religion, beaucop plus maintenant, estant dechuste et plus corrompue, et, à fin que tant de prélats [prissent] l'auctorité de l'Eglise contre Oranges et aultres telz royteletz, qui veullent tyranniser l'Eglise, la moyenne noblesse, et les villes. Et le Pape (1) m'a dict souvent que n'eust faict les dits Eveschez, pour non donner occasion de plaincte à Rains[1], Cologne, Trefve, Liège, Cambray, Utrech, et aultres, mais que, estant faict, ny il ne desferoit ce qu'est faict, ny il ne feroit dadventaige; je ne sçay s'il changera d'opinion....

....Et est ce que vous dictes, que les Pays-d'Embas sont esté fort bien polliciez[2] par les Princes de la maison de Bourgogne prédécesseurs, et Madame a observé l'ancien ordre d'iceulx, tout le temps que je fus par delà. Je ne sçay ce que depuis feit le saige Armenteros, je dis saige,

(1) *Pape*. Grégoire XIII.

[1] Rheims. [2] gouvernés.

pour ce qu'il retorna en Italie chargé d'argent; mais Vergas et Roda, soubz l'auctorité de ceulx qu'ont gouverné despuis, et aultres qui les ont suyvy, ont confondu le tout, pour non avoir sçeu comprendre le dit bon ordre et bon gouvernement, que ne s'apprent pas en deux jours, par estrangiers ignorantz les langues et ne congnoissant les personnes ny les humeurs des pays, ny ce que leur convient; et vouloient introduyre ce qu'ilz sçavoient, et non pas ce quil convenoit, que nous ont mis les affaires en la confusion que l'on les void ... Madrid, 19 janv. 1582.

1582. Janvier.

† LETTRE MLV.

Le Cardinal de Granvelle à la Duchesse de Parme. Dispositions du Roi d'Espagne (MS. B. GR. XXXII).

...Ces irrésolutions et dilations nous ruynent, mais je ne vois ordre et n'y espère remède, pour ce que le maistre veult tout faire (1) et il y a tant d'affaires que l'ung empesche l'autre, et bien souvent, par ce moyen, rien ne se faict du tout...

(1) *tout faire.* Granvelle se plaint souvent de cette activité excessive et minutieuse. Il écrit à Fonck, le 7 juillet 1582 : « Plût à Dieu » que nostre maistre escripvit moins et qu'il se fit mieulx servir, » chastiant ceulx qui luy feroient faulte et le tromperoient, et rémunérant ceulx qui le serviroient bien. Il auroit moings de poyne, et » seroit mieulx servi, et se porteroient sans comparaison trop mieulx » les affaires... » († MS. Gr. XXXII. p. 124). Le 28 juillet. « ...Le » Roy se tue en minutes qui pourroient se dépescher sans luy, qui » l'empeschent d'entendre ce que plus importe... » († MS. B. Gr. XXXII. p. 150.) « Le 18 août : « Il n'y a au monde de sécretaire qui » manie autant de papiers que le Roi » († MS. B. Gr.).

1582. Janvier. ...Je me suis tousjours conformé à la prudente opinion de v. Alt., que nous ne tenons envers les François le chemin que conviendroit, ny tel que l'eust prins feu sa Mté impériale de glorieuse mémoire, si elle fut en vie: nous leur avons par trop comporté, et cela les a faict tant plus insolents, que nous a causé du mal beaucop, et donné grandz empeschements en noz affaires. V. Alt. sçait combien il y a que je suis de vostre opinion, mais bien luy diray-je, que sa Maté ne se arreste tant maintenant à leur beaul-dire, qu'elle ne face ses apprestes à tous coustelz, comme il convient, que je vouldrois fut encoires avec plus d'effect et d'exécution....

....Il n'y a pas faulte de prétendant à l'estat des finances, et aussi pour le Conseil d'Estat, mais, à la vérité, tous les prétendans ne sont pas propres à ce, et il importe, comme v. Alt. touche fort bien, de plustost pourveoir aux charges que aux personnes(1), en quoy j'apperçois il y a en ceste Court bien souvent mescompte, et si j'estois près de v. Alt., je luy diroie la cause de tant de mauvaises élections. Quand je sçay ce que passe, et que l'on me demande advis, je n'obmetz de faire ce que je doibs, et d'en dire franchement mon opinion, et après je laisse succéder ce qu'il plait au maistre, me remectant, après avoir faict mon debvoir, à sa volunté... Madrid, 20 janvier 1582.

(1) *personnes*. Le 18 févr. Granvelle écrit à la Duchesse: « C'est »chose honteuse et insupportable ce que font ces Seigneurs de pardeȩa, que poursuyvent les charges et ne sçavent après partir pour les »aller desservir, et ne perd peu de réputation S. M. à le comporter: »mais le monde est tel icy, où il y auroit beaucop à remédier, mais »je despère du remède, voyant quel y est le monde, et de cecy »vouldroys-je parler plustost à v. Alt. que en escripre» (MS. B. GR. XXXII).

† LETTRE MLVI.

Le Landgrave Guillaume de Hesse au Duc Guillaume (1) 1582.
de Bavière (MS. C.). Janvier.

*** *M. von Rommel* (*N. G. H.* I. 500, *sqq.*) rapporte le contenu d'une Lettre du Landgrave au Duc sur le même sujet, datée le 2 janvier 1582. Les passages communiqués prouvent que cette Lettre et la notre sont des pièces différentes. Toutefois, comme quelques raisonnements sont les mêmes, il est très-probable que la Lettre du 2 janv. n'a pas été expédiée, et que celle du 26 en est une nouvelle rédaction.

. . . . Lieber Ohem und Schwager. Wir haben E. L. schreiben de *dato* München, den 12 *Dec.*, neben dem überschickten büchlein *Francisci Turriani*, empfangen, gelesenn, auch E. L. halbenn freundtlich verstandenn.

Nun ists nit ohn das uns hiebevor auch von gedachtem *Turriano* zwey Tractetlein *ejusdem materiae* zukommen, darab wir uns nit wenig verwundert, sintemahl wir weder ihn, noch auch seinen antagonisten *Sadeelem*, weder *scriptis* noch *oculis* erkennt, wie sie ann uns mitt dedication ihrer bücher gerathen. Vielmehr aber das ehr *Turrianus* sich überredt das wir dieselbigen gelesen undt uns zu gnedigen gefallenn gereicht habenn soltenn, dann es ist an dem das wir solche und dergleiche zanckbücher, die von allerseits Theologen jetziger zeytt mehr als gutt geschriebenn werden, so zu pflantzung und erhaltung fried und einigkheitt inn der liebenn Christennheytt nit viel dienlich, wenig, oder so zu sagenn, gahr nit lesen. Dan wir habenn *Moysen* und die Propheten, undt den

(1) *Guillaume* V; Duc régnant, depuis la mort de son père Albert V, le 24 oct. 1579.

1582 Janvier. Hernn *Christum* selbst (welche uns zu hören bevohlen), darann wir die tag unsers lebens, und soviel uns zu unser selen seligkeytt zu wissen vonnötten, zu lesen und zu studiren überflüssigk genug habenn.

Darumb wir derneben [pfuntzschen [1]] menschlicher lehr und zusetze, und sonderlich der zanckschriften under den Theologen, darunder gemeinlich mehr *ostentatio ingenii* und eigne als Gottes ehr gesucht wirdt, nit viel achtenn oder uns damitt bekummern.

Eins aber verwundertt uns vornemblich; das gedachter *Turrianus* über diessenn hohen streytt uns, als deme unsere Confession nit unbewust, zum richter zu leyden vorgibtt, da doch die Päpste *in hac materiâ sui primatus* kein disputation leyden, viel weniger sich jemandts, ja auch eines allgemeinen *Concilii* erkentnüs, underwerffenn wollenn; darumb hierausz gnugsam erscheint das uns der *Turrianus* damit *facete* ludirt, welches wir an seinen ort, *cognitionem autem causae* der heilige Apostolische und Prophetische schrifftenn, und nit *gnatorum Papae judicio* anheym stellen.

Was dan betrifft das E. L. uns von Gott getrewlich wünschen das wir ausz dem buch soviell fruchtt schaffenn, wieder in den rechten schaafstall tretten, und also ein bestendiger guter Catholischer Christ werdenn mögenn, wollen wir nit hoffen das uns E. L. werden zumessen das wir ausz dem rechten schaeffstall *Christi* getretten, oder kein bestendiger guter Catholischer Christ sein solten. Dann wir einmahl, Gott lob und danck, durch den heiligen Tauff, dem Hern *Christo* initiirt, und denselbigen, durch gnad undt wirckung Seines Heiligen Geistes, mit

[1] *Epithète méprisante:* pfuschen *est* faire mauvais ouvrage.

rechtem glauben angenohmmen, ihm eingepflanztt, und ein gliedmasz Seines leibs werdenn, undt also inn Seinen stall, daruber Ehr der einzige hirtt ist, getretten undt inn Seine handt kommen sind; daraus uns auch gewiszlich niemants, weder der todt noch leben, weder Engell noch Fürstenthumb, noch gewaltt, weder jegenwertiges noch künftiges, weder hohes noch tiefferes, noch einige creatur reyssen, noch von der liebe Gottes, so in *Christo Jesu* ist, wirdt scheiden können; dessen wir, Gott lob, gewisser als gewisz, und in unserm hertzen gnugsam confirmirt sind; darumb wir oder niemandt der solchen glauben hat, vor ein abgewichener ausz der Christliche Kirchen zu halteun. 1582. Janvier.

Das aber unsere löbliche Vorfahre und wir inn etzliche artikeln undt der Römische Kirchen miszpreuchen sind abgetretten, und dieselbige nitt approbiren, noch sie gut heiszen können, dessen haben sie und wir hohe, tringende, undt inn Gottes wortt wohl gegrundete ursachen, wie E. L. ausz der Augsp. Confession und dero Apologi, auch vielen der unsernn schrifftenn, sonderlich aber ausz dem in anno 66 auszgangenem Bedencken, so wir E. L. hirneben überschicken, auszführlich zu sehen, mitt freundlicher bitt E. L. wolle Ihr soviell zeytt nehmen undt dasselbige buch mit geduldt und *citra affectus* lesen, und jegen den probirstein der heiligen Bibell conferiren. So hoffen wir herwider[1] der Almechtige wird E. L. durch seinen heiligen Geist die augen öffnen, das sie befinden [und] erkennen werden das unsere vorfahre und wir mehr als gnugsame ursachen gehabt (nach dem befelch der heilige Apostel und Evangelisten *Johannis* undt *Pauli*,

[1] *Autographe.*

1582. *fugite idola*), unz inn den anngegebene corruptelen von
Janvier. der lehr undt mispreuchen, so itziger zeytt in der Römische kirchenn geführtt werdenn, abzusondern und' also bewegt worden glaicher gestalt ain Christliche und dem allein seligmachenden wort Gottes (*repurgatis omnibus fecibus et fermento humanarum traditionum*) gemesze und gleichförmige reformation in iren Länden anzustellen. — Das wirt E. L. bai Gott und aller welt, glaich wie denen in der hailigen Schrifft so hoch gelopten Könige *Ezechiae* und *Josiae* zu groszem lob, ehren, ewige raichtthumb und wolfart geraichen.... *Datum* Cassell, am 26 *Jan.* 1582.

WILHELM LANDGRAVE ZU HESSEN.

Ann Hertzog Wilhelmen zu Bayernn.

† LETTRE MLVII.

Le Cardinal de Granvelle à la Duchesse de Parme. Mariage d'Anjou (MS. B. GR. XXXII. p. 23).

⁂ Au moment de tout conclure, Elizabeth avoit tout remis en question. — Le Sr de St Aldegonde, qui se trouvoit en Angleterre, s'étoit hâté de faire savoir au Prince d'Orange l'échange des anneaux: celui-ci en fit part aux Etats de Hollande, « als een sake daer aen »de Nederlanden ten hoogsten was gelegen: » *Bor*, II. 290b. Toutefois Marnix prétend n'avoir pas été dupe: il écrit à v. d. Mylen le 5 déc.: « eo ipso die quo ad vos famulum ablegabam, habeo testes » idoneos quibus me vel quovis pignore decertaturum dixerim eam » sententiam haud in crastinum diem fore ἀμεταvόητον. » *Ep sel.* » p. 929. — » M. du Plessis avoit tousjours contesté avec M. le Prince »d'Orange que ce mariage ne se feroit point: » *Vie de Mornay*, p. 60.

...Les affaires de France vont de la manière que v. Alt.

' und — geraichen. — *Autographe*.

voit, et je vouldrois que nous prinsions tout aultre chemin que celui que nous tenons. V. Alt. sçait quelle ha esté, dois longtemps, en ce mon opinion. Je ne me suis jamais persuadé que le mariage du Duc d'Alençon avec la Royne d'Angleterre se put conclure, quelque démonstration que l'on en aye faict; oyres que le Roy de France mesmes dit tout ouvertement et publicquement qu'il estoit faict, lorsqu'il entendit les nouvelles des anneaulx que réciproquement s'estoient donnez les deux amoureux l'ung à l'autre. Et pleut à Dieu qu'il fut faict; car en fin je tiens que nous en tirerions plus de prouffit que de dommaige, et si serions bien vangez du tort que nous a faict et continue de faire le dit d'Alençon.... Madrid, 3 février.

1582. Février.

† LETTRE MLVIII.

La Reine Elizabeth aux Etats-Généraux. Recommandation du Duc d'Anjou.

*** Elizabeth, qui sembloit presque s'être jouée d'Anjou, craignoit peut-être le dépit de son amant. Elle ne veut pas qu'on considère le mariage comme rompu; il est simplement ajourné. Le Duc est « ung aultre soy-mesmes. » La Reine, surtout à son départ, le comble des marques, parfois trompeuses, de la plus tendre affection.

Messieurs. S'en allant par-delà nostre très cher cousin, Monsieur le Duc d'Anjou, combien qu'estimons qu'il ne sera grandement de besoing que vous ramentevions l'obligation que pour plusieurs respects luy avez, ne doubtant pas que selon icelle ne vous portiez envers luy avec tout honneur et respect, digne d'un Prince de son rang

1582. et qualité, si ne nous a-il semblé superflu qu'il allast
Février. accompaigné de la recommandation d'une Princesse, qui, tant pour l'ancienne amitié que vos prédécesseurs ont tousjours porté à ceulx que ont tenu que tenons à présent, que pour plusieurs aultres respects, estime avoir tel intérest en vous que vous en serez poussez davantaige à honorer ung Prince qui luy est si cher et recommandé, qu'elle faict estat de luy comme d'ung aultre soy mesmes; car pour tel vous le recommandons et pour tel estimons que le recevrez, vous asseurant que l'honneur ou déshonneur qu'il recevra par-delà, sera tout tel en nostre endroict, comme si on nous l'avoit faict à nous mesmes. Sur quoy ne vous ferons plus ample discours, vous remectant à ce que noz cousins de Leycester et de Hunsdon et Mylord Howard, qu'envoions expressément pour conduyre le dit S[r] Duc jusques par-delà, vous en diront plus particulierement de nostre part. En quoy vous prions de leur donner foy et crédit, comme feriés à nous mesme. Qui sera l'endroict où prierons Dieu, Messieurs, qu'Il vous ait tousjours en Sa sainte et digne garde. De Cantelbury, le 6[me] jour de febvrier 1582.

Vostre bonne amye,
ELISABETH R.

LETTRE MLIX.

La Reine d'Angleterre au Prince d'Orange. Même sujet.

*** M. *de Jonge* qui a publié cette Lettre (*Onuitg. St.* II. 209), la suppose adressée à Maurice de Nassau, en 1585, et relative à Leicester. Cela ne sauroit être; car Maurice, *Comte de Nassau*, ne

devint Prince d'Orange que par la mort de Philippe-Guillaume, son aîné; et Leicester, dont au reste il est fait mention dans le *Post-Scriptum*, n'étoit ni *Prince*, ni *élu* par les Provinces-Unies. 1582. Février.

Monsieur le Prince. Combien que ce ne soit ma coutume d'escripvre que bien rarement de ma main propre, si ne puis-je garder ma plume de vous souvenir et aux Estats, ausquels je vous supplie le déclarer de ma part, les extresmes obligations que vous devez à ce Prince, qui se mest asteur dans vos mains. Vous devez considérer que ce n'est point pour besoing ou faulte de pouvoir demourir en lieu, plus garni[1] de repos, fourny d'honneur et de tout ce que un Prince eust pu souhaiter, et que non obstant il délaisse son Pays et Parens, et le tout qui ly[2] convient, pour vous secourir qu'estes tout dégarni[1] d'aide, mal fourny d'asseurance telle qui conviendroit à un de son qualité; se mettant à toute perte de vie, hazards de déshonneur et autres accidens, trop pour en ma lettre le contenir, et pour ce j'attens que vous ly[2] monstriez tout ce que pourroit s'eslargir vers telle personne, m'asseurant que n'eussiez sceu en tout l'univers élir un plus honorable naturel de Prince. Et sans que telle considération se soict faicte, je ne consentiray oncques qu'il procéde plus en avant en ce Pays, faisant estat de luy, comme de moy-mesme, comme le sçait le Créateur a qui je prie de vous guider par Sa saincte main. En haste

Vostre affectionnée Cousine
ELIZABETH.

Mylord de Lestair[3] et ——— Hunsdon vous diront plus de ma part, en qui vous vous pouvez fier.

[1] *et non pas* gaing *et* degaing. [2] luy. [3] Leicester.

†LETTRE MLX.

1582. *Le Cardinal de Granvelle au Prévôt Morillon. Affaires*
Février. *des Pays-Bas* (MS. B. M. VIII. p. 196).

⁂ Morillon devint bientôt Evêque de Tournai. Granvelle écrit le 18 févr. à la Duchesse de Parme. « L'Eglise de Tournay ne pourroit »avoir un meilleur Pontife que Morillon; mais sa M. souvent se »laisse mener par gens qui soufflent aux aureilles, beaucop au dehors »de ce que conviendroit à son service... » (MS. B. Gr. XXXII. p. 35).

...Il me semble que l'on prend maintenant le bon chemin pour se faire quitte de la guerre et de tant de maux, dont chacun de raison devroit en estre las, et les affaires du Prince d'Oranges vont de sorte que de luy, de sa nonnain, et de ses enfans incestueux, il semble que Dieu nous offre le chemin, pour nous en faire quittes. L'harangue (1) qu'il a fait à ses conjurés, qu'il appelle Estatz, monstre clair que ses affairez ne vont bien, et je sollicite ce que je puis, afin que nous embrassons vivement l'occasion...

...Si la Royne d'Angleterre estoit si sage comme elle pense, elle auroit bon moyen de recouvrer Calais, [Gênes], et Bologne, se rengeant de notre cousté, pour effacer les choses mal passées, et, si elle ne le faict, et rabille[1] les choses, elle s'en pourroit bien tost repentir, que seroit tard pour elle; elle a plus de pierres[2] taillées en son propre royaume, que elle et Alançon ensemble ne pourroient couldre... Madrid, 18 févr.

(1) *l'harangue.* Voyez p. 38, *sqq.*

[1] rhabille. [2] ou pièces.

LETTRE MLXI.

J. Fontanus au Comte J. de Nassau. Situation de la Gueldre. 1582. Février.

Genad und friede von Gott durch *Jesum Christum*... Genediger Herr... So es E. G. und deroselben Gemelin, meiner gnedigen Frauwe, noch wol ergehet und beide E. G. in der erkantnüs Gottes wachsen und zunemen, were mir ein sonderlige freude zu hören: mir, den meinen, und der gantzen Gemein gehet's also das wir Gott alle tage bidden Er wolle unsz, entweder ausz diesem jamerthal hinweck nemen, oder aber ein bessere ordnung, nach Seiner barmhertzichkeit, in's landt senden und infüren, ohn welche wir alle dinge zu grunde sehen vallen: und fürwar, so Er uns diesen winter über nicht *plane miraculoso modo* hette bewaret und die ström aufgehalten, der feindt hette vor langem die Velaw und Betaw, sampt angrensenden inselen, ingenommen und villeicht etlige steden und schlösser einbekhommen; dan er Ceppel, Bronckhorst, und das gantze lendlein dessen von Anholt zum vortheil hatt, und sonder zweivel auch gutte correspondentz mit etligen von unseren ingesessenen, da wir ausz dem gegentheil schlöfferlich sein und kaum ein hant vol krigksvolcks haben. Ich habe die gantze sach manchmal so hart zu herzen genommen das ich des nachts nicht habe künnen schlaffen; weil ich aber sehe das alles vermanen und vlehen umbsunst ist, bevele ich's dem Almechtigen und mache mich bereit alle stunden zu sterben. . . .

Den 30 Jan. ist ein öffentliche disputation de *sacrâ Scripturâ* zwisschen M. *Theodoro* Woerm und mir inge-

1582. willigt worden, da der Cantzler *Leoninus* praesident solde
Février. sein. Da aber der bestimde dach, nemlich der 14 *Febr.*, für handen, und alle dingen ordentlich in der Bruderen Kirchen angestellt, ist mein *adversarius* ausgerissen und darvon gelauffen.

Den 11n *Feb.* ist ein placcat allenthalben im lande publicert, in welchem ausgeschrieben wirdt das nur (1) einerlei *exercitum* der Religion, welche man die Reformerte nennet, geübet soll werden, wie dan der newe Stadthalter der Landtschaft seinen eidt darauff gethan: wolte Gott solchem würde einmal mit ernst nachgesetzt. . . . .

Den 18n *hujus* ist mir ausz Hollandt zugeschrieben das es in der Kirchen zu Leiden (2) erbärmlich zugehe: ein aufrörer, Caspar Koelhaes genant, weilandt ein Carteuser münch zu Coblentz, treibt den handel. Man sagt etlige kirchendiener seien ihn zugevallen, *non in fundamento doctrinae*, *sed usu disciplinae.* Es scheint das wol ein solcher *paroxismus* darausz möchte entstehen der allen diesen kirchen einen stos wirt geben...... *Datum*, in eil, zu Arnheim, den 19ten *Februarij A°* 1582.

E. G. dinstwilliger und undertheniger,

Joh. Fontanus.

Dem hoch- und Wolgeb. Herren, Herren
Johan Graven zu Nassau...., meinem
gnedigen Hern.
Dillenburch.

---

(1) *nur.* Voyez T. VII. p. 424.

(2) *Leiden.* C. Koolhaas, Pasteur dans cette Ville, professant des erreurs de dogme et désirant introduire un relâchement de discipline, se maintenoit contre le Consistoire par l'autorité des Magistrats.

LETTRE MLXII.

. . . . . *au Comte J. de Nassau. Arrivée du Duc d'Anjou à Anvers.* 1582. Février.

*** On avoit eu de la peine à déterminer le Duc à se rendre dans les Pays-Bas. D'abord il ne put se résoudre à s'en aller, encore célibataire; ensuite il voulut retourner en France pour y lever des soldats. Marnix, et sans doute aussi le Prince d'Orange, étoient d'avis que tout ce qu'on avoit obtenu, avec tant de labeur, seroit inutile, si la présence du Duc ne venoit tout consolider. « Multo-»rum animos, » écrit Marnix, « intelligo a nobis nostrisque rebus »alienatissimos eâ occasione quam studiosissime esse in nostrae »reip. perniciem abusuros: in quo, nisi novo vinculo hunc Principem »adstrinxerimus, habebunt Regem, Reginam matrem, atque univer-»sam Galliam simul atque Angliam adjutores: » *Ep. sel.* p. 931.

Ph Engel, ayant été en Angleterre (p. 91, l. 10), c'est peut-être lui qui écrivit cette Lettre.

Ausz Antorff den 24 *Februari* A^o 82.

...Mag E. G. underthenig unvermeldet nicht lassen wie das ich, mit hochermelten Hertzogen von Alanzon und gedachten gesandten, auf den 10ten *hujus* bey dem Hern Printzen in Seelandt, da ihre F. G. in die siebende woch gelegen und ihrer Fürstl. D. erwartet, wiederumb bin ankommen, wiewoll es doch fürwahr grosze mühe und arbeith gekostet bisz die Hern gesandten ihre f. D. bey der Köningin von Englandt loszgemacht und davon dannen gebracht haben, dan ihre Ma^t dermaszen auff den Hertzogen verliebt (1) das sie sich etlich mahl gegen

(1) *verliebt.* Marnix écrit le 1 janv. « Videntur se inter se prope-»modum perdite amare: » *Ep. sel.* 913. C'est bien le cas d'ajouter

1582. Février. die Hern Gesandten rundt erklert ihre F. D. nicht von sich zu laszen. Als aber ihre F. D. entlich selbsten neben den Hern gesandten mit allem ernst auff den abzug gedrungen, und ihre Ma[t] gesehen das es anderst nicht sein können oder wollen, hat sie ihrer F. D. entlich erlaubt, welches dan ohne nasze augen (wie ich selbsten gesehen) nicht zugangen, und seindt also ihre F. D. auf den 1[ten] *hujus* von London gereiset. Die Königin, welche von ihrer F. D. nicht wohl scheiden können, ist sechs tag lang mittgezogen, und hatt ihrer F. D. das gleidt[1] geben bisz

avec lui: « matrimonii negotium ita est obscurum ut quid judicare »possim plane nesciam.... Verane an simulata sint haec omnia, dictu »difficile est. » Anjou écrit le 28 févr. 1580 d'Angiers[2]. «....Sur»tout escrivés moy souvent des nouvelles de ceste belle Royne. Quand »Simyé[3] y estoit, j'en avoys toutes les semènes une dépesche; je »vous prie que j'en puisse maintenant pour le moins avoir une de »vous tous les quinze jours » ([4]† MS. P. Br. 34.). La vraisemblance n'est pas toujours du côté de la vérité: ce qu'il y a de certain, c'est qu'Elizabeth étoit née en 1533 et qu'Anjou, jeune encore, n'étoit pas bel homme. Sans exclure la tendresse, remarquons les motifs politiques. La Reine pensoit pourvoir à sa sûreté « par l'amitié qu'elle »avoit faite avec Monseigneur d'Anjou, lequel, pour estre remuant, »eust peu tenir et le Roi de France et le Roi d'Espagne en échec: » *Mém. de Mornay*, I. 202. — *Strada* ajoute: « Ecce tibi Elisabetha »praeter opinionem in Alençonium pronam se perardenter ostendit: »idque Galliae Regi matrique significari quam primum voluit; quo »videlicet illos a nuptiis removeret quas inter Hispani Regis filiam »atque Alençonium clam agitari coeptas (p. 20) inaudierat: » II. p. 246. Et quant au Duc, « hij wiste dat in Nederlandt den ghe»meynen Man van oude herkomste quaet Fransoys was, ende oock »hem vreesden om sijn Professie van de Roomsche Religie, al »'t welck de alliancie van de Enghelsche Coninginne scheen wegh te »nemen: » *v. Meteren*, p. 191*a*.

[1] geleit. [2] Angers. [3] Simiers. [4] *La Lettre originale est autographe.*

gen Kanterberg[1], welches auf 12 meil wegs nahe an der see gelegen: daselbst nimbt der Herzog den 6ten *hujus* von ihrer Ma[t] seinen abschiet und reiset noch vort bisz gen Sannewitzs[2], mit der vertröstung das er in kurtzen wiederumb bey ihr sein wolte, und wirdt ihme von ihrer Ma[t], weil sie selbsten weiter nicht mitziehen mögen, an ihre pflatz zugeordnet und in diesze lände mitgeben ir Stadthalter der Graf von Lestre, Melord Hawort, und Melordt Honsdonck, welche für die drey principalste Hern von Englandt geacht werden, mit sampt den vornembsten vom adell so die Königin am hoff hat und bisz an die zwey hundert starck alhie gewesen. Es hat die Königin ausztrücklich bevohlen das man gedachten Graven von Lestre, deme sie alle tag 1000 cronen zugelegt, auff der gantzen reise anderst nicht reveriren, ehren und ihme dienen solte alsz wen sie selbst gegenwertigk were, wie dan daszelb auch alszo geschehen, und es nicht allein hien und wieder menniglich praeferirt und vorgezogen, sondern ich auch gesehen, wan er schon in seinem eigenen logiment geszen, das alle ceremonien und gebreuge so man bey der Königin taffel pfleget zu halten, gegen ihme seindt gebraucht worden..... Ihre F. D. werden noch ungeverlich ein 14 tage lang alhie verbleiben und zu allen sachen anfangen ordtnung zu stellen, darnach aber naher Gent verreisen und daselbst alsz ein Graff von Flandern auch den eidt thun; davon dannen sollen ihre F. D. willens sein wieder naher Franckreich und England zu vertziehen und ein merkliche grosze anzall kriegsvolcks zu rosz und fuesz zu werben, auch den heyrat mit der Köningin von Englandt vollendts zum

1582. Février.

[1] Canterbury. [2] Sandwich.

1582. Février. ende zu bringen, wiewohl doch das Parlement, wie ich selbst in Englandt gehört, noch nicht allerdings darzu verstehen will.

Dans une autre Lettre on lit: «Von newer zeittung will E. G. ich »nit verhalden das heutt acht tag, uf einen montag, der Herzog von »Alenzon zu Antorff mit dem Hern Printzen ankhommen, und als »Herzog von Brabandt *solemniter* inauguriert ist. Die im gesehen »und gehört haben, sagen: *quod nihil tam vere et accommodate de »illo dici potest quam quod Ovidius de Ulysse cecinit.* « « *Non formosus* » »*erat, sed erat facundus Ulysses, Attamen aequoreas torsit amore* » »*Deas.* » »—Gott gebe das seine regierung unserm betruebten vat»terlandt zu trost und erleichterung gereiche. — Man sagt viel von »groszer Spanischer bestellungen in Deutschlandt und sonderlich in »*Italiá*, aber nichts gewiszes » (MS.).

Marnix écrit le 4 déc. à v. d. Mylen: «Quo magis Andegavensis »animum ac mores perspicio, eo mihi probantur magis, quod si »eum Dominus dignetur conservare, non dubito quin majorum »suorum gloriam, non modo sit rebus gerendis aequaturus, sed longe »etiam superaturus: » *Ep. sel.* p. 933. Toutefois le 1 janvier: « Aula »Gallica scatet hujusmodi artibus (simulationibus, fucis, imposturis); »et metuo ut ad nostrum nonnihil hujus aliquando perrepat conta»gionis. Est enim ingenio acri, ac perspicaci, atque in primis »prompto, quod, nisi virtutis freno cohibeatur, facile fiat ut ad alias »artes se conferat: » *Ep. sel.* p. 913.

LETTRE MLXIII.

Le Cardinal de Granvelle à M. de Bellefontaine. Rappel des Espagnols dans les Pays-Bas (MS. B. B. I. p. 251).

*** Le consentement spontané des Etats au retour des troupes Espagnoles étoit un sujet de joie, aussi grand qu'inattendu. Le peuple et le Clergé avoient désiré la chose; mais la Noblesse n'étoit pas du même avis, par jalousie des Chefs Espagnols et par crainte de la vengeance du Roi. Le Prince de Parme fit habilement disparoitre cet

obstacle. Granvelle écrit à la Duchesse, le 19 mars 1582: «..Sa M. ne 1582.
»pouvoit avoir meilleure nouvelle que.... de la résolution prinse par Février.
»les Estatz, [dont] la négociation[1] menée avec si grande patience et »prudence par Monseigneur le Prince, et je confesse à v. Alt. que »je n'eusse osé tant espérer.... » († MS. B. Gr. xxxii.).

....Les nouvelles que nous avons des Pays-d'Embas sont fort bonnes, puisque les Estatz réconciliez, doubtans des François, se remectent entièrement à sa Ma^té pour se servir contre eulx et contre ceulx qui demeurent rebelles, des gens de guerre qu'il luy plaira, de quelque nations qu'ilz soient, puisqu'ilz voient aussi que le Prince d'Oranges se sert de toutes sortes d'estrangiers, voyres et d'Espagnolz renyez qu'ont faict pis que des diables; le Prince d'Oranges vad fort en décadence et Alançon s'est tant faict congnoistre en Angleterre, qu'ilz n'en tiennent compte et s'en mocquent: il est party mal content d'eulx et eulx de luy... Madrid, 28 févr.

LETTRE MLXIV.

Le Comte Philippe à son père le Comte J. de Nassau. Compliments.

Monseigneur mon père. Ores que je n'aye subject de vous escrire et scachant bien que vos affaires vous appellent à choses plus importantes, toutesfois, ayant trouvé si bonne commodité, je ne l'ay osé perdre sans vous escrire ce petit mot de lettre, tant pour me ramentevoir à vos bonnes grâces, que pour vous tesmoigner le désir que j'ay de vous demeurer à jamais bien humble et obéisant fils et serviteur. Pour nouvelles je ne vous sçaurois mander autre chose, sinon que Monseigneur le Duc d'Alanzon a

[1] a été semble omis.

1582. faict, le 18 du mois de febvrier, son entrée en Anvers
Mars. et prins possession du Duché de Brabant, avec grand contentement, tant de Monseigneur le Prince, que de tout le monde. Je prie Dieu, Monseigneur, qu'Il me donne Sa grâce, afin que en mes estudes je me puisse tellement acquitter de mon devoir que, tant vous que tous ceux qui s'en trouveront interressés, en puissent recevoir contentement. Qui sera l'endroict où, après vous avoir baisé bien humblement les mains, je supplieray Dieu, Monseigneur mon père, vous vouloir donner, en bonne santé, longue et très-heureuse vie. Escrit en Anvers, ce 2 de mars 1582.

Vostre très-humble et obéissant fils,
PHILIPPE DE NASSAU.

A Monseigneur mon père, Monsgr. le Comte de Nassau-Catzenelebogen.

LETTRE MLXV.

E. von Reidt au Comte J. de Nassau. Arrivée du Duc d'Anjou à Anvers.

Wolgeborner Graff, genediger Herr. Bei dieser gueter gelegenheit hab ich nit underlaszen sollen E. G. ettwas von dieser ort zustandt in underthenigheit zu vormelden, und khan erstlich gröszer zeitung nit schreiben, dan das der Herzog von Alenzon den 19ten *Febr.* mit groszer solemnitet zu Antorff angenohmen und als ein Hertzog von Braband gehuldet sei worden, und das er in khurtzen dagen nach Gent reisen wirdt, sich daselbst gleichfals als ein Graf von Flandern hulden zu lassen. Die Geldri-

schen nehmen ime auch an, uf gewisze masz und conditionen die sie, mit dem cantzler *Leonino* und Alexander Bentinck (1), irer Hocheit haben zuentbotten. Die von Utrecht werden, meines bedünckens, dem Hern Printzen die souverainitet deferiren, gleich die Holl- und Sehländer vorläugst (2) gethan haben; Frieszlandt aber und Overyszel wirdt den andern provincien, in annehmung des von Alenzons, folgen, wiewol noch zur zeit khein endliche resolution daselbst gefallen ist. Er wirdt, seiner wolredenheit, courtoisie, hohen verstandts, und fertiger resolution halben, sehr gerhuemet, dergestalt das der gemeine man ein grosz gefallens daran hatt. Eins aber hatt die patrioten sehr geërgert, das er nemlich zu seiner ersten ankunft alsobaldt öffne kirchen, die Römische Religion darin zu üben, gefordert und hart daruf gedrungen hat; mit vorwendung das zur zeit des ersten contracts, so in Franckreich mit ime getroffen, die Römische religion binnen Antorf (3) gewesen, und er, kraft desselben contracts, schuldig sei die Religion, in dem standt wie sie damals befunden, zu handhaben. Endlich ist ime St Michels kirch, dieweil er im selben kloster logirt, zugelaszen, mit dem bescheidt das nur etliche wenig pfaffen (eines gueten nahmens und so nit ufrürisch)

1582. Mars.

(1) *A. Bentinck;* bourguemaitre d'Arnhem, signataire de l'Union d'Utrecht.

(2) *vorlängst.* Voyez T. VII. p. 307.

(3) *Antorf.* Le 14 mars 1580 *Languet*, rapportant, dans une Lettre écrite d'Anvers, l'exclusion du culte Catholique dans plusieurs villes, ajoute: « sane metuo ne brevi idem hic accidat: nam videntur animi hominum eo propendere: » *Ep. secr.* I, 2. 815. Donc l'assertion du Duc étoit conforme à la vérité.

1582. zur meszen gebraucht werden, und dieselbe zuvor den
Mars. König von Spanien mit einem leiblichen eidt verschweren um dem von Alenzon und dem Vaterlandt trew und holdt zu sein, schweren; welchen eidt auch alle andere ire *auditores* thuen sollen, das auch da beneben allein diejenige so drei jar in Antorff ire residentz gehatt, zugelassen werden sollen, und ohne gewehr hinein gehen, auszgenohmen diejenige so, ihres standts halben, seitgewehr zu tragen pflegen. Das hat der Hertzog widerumb zugesagt mit diser kirche und noch einer zu Brüssel, welche, allein wan er selbst daer residiert, geöffnet sol werden, zufrieden zu sein und keine mehr zu fordern, sondern die Religion in allen andern provincien und stetten in dem jetzigen standt zu handhaben. Eben uf demselben tag als diese ding verhandelt, nemlich den 7ten dieses, ist ein groszer und ungewönlicher sturmwindt und nottwetter gewesen, darin nit allein zu Antorff vil schadens geschehen und alle waren in den kellern, so nahe bei der Schelden gelegen, verdorben, auch viel leut verdruncken sindt, sondern auch sonsten in Hollandt, Sehlandt, Flandern vill schiff undergangen.

Esz scheint das sich der König von Franckreich des handels mit ernst wil annehmen, dan er Don Antonio groszen beistandt thuet mit auszrüstung ettliches kriegsvolcks und schiffe, damit er ein newen versuch an Portugall thuen möge. Die von Holl. und Sehlandt senden auch gedachten Don Antonio zwölff schiff mit 140 stück geschütz und c^{m} pundt pulvers. Seine leut sollen unlängst zwei schiff ausz Spanien intercipiert, und darin ccc^{m} ducaten, mit welchen die Malcontenten bezalt sollen werden, gefunden haben.

Von dieser provinci(1) gelegenheit khan E. G. ich nit vill anders schreiben dan das die sachen je lenger je übeler sich laszen ansehen, und, da nit die verordnung von Alenzon uns uf ein andern weg bringen möchte, es woll ein seltzam endt gewinnen; daher mancher verstendiger ursach nimt E. G. recht zu geben das sie darausz gescheiden sindt. Die von Venlo haben im vergangen October ir garnison (von wegen das es unbezalt und mutwillig war) auszgewisen, allein Stockhum's venlin und noch eins welcher sie selbst im vor eil angenohmen, inhalten; und der freiherr von Hohensaxen hatt die auszgewiesene venlin mit gewallt in Gelldern und Wachtendonck gebracht, welches ein groszen verlauff in dem Oberquartier verursacht, dieweil Venlo sehr entblöst, und die andere zwei unvermögende stettlein zum höchsten beschwert sindt, und dem feindt ein gewünschte gelegenheit gegeben wirdt sich darunder zu mengen; jedoch hof ich das die sachen jetzo remedyert sollen werden. Wolgemelter freiherr ist numehr so impatient als einig mensch sein möge, und bekhent das er sich an E. G. oft versündigt, in dem er E. G. in irer billigen und wol verursachten ungedult [in] reden und zur gedult vermahnen wollen.... *Datum* den 20ten *Martij* 1582.

1582. Mars.

E. G. undertheniger und gehorsamer diener,
E. R.

Stockum ist vor dreien wochen vom feindt gefangen und uf Kriekenbeck[1] gebracht, und jetzo am vergangenen sambstag, als in der feindt nach Ruremundt führen wol-

(1) *dieser provinci:* la Gueldre.

[1] *Château dans la Gueldre Supérieure, près du Niers, entre Venlo et Kempen.*

1582. len, von unsern reutern, so in Venlo liggen, widerumb
Mars. entsetzt und in Venlo gebracht, mit ungefehrlich hundert gefangenen vom feindt, welche ime nach Ruremundt convoyieren solten.

Ich sende E. G. hierin geschlossen ein remonstrance, damit der Herr Printz unsern Staten das newejar gegeben.

Dem Wolgebornen Hern, Hern Johan,
Graven zu Nassaw-Catzenelnbogen, *etc.*
zu Franckfurt, im Rebsteck.

LETTRE MLXVI.

[Derens] au Comte Fréderic de Berghes. Le Prince d'Orange blessé par Jaureguy.

*** Dans ce moment critique la présence d'esprit du Prince ne l'abandonna point. Son premier soin fut de défendre le Duc d'Anjou contre les soupçons et les emportements de la Commune. On lit dans une Relation de l'assassinat: « Le Prince estant sur son lict, après »avoir eu son premier appareil, fist signe par escript que l'on fist »porter celuy qui l'avoit tiré, en la place publique, et que l'on fist »sommer quiconque le cognoistroit d'en donner certains enseigne- »ment.... Pour détourner le tumulte préparé des gens de guerre, »il commanda par escript qu'on les envoyast tous sur le rempart »de la ville, disant que l'ennemy... en approchoit. Alors son A. le »fut plus librement trouver en son lict » (MS. P. B. 8794).

La joie de ses antagonistes fut extrême. Elle se manifesta chez Granvelle par des sarcasmes grossiers. Il écrit le 7 avril à Fonck: « Les nouvelles qui arrivent de la mort du Prince d'O- » range ne sont pas mauvaises, et fussent esté meilieurs s'il fut » mort vingt ans devant, ou que deux douzaines de meschantz » que l'on porroit choisir, luy feysent compagnie. Dieu soit louhé » de tout » († MS. B. Gr. xxxii). Le 10 avril à M. de Bellefontaine: « Le Duc d'Anjou est en Anvers, se faisant Duc de »Brabant, et jà estoit entré en diffidence avec le Prince d'Orange,

»mais pour luy faire plus beaul large, l'on luy ha envoyé le 1582.
»Prince d'Or. en l'autre monde, que y fut esté mieulx il y a xx ans; Mars.
»vous en alrez jà là les nouvelles, et j'espère que, devant la fin de »may, comme je l'ay escript, Alençon, avec toutes les farces qu'il »faict, se repentira d'estre allé aux Pays d'embas » (MS. B. B. II. p. 255). Le 27 avr. « C'est dommaige que le Pr. d'Or. ne soit »mort dois longtemps, et avec luy bon nombre de ceulx de sa suyte, »et mesmes St. Aldegonde » (MS. B. Gr. xxxii). Et le 28 avril: « Maintenant viennent nouvelles que le Pr. d'Or. est trespassé. »Il ha vescu plus de xx ans plus qu'il ne convenoit; le Roy est »bien résolu de faire [teste] avec grand effort contre les rebelles, et »[ce] devant la blessure d'Or.; tant plus le debvroit-il faire avec »raison estant mort; Dieu doint que ceste résolution s'exécute à »temps, je crains noz [tardaires[1]] » (MS. B. B. II. p. 257). Le 28 avr. à Foncq: « Le Pr. d'Or. a enduré une poyne extrême, et »vous pouvez penser quel estoit son beau visaige pour donner con»tentement à sa nonnain apostate » († MS. B. Gr. xxxii).

Nous devons à l'obligeance de M. *Janssen* cette Lettre, trouvée par lui aux Archives de 's Heerenberg.

...Genediger Heer. Ick en can u. G. nijet bergen als dat den 17de[2] deses, omtrent vijf uren t' savonts, den Prince van Orangien in zijn logement op 't casteel tot Antwerpen, van de maeltijt op om in zijn slaepcamer oft vertreck te gaan, is van een Boskayeen, dienaer van een coopman, ge heten Jaspar Deonastro[3], oock een Boskayieer, met een cort roerken, lanck één spanne, geschooten, een duijm breet onder 't rechter oir, ende is 't loot uijtgegaen aen d' ander zijde van de kaken, een tant met genomen heeft, maer en is de tonge of het kakenbeen nijet geraeckt, doch van denzelven schoot is de Prince voor doot in zijn camer gedragen, ende die 't gedaen heeft, is terstont op de sale

[1] *peut-être* tardances. [2] *v. Meteren dit* den 18en: *Bor* Sondag den 18en.
[3] Gaspar de Anastro.

1582. ombrocht, ende meer dan dusent steken naer zijn doot
Mars. gecregen heeft; ende op de marckt gebrocht zijnde, is bekend geworden den dienaer van voirn. Deonastro te zijn geweest; zijn de gemeijnten met groote furie ende 't roepen « sla doot, sla doot! dit is een tweeden moort » van Parijs! » ten huijse van den voirn. Jasper geloopen, alwaer bevonden is noch een dienaer, daervan aenstont alle gelegentheijden zijn ondeckt ende voircleert worden, als hadden zij denzelven misdadigen noch selver in 't leven gehadt, die op dezelve daet in vier stucken wordt gehouwen ende de stucken ter poort uijtgestoken zijn; ende terstont, deur het groot gecrijt ende remoer, heeft den Hertoge van Alenzon met zijn hoffgezin hem in bewaringe van de schutterije aldaer begeven, ende, sonder dat de Prince, daernaer een weijnich tot zijn selven gecomen zijnde, de gemeijnten hadde laten remonstreren dat den voirn. Hertoge van Alenson, oft nijemant van zijn wegen, in den feijte schult hadden, nemende daerop te sterven, want Godt Zijnen wille beliefden met hem te doen, ongetwijffelt daer soude een grooten aclijcken[1] moert uijtgevolght hebben; deur welcke remonstrantie de gemeijnte een weinich in stilten werden gebrocht, tot beter onderrigtonge naer het vercleren van den andern dienaer, in 't huis van Deonastro gevonden, als te weten, hoe dat Deonastro van den Coninck van Spaengien, wel drij maenden bevorens, daer toe was gecogt voor 80 dusent ducaten ende eene cruysade in d'ordre van S[t] Jago, ende den moerdenaer soude gehadt hebben 6 dusent ducaten, waervan een wisselbrief is bij hem gevonden geweest, met diversche cruijskens ende karacteren, hem wijsch

[1] akeligen.

gemaeckt daerdeur egeen wapenen hem souden connen 1582.
gekrencken. Daer is oock een priester gevangen die hem Mars.
gebicht hadde, ende is denselven gepijnicht worden, maer en heeft nijet willen lijden[1] eenige kennisse daervan gehadt te hebben. Van gelijcken is oock gevangen den meester het roerken gemaeckt hebbende; ende den voorn. Jasper, met noch een tot hem twee dagen bevorens vertrocken geweest zijnde, zijn gevangen tusschen Duijnkercken ende Greveling, ende woensdach voorleden tot Antwerpen gebracht, alsoe dat alle gelegenheijt breeder zal ontdeckt worden. Men speurt wel dat Godt Almachtig sulcx nijet en heeft willen gehengen, wantter een groote moort uijt soude gesprooten hebben, ingevalle hij niet het feijt gebeijt hadde tot denselven dagh t' savonts; daer tegen hadde den Hertoge van Alenzon een groot pancket doen bereijden, alwaer alle de Heeren van den lande daerut zijnde, waren geroepen, ende of't daer geschiet, hadde u. G. bedencken wat jammer ende miserie daernae gevolght soude hebben. — Ende zoo veel aenlanght de dispositie van mijnheer de Prince, is redelijck, en men verhoopt dat hij van dijen schoot nijet sterven en zal, dan en spreeckt nijet, om de quetsure nijet terugge te stellen, maer zijn begeertten wijst mette vingern, en teeckent brieven aen diversche steden ende plaetsen gesonden.... Gescreven den 27 *Martij* 1582.

U. G. onderdaniche ende goetwillich dienaer,

DERENS.

Monseigneur le Comte Fredricq de Berge,
Baron de Hemert, Boxmeer, ...Stevensweert, *etc.*

[1] belijden.

[1]† LETTRE MLXVII.

1582. Mars. *Le Prince d'Orange à M. de St. Aldegonde. Il s'intéresse pour les complices de son assassin.*

*** La foi du Prince ne se démentit pas, quand il crut voir approcher la mort. Elle se montre agissante par la charité dans cette Lettre. De même, au moment de l'assassinat: « de Prince tot hem selven »comende en merckende 't gene datter ghebeurt was, voelende en »siende den brandt in sijn hayr ende 'trumoer om den Moorder, riep »hij: Doodt hem niet; ick vergeve hem mijn doot: » *v. Meteren*, p. 194ª. — Le salut *par grâce* étoit son espoir. « Escrivant sur des »tablettes (car il luy estoit défendu de parler), dit à Dieu à M. du »Plessis.... Ici ne faut point oublier qu'en ceste agonie, il demanda »avec esmotion à M. de Villiers pasteur, comment il rendroit conte »à Dieu de tant de sang respandu. Comme l'autre opposoit les justes »causes de la guerre à ces excès particuliers, il s'escria: *J'ay recours »à la miséricorde de Dieu; en la seule miséricorde de Dieu consiste »mon salut:* » *Vie de Mornay*, p. 63.

Bor II. p. 314, fait mention de cette Lettre; nous la donnons d'après une brochure publiée en 1582 à Anvers: *Geschiedenis van 't moorddadig feit.*

Monsieur de St. Aldegonde, j'ay entendu que l'on doibt demain faire justice des deux prisonniers, estans complices de celuy qui m'a tiré le coup. De ma part je leur pardonne très-volontiers de ce qu'ils me peuvent avoir offensé, et si ils ont, peut estre, mérité un chastoy grand et rigoureux, je vous prie vouloir tenir le main devers Messieurs de Magistratz qu'ils ne les veuillent faire souffrir grand tourment, et se contenter, s'ils l'ont mérité, d'une courte mort. Sur ce vous diray le bon soir.[2]

Vostre bien bon amy à vous faire service,

Guillaume de Nassau.

[1] L'original étoit sans doute signé par le Prince. [2] La date manque.

† LETTRE MLXVII.

Le Cardinal de Granvelle à Fonck. Affaires des Pays-Bas 1582.
(MS. B. GR. XXXII. p. 43). Mars.

....Et me semble bien que à ce cop l'on ayt encoires tenu ceste voye doulce, jusque nous voyons ce que ceste année [par] la clémence, la force, avec la commodité que donnent par leur accord(1) les Estatz, se poura faire avec les rebelles tant Hollandois, Zélandois, que aultres, et que, si après ceste année, ilz demeurent encoires obstinez, que, retornant les basteaulx de là en bon nombre, que l'on les arreste et les personnes, et se fourcomptent, à mon advis, ceulx qui pensent que la perte de 300 basteaulx se sentira peu en Hollande et Zeelande. . . . .

. . . .L'accord des Estatz, quant à l'admission des estrangiers, a esté plus prompt et franc que je n'eusse osé espérer, et fondé sur ce que le mesme [traicté¹] d'Oranges s'en sert luy mesme : ce que l'on procure principallement, est ce que vous désirez, que les chefz soient doulx et traictables, et qu'il n'y voyse² nul de ceulx qu'ont si mal gouverné et sont odieux. Les prédécesseurs du Prince de Parme au Gouvernement ont faict *quasi* profession d'ennemys déclairés des pays, et les lettres qu'ilz escripvoient à sa M. estoient pour former dissidences et animer chascung contre les pauvres pays, mais je vous puis jurer tout le contrayre de celle que j'ay leu du Seigneur Prince et qu'il ne sçauroit monstrer envers iceulx plus amyable affection, s'il estoit nayz au pays mesme, qu'est ce que me donne meillieur espoir.... Madrid, 27 mars.

---

(1) *accord*. Voyez p. 70.

¹ traitre (?). ² aille.

† LETTRE MLXVIII.

1582. *Le Cardinal de Granvelle à la Duchesse de Parme.*
Mars. *Menées de la France* (MS. B. GR. XXXII. p. 49).

. . . . Combien que j'aye en ce contraires ceulx de la *Hasienda* (1), que font pour ce à l'encontre de moy tous les mauvais offices qu'ilz peuvent et par toutes voyes, pour ce qu'ilz entendent que je diz les vérités, si ne laissé-je pourtant de poursuyvre comme je doibs, advienne après ce que Dieu vouldra; combien que je confesseray à v. Alt. que souvent je me lasse et désespère de ce que j'apperçois que, congnoissant le Roy la faulte, il n'y donne remède, pour estre si irrésolu et long, et que à ceulx qui font mal, non seullement il ne les chastie, mais comme il est si bon Prince, ne leur monstre encoires mauvais visaige, ce que véritablement porte grand préjudice à ses affaires, car où il n'y a chastoy, ny rémunération balancée avec juste balance, les affaires n'ont accoustumé prendre bon chemin; et sur ce poinct aurois-je beaucop à dire, si j'estois près de v. Alt., comme je luy ay touché cydevant par mes lettres; mais ce sont choses que ne se peuvent confier à aultre, qui que ce soit.

L'allée de d'Alençon en Zeelande et Anvers, avec tout ce qu'est là passé, à la vérité, m'estonne peu, et j'espère que, devant que le moys de may passe, il se repentira de son voyage, et tant plus s'il retourne en Angleterre, selon qu'est la commune opinion, et je me range entièrement en celle de v. Alt., que ce n'est chose que luy convienne, et que pourtant ne se debvroit croire; mais il ha faict tant d'aultres choses sans fondement de raison que je ne

(1) *Hasienda*. Voyez T. VII. p. 504.

m'esbéyray d'aultres nouvelles faultes qu'il puisse faire. 1582.
Les humeurs de ceulx de par delà se conforment tousjours Mars.
mal avec les François, car il y a trop de différence; et comme qu'il soit, avec toute la mauvaise opinion qu'ilz ont conceu des Espagnolz, soit à tort ou à droict, je tiens qu'ilz aymeroient sans comparaison plus iceulx que la tyrannie et insolence des François, auxquelz, comme v. Alt. dit, nous comportons[1] trop, et y-a long temps que v. Alt. sçait mon opinion sur ce, mais jusques à présent je n'y vois reméde, et si ne sçay quelle aultre déclaration de guerre nous debvons actendre, puisque la Royne de France mère la nous faict ouverte et la confesse, à couleur de sa prétention vaine, fondée en l'air et de si loing au Royaume de Portugal, et que son filz publicquement l'aide, et que Alançon nous la faict aussi ouverte, courant tous les jours ses gens sur les pays de sa M., nous retenant Cambray, au ravictaillement de laquelle assistoient ceulx du camp du Roy son frère, comme il dit, pour non l'abandonner et de non le laisser en danger, estant frère. J'ay souvent dit que je me souviens des termes que feu l'Empereur de glorieuse mémoire usoit en l'endroit du feu Roy François premier, non luy comportant chose quelconque, et avec cela le tenoit en frain, et si estoit plus puissant beaucop que le Roy moderne, et si sçavoit largement dadvantaige, et avoit plus de valeur et meilleurs gens: par où je tiens que, si nous tenions le mesme chemin de feu sa M. Impériale, noz affaires s'en porteroient mieulx; j'en ay souvent deschargé ma conscience, et avec ce me contenteray de ce quil adviendra; ung bien y a, que pour toutes leurs emprinses il-y-a peu d'ar-

[1] permettons, souffrons (*Holl.* verdragen).

1582. Mars. gent et guères plus de crédit; l'on a cherché à Gennes d'en recouvrer sur gaiges de joyaulx, mais sans effect, et dois le moys de septembre l'évecque de Carcaçone, Rosselay, solicite à Venise pour recouvrer deux cent mil escus, sur semblables gaiges, mais jusques oyres il n'y-a heu effect, ny n'ay encoires entendu que à Lyon l'on aye recouvert les 400m escuz qu'ilz debvoient envoier en Suisse, et si n'est le repos de la France tant asseuré que avec peu de sollicitation que l'on pourroit faire soubz main, l'on ne leur résuscita la guerre intestine, et tant plus facilement donnant quelque ayde, ou de gens ou d'argent, à aulcuns: que me donne espeoir que noz affaires pour cette année passeront mieulx, s'il plait à Dieu, et mesmes que sa M. s'arme de tous coustels, et au Portugal ha plus de gens de guerre que je ne vouldrois, pour s'opposer aux emprinses de la Royne-mère, et de Dom Antonio, l'exécution desquelles se différent aussi de faulte d'argent. . . . Madrid, 30 mars.

† LETTRE MLXIX.

Le Cardinal de Granvelle à M. Fonck. On a mal gouverné les Pays-Bas (MS. B. GR. XXXII, p. 57).

. Le 22 sept. 1582 Granvelle écrit à Fonck : « ...L'exemple de »Naerden a esté exécrable, et la desmésurée rigueur, l'insolence, et »malvais conseil de Vargas, Roda, Sancho d'Avila et aultres a cher »cousté à sa M... » († MS. B. GR. XXXII. p. 212).

Le 28 décembre à Morillon : « ...Cet argent est la pomme de discorde »partout, et puisque le maistre sçait ce qui passe et est adverti, je »me tais, et les laisse faire, me réservant d'en dire mon advis, si »l'on m'en parle: les confiscations au temps du Duc d'Alve, et le »maudit conseil des troubles nous a beaucoup troublé, à mon

»regret, tous noz affaires, et n'ay failli de lors escrire souvent sur ce »point, le blasmant, et disant clair combien l'on y trompoit le »maistre, et le mal qui nous en adviendroit...» († MS. B. M. VIII p. 208). 1582. Avril.

. . . . Véritablement nous avons aux Pays d'embas très-mal conduit les affaires, et ledit malvais gouvernement, soit par ignorance ou par hayne, ou par avoir voulu trop bien servyr, sans bien entendre ce qui convenoit, nous a mis en la confusion en laquelle nous sommes, et vous sçavez assez [dois Rome] en ce mon advis et les offices que je faisois pour procurer que l'on print aultre chemin, mais je ne suis esté creu et feu *Hopperus*(1) ne sçavoit ce qu'il faisoit; j'ay tousjours recommendé que l'on s'accommoda à l'imperfection des subjetz, et ayant esté le plus offensé, j'ay tousjours persuadé le doulx chemin pour ceulx que se vouldront réduyre et que l'on remédia tost, que ne s'est faict, et ce sont consumez tant de milions inutilement et ruyné les pays, se faisant la guerre au Roy mesme; les affaires prennent, à mon advis, meilleur chemin et ne fais grand fondement sur ce que se passe quand à Alançon, que me semble un jeux et farse, ny ne puis souffrir que aucuns imputent à la généralité des pays ce que des malheureux, gaignez d'Oranges, font avec luy; ce que me faict mieux espérer, [c'est] ce que je vous ay escript naguayres, ce que je congnois par les lettres du Prince de Parme au Roy, plusieurs escriptes de sa propre main, que sa volunté envers les pays est tout aultre que des prédécesseurs et qu'il tient du tout à la pacification et clémence (2).... Madrid 7 avril.

(1) *Hopperus*. Voyez T. V. p. 374.

(2) *clémence*. Le 30 juin Granvelle écrit à Fonck : «....L'inten-

* LETTRE MLXX.

1582. Avril. *La Princesse d'Orange au Comte J. de Nassau. Convalescence du Prince.*

Monsieur mon frère. S'en retournant vostre Sécretaire vous trouver, je n'ay voullu faillir de vous escrire, pour me ramentevoir en vos bonnes grâces et vous asseurer que je n'ay laissé d'avoir tousjours fort bone souvenance de vous et de Madame la Contesse ma soeur. Encores que de long temps je ne vous en aye rendu tesmoignage par mes lettres, aiant esté tant moins soigneuse d'en faire mon debvoir, pour ce que je me suis tousjours promise qu'il vous plaist n'en faire point de doubte et aussi d'autant que Mademoiselle d'Orange, ma fille, vous advertist souvent de nos nouvelles, lesquelles, hélas! ont esté quelque temps extrêmement mauvaises, par la blessure de Monsieur le Prince, vostre frère, dont par diverses fois nous sommes passez tels changemens et dangers, à cause d'une veine blessée, que selon le jugement humain, il estoit tenu plus près de la mort que de la vie. Mais Dieu par Sa grâce y a miraculeusement mis la main, lorsque nous estions au bout de nostre espérance, aiant cessé le sang depuis quattorse jours ençà et dès lors la playe s'est tousjours portée de mieux en mieux; mesmes devant-hier au matin est sortie une tente (1) qui y avoit esté cachée

»tion de sa M. et encores du Sr Prince est de réduire les Pays d'em»bas avec doulceur et clémence en paix, union, et prospérité...» (MS. B. Gr. xxxii, p. 109).

(1) *tente.* «La guérison vint de ce que les chirurgiens avoyent poussé »si avant une petite tente dans la playe qu'ils ne la peurent retirer,

depuis le dit jour qu'il seignoit pour la dernière fois, et se 1582.
guérit à ceste heure la playe si naturellement, que nous Avril.
ne doutons point de sa convalescence, moiennant la grâce de Dieu, laquelle je Luy supplie de tout mon coeur nous vouloir continuer, ainsi que jusques icy Il nous en a faict sentir les effects, et qu'Il vous donne, Monsieur mon frère, en bien bonne santé, heureuse et longue vie; me recommandant sur ce bien humblement en vostre bonne grâce. D'Anvers, ce 18 d'Apvril 1582.

Vostre[1] bien humble et obéissante soeur à vous faire service,

CHARLOTTE DE BOURBON.

A Monsieur mon frère, Monsieur le Comte Jéhan de Nassau.

LETTRE MLXXI.

La Comtesse Marie au Comte Jean de Nassau. Nouvelles du Prince d'Orange.

Wolgeborner frundtliche hertzalderlipster Her Vatter.... Ich hab E. L. ongeferlich for eyn wogen[2] oder 4 geschreiben undt E. L. bericht von dem ongelukkeliche zustant der mein hertzliber Her Vatter alhir begegenet ist; kan mich nicht genouck verwonderen wy es ymer zughet das ich gar kein antwort von E. L. becom; ich kan draus anders nicht abnemen den das E. L. onser hir

set, se bouchant le trou intérieur, nature au bout de quelques jours la repoussant, il s'y trouva... indice de la vène refermée: » *Vie de Mornay*, p. 63.

[1] Vostre — service. *Autographe.* [2] woche.

1582. al vergessen (1) ist undt niet fil nach ons fracht, welches
Avril. mich eyn wenig verdrust das ons E. L. niet eynmal in onser grosse bekümernis mit eyn klein brifgen besucht hat. Wir sein verwar eyn weil zeit hir in grosse srecken[1] undt betrübenis gewest, den wir anders niet meinte alsdas me her[2] sterben sol; den 14 dagen nach das der schos geschen war, kam m. G. Her so eyn gewaltich bludens an, dorch eyn ader dy eyn wenig getroffen war, das wir anders nicht wusten den me her sol sich verblutte, undt das wert[3] etteliche dage; was man dhet, man kon 's niet stillen: me her wart auch so mat und krafftlos das man nicks erwart als dy stont des dotts, wy sich me her auch gans undt gar sich selbers schon dorin ergeben hat, den er ons alle zumal eynne goude nacht gab undt sacht: « es ist » nou mit mir gedan. » E. L. künnen nümer geleben wy ons zu mut war das wir me her in so grosse pein sagen undt konten im nicht helfen: den dack[4] wert mir nümer aus dem sin kommen; man mach's gewis wol sagen das es eyn wonderbarlich werck Gottes ist das me her so darvon ist kommen, den es noumer wider zimelich mit me her ist, den es ist ongeferlich an dy 14 dagen das me her nicht mer geblut hat, undt dy doctoren und barbiren meinen es sal nou kein not mer haben, undt das me her balt wider sein vorige gesontheit wert haben, welches

---

(1) *vergessen.* Cette conclusion étoit fort hasardée. Albada écrit le jour de Pâques à van der Mylen : « Comes Johannes sollicitus est de » eventu casus illius qui Illustr. Principi fratri suo accidit. Nuncios » audit, sicut ego, sed varios et incertos; quo magis sollicitus est. » Aliquoties a me aliquid certi scire postulat : » *Epist. sel.* p. 883. Voyez les excuses de la Comtesse p. 90.

[1] schrecken. [2] mein Herr. [3] währte. [4] tag. *Holl.* dag.

ich Gott von hertzen bit das geschen mach; es mus sich aber me her noch gar stil halten undt darff nit fil reden; das ist wol dy ursach das Philips[1] E. L. auff allen sachen kein antwort wert künnen brengen, den dy doctoren sagen das man me her itziger zeit noch mit keinne gescheften en darff bemuen...... Ich wult das es mügelich wer das E. L. me her itzet[2] sehen mücht, wy er sich geändert hat undt mager ist worden; es ist nor[3] hautt undbeinan im; ich hoff aber dasselbige sol balt wider kommen wan er nor anfenckt zu essen, den bisher hat er noch gar kein fleis gessen, nor allein brü[4]-wasser-suppe und dergeleigen ingenomen, den er kan noch niet wol kauen, aber ich geleb in eyn dack oder 3 wert me her anfangen etwas zu essen undt versugen wy es im becommen sal... In ser grosser eil, den 18 Mertz[5].

1582. Avril.

E. L. gans dinstwilliche undt getrue dochter dy zeit meines lebens,

M. F. v. N. u. O.

LETTRE MLXXII.

La Comtesse Marie au Comte J. de Nassau. Même sujet.

Wolgeborner frundtlicher hertzalderlipster Her Vatter...... Es befint sich me her, Gott lob, alle dage ye lenger ye besser, undt hat nou eyn wenig versucht zu essen, welches im zimelich wol geschmeckt hat, aber das kauen kumpt me her noch eyn wenig schwerlich an, doch, hoff ich, das sal mit der zeit wol wider kommen; man hat Gott noch wol zu dancken das es so weit kommen ist.

[1] Ph. Engel. [2] jetzt. [3] nur. [4] brod. [5] *Erreur de date : lisez avril.*

1582. Ich hab me her undt me frau E. L. enschuldigen gedan,
Avril. wy E. L. an mich begert haben; sy sachen es het gar niet gedürfft, den sy sweiffelen an E. L. gouden willen niet, undt sy wissen wol das das ongelück E. L. von hertzen leit ist gewest. Ich bit E. L. wullen mir ja verzeien das ich E. L. so kün in mein forigen brîff hab geschrieben; ich kont's verwar niet besseren, den es verdrus mich doch eyn wenig das wir nicks von E. L. vernamen; weil aber E. L. niet in heims ist gewest undt so eyn gelegenheit hat, wy mir E. L. geschrieben haben, so ist es E. L. schult niet, drum bit ich E. L. eum verzeihung das ich E. L. mit onrecht hab angeklacht...... *Datum* Antorff, in ser grosser eil, den 21 *Aprilis.*

E. L. gans dinstwilliche undt gehorsame dochter dy weil ich leb,

M. F. v. N. u. O.

A M. le Conte Jan de Nassaw-Catzenelenbogen, à Dilenbourg.

* LETTRE MLXXIII.

Le Prince d'Orange au Comte Jean de Nassau. Affaires d'Allemagne; le Duc J. Casimir.

*** Cette Lettre est la réponse aux points contenus dans l'Instruction de Ph. Engel: voyez n° 1047ª.

......Wolten E. L. dero begeren nach alsbaldt auf dero schreiben beantwortet haben, dieweil wir aber des Hern Herzogen von Anjou ankunfft, welcher den 19ten jetzverschiener *Febr.* zuw einem Hertzogen zu Brabandt alhie

zuw Antorff ist erwölet und geschworen worden, täglich 1582.
gewertig wahren, haben wir inen[1] so lang alhie bey unsz Avril.
auffhalten wollen, auff das er E. L., nicht allein von allen auffgerichten undt ergangenen ceremonien, sonder auch was ire Hoch. mit diesen Landtstenden diesen sommer gegen den feindt vorzunemen inwillens, desto eigentlichern und gewissern bericht möcht mitbringen. Undt obwoll E. L. er nicht allein was sich in diesen länder in ihre Hoch. frölichen ankunfft[2] zugetragen, sonder auch wie freundtlich die Küninginne, dieweill er selbst allda gewesen, ire Hoch. alda empfangen, wie herlich ire Ma[t] inen die zeidt uber er in dero Küningreich gewesen, gehalten, und wie stadtlich sie inen in diese lände vergleiten lassen, genugsam vernemen werden; jedoch damit E. L. desto besser sehen mögen was affection und freundtlicher zunaigung ire Ma[t] zu irer Hoch. und diesen länden haben, schicken wir E. L. zu mehrerer zeugnüs copey desjenigen so ire Ma[t] unsz, mit eigener handt, undt was sie darneben den Lanstenden alhie zugeschrieben (1), nicht zweifflendt es werden E. L. ein sonders wolgefallen darab nemen.......

Soviel nuhn.... E. L. endtschuldigung und die ursachen warumb Sie sich nicht wider in Ihro guvernament undt Stadthalter-ambth des Fürstenthumbs Geldren und Graveschaft Zütphen eingesteldt, thudt anlangen, hetten wir zwar nichts liebers sehen mögen dan das E. L. unserm letzten schreiben (2) under *dato* den 11[ten] *Dec.* 1580 zu Delfft ausgangen undt den ursachen darinnen angezogen,

---

(1) *zugeschrieben:* la Lettre 1069.
(2) *schreiben:* la Lettre 1012.

[1] Engel. [2] Joyeuse Entrée.

1582. dazumal nachgesetzet und diesen länden und unsz, wie
Avril. bevor, mit Irem guten rath und thadt beygewohnet hetten; wolten vorhoffet haben es würde E. L. undt unsrem gantzen Hause zuw desto mehrer wolfhardt undt glücklichem zuwstande gereichet haben; dieweil aber dasselbige, wegen E. L. dazumal angeregter endtschuldigung undt sunst anderer schwären ungelegenheidt halben, so E. L. mitlerweil vorgefallen, nicht hadt beschehen mögen, wollen wir E. L. damit gerne endtschuldiget halten undt desto weniger nicht alles das zuw ausfhürung dieser sachen undt zuw erhaltung unsres Hauses namen undt wolfhardt dienlich, unsrem besten vermögen nach, undt so woll E. L. als unsz zu gutem, handthaben undt befördern helffen; wie wir dan nicht zweyffeln E. L. werden dasselbige dero orth, nicht weniger als wan Sie alhie gegenwertig, zu thun nicht underlassen.

Zum andern, was den Hn Herzogen Casimiren thudt betreffen, werden E. L. ausz unserm lesten schreiben (1) ausz Amsterdam den 20 *Junij* 1581, unsere meinung weidtläufftig genugsam verstanden haben, dan wir soviell s. L. person, standt, undt wesen anlangt, anders nie nichts begert oder gewünscht haben dan das wir derselbigen angenehme fründtliche dienst undt wolgefallen, unserm vermögen nach, hetten erzeigen mögen, wie wir dan dasselbige noch jederzeidt zu thun wolgenaigt undt begirig seindt. Was aber *Dathenum*, *Beutrichium*, undt Hembize, undt die *calumnias* die sie in Deutschlandt undt Franckreich hin und wieder von unsz ausbreiten sollen, anlanget, gibt unsz gar nicht zu schaffen was sie undt ires

(1) *schreiben:* la Lettre 1035.

gleichen unschamhaffte und leichtfertige leuth erdencken 1582.
mögen, dan, Godt lob, unsere ehr, glimpff, undt namen Avril.
ahn solchen zeugen nicht gehangen; wollen unsz also auff diesmall auff ermeltes schreiben hiemit referirt haben, undt damit zwischen ire Hoch. und hochermelten Hern Hertzogen *Casimiro* undt diesen länden desto bestendiger freundtschafft undt correspondentz gehalten möge werden, ist ihre Hoch. vorhabens auff's ehist etliche persönen zu i. L. abzufertigen, dero guten hoffnung undt zuversicht es werden i. L. an obermelten gesandten werbung ein sonders wolgefallen haben. Es ist vorwahr ire Hoch. ein holdtseliger undt mit hohem verstandt wolbegabter Fürst, davon (wie wir dan bis dahero anders nicht haben spüren mögen) diesen länden alle wolfhardt und glücklicher zustandt, nicht allein in dem das zu gemeiner ruhe undt friedens, sondern auch der religions- undt politischen sachen befürderung dienlich, zu gewarten, also das wir verhoffen es werde ihre Hoch., vermittelst Göttlicher hülff, ein einiges mittel sein dadurch die wahre Religion, nicht allein in diesen länden, sonder auch in Franckreich, in einen friedlichen standt gebracht undt erhalten möge werden.

Was die Graven-correspondentz undt die andere püncten mit der städt Ach, Premen undt den Gülischen, Markischen, Bergischen undt Münsterischen wegen der religion anlanget, künnen wir keine bessere mittel oder gelegenheitt sehen etwas ersprieslichs darinnen zuw handlen, dan jetzunder mit irer Hoch.; damit aber dasselbige desto füglicher geschehen möge, hetten wir vor's beste angesehen das die confederations-verwandten einen oder zwen der irigen hieher geschicket umb desto besser

1582. undt grüntlicher mit inen zu handlen, dan es sunst be-
Avril. schwerlich soll geschehen mögen; welchs wir doch E. L. heimgesteldt haben wollen, dan sie unsz derwegen nie angelangt oder geschrieben. Undt obwol etliche sein die den Churfürsten zuw Cöllen, im fall er sich in den ehestandt begeben würde, gerne bey der Chur gehandthabt sehen wolten, auff das anderen die darnach stehen würden, der wegh möchte geschlossen werden, khünnen wir nicht sehen warumb sich diese lände ermeltes Churfürsten solten annemen, dieweil wir bisz dahero anders nichts gespüret, undt also wohl in der geheim alsz offenbarlich vernommen, das er sich bisdahero nicht anders gegen sie als irer grösten feindt einer verhalten.

Wasz E. L. unsz von Breda, Gröningen undt Lingen zuschreiben, möchten wir nichts liebers sehen dan das etwas fruchtbarlichs damit möchte gehandlet werden, wolten es auch den Landtstenden alhie woll vorgehalten haben, khünnen aber nicht wissen auff was fundament oder grundt man sich mit denjenigen die sich der sachen annemen wolten, handlen möchte, ehe das man ire meinunge undt anschläge angehöret undt verstanden.... Antorf, ahm 22 *Aprilis*.

E.[1] L. dienstwilliger Bruder,

WILHELM PRINTZ ZU URANIEN.

Dem Wolgeb. unserm freundtlichen lieben Brudern, Johan Graven zu Nassauw *etc*.

[1] E. — Bruder. *Autographe*.

* LETTRE MLXXIV.

Le Prince d'Orange au Prince de Condé. Il désire fort sa venue (MS. P. C. 29). 1582. Avril.

Monsieur, je vous remercie humblement de ce qu'il vous a pleu avoir soing de moy durant ma blessure, et comme je suis asseuré que vous louerez Dieu avecq moy de la guarison que j'espère Il m'envoyera bientost, aussi je vous en ai bien voulu en escrire un mot par les présentes; c'est que, comme tous les médecins et chirurgiens m'asseurent, et comme je le sens aussi en moi mesmes, Dieu m'a mis non seulement hors de ce danger, mais, moyennant Son ayde, [et[1]] les apparences d'une brefve guarison, laquelle, Monsieur, j'essayeray d'employer pour vous en rendre service en ce qu'il vous plaira me commander. Et quant au faict pour lequel le Sr de Villesaison, présent porteur, est venu en ce pays, il a entendu pleinement quel en est l'estat et en quelles dispositions sont les affaires depuis la venue de son Alt.: je serai de ma part très-aise et tout ce pays bien honoré, s'il vous plaist, Monsieur, [de] nous venir aider à descharger entièrement ce pouvre pays de la tyrannie de l'Espaignol, comme aussi j'entens que son Alt. le trouve bon et vous en escrit, et m'asseure que vous y serez le très-bien venu; mais d'aultre part je suis marri que les affaires sont en tel estat que le moyen ne se présente de vous honorer de charges assez dignes pour la qualité de vostre personne; mais, ayant entendu comment le tout s'est passé, j'espère que vous le prendrez de bonne part. Nous ne lairrons[2] cependant,

[1] ès (?). [2] laisserons.

1582. Avril. Dieu aydant, de faire cognoistre combien nous désirons vous honorer et, quant à ce qui me touche en particulier, vous pouvez, Monsieur, faire estat de moi, comme de celluy sur quy vous avez puissance entière de commander, car je seray tousjours prest à vous servir en tout ce qui dépendra de ma puissance.... Anvers, 25 avril.

Vostre bien humble serviteur et amy,

Guillaume de Nassau.

† LETTRE MLXXV.

Le Cardinal de Granvelle à la Duchesse de Parme. Réflexions diverses (MS. B. GR. XXXII. p. 74).

. Cette Lettre et quelques autres, écrites d'Espagne en avril, furent interceptées. *Bor* les publie: II *Bijv.* p. 101 — 113.

. . . Je ne sçay quelle rotture[1] de guerre nous attendons, faisant le Duc d'Anjou ce qu'il faict du sçeu et consentement de son frère et avec son assistence, comme aussi il ayde à la Royne sa mère, qui ouvertement se joinct pour nous faire la guerre avec Don Antonio; il est bien cler que, s'ilz pouvoient faire dadvantaige, ilz le feroient, mais nous ne nous sçavons ayder de noz forces, ny les congnoistre, ny considérer en quel estat sont ceulx qui nous inquiétent à tous coustelz, jusques à procurer la descente de l'armée du Turc....

. . . . Y-a plus de 15 ans que j'ay solicité sa M. estre deschargé de l'Eglise de Malines, que comme v. Alt. sçait j'accepta fort mal voluntiers car je prévéois[2] assez ce qu'en adviendroit, et par mon absence l'on ne consuyvoit[3] le fruyt que sa M. prétendoit par l'union des abbayes aux

[1] rupture. [2] prévoyois. [3] obtenoit (*consequi*).

Eveschez, qu'estoit afin que les Evecques entrevinssent en 1582.
la négociation des Estatz de Brabant, pour s'opposer au Avril.
Prince d'Oranges et aultres de sa suyte, qui troubloient les affaires et pour encheminer mieulx les abbez, lesquelz, abusez du dit Prince d'Oranges, luy ont donné la commodité de mal faire à eulx mesme et à la reste... Madrid, 27 avr.

† LETTRE MLXXVI.

Le Cardinal Granvelle à Fonck. Affaires des Pays-Bas (MS. B. GR. XXXII p. 87.).

⁂ Granvelle eut longtemps, dans le sens littéral du mot, de la peine à croire que le Prince d'Orange ne fut pas mort. Il écrit le 28 avril à M. de Bellefontaine: «....Vous sçavez que je n'ay oncques heu grand espoir de la délivrance de Mr de Champagné, »pendant que le Prince d'Oranges vivroit et auroit crédit des Pays »d'embas: il est mort, cela me faict espèrer mieulx de ceste délivrance, et a esté son heur que les Gantois se soient résoluz, de sur »la grande instance qu'en faisoit Oranges, l'on ne luy aye donné...» (MS. B. B. I. p. 257). Le 5 juillet 1582 «....Je tiens le Prince »d'Orange pour mort, sans m'arrester [à] ce que dient les François, »qu'il est guéri et vad partout; car il est invisible, et s'il vivoit, »feroit plus de bruyt, et peult-estre ne comporteroit au Duc d'Anjou »ce qu'il faict, que veult commander fort absolutement à la Françoise, dont plusieurs ne sont contens, et si Aldegonde ha mené »à Vlessinghe l'ung des filz dudit Oranges, Mauris, pour l'en mectre »en possession, cela faict plus penser qu'il soit mort. J'espère bien »plus de la délivrance de Monsieur de Champagney que quant ledit »Oranges vivoit et l'espérerois encoires plus, si ledit d'Aldegonde »estoit mort....» (MS. B. B. I. p. 265). Et même encore le 8 sept. il croit toujours que le Prince d'Orange est mort, et «qu'à sa place »on conduit quelque fantôme qui ne parle» († MS. B. GR. XXXII). A M. de Bellefontaine, le 23 sept.: «On ne voit pas que le Prince »d'Orange face action d'homme vivant» (MS. B. B. II. p. 289).

2. . . . . Il fut esté bon pour les affaires que le Prince
ai. d'Oranges fut mort soubdaynement, car je m'asseure qu'il aura procuré, devant que de sortir du monde, d'accommoder ses bastard et sa nonnain, mère d'iceulx, et d'entabler[1] practiques pour establyr, tant qu'il aura peu, le Duc d'Alançon, afin que de luy ses dits bastards ayent quelque port[2], mais j'espère qu'il le payera, comme il ha faict de trahyre [Don Juan]; peult estre a Dieu laissé le dict d'Oranges plus longuement en vie pour le plus chastyer en ce monde et aussy en l'aultre, si les douleurs et tormentz qu'il a sentu ne l'ont faict recongnoistre envers la divine Majesté; je tiens que l'on a tenu cachée sa mort quelques jours, et mesmes pour le temps que l'on dict que nul n'estoit admis vers luy sinon les médecins. Sainte Aldegonde s'est incontinent rangé au Duc d'Anjou, qui de luy se sert principallement. Je vouldrois que, pour l'affection qu'il portoit au dit d'Oranges, il se fut faict ensevelir avec luy, comme se souloit faire aux Indes des femmes plus aymées des Princes de ce coustel-là. Je tiens que, quel qu'il soit, Alançon aura bien à faire de drapper[3] avec Hollandois, Zeelandois, Frisons, Flamands, Gueldrois, et aultres, dont il ne sçaist la langue et avec son nez de pantouffles aura bien à faire de se mectre tant en grâce du peuple, comme estoit le dict d'Oranges, qui sçavoit banter, converser, et boyre avec eulx, et avec la langue les tyrer à ce qu'il vouloit....

. . . . Le traicté faict l'an 48 avec les Estatz de l'Empyre est nécessaire, comme vos lettres contiennent, pour la bonne conduicte des Pays d'embas et pour éviter nul inconvénient, mais cela n'entendent pas ceulx de pardeçà,

[1] préparer, mettre en train. [2] refuge. [3] s'entendre.

et est grand mal que, ny le conseillier d'Assonlenville, que ne sçayt la langue Allemande, ni l'aultre de pardelà, n'ayent tenu plus de compte du regard qu'il convenoit avoir¹ à l'endroit de l'Empyre, et je ne veulx excuser nostre Prince que de son coustel il n'y ait faict faulte en avoir envoyé Ambassadeurs Espagnolz pour complaire à l'Impératrice, qui non seullement ne sçavoyent la langue allemande et latyne, mais que n'estoient oncques sorty d'Espagne, ny n'avoient congnoissance aulcune des affaires des Pays d'embas.... Madrid, 12 mai.

1582. Mai.

LETTRE MLXXVII.

Le Cardinal de Granvelle à M. de Bellefontaine. Mort présumée du Prince d'Orange (MS. B. B. I. p. 262).

....Je tiens pour toute certaine pieçà la mort du Prince d'Oranges que n'est advenue que trop tard, et, s'il ne s'est recogneu à la fin avec tant de douleurs et de tourments, j'eusse souhaitté qu'il fut mort soudain, afin que Alençon et tous les Françoys de sa suite fussent estez massacrez, que il est apparent qu'ilz fussent estez, que seroit ung beaul descombre. La Royne d'Angleterre [puis on] jà prandre umbre du dit Alençon, congnossant qu'elle l'a offensé, qu'il est François, et ne le vouldroit voisin puissant; elle le traverse (1) soubs main en Hollande et Zeelande, et

(1) *traverse*. Le 17 juillet Granvelle écrit à M. de Bellefontaine: « La Royne d'Angleterre traverse jà soubz main Alançon, » et faict passer fil² à fil Anglois pour les rebelles, que jà s'estonnent » de veoir que Alançon prétend de commander si absolutement; les » Hollandois et Zélandois n'en veulent point. Le Roy de France,

¹ ayant. ² peu à peu, séparément.

1582. [marsoulle] Flessinghes, où elle vouldroit bien mettre le
Mai. pied, si elle pouvoit. Il ne peut estre que la mort d'Oranges ne cause de grands changemens; Dieu doint qu'en mieulx... Madrid, 20 mai 1582.

* LETTRE MLXXVIII.

Le Prince d'Orange au Prince de Condé. Mort de la Princesse d'Orange.

** La Princesse étoit décédée le 5 mai, d'une maladie de très peu de jours, causée par les soins et les inquiétudes pour son époux. «Sij is seer Christelijk in den Heere ontslapen, als de Prince nu vrij »aen de beter hand was, en den 2 Meij, wesende biddag, zijn kerk»gang gedaen hadde, daer sulke toeloop was van volk om den Prince »te sien dat men naulijx uit noch in de kerke konden komen... Welk »overlijden den Prince sulken droefheid aenbracht dat dit nieu »ongeluk zijn gesontheid seer verachterde: » *Bor*, II, p. 316ᵉ. — « Ingenti non solum marito carissimo, sed etiam omnibus desiderio » sui relicto, decessit: » *du Thou: Hist.* 75. p. 557c.

Monsieur. Encores que j'aie senti de plus prest la perte que j'ai faicte de ma femme pour plusieurs raisons, si est-ce que je ne laisse de cognoistre que plusieurs gens de bien y ont perdu avecq moy, pour la grande amytié et affection qu'elle a porté à touts ceulx qui ont aimé Dieu, et quant à vous, Monsieur, je vous puis asseurer que vous y avez perdu une bonne parente et amie, qui vous honoroit et aimoit, aultant que Prince de la Chres-

»dissimulant avec nous, faict ce qu'il peult pour Alançon» (MS. B. B. I. p. 269). Et le 26 mai, à la Duchesse de Parme: « La Roine d'An»gleterre craint sans doute de voir Alançon introduyt aux Pays »d'embas sans le Prince d'Orange, duquel elle confioit » († MS. B. Gr. xxxii. p. 91).

tienté; j'espère que vous ne lairrez[1] pour ceste affliction 1582.
qu'il a pleu à Dieu m'envoier, de continuer en mon endroict Mai.
et de nos petits enfans la mesme bonne volonté qu'il vous a pleu nous porter par cy-devant, comme j'essaieray de ma part de l'entretenir par tous debvoirs et services que je vous feray, quant j'en aurai le moien. Vous avez peu entendre par le Sieur de Villesaison en quel estat et volonté il a laissé son Alt.; elle est encores de mesmes, comme Mr de la Rocque vous fera entendre et aussy quel est l'estat de pardeçà, duquel il s'en va plainement informé; j'ai esté fort aise d'entendre par luy le bon estat des Eglises de France. Je prie Dieu qu'Il les veuille maintenir en bonne paix et repos et, nous aiant délivré de nos ennemis, que nous le puissions servir semblablement en bonne paix..... Anvers, 29 mai.

Vostre[2] bien humble serviteur et amy,
GUILLAUME DE NASSAU.

LETTRE MLXXIX.

Le Comte J. de Nassau au Landgrave L. de Hesse. Desseins du Pape.

*** Le Comte écrit à un adversaire des Calvinistes: voyez T. VII. p. 539, *sq.*

Durchl. hochgeb. Fürst! ...E. G. schreiben, sambt den beigelegten zeitungen was für anschläge auff die stadt Genff sollen vor sein, hab ich entfangen.... Nun ist nicht one das solliche und dergleichen geschwinde und gefher-

[1] laisserez. [2] Vostre — amy. *Autographe.*

1582. liche practicken vorlengst sein vorgewesen, wie ich dan
Mai. bei gutter zeit davon vertreulich bin avertiret worden, und die trennungen so nun ein gutte zeit her, der religion halben, unter den Evangelischen Stenden im Reich vorgelauffen, von den Jesuiten und ihren anhangen zu dem ende sonderlich sindt erpracticirt, allerdings gerichtet und angestellet worden; dieweil aber bey diesen sorglichen leufften nicht allein bedencklich, sondern auch gantz gefherlich ist von sollichen und dergleichen sachen ichtes, sonderlich aber über feldt, zu schreiben, hab ich deren dingen bei niemandts im geringsten nicht gedencken, viel weniger an jemandts davon je etwas schreiben dörffen. Und trag ich doch an meinem ort die vorsorg, und dasselb aus allerhandt mich darzu bewegenden und nicht[1] wiegenden motiven und ursachen, das es dem Bapst und seinem anhang nicht allein umb die stadt Genff und die Reformirte kirchen, als dem schwechisten und verechtlichsten hauffen, zu thun sey, sondern das er mit denselben nur der sachen einen anfang machen und dadurch gelegenheit erlangen und überkommen mögen folgents allen Evangelischen Stende welche sich vom Babstumb abgesondert und zu den Auspürgischen Confession bekennen, ebenmessiger gestalt zuzusetzen und dieselbige zu unterdrücken und auszurotten; wie ich dan die gewisse nachrichtung habe was man nicht allein dem König zu Hispanien nun etzliche jhar hero, sondern auch der Keiserl. Ma[t] selbsten, davon für unterschiedliche und ausfhürliche discurs gemachet und noch teglichs damit zu ohren liegt; und kan daneben E. G. in dinstlichem vertrauen nicht verhalten das ich noch kurtzverrückter zeit

[1] wenig *omis* (?).

ein schreiben gesehen so ein vertrawete person an einen 1582.
anderen gethan, darin, unter andern, vermeldet wirdt, Mai.
das mich von glaubwürdigen leuten von Paris aus geschrieben sey worden, wellicher gestalt der Bapst sich zum hefftigsten bemühe zwischen ime und dem König zu Hispanien, Italiänischen Fürsten, und andern mehr, welche ich nicht nennen darff, newe confoederationen und verbündtnüssen anzurichten; auch angehalten habe das derwegen ihrer alderseits vertrawete leute gesteldt, entweder zu Venedig, oder an einen andern gelegenen ort, in Italien oder auff den grentzen, zusammen geschicket werden solliche sachen zu beradtschlegen und im werck zu stellen, nicht allein die Niederlände, sondern auch alle Evangelische Stende im Reich, dadurch mit gesambter handt und zuthun zu überziehen und heimbzusuchen; derwegen dan gutt auff- und vor sich sehen, mehr dan hochnötig were, und E. G. ich ein sollichen zu dinstlicher wiederantwort nicht habe verhalten wollen.... *Datum* Dillenberg, den 30ten *Maji A°* 82.

An Landtgraff Ludwig zu Hessen.

† LETTRE MLXXX.

Le Cardinal de Granvelle à Fonck. Relative au Comte de Buren (MS. B. GR. XXXII. p. 95).

. Il paroit que le Cardinal avoit proposé d'offrir aux Hollandois, le Prince d'Orange mort, le Comte de Buren pour Gouverneur. Idiaquez lui écrit le 30 avril: »....Assi como si el Pr. viviera, »que davan en pie las mismas causas por que se puso el hijo en »prission, assi parece que, si es muerto Orange, aura mas que ver »en hazer alguna demonstracion con el hijo de liberalidad, sin

1582. »aventurar la persona sino assegurandosè della, pero quanto à lo
Juin. »del trocar los estados que hereda el Conde por otros de aca, holgara »su M. de saber si V. S. I. entiende por el de Bura, o por otros del »padre, y si cree que siendo el muerto se intentara del Principado »de Oranges, y de lo que tenia en Borgoña, y lo que convendria »hazar para que Franceses o otros no se mezden... » (MS. B. Gr. xxxii. p. 81). — Le 28 mai Fonck écrit de Lisbonne au Cardinal: « Si les »Hollandois vouldroient demander cy-après le Comte de Buren pour »leur Gouverneur et par son moyen soy réconcilier au maistre, avec »exclusion des Françoys, seroit sans faulte mieulx l'avoir eslargy en »temps et spontanément, que l'avoir retenu jusques à la dernière »heure.... » (MS. B. Gr. xxxii, p. 93).

...Vous avez respondu fort prudentement à Don Diégo de Cordova en ce du Comte de Buren que veult tout entendre, *et nihil tacet*(1). Je me garde fort bien de luy dire fors ce que veulx que l'on saiche; je tiens que sa Maté aura escript au Prince de Parme pour avoir advis de pardelà sur ce point: il y a les confiscations de bien du père; en ce que luy vient de la mère, l'on ne luy peult faire tort. Il y-a frères et soeurs et, comme vous dictes, y-a beaucop à considérer. Dieu voule¹ que les Hollandois se voulussent réduyre et l'avoir pour gouverneur; les François me tiennent en peyne, qu'escripvent que Oranges vit et que l'on l'a veu en une fenestre avec Alançon, avec seullement un petit emplastre en l'une des jouhes; *fortassis spectrum*;

---

(1) *tacet*. Et cependant le Roi aimoit beaucoup les serviteurs discrets. Le 10 oct. 1584 Don Juan de Zuniga écrit au Cardinal: »V. I. S. conoce la condicion de nostro amo, que de lo que anda »publico por las calles, quiere que se guarde secreto. » Cela l'empêcha de publier sa nomination comme Gouverneur du Prince royal, dont il remercie le Cardinal (MS. Brux. i. p. 343).

¹ veuille.

je n'en sçay que dire et veulx encoires espèrer(1) qu'il soit 1582.
mort, pour me donner à moy-mesme ce contentement, Juin.
puis que cela ne peut nuyre: l'on assure fort que sa nonnain appostate soit morte de pleurésie, il seroit bien les avoir enterré ensemble tous deux... Madrid, 2 juing.

† LETTRE MLXXXI.

Wilkes à Walsingham. Conférences avec M. de Bellièvre sur les affaires de France et d'Angleterre (MS. P. BR. p. 97).

*** Thomas Wilkes, attaché en 1573 à l'Ambassade d'Angleterre en France, employé plus tard en diverses missions diplomatiques (par ex., en 1577 « heeft de Koninginne... aen den Koning »van Spaengien gesonden een Edelman, genaemt Meester Th. Wil»kes, Secretaris van den secreten Raet: » *v. Meteren*, p. 127c). *De Thou* le nomme « perspectâ prudentiâ virum : » *Hist.* l. 64, p. 224b.— Durant le Gouvernement de Leicester, a° 1585—1587, il fut placé par la Reine dans le Conseil d'Etat des Provinces-Unies, et s'opposa avec beaucoup de vigueur aux prétentions aristocratiques des Etats : *Kluit, H. Staatsr.* II. p. 271, *sqq.*

Monsieur. Ces jours passez Mr de Bellièvre a esté en

(1) *espèrer.* Voyez p. 76 et 97. Le 27 mars le Cardinal écrit à M. de Bellefontaine: « ...Ce que je vous ay escript de la mort du Prince »d'Oranges, est par discours, et non par advertissement certain, et »ce que de si après vostre amy n'en peult riens descouvrir, ny »aultre, me faict tant plus croire la mort, car aultrement l'on le »verroit et feroit plus de bruyt: l'on escript maintenant de Paris »qu'il est retombé malade, qu'il ha la teste enflée, et que souvent il »resve, ce sera pour peu après publier la mort, pour éviter l'opinion »de diffidence d'aulcuns, que se plaingnoient de ce qu'estant vivant, »l'on ne le leur monstroit.... » (MS. B. B. I. p. 228).

1582. ce pays, avecq lequel j'ay eu, par le commandement de
Juin. Msg[r] le Prince, plusieurs conférences, et d'aultant qu'aulcunes sont de telle conséquence qu'elles appartiennent au fait de la Couronne d'Angleterre, je n'ay voullu faillir de vous en advertir, et vous prierai me faire cest honneur de m'en donner responce; car j'espère que nous en pourrons tirer quelque fruict, tant pour l'asseurance de toutes les Eglises, que des Royaumes de France, d'Angleterre, et des Païs-Bas. Premièrement je vous dirai qu'il me semble son ambassade avoir esté à trois fins, l'une de recognoistre l'estat du païs, et quelle affection on portoit à son Altèze, asçavoir si elle estoit vraie ou simulée; le second d'exhorter Mons[r] le Prince à prendre les affaires de son Alt. à coeur et d'avoir soing de sa personne; le troisiesme, de remontrer les extresmes insolences et cruaultez des gens de guerre qui pillent et [bouleversent] la France, soubs umbre de venir au secours de son A. Il me semble qu'il luy a esté très-bien satisfaict au premier et au second poinct, et quant au troisiesme, on en a tellement traicté que le Roi a envoié argent comptant, affin qu'on donne aux soldats passants par la Picardie, à chascun deux escus, à condition qu'ils passeroient an petites trouppes et paieroient leurs hostes. Il s'est passé plusieurs propos touchant les nations estrangers et le moien de s'y gouverner; tant y-a que je n'ai peu observer rien aultre chose qu'une bonne affection du Roy, une très-bonne de la Roine-mère, et une très-affectionnée de la Roine de Navarre. Nous avons beaucoup parlé des affaires d'Angleterre, mais le tout de ses propos me sembloient revenir à deux chefs, asçavoir que de long temps les Espaignols eussent bien voulu praticquer que le Roi se fust

tenu quoi, pendant qu'ils eussent exécuté leurs entrepri- 1582.
ses sur l'Angleterre, et qu'ils ne faisoient difficulté de Juin.
l'exécuter, tant pour raisons de leurs grandes forces, que pour l'intelligence qu'ils avoient dedans le païs, et pour les troubles qu'ils eussent suscitez pour le faict de la Religion; que le Roy de France en avoit quelquefois esté tenté, à raison, comme il disoit, qu'il[1] se veoit asseuré de l'amitié de la Roine, mais que l'intérest que la France auroit, si l'Espaignol devenoit si puissant, et mesmes aiant réduit ce païs, ce qu'il feroit aisément, s'il avoit l'Angleterre, et d'aultre part l'obligation que la Couronne de France avoit au feu Roi Henri VIII, qui rompit son alliance si [à] propos avecq l'Empereur, quand le Roi fust pris, que cella les avoit faict réduire à ceste conclusion de ne le souffrir; voire mesmes si le Roi d'Escosse rompoit avecq la Roine, qu'ils se déclareroient contre lui, sachants bien qu'il ne le fera jamais sinon sur l'espérance qu'il aura de l'amitié de l'Espaigne. Et sur ce poinct nous avons eu plusieurs propos; il m'a mesmes confessé que ce n'est pas sans cause que vous redoubtez les entreprises de M. d'Aulbigni, et vous puis asseurer, Mr, que sur cest article et aultres, je n'ai obmis de ce que j'ai pensé pouvoir servir (comme je m'y sen tenu et obligé) au service de la Couronne d'Angleterre. De ces propos, traictants de la grande puissance et intelligence du Roi d'Espaigne, nous sommes tombez à traicter des moiens qu'il y auroit de s'asseurer à l'encontre, et avons trouvé l'un et l'autre que la bonne amitié du Roi, de la Roine vostre maitresse, et de son Alt. estoit nécessaire; il m'a fort prié de faire tant envers son Exc. qu'elle empesche

[1] *Négation omise.*

1582. ceuls qui vouldroient mettre division entre les frères ; à
Juin. quoy je lui ai respondu que s. Exc. n'est pas si mal advisée qu'elle ne sache assez que l'amitié du Roi est plus nécessaire à son Alt. que rien qui soit en ce monde, et que jamais on n'eust conclud avecq lui, sans cest espoir qu'il y auroit amitié, au moins quand les contracts seroient exécutez, mais qu'il estoit nécessaire que de leur part ils fissent le semblable vers la Roine; là-dessus il me fist plainte, à sçavoir du mariage, et qu'il lui sembloit que de vostre part vous ne parliez point ouvertement et que le Roi accordoit tout ce qui lui est demandé, mais qu'il y avoit tousjours quelque chose à dire, tellement qu'on n'en pouvoit venir à la conclusion. Sur quoy il me pressa de lui dire ce qu'il m'en sembloit debvoir advenir; je lui respondi qu'aultrefoys j'avoi esté en grand doubte s'il se feroit ou non, mais qu'à présent je pensoi qu'il ne se feroit point, parceque, s'il n'y eust point eu d'empeschement, que ce fust esté faict par ci-devant. Il me sembla entrer en doubte, si le mariage ne se faisoit point, si l'amitié demeureroit bonne; il me fit assez cognoistre qu'il le désiroit bien fort et me fist là-dessus de fort beaux et sages discours : je lui respondi que, puisqu'il me parloit si franchement, que je lui diroi aussi ce qui me sembloit empéscher les Anglois de parler ouvertement. Premièrement, que je ne pense point qu'on peult persuader, sinon avecq une très-grande difficulté, à la Roine d'entrer en guerre ouverte avecq le Roi d'Espaigne, parceque s'estant trouvée si bien et si longtemps d'avoir la paix, que difficilement en cest age elle vouldra changer de façon de vivre, et que par advanture il n'estoit pas seur pour l'Angleterre de mettre les armes entre les

mains de ceuls qu'il fauldroit nécessairement emploier, 1582.
et pour tant que le meilleur seroit de ne point par trop en Juin.
solliciter sa Ma^té, et qu'avecq peu d'aide que pourroit faire la Roine, le Roi et son Altèze sont forts assez pour tenir en bride le Roi d'Espaigne, mais qu'il estoit du tout nécessaire de bien asseurer la Roine et Messieurs de son Conseil, ce que les François n'avoient jamais bien faict, mais avoient tousjours traicté ainsy les Anglois finement et non point ouvertement, au moins que les Anglois le croioient ainsi, et qu'il n'en debvoit doubter, car je le sçavoi très-bien; sur quoi je luy alléguai plusieurs choses et n'oubliai à toucher la Maison de Guise et ses alliez et parentz, et les menées d'Escosse; il me respondit qu'il ne pouvoit nier que ceuls de Guise n'eussent crédit en France, et trop grand, et qu'ils le monstrèrent bien à l'entreprise sur Strasbourg, mais que leur crédit estoit plus petit vers le R.[1] qu'on ne pensoit : il me pria de le croire, m'asseurant qu'il le sçavoit bien, adjousta que les Princes du sang en partie en sont cause, mais qu'il s'asseure que, la paix demeurant en France, comme il veoit le Roi et le Roi de Navarre y estre très-bien disposés, que les Princes tiendront leur rang et qu'il n'y aura pas grand danger de ceste part à l'advenir. Quant à l'Escosse, il me dict que le Roi n'y avoit aulcune practicque, et qu'il avoit esté mal content de ce que le Roi d'Escosse avoit presté l'oreille au Roi d'Espaigne, et me pria, sachant que vous, Monsieur, de vostre grâce me portez amitié, que je vous escrivisse qu'il estoit tellement asseuré de la volonté de son maistre que la Roine ne pourra demander juste assuerance, quelque qu'elle puisse estre,

[1] Roy.

1587. Juin. que le Roi ne lui accorde, et qu'il ne soit prest de lever tout soupçon de toute deffiance; je lui respondi que je me sentoi obligé aux Royaulmes de France et d'Angleterre, et aux Païs-Bas, tellement que je ne sentoi en lieu du monde aulcune obligation sinon en ces trois, et que je m'estimerois bien heureux si devant ma mort je pouvoi veoir ces trois païs en bonne amitié, car je le les tiendrai pour invincibles, et s'il pensoit que, vous en escrivant, je feroi service à la Couronne de France, je le feroi. Cependant, s'il lui plaisoit me faire quelque ouverture des asseurances, que j'en serois bien aise; il me dict que vraiement je feroi service à la France, et qu'il me prioit de lui mander ce que j'en entendroi, mais qu'il ne sçavoit point plus grande asseurance, sinon de faire entrevenir son Alt. et ces Païs de par-desà, avecq lesquels il pensoit que la Roine, tant pour les serviteurs qu'elle y a, que pour la nécessité des commerces et pour l'inclination du peuple, y auroit tousjours grande amitié et des coeurs enclins à son service, tellement que si le R. se vouloit tant oublier que d'aller contre sa volonté, ce qu'il s'asseuroit qu'il ne feroit jamais, si est-ce que la puissance de la Roine et de son Alt., tant en ce païs qu'en France, donneroient trop d'affaires au Roi; je lui dis que cela me sembloit assez bien fondé, mais, d'aultant que le Roi et son Alt. sont frères, que cela pourroit engendrer soupçon; toutesfois aussi tost nous remettant en mémoire le premier Duc de Bourgoingne, qui estoit filz et frère de France, nous résolusmes qu'il est bien mal aisé, voire quand à moi je le juge imposible, que ces païs endurent jamais que leur Seigneur facent mal à l'Angleterre. Voilà, Monsieur, le sommaire de nos discours que nous avons

eu par diverses fois, que je vous ai bien voulu escrire 1582.
pour y adviser et, si j'y peus servir en quelque chose, je Juin.
m'estimerai avoir fait mon debvoir.

Quant à l'estat de ce païs, Auldenarde est encores assiégée et me semble que les ennemis n'y ont encores faict grand mal: nos reittres sont à Cambrai avecq sept ou huit-cens chevauls François; ils attendent des gens de pied pour s'acheminer ençà: le Roi d'Espaigne est délibéré d'envoier deux tiers d'Espaignols naturels et treize cornettes de Naples, il lève six-mil lanskenets pour envoier ensuite et, si le Turc ne vient, il les envoiera deçà, il n'arme point par mer contre Don Antoine, il a une forte armée en Portugal, mais les isles qui tiennent pour lui, sont fort mal défendues. — Je me recommande humblement à vos bonnes grâces et prie Dieu, Monsieur, vous avoir en Sa saincte garde. A Anvers, ce 9 juin 1582.

Vostre humble serviteur,

WILKES.

Toutes les villes du païs de Liège, excepté Liège et [Heu[1]], se sont opposées à l'inquisition de l'Evesque; ce presbstre appreste sa ruine, comme ont faict plusieurs aultres.

---

† LETTRE MLXXXII.

Le Cardinal de Granvelle à la Duchesse de Parme. Nécessité de résister ouvertement aux François (MS. GR. XXXII. p. 97).

...Je n'achève jamais de continuellement poursuyvre que

[1] Huy.

1582. à ce coup l'on mecte le tout pour le tout, et que l'on ne
Juin. comporte, ny aux François, ny aux Anglois, les termes dont ilz usent: car je ne sçay ce que nous pourrions despendre dadvantaige, si nous estions en guerre ouverte; et leur pourrions donner tant à faire qu'ilz s'en trouveroient empeschez, que serviroit pour les faire recongnoistre, et si serions en hazard de gaigner quelque chose, et non seullement de perdre, comme nous sommes, aux termes auxquez nous demeurons avec eulx, mais noz résolutions sont tardives et, si j'estois près de v. Alt., je lui dirois pourquoy, que ne se peult escripre ni confier à aultre... Madrid, 10 juing.

† LETTRE MLXXXIII.

Le Cardinal de Granvelle à Fonck. Affaires des Pays-Bas (MS. B. GR. XXXII. p. 107).

...Je suis jà tant' accoustumé à négliger les calomnies des mesdisantz; *Regale est male audire cum bene facias;* mais ce que me gréveroit plus qu'il(1) resuscita les diffidences contre sa Ma^té, au si grand dommaige du publicque, et quant à ce que dictes aucuns m'imputent ce retour des estrangiers et aultres choses, vous sçavez ce qu'en est, et les Estatz mesmes qui les demandent, voyant la nécessité qu'ilz en ont, et s'ilz m'en faisoient aucteur, me feroient honneur, que en ce je ne mérite...

...Touchant les gouverneurs particuliers subalternes,

(1) *il.* Probablement il est question de Montigny, Seigneur de Renty, fort opposé aux Espagnols: T. VI. p. 606, *sq.*

' *Peut-être* tout.

je me souviens d'avoir ouy parler plusieurs fois, jà dois 1582.
le temps de feu l'Empereur et de la Royne Marie, tous Juin.
deux de glorieuse mémoire, de les faire triennaulx, à l'exemple des Gouverneurs de Naples, Sicile, et Milan, pour non les tant empiéter[1] et pour employer plusieurs et façonner gens, et je suis d'advis que l'on ne charge tant de gouvernement à ung et que chascung se contente d'ung, estant certain que d'en avoir donné plusieurs en ung est succédé partout des troubles, et pour leur avoir laissé, dois mon partement, prendre plus d'auctorité au préjudice du gouvernement général qu'il ne convenoit... Madrid, 30 juin.

LETTRE MLXXXIV.

J. Fontanus au Comte J. de Nassau. Sur les études des fils du Comte dans les Pays-Bas.

Der friede Gottes in *Christo*, übertreffende allen menschligen verstandt, seie mit E. L., deroselben Ehegemal, junger Herschaft, Landt und Leuden in ewighkeit, Amen!

Hoch- und Wolgeborner Grave, genediger Herr. . . . E. L schreibens, belangendt deroselben zwen jünsteg söhn, wo dieselbige zum bequemsten also *ad studia* möchten gesendet werden, das sie zugleich die Französische sprach von der jugent auff erlernten, habe ich empfangen und dessen inhalt nach der lenge wol verstanden. Was dan E. G. *propositum* anlanget, dasselbige lasse ich mir gantz wol gefallen und bitte Gott den Almechtigen das andere Herren demselbigen auch nachsetzen, damit noch jemant nach unserem abganck möge überich sein der das

[1] laisser prendre pied.

1582. Juillet. H. *Evangelium* lauter bekenne, erhalte, und verthedige. Wie aber E. G. fürnemen zum nützlichsten dieser orth in's werck gerichtet werden, sehe ich jezunder nicht. Dan betreffendt die Schule zu Leiden, mit derselben stehet's gantz unrichtich, angesehen Doctor *Danaeus* (1), der fürnembste *theologus* der in diesen länden zu finden, davon danne nach Gent gezogen und daselbst zu einen professore worden ist. Derselbige war zugleich der Französischer kirchen diener binnen Leiden, welche nu zue ist: auch sein etlige mehr gelerter leude von Leiden hinweck gezogen, einen merckligen hauffen studenten mit sich nemende; *in summâ* die schul zu Leiden gehet den krepsganck, und solches wegen des unruigen Caspars Kolhasen und seiner adherenten, welche sich gegen die christlige disciplin stellen und, mit hülff des Magistrats, einen grewligen *libertinismum* infüren; derowegen, obwol daselbst etlige gelegenheiden möchten gefonden werden die jungen Herren underzubringen, kan E. G. ich dannoch zu dieser zeit nicht rathen dieselbige dahin zu

(1) *Danaeus.* Lambert Danaeus, né en 1530 à Lyon, un des Théologiens les plus distingués de l'Eglise Réformée. Ses adversaires Ultra-Luthériens assignent une belle place à ses écrits; les condamnant avec ceux de Calvin et de Th. de Bèze: voyez, par ex. *Strueve*, *Pf. K.-Hist.* p. 389. En 1581 il avoit quitté Genève, où il étoit professeur, pour se rendre à Leide. — Il offrit de prouver, en présence du Prince d'Orange ou des Etats, l'hérésie de Coolhaas, manifestée dans ses écrits et dans ses prédications: *Trigland, Kerkelijcke Geschiedd.* Leyden, 1650: p. 183. « Den 30 Meij 1582 heeft Mr L. »Danaeus, eenen Franschen Professor, een Latijnsche Oratie ge»daen, waer in hij zeijde dat hij de Hooge Schole van Leijden ver»laten hadde om de oneenigheijdt van hare Leeraers: » *Ghendtsche Gesch.* II. p. 287.

stellen. Die Stadt Gent deucht mich weol bequemer dar 1582.
zu sein, weil die *studia* zimlich daselbst floreren, ge- Juillet.
treuwe und mir wolbekante leudt da sein; *item* die französische sprach viel gepraucht wirt, und auch *Adrianus*, E. G. voriger diener und junger Herren alter schulmeister, daselbst wonet; aber weil die Stadt den viandt also nach gelegen, insunderheit nu weil die Malcontenten Oudenarden inbekhommen haben, kan ich auch dahin nicht rathen; derwegen deucht mich, doch auff E. G. correction, das sie binnen die stadt Dorth oder Delft am besten bestellet möchten werden, dan in beiden steden sein französische schulen und ob sie schon in die gemeine lateinische schul gingen, künt man sie doch bei einen solchen hospiten oder schulmeister bestellen der im hause und über disch mit ihn französisch redet. Auch würde mercklich zur sachen dienen das sy einen *paedagogum* hetten der in *Latinâ et Gallicâ linguâ* recht gegründet were: dan mir stehet gentzlich für E. G. werden ihnen zum wenigsten zwehen diener zufögen, einen *paedagogum* und einen anderen jungen der iren warte..... Ich zweifele nicht dran man wirt allenthalben zimlige gelegenheit vinden: wan irer vier in kost und herberch bestelt würden, solde ich meinen das sie mit 500 Rheichsthaleren solten zukhommen, meine das jaer über, und bescheide cleidunck ausz. Man kunt's auch minner thun, dan umb 100 guld. bekömpt man einen zimligen tisch. Wolte Gott ich künte in der sachen etwas guttes thun, damit E. L. mein geneigtes hertz und sinne gegen Dieselbige noch weitersch möchten erkhennen. Die schul binnen Arnhem were wol zimlich: ich wolte auch gern mit verpflegung mein bestes thun, habe auch jezunder einen jungen predicanten zum kostganger,

1582 Juillet. der kurtz von Genève khommen und derwegen wol im französische geübet, wie auch in *theologiâ* und andere *studiis*, aber weil mir bekent is das E. G. darzu gantz nicht möchte gesinnet sein, ausz ursachen (1) die nicht noth zu vermelden, so sol disz andersch nicht von E. G. genomen werden dan das Dieselbige mein wilfertiges hertz zu mögeligen diensten erkennen.

Von newen zeitungen halt ich das unnöttich sei zu schreiben, weil ich nichts dan das alte habe, nemlich das alle dingen in unordnung gerathen und sich mehr zum underganck dan voersput[1] schicken: könte ich mich mit Gottes fürsehung nicht trösten, were ich und andere zum dot zu bekümmert; nu lasse ich's gehen wie es der liebe Gott schicket und warte als ein schlachtschaf bis dås ich einmal erloeset werde. Gott hat meinen getreuwen mithülffer *Casparum* Gent durch die pest hinweg genommen, desgeleichen *Alexandrum* Bentinck (2) mit seiner hausfrauwe. Es [reiset] alle tag etwas; ichallein bin hie im dinst. Der Her aller Herren wolle mir beistehen! — Beigelegte brive kommen von *Adriani* Koenichsloe nachgelassener wittiben. Er ist zu Brüssel nach langer quale gestorben. Im val E. G. etwas geliebte darauff zu andworden, werde ich die brieve bestellen.... *Datum* Arnhem, den 14ⁿ *Julij A°* 1582.

E. G. gantz dinstwilliger,

Johannes Fontanus.

Dem hoch-und wolgeb. Hern Johan Graven zu Nassau..., meinen genedigen Herren.

(1) *ursachen*. Le Comte aura redouté l'influence du Comte de Berghes et de sa famille.

(2) *Bentinck*. Voyez p. 73.

[1] *Holl.* voorspoed.

LETTRE MLXXXV.

Le Comte Jean le Fils au Comte J. de Nassau. Affaires religieuses à Siegen. 1582. Juillet.

*** Il paroit qu'on avoit introduit, conformément aux opinions des Calvinistes, quelques modifications dans le rituel de la St. Cène. Il n'étoit pas facile de les faire accepter.

Wolgeb. freundlicher lieber Herr Vatter. Ich kan E. L. nicht verhaltten wie das ich mich, neben meiner Hausfrauen und meinem hofgesinde, gestern suntags alhier zur *communio* hab finden lassen, und seind unser zusammen 30 persohn gewesen. Es hatt sich aber niemands von Bevehlhabern, Burgemeistern, oder auch andern bürgern darzu finden lassen, den allein der keller und Alexander mit ihren weibern. Es haben sich aber ihrer etzliche erkleret und angeben zur erster *communio* sich zu finden lassen, als nemlich der rentmeister, der *Secretarius*, Frisenhan, der jung Burgemeister, Stattschreyber, sampt etlichen andern bürgern. Das sie aber mitt mir nicht haben communiciren wollen, wenden sie für, damitt es nicht bey andern leutten und auch ihren mittbürgern den argwohn geberen möchte als hetten sie's der herrschafft zu gefallen gethan, oder were aus zwang geschehen. Die kirche alhier ist biszdaher noch nicht gereinigett worden, dan das volck mitt dem heu und heubergen sehr beladen sindt, wiewoll es an meinem teglichen ahnmanen und solicitiren nicht mangeln will, auch nachmals ferners vleisig daran treiben damitt es einmall effectuiret werde. *Crellius* (1) hatt gantz und gar die becher, anstatt

(1) *Crellius.* Wolfgang Crellius, banni de la Saxe, pour cause de crypto-calvinisme.

1582. Juillet. der kelche, nicht brauchen wollen, weisz nicht ob es aus kleinmütikeitt oder halstarrikeit geschicht; hatt sie aber doch entlich, auf mein ernstes anhaltten, brauchen müssen. Hette E. L. derentwegen weitleftig zu schreyben, verhoffen aber, geliebt's Gott, F. L. in kurtzem derenthalben mündtlichen bericht zu thun... *Datum* Siegen, den 16ⁿ *Julij A°* 82.

E. L. allezeit dienstwilliger sohn,

Johan der Jünger, Graff zu Nassau Catzenelnbogen.

Dem wolgeb. Johan dem Eltern,
Graven zu Nassau.., meinem freundl.
lieben Herrnn Vatternn.

LETTRE MLXXXVI.

Le Comte Jean le Fils au Comte J. de Nassau. Même sujet.

....Lieber Herr Vatter.... Vergangenen Suntag ist die *communio* abermall alhier celebriret worden, und haben sich ungefehrlich 20 person darzu finden lassen, unter welchen gewesen sindt die 3 *ministri*, samptt ihren weibern, der rentmeister, Frisinhan, der jung Burgemeister, und der Stattschreiber, samptt etlich vom landttvolck; es ist aber der communion halben, viel weniger des streitigen *puncti*, kein *mentio* in der predich gethan worden, und seindt die wörtt der insatzung, so für dem abentmahl plegen gelessen werden, eben so recitiret und verlesen worden, wie geschehen ist, als da ich neben meinem gesindte zur *communio* gangen sindtt, wiewoll mich E. L. berichtett, auch dem also ist, das Sie es *Crellio* ernstlich befohlen und ingebunden, nichts von dem

seinen ab- oder zuzusetzen; sondern gleicheitt mitt den Reformirten kirchen zu haltten und des streitigen articels ufder cantzel* mehr ingedenck zu sein... Siegen, 25 *Julij*. 1582. Juillet.

E. L. allezeitt dinstwilliger und gehorsamer sohn,

JOHAN DER JÜNGER, GRAFF ZU NASSAU-CATZENELNBOGEN.

A Monsieur le Conte Jean de Nassau-Catzenelenbogen.

* LETTRE MLXXXVII.

Le Prince d'Orange au Duc de Montpensier. Affaires de famille (MS. P. B. 8847).

*** Le Prince étoit réconcilié avec son beau-père. Ce fut probablement un des résultats du voyage de *Languet* (T. VII. p. 335, *sqq.*).

Monseigneur. Depuis le partement du Sr de Rochefort de ces quartiers j'ay receu les lettres qu'il vous a pleu m'escripre le 9e jour du mois présent, m'aians pour deux raisons esté très-aggréables, l'une pour y avoir veu les nouvelles de vostre bonne disposition, laquelle je prie Dieu vous conserver encore longues années, l'aultre pour y avoir, oultre tant de bons tesmoingnaiges précédens, si clerment cognu la continuation de vostre bonne et entière affection en mon endroict, m'en sentant à ce regard d'aultant plus obligé pour le desservir par tous les moiens et occasions qui se pourront jamais présenter pour vous faire humble service. A quoy je vous prie croire, Monseigneur, que je seray tousjours aultant prest et voluntaire que vous le sçauriez désirer. Quant au voyage de ma fille(1), à laquelle il vous plaist faire ce bien et honneur

(1) *ma fille*. Apparemment Louise-Julienne.

* *Negation omise* (?).

1582. Juillet. de l'accepter chez vous, dont je ne pourroy jamais assez humblement vous remercier, je vous prie me faire entendre le temps que vos gens dont vos lettres font mention, pourront estre à Calais, afin que pour le mesme temps je puisse aussi faire acheminer par delà ma dicte fille, estant desjà passé quelques jours preste pour s'y acheminer, pour estre puis après conduicte et amenée jusques à vous..... Bruges, 27 juillet.

Guillaume de Nassau.

† LETTRE MLXXXVIII.

La Reine d'Angleterre au Prince d'Orange. On ne traite pas le Duc d'Anjou selon ses mérites (ms. p., Corresp. de Hollande, vol. 69, n° 4).

Mon Cousin, nous trouvons bien fort estrange, qu'un Prince de la qualité qu'est Monsieur, frère du Roy très-Chrestien, s'estant transporté par delà pour la défense du Païs, et manutention de la liberté d'iceluy, au grand hazard de sa vie, honneur, et fortune, comme les dangers mesmes èsquels il s'est veu ces jours passez, en font preuve, on lui porte néantmoins si peu de respect que de ne faire compte de lui fournir certaines sommes de deniers, qu'on luy avoit accordé (1) pour aider aux fraix de la guerre. Parquoy nous avons bien voulu adresser particulièrement à vous, comme celui qui avez esté le principal instrument (2) de faire venir ce Prince dans le Païs,

(1) *accordé*. Les exhortations du Prince n'avoient pas manqué: voyez, par ex., p. 12, *in f.* mais elles étoient le plus souvent inutiles.

(2) *pr. instrument:* T. VI, p. 401, l. 3.

pour vous dire que l'honneur et le soing que debvez aussi avoir du bien et repos de ce Païs-là, vous obligent à leur remonstrer vivement aux Estats la faute qu'ils commettent et le tort qu'ils font à eux-mesmes, d'avoir si peu de respect, et de se monstrer si ingrats à un Prince auquel ils sont si obligez. Et quand bien ils n'auroyent point d'esgard à luy, si est-ce que la raison mesme leur commande, pour leur propre intérest particulier, de se monstrer plus promts et volontaires à le fournir des moyens nécessaires pour la défense du Païs. Car autrement d'appeller un Prince de sa qualité à leur secours, et puis le laisser là, sans le vouloir aucunement aider eux-mesmes, ce ne sera que de se moyenner une prompte ruine, et se rendre odieux à toutes nations du monde, qui à bon droict détesteront une telle desloyauté et ingratitude. Et quant à nostre particulier, s'ils usent de ceste façon de faire, et se comportent tellement envers luy, qu'ils le constraignent de se retirer de rechef, par manière de dire, comme en pourpoint, à son déshonneur, ainsi qu'il feit la première fois (1), quand il commença à se vouloir mettre en debvoir de les désengager de la servitude de leurs ennemis; ils se peuvent tenir pour asseurez, plustost que le voir en danger de tomber en un autre semblable déshonneur, nous serons la première qui lui persuaderons de les quitter là tout à plat de bonne heure, et ne faire plus de cas d'eux que leur ingratitude mérite. Et d'autant que de avanture ils se persuadent, que nostre fortune est tellement intéressée au succès de la leur, que nous avons cause de ne les abandonner, pour nostre

(1) *première fois:* Tom. VI. p. 525.

1582. propre bien en particulier: nous leur voulons bien tés-
Août. moigner qu'ilz se trouveront trompez de se fier sur ce fondement-là. Car noz affaires sont (Dieu merci) ordonnez de telle façon, et nous ont esté faits des offres si advantageux, que, quoy qu'il advienne d'eux, nous ne lairrons pourtant de jouir de la paix et repos, que Dieu nous a jusques à présent donnée. Qui sera la fin de ceste, après avoir prié le Créateur qu'Il vous ait tousjours, mon Cousin, en Sa sainte garde. Escrit à [Norsury[1]], le 9[e] jour d'aougst.

Vostre très-asseurée bonne cousine et amie,
ELISABETH R.

[2]Mon Cousin, je vous promets, en foy de Princesse, que s'il pleust à Monsieur d'ouvrir les oreilles aux honorables offertes qui luy sont présentez, il n'auroit raison de regretter la partie. Et pourtant gardez vous en de le trop tourmenter.

A mon très-cher et très-amé Cousin
le Prince d'Orange.

† LETTRE MLXXXIX.

Le Cardinal de Granvelle à la Duchesse de Parme. Lettres du Cardinal interceptées (1) *et publiées* (MS. B. GR. XXXII. p. 171 v.).

*** Le 12 août Granvelle écrit, de Madrid, à Morillon, sur le même sujet: «....Plusieurs pourront recognoistre de quel pied je »marche et avec quelle sincérité, procurant le service du maistre »et le bien de ses Pais; seulement pourront-ils dire, que je ne suis »bon François, et je le confesse, en tant que leurs actions sont

(1) *interceptées*. Voyez p. 96.

[1] Nonsuch: *Château royal* (?).

[2] *Elizabeth avoit ajouté cet alinea de sa propre main.*

»perverses; et vous asseure que, si elles estoient bonnes, je les 1582.
»louerois, comme je fais les bonnes des Espagnols; comme je blasme Août.
»bien souvent ce que les Espagnols et autres ne font bien. Je dis
»toujours que je ne cognois que deux nations, que sont les bons et
»les mauvais, et me plaisent les bons, de quelque nation qu'ils
»soient, esgalement, et hais ceux que ne vaillent rien, et où qu'ils
»soient, oyres qu'ilz me soient parents....» († MS. B. M. VIII. p. 252).

...Il est aussi comme v. Alt. dit que en Anvers l'on ha imprimé les lettres interceptés en France, et je ne sçay à quelle fin ils ont voulu publier les miennes, car il n'y a riens que soit beaucop à leur avantaige, et par icelles pourront plusieurs recongnoistre la sincerité et candeur avec laquelle je procède; bien pensé-je qu'ilz noteront ce que je dis du Roy de France et de sa mère, mais ilz sont bien simples s'ilz pensent que gens qu'ont quelque intelligence puissent juger aultrement de leurs actions et des termes qu'ilz tiennent, se servantz pour couverte du Duc d'Alançon.... Madrid, 19 aoust 1582.

† LETTRE MXC.

Le Prince d'Orange au Comte de Leicester. Remercîments pour sa sollicitude à son égard (MS. P., C. DE H. vol. 69. n° 4).

*** Robert Dudley, Comte de Leicester et favori d'Elizabeth, montroit un grand zèle pour la Réforme et conséquemment pour la cause des Pays-Bas.

Le danger du Prince avoit donné beaucoup d'inquiétude aussi à la Reine. D'après une Lettre de Granvelle à la Duchesse de Parme, du 27 avril « is sij vlijtighlick van d'een stondt op d'andere gewaer-» schouwet geweest hoe dattet met de quetsure gestelt was: » *Bor*, II. . Bijv. p. 103.

1582 Août. Monsieur, je ne vous sauroy exprimer par paroles le contentement que m'a donné vostre lettre: car, combien que oncques auparavant je n'eusse doubté de vostre bonne volonté et affection envers moy, laquelle m'avez rendue asseurée par tant de preuves; si est-ce qu'en ceste mienne délivrance hors d'un danger si extrême, j'ay esté bien aise de recevoir encores ce tesmoignage du soing et sollicitude qu'avez eu pour mon regard, et la joye que recevez de ma guérison; mesmes en me réprésentant devant les yeux la bonté et singulière faveur de nostre Dieu, que tout le monde recognoist en ceci. Certes, Monsieur, je m'en sens grandement vostre obligé et vous prie de croire que toute ma vie, où j'auray moyen de vous servir, vous ne trouverez personne au monde qui le face de meilleur coeur. Mais cependant vous avez encore adjousté comme le comble à ceste obligation, en vous offrant de vous employer selon vostre pouvoir à l'assistence de ceste cause, dont certes je vous remercie bien humblement; vous suppliant que, comme vous avez fait jusques ores, ainsi veuillez y employer vostre crédit; ne faisant doubte que Dieu bénira vostre labeur..... Escrite a Gand, le xxij d'aougst 1582.

[1] † LETTRE MXCI.

Le Prince d'Orange à la Reine d'Angleterre. Réponse à la Lettre 1088 (MS. P., C. DE H., vol 69. n.° 4.)

Madame, par la lettre qu'il a pleu à vostre Majeste m'escrire du IXe d'aougst, j'ay veu le singulier soing qu'icelle

[1] *L'original sans doute autographe.*

porte pour le regard de son Altèze, lequel puisqu'il re- 1582.
donde quant et quant au bien de ces Païs, nous oblige Août.
tous grandement, et moy en particulier, d'en demeurer à jamais très-humbles et très-obëissans serviteurs de vostre Majesté. De ma part, comme ma conscience et mes actions tesmoignent de quelle intégrité et rondeur j'y ai procédé et procède encores présentement ; n'ayant rien tant à coeur, que ce qui touche le service et la grandeur de son Alt., aussi ne veux-je avoir autre tesmoignage envers v. Maté que le sien propre, des fidèles debvoirs ésquels je me suis jusques ores employé : me confiant tant de sa benignité et courtoisie, qu'Il aura eu pour agréable la bonne volonté que j'y ai apportée. Et quant aux Estats, je puis asseurer v. Maté que, combien qu'ils ne peuvent esgaler avecq les effects mon désir et affection, pour estre le Païs tellement gasté et espuisé par la longue continuation d'une guerre si pesante et difficile, que toutefois ils s'efforcent tellement de s'acquitter de leur debvoir que son Alt. en recevroit sans doute toute satisfaction, si la grandeur des nécessitez, qui se présentent journellement, et la puissance de leur ennemi ne leur diminuast les moyens et forces. Qui est cause que ne me satisfaisant aucunement de ce debvoir, je rends[1] toute peine possible à les induire pour s'efforcer davantage ; comme j'espère qu'ilz feront. Suppliant très-humblement v. Maté de mettre ces choses en bénigne considération ; et me faire cest honneur de croire que, comme non seulement la conservation ou ruïne de ces Païs, mais aussi la gloire de Dieu et le bien général de toute la Chrestienté dépend du succès de ces affaires, aussi n'y a-t-il

[1] *Lisez* prends (?).

1582. chose au monde que nous prendrons tant à coeur, et en
Août. laquelle nous nous employerons jusques à toute extrémité. Cependant les preuves de la vertu, magnanimité, et constance de v. Maté sont telles, qu'elles ont donné une impression aux coeurs d'un chacun que, non pas au regard de son interrest particulier, mais pour le bien général de toute la Chrestienté, elle ne voudra jamais abandonner ceste cause. En quoy ces Estats ont plus d'occasion d'espérer que nul autre, pour avoir expérimenté la clémence, débonnaireté, et bonne volonté d'icelle. Envers laquelle, si maintenant ils ne peuvent (estans accablez d'un si pesant fardeau) monstrer gratitude condigne, si ne seront jamais si mescognoissans, qu'ils ne se tiennent tousjours obligez de vouer, et leurs vies, et tout ce qu'ils ont au monde, au service très-humble de v. Maté, comme, en particulier, j'ay tousjours fait et fais encores par la présente. Suppliant très-humblement v. Maté accepter de bonne part ceste mienne humble dévotion, par laquelle je me rends son très-humble et très-obéissant serviteur à jamais. Et sur ce, baisant en toute humilité les mains de v. Maté, je prie Dieu vous conserver, Madame, en longues années, en toute prospérité et heureuse vie. De Gand, le xxiij d'aougst 1582.

De vostre Maté très-humble et très-obéissant serviteur,

GUILLAUME DE NASSAU.

* LETTRE MXCII.

Le Prince d'Orange au Duc de Montpensier. Affaires de famille (MS. P. B. n.° 8909).

Monseigneur. J'ay receu celles qu'il vous a pleu m'e-

scrire de Paris, par lesquelles j'ay entendu vostre bonne disposition, qui est la nouvelle plus aggréable que je sçauroys recepvoir en ce monde, et d'aultant que j'enten aussy par icelles qu'il vous plait avoir ma petitte fille, je la feray tenir preste avec ceulx qui la conduiront jusques au lieu où ils auront cest honneur de la mettre entre vos mains et de Madame; et la feray partir, s'il plait à Dieu, de ceste ville le quatorzieme de ce mois, pour estre à Calais quatre jours après, moyennant que le vent soit à propos. J'espère, suivant ce qu'il vous a pleu me mander, qu'elle trouvera quelque coche ou litière pour la porter. Quant à mes autres filles, d'aultant que je n'en ay encores pris aulcune résolution, il vous plaira prendre de bonne part si, pour ce voiage, je n'envoye que l'une. Il n'est besoing, Monseigneur, de m'asseurer du bon traictement; car, ayant cest honneur d'estre vostre fille, je ne doubte qu'il vous plaira commander qu'on ayt le soing tel qu'il appartient. J'espère avoir ce bien de veoir de brief Mr le Prince(1), auquel je desire faire bien humble service, comme il vous plaira, Monseigneur, de estre asseuré; car vous estant très-humble serviteur, je ne fauldray de m'employer comme je doy à celluy qui a l'honneur de vous appartenir de si près et auquel aussi j'ay voué mon service. . . . . .

1582. Septembre.

Anvers, 5 sept.

GUILLAUME DE NASSAU.

LETTRE MXCIII.

Fontanus au Comte J. de Nassau. Nouvelles diverses.

Pax Christi nobiscum omnibus. Illustris et Generosis-

(1) *Prince*; fils du Duc et Prince-Dauphin.

1582. Septembre. sime Comes, intellexi ex fide dignissimis hominibus Principem Auruncíae filium suum Mauritium cum v. G. filio studiorum gratià misisse Leidam (1): quod v. G. propterea significo quia judico optimam esse occasionem nunc etiam eo mittendi duos juniores Comites v. G. filiolos, de quibus v. G. mihi scribi curaverat (2). Quia enim nepotem et fratrem ibi habent, poterunt rectius curari et sumtibus non ita magnis: sed opus haberent proprio paedagogo qui privatim eos institueret. Is, si esset vere pius et Gallicae linguae peritus, admodum conduceret.... V. G. filius Wilhelmus, nunc Dux militiae, admodum bene valet, similiter proprinceps noster, G. v. affinis, cum suis filiis, quorum tres, videlicet Hermannus, Fridericus, et Oswaldus, in civitate Lochem, quae ab hostibus adhuc obsidetur, sunt .... Hostes fortassis suis suppetias ferrent, si a nostris navibus bellicis, quae passim Rhenum obsident, non impedirentur. . . . Raptim Arnhemiae Geldrorum, 10 Sept. anno 82.

v. G. addictissimus,
J. Fontanus.

---

(1) *Leidam.* A cette occasion le Prince écrivit, le 15 juillet, de Flessingue, au Sénat Académique: « Filium meum Mauritium, Viri »clarissimi ac doctissimi, Leidam mitto, ut istic majores in bonis »literis faciat progressus, et moribus ad me aliquando, ita Deo bene »volente, redeat ornatior.... Quo, vestrà operà instructus..., ali»quando Reip. Universae inservire possit, magno totius Reip., »praesertim Hollandiae, bono et cum aliquà nominis dignitate: » *Siegenbeek, Geschied. der L. Hoogeschool*, II., Bijv. p. 315.

(2) *scribi curaverat.* Voyez p. 113.

† LETTRE MXCIV.

1582. Septembre.

Le Comte J. de Nassau à Schwartz. Plaintes sur l'insouciance et la tiédeur des Protestants.

⁂ Il semble être question de la Diète d'Augsbourg, où les Protestants reproduisirent leur griefs, mais sans cette énergie et cet accord qui seuls eussent pu amener un heureux résultat. On y lut, le 22 août, au nom de l'Empereur, un Exposé relatif aux Pays-Bas, dont nous extrayons le passage suivant: « Damit nit zu zweiffeln da »diesen underthänen in bemelten Niederlanden ihr frevel, hochmuth, »und vermessenheit die sie gegen ihren rechten und natürlichen Hern »geübt, nicht allein also hingehen und ihrer selbst also ufgeworffe- »ner Obrigkeit die *invasio* und thattliche occupirung des Reichs- »Provintzen ohn einige abwehrung also stillschweigendt zugesehen; »sondern noch darzu einem und den andern von den Teutschen, »selbst den ordentlichen inhaber des Reichs Vasallen und verwandten »hülf und vorschub erfolgen solle, das nit in kurtzen andere mehr »underthänen dergleichen gegen ihren Obrigkeiten, was sie ihnen »nit palt ihres gefallens sein wollen, understehen und auf diesel- »bigen zu diesen itzigen ohne das gantzs gefehrlichen bösen zeitten, »da schier nichts mehr vor unrecht oder zuviell geachtet und balt »da, balt ahn einen andern orth, dem Heyl. Reich immer zu etwas »abgezwackt würdet, ihre schutz und schirmhern finden werden; »welches aber anders nicht als ein gentzliche niederlegung alles »politischen regiments auff sich dragen und letzlich einem gantzen »zerrüthen wesen gleich sehen wirdt;» l'Empereur, à qui ces affaires «nit allein als ein geborner Fürst aus dem löblichen Haus »Oesterreich, sondern auch und vornemblich als regirender Rom. »Keyser, und also aus zweyfachigen grundt und ursachen zu hertzen »gehen) » prie les État de l'Empire « deren so hochwichtigen sachen »noch weiter mit ernst nach zu dencken, und auf solche mittel »zu drachten dadurch die Niederburgündische Lande bey dem »H. Reich und seiner ordentlicher Obrigkeit subjection mögen »erhalten werden. » († MS.)

1582, Septembre. . . . . . Lieber Doctor Schwartzs . . . . Das die sachen der ents so kaldtsinnig gedrieben und von den religionswerck und *bono publico* so wenig gehandlet wirdt, solchs ist wohl zu beclagen und für ein zeichen und andeutung groszer verenderung und vieles übels zu achten; dieweil man aber die ding zuvor gnugsamb gewust und allen umbstenden nach anderst nicht vermuthen können, ja, wo Gott der Herr der Stede und andere handtlung nit darzwischenn geschickt, sich noch argers zu besorgen gehatt, so hatt man sich dieses verlauffs desto weniger zu verwundern und Gott dem Hern, sofern es noch so gut bleibt, soviel do mehr zu dancken und hierab ein exempel zu nemen. Ich hette offtmals, und sonderlich zu Weilburg, gern gesehen das diesen dingen etwas dieffer were nachgedacht wordenn, hab es aber leider nirgents erhalten können, und derwegen nit ohne bekümmernus den sachen zu- und nachsehen müszen; dan obwohl nit zu verachtenn noch ein geringes ist das die sachen wohl bedacht und weiszlich darvon geredt, geschrieben, und discurrirt wirdt, so laszen sich doch dieselben so leichtlich nit handlen, den leuthen einbilden und in's werck richtenn, sondern ist alle weiszheit vergebens und unbsonst, wan man nit auch uff die mittel und wege gedenckt wie und durch waszerlei weisz und leuth solchem nachgesetzt, der gebuer abgewartet, und dasjenig so man fürgenommen und angefangen, continuirt möge werden; hoffe der Almechtige werde gnad verleihenn das wir dermahl eins die augen auffthun und uns selbsten lenger nit im licht stehen, noch vonn gutten gelegenheiten abschrecken und abhaltenn.

Ich besorg und fürchte, under anderm, auch dieszes

das, wenn man des Gravenstandts beschwerunge und anliegen, so in's gemein als auch in's particulier, uf diesem Reichstag nit mit mehrerm ernst dan noch beschehen, solte anregenn und daszelbig alszo schlechtlichenn übergehenn und ersetzenn laszen, man werde sich darbey nit wohl befinden, und damit ursach gebenn das, nit allein uns, den Graven, sondern auch andern desto härter werde zugesetzt und je lenger je weniger *justitia* administriret werden. Wollet derwegen den sachen ferner nachdenken, wie mir dan ohne das nit zweiffelett, und des Gravenstandts notturfft, man verthiene gleich danck oder undanck, mit bescheidenheit zu gedenckenn und anzuregen, auch derenthalben, wo von nötten, zu protestiren nit underlaszen. . . . *Datum* Dillenburg, den 13[ten] *Sept. A°* 82.

1582. Septembre.

JOHANN GRAFF ZU NASSAW-CATZENELNBOGEN.

An D. Schwartzs.

LETTRE MXCV.

André Christiani et Ph. Engel au Comte Jean de Nassau. Relative à l'Electeur de Cologne.

. Gebhard Truchsess de Waldbourg, Electeur de Cologne, élu par l'influence du parti Evangélique, s'étoit montré peu reconnoissant (T. VII. p. 45). Maintenant il inclinoit vers la Réforme (p. 34); toutefois il y a lieu de croire que les affections de la terre avoient plus d'influence sur lui que les choses du Ciel. Son mariage secret avec Agnès, fille du Comte de Mansfeld, avoit eu lieu au commencement de 1582. — Le culte Réformé se célébroit dans les environs de Cologne; »Zacharia Ursino Silesio concionatore in id a Jo. »Casimiro summisso :» *Thuan.* IV. 583[d]. — On exhortoit l'Electeur à se prononcer ouvertement: »undique a principibus Protestantibus »legati ad eum veniebant; venerunt et praeter legatos *Joannes Nas-*

1582. »*savius* Arausionensis frater cum filio cognomine; Albertus item
Septembre. »Nassavius Sarverdenus, Hermannus Vedensis . . . .; cuncti opes »suas ad incendenda ejus turbida consilia pollicentes:» *l. l.* 587[b].

Wolgeborner Grave . . . . Die kauffleute seindt gar wol gemutet und getrösten sich und andern des Churfürsten, von welchem sie die nachrichtung haben das seine Churf. G. den sachen etlicher maszen soll beifall geben und dieselbe verstehen lernen; dan, wie wir berichtet und insonderheit mir D. Andreae gesagt worden, soll man alzeit Calvinische buecher in irer Churf. G. bette finden, also das sie gute hoffnung haben es werde Gott der Herr seine gnade geben das sie mit der zeit ein öffentlich *exercitium* der waren religion in der statt bekommen mögen. . . . . .

Grave Philips von Hohenlohe hat ine abermals itzo für Lochum (1) einen bösen namen gemacht, indem seine G., wie man sagen will, die *victoriam* fast in handen, aber sich derselben nicht recht gebraucht gehabt. Soll auch nicht viel gefehlet haben das E. G. sohn, unser gnediger herr Grave Wilhelm Ludwig, nicht [wied][1] ein schnap[2] davon bekommen und gebracht hette, wo seine G. nicht durch die statt Lochum mit ihren pferden dem feindt entrandt ware.

D. Albada ist[3] mit dem von Alanzon und den Frantzosen aber ist er nach wie vor (2) nicht zufrieden, und verharret auff voriger seiner meinung das kein glück noch segen bey irer regirung in den Niederlanden sein werde, und das er lieber gesehen das sie den H[e] Printzen für ihren

---

(1) *Lochum.* Voyez *van Meteren*, p. 196[d].

(2) *vor:* T. VII. p. 338.

wied er (*Tom.* VII. 383): *conjecture de* M. Bodel Nyenhuis.

ou schrap. [3] *Quelques mots semblent omis.*

Hern ahngenommen hetten. . . . . . *Datum*, in eile, Geldern, am 23ten *Septembris A°* 82. 1582. Septembre

E. G. underth. schuldige und gehors.

ANDREAS CHRISTIANI. PHILIPS ENGELL.

Dem wolgeb. Graven und Hern Johannem dem Eltern, Graven zu Nassau . . . . , unsern gnedigen Hern.

† LETTRE MXCVI.

Foncq au Cardinal. Conjuration de Salcède (MS. B. GR. XXXII. p. 217).

⁂ « On disoit que Salsède (ayant feint de se donner au service » du Duc d'Anjou avec un régiment qu'il avoit levé à ses propres » dépens) avait comploté de se saisir de quelques places pour les livrer » au Duc de Parme et formé un attentat sur les personnes du Duc » d'Anjou et du Prince d'Orange ». *Mézerai*, V. 249. — Le Duc de Guise devoit saisir cette occasion pour rallumer la guerre civile. — Foncq désire et prévoit les hostilités de la Ligue et les efforts de Philippe II pour la soutenir contre les fils de *la Florentine* (Cathérine de Médicis).

. . . Je me conforme entierement à vostre advis, en ce que dictes que les Françoys, par l'envoy du Prince Daulfin (1) et aultres leurs téméraires déportements, ne font que par trop ouvertement rompre la paix, n'estant à doubter que la souffrance et flegme de ce bon Roy, ne sont cause de leur hardiesse, m'asseurant que le Duc de Guise, Ne-

(1) *Prince Daulfin :* Duc de Montpensier, depuis la mort de Louis son père : il avoit amené au Duc d'Anjou, avec le Maréchal de Biron, un renfort de 7000 hommes de pied et de 1200 chevaux : *Mézerai*, V. 255.

1582. Septembre. mours, et aultres accuséz par l'extorquée confession de Salcedo, sçauront fort bien défendre et soustenir leur cause, consideré mesme que leur nombre est grand, et que malaysément l'on se pourra attacher à l'ung sans toucher les aultres, en quoy ce meschant Aldegoudus (1) a bien monstré de n'estre si fin, come l'on tient, veu que, pour faciliter la ruyne d'icelluy de Guize, il se debvoit avoir attaché à luy seul, et ainsi, par ordre et avecq aultres semblables occasions, procuré le mesme aux aultres. Pouvant estre que de ceste fausse accusation, soubçons et diffidences qu'en suyvront, résultera finablement quelque bien pour nous, ne souhaittant sinon qu'eussions par delà certains instruments plus propres que nostre Ambassadeur (2) pour y souffler et inciter les uns contre les aultres; qu'aventure seroit qu'on pourroit une fois veoir quelque nombre des Catholiques se haulser contre le Roy et la mauvaise race de cette Florentine, si mécognoissant[1] et oultrecuydante que semble estre venu au monde pour troubler l'univers; car lors seroit-il temps pour prendre leur protection et ne reposer point jusques à ce qu'on y auroit installé quelque nouveau Huge Capet qui fust mieulx aymé du peuple que ne sont pas les Italiens ou ceulx de Bourbon. . . De Lisbonne, ce 24 Sept. 1582.

---

(1) *Aldegondus*. Marnix avoit déchiffré les pièces par lesquelles la conspiration avoit été découverte.

(2) *Ambassadeur*. Juan Baptista Tassis.

[1] ingrate.

† N° MXCVI.ᵃ

1582. Septembre.

Confession du médecin du Prince de Parme.

*** Cette pièce est sans date, elle paroît être de 1582.

Le docteur du Prince de Parme, prisonnier à Gand, a confessé ce que s'ensuyt......

Estant examiné en présence du Sʳ de Rihove et aultres, le dit Sieur docteur, s'appelant Hippolite et ayant servi au Prince de Parme quatre ans, dict que l'ennemy a cincq régimens d'Allemands et cinq-mil Italiens et cinq-mil Espaignolz, et que le Prince de Parme tient les nations séparées, pour éviter les jalousies; les Espaignolz sont en Flandre et les Italiens sont en Brabant, soubz la conduite de Camille del Monte. L'ennemy se tient asseuré du Roy de France, mais point de la Royne-mère, si elle avoit des forces. Le Duc de Guise et de Loraine tiennent bonne correspondence, et, en cas que le Roy de France mouroit, aspireroient à la couronne. Quant à l'Empereur ou Princes d'Allemaigne, il dict que l'ennemy n'en attend nul secours, mais que l'Evesque de Liège l'assiste fort avecq vivres, amunitions, hommes, et de tout ce qu'il peult. Quant au Pape, qu'il auroit consenty quelque aide sur les Ecclésiastiques. Les aultres potentatz d'Italie sont jaloux de la grandeur du Roy d'Espaigne, et que le Ducq de Florence auroit présenté au Roy d'Espagne 300,000 escuz pour la forteresse de Orbitello, et que la Sicille auroit accordé pour ceste année 300,000 ducatz, et on attend de jour à aultre l'accord du Royaulme de Naples, et présument qu'il montera à ung million de ducatz. Quant à Milan, l'estat est fort changé. Au reste ilz tien-

1582. nent Don Antonio pour défaict avecq Stroza (1); et quant
Septembre. aux vivres, si les passages se ferment, ils se vantent d'aller manger en France. Les lettres de change et l'argent s'envoie de Besancon et de Lion, et l'ennemy pense d'hyverner au pays de Waes, selon le commun bruict. Quant au faict de Salsédo, il dict que le Prince de Parme ne[1] le faict, et dict qu'il y auroit eu deux ou trois Franchois qui se seroient déclaré que son Alt. (2) les avoit gaigné pour le faire mourir, mais, comme très-affectionnez à son service, ne l'avoient voulu attenter, et présentèrent leur service pour exploicter quelque chose comme[2] Mr le Prince d'Orange; mais que le Prince de Parme ne les auroit voulu ouyr, ny croire que son Alt. vouldroit procéder par telz moyens, et présume que c'est une invention pour colorer les choses passées d'Agnastro et de Salsédo. Il dict aussy qu'il y a pour le présent grande nécessité d'argent à la Court, mais qu'ilz en attendent de brieff: le Marquis de Robais est sur tous les aultres en crédit et en grâce: Montigny n'a que le crédit entre les Walons, car il n'a la grâce de caresser les étrangers. Le Prince de Parme ne mande[3] que aux villes prinses ou rendues, car les aultres refusent garnison, comme Lille, Arras, Douay, Valenchiennes et aultres. Le bruict court ici que le Sr de Zweveghem est hors de crédit. Voilà tout ce qu'il a confessé.

L'hostilité du Duc d'Anjou donnoit beaucoup de souci en Espagne. Le Cardinal de Granvelle écrit, le 19 octobre de Madrid, à M. de

---

(1) *Stroza*: dans un combat naval, le 26 Juillet, les Espagnols remportèrent la victoire et l'Amiral Strozzi fut tué.

(2) *Son Alt.* Le Duc d'Anjou.

[1] *Lisez* nie (?). [2] contre. [3] commande.

Bellefontaine: «Les désordres que font tous ceulx que vont au 1582.
»service dudit Alençon par la France, sont inestimables, et les grau- Octobre.
»des meschancetez insupportables, crians à Dieu vengeance, et »les François mesme Le prient que tous se perdent aux dits Pays »d'embas sans qu'ung seul en retorne; Dieu les veuille ouyr. S'ilz »se conduisent de telle sorte au pays des rebelles, ilz y perdront »tost crédit et vouldroys que les Flamans prinssent résolution telle »que cydevant ils ont prins souventeffois, de tuer ou prendre les chefz »qui les mestent en la folye, pour les livrer à sa M., afin de faire »leur paix et qu'en ce Alençon eust la principale part. Je croidz (1) la »vie du Prince d'Oranges puisque tant de gens l'affirment, combien »que ce soit tout par ouyr dire et si Charles de Tassis l'avoit veu »luymesme, je le croyrois encor plus fermement; mais, soit vif ou »mort, il ne faict grand bruict qu'est contre son naturel.» († MS. B. 2.295).

Le 26 nov. la Comtesse de Berghes écrit d'Arnhem au Comte Jean de Nassau: «Ich kan E. L. nicht verballtten in wass hertzelliche »beschwer ich gewessen bein auff der inlecherung van mein dri sone »beine Lochom (2), aber der Allmechtige Gott hatt sie dorch sein »grontlosse barmhertzichheitt wonderbarlich errett, dar ich Ihm lob »von sach, dan es stont in vorwar scharp; dan hett men auch zwei »dachen länger mitt es untsetz gewardt, so hetten sie die statt müssen »verlassen undt sich dorchslan, kommershalben, dan er nichts mer »for handen war; vorwar es hatt mein Fetter der Graff von Hohenlo »und mein Fetter Graff Willem grossen fleiss forgewandt, das ich ihne »nomer genuchsam bedancken kan; der Her will ire lon sein» (MS.).

Parmi les ministres de Philippe II plusieurs se plaignoient de son indécision. Fonck écrit de Lisbonne, le 13 décembre, au Cardinal de Granvelle: «Perdre les pays et seigneuries par la force des armes, »ce n'est pas chose nouvelle; mais les perdre par faulte de les aller »veoir, ou bien par quelqu'aultre nonchallance ou scrupulosité és

(1) *croidz:* voyez ci-dessus p. 97.
(2) *Lochom:* voyez p. 132.

1582. Décembre. »résolutions, je ne sçay comment nostre honneur y pourroit estre »suffisamment guardé, je ne diz seullement vers le munde, mais vers »Dieu, qui sans faulte nous en demandera compte de tant de millions »d'âmes qu'en ces entrefaictes avons laissé aller en abandon» († MS. B. GR. XXXII. p. 189v). — Le Cardinal lui écrit de Madrid le 8 janvier: «L'importance de se fortiffier du coustel de Frise est telle »que vous dictes, pour le respect de Hollande et Zeelande et j'entends »que ces deux pays sont fort esbraulez, et qu'ilz craygnent et se las- »sent de Oranges et de tant de contributions; il nous fault procurer »des portz, et nous fortiffier par la mer, qu'est en [fin] le plus appa- »rent chemin pour achever les misères de ces pauvres pays, et sans ce »la feste nous coustera encoires cher» († MS. B. GR. XXXIII. 14v).

Le Cardinal de Granvelle apprécia de suite l'importance de la conduite et des desseins de Truchsess. Il écrit le 2 janvier de Madrid à la Duchesse de Parme: «Ce de l'Archevesque de Cologne qu'il a pleu »à V. A. me escripre et les termes qu'il tient, et ce que l'on peult »juger de ses desseins, m'a donné grande peine, et tant plus voyant »le peu de moyen que l'on a à présent dois icy pour y remédier, »et moings le peult faire le Seigneur Prince, sy non par faire office, »par le moyen du Duc de Juliers et aultres, à l'endroict de ceux de »la cité, que n'obéyt à l'Archevesque, et envers ceulx de l'Esglise, »pour leur ouvrir les yeulx. Je tiens que sa Sainteté fera aussi de »son coustel ce qu'elle pourra, mais, à ce que j'entendz, le dit Arche- »vesque est fort aveuglé à vouloir passer oultre ses amourettes et »mesmes pour la crainte qu'il a d'estre oultragé des parens de la »Dame, que l'on tient estre enceinte de luy; Dieu par sa grâce y »veuille remédier, car aultrement il nous pourroit faire en ce cou- »stel là ung bien mauvais voisinage; bien pense qu'il aura les Nobles »de Westphale contraires, car ilz ne vouldront perdre la commo- »dité qu'ilz ont d'avancer leurs parens et amys par le moyen de »l'Église, que cesseroit, si ce bon Archevesque parvenoit à ce quil »semble il prétend, de se faire l'archevesché héréditaire (1) pour »soy et pour les siens...... J'espère que S. M. se résoult enfin de

(1) *héréditaire*. Ce n'étoit pas son intention.

»(comme si souvent l'on luy ha mis en avant) faire les provisions 1583.
»requises pour d'un coup achever ceste guerre des Pays d'embas, Janvier.
»afin, s'il plaist à Dieu, d'en avoir une fin ceste année, quelque
»ayde que puisse faire la Royne-mère au Duc d'Alençon et aussy
»son frère..... » († MS. B. GR. XXXIII. p. 3).

† LETTRE MXCVII.

Le Prince d'Orange à la Régence de Gand. Recommandation du Prince de Chimay (MS. G.).

*** Charles de Croy, fils unique du Duc d'Aerschot et Prince de Chimay: «van natueren wanckelmoedig, onbestendich, en onbe»dachtsaem» (*v. Reyd*, 46[b]). En 1576 il était au service des États, qu'il quitta en 1579, pour y rentrer en 1582. Ayant épousé Marie de Brimeu, Comtesse de Megen, riche héritière Protestante, il s'étoit rendu avec elle à Sedan, y faisant profession de la Religion Reformée. Le Prince, connoissant son caractère, désiroit le confirmer dans ses résolutions.

Messieurs, Il vous est notoire comment M. le Prince de Chimai, pour la bonne affection qu'il a tousjours porté au service de la patrie délaissant le party des ennemis, s'est volontairement, avec Madame la Princesse sa compaigne, venu rendre de nostre costé, prest pour faire tout bon service, selon que de sa bonne vollonté il faict preuve suffisante. Vous sçavez aussi que, pour estre un des plus principauls seigneurs du pays, combien il importe de l'avoir pardeçà, ce qu'estant ainsy vous debvez aussi considérer que la raison veult que réciproquement il recoipve tout bon et raisonnable traictement. Or est-il que, comme la terre et seigneurie de Bevres luy est dévolue par l'advis de père et mère faict en ceste ville selon que j'enten en l'an 79, il vous a requis de pouvoir obtenir la main levée de la

1583. Janvier. dicte terre et seigneurie, et comme j'enten qu'encores il n'a sceu devers vous obtenir l'effect de sa requeste, ne puis laisser de vous prier par ce mot qu'en considération de ce que dessus et mesmes de la grande perte qu'il faict de ses biens et de ceux de Madame sa compaigne pour s'estre renduz avecq nous, vous luy veullez accorder la main levée de la dicte terrre et seigneurie . . . . Anvers, ce XIIme de janvier MDLXXXIII.

Vostre bien bon ami à vous faire service
GUILLAUME DE NASSAU.

A Messieurs les Eschevins et Conseil
de la ville de Gand.

Le même jour le Prince de Chimay leur écrivoit: «Je ne doubte »que serez advertiz du vray zèle et bonne affection dont de tout temps »je suis esté poulsé envers ces pouvres pays, ensemble au restablis»sement d'iceulx en leur premiere splendeur et liberté, ce que n'ayant »sceu plus longuement différer de démonstrer par les effectz, je me »suis transporté par deçà avecq une pure et sincère délibération de »m'emploier tant au service de son Altèze et de ces dicts pouvres »pays en général, comme aussy celluy de vostre province en par»ticulier, sans riens espargner de tout ce qui peult dépendre de ma »personne, comme j'espère que le temps et les occasions en pourront »faire preuve plus souffisante» († MS. G.) *Bor* nous apprend que le Prince habita bientôt «Beveren in 't Land van Waes, daer hy Heere »van was:» II. 406; et il ne tarda guères à s'insinuer dans les bonnes graces..... de M. M. de Gand.

Au commencement de 1583 les affaires sembloient prendre un aspect plus favorable. Des troupes Françoises étoient arrivées; la prise d'Eindhoven donnoit des espérances pour Bréda et Bois le Duc; les nouvelles de Cologne (p. 131) promettoient un meilleur voisinage; «in dier voeghen dat dese voordeelen yederman eenen goeden moet »en hopening maakten:» *R. td*, 38^b. La trahison d'Anjou fut un coup

fatal. Peu satisfait d'une autorité extrêmement limitée (T. VII p. 401), réduit à un rôle presque subalterne, jaloux de la prépondérance des États et de l'influence du Prince, indigné de l'intolérance Calviniste, et excité à se rendre véritablement le maître de ses sujets, il crut apparemment, en se saisissant de quelques villes principales des Pays-Bas, pouvoir se débarrasser des entraves qu'il avoit dû subir jusqu'alors; se rapprocher des *Mécontents* (Lettre DCCCXLV), dominer les États, écarter le Prince, et rétablir la suprématie du Catholicisme Romain. Plusieurs supposoient qu'il étoit d'intelligence avec le Prince de Parme; il paroît certain qu'après la non réussite de son projet, il fit des propositions aux Espagnols. — L'entreprise étoit fixée au 17 janvier: le Duc s'empara de Dunkerque, Dixmude, Dendermonde, Vilvorde, Alost et Menin, mais il échoua quant à Bruges et Ostende; et reçut à Anvers un échec décisif. Les François, se croyant maîtres de la ville, furent repoussés par les bourgeois, 1500 périrent, un nombre égal furent faits prisonniers. — Les Lettres suivantes se rapportent à ce terrible évènement.

1583. Janvier.

† LETTRE MXCVIII.

Le Landgrave Guillaume de Hesse à l'Amman de Smalcalde et au Chancelier Meckbach. Sur l'évènement d'Anvers (MS. C.).

Rethe undtt lieben getrewen, zu was auszgangs des vonn Alanzons hoch angebottne hülff endlich gerathen, habtt Ihr aus beygelegttenn zeyttungen zu vernehmen, und daraus zu befinden wie die leutte affectionirt *ac quanta dissimulare possint*, nurtt ihr *intent extinguendae religionis* vorttzusezen; darumb möchten wol die leutt die auge uffthun und ihnen das maul nicht mitt hönnig smieren lassen, denn man ausz dissenn handell *sole clarius* siehett, sie nemen sich gleich jegen einander an was sie wollen, das ihr einzig intent ist die Religion zu dilgen. Ihr habtt offt vonn

1583. uns gehörtt, das uns grosz wunder genommenn das der
Janvier. Prinz *hostibus religionis ejusdem defensionem*, und also *lupis agnos* committirt, daraus wir nichtts gutts habenn denckenn können. Als aber lezlich der alte *veterator* und zu solchen löblichenn stücken wol exercitirte meister, der vonn Biron, (1) ist heraus gefordertt wordenn ein haubtt dieses kriegs zu sein, haben wir so paldt gesagtt man solle nun darauff sehen, man wurde paldt ein meisterstuck, wie am Amiral beschehen, in diesenn landen auch erfahren, welchs uns wahr worden. Aber gutt ist est das diesse dinge seindt vorgangen vor den angeseytten Capitulstage zue Cöln, damitt, wo sich der Bisschoff von Cöln uff solch Aegyptisch rohr verlassen, es ihnen nicht auch durch die feust gestochen hette. . . . . . *Datum* Cassel, 21 *Jan.* 1583

Ann Ambtman zu Schmalkalden
und den Canzlern D. Meckbach.

† LETTRE MXCIX.

La Reine d'Angleterre au Prince d'Orange. Sur l'évènement d'Anvers (MS. P. BRI. 98. p. 53).

Mon Cousin, d'autant qu'on sème tous les jours diversement plusieurs bruis de ce nouveau accident qu'avons entendu estre naguères advenu en Pays-bas, dont voudrions bien entendre la vérité de vostre part et en quel estat se treuvent à présent les affaires, nous avons pour tant donné charge à ce gentilhomme présent porteur que dépeschons vers vous, Monsieur, de s'en informer de vous-mesmes, pour nous en faire le récit au vray comme

(1) *Biron*, Maréchal de France depuis 1577.

la chose est passée; lui ayant expressément ordonné de vous ramentevoir combien la fortune et les affaires de Monsieur nous ont toujours esté en recommandation; et de vous prier que veuliez pourtant avoir soing qu'il ne tombe en aucun danger ou inconvénient, à raison de ce nouveau accident qui est survenu, dont ne savons quelles peuvent en avoir esté les causes; mais bien nous souvient-il que Monsieur s'est plaint à nous de plusieurs torts et indignétez qu'il se dit avoir reçeu par delà. Parquoy n'ayant peu estre à plain informée par voz lettres escriptes à la haste des particularités et circonstances de ce fait, comme eussions byen désiré, vous nous ferez plaisir de nous y satisfaire à présent par ce porteur. . . . . Richemont, 22 janvier 1583.

1583. Janvier.

Vostre affectionnée bonne Cousine
ELISABET.

A mon Cousin Monsieur le Prince d'Orange.

† LETTRE MC.

Le Prince d'Orange au Duc d'Anjou. Même sujet (MS. P. BRI. 98. p. 55).

*** Le Prince n'avoit pu croire à la perfidie d'Anjou; malgré les avertissements de Mornai. Celui-ci avoit quitté les Pays-Bas «non »sans regret du péril où il laissoit ce peuple, et non sans en dire ce »qu'il en pensoit pour un dernier à Dieu à M. le Prince . . . . ; »mais ce pauvre Prince s'y trouvoit enlacé, et se promettoit de »gagner le Duc par bien faire:» *Vie de Mornai*, p. 64. Mornai écrit, en apprenant le désastre: «c'est chose que j'avois préveue et »prédicte, dès que j'y estois et avant que son Altesse y feust; mais »encore pensois-je que la perfidie deust estre accompagnée de quel-

1583. Janvier. »que prudence:» *Mém. de Mornai*, II. p. 224. — La témérité inconcevable du Duc explique la sécurité du Prince: Anjou le priant de l'accompagner, au moment où il alloit exécuter ses desseins, «weigherde de Prince het te doen, nochtans *zonder achterdencken:*» *van Meteren*, p. 200[d].

La traduction de cette Lettre se trouve chez *Bor*, II. 348.

Monseigneur, je ne fay doute que v. A. et tous ceux de sa suite ont clairement cogneu la sincère affection que j'ai eu à vostre service, dont je puis tesmoigner avec serment que jamais je n'ai eu chose plus à coeur que de voir v. A. parvenir au comble de tous ses desirs; à quoy j'ay tasché de tout mon pouvoir en toute fidélité, estimant que vostre grandeur estoit du tout conjoincte avec le bien et prospérité de ces païs, comme certes il estoit; qui est cause, Monseigneur, que je résens de tant plus que les affaires sont venues en tels termes que tout ce qui sembloit tendre à l'avancement de ceste grandeur de v. A., a esté en un instant changé par telles voies et manières de faire, que le peuple, paravant entièrement affectionné à v. A., mesme de telle fasson qu'ils eussent esté prets de mourir à ses pieds, se treuvent maintenant tellement irrités qu'ils disent ouvertement aimer mieux mourir des mains des ennemis que d'estre en hazard tous les jours d'attendre la triste fin d'un si misérable exploit, comme estoit celuy que leur ont tramé ceux ausquels ils avoient voué leur vie. Et touteffois, pour le redressement de tout cela j'eusse espéré, Monseigneur, que considérant de près les choses qui sont passées en plusieurs villes et tout en un mesme jour, et presque à une mesme heure, il eust pleu à v. A. de donner une autre responce aux députés, plus convenable à la voye d'un apointement qu'elle n'a fait; car je la puis

asseurer que les articles donnés par escript ont esté sy estranges et esloignés de toute équité, que personne n'a osé parler pour les y vouloir induire ou persuader, puisqu'il semble que v. A. veult par là plustost accroistre les deffiances, en sortant du tout hors les limites du traité de Bourdeaux (1), que de les oster et desraciner, ce que, pour l'affection que j'ay tousjours eu au service de v. A., je la supplye très-humblement considérer [guère[1]] n'est le chemin d'accroistre sa grandeur et la gloire de sa clémence et vertus, ainsi que auparavant elle avoit commancé, et pour tant je ne me puis tenir de la supplier très-humblement de voulloir, selon sa prudence et magnanimité, plustot adviser aux moiens plus conformes et convenables à l'expectation que non seulement ce pays-ci mais toute la Crestienté a tousjours eu de v. A. et aux promesses que tant de fois il luy a pleu nous faire, que est l'endroit où, après avoir très humblement baisé les mains de v. A., je prieray Dieu vous donner, Monseigneur, en bonne santé longue et heureuse vye. Anvers, 27 janvier 1583.

1583. Janvier.

† LETTRE MCI.

Le Cardinal de Granvelle à la Duchesse de Parme. Affaires d'Allemagne (MS. B. GR. XXXIII. p. 53).

. . . . J'entendz que l'on se lasse desja bien fort au quartier des rebelles des François, et que en secret il y a

(1) *Bourdeaux* : «de Hertog sloeg eenige articulen voor den contracte van Bordeaux in vele contrarierende :» *Bor*, II. 347.

1 ou que ce

1583. Janvier. de la mauvaise intelligence (1) entre le Duc d'Alençon et le Prince d'Oranges, qu'est ce que l'on peult désirer et espérer, et Dieu par sa grâce veulle inspirer les Flamans, à ce que, recongnoissant dont leur procédent tant de misères et maulx, qu'ilz soustiennent, ilz payent les aucteurs d'iceulx, leur donnant le chastoy qu'ilz méritent. Ce de Cologne me tient en grande peine. . . .

. . . Je vois bien, à mon grand regret, le désordre et confusion qu'est en l'Empire, et qu'il est vray ce que v. A. dit, que en la pluspart plus vault beaucop que nul aultre respect l'interetz particulier, et que peu sont ceulx qui se socient[1] du publicque; mais je diray jointement que nous avons part à la faulte, pour non tenir le soing que nous debvrions des affaires d'Allemaigne, et que d'ung coustel nous y despendons trop, et de l'aultre coustel, où plus il conviendroit, fort peu, et non en saison, pour gaigner les conseilliers des Princes, et suyvre en ce le chemin que nous ont monstré le feu Lantgraff de Hessen et ceulx de la ligue de Smalkald, dont les François se servent et aultres qu'ont à faire en la Court de l'Empereur et des Princes de l'Empire; et s'en est fort bien servy, entre aultres, le Duc de Florence, pour obtenir ce qu'il a voulu en la Court de l'Empereur moderne et de feu son père. Oultre ce il y a ung point que les Ambassadeurs (2) que nous avons tenu en Allemaigne, dois quelque temps, non

(1) *mauvaise intelligence.* Le 1 févr. Mornay écrivoit de Nérac à van der Myle: «*Unum me torquet, quia in uno multa. Simultatem inter* »*Alençonium et Arausionensem ali scribunt:*' vous en sçavez la con»séquence:» *Mém. de Mornay*, II. 219.

(2) *Ambassadeurs.* Voyez ci-dessus p. 99.

1 soucient.

sçachant la langue, si différent de l'humeur des Allemans, et si peu duytz[1] aux affaires, nous a esté de grand préjudice, comme je l'ay souvent remonstré, mais v. A. sçait que MM. de Castille veullent tout faire, et leur semble qu'ilz naissent avec les sciences infuses, et qu'il n'y a chose, quelque difficile qu'elle soit, qu'ilz ne pensent pouvoir entreprandre et en venir à bout; en quoy je tiens qu'ilz se forcomptent souvent, et ceste façon de faire, de tenir les charges en *interim*, sans les pourveoir, je la tiens pour fort dangereuse, non moings que ce que ceulx qui doibvent aller aus dites charges, prengnent ung an ou deux, devant que de s'encheminer; je ne fauldray d'en toucher vivement ung mot à Sa M. à sa venue, et, après avoir faict de mon coustel ce que me sera possible, il fauldra que j'aye patience de laisser succéder le tout, comme il plaira à Dieu et au Roy; asseurant à v. A., que souvent je me ronge les mains et le cueur encoires de veoir comme en beaucop de choses l'on procéde icy; car ce ne sont les leçons que je soulois[2] apprendre en la court de feu l'Empereur nostre maistre de glorieuse mémoire. . . De Madrid, 27 janvier 1583.

1583. Janvier.

† LETTRE MCII.

La Reine mère de France au Prince d'Orange. Sur l'évènement d'Anvers (MS. P. BRI. 98. p. 57).

*** «De Koning van Frankrijk zond terstond den Heer van Mirambeau met den jongen Brulart, zijn Secretaris, naar Nederland:» *van Meteren*, 202b. — D'après *Mezeray* (V. 256) la Reine-mère avoit pressé le Duc d'Anjou de se saisir des meilleures places et d'affermir sa Souveraineté sur quelques fondements solides.

Bor (II. 349) donne la traduction de cette lettre.

1 aptes, utiles. 2 étois accoûtumé d' (*solitus eram*).

1583. Janvier. Mon Cousin, le Roy monsieur mon fils et moy avons avisé de vous dépescher le sieur de Mirambeau, gentilhomme ordinaire de sa chambre, présent porteur, pour vous dire aucunes choses de nostre part, sur les nouveaux accidens survenus puis naguères à Anvers et autres places de par de là, de quoy je vous prye le croire et luy adjouster foy, comme à moy mesme; quy supplye le Créateur, mon Cousin, qu'il vous aye en sa sainte et digne garde.

Ce qui s'ensuit estoit escript de la main propre de la Royne-mère.

Mon Cousin, le Roy mon fils et moy vous envoions le S[r] de Mirambeau, non pour croire ce que l'on dit, car nous vous estimons plus homme de byen que deussiez user d'une si grande ingratitude vers mon fils et ceux qui l'ont accompaigné pour vostre salut, et l'avez trop aimé pour faire un tel tour à ung prince qui a un tel appuy qu'un Roy de France pour s'en ressentir en tout temps. Mais jusques à ce que j'en sache la vérité, je ne perdray la bonne espérance que j'ay toujours eu et que n'avez appelé mon filz, que ne le veulliez bien servir; ce qu'en faisant vous en serez tousjours reconnu de tout ce qui luy attouche. Paris, 30 janvier 1583.

Vostre bonne Cousine
CATHERINE.

Mon Cousin, monsieur le Prince d'Orange.

L'exaspération contre Anjou étoit extrême. Plusieurs, par divers motifs, tachoient néanmoins d'excuser ou d'atténuer sa faute; disant qu'on ne lui avoit donné que le titre et le nom de Prince, sans lui montrer obéissance et respect; qu'il avoit été séduit par des conseillers perfides; que le désir de faire droit à ses coréligionnaires et d'as-

surer au pays l'appui du Roi son frère avoient eu part à sa détermination, et que, pour un seul méfait, il ne falloit pas rompre définitivement avec un personnage dont le secours pouvoit encore être salutaire et la haine funeste. Le Prince d'Orange étoit assez de cet avis. Le 9 février il fit observer aux États-Généraux qu'on avoit choisi le Duc par consentement unanime, vû que, malgré ses interpellations réitérées, personne n'avoit pu indiquer un autre moyen de sauver le pays, et que cette résolution, puisque depuis lors on s'étoit maintenu durant trois années, avoit eu de bons résultats: parmi lesquels on pouvoit compter la défense de plusieurs Provinces, la position meilleure des églises de France et l'abjuration du Roi, un des plus fermes fondements de la liberté: que sans aucun doute le Duc, par sa violence, étoit déchu de tout droit résultant du Traité de Bordeaux, mais qu'il falloit opter entre une réconciliation avec les Espagnols, un accord avec son Altesse, ou une défense par ses propres moyens; que rentrer sous l'obéissance du Roi, ne pouvant se faire sans renoncer à l'Évangile, étoit illicite; que certainement le mieux seroit de n'avoir recours qu'à sa propre énergie, mais que ce moyen, dans les circonstances actuelles, au milieu d'un dénuement et d'un désordre complets, sembloit impraticable; et que par consequent on étoit forcé de se rapprocher d'Anjou, avec l'espoir d'obtenir des condictions favorables; tandis qu'en refusant de s'entendre, on s'exposoit à perdre les villes dont il étoit maitre et à s'attirer l'inimitié du Roi de France et peut-être d'Elizabeth. — Les conseils du Prince prévinrent une rupture définitive; toutefois les conséquences de la trahison d'Anjou furent désastreuses: «na syn overhoopten afval was het niet te verwonde»ren datter onuitsprekelycke verwerringen in 't regiment, verflaut»heydt onder de vroome, en allerlei valsche praktyken onder die »quaetgezinden volgden:» *v. Reyd*, 46». — Beaucoup de personnes considérables songèrent, par désespoir, à se réconcilier avec le Roi: «zy sochten heymelycke verstant metten Coninck om uytten ghe»meenen schipbreuck en Landts onderganck, diense gewis achteden, »hare personen en goederen te redden.» *l. l.* D'un autre côté les résultats déplorables du traité de Bordeaux renforcèrent le parti ultra-réformé, qui haïssoit Anjou, se défioit de la France et se faisoit illusion sur l'état des choses en Allemagne.

1583. Février.

1583. Février. Le crédit du Prince d'Orange fut violemment ébranlé. — Le 23 févr. Granvelle écrit de Madrid à M. de Bellefontaine: « . . . . *le* »prince d'Oranges n'est mort, bien fut-il malade et aucungs pensoient »avec fondement bien [léger] que les François l'eussent empoisonné, »dont il n'est rien; mais fut son mal de la playe qui s'est ouverte de »nouveaul avec soubçon de quelque chancre qui luy donna fiebvre, »il se pourtoit mieulx. Bien vad-il traynant et, comme pense, peu »content de se veoir en ces termes; vous avez sceu ce qu'est passé en »Anvers et aultres places, mais enfin je ne sçay que sera devenu le »Duc d'Anjou et ses trouppes, faisant d'Oranges ce qu'il pouvoit »pour r'habiller le tout; car, si les François l'habandonnent, il se peult »tenir pour perdu; si aura-il bien à faire de persuader aux Flamandz »qu'ilz se fient plus aux François» (MS. B. B. II. p. 336).

† LETTRE MCIII.

Le Comte Jean de Nassau au Prince d'Orange. Il déconseille tout rapprochement avec le Duc d'Anjou. Affaires d'Allemagne.

Ex manu G. D. Comitis, ahn dem Hn. Printzen.

Durchleuchtiger Hochgeborner Fürst...... Gn. Herr, wie es biszhero viel guter leute, ja all diejenige welche ich bisz noch gehört, sie seien religionsverwandten oder papisten, zum höchsten befrembdt das die Niederlände sich mit den Frantzosen eingelassen, und ich bisz uf diese stundt noch keinen Evangelischen vernommen der es darfür wollen halten oder glauben das solchs mit gewiszen geschehen und E. G. oder die lände darbey glück und segen haben können, also verwundern und betrüben sich, insonderheit gutherzige leutt, noch viel mehr und zum höchsten das ausz den Niederländen geschrieben und über E. G. bevorab so sehr geclaght wurden alsz das Sie, benében den Stenden der Lande, nochmalsz dahin arbeiten und handeln solle damit der Herzog von Alanzon, ungeacht ob man

inen schon nun zu etlich mahlen besser nit dan seine Mutter und Brüder (wie die leutt darvon sagen) befunden, in den länden nichts do weniger pleiben möge. 1583. Février.

Ob ich nun wol der gentzlichen hoffnung undt zuversicht bin E. G. werden, wie biszher, dero gedancken und handlungen allein nach Gottes Wortt richten, derselbig die richtschnuer in allem sein lassen, und bedencken wie wunderbarlich Er E. G. und die gantze sach biszher regirt und erhaltten, und das es Ime gleich sey, wie die Schrifft saget, bey vielem zu helffen oder auch da gar kein crafft nit ist; ydoch, dieweil ich ausz mangel berichts und das ausz des von St. Aldegonde und des von Villers überschickten bedencken (1) so wol ich, alsz auch anderen, nit haben verstehen können das man, vermög Gottes Worts, sonder ergernus und beschwerung des gewissens, sich mit denen Franzosen einlassen können, sondern daran, zum wenigsten bisz noch, zweiffeln muessen, so hab ich dem nach nidt underlassen können noch sollen E. G. daszjenig wasz von derselben, wie auch deren Niederländen, nun ein zeithero, der Französischen handlung halben, für reden ergangen und noch gehen, himit dinstlich zu verstehen zu geben; gantz fleissig pittendt E. G. wollen solches anders nit den das es von mir, wie Gott bewust, treuwhertzig und wol gemeinet, verstehen und uffnemen, und nit allein zu mehrer versicherung Ires gewissens, sondern auch uff das gutherzige leut (welche sich fürwahr E. G. und der ganzen sachen halb in disen fal höchlich bekhümmern), beneben mir, desto basz mögen zufrieden gestelt werden, in Gottes Wortt fleissig nachsuchen, und, wo

(1) *bedencken.* Voyez les Lettres CMLXV et CMLXVI.

1583. müglich, kürtzlichen etwas stellen lassen, ob und wie
Février. E. G. und die Niederlände mit dem von Alanzon, one verletzung des gewissens, sich einlassen können.

Es wirdt der Churf. Pfalzgrave in nechstkünfftig *Marcio*, wie man 's darfür helt, alle Evangelische Stende ghen Wormbs, Bacherach oder Cöln zusammen beschreiben, umb daselbst von der Cölnischen und andern religionssachen zu handlen; derwegen dan etliche, so es mit dem gemeinen werck gut meinen, darfür halten das die Niederlände gegen solche versamblung jmandts hinausschicken oder in diesen länden volmechtigen, dahin abordnen und mit den Evangelischen Stenden davon handlen lassen solten, wie sie sich wieder zum Reich thun und mit den Evangelischen in ein gut verstendnuss einlassen möchten; der gentzlichen zuversicht und hofnung, weil die gedachte Stende mit Franckreich oder dem von Alanzon nicht wol zufrieden gewesen, oder auch noch nicht seindt, und von wegen der Cölnischen und Achischen (1), wie auch sonst andern mehr nhun ein zeithero verlauffenen sachen, zue allerlei nachdencken höchlichen verursacht werden, es solte derhalben desto eher und beszer dan hiebevor, mit inen zu handlen sein. Die Reichsstette werden sich in kurtzem, wie ich berichtet, zusammen beschreiben und mit einander von einer bündtnus und wie man hinfüro beszere *justitiam* im Reich haben möge, berathschlagen; dahin wirdt, wie ich mich versehe, auch von der Graven wegen geschickt werden; wo nhun die bewuste sache, von welcher bei E. G. ich nhun so offtmals der Graven halben hab anregung thun lassen, im werck were, könten

(1) *Achischen*: p. 22.

wir uns gegen die Stette auf unser seiten mit mehreren ansehen und erpiethen, auch den Niederländen, viel nützlich dinst thun, und damit verursachen, wann unsere wiedersacher unsz also vereinigt und gefast wüste, dasz ein schwerdt dasz ander in der scheiden behalten und viel dings verpleiben möcht, welches sonsten der gegentheil liderlich sich understehen und versuchen dörffte, und vieleicht auch ohne unsern schaden und beschwerung nicht allerdings abgehen würde, wan es das ansehens bei ime gewinnen solte, als das wir, die religionsverwandten, keine, oder aber doch geringe, correspondentz, ahnstellung und ordnung under- und mitt einander hetten. Weil dan hierdurch erstlich dem algemeinen werck und religionsverwandten merklich könte gedhienet, und darnach auch dem Niederländen dahero viel guts geschafft und allerhandt gelegenheiten zuwegen bracht werden, und E. G. letzlichen insonderheit dem gantzen Gravenstandt, und sonderlich dero verwandten, Vettern und freunden, wie auch der Ritterschafft und Stetten, sambt etlichen Fürsten, so sich zu uns zu thun und zu schlagen gemeint, nicht ein schlechte gnadt, wolthat und freundschafft hirmit erzeigen und ihr und den Niederländen obligirt machen würden, als ist mein gantz dinst- und hochvleiszige bitt: E. G. wollen diesze sache ferner nachdencken und Ihr dieselbe lassen bevohlen sein und sich hirneben unbeschwert erzeigen und mir, umb mehrern ahnsehens und glaubens, ja umb E. G. selbsten gelimpffs willen und zu anzeigung Ires und der Niederlände guter affection gegen die algemeine wolfart und uns Deutsche, sonderlich aber die Graven und confoederirte, mit wenig wörter gegen mich in schrifften ercleren welcher gestaldt E. G. und die

1583. Février.

1583. Février. Staden zu diesem werck verstehen, was sie jerlichs und sonsten darbei thun und hinwieder von uns hieraussen begeren möchten, und solches anderst nicht dan vorschlags und discours weise, und E. G. unergreifflich und unverbündlich, bisz zu fernerer endlicher handlung und ratification zu beiden theilen.

Ich hab meinen Vettern und Freunden, wie auch andere, angezeigt was E. G. sich ungeverlich gegen meine diener sich in diesem fall erclertt, und ihnen darneben erclerrt was für nutzen und groszen vortheill, wie es dan auch gewiszlich also ist, man allerseits daher haben könte; es will ihnen aber schwerlich eingehen das die Niederland ein solches zu thun und zu halten geneigt sein solten; derwegen ich dan auch in diesem werck desto [weniger handlen] umb erklerung was wir uff unserer seitten den Niederländen widderumb für dienst anbietten möchten, ahnsollicitiren und anhalten kan, es sei dan das E. G. oder der Statten gemüth und meinung ich ihnen möge vorlegen: bitt derhalben nochmals E. G. wollen, wie obgebetten, einer solchen geringen schriefft ahn mich zu thun nit beschweren, auch das werck dahin richten uff das man nit mit den Franzosen etwasz zu handlen und sich zu verbinden, sondern allein mit den Niederländen, oder aber, welches der mehrertheil ahm liebsten sehe, mit E. G. sich einzulaszen, begertt und vorgeschlagen werden; dan Frankreich und sonderlich der Herzog von Alanzon das lob in Teutschland, wie sonder zweivel auch anderszwho, bey menniglichen sehr, ja gantz und gar verloren, und würde nun sovil do mehr für ein grosze sünde und gewissenssache sich mit ihme einzulassen geachtet werden, da ehr dasjhenig volnbracht und mit der thatt be-

wieszen, was alle guthherzige jederzeitt besorgt und zuvor gesagt haben. 1583. Février.

Mit der Cölnischen sache laufft es seltzam durch einander und sieht einer groszen mutation gleich. Die papisten feiren nicht; das Capittel oder der mehrertheil desselben widersetzen sich hefftig, und dreibtt insonderheit Herzog Friderich von Sachsen (1), so weniger nit dan auch der Bisschoff von Lüttig mit einem Churf. schwang geht, gegen den Churfürsten viell mutwillens, trutz und gewalts. Die Evangelische Chur- und Fürsten, wie gleichfals auch die Stedte und freie Ritterschaft, ercleren sich uff diesen seiten noch gantz wol, und besser dan ich gemeint, doch sein viel guter leuth und bevorab die landtschafft, Ritterschaft und undersassen des Stiffts Cölln, biszher, von wegen der auszgossenen calumniën und das sie von ihrer Churf. Gn. resolution und fürhabender reformation und besserung, beides der lehr wie auch des lebens, nit gewust noch bericht gewessen, biszher sehr uffgehalten und zweiffelhaft gemacht worden.

Der Herzog von Sachsen obgemelt hatt dem Churf. ein schiff uf'm Rhein mit allerlei provision, *item* Kaiserswerth eingenommen.

Der Churfürst hatt mit der von Manszfeldt hochzeitt zu Bonn für ungeverlich 14 tage gehalten.

Dweil das Spanische kriegsvolck sich umb Cölln genahet und gesamblet, die stadt Bonn nit sonderlich fest ist, und in Westphalen noch allerlei anstellung von nöthen, ist vor gut angesehen das ihre Churf. Gen. sich ausz Bonn und

---

(1) *Sachsen:* «Friederich von Sachsen-Lauenburg, Chor-Bis-»schof zu Cöln, † 1586:» *Hübner, Geneal. Tabellen.*

1583. naher Westphalen bégeben solte; derwegen ihre Churf. G.
Février. mit Pfalzgraf Hansen (1), etlicher Chur- und Fürstlichen Gesandten und sonst vielen Graven und Hern, ihren weg uff Dillenberg genommen, da sie etlich tag still gelegen, und von dannen gestern uff Marpurgh gezogen, doch haben ihre Churf. G. derselben Gemalh mit wenig personen zu Dillenbergk gelassen.

Esz lest sich fast also ansehen das nit allein die stedte und [Grafe][1] derselben *gravamina* uff'm Reichstag nitt heben wollen, von ihrer Ma[t] der gebür gehöret und expediret werden, mit der contribution einhalten, sondern das auch andere Evangelische Chur- und Stende, uff den fall wo gegen den Churf. von Cöllen und der stadt Aach etwas thättlichs solte fürgenommen werden, auch nichts wurden erlegen und geben wollen, inmassen sich dessen etliche fürnehme, so schrifftlich als auch mündlich, albereit sollen vernehmen lassen.

E. G. kan ich dismals nicht weiters zuschreiben, so von wegen gefehrlikeit des wegs, wie auch das der Churfürst von Cöllen dieszen tag von hier hinweg zeugt, und ich naher Butsbach auf einen Graventag gleichfals verreisen musz. Bitt E. G. wollen disz ungeschickt schreiben nicht für übel ufnemen; meinen botten, wo er noch nicht abgefertiget, uf's ehist mit guter antwort uf meine schreiben

---

(1) *Hansen*, Duc de Deux-Ponts, Johannes Senior (1550—1633). Il favorisoit Truchsess: «ad literas a legatis Protestantium principum ». . . Coloniam missas nondum responderat Senatus; inde capta »occasio ut Joannes Bajoarus Bipontinus cum Ludovici Septemviri ». . . legatis Coloniam veniret:» *Thuanus*, *Hist.* IV. 587, f.

[1] *Le texte ici et dans les lignes suivantes est obscur et probablement corrompu. Il s'agit évidemment de la max me*, point de redressement de griefs, point de subsides.

und insonderheit Herzog Hansen des Pfalzgravens ablauffen lassen. . . . . . *Datum* Dillenburg und Gleipurg, den 11 und 12ten *Feb. A°* 83. 1583. Février.

JOHANN.

Ahn den Hern Printzen.

† LETTRE MCIV.

Le Prince d'Orange à la Reine d'Angleterre. Réponse à la Lettre 1099 (MS. P. BRI. 98. p. 65).

Madame, j'ai reçu les lettres dont il a pleu a v. M. m'honorer, qui m'ont esté rendues par Monsieur Darci: je suis très-marri, Madame, que telles occasions se soient présentées qui empeschent que le désir de v. M. à l'advancement des affaires de son A. n'a pas esté du tout accompli. Dieu sait, Madame, que je n'en suis pas cause, et suis bien marri que tel conseil a été suggeré à son A., duquel j'aime beaucoup mieux qu'autrui en descouvre les inconvéniens, lesquels toutesfoys je crains et prévoy pour les éviter; nul Prince de ce monde n'y peut plus apporter que v. M., s'il luy plaist de le faire, de quoy je la supplie très-humblement. Quant aux particularités de ce qui est icy survenu, il y a quelques jours que Messieurs d'Anvers en ont escrit fort amplement à v. M., et m'asseure aussy que Monsieur Darci l'en informera, comme il a été adverti à la vérité en ce païs de divers endroits et autres que moy, ayant été vers son A. et ayant peu entendre de part et d'autre ce qui en est rapporté: surquoy, Madame, je ne doubte que v. M. pourra juger qui doit estre accusé ou non. Je puis dire avec vérité que jamais je n'ai plus aymé ny honoré Prince que son A., tellement qu'à grand peyne

1583. ays-je voullu croire ce que j'ay veu. Mais puisque les
Février. affaires en sont venues jusques à ce point, j'espère que Dieu nous donnera conseil pour en sortir à sa gloire. Je supplye v. M., Madame, estre tousjours tenu au nombre de ses très-humbles serviteurs, comme, après luy avoir très humblement baisé les mains, je supplye Dieu, Madame, etc. Escrit à Anvers, le 14 février 1583.

A la Reyne d'Angleterre.

† LETTRE MCV.

Le Prince d'Orange à la Reine-mère de France. Réponse à la Lettre 1103 (MS. P. BRI. 98. p. 67).

Madame, j'ay receu les lettres par M. de Mirambeau dont il a pleu à v. M. m'honorer, estant byen aise d'une part de voir la bonne et maternelle affection de v. M. vers son A. et de l'autre très-marri du soupçon qu'elle a de moy et de mes actions. Le dit Sieur a veu et entendu ce que luy a esté dict en ceste ville. Il a esté près de son A.; et par ce moien a peu estre informé à la vérité de tout ce qui est advenu en ceste ville et plusieurs autres villes de ce pays, en mesme jour et en mesme heure. Madame, je ne feray sur cela autre réponse à v. M. touchant ce qu'il luy a pleu m'escrire de sa main, sinon que je m'en remets à ce que son A. mesme en vouldra mander à vos Majestés, m'asseurant qu'elles sauront byen juger par cela sy je doy estre accusé ou non. Seullement je puis asseurer en vérité v. M. que jamais je n'ay tant aimé et honoré Prince aucun que son A. et n'ay pas mesme voullu croire ce que j'ay veu, tellement que, pour mes bons et loyaux services et affection sin-

gulière, je n'en ay eu autre récompence sinon estant 1583.
eschappé un péril (1) je me suis trouvé en danger d'un autre Février.
aussy grand, et combien, Madame, que je suis fort peu de chose, sy est-ce que j'avoy moien, s'il eust pleu à son A. se servir de mon conseil, de luy faire service, tant en son pais qu'ailleurs. Il plaira à v.M., ayant entendu la vérité, de ne laisser de me continuer ses bonnes grâces et m'entretenir en celles du Roy, l'asseurant qu'après le service de son A., je n'ay rien autant en recommendation que leurs services et le byen de la Couronne de France, ce que, Madame, je supplye très humblement v. M. de croire; et sur ce, luy ayant très-humblement baisé les mains, je prieray Dieu, Madame, la tenir en sa sainte et digne protection. Escrit à Anvers, le XVII de février 1583.

L'Archevêque de Cologne avoit passé le Rubicon. Le 17 janvier il autorisa l'exercice de la Confession d'Augsbourg: *Bor*, II. 360. Le 25 janvier il épousa publiquement la Comtesse de Mansfeld.

Il ne comptoit pas *séculariser* l'Archeveché. Il eut hâte de le déclarer: «wy betuigen dat onsen wille en meininge in geenderley »manieren daertoe geneigt sy, dit onse Eertzbisdom op onse Erfge»namen te brengen. . . . Na onse doodlyke afsterven . . . sal »onsen weerdigen Doms-Capittel hunnen vryen wille gelaten wor»den:» *l. l.* En voulant former un Etat *héréditaire* il n'eut trouvé nulle part des appuis. La Noblesse Évangélique tenoit au principe électif pour des établissements richement dotés, qui offroient des positions honorables et lucratives aux puinés de leurs Familles et dont la transformation en États séculiers, à l'instar de la Prusse, eut augmenté, au détriment des Nobles, le pouvoir des Princes déjà suffisamment accru par la Réforme. Au contraire, en voulant rester Archevêque Protestant, en attaquant ainsi le *reservatum Eccle-*

(1) *un péril*: voyez p. 76.

1583. *siasticum*, contre lequel, depuis 25 ans, les réclamations n'a-
Février. voient pas cessé, il pouvoit compter sur le soutien du parti Évangélique. «Die Hochstifter, früher ein ehrenvoller Unterhalt so vieler »nachgeborenen Prinzen waren jetzt ein Gegenstand doppelter »Eifersucht der evangelischen Fürsten, welche die Ausschlieszung »ihrer Familien im weltlichen Interesse als eine bedenkliche Neue-»rung, das durch den geistlichen Vorbehalt den Alt-Katholischen »zugestandene Privilegium als ein gefährliches Hindernisz der evan-»gelischen Lehre ansahen:» *v. Rommel, N. G. H.* II. p. 513. «Die »Stifter waren das Erbtheil der jüngern Söhne aus fürstlichen und »adligen Haüsern:» *Ranke, Polit. Zeit.*, I. p. 270. Mais, il falloit renoncer aux Évêchés, si l'on n'y introduisoit la Reforme; car, écrit en 1585 le Landgrave G. de Hesse: «kein Freund könne dem »andern rathen, seine Kinder dem Moloch zu opfern:» *v. Rommel, l. l.* p. 522.

Les Protestants avoient en partie écarté l'obstacle fatal. Deux exceptions étoient devenues presqu'habituelles; savoir quand le Chapitre avoit élu un Protestant, ou qu'il approuvoit le changement de son Évêque. L'Archevêque de Magdebourg étoit marié; celui de Brême également: les Évêques de Lubeck et de Minden étoient Protestants déclarés: à Osnabruck on avoit tantôt un Protestant, tantôt un Catholique-Romain: *Ranke, l. l.* p. 270, *sq.* L'Électeur Palatin affirme en 1584 que le *Vorbehalt* a été l'objet de protestations à chaque Diète; «dazu nie in seine Würcklichkeit kommen, sondern von zeit an »aufgerichteten Religion-Friedens jederzeit das *contrarium* practiciret »und gehalten werden, wie mit vielen Exempeln nahmhaffter Ertz-»und Bisschöffe, die sich zu unser Christlichen Religion Augspurg. »Confession bekennen, auch in h. Ehestandt begeben, und doch »bey Ihren Ertz- und Biszthumen, und allen denselben auch anhan-»genden Dignitäten gelassen worden, . . . zu beweisen:» *Struve, Pfältz. Kirchen-Hist.* p. 376.

Mais l'Électeur de Cologne vouloit réformer l'Archevêché *malgré son Chapitre*. C'étoit décidément outrepasser la limite.

S'il venoit à réussir, on ne pouvoit calculer les suites.

La Réforme eût pris une extension subite. Plusieurs Prélats, retenus par des considérations intéressées, attendoient le triomphe de

Truchsess pour suivre son exemple. «Wenn Gebhards Unternehmen 1583.
»zu Köln glückte, wollte der Bisschof von Paderborn heyrathen:» Février.
v. Rommel, l. l. p. 521. De même l'Évêque de Würtzbourg.

Il y a plus. Les Électeurs Évangéliques eussent eu désormais la majorité. Par l'Archevêque de Cologne les Princes Protestants d'Allemagne «sont asseurés de la pluralité des voix, en ayant des sept »les quatre, oultre celle de l'archevesque de Mayence, qui semble »incliner à ce parti:» *Mém. de Mornay*, II. 280.

L'entreprise étoit menaçante pour la Maison d'Autriche. L'Empire alloit lui échapper. Les Princes Protestants avoient déja communiqué leurs conseils, «pour empescher qu'un roy des Romains ne feust »créé de cette Maison; et sur ci est advenu à propos que l'arche»vesque de Cologne s'est déclaré de la religion:» *l. l.*

Aussi voit-on une Ligue qui tend à se former, à cette occasion, contre le Pape et l'Autriche. A cet effet le Sr de Ségur fut envoyé en juillet par le Roi de Navarre en Angleterre, en Allemagne, chez le Prince d'Orange et le Roi de Danemark (*Mém. de Mornay*, II. p. 272—294). Le fait de Cologne est un de ses principaux arguments: p. 293.

Même le Roi de France sembloit s'intéresser à l'Archevêque, espérant «que le trouble advenu se deust bientôt terminer par un bon »et doulx expédient:» *v. Rommel, N. Gesch. v. H.* I. 571.

L'issue fut déplorable. L'Archevêque démis, excommunié par le Pape, le 1 avr. 1583, eut recours aux armes; un an après il étoit fugitif, et l'Évêque de Frisingue occupoit sa place.

LETTRE MCVI.

Le Comte Guillaume-Louis au Comte Jean de Nassau. Nouvelles.

Wolgeborner freundttlicher lieber Herr Vatter . . . Dieweil die Generall Statten noch zur zeitt . . . versamlet sein, undt noch alles in einem grossen zweyffel stehet, als hab ich doch nicht wollen unterlassen E. L.

1583. Février. was ich bishero für particularitet bekhomen untertheniglich zuzuschicken; daraus E. L. gnungsam werden sehen khönnen was sich bishero hatt zugetragen undt worauff die sachen beruhen: der Almechtige Gott wolle seine gnad darzu verleyhen und die sach zu seiner ehren undt diesen betrengten Niderländen besten ausfhüren, wie ich nicht zweyffell das ehr thun wirdt, undt ist Gott höchlich zu dancken das dis (1) also abgelauffen ist, undt ist gewis [beyden] parteyen ein grosz exempell. . . . .

Was die Kölnische sachen ahngehet, will ich allen müglichen vleis vorwenden, was in mir ist; hab auch meinem Vettern Graf Philips darvon geschryben, werde aber doch in einem tag odder ettlichen zu ihm reysen, da ich dan allen abscheid mitt ihm nehmen werde undt auch meinen Herrn Printzen zum ersten darvon advertiren, und keinen zweyffel stell i. f. G. gantz wholzufriden werd sein das man, uf. i. f. G. erfördern, alle hülf undt assistentie i. f. G. zuschicke, daran ich ahn meinem vleis nichts will lassen erwinden undt i. f. G. ich uf das ehist untertheniglichen zu erkhennen geben. . . . . . . *Datum* Campen, den 19ⁿ *Febr. stylo novo.*

E. L. untertheniger gehorsamer,
WILHELM LUDWIG, GRAFF ZU NASSAU.

Dem Wolgeb. Hn. Johannen, Graven zu Nassau. . . . ., meinen freundtl. lieben Herrn Vattern.

(1) *dis:* l'évènement d'Anvers.

† LETTRE MCVII.

Mr. Des Pruneaux au Prince d'Orange. Sur la négociation avec Anjou (MS. P. A. n. 8790). 1583. Février.

*** M. Des Pruneaux désapprouvoit fortement la conduite du Duc, en qui il ne semble jamais avoir eu une confiance illimitée.

Monseigneur, je ne faicts juge que vous si j'ay, en ce qui c'est passé pour effectuer la négociation de laquelle j'estois chargé, oublié aulcunes choses que j'ay pensé y devoir apporter ung bon et seur establissement pour tous, et v. Exc., comme celluy quy y pouvoit le plus, m'avoit tousjours faict espérer que la présance [des Princes][1] dissiperoict toutes les nues qui s'opposoient à la lumière qui[2] nous devoict donner en ces païs. Mais certes j'ay esté plusieurs fois meu de vous dire qu'il estoit malaisé, y voiant tant d'apparance contraire, que ce ne fust ung empirement à tout l'estat, comme l'on a veu. Sy Dieu nous vouloit tant favoriser que de recognoistre nostre faulte, et par vostre moien et autorité, que je sçay estre assez suffisante pour ce regard, nous puissions amander le passé, je croy que ce seroict un bel ouvraige, parce qu'avenant autrement, je ne puis présager rien de bien: vous priant aussy, Monseigneur, faire donner ordre que ces gentilzhommes François qui sont retenus à Envers, soient mieuls traictez; vous sçavez comment l'on s'offance de cella, touchant plus à leur maistre qu'à euls; c'est l'affection que j'ay tousjours eu à vostre service qui m'en faict parler ainsy, vous suppliant très-humblement le prandre de bonne part, comme de celluy qui vous demeurera toute sa vie très humble serviteur.... de Termonde, 21 février.

DES PRUNEAUX.

[1] *Peut-être* du Prince, *savoir du Duc d'Anjou.* [2] qu'i (*il*).

† LETTRE MCVIII.

1583. *Le Landgrave Guillaume de Hesse au Comte Jean de Nassau.*
Février. *Évènement d'Anvers; affaires d'Allemagne* (MS. C.).

*** Le jugement défavorable du Landgrave sur l'Archevêque de Cologne étoit conforme à la vérité : «Truxes hielt niet langhe teghen, »hebbende al te wichtighe saecken op een swack fundament begust; »varende voorts onbesonnen, en gheenen arbeyt, sorgh en hoofd-»breken, die dierghelycke wercken steedts aancleven, konnende »verdraghen:» *v. Reyd*, 37. — La dernière partie de la Lettre se rapporte à l'intolérance très-inopportune des Ultra-Luthériens.

Wolgeborner lieber Vetter, wir haben Ewer schreiben de *dato* Buzbach, den 14 dieses, empfangen gelesen.

Nun seindt es zwar wichtige und weitleufftige sachen, die einem pillich nichtt treumen, zu geschweigen gescheēn solten, undt tragen zwar mitt dem Hern Prinzen ein treues bruderlichs mittleyden, das ihre L. mit so selzamen wunderlichen Leutten umbgeben ist; hoffen aber, der, so s. L. biszhero in so viel undt mancherley gefahr erhalten, werde dieselbe hinfüro auch schüzen und schirmen. Wir können unns vorwar aus dissen hendeln nichts gutts ersehen, wir legen sie hin wohin wir wollen.

Dann erstlich, das man die Leut zu hülff nimbt Gottes Wort zu vertheidingen, die demselben zu widder und zum höchsten feindt seindt, das kann Gott nicht leiden, und gewint ein bösen auszgang, wie solchs viel exempel und sonderlich das exempel der Machabeër gnugsamb bezeugtt. Das man nun sich mitt ihnenn über offenbarthen betrugk versönen will, könnenn wir abermahl nichtt sehenn wie der baur, dem die schlange das kindt erbissenn, und die schlang, deren der baur ein solche schram in rücken gehauen, bey einander wohnen, oder einander vertrauen

können; hoffen aber Gott der Herr werde dissen hendeln 1583.
ettwo durch der Königinn von Engelandt weiszheitt auch Février.
guete mittel schicken.

Wir möchtten wol Ewern discurs wissen, wen die Kays. May' dahin zu pringen wehr, das sie, *vel ratione superioritatis*, *vel proprii interesse*, *vel utriusque simul*, an die Statten begehrenn wurde, sich in ihrer May' undt des Reichs händen zu stellenn, bisz zu ausztragk uundt vergleichung der sachenn, mitt vertröstung das sie, der Religion halben, in ihren gewiszen unbeträngtt, auch derselben *exercitium* behalttenn, undt dann auch dass sie ihren freyheiten gemeesz, wie bey zeytten Keyser *Caroli* regirtt werden, ob auch hoffnung wehre das solches die Niederlender annemen, undt sich Franckreichs wiederumb entschlagen solttenn.

Was die Cölnische sache betrifft, ist wol zu erbarmen das *tam pulchrae fabellae tam praecox datus fuerit actor;* dann solche grosse sachen lassen sich vorwar so unbedachtsam, undt ununerbauett nichtt regieren, sondern es gehört mehr zum danz, als ein neu par schue, wie das altte sprichwortt lautet.

Was die Kay. May' disser sachen halben an uns geschriben, wir auch derselben hinwidder geantwort, solchs habt Ihr in vertrauen hirneben zuempfahen. So paldt als wir gehörtt, das die Nidderländer sich beredden laszen den new reformirte pabsztische Calender anzunemen (1),

(1) *anzunemen:* Par résolution du Duc d'Anjou avec les États-Généraux, en décembre 1582: *v. Meteren*, 198. — Le 5 déc. le Landgrave avoit écrit, au sujet de la réformation du calendrier, à l'Électeur de Saxe et à l'Électeur Palatin; ne voulant pas permettre au Pape de changer à son gré les jours de fête de l'Église: *l. l.*

1583. haben wirsz so paldt vor ein bösz *omen* gehalttenn; dann
Février. wehr das gesez in einem puncten annimbtt, macht sich demselben durchausz underwürffig; darumb gutt wehr das die Nidderländische *Theologi* förderlich solche *mendam* emendirten.

Wir hören die [Quadelbergenses] *Patres* seyen widder von einander, und haben ihr bedencken den dreien Churfürsten zugeschicktt, und wiewoll aller an [Eydstadt][1] zugesagtt nichts von den *Sacris Eleosinis* zu vermelden, so hatt sich doch einer under ihnen (dan bey Pfaffen, als die zu schwazen erzogen, nichts kan verschwiegen pleipen) so viel vernemen laszen, das solle beschlossen sein das man die Ubiquitet, als zu dissem zank unnötig, und die auch aus Gottes Wortt nicht zu beweisen sey, fahren lassenn uundt sich darauf nichtt grunden, sondern dieselbige, wie auch ezliche andere *loca Lutheri*, die der heylige man auszen sonderlichen geist uundt verstandt offenbahrett, uundt uns andern, schlechtten leyen, unerförschlich, an ein sondern ortt stellen solle, aber der andern *Patrum errores* soll man *nominatim*, *citatis locis* wo sie geschrieben stehen, auch uff einem *Colloquio*, dahin allein diejenigen so das Conckordienbuch underschrieben, zuerfordern, verworffen und verdammenn; was nun daraus wirdt, gibtt die zeitt, *modo ne sorex suo indicio pereat.*[2]

Welchs wir Euch in guettem vertrauen nichtt verhaltten wolttenn, uundt seindt Euch mitt gunstiegem willen wol gewogen. *Datum* Cassell, am 22 *Februarij Anno* 1583.

Wilhelm L. zu Heszen.

Ahn Graff Johann zu Nassaw, beantwortet uf sein schreiben vom 14 Feb.

[1] eyd stadt *comme par serment* (?).

[2] « Egomet, meo indicio, quasi sorex, hodie perii: » *Terentius.*

N.° MCVIII[a].

Points relatifs à la situation du pays après l'évènement d'Anvers. 1583. Février.

, Cette Note se rapporte aux intelligences entre les Réformés de France et ceux des Pays-Bas Mornay et ceux d'entre les Protestants qui n'appartenoient pas au parti des *Politiques*, n'étoient guères portés à pallier la faute et le crime qu'Anjou venoit de commettre. Selon eux «en ce qu'il a commis à Anvers et à l'endroict des Pays-»Bas, il s'est totalement retranché de la communication avec ceulx »de la religion et obligé au parti contraire, pour estre doresenavant »le bras droict du Pape:» *Mém. de Mornay*, II. p. 275. «Il s'est »obligé à haïr et à ruyner tous ceulx de la religion:» *l. l.* 237. — Ils avoient beaucoup de confiance dans le Roi de Navarre, et celui-ci étoit très-disposé à se mêler des affaires des Pays-Bas. Dans l'Instruction secrète donnée par lui «au sieur Caluart, s'en retournant »trouver le Prince d'Orange après le faict d'Anvers,» datée du 14 févr., on lit: «En cas que les Estats jugent nécessaire de renouer avec »Monseigneur, nonobstant ce qui s'est passé, . . . et si les Estats »peuvent faire trouver bon à Monseigneur que le Roy de Navarre, »pour plus grande asseurance, leur soit donné pour régent et lieute-»nant général, il acceptera volontiers ceste charge, pour le zèle et »affection qu'il a à leur conservation et défense:» *l. l.* 227.

S'il a esté licite, asçavoir de traicter avec son Altèze.

Il ne semble pas avoir esté loisible, et ores qu'il eust esté, ne le seroit maintenant, ny loisible, ny expédient.

Si l'on voit que, ne traictant avec un tel, asçavoir le Duc d'Anjou, il faille se réconcilier avec le Roy d'Espagne?

Après la renonciation, asçavoir d'iceluy Roy d'Espagne, n'est loisible, ny honorable, ny expédient.

1583. Si le Duc d'Anjou est décheu de son droict que pour-
Février. roit prétendre au païs, à cause du desseing comis le 17 de Janvier?

Attendu que le contract at porté ceste condition expresse, il ne se peut doubter qu'i ne soit décheu.

Si l'on pourroit traicter, asçavoir avec son Altèze, en cas qu'il constitue pour Lieutenant quelque Prince faisant profession de la religion, comme le Roy de Navarre et Prince de Condé.

Or[1] qui se peult licitement traicter, n'y a apparence qu'il y veille entendre, mais bien se pourra metre en avant pour sonder le fond de son coeur et le rendre descouvert à ceulx qui en doubtent encores.

L'on priera de vouloir remarquer les faultes, asçavoir comises par les provinces du Païs-Bas en l'administration de l'Estat.

Les fautes principales ont esté remarquées, tant en ce qui concerne le traicté avec S. A., que le peu de soing qu'on a eu à en faire bien entretenir les articles.

S'il ne seroit bon qu'il y eut personnage, asçavoir chez les potentas et princes faisans profession de l'Évangile, pour tenir tousjours bonne et asseurée correspondance avec ceulx du païs?

Pour le moins, en attendant que cela se puisse faire sans jalousie, il est nécessaire d'entretenir estroicte correspondance par lettres ensemble.

[1] Ores. (quoique).

Demander toutes les ouvertures qu'on pourra proposer pour faire qu'il y ait une plus estroicte correspondance et union. 1583. Février.

Par la négociation qui a esté conclue au Synode, [1]jettera les fondemens de ceste union et réconciliation entre les Princes, qui est nécessaire pour le restablissement des affaires du Pays-Bas et conjunction de toutes les Églises. La négociation qui a esté conclue est: que le Roy de Navarre joinct ses confédérés avec les Églises de France, députeront certains personnages vers les Princes protestants de Alemagne, afin de procurer que ceste dissension, touchant le poinct de la Cêne (1), puisse estre apaisée, ou bien pour le moins les crieries et les escrits des uns à l'encontre des aultres, mis bas.

Demander quel a esté l'advis des E.[2] en la réception de son Altèze.

La pluspart consentent à ce qui est dict au premier article.

Il a esté demandé comme les ministres se devroient comporter sur la chaire, en parlant du Duc et des altérations advenues par son desseing; sur quoy a esté respondu ce qui s'ensuit: «Et quant aux ministres on est d'advis »qu'ils remonstrent modestement le debvoir de conscience »aux magistrats et principaulx des villes, sans en parler

(1) *Cêne.* «Ung obstacle pourroit s'entrejetter en ceste négociation »de Ligue (entre les Protestants de France, d'Angleterre, et d'Alle»magne), à sçavoir, le différend qui est entre nos confessions sur le »poinct de la Cène:» *Mém. de Mornay*, II. 281.

[1] *Apparemment* on *a été omis.* [2] Églises.

1583. »publiquement en chaire, pour ne sembler tendre à sédi-
Février. »tion, comme telles matéries sont subjects à calomnie.»

De demander le moyen d'une bonne correspondance.
Nous y pourvoirons par la voye de Paris.

L'on s'enquérera de l'estat de la France.
Cela gist en plusieurs particularités qui ont esté discourues au Synode, lesquelles pour le présent ne sont encores descouvertes.

Le 7 mars le Duc d'Anjou écrit de Termonde aux Etats-Généraux: «Comme nous avons trouvé par le passé en tous nos articles et traic»tez quelque chose quy a empesché les effectz, j'ay volu ce coup me »lascher de sorte que, me réduisant à une seule ville (1) pour ma »demeure et parachever le traicté, je vous fisse cognoistre quelle est »mon inclination au bien et conservation de ces pays et du bien pu»blicq; vous priant que de vostre part il n'y soit plus rien adjousté »en quoy nous puissions estre arrestés et la résolution de cest affaire »différée; aiant trouvé très bon que partie de Messrs les Députez s'en »allassent pour vous esclaircir entièrement de mon intention, vous »priant de ne tenir les choses en longueur et que demain je puisse »avoir de voz nouvelles» († MS. ROY.). — L'accord provisoire fut publié à Anvers, le 2 avril.

LETTRE MCIX.

J. Fontanus au Comte Jean de Nassau. Disputes religieuses: il l'engage à continuer ses bons offices dans l'affaire de Cologne.

Gott mit unsz! Hoch-und wolgeborner Graffe, gnediger Her. Ich dancke zum ersten den Vatter unsers H. *Jesu Christi*

---

(1) *ville.* «Syne H. soude sich gaerne vernoegen met syn woon»plaetse te verkiesen in de stede van Mechelen:» *Bor*, II. 355a.

das Er E. G. bisanhero in diesem leben erhalten, und also mit seinen H. Geist erleuchtet das dieselbige auch dem Churf. zu Cöllen das rechte fundament der selichkeit haben künnen offenbaren, und i. Churf. Gn. also durch Gottes segen in das hertz gepflanzet das dieselbige nunmehr mit leib und sele sich dem Almechtigen durch *Christum* haben ergeben, und alles was sy in dieser werelt haben, gedencken drüber zu wagen. Wan E. G. nichts mehr in diesem leben hetten zu wege gebracht dan dis fürtreflich heilich werck und was davon dependirt, so ist solches materien genuchsam E. G., und durch dieselbige dem gantzen Hause Nassauwen, einen römlichen und unsterblichen namen zu machen. Ich geschweige hie das E. G. landt undt leudt, gelt und gutt, leib und bludt, bei diesen Niederländen aufgesetzet, den Gelderschen die ware religion bracht, die Union diesen provinzen gemacht (sonder welche sy, vernunft nach, lange zu boden gangen weren), und dannoch nichts dan schaden noch zur zeit zu recompens erlanget haben. Solches können nun die frommen und getreuwen erkennen und es gereuet sy von hertzen. 1583. Mars.

Nun, gnediger Her, damit es nicht scheine als wolte E. G. ich schmeichelen und in 's angesicht preisen, vermane und bitte auch dieselbige ich zum aller ernstlichsten das E. G. mit dem Hertoge *Casimiro* und anderen Herren welche die ware religion verstehen, in gegenwertigen händel wollen zusehen das, wanner nun lang genuch gekriget worden (darzu doch der liebe Gott seinen segen erstrecken will), dan nicht der leidige *Ubiquitismus* (1) oder andere menschen treumen, sondern unsere ware religion eingefürt

(1) *Ubiquitismus*: voyez p. 166.

1583. werde. *Item*, das kein *Solomonis* reich, da neben Gottes
Mars. Kirchen auch des teufels Kirch zugelassen, und Salomo entlich neben andere ursachen auch darumb von Gott verlassen wart, angesteltt werde; und damit solches verhüttet werde, were gut das bei zeiten etlige fürneme *theologi* gemelten Churf. beigefüget, auch hin- und wieder im lande gude predicanten ingestelt würden. Darzu hatten ire Churf. G. ettlicher massen stoff, wanner sy die predicanten, so in dem Stift Cöllen geboren sein, ausz anderen länder in ir Vatterlandt liszen beruffen; als da sein Doctor *Jacobus Kimedonzius* (1) *Kempensis*, zu Gendt predicant; *Hubertus Sturmius* von Münstereifel, *professor theologiae* zu Leiden (2); *Johannes Hall Coloniensis*, predicant zu Amstersterdam, und andere werden noch andere kennen. Und im val ire Churf. G. noch bei E. G. were, deuchte mich raethsam sein das E. L. mit ir hievon communicirten. Mein Gott! wie gern sege' ich die gude sach gefürdert! — Ich bin schir dot gewesen, aber Godt hatt mir das leben widerumb ausz genaden geschenckt, und hoffe nicht das mich Gott hinweck nemen werde, ich habe dan gesehen das man den antichristen zu Romen heimgesucht und sein Reich allenthalben geschwecht hatt.

Die hisige länder betreffendt, davon schreibe ich nicht, weil mir bewust das *Reidanus* dasselbige gethan.

G. H., nun ist die zeit fürhänden da das H. *Evangelium* promoviret werden kan. Bidde nochmalen E. G. diesel-

(1) *Kimedonzius*: plus tard Pasteur à Middelbourg et Président du Synode National en 1586.

(2) *Leiden*: depuis 1579 jusqu'en 1584; il retourna en Allemagne.

' zag (*Hollandois*).

bige wollen keinen fleis sparen, als E. G. auch nicht thun. . . . . . 1583. Mars.

Der landtag ist hie zu Arnhem den 4tes *hujus* angeschlagen; was er für einen ausganck gewinnen werde, ist noch verborgen. Sal unsz etwas gudes wiederfaren, das mus von oben herab kommen.

G. H. und Hochgeborner Graff, ich bevele E. G. sampt deren Ehemal, meine gn. f. die Pfaltzgravinne, in genedigen schutz des Almechtigen. *Datum*, in grosser eil, zu Arnhem, A° 1583, den 8 *Martii*, *stylo veteri*.

E. G. gantz dinstwilliger
JOHANNES FONTANUS.

Den Hoch- und wolgebornen Herren Johan Graven zu Nassau. . . . . Dillenburch.

LETTRE MCX.

Le Comte Jean de Nassau au Landgrave Guillaume de Hesse. Confiance en Dieu (MS. C.).

Durchleuchtiger hochgeborner Furst, E. F. G. seien meine gehorsame willige dienst allezeit zuvor. Gnediger herr, e. f. g. schreiben den 10 dieses datirt hab ich gestern abents entpfangen, und nit allein derselben gnedige begeren den herrn Printzen belangendt, sondern auch was Sie ahn Hertzog von Wirttenburgh geschrieben, daraus verstanden.

Soviel nuhn den herrn Printzen betrifft, ist gleichwohl nit ohne dasz solchs geschrey (1) länger dan für 14 tagen zu Marpurgk gewesen; ich habe es aber für ein paffen ' zeitung

(1) *geschrey*. Il s'agit probablement des efforts du Prince pour opérer une réconciliation avec Anjou.

' pfaffen.

1583. gehalten, und allen umbstenden nach wedder vermutten
Mars. noch glauben können, wie ichs dan auch noch nit thun kan; es seie dan dasz Gott der Her die Nidderland mit blindhait schlagen und denselben den gahr ausz machen wölle, inmassen es sich den leider mehr als zuviel mit Deutschland ahnsehen lest.

Dasz man dem Bapst nuhn widderumb im Reich soviel gewalts gestattet und zulest, und die grosse herrn nit mehr inn sachen thun, sondern so kleinmuttig leider seind, ist wolh zu becklagen und zu erbarmen, aber doch sich nit zu verwundern, noch darfür sich zu entsetzen, dan es je und alwegen so gewesen, und Gott der Herr selten seine Kirche, wunder und werck durch die gewaltige und weise dieser welt vortgepflantzt und auszgericht hatt; grosse macht und krafft, rosz und wagen, wie der 33e Psalm sagt, helffen noch retten nicht, sondern des Herren aug siehet uff die so In fürchten und auff Seine gutte trachten, und der 146e Psalm, verlast euch nit uf fursten, denn sie sind menschen, die können ja nit helffen: wohl dem des hülff der Gott Jacobs ist, des hofnung uff dem Hern seinen Gott stehet. *Jerem.* 17: verflucht ist der sich uf menschen verlest und helt fleisch für seinen arm, und haben sich fürwahr solche herrn fürzusehen dasz es ihnen nit gehe wie Mardochai der Ester im 4 cap. drawet; wo du wirst zu diesser zeit schweigen, und wie der 20e Psalm, [inne] verlassen uff wegen und rosz, wir aber dencken ahn dem namen des Herrn unsers Gotts; sie sindt niedergestürtzt und gefallen, wir aber stehen ufgericht. *In summâ* es ist, wie Assa rieff: Herr, bey Dir khein untterscheid zu helffen under vielen oder da khein krafft ist, wie dan dasselb 14 cap. im 2 buch der Kronick und die volgende

zwey voller solchen und dergleichen drosts ist, und man 1583.
dergleichen exempel auch zu unsere zeitten ettlich viel, Mars.
und sonderlich in den Nidderländen und ahn dem herrn Printzen, erfahren hatt, ja E. f. gn. selbsten ahn sich und ihrem herr vatter. Hoff derselben e. f. g., als ein christlicher loblicher fürst, werden nit allein für sich selbsten in diessen sachen, unahngesehen wie beschwerlich und fur der vernunfft unmüglich sichs damit ahnsehen lest, gedrost bleiben, sondern gleich dem Matathia der Machabeēr vatter, andere Chur- und fürsten dahien vermanen dasz sie bedencken wollen was jeder zeit geschehen und wie alwegen die erhalten werden die uff Gott vertrauet. Gott der Herr ist mechtig und weise gnug Seiner sachen zu helffen, darzu auch wahrhafftig und gutthaltig, wir sollen Ime khein *modum neque temporis neque personarum* noch sonsten vorschreiben wan, durch wen, oder wie Er helffen wolle: wan die sach nur gerecht und ufrichtig ist, und wir Ihnen suchen und mit Ime seind und blieben, so wird Er sich auch finden lassen und mit unsz sein: darumb wir billich altzeit gedrost sein sollen und unsere hende nit abthun, dan unsere werck altzeit ihren lohn haben werden. Ehe Maria mit ihrem kindt gelassen solte werden, musten die weisen ausz morgenlande ihr schetze zubringen. Eine arme widwe muste Eliam ernehren und die fressige raben ihme speise zufüren. . . . *Datum* Dillenburch, in eill, den 14 *Martii A°* 83.

E. f. g. dienstwilliger
JOHANN GRAFF ZU NASSAW.

Den durchl. hochg. fürsten Hern
Wilhelmen Landgraven zue Hessen.

LETTRE MCXI.

1583. *Le Cardinal de Granvelle à M. de Bellefontaine. Affaires*
Avril. *des Pays-Bas* (MS. B. B. II. p. 349).

. . . . . J'ay veu l'advis (1) que le Prince d'Oranges a donné aux rebelles, depuis cest accident advenu, malheureux tel qu'il est et cherchant de les abuser de nouveau et de rédiger le Duc d'Alançon en telz termes, qu'il en puisse joyr, comme de l'Archiduc Mathias, car il veult tirer la garnison françoise de toutes les villes et déchasser les François qu'ont servy de conseil audit d'Alançon, luy défendant l'entrée d'Anvers et qu'il voise[1] vivre à Bruxelles, et l'on offre de luy donner permission de tenir 600 Suisses; l'on luy veult davantage former Conseil de gens du pays, par l'advis desquelz il se debvra conduyre, et de ce Conseil sera chief et maistre ledit d'Oranges, par où le Duc d'Anjou sera un Roy de cartes; aultres dient qu'il se soit accordé avec le Prince de Parme, et nous actendons ce que portera le boiteux. (2) Il y a long temps que j'ay tousjours pensé que les François et les Flamans ne draperoient[2] pas longuement ensemble, et vous voyez ce qu'en est advenu, que nous peult donner conjecture pour penser que vraysemblablement leur accord (s'ilz sont ralliez de nouveaul) ne durera pas longuement: la diffidence est grande, et très-grand le nombre des François mortz, tant tuez que noyez et consumez de famine, que

(1) *l'advis:* voyez p. 149.

(2) *le boiteux.* Allusion peut-être au vers d'Horace :

Raro antecedentem scelestum
Deseruit *pede Poena claudo.*

[1] vienne. [2] s'accorderoient.

donnera mauvaise amorce à aultres, et *chi offende non pardona*, ilz ne se fieront jamais l'ung de l'aultre; mais Oranges se voyant habandonné, perdant l'appuy de France, a procuré la réconciliation, et la Royne-mère et la Royne d'Angleterre auront aydé à icelle, s'il en est quelque chose, et aussi un ambassadeur du Roy de France, envoyé devers les rebelles, pour excuser son frère et ayder à le remettre sur pied, mais il me semble qu'il l'a assis sur une boule, pour pouvoir facilement après chanceler (1) . . . 3 avril 1583.

1583. Avril.

† LETTRE MCXII.

Le Comte Jean de Nassau à l'Archevêque de Trèves. On soupçonne celui-ci d'être contraire à l'Archevêque de Cologne.

Hochwirdigster Churfürst . . . . derselben soll ich hirmit underthenigster wohlmeinung nicht verhalten das

(1) *chanceler*. Granvelle désiroit fort que l'intervention de Philippe II, offensé par Anjou, vint déterminer sa chute: peu de jours auparavant (23 mars) il écrit à M. de Bellefontaine: «Je ne vois, »comme je l'ay dit souvent, aultre meilleur moyen que une gaillarde »diversion, et il y ha bon moyen, comme j'espère, pour à peu de »fraiz la faire telle, quelle [cuyroit][1]. Il est apparent que tant de no»blesse morte en si peu de temps engendrera particulières dissentions, »qu'en pourroient bien susciter des publicques. Le grand bruyt qu'ilz »ont fait a esté, comme je tiens, pour secourir Alançon, craingnans »de le perdre et peult estre pour craincte, que n'en faisant ceste »démonstration, son frère aye crainct que, eschappant, qu'il ne s'en »resentit et mesmes qu'il ne doibt ignorer, s'il est homme, quy »l'ha mis et pourquoy en ce brouilliz; ilz ont de l'oeuvre en leur »quenouille» († MS. B. B. II. p. 344).

[1] duyroit (?), seroit suffisante.

1583 ich kurtzverrückter zeit nhun etlichmahl vernommen
Avril. welchergestalt E. Churf. G. hin und wieder bei vielen Evangelischen Stenden beschuldiget und darfür ahngeben werden alsdas sie mit dem Bapst und etlichen Cardinäle gegen den Churfürsten von Cöllen und andere Evangelische Stende grosze verstendtnus haben und zum hefftigsten handlen sollen. Wiewohl nhun das nichts newes, sondern fast der gemein brauch und lauff ist das, so wohl hohes als auch nidern standtspersohnen, leiden mueszen das ihnen allerlei nachgeredt und zugemeszen wirdt, jedoch dieweil etliche sich sollten vernehmen lassen das man hiervon gewiszen grundt, advis und nachrichtung habe, und derwegen soviel damehr zu besorgen ein solches E. Churf. G. zu allerhandt verdacht, wiederwillen und misztrawen gereichen, mir aber insonderheit bei deroselben zu ungnaden gerathen möchte, da ich solche oder andere dergleichen wiederwertige reden gehört und E. Churf. G. verschwiegen hette, so hab ich, ungeachtet ob es mir schon in vielerlei wege nicht unbillich bedencklich gewesen, E. Churf. G. ein solches unangezeigt nicht lassen können oder mögen. . . . *Datum* Dillenberg, am 5ten *Aprilis A°* 83.

JOHAN GRAVE ZU NASSAW.

Post schedulam . . . Es stehet zu besorgen das des Thumbcapitels geschwindekeit solche geste[1] ins Reich bringen werde, welche so wohl ihnen als auch allen benachbarten noch viel unruhe und verlustens machen möchte.

Ahn Churfürsten von Trier.

[1] gist (*levain*).

† LETTRE MCXIII.

Le Comte Jean de Nassau au Comte Salentin d'Isembourg. 1583.
Il l'exhorte à se désister de son entreprise contre l'Électeur de Cologne. Avril.

*** Le Comte Salentin, ci-devant Archevêque de Cologne, alloit se mettre au service du Chapitre contre Truchsess: «Salentinus in »urbem venit et collegii concordibus suffragiis Imperator deligitur:» *Thuan. Hist.* IV.653[d]. — Ses confidents, lorsqu'il étoit encore Prélat, n'avoient pas eu tort de dire: «es steckt ein krigsman in ihme» (ci-dessus IV. 338). — Le ton âpre et mordant de la Lettre est suffisamment justifié par le caractère et la conduite d'un homme disposé à changer de parti d'après les calculs de l'intérêt ou de la passion.

Mein willige dienst sein E. L. alzeit zuvor, wolgeborner freundlicher lieber Herr und Vetter. E. L. credentzsschrift, sampt derer Ihren abgeordenten zugestelter Instruction, hab ich empfangen, verlesen, den inhalt derselben zimlicher maszen verstanden, und aber den *stylum* gleichwol fast ungleich, und die instruction also befunden das es anderen leichtlich allerley nachdenckens und vieleicht auch solche gedancken erregen möchte, als ob E. L., dieweill sie mehr an mich dan andere meines gleichen schreiben, mir entweder mehr oder weniger als ihnen guts zutrawen, oder sonsten hierin etwas besonders suchten; weill aber, nach der lehr *Pauli*, die lieb nicht argwöhnig sein soll, und ich 's anderst nicht dan das es von E. L. wolgemeint und ausz guttem vertrawen und einem ufrichtigen teutschen gemueth herkomme, verstehe, will ich daszelb also auch im besten ufnehmen und zu E. L. mich versehen, gleich wie es hinwieder von mir gutherzig gemeint und ich anderst nicht gewohnet dan rundt und frey, sonderlich mit vertraweten freunden, zu han-

1583. dlen, ich werde deszfals auch ungefahret sein und blei-
Avril. ben.

Weisz derhalben E. L. anfenglich nicht zu verhaltten das ich fürwahr sehr ungern vernommen das dieselbe nicht allein in angeregter Instruction, sondern auch sonsten hin und wieder meinen gnedigsten Herr den Churfürsten von Cöln (ungeacht das ire Churf. G. gleichwoll noch nicht gnugsam gehöret und dieselbe sich jederzeit zu rechtmesziger erkandtnus irer Key. Ma[t], wie auch Churfürsten und algemeiner Stende des Reichs erpotten und noch erpiethen) also hart und schmehelich beschuldigen und angreiffen; wolt E. L. gönnen und trewlich rathen das Sie sich eines solchen enthieltten, dan das glück rundt und deszelben auszgang zweiffelhaftig, ja uff groszen gewalt und menschliche anschlege nimmermehr zu bawen ist.

Ich, als ein Cölnischer Vasall und Lehenman, so, vermöge meiner pflicht, ihrer Churf. G. schaden zu wahrnen und dero bestes, nach euszerstem vermögen, zu befürdern schuldig bin, kan, noch soll (wie E. L., als der hochverstendige, zu erachtten) ihren Churf. G. dieses unangezeigdt nicht laszen, und mögen E. L. gewiszlich dafür haltten das ire Churf. G. nicht allein unerschrocken und im werck seindt sich dieser und anderer hochbeschwerlicher ufflagen dermaszen nach gebür gegen jederman öffentlich zu verantworten, das sie mit guttem gewiszen und ehren für Gott und allen Christliebenden damit zu bestehen und ihre unschuldt gnugsam an tag zu bringen verhoffen; sondern es werden auch die Evangelische Stende (dieweill es mehr derselben und ein gemein werck, dan irer Churf. G. privat sach ist und sie ohne ihrer, der Stende, vorwiszen und rath hinführo nichts zu handlen gedencken) sol-

che injuriën und schmachreden weder uff viel hochged. 1583.
Churfürsten, noch viel weniger auff ihnen nicht liegen las- Avril.
zen, inmaszen sie dan dieselbe zum theill albereith bey der Key. Mat. und andern mit solchem bestandt und gutten grundt wiederlegtt und noch vielleicht in kurtzem ferner dermaszen ausführen, vertheidigen und gnugsam bescheinen werden, das E. L. und alle Christliebende, der billigkeit nache, darmit zufrieden sein, und, wan Sie den dingen recht nachdencken, die sachen viel anderst, als Sie noch zur zeitt vermeinen und sich etwan einbilden laszen, geschaffen befinden werden; darumb dan nochmals mein trewer rath das E. L. in diesen sachen etwas mehr an sich halten und gemach thun wollen, sinthemahl man leichtlich den karren verführen kan und es etwan in kurzen, über zuversicht, ein andere meinung und gelegenheit hiermit gewinnen möchtte.

Gleichfals wolt E. L. ich auch wol wünschen das Sie sich der angezogenen Commission hetten entschlagen und bei deme durch dero abgesanden hiebevor gethanen erbiethen geblieben were, in erwegung das es E. L. fürwahr nicht vortreglich sein wirdt, sondern Sie gewiszlich dahero in die lengde mehr schimpff, schadens und rewens, als groszen ruhm, nützen und dancks zu gewartten. Dan was von des Capittels Commission und deszelben itzigen geschwinden handlungen (welche ausz ettlicher privat affecten, wieder die gebuer, ergehen und getrieben werden) vernünfftige leuthe judiciren, und wie sich dieselbe endlich wollen verantwortten laszen, solchs werden E. L. mit der zeit erfahren. Darneben mag E. L. ich auch vertrewlichen nicht pergen das es so heimlich nicht ist, sondern man hin und wieder wol weisz was es für ein gestalt

1583. mit der Key. Commission hatt, und das E. L. sich, ehe
Avril. und zuvor die Key. Ma[t] ichtes darvon gewust, derselben berühmet, auch sonsten ihrer Key. Ma[t] nahmen und dero Commissariën, ohne vorwiszen irer Ma[t] und überhabenden bevelch, in dieser sachen zu Irem vortheill zu gebrauchen understanden; *item* was sonsten zu Andernach und andern örthen mehr für *consilia* und anschlege gewesen, ja diejenige von diesem werck und sonderlich E. L. persohn judiciren und sich vernehmen laszen, denen es am wenigsten zu trawen; derwegen Sie dan wohl zu bedencken und zuzusehen das es derselben in diesem handell nicht eben also ergehe wie es E. L. mit dem Herzog von Alba (1) und den Spaniern begegenet, und Sie nicht etwan zuletzt, wan man E. L. nicht mehr bedarff, zwischen zweien stülen nidersizen lasz. Und mögen 's E. L. gewiszlich dafür halten das von dero gethanen erbiethen und vorschlägen an dem Keys. hoff und andern örthen sehr ungleich, und dermaszen nicht wie etwan E. L. vermeinen, alzeit geredt und judicirt worden.

So haben E. L. auch vernünfftig zu ermeszen, wan für das gemein Capittel und die gantze landtschafft gelangen soltt, welcher gestaldt sie bey der Key. Ma[t] und sonsten durch E. L. geehret, gerühmet und recommandirt worden, auch was dieselbe sonsten für an- und vorschlege gegeben, und welchermaszen Sie (2) dem alten S. Peter das wort gethan und sein grosz vermögen angezogen, das sie darab ein schlechtes gefallens haben und E. L. des-

(1) *Alba.* Salentin, ayant fourni des troupes au Duc d'Albe, avoit fini par se quereller avec lui (IV. 204).

(2) *Sie:* voyez par ex. T. IV. p. 343.

zen wenig dancks wiszen würden. Wan ich dan E. L. vornehmen (ungeachtet wie gutherzig und wohl Sie es, ohne zweiffel, meinen) bei mir anderst nicht finden noch ermeszen kan, dan das es nicht allein dem ganzen Stifft Cöln zu höchster beschwer und nachtheill gereichen musz, sondern das es auch mehr zu hinderung der reinen lehr göttlichen worts, zu einführung groszen misztrawens und verbitterung zwischen beiderseits religionsverwandten, und also zu zerrüttung und umbstoszung gemeinen friedens gerichtet ist, dan das dahero ichtes zu vermuthen oder zu hoffen seye, als kan ich daszelbig so weinig als auch andere Evangelische Stende und alle Christen und Vatterlandsliebhabende leuthe approbiren und mir gefallen laszen, noch darzu glück oder heyll wünschen, sondern will viel lieber E. L. hiermit gutherziger wohlmeinung gantz trewlich und vetterlich darvon abgemahnet, und so wohl für Ihrem selbst eigenen, als auch dem gemeinen unheyll (welchs ausz diesem werck und fürhabender unchristlicher verfolgung endtlich entspringen musz), verwahrnet und, so viel an mir ist, hiervon abzustehen zum vleiszigsten gebetten haben. 1583. Avril.

Die ursachen aber umb welcher willen ich E. L. intent und itzige handlung nicht loben oder pillichen, noch denselben beifall thun kan, *in specie* vermöge dero begerens schrifftlich zu überschicken, solches kan diszmahls, von wegen kürtze der zeit, nicht geschehen; zudem so ist von solchen und dergleichen hochwichtigen sachen welche Gottes ehre, das Vatterlandt und nicht allein unsere algemeine zeitliche wolfahrt, sondern auch ewiges heyll und seligkeit belangen, beszer mündlich und gegenwertig, da man beiderlei bedencken anhören und einer dem andern sein gemüth nach nottürfft ercleren kan, zu communici-

1583. Avril. ren, dan das man hiervon viel über feldt schreiben und grosz libell machen soltte; über das so können E. L. dieses von andern mehr verstendigen beszer als wir vernehmen, und da Sie nuhn unserm gegenbericht, sowohl als den wiedertheill gnugsam und nottürfftig (wie dan solches an sich selbst wol billich were) anhören wolte und uf Gottes Wort, die nattürliche pilligkeit und itzige beschwerliche zeit und leuffte recht sehen und daszelb der gebuer mit ernst zu gemüth führen und bedencken, solten Sie baldt soviel befinden, wofern Sie auch Got den Herrn darneben von herzen umb Seinen Geyst und Genade anruffen werden, das ich und andere die E. L. von irem vornehmen abrathen, es so wohl mit E. L. als auch sonsten dem gemeinen werck anderst nicht dan christlich, trewlich und wol gemeint und noch meinen.

Was dan endlich belangen thut das E. L. in verrichtung obangeregter commission und dergleichen sachen sich in dero Stam, Grave- und Herrschafft Isenburg, landen, leuthen und guetern keines unheils, schimpfs, spots oder wiederwertiges zu mir oder den meinen keines wegs mit nichten versehen wollen, wie auch zu E. L. persohn ich gleichfals in meinen gebiethen mich unzweifentlich zu getrösten; da thue derselben nachparlichen erpiethen ich mich zum vleiszigsten bedancken, der zuversicht, weill ich mich gegen E. L. hiebevor so mündlich, als auch schrifftlich, zu mehrmahlen ercleret, und ich deszelben gemüths und voriger meinung noch bin, Sie werden auch darmit zufrieden sein und deszhalben desto weniger zweifell in mich sezen, und solches soviel damehr dieweill Sie mich nuhn etliche jahr hero gnugsam erkennet und im werck und mit der that vernommen haben das wo derselben ich,

auszerhalb unserer wahren Evangelischen religions- und 1583.
vatterlands sachen, mit gewiszen und ehren dienen und zu Avril.
gefallen sein können, ich solchs nicht allein ungesparts vleiszes jederzeit willig und gern gethan, sondern auch zu unruhe und unfrieden, so lang ich deszen überhaben sein können oder mögen, keinen lusten oder neigung gehabtt, viel weniger aber mich jamals für ein kriegsman oder [bolger] auszgeben, oder ohne rechtmeszige ursach jemandt zu beleydigen begert, sondern vielmehr jederzeitt von herzen gewünschett und dahin gearbeittet wie das vatterland, unsere Christliche religion und religionsverwandten, sampt mir und den meinen, in ruhe und frieden erhaltten und alles misztrawen, trennung und beschwerliche weitterung, soviel immer müglich, möchte vorkommen werden; wie ich dan auch daszelbige, meines theils euszersten vermögen, nochmalen zu thun geneigt und mit meniglich, wo es stadt haben mag, in gutten willen und nachbarschafft zu sitzen, zum höchsten begere. Da aber, über alle zuversicht und hoffnung, gegen unser geliebtes Vatterlandt oder unsere Christliche religion und derselben bekenner, wie auch gegen meine lehenherren, mich und die meine oder meine benachbarte Herrn und freunde und bevorab die einigungs verwandte Graven einiger unpilliger gewaldt, frevel oder muthwill solte geübet und fürgenommen werden, so haben E. L., als der verstendige, zu erachtten das ich *pro aris et focis, pro lege et grege* zu streitten mich und die meine, vermöge götlichen Worts und aller pilligkeitt, nach euszerstem vermögen zu defendiren, zu schützen und zu schirmen, oder in nothfellen meine lehnnherrn, verwanden, benachbartten und denen ich mit pflichten zugethan, die handt zu biethen schuldig, und

1583. (unangesehen alles undancks und gefahr, oder wie gering
Avril. die mittell gegen des feinds groszen gewalt sich ansehen laszen) mein euszerts darbey uffzusezen, und Got dem Herrn das übrig und den auszgang zu bevehlen und in Deszen willen mich zu übergeben; wie ich dan auch in gleichem, da ich von jemants auszgefordert würde und [anspruch][1], nichts erlaszen werden woltte, es were in feinds landen oder anderszwo, wie einem ehrliebenden Graven gebürett, zu erscheinen und zu erzeigen unerschrocken. Wolte E. L., weil Sie es, so schrifftlich als auch durch dero Gesanden mündlich begert, guter meinung nicht verhaltten, der zuversicht (dieweill Sie mich kennen und wiszen das ich kein gelerter, sondern ein Westerwaller (1) bin) Sie werden 's also von mir im besten ufnehmen und diese trewherzige erinnerung gleichwoll nicht allerdings verachten und in windt schlagen. Da ich sousten, auszerhalb obberürten fellen, E. L. zu dinen weist, wollen Sie mich nicht sparen, sondern das vertrawen gewiszlich zu mir haben, wo ich daszelb ohne nachtheill meines gewiszens und ehren thun kann, das ich 's jederzeit willig und gern thun wolte. *Datum* Dillenburg, den 7ten *Aprilis A°* 1583.

JOHAN GRAVE ZU NASSAW CATZENELNBOGEN.

An Grave Salentin von Isenburg.

[2]Wolgeb. Fürst, lieber Herr und Vetter; dieweill ich's anderst nicht verstehen kan dan das E. L. sich zu mir alles gutten versehen, so habe ich mir desto weniger bedenckens

---

(1) *Westerwaller:* II. 26.

[1] angesprochen.

[2] *Ce* Postcriptum, *où les locutions familières et proverbiales abondent, étoit* [...]*remment autographe.*

gemacht so freimütig an dieselbe zu schreiben, Sie für 1583.
schaden zu wahren und zu Irem besten und der pilligkeit Avril.
zu vermahnen. Ich kan sonderlich gegen vertrawete freunde kein [gebreng] noch *beso los manos*[1] machen.

E. L. haben fürwahr, wo nicht mehr, doch weniger nicht dan ich und meines gleichen Irer schantzs wahr zu nehmen und sich woll zu bedencken und fürzusehen. Das feuer so E. L. mit etlichen Capitularn *particulare* angesteckt, ist nicht gering, und da man also vortfehret, wirdt es, wie ich besorge, E. L., mich und andere je so hart als diejenigen dreffen welchen man damit zu schaden vermeinet. Dem Herzog von Alba gingen anfenglich alle thür und thor uff, und meniglich nach seinem wunsch, ime zur handt: wie aber die Sonn den schnee verzehret und verschmelzet, gewärett es darnach viel ein andere meinung: *in summa*, wan man einen schlafenden hundt wecket, so lest er sich darnach nicht so leicht stillen, und thut darnach selten gutt, sondern gehet gemeinlich, dem sprichwort nach, *Malum consilium consultori pessimum;* und ist mit menschlichen anschlegen, krefften und groszer Herrn gunst, wie mit Aprillenwetter. *Datum ut supra.*

LETTRE MCXIV.

Le Comte Philippe à son père le Comte Jean de Nassau. Mariage du Prince d'Orange.

*** Le 12 avril le Prince épousa Louise de Coligny, née le 28 sept. 1555, mariée au Seigneur de Téligny en 1571. Celui-ci avoit péri, ainsi que l'Amiral de Coligny, père de la Princesse, dans le massacre de la St. Barthélemy. — Cette union, surtout à cause de l'évènement d'An-

[1] baisemains: *compliments.*

1583. Avril. vers, contribua à augmenter la défiance envers le Prince, comme trop enclin, disoit-on, à se livrer à la France. En communiquant la chose aux États de Hollande, il leur fit remarquer «dat syn Exc. *vóór het »ongeluk voor Antwerpen gebeurt*, in alliantie had doen treden met »de dogter van wylen den Admiraal van Vrankrijk, den Heere van »Chastillon, wesende weduwe, een sonderling exempel van de Reli-»gie en namaagschap van den Prince van Condé, ten einde de kerke »Christi te meer voorstands daardoor gedaan zoude worden en te beter »alliantie met de Koningin van Engeland en den Koning van Na-»varre:» *Résol. de Holl.* 1583. p. 79. — Le Roi de Navarre, le félicitant, lui écrit: «Je m'asseure que Dieu en tirera du fruict pour »ses Églises et mesmes que nous y aurons nostre part pour la con-»jonction qu'ont nos affaires avec les vostres:» *Mém. de Mornay* (édit. de Paris, 1824) II. 312.

Monseigneur mon père! Combien que pour le peu qui est en moy, je ne puisse encores faire chose qui vous puisse servir, si est-ce que, ayant si bonne commodité de vous adresser ma lettre par ces gentilshommes, qui s'en vont voire l'Allemaigne, je n'ay peu moins faire pour mon debvoir, sous l'espérance, que me ferez tant d'honneur de le prendre de bonne part, que de prendre ceste hardiesse de les vous bien humblement recommander et me ramentevoir très-humblement à vos bonnes grâces et celles de madame ma Mère. Nous avons nouvelles d'Anvers que Son Alteze est accordé avec Messieurs les Etats et que Monseigneur le Prince s'en est marié avec Madame de Téligny, fille de feu monsieur l'Atmiral de France. Je prie Dieu qu'Il leur vueille ottroyer Sa sainte benédiction et de me maintenir en vos bonnes grâces, me donnant le moyen de vous faire très humble service et très affectionné. Pour fin je baise très hemblement les mains de Madame ma mère, priant le Créateur, Monsieur mon père, vous tenir

soubs Sa saincte garde et protection. A Leiden, ce 10 avril 1583. 1583. Avril.

Vostre très humble et très affectionné fils,

PHILIPPE DE NASSAU.

A Monseigneur mon Père, Monsieur
le Comte Jean de Nassau Catzenelenbogen.

LETTRE MCXV.

Le Comte Maurice à son oncle le Comte Jean de Nassau. Il se recommande en ses bonnes grâces.

Monsieur mon Père (1). J'ay receu tant d'honneur de vous, que je me condamneroy d'ingratitude si je ne m'en resouvenoy tous les jours de ma vie, et c'est pourquoy, me voyant maintenant esloigné de vostre présence, j'ay pensé de vous escrire ceste lettre, qui n'est à autre intention que de vous supplier bien humblement de croire, qu'en quelque part que Dieu me conduise, rien ne me pourra jamais esloigner de l'affection que j'ay en vostre service, si tant est que me facies cest honneur de me commander jamais pour chose qui vous touche. Vous aurés sceu, Monsieur, comme S. A. est accordé (2) par provision avec Messieurs les Estats et comme Monsieur mon père s'en est marié avec Madame de Téligny le 12 de ce moys; Dieu leur veuille ottroyer Sa bénédiction. Et sur ce baysant très humblement les mains de Madame ma Tante, supplieray le Créateur, Monsieur, qu'Il vous doint, en santé,

(1) *Père:* p. 53.
(2) *accordé:* le 28 mars.

1583. heureuse et longue vie. De Leyden, ce 18 d'avril 1583.
Avril. Vostre très humble et très obéissant fils,
MAURICE DE NASSAU.

A Mons. mon Oncle, M. le Comte
Jean de Nassau et Cattenelebogen.

L'accord provisoire ne présageoit guères un arrangement définitif et le Duc d'Anjou ne savoit trop de quel côté se tourner. Granvelle écrit à M. de Bellefontaine, le 26 avril: «Vous avez fort bien en»tendu les practiques du Duc d'Alançon et le voyant traiter de deux »costelz, je ditz incontinant que c'estoit pour voir qui luy feroit »meilleur party; enfin, à ce que l'on entend, il s'est rattaché avec »les rebelles, contre la volunté de la commune, mais le Prince »d'Oranges les tient asserviz et adsubgettiz par le moyen de ceulx »qu'il a esleus, gens de basze sorte, s'estant faict quicte de ceulx qu'es»toient de quelque marque; et ceulx aussi qui ont le bien de luy, »tant de l'église que aultres, y correspondent; mais je ne perdz pas »espoir que quelque jour le peuple ne face vengeance contre ledit »d'Alençon et contre le mesme Prince d'Oranges, et jà en commence »on veoir quelque apparence. Ilz ont faulte de moyen, comme aussi »ont les François; les vexations sont grandes et tout se destruit, de »sorte que les ungz et les aultres seront las de la guerre, ormis ceulx qui »sont du mestier et en profitent, qui sont à mon advis, les plus grandz »ennemis qu'ayent les pauvres pays» (MS. B. B. II. 355). Et le 17 mai: «Oranges a déchassé hors des principales villes ledit d'Alançon, qui ne »retient que le tittre nud, que faulsement il a usurpé, et le dit d'Oran»ges commande: ledit d'Alançon se monstre fort descontent et dudit »Oranges et des rebelles, et encore de la Royne d'Angleterre, et »ne laisse de intenter nouvelle pratique, pour s'accorder avec nous; »mais il propose conditions haultes, desquelles je tiens qu'il rabbatra, »dumoings s'il a envie de s'accorder. Il a perdu grande opinion »par tout et en la France mesme, par ce d'Anvers, et pour avoir si »mal gardé sa parole au traicté qu'il avoit faict et signé avec le »Prince de Parme, et ce qu'il dict avoir apprins au Conseil d'Estat »de France que les Princes n'ont obligation de garder leur parole,

»si non en tant qu'il convient bien à leurs affaires, est très-mauvaise 1583.
»école pour un Prince d'honneur et qui désire prospérer» (Ms. B. R. Mai.
II. 356).

N° MCXVa.

Memoire pour A. Chrétien et Ph. Engel. (Memorial was bei dem Hern Printzen zu verrichten).

*** Cette pièce et les deux suivantes contiennent, avec plus ou moins de détails, les articles sur lesquels le Comte Jean de Nassau, par l'entremise de deux hommes de confiance, vouloit consulter le Prince d'Orange ou lui donner son avis. Toutefois ceci n'est qu'un fragment relatif aux dispositions et aux ressources de Truchsess.

Il paroit que A. Chretien n'a pu remplir cette mission. Engel partit de Siegen pour Anvers le 30 mai. — Comparez, quant à son voyage précédent vers le Prince, en 1581, le N.o 1047a et la Lettre 1073.

Ire f. G. zu berichten dasz der Churfürst seiner gelegenheit nahe, Got lob, in religion und andern sachen gantz wohl gesinnet, desgleichen auch Saxen, Brandenburg, Pfaltzs, und der mehrertheil aller Evangelischen Stende, bisz auff etliche wenig under den Fürsten, Graven und Stetten. Der meist mangel ahm Churfürsten sei dasz er, als ein newer ahngehenden Christ, in Gottes Wort nicht allerding, wie wol zu wünschen, erbawet; *item* das er die sachen vom Nachtmal, ob er schon kein Lutheraner ist, doch nicht allerdings verstehe, im Religionswerck und sonderlich mit anrufung reiner lehr etwas blödt sey, von wegen der Evangelischen Chur- und Fürsten; den etliche ihme am meisten darmit anfechten das er sich gegen die Calvinische lehr ercleren solle, dan ob er sich wohl darmit etwas [verlieszt] dasz er sich zu der Augspurgischen

1583. Confession fast habe erclert und obligirt, da es doch nicht
Mai. vonnöthen gewesen, noch von ime begert worden, so werden doch ire Churf. G. in deme von vilen sehr verdechtig gehalten und under andern sonderlich umb des willen, weil sie sich mit dero Gemahl alhie halten und mit Herzog *Casimiro* ire sachen communiciren.

Gleichfals ist das auch nicht ein gering mangel das ire Churf. G., über vielfältigs beschehen erinneren, zu diessen sachen so gar keine preparation weder mit gelt, munition, bawen, und informirung der leute, wie sie doch wohl hetten thun können, gemacht haben, auch *den kriegshandel nicht verstehen*, *noch mit leuthen versehen*.

Item das ire Churf. G. weder in dero Cantzlei, noch zur regirung oder kriegssachen gar keine qualificirte persohnen bei sich haben, noch sich für ein erstes so balt in austheilung der gescheftt richten können; weil aber ire Churf. G., wie oben gemelt, nicht allein wohl gesinnet, sondern auch sehr verstendig, gelert, und vieler sprach erfahren, auch im reden und schreiben also geübt das man dergleichen in Teutschlandt von Fürsten nicht viel findt, sich auch nhun dahin ergeben das sie raths und zu folgen begeren, als ist zu hoffen, demnach ire Churf. G. nhun viel dings erfahren so sie hiebevor nicht geglaubt, nhumehr auch das sprichwort gelernet: ey wie fein kan ich's nhun; es werden die sachen, da ire Churf. G. nhur noch ein geringe zeit darbei bleiben und dieselbe ein wenig in ordnung bringen möchten, in kurtzem, vermittelst Göttlichen gnaden, ein andere und beszere gelegenheit gewinnen.

Dasz er das werck für ein erstes so gar weitleufftig hab angefangen.

Le Comte de Leicester en 1586 fait un éloge assez pompeux de l'Electeur; «he is a gentleman her majestie would like well as anie »man I have seen com to hir being a stranger. His *wisdome*, his »behaviour, his languages, his person, and all will like her well:» *Correspondence of Leicester* (Lond. 1844), p. 373. «He ys very »pore but very *wyse*:» *l. l.* p. 134. Il est permis de révoquer ce témoignage de sagesse en doute. Tout au contraire semble démontrer que l'imprévoyance et l'étourderie de Truchsess contribuèrent à sa perte plus encore que le nombre et l'activité de ses antagonistes. Les conseils entr'autres du Landgrave de Hesse, qui connoissoit l'homme (p. 165), furent inutiles; «die reiferen Rathschäge L. Wilhelms sich »nicht zu übereilen, und mit verständigen Theologen und politi»schen Räthen gefaszt zu seyn:» *v. Rommel, N. Gesch. v. Hess.* I. 523. Ses opinions religieuses avoient beaucoup de flexibilité: il paroit avoir été d'après les exigences du moment Calviniste (p. 132) ou Luthérien (p. 197): «der des Calvinismus beschuldigte Gebhard »überzeugte L. Ludwig bei einem persönlichen Besuch in Marburg von »seiner reinen Neigung zur Augsburgischen Confession:» *l. l.* 524. Désirant ne mécontenter aucun parti, il différa longtemps d'en faire une profession publique («*tum demum* Augustinae confessioni addic»tum palam professus est» *Thuanus*, III. 648ᶜ). Voyez cependant, afin de ne pas être envers lui trop sévère, l'opinion du Prince d'Orange sur le désaccord entre les Protestants; ci-dessus II. 455.

1583. Mai.

Nº MCXVᵇ.

Esquisse d'une Instruction pour Philippe Engel se rendant vers le Prince d'Orange.

⁂ On trouve ici la classification des différents points à traiter; la nécessité de secourir l'Électeur de Cologne; de s'entendre avec le Duc Casimir; de ne pas être dupe des avances du Duc d'Anjou; de donner aux Pays-Bas une forme stable de Gouvernement; de les rattacher à l'Allemagne, et de faire alliance au moins avec les Réformés. — Il est de nouveau question de cette ligue des Comtes

1583. *(Graven-einigung)* si souvent mentionnée dans les Lettres du Comte
Mai. Jean de Nassau.

Was für gemeine sachen danieden zu verrichten :

Von der Cölnischen sache.

Von H. *Casimiro.*

Von der Graven Correspondentzs.

Von dem von Alanzon.

Von bestendiger anstellung der regierung in den Niederlanden.

Wie die (n.[1] meher) ans Reich zu bringen,

oder zum wenigsten mit etlichen Stenden, und bevorab den reformirten, beszere vertrewlichere correspondentzs halten mögen.

Auf was Püncten fürnemlich zu sehen.

Auff die resolution und erclerung, und das dieselbe, so viel immer müglich, möge gut gefallen und derselben *rationes* und umbstende mit vleisz observirt werden, umb schrifftlichen auszführlichen bericht und discurs, sonderlich in Herzogen *Casimiri* und der Alanzonischen sache, wie auch, wo müglich, umb schrifftliche erclerung in der Graven-Correspondentzs.

Schickung an Churf. und Herzogen Cas., von den Niederlanden oder dem P.[2], sie beide semptlich oder ein jeder insonderheit, oder aber in's gemein ans ganze Reich, oder die Evangelische Stende, oder zum wenigsten die Reformirten.

Ursach der schickung.

1. P. könte sich mit Casi. desto beszer vergleichen.
2. B.[3] und A.[4] die meuler stopffen.
3. Allerlei bericht hören und geben.

[1] nun. [2] Printzen. [3] Beutterich. [4] Ambyse (Hembyse).

Credentials nota.

I. *Bericht thun.*

1. vom wolstandt.
2. vom übelstandt.
3. von dem was begert wirt.
4. *item*, wie die Herren hierzu nen gesinnet.

II. *Erklerung.*

1. gutdüncken und rath mitteilen.
2. assistenz und hülff.
3. briff halben.

III. *Erbauung, vermahnung und trost.*

1. Ausz Gottes wort.
2. Historien.
3. exempell zu unsern zeitten.
4. selbst eigener erfahrung.
5. presentation zu thun in *extremis* [1]. Ob im notfall der C.[2] sich hinaben begeben möge? Wan er etwan verjagt würde, wo er dan pleiben möchte?
6. durch schickung und schrifften, knechten und Kirchendiener.
7. Provinzen und Stette.
8. *Item*, durch die Königin von Englandt dergleichen vermahnungsschrifft zu thun.

Bericht.

Wolstand oder Vortheill.

1. Das der Churf. des Bapsts grewel erkenne.

---

[1] *In extremis.* La devise de Truchsess n'etoit pas « vaincre ou perir » : il n'étoit pas homme à brûler ses vaisseaux.

[2] Churfürst.

1583. Mai. 2. unsere religion zimlicher maszen verstehe.

3. sich durch auszschreiben und mit der that nuhnmehr öffentlich erkleret.

4. das er gantzs Westphalen noch in seiner gewaldt hat, und nuhnmehr in 8 oder 9 Stetten die Religion etlicher maszen eingeführet.

5. der Adel, bisz uff 8 oder 9, ime zugethan.

6. das er darin ein zimlich manschafft und woll an die 20,000 vermag. Das er Religionsverwandten habe.

7. etliche Stette und örther leichtlich fest zu machen.

8. *item* das er das fest Recklinshauszen auch noch habe, doch der stadt Dorsten noch nicht mechtig sey.

9. *item* das er Berck, Ordingen, und Bonn noch inhabe, sampt dem Hausz Boudesberg.[1]

10. die stadt Neusz neutral.

11. das zu hoffen Andernach und Lins ime leichtlich beifallen würden, da man sie mit ernst anrede.

12. das Herr Thomas von Krichingen mit ungefehr 500 Franzosen im anzug sey.

13. das H. Cas. sich der sachen öffentlich anzunehmen und in 's felt zu begeben gemeint.

14. das sich die Evangelische Chur- und fürsten nicht allein mündlich, sondern auch durch schrifften und schickung gegen die Key. Ma[t]. und das Capitel dermaszen ercleret, dasz sie ohne verkleinerung nicht wol zurück kommen können. — Das zu Bonn ein stadtlich geschütz. — Das Capitel und sonderlich H. Fried.[2] ine also mit gewalt spolyre, das Spanische kriegsvolck in 's lande geführet. — *Item* das der Bapst ine excommunicirt und also Churfürsten und Stende des Reichs seines gefallens abzusetzen understehe.

[1] Godesberg. [2] Friederich (*voyez* p. 155).

Uebelstandt. 1583.

1. das der Churf. die lehr noch nicht allerdings verstehe. Mai.

2. sich mit der Augsp. Confess. ohne noth zuviel obligirt.

3. die leuthe zu langsam und wenig informirt.

4. die leuthe nicht zeitlichen umb das *exercitium religionis* bei ime und andern Evangel. Fürsten hab ansuchen laszen.

5. das er wenig reinen lehrer habe und sonderlich mit gewiszen keinen annehmen wolle, so man Calvinisch nennet.

6. das er seine sachen anfangs zuviel uff den krieg und rigeur gesteldt.

7. das er bishero keine regierung, viel weniger aber den kriegshandel, noch wie er viellerlei sachen neben einander treiben und handlen solle, nicht verstanden.

8. das er zu diesem werck zuvor gantzs und gar keine preparation, noch einigh vorrath, auch mit dem geringsten nicht, gemacht.

9. das er keine räthe noch diener nicht habe, noch seine geschefft jemals auszgetheilet habe oder noch ausztheile.

10. das er sich zu viel uff die grosze Hern verlaszen und andere gewisze mittell, weil sie geringschezig anzusehen, nicht geachtet.

11. das er seinen landen und mit den benachbarten, so doch daszelbig wol der sicherste weg gewesen, kein ordenung noch anstellung gemacht, noch sich in die dreierlei wege *defensionis*, so ich ime vorgeschlagen, schicken können.

12. das die grosze Herrn, durch des gegentheils *calum-*

1583. *nias*, wie auch corruption irer diener, gleichfals auch
Mai. durch allerhandt irer Ma^t. und anderer betrawung[1], sonderlich aber ausz mangell guter information, correspondentzs und underhaltung, diesen Herren offtmahls irr gemacht und verendert.

13. dasder H.[2] [P.][3] so gar keine correspondentzs helt.

14. das er[4] kein kuntschafft hat.

15. habe kein kriegsverstendige, bawverstendige; meutendt kriegsvolck.

16. ahn allem blosz.

17. das grosze verweilung und allerlei wiederwertigkeit der contribution halben vorfallen.

18. das zu besorgen H. Cas. werde sich mit zu vielem volck überladen, zu lang im armbrust liegen.

19. *Item*, das, von wegen seines persöhnlichen vortzihens, wie auch der Franzosen ankunfft, der mehrertheil der Fürsten, so dem concordiwerck anhangen, abgeschreckt und mehr weitterung dan etwan stillung dieses handels für ein erstes zu besorgen sei. — *Item* dasz das werck mit der G. Correspondentzs und den Niederlanden nicht *in eff.*[5] kommen, welches auch ein ursach das H. Cas. itzo hab werben müszen, nemlich: weil es so langsam damit noch gehet.

Alanzonische Sach.

1. Sorgfeltigkeit guter leuthe von wegen den Niederlanden.

2. Verwunderung beides der Bapisten und Evangelischen über die annehmung des von Alanzons, das der H. Printzs darzu gerathen.

[1] menaces. [2] Herr.
[3] *indistinct: le mot paroît devoir se rapporter à* Truchsess.
[4] l'Électeur. [5] *effectum.*

Ursach der verwunderung: 1583.
1. sein geschlecht und herkommen. Mai.
2. dasz man wisze wie er sich hiebevor gehalten.
3. und itzo zu A.[1] bewiesen.

3. *Scandalum* bei den religionsverwandten, welche vermeinen das man sich mit öffentlichen tyrannen nicht könne oder solle verbinden.

4. Clagten der religionsverwandten das nicht allein die Niederlande, sondern auch die benachparte, hierdurch in gefahr geführet; wünschten und begerten das in solchen und dergleichen sachen *communicato consilio* jederzeit möchte gehandlet werden. — *Item*, das man des H. P. gemuth hette hiebevorn oder auch nachmalen in solchen und dergleichen fellen wiszen mögen.

5. Bericht von dem von Biron (1), ob er oder wer sonsten ursach des handels zu Antorff sei. — Was für hoffnung des von Alanzons halben zu haben.

Von Herzog Casimiro.

1. bericht von seinem vorhabenden zug.

2. das die religionsverwandten sehr clagen das so woll den Kirchen hierauszen, als auch denen danieden, wie auch in Frankreich, nicht geringen schaden bringe das H. Cas. und der H. P. nicht beszer correspondentzs halten.

3. das m. g. Herr vermahnet werde die reconciliation zu befürdern. Das Herzog *Casimirus* und die seine, sonderlich B[2], A[3] und D[4] selbsten, solchs zum höchsten begeren und sich sonderlich gantzs Christlich ercleret; wiewol er gespueret, auch daszelbe noch spüre, ausz dem dasz er nihe ime uff

(1) *Biron:* p. 142.

[1] Antorff. [2] Beutterich. [3] Ambyzc. [4] Dathenus.

1583. Mai. sein schreiben geantwortet, so wolle er doch lieber als ein Christ handlen und ein stein daruff legen und nicht allein uff das gemein bestes sehen, sondern auch irer f. G. selbsten, wo er könne, alle [f.[1]] erzeigen, dan das er solte im unwillen gehen, seinen affecten nachgeben und dardurch ergernus oder nachtheill der sachen verursachen, sofern nur obgemelte drei wiszen möchten das sie wieder zu genaden kommen oder sich sonsten nicht zu befahren. — Derwegen mein gn. Herr gern wiszen wolte was der H[2]. P[3]. von einem jeden insonderheit *in specie* zu clagen, es werde dan rechtlich oder gutlich hingelegt; mit begeren, da ire f. G. sich und die Niederlande hierin nicht bedencken wolte, das er's dan meines gn. Herrn und andern halben thun, und sich soviel bemühen wolte damit solcher bericht gestelt werde.

Von der Regierung.

1. Das man hierauszen sorgfeltig sei das die lande dieselbe bei dem von Alanzon und den Franzosen nicht werden bestehen können.

2. *Item* bei der unordentlichen regierung.

3. weme die lande nach absterben des Herrn P.[3] haben möchten.

Wirdt derhalben begeret dasz der Herr P.[3] hierin sein gutdüncken, so viel nicht bedencklich sei, wolle anzeigen, und sonderlich seine meinung welcher weg er am besten finden under den drei:

1. nemlich: der Monarchi, zu welcher man den Hern P[3]. so lang er lebe vorschlegt.

2. oder cantoniret, wie in Schweizs.

3. oder in häupter theilet, wie in Teutschlandt.

[1] freundschaft (?) [2] Herr. [3] Printz.

Graven Correspondentzs. 1583.

1. das man hieraussen nicht glauben wolle das sich die Mai.
lande eines solchen erpotten oder das sie es geben werden.

2. machen inen die gedancken die lande werden inen dagegen abfördern so man untreglich und unerschwinglich, oder, da die Graven etwas vorschluegen, das man irer damit spotten möchte. Derhalben dan m. g. H.[1] sie zu keiner erclerung bringen können.

Nutz und vortheil so dahero zu gewarten.

1. Daz man mit solch gelt die Niederlande sehr könte stercken und mit gewissen leuthen versehen.

2. dem feindt grosz volck abziehen.

3. merckliche kosten sparen.

4. ire sachen durch gewinnung der zeit sehr fürdern.

5. dem feindt viel verdrusz thun und grosze kosten machen.

6. das der H. P[2]. nicht allein den Niederlanden, sondern auch den religionsverwandten und dem gantzen Reich darmit dhienen könten; *item* dem gantzen Gravenstandt, fürnemlich aber dero freunden und verwandten.

7. das dieszes ursach geben werde das sich andere desto eher mit den Graven einlassen und sich je lenger je mehr zu uns schlagen, und, das wie auch die sachen den gemeinen nutzen betreffendt, so gleichwohl den Gravenstandt biszhero mehrerteils heimlich treiben müssen, desto beszer würden sollicitiren können, dieweil sie dardurch so viel gute leute ahn sich zögen und den sachen desto beszer obliegen möchten.

[1] mein gnädiger Herr. [2] Printz.

N° MCXV[c].

1583. *Rapport de Philippe Engel au Comte Jean de Nassau.*

Juin. (Memorial und kurtze verzeichnus deren[1] genedigen Fürsten und Hern dem Hern Printzen zue Uranien, von wegen des wolgebornen meines auch gnedigen Hern Grave Johans zu Nassaw, Catzenelnbogen, etc. underthenig vorzutragen und fürderliche resolution darauff auszubringen, mir Philips Engel gnediglich ufferlegt und bevolhen worden.)

*** Ce mémoire en quelques endroits à peu près semblable au précédent, contient en outre plusieurs détails intéressants. — Il paroît qu'après avoir exposé au Prince d'Orange l'objet de sa mission, Ph. Engel récapitule ici les différents articles qu'il vient de lui soumettre.

Und volget, erstlich, was das *bonum publicum* betrifft.

I. Cölnische sache.

1. Warauff es mit der Cölnischen sache beruhe, solchs wirdt hochermelter Hr. Printzs aus meines gn. Hern Grave Johans derenthalben ahn ire f. G. besonderm gethanen schreiben, ohn zweifel, nhumehr verstanden haben, und achte ich derentwegen unnötig solchs alhie zu wiederholen; allein das ich, vermöge entphangenen bevelchs, [v.] will gebeten haben, dieweil der Churfürst von Cöllen, nechst Gott, allen seinen trost auff ire f. G. und H[2]. C[3]. gleich von anfangk dieszes handels gesetzet, wie auch noch, und man gern sehen wolte das aus den Niderlendischen und Cölnischen sachen ein gemein werck gemacht würde, es wollen ire f. G. meinem gn. Hern hierin nicht allein iren rath und gutbedüncken mittheilen, sondern auch sich gegen seine G., entweder in schrifften oder aber durch mich mündlich, ercleren was in dieszen sachen von iren f. G. und den Niederlanden für hoffnung, assistentzs

[1] *Illisible.* [2] Herzog. [3] Casimir.

und hülff zu gewarten, es sei gleich mit geltt, leuthen, 1583.
schiffen, munition, oder andern. Juin.

Und dieweil der Churfürst von Cöllen von den groszen Hern drauszen durch des gegentheils *calumnias*, wie auch durch allerhandt der Key. Ma^{t}. und andrer betrawung, offtmals sehr perplex und verendert worden, ire Churf. G. sich auch bedüncken lassen das bei vielen die iren Churf. G. in dieszen sache jederzeit den mundt voll geben und grosze vertröstung gethan, der nachdruck nhumehr, weil es zum treffen kommen soll, fast langsamb volgen will und hierdurch beginnen etwas kleinmuetig zu werden,

2. So hielte m. g. Herr nicht unrathsamb sein das ire Cf. G. nicht allein durch den H^{n}. Printzen, gleichfals durch die kirchen und kirchendhiener, wie auch die Provinciën und Stette dieszer lande, sondern auch und vornemblich von der Königin von Englandt biszweilen durch erinnerungsschrifften ersucht und aus Gottes wortt, den historien und exempeln zu unsern zeiten, wie auch selbst eigener erfahrung, zur gedult und standthafftigkeit ermahnet, und also etlicher massen getröstet werden möchten.

3. *Item*, das entweder ahn ire Cf. G. oder Herzog Casimiren zugleich, oder aber ahn ihrer jeden insonderheit, oder in 's gemein ahn das gantz Reich, oder die Evangelische Stende, oder zum wenigsten die reformirten, fürderlich eine schickung geschehen möchte.

4. *Item*, dasz iren Cf. G. von dieszen landen oder den H^{n} Printzen eine presentation und vorschlag oder erpiethens geschehen möchte, wan es über zuversicht *ad extrema* kommen solte, wo alsdan ire Cf. G. hiernieden ihr *refugium* und sichern uffenthalt haben solten; sinthemahl

1583. zu besorgen dasz die Key. Ma[t]. und welcher ire Chf. Gn.
Juin. [dero] landt und leuthe haben, sie nicht würde dulden oder leiden wollen.

5. Der Cölnischen brieff halben bericht und anregung gethan.

6. Hierbeneben bitt auch m. g. H. Grave Johann umb erclerung, demnach s. G. der Cölnischen sach halben nicht unangefochten bleiben werden, was nicht allein s. G. für ire persohn, sondern auch andere benachbarte, so des Churf. sich biszhero ahngenommen, auf den unverhofften nothfall, zu dem Hern Printzen und den Niederlanden sich zu versehen und für hülff zu getrösten.

7. *Item*, ob G[1]. P[2]. und Graf W[3]., *item* d. v. H.[4] und [J.] erlaubnus haben möchten einen reuterdienst zu thun.

8. *Item*, ob nicht etwan im Stifft Lüttich etwas anzurichten, das man den gegentheil desto besz ausz'm Stifft Cöllen und Westphalen halten könne.

9. Es wolte auch m. g. H. zusehen dasz dem C. v. C.[5] C. Schmitt, oder sonsten ein ander kriegsverstendiger, ein zeit lanck zugeschickt würde.

10. Ein verstendiger bawmeister und, wo mueglich, der schulteis von Gorckum.

11. *Item*, Georg Frinck (1).

12. *Item*, das ein guter büchsenmeister hienaus geschickt werde, das die grosze stück zu B.[6] zerschlagen und andere newe dagegen giessen möchtte.

---

(1) *Frinck*. VI. 337.

[1] Graf. [2] Philips. [3] Wilhelm. [4] von Hohensaxen. [5] Churfürsten von Cöln. [6] Bonn (*voyez* p. 198. l. 26).

Des Hertzogen von Alanzons halben hat m. g. H. mir 1583.
bevolhen den H[s]. Printzen zu berichten das, seith der zeit Juin.
als derselbig in die Niederlande kommen, viele hohes und II.
niedern standtspersohnen für ire f. G. und dieselbe lande Alanzonische
gantz sorgfeltig gewesen, und das unglück, so leyder sach.
hernachmals sich zugetragen, nicht allein besorgt und mehrentheils presagirt, sondern seien auch derentwegen sehr bekümmert, und förchten dasz ihnen nochmalen dergleichen, wo nicht ergers, begegnen möchte.

Und hetten nicht allein die Evangelische, sondern auch die papisten selbst über die annehmung des v. Alanzons sich zum höchst befrembdet, am allermeisten aber deszen verwundert das der H[r]. Printzs dieszes werck, wie man sagt, so ernstlich getrieben und nhumehr auch wieder darzu rathen hab oder noch soll helffen das man sich abermals und von newen mit denselben solle einlassen, da doch meniglich und bevor iren f. G. sein herkommen und gelegenheit wohl bewust, und sie nicht allein in vielen dingen hiebevorn verwarnet gewesen, sondern auch daszelbig alhie zu Antorff und ahn andern orthen gnungsamb und nicht ohne der lande höchste schimpff und schaden im werck also befunden und dahero desto leichter hett abnehmen können was den Franzosen hinfüro guts zu getrawen. Derhalben dan gutherzige leuthe darfür achten: es solte hochgedachter H[r] Printz, wie ire f. G. hiebevorn in Hollandt und sonsten mehrmalen rhümblich und christlich gethan, also auch nochmalen Gott den Hern lieber vertrawet und Ime den ausgangk heimbgestelt, dan sich mit solchen leuthen behencket haben. siuthemal man sich mit solchen und dergleichen abgöttischen menschen, vermöge der heyligen Schrifft, ohne beschwerung des gewiszens

1583. nicht einlassen noch verbinden, und also dem Wortt
Juin. Gottes zuwieder mit ihnen ahn irem joch nicht ziehen könne.

Sagen auch darbei *Licere quidem ejicere sed non mutare Tyrannum;* beclagen und beschweren sich darneben zum höchsten das durch diesze handlung ire f. G. sich nicht allein selbst, sambt den Niderlanden, sondern auch das algemein Vatterlandt, beneben allen religionsverwandten, in euszerste gefahr gesetzt haben.

Wünschen und begeren derhalben dasz solche und dergleiche sachen, welche sowohl der benachbarten und andern, als auch der Niederlande heyl und wolfartt betreffen, jederzeit *communicato consilio* und mit vorwiszen der reinen kirchen und religionsverwandten, sonderlich aber deren so darin mitt interessirt seindt und darumb auch gern das ihre darbei thun wolten, weren vorgenommen worden, oder nochmalen vorgenommen werden möchten, mit dem erpiethen, da sie des Hⁿ Printzen *scopum* und intent, welchergestaltt den Niederlendischen sachen und algemeinem werck mit bestandt zu helffen, nhur jemals recht hette vernehmen können oder nochmalen solchs erfahren und wissen möchte, das man hierzu jederzeit gern alle mügliche befürderung gethan oder, wan daszelb etwan ausz unwiszenheit nicht allemahl geschehen were, solchs doch nochmals mit allem vleis gern thun wolte.

Wan dan m. g. H. Grave Johan solche und dergleichen discurs und reden nhun ein zeitlangk viel hören muessen, s. G. auch gespueret das nicht allein der H. Printzs, dieszer französischen sachen halben, je lenger je mehr mit *calumniis* gravirt und ire f. G. dardurch gutherziger leuthe

gemueter beraubet werden, sondern auch seine G. so viel befunden dasz, wo drauszen in Deutschlandt den guthhertzigen von irer f. G. intent und der Niderlendischen verlauffenen und gegenwerttigen handlungen ein rechter und gründlicher bericht geschehen und irer f. G. bedenckenn darauff angehört werden mag, das solchs, sowohl irer f. G. und den Niederlanden, als auch drauszen den religionsverwandten, ja den gantzen Reich und algemeinen werck, zu vielem gutem gereichen solte; 1583. Juin.

1. Als hat seine G. ein hohe notürfft erachtet ire f. G. diesze dinge also durch mich zu verstendigen, und ist s. G. dinstliche bitt: es wollen ire f. G. unbeschwert sein deroselbe gemueth und meinung, was hierin für gegenbericht zu geben, s. G. gnedig zu entdecken.

2. Da es auch iren f. G. nicht zuwieder, wolte m. g. H. gern sehen das ire f. G., durch Monsieur de St Aldegonde, Villiers, Bruningk, oder andere, hierin ein ausfhürlichen bericht, es were gleich in Französischen, Lateinischen oder Niederlendischen sprache, stellen liessen, auf das gutherzige leuthe, welche, aus mangel nötigen berichts, sich nicht wohl in die sachen schicken können, soviel da mehr aus aller sorg und schwermuth gebracht und zu fernern nachdencken verursacht wurden.

3. Es wolten auch seine G. gern wissen was mann hunmehr des von Alanzons halben für hofnung habe; *item* ob und welchergestalt derselb auf's new von allen provintzen oder derselbe einstheils von newen wieder ahngenommen worden.

4. *Item*, ob der von Biron, deme man drauszen die schult gibt das er der author und anstiffter des zu Antorff verlauffenen handels sei, daran schuldig oder nicht.

1583. Juin. III. Von abnstellung bestendiger Regirung in den Niederlanden.

Vor's dritte, soll i. f. G. ich berichten welchergestalt draussen offtmals darvon geredt und darfür gehalten werde das es mit den Niderlanden bei dieszem itzigen haubt, nemlich deme von Alanzon, und der groszen unordnung welche man in der regirung spueret, in die lengde nicht wohl einen bestandt werde haben können, sondern man nothwendig auf andere wege und wie ein beszere regirung anzustellen und auf die nachkommen zu bringen, gedencken werde muessen, und sonderlich wer die lande, nach absterben des H^n Printzen, haben möchte.

Derwegen dan mein gn. H. von guthertzigen zu mehrmahlen ersucht worden ihnen des H^n Printzen bedencken und gutachten hierin zu vertrawen, oder, da s. G. daszelb unwiszendt, sich hirnach bei iren f. G. zu erkhunden: und insonderheit zu vernehmen welcher under dieszen dreien wegen ire f. G. für die lande ahm bequembsten erachten, nemlich:

1°. ob die lande beszer *per Monarchiam*, zu welcher dan d. H. Printzs, solang ire f. G. im leben, vorgeschlagen werden, zu regiren,

2°. oder gleich in Schweitzs cantonirt,

3°. oder aber, wie in Deutschlandt, in gewisze häubter getheilet werden möchten.

Was nhun irer f. gn. gutdüncken hierin sey, dasz bitt mein gn. Herr sich gleichfals zu verstendigen.

IV. Reconciliation zwischen Pfaltz und Uranien.

Zum vierdten, hab ich in bevelch dem H^n Printzen underthenig anzuzeigen welcher gestalt beneben m. g. H^n viele gutherzige sich nicht wenig beclagen das die gemeine und insonderheit die religionssachen drauszen, wie vieleicht auch dieszen orthen und in Franckreich geschehen

mag, dardurch gantz sehr zurückgesetzt und mercklich 1583.
vernachtheilt werden, dasz zwischen beiden m. g. Fürsten Juin.
und Hern, dem H[n] Printzen und H.[1] C.[2], und also auch *per consequens* zwischen den niedern- und oberlendischen kirchen, so gar schlechte und geringe correspondentzs gehalten werde.

Nhun sei m. g. H. nicht allein zum öfftermalen mit vleis ermahnet und gebetten worden dahin zu handlen damit zwischen beiden ire ff. gg. alle diffidentz, miszverstandt und unwillen, sofern deszen noch ichtes vorhanden were, möge aufgehoben und dargegen zwischen inen wiederumb ein recht und bestendig vertrawen auffgerichtet und künfftiglich beszere correspondentzs gehalten werden, sondern es hetten auch seine G. bei hochermelten Hertzogen und allen irer f. G. wolmeinenden Räthe soviel vermerckt, dasz sie ein solches selbsten für eine hohe nottürfft erachten, und habe sich insonderheit der Hertzog dahin erclert, wiewohl ire f. G. biszhero gespüret das man deroselbe auf diesze seitt kein gut gemueth zugetragen, wie dan s. f. G. solchs durch *Beutrichium* und andere fast eingebildet worden, ire f. G. auch nochmalen darin sehr gestercket werden, weil der H[r] Printzs s. f. G. auf dero schreiben nihe geantwort, so wolle doch s. f. G. lieber als ein Christ handlen, deszen alles vergessen und einen stein darauf legen, und nicht allein auf das gemein bestes sehen, sondern auch dem H[n] Printzen selbsten, wo er nhur wuste wormit[3] solchs geschehen möchte, alle freundtschafft erzeigen, als das sein f. G. lenger also solte in unwillen gehn und dardurch ärgernus oder nachteil der gemeinen sachen verursachen, sofern nhur s. f. G. hin-

[1] Herzogen. [2] Casimir. [3] waarmede *(Hollandais)*.

1583. wider auf diesze seitten ein rechtes vertrawen und offen
Juin. hertzs gegen dieselbe spüren möchten.

Und hatt derhalben m. g. H. für nothwendig angesehen den H[e] Printzen gleichfals hiervon berichten zu lassen, dinstlich bittendt das ire f. G. diesze sachen, als daran nicht wenig gelegen, ferner gebürlich nachdencken, solche nicht gering achten, sondern vielmehr auf das gewiszen und die gemeine wolfart, als auf etliche persohnen und derselben handlungen sehen wollen; darneben auch wohl zu gemueth fhüren das es gleichwol iren f. G. und dieszen landen rathsamer und beszer were darnach zu trachten wie sie je lenger je mehr freunde, gunst und anhangs bekommen, die gemuether ahn sich ziehen, und den *calumniis* welche nunmehr so gar ohne schaden abgehen, wehren mögen, dan dasz sie ohne noth und grosze ursach also in misztrawen und unwillen bleiben solten.

Item das ire f. G. auch behertzigen wollen, demnach die kirchen in Niederland und Deutschlandt, nechst Gott, zu keinen andern heubtern dan zu beiden iren ff. GG. ire zuflucht haben, und dan H. C. gleichwohl auch also geschaffen das, wo der H. Printz s. f. G. etwas rathen und vorschlagen wirdt wormit dem gemeinen werck zu helffen, s. f. G. sich jederzeit darin willig und dermassen erzeigen dasz der H[r] Printzs ahn deroselbe jederzeit ein trewen freundt spüren wirdt, und durch solche freundschafft desto mehr anhangs und authoritet erlangen kan; das derhalben billich dahin zu dencken wie man einen solchen Hern gewinnen, ahn der handt behalten, und je lenger je mehr auf einen guten wege bringen möge.

Was den Ambyse, *Beutrichium* und *Datenum* anlangt, hat mein gn. Herr soviel gespüret, wan sie bei dem H[e]

Printzen wieder zu gnaden kommen und sie etwan durch m. gn. Hern oder andere versichert werden könten dasz für irer f. G. sie sich weiter nichts zu befahren, das alsdan gegen ire f. G. und sonsten durchaus sie sich beszer, dan biszhero geschehen, erzeigen, ihnen dieszen handel zur warnung dhienen laszen, und künfftig bei hochged. Hertzogen viel guts thun würden. 1583. Juin.

Da nhun der Hª Printz für gut ahnsehe das zu dieszen sachen etwas gethan unnd sonderlich, beneben andern, auch etwan m. g. Herr hierin gebräucht werden solte, wolte die notürft erfördern das man auff dieszen seitten mit gnungsamen bericht gefast sein, und also dem andern theil desto basz mit gebürlichen antwort jederzeit begegnen möge.

Und wolte m. g. H. auff solchen fall, da nemlich d. H. Printzs hiezu verstehen würde, dinstlich gebeten haben das ir f. G. von dem gantzen verlauff dieszes handels, und fürnemlich was für beschuldigung und clagpüncten ire f. G. gegen und auff sie sambt oder einen jeden insonderheit hette, einen ausfhürlichen bericht stellen und darbei den inhalt d. schreiben so ire f. G. Herzogen *Casimiri* und obgenenter dreier personen halben ahn die van Brüszel, Gent, und den Riehoven gethan haben sollen, *item* was es mit abkürtzung des Englendischen gelts, wie auch mit widereinfhürung des Bapsthumbs zu Gentt ein gelegenheit were, anzeigen liessen; dan Herzog Casimir und andere dahin berichtet seindt dasz der Hª Printzs darinnen bevolhen nicht allein sie, die drei, sondern auch den Herzogen selbst anzuhalten und sonsten allenthalben in viel und mancherlei wege, wo nhur ire f. G. gekönt, ahn seinem glück und wolfart zu verhindern understanden.

1583. Juin. Solchem bericht könte auch des Hⁿ Printzen entschuldigung warumb ire f. G. den Hertzogen auf seine schreiben nihe beantwort, füglich inserirt werden.

Nt. Da der H. P. bedenckens hette die begerte briefe stellen zu lassen, ist m. g. H. erbietig ahn einen gelegen orth zu irer f. g. leuth zu kommen [F. W. B.]

Und es ist m. g. H. des erpiethens das diesze begerte bericht sowohl von der französischen und Niederlendischen als dieszer sachen mit solcher vorsichtig- und bescheidenheit zu gebrauchen, damit ire f. G. dahero keiner weitleufftigkeit noch fernern verbitterung zu befahren, sondern vielmehr zu pflantzung guten vertrawens gereichen, und, underandern, auch darzu dhienen solten dasz *Beutrichius* hinfüro nicht mehr, als etwan biszhero geschehen sein mag, für ein abgott solle gehalten werden; sinthemahl m. g. H. dem Herzogen und den Räthen von seinen handeln soviel zu gemueth gefhüret dasz man verhoffentlich auff seine sachen und handlungen hinfürter, mehr dan vormals, ein uffsicht und nachdenckens haben wirdt.

V. Graven Correspondentzs.

Letzlich und vor 's fünffte, soll dem Hⁿ Printzen vermeldet werden ire f. G. wüsten sich ohn zweifel zu erinnern was deroselbe, in nahmen m. g. Hⁿ Graven Johans Graven, correspondentzs halben nhun etlichmahl vorgetragen worden, und was auch ire f. G. sich am letzten durch D. *Andrea* und mich diszfals hinwieder vernehmen lassen, welchs s. G. wir beide auch also zum besten referirt haben.

Nhun sei es ahn deme das man 's drauszen nicht glauben könne dasz diese lande jerlichs ein solche stattliche sum, als ire f. G. uns beide damals berichtet, erlegen werden, und macht man sich herneben auch die gedancken es möchten die lande den Graven hirgegen etwan sol-

che dinst erfördern und ufferlegen so inen untreglich weren; *item*, da etwan die Graven für sich selbst etwas vorschlagen würden, dasz man irer darmit spotten möchte, derentwegen dan auch m. g. H. bishero die Graven zu keiner erclerung bringen können. 1583. Juin.

Weil dan nhumehr mit der Franckischen Ritterschafft und den freien Reichsstetten soviel gehandlet worden das sich dieselbe, beneben etlicher Fürsten, gleichfals zue solchercorrespondentzs begeben werden, und dan m. g. H. disz werk für diesze lande nochmalen für hochnothwendig und in viele wege sehr nütz- und vortreglich erachtet, in betrachtung der statlichen vorteil und gelegenheiten so inen hierdurch ahn die handt geben werden und irer f. G. von mir *ad longum* erzelt worden, so will m. g. H. nicht zweifeln es werde d. H. Printz disz werck nochmalen, so viel an irer f. G. sein wirdt, nach müglikeit gern befürdern helffen, und bitten derwegen seine G. dasz sich ire f. G. in schrifften ercleren und vorschlagen wollen was die Niederlande jerlichs darbei zu thun gemeint, und hinwieder von den correspondentzverwandten für dinst begeren möchten, und sonderlich bitten s. G. das solche erclerung, wo ümmer müglich, gegen dem ausgang dieszes monats, als umb welche zeit fast alle correspondentz-Graven persönlich zusammen kommen werden, s. G. möge zubracht werden.

Item, hab ich bevelch zu vernehmen ob man H. C.[1] in solcher correspondentz zum haubt leiden möge.

Dieszes ist ungeferlich meine werbung von den *negociis publicis* gewesen, denen ire f. G. ferner der gebuer werden

[1] Herzog Casimir.

1583. wissen nachzudencken: was die *privata* belangt, damit hab
Juin. ire f. G. ich diszmals, und sonderlich weil Bruningk nicht bei der handt ist, nicht bemuehen wollen: es seindt aber dieselbe dermassen geschaffen dasz sie zu seiner ankunfft, meines erachtens, in einem tage leichtlich können expedirt werden, welche ich alsdan auch schrifftlich übergeben will. *Signatum Antwerpiae*, den 11ⁿ *Junij A* 83.

PHILIPS ENGELL.

---

[1]LETTRE MCXVI.

Le Comte Jean au Comte Guillaume-Louis de Nassau. Il l'invite à venir au secours de l'Archevêque de Cologne.

Lieber Sohn. Ich hab meinen gnedigsten Herrn und andere Evangelischen Churfürsten und Stenden die verdröstung gethan dasz, wo Grav Philips von Hohenloe, der von Hohen-Sachsen (1), und du insonderhait, für andere Nidderlendische Herrn und Obristen, bey der Cölnischen sachen etwasz thienen können das ihren Churf. G. und diesser sachen zu vorschub und guttem gereichen möge, es sey mit Eurem underhabenden kriegsvolck, eigenen leb, odder sonsten andere wege, dasz deszfals ahn Euch sampt und sonders nichts erwinden, sondern aller eusserster vleisz, Eurem höchsten vermoegen nach, gewiszlich ahngewendet werde werden; wiewolh ich mir nuhn kheinen zweiffel mache ii. LL. und du werdet Euch, der schuldigen gebür, auch ahn[2] meine ahnregung zu erinnern wissen, und derhalben disz hochnottwendigen allgemeines christlich werck desto mehr zu befürdern gneigt sein;

(1) *Hohen-Sachsen*: T. V. 625.

[1] *Postscriptum autographe à une Lettre plus étendue.* [2] ohne.

yedoch dweil mein gnedigster Herr mich zu diessen schreiben gantz ernstlichen ermanet und es umb diesse sachen also bewand ist das ahn derselben, fürnemlich dem Gravenstand und unsz, den benachtbartten, zum höchsten in unsere eusserste wolferd gelegen, zu geschweigen wasz dem Reich, unserm algemeinen Vatterlandt und der gantzen Christenheit daruff stehet und bevorab die Nidderland dahin für grosz vortheilh, alles auch mercklichen schaden und nachteilh zu erwartten, alsz hab ich nit untterlassen mögen, noch sollen dir disz werck, erzelter ursach halben, soviel do mehr und vleissiger zu recommendiren, des gentzlichen vertrawens und ungezweiffelter zuversicht Du werdest, nit allein für Dich selbsten, sondern auch bey andern disz werck dermassen nach müglickeit befürdern helffen und dasselb in stetter und fester gedechtnusz alzeit haben und behalten, damit meniglich deine christliche affection, neigung und wolmheinungk so wolh gegen mich, als auch zuvörderst meinen gnedigsten Herrn den Churfürsten und die gantze sach zu spüren, und Du und unser gantzer Hausz, beneben dem Gravenstand und den Nidderlanden (zu welcher nutzen und reputation solches was Du deszfals thust, auch gereichen würde) dessen itzo und künfftig bey den nachkommen lob und ehren haben möge. Wie aber und in wasserley weg solches vielfeltig geschehen könne, davon kan ich itzo, wegen kürtze der zeit und geferlicheit des wegs, nit schreiben, und [wüste] dasselb für dich selbsten zimlichermas [messen] und verstehen [können], und, da du mit dem gebett und vleissigen nachdencken ahnheltest, dasselb je lenger je mehr befinden.

1583. Juin.

Dem wolgeb. Wilhelm Ludwigen,
Graven zu Nassau.

LETTRE MCXVII.

1583. *E. v. Reidt au Comte Jean de Nassau. La guerre de Cologne*
Juillet. *met obstacle à la réconciliation avec Anjou.*

Wolgeborner Graff, gnediger herr.... Der Landtag, davon ich damals meldung gethan, wirdt morgen, geliebts Gott, zu Sütphen seinen anfang nehmen, dahin ich mich dan abermals verfuegen, E. G. sachen möglichs fleisz treiben, und mein widerfahren mit ehister gelegenheit der oselbenn zuentbieten soll..... Wasz die gemeine sachen belangt, darin werden E. G. allen uberflüszigen bericht von brengern dises entfangen, deren reise mich seer erfrewet hatt und hoffe das baldt noch andere schickungen erfolgenn werdenn, den fast alle fürnheme Stette und die gemeindte darin ein wunder verlangens nach der teutsche handlung tragen und ist nichts so dem Herzogen in seiner wiederannehmung, davon man jetzo in berhattschlagung stehett, mehr schadens gebe, dan eben diese vorgefallene verenderung in Teutschland. Der Almechtige wolle alles zu vortpflantzung seiner Kirchenn gedeyn laszen. Deszen göttlichen schutzs und schirm, mit wünschung aller glückseligen wollfart, E. G. ich gantz undertheniglich bevolen thue. *Datum* Arnhem, den 5ten *Julij* 1583.

E. G. underthenigster diener,
EBERHARDUS REIDANUS.

A Monseigneur, Monseigneur le Comte Johan de Nassou Catzenelnbogen.

La guerre de Cologne et les tentatives de faire cause commune avec l'Électeur (*die Teutsche handlung*) vinrent traverser les desseins

du Prince d'Orange (p. 149). Ceux d'entre les Réformés, qui avoient désapprouvé constamment les négociations avec des Papistes, furent d'autant moins disposés à traiter avec Anjou qu'ils s'imaginèrent être sauvés, en tendant la main à Truchsess et au Duc Casimir. Ce parti étoit puissant, surtout aussi dans la Gueldre et en Flandre. A Gand on avoit des intelligences avec Hembyze et les conseils du Prince y étoient odieux. Chimay (p. 139), dont l'ardeur apparente lui donnoit une grande influence au milieu de l'agitation des esprits, étoit un des principaux fauteurs d'une politique dont les résultats devinrent funestes. L'auteur de cette Lettre écrit dans son ouvrage historique «als »het scheen dat d'uiterste noot des Princen raet soude hebben door-»gedrongen, so na menschen oordeel één van beyden must geschie-»den, oft met Spanien oft met Vranckryck te handelen, en by desen »wel groote gevaer, doch met eenige hoope vermenght, maer by »den anderen niet dan die gewisse doodt te verwachten was, werdt »by Chimay en Hembyze een derde voorgeslagen, te weten, dat men »Hertoch Hans Casimir, wesende met ettelycke duysendt ruyters en »knechten den Bisschop van Colen te hulp gecomen, beroepen en »met den Bisschop en andere Rycksvorsten van de Religie verbont »soude maken; 't welk den gemeenten seer aenghenaem synde, wer-»den alle raetslagen den Hertoch van Alenzon betreffende in den »windt geslagen:» *van Reid*, p. 46. 1583. Juillet.

LETTRE MCVIII.

Fontanus au Comte Jean de Nassau. Situation déplorable de la Gueldre.

Genad und friede von Gott durch *Jesum Christum, Amen!*

Hoch- und wolgeborner Graff, genediger Herr. So es E. G. und deroselben l. Gemelin G. Frawen, an selen und leib wol gehet, ist mir und den meinen eine sonderlige freude zu hoeren. Mit unsz gehet 's nach alten gebrauch. Belangendt aber die gemeine sachen, je länger je erger. Reuter und knecht, eigenlich zu sprechen, ver-

1583. wüsten diese landen nicht, sonder die unerhörte barbari-
Juillet. sche confusion, welche nicht allein in einen, sondern allen regimenten dominert. Was entlich darausz (es seie dan sach das Gott, umb Seiner auserweleten willen, ein unverhoftes mittel schicke) ervolgen werde, künnen E. G. (welcher die gelegenheit diser Landen und leuthe, zware mit iren grossen schaden, woll bekant) leichtleich ermessen. *Ego mitto vadere sicut vadit*, und weil ich den *Alanzonium* nicht kan noch wil den einigen *Messiam* dieser landen erkennen und den leuthen anpreisen, trage ich etlige grosser und kleiner Herren ungnadt. *Verum, si Deus pro nobis, quis contra nos?* Besser Gottes freundt und aller welt veient. — Anlangendt, genediger Herr, die praedicanten, davon mir E. G. *secretarius* Phil.[1] meldunck gethan, da were mir wol nichts angenemers dan das derselbige etlich in Westphalen zogen, aber also von sich selbst und auf 's ungewisse lauffen, ist nicht dienlich; were derhalben, meines erachtens, gutt das Churfürsten Genaden zu Cölln oder Graff Adolph zu [Newarius[2]], oder einige Westphelische Stedt, an unseren g. H. den Stadthalter Cantzler und rhede[3] schreiben das sie an etlige orth einige diener senden oder volgen wilden lassen: wan solche petition geschehen, künt man richtich und mit freudige gewissen in der sachen handelen. . . . *Datum* Arnhem, den 8ten *Julij A°* 83. *stylo vet.*

E. G. dienstwilliger und undertheniger,

Johannes Fontanus.

Dem hoch- und wolgeb. Herren . . .
Johan, Graven zu Nassaw . . . . , meinen genedigen Herren.

[1] Philipp Engel. [2] Nuenar. [3] räthe.

* N° MCXVIII^a.

Le Prince d'Orange au Comte Jean de Nassau. Réponse aux points contenus dans le N° 1115e. (Antwordt auff die Artickell die uns, Wilhelmen von Gottes gnade Printzen zu Uranien, Graven zu Nassaw, wegen des wolgebornen unsers freundtlichen lieben Bruders, Hern Johannen Graven zu Nassaw Catzenelnboghen, durch dero Secretarien Philips Engeln seindt überantwortet worden.) 1583. Juillet.

*** Le Prince reprend ici les cinq articles du Mémoire : l'affaire de Cologne ; celle du Duc d'Anjou ; le Gouvernement futur des Pays-Bas ; la réconciliation avec le Duc Jean-Casimir ; la ligue des Comtes.

I. Vorsz erste haben wir nie liebers nicht begert dan das nicht allein dieser landen und die Cölnische sachen, sonder auch, so viel immer möglichen, alle Reformierte kirchen der gantzen Christenheidt mit einander verglichen und ein gemeines werck darausz möchte gemacht werden. Bitten also wolgedachten unsren freundtlichen lieben Bruder es wollen ire L. wol bedencken wehr diejenige sein die angefangen haben eigenes und besondern rhadts zu pflegen, welchs wir alhie auff diszmahl wollen bleiben laszen, und was zu guter correspondentz, beistandt, und hülff beiderseitz dienlich gern beförderen helffen, wie wir daszelbige durch den ehrnvesten unsren lieben besondern Otten von Welmerckhausen s. L. vor einem jahr zu erkhennen haben geben; wir haben aber seidshero von den Cölnischen sachen gar wenig berichts gehabt, und biszdahero anders nicht verstanden dan das unser gnediger Her der Churfürst vor's beste angesehen das noch diese landstende, noch wir, unsz s. G. sachen öffentlich annehmen solten.

Wasz aber die hülff anlangedt die ire G. ausz diesen

1583. Juillet. landen zu gewarten, mögen wir s. L. nicht verhalten das der feindt jetzunder zwey gewaltiger leger in diesen landen unnd mit dem einen Herentals, mit dem anderen Duinkercken belegert hadt; und das wir auf unser seiten nicht mehr den zweytausent Schweitzer und dreytausent Frantzosen irer Hocheit zustendig zu felde haben, welche doch nuhn ungefehr eine fünff oder sechsz wochen lang gegen den hunger und allerley andere nottürfft streitten und alle stunden iren abscheidt, lauth der gelobten die inen von den landstenden beschehen, begeren; mit protestation, da man inen denselben solte abschlagen, das sie alszdan notwendig solten gedrungen sein den feindt umb den pasz anzusprechen: welches, wegen ermelter protestation und täglicher anhaltung, sehr schwerlich wirdt sein abzuschlagen, also das ire L. hierausz leichtlich zu erachten was hülff man von hinnen zu gewarten . . . .

Wir hoffen nicht das i. G. sachen auf das äuszerste khommen werden, sonder vielmehr das Godt ire G. mittel und wege wirdt verleyhen dieselbige auszzuführen; da aber der Almechtige i. G. dermaszen (wie wir doch nicht verhoffen) heimsuchen würde, wolden wir unsz versehen es werden alle und jede stedte und örter inn diesen landen, die den Hispaniern nicht zugethan, i. G. gern gestadten sich, bisz so lang Godt anders versehen würde, frey und sicherlich darinnen zu halten. . . . .

II. Anlangendt ire Hocheit, ist wegen vielerley ursachen nichts schrifftlich darab zu melden, allein wollen wir s. L. zu bedencken heimstellen ob die Stende des Reichsz teutscher Nation Künig Heinrichen wegen iren freyheidt, dero sie heutiges tags noch genieszen, nicht zum theil

verpflichtet seyen, unnd wie geringe zeidt so mechtige 1583.
Fürsten als Hertzog Johann Friderich zu Sachsen und Juillet.
Landgrave Philips zu Heszen, sampt den Reichstedten, ohn andere hülff sich haben erhalten und bestehen mögen; dargegen aber das Hertzog Mauritz (1), allein durch eine vermeinte hülff höchstermelten Königs, alles was er nuhr wolte, volbracht hadt. Zum andern ist i. Hochh. vorhaben und schädlicher handel in diesen landen gar nicht zu loben, sonder vielmehr zu schelten; es mögen aber s. L. gewisz darvor halten das höchstermelter i. Hocheit gegenwertigkheidt und hülff dem feindt groszen abbruch gethan hadt; darneben stehet s. L. zu bedencken dasz die religionsverwandten nicht allein dieser lande sachen tractieren, sonder das der mehrertheil ahn vielen örtern papisten seindt, und ire stimmen in *deliberationibus* frey haben und das die meiste beschwerung ahn dem gelegen ist was man denjenigen die sich mit den Hispaniern versoenen und vereinigen wollen zu andtworten, darab sich dan s. L., da sie alhie gegenwertig, wol solten verwunderen. Lestlichen ist wol zu betrachten was vor gewaldt man gegen Hispanien und das Hausz Oesterreich solte mögen stellen: dan, soviel dasjenige das in Hollandt verlauffen, anlangedt, hat es weit eine andere gelegenheidt dan jetzunder, und soviel sichs ansehen liesze, waren wir mit Hollandt gentzlich verderbet, ohn die Pacification die zu Gendt mit den Catholischen Römischenn beschloszen wardt, und durch welche Godt darnach soviel trefliche kirchen aufgerichtet, und khünnen bisz dahero nicht sehen das diejenige die unsz schelten und schmähen, deszgleichen gethan, und

(1) *Mauritz:* T. I. p. 207*.

1583. so mechttige stedte zu erkhendtnusz und übung der
Juillet. wahren religion bracht haben; zu dem haben wir unser vorhabenn und meinung s. L. offtmals geöffnet, und das daran noch möchte hindergehalten sein blieben, ist nicht schrifftlich zu erclären, seindt auch nicht der meinung iechts mehr darab zu schreiben; dan solte man alle dinge schreiben wie sie in warheidt geschaffen seindt, würde man dero viel zu viel entdecken die meniglich zu nachtheil möchten gereichen; zu dem erfördert die noth das viele sachen geheimb gehalten werden, und dieweil sich dan niemandts ausz den undeutlichen und unvolkhommenen schreiben genugsam underrichten khan, halten wir die eine und die andere unnötig.

Sunst ist in i. Hocheidt sachen biszdahero noch nichts resolviert und stehen die provincen noch in irem freyen willen, wirdt auch von inen nichts begerdt; diejenigen aber die sich mit i. Hocheit widerumb gedencken einzulaszen, seindt der meinung das sich der Künig erstlich vor sie erklären, und das man innen, inn seines Bruders stat, nach deszelbigen absterben, auf ebenmeszige condition annehmen solle.

Soviel den Hern von Biron anlangt, ist es gewisz das im der handel zuvor entdecket ist worden, hadt in aber widerrathen und soviel müglich verhindert, auch hat er deszelbigen tages drey botten geschicket alles zu verhinderen, dan es wahren seine eigene söhne nicht gerüstet, dero einer in Antorff erschlagenn warth; zu dem hat er darnach allen möglichen vleisz angewendet das die Stedte den Hispaniern nicht überliebert (1) würden, dazu dan der

(1) *ueberliebert:* le Prince de Parme n'avoit pas négligé de faire au Duc d'Anjou des propositions à cet égard: «ut urbes a Gallis

Her von Belliévre alle gute befürderungh erzeiget wie 1583.
ime daszelbige der Künig auszdrücklich befholen hatte. Juillet.

III. Auff diesen artickel wiszen wir unsz nicht zu resolviren, dan wir sehen das diese Landstende nichts anders dan die gelegenheidt der zeidt, nachdem sie sich widerumb versamblet, zu einiger resolution wirdt khünnen bringen, doch wolten wir unsz derwegen mit s. L. gern underreden.

IV. Wir bitten s. L. gantz freundtlich sie wollen gewisz darvor halten, auch alle andere, und bevorab hochermelten Hern Hertzogen Johan Casimirn, versichern das wir s. L. jederzeit und noch freundliche und angenehme dienst zu erzeigen geneigt gewesen seindt unnd noch bleiben, und das s. L. nuhr das gewisze vertrawen zu unsz habe das wir in allen zufallenden gelegenheiten daszelbe im werck dermaszen zu erzeigen begeren, das uns niemandts derwegen soll möghen beschuldigen, auch dasz wir unser gewiszenn gar nicht beschweret haben, indem das wir je etwas gegen s. L. gedacht oder vorgenommen sollen haben, sondern das wir dieselbige vor unsren freundtlichen lieben Hern und Bruder jederzeidt gehalten haben und noch zu thun unsz bereidtwillig wollen erfinden laszen; wasz aber die andere drey personen ahnlangedt, bitten wir wolermelten unsren freundtlichen lieben Bruder, es wollen s. L. nicht übel finden das wir mit solchen leuthen

»captas, Cameracum, Dunquercham, utramque Bergam, Dixmudam, »Teneramundam, Herentaliam, Diestemium atque Eindoviam sponte »remitteret atque Hispanis Gallus traderet:» *Strada*, II. 291.

1583. nicht zu schaffen wollen haben, dan s. L. die ursachen
Juillet. warumb wir unsz irer beklaget, genugsam bewust seindt; halten auch davor, da hochermelter Hertzogh und wir (wie wir dan anders nicht hoffen und begeren) in bestendiger freundschafft bleiben, das der rest nicht viel zu bedeuten.

Esz soll wolermelter unser freundtlicher lieber Bruder auch gewisz darvor halten das wir, nach hochgemeltes Hern Hertzogen abziehen ausz diesen landen, ghar kheine schreiben, da sonders etwas angelegen, von s. L. gesehen, auch kheine empfangen darauf wir, wie wir vermeinen, nicht geantwordt haben; neben dem so ist wolermeltem unsrem freundtlichen lieben Bruder genugsam bewust mit was geschefften wir täglich alhie beladen seindt, welche leichtlich eine ursache geben möchte das wir, oder unsere thiener, ermelter schreiben etlicher vergeszen hetten, insonderheidt aber halten wir davor, da unsz etliche geldtsachen recommandiert sein worden, das wir dieselbighe nicht verrichtet haben; dan wir bekhennen öffentlich (man möge dargegen sagen was man wil) das es in unsrem vermögen nicht gewesen, auch das wir bey den Landstenden soviel das anlanget nichts haben erhalten möghen.

Was aber die brieve anlangedt die wir ghen Brüszel oder ahn den von Rihoven geschriben sollen haben, wirdt es sich nicht befinden das wir je etwas gegen hochermelten Hern Hertzogen geschrieben haben, auch haben wir nicht gestatten [1] das *Datheenus* entweder zu Gendt oder zu [1] aufgehalten oder arrestiert würde, sondern haben La Hugerie (1) und Sar-

(1) *La Hugerie:* IV. 216 et VI. 466.

[1] *Déchirure.*

razin, mit welchen er vergeselschafft, frey ausz diesen 1583.
Landen ziehen laszen, und das nuhr allein darumb das er Juillet.
ein diener Gödtliches wordts wahre.

Und dieweil wolermelter unser Bruder sich erbeuthen ghen Bremen oder Wesell zu khommen, wolten wir wol hertzlich begeren das s. L. förter bisz in Hollandt sich wollen begeben, alda wir verhoffen s. L. zu finden und allerley sachen alda mit derselbigen zu berhatschlagen die nicht mögen oder gehören in schrifft gestelt zu werden.

V. Dieweil auff das vornembste in diesen artikel, sonder der Stende vorwiszen, nicht mag resolviert werden, khünnen wir jetzunder nichts darauff antworten, und das sonderlich darumb das jetzundt khein Lantrhadt oder Rhadt von Staten (wie man den nennet) gehalten wirdt. Wir sehen aber nichts auszführlichers darinnen dan das wolermelte Graven ir gutdüncken und meinung und warauff man habe zu tractieren, vorschlagen; und soviel das haubt der Obristen anlanget, vermeinen wir nicht das mann jemandts bequemer den hochermelten Hern Hertzogen dazu findenn solte. Wir haben aber das bedencken das eine solche verbündnusz oder Confoederation, ohn einiges groszen Fürsten oder Monarchen understandt, nicht lange sol bestehen mögen; dan soviel diese Lande anlanget, haben sie das vermögen nicht eine solche somme wie dazu vonnöten auszzubringen und zu erlegenn.

Letztlichen, damit E. L. desto gewiszer möge sehen was wir biszdahero und seider i. Hocheit abziehen ausz Antorff den Landstenden alhie vorgeschlagen, haben wir

1583. Juillet. E. L. diese discours (1) hieneben zuschicken wollen, auff das Sie sich desto weitläufftiger und eigentlicher darausz zu berichten wiszen. *Datum* Antorff, ahm 10ⁿ *Julij* 1583.

Wilhelm Printz zu Uranien.

† LETTRE MCXIX.

Le Prince de Chimay au Prince d'Orange. Recommandation en ses bonnes grâces.

*** Malgré ses protestations et le doux nom de *fils*, Chimay s'efforçoit de supplanter le Prince d'Orange dans l'affection populaire. «Hy »heeft hem bovenal gepoocht aenghenaem te maecken by de ghe»meente, daghelyx conversatie houdende met de voornaemste van de »Religie . . . , en vermeerderende de afgunsticheyt van 't gemeen »Volc tegens den Prince van Orangien, omdat hy het stuc van de »reconciliatie met den Hertoge was vorderende» (*van Meteren*, 210ᶜ). Son influence fut pernicieuse, surtout en donnant de fausses espérances par rapport à l'Allemagne (p. 216); «soeckende anders niet »dan die van Vlaenderen af te trecken van de handelinge met »Vranckryck, en die also in misverstandt gebrocht hebbende met »den Prince van Orangien en de andere Provinciën, als sy geen »ontset souden crygen van Duytslant, deselve te brengen tot afval »en by gevolch tot versoeninghe met den Spaengiaert:» *v. Meteren*, 212ᵃ. Aussi lui reprocha-t-on «dat hy, als een wolf onder 't schyn »van een schaep, onder de Gereformeerden ghecomen ware:» 202ᵃ. Lui même s'en vanta plus tard auprès des Espagnols. Toutefois *v. Reyd* affirme «dat hy wel lichtvaerdelyck, maer niet gheveinsdelyck »den rock hadde omgekeert:» p. 47.

Monsieur. Allant ce porteur vers vous, n'ay voulu faillir de vous escrire ce mot de lettre pour me recomman-

(1) *discours* : probablement entr'autres l'Avis du 9 février; voyez p. 149.

der bien humblement à vostre bonne grâce, n'ayant pour le présent aucune chose digne d'advertence, fors qu'il est plus que tems de mettre ordre aux affayres de ce costé et pourvoir aulx villes de ce quartier, y mettant des personnes de bien et bien affectionnez au publicq et purgeant un peu ce qui y est affectionné à l'ennemy, que crains estre davantage que nous ne pensons. Le tout requiert célérité, singulièrement pour la ville de Dixmude, laquelle je vois perdre sy bientost n'y est remédié. Ils ont remis encore le renouvellement de la loy, d'icelle de quinze jours, tellement que le tout va à la longue. Je ne leur fay que presser qu'ils ayent à se haster et se résouldre sur quelque chose. Monsieur, je vous supplieray ne me mettre en oubly et vouloyr avoyr mes affaires en recommandation, vous asseurant que n'aurez personne qui de meilleure affection vous désirera faire service que moy, ce que par effect cognoitrez, quand il vous plaira m'honorer de vos commandements, surquoi prieray le Créateur qu'Il vous donne, Monsieur, entière santé et prospérité. De Bruges, ce 10 de juillet 1583.

1583. Juillet.

Vostre bien humble et obéyssant fils à vous faire service,

Charles de Croy.

Le 22 juillet il devint Gouverneur de Bruges et le 7 août de la Flandre entière. Le Prince d'Orange avoit recommandé le Prince d'Espinoy. Longtemps on fut la dupe des beaux semblants de Chimay. En novembre encore on écrivoit des Pays-Bas en Angleterre; «the »Prince of Chymaye, a wise and religious gentleman, giving great hope »that he will do good offices to the States there, is not only made »Governor of Flanders, but overseer of the whole, which dothe take »from the Prince of Orange's authority muche former credytt, and »brings him now lowe indeede.» *Wright*, *Queen Eliz.* II. 212.

LETTRE MCXX.

1583. Juillet. *La Princesse d'Orange au Comte Jean de Nassau. Recommandation en ses bonnes grâces.*

Monsieur! Je vous suplye de m'escuser, sy je ne vous ay encore escrit, depuis que j'ay eu cest honneur de vous estre alyée, car je n'en ay point eu l'occasion commode jusques à cest heure, par le retour de vostre Secrétayre (1), par lequel je n'ay voulu faillyr vous fayre entendre que me sentant tant honorée de Dieu que d'avoir mis au coeur de Monseigneur le Prince de me prendre pour sa compagne, j'ay recognu n'estre des moindres faveurs que Luy a pleu de me fayre de m'avoir alyée de tant de Seigneurs de grande qualité, et principalement qui ont la crainte de Dieu, entre lesquels, Monsieur, comme vous tenés le premier rang, aussy je me tiens la première en volunté de vous fayre bien humble service, vous suplyant qu'en ceste qualité j'aye cest honneur d'avoir part en vos bonne grâces, que je tiendré infiniment chères et que je m'essayeré de conserver par tous les services que je penseré vous estre aggréable. En ceste voulonté (craygnant de vous estre importune de trop long discours) je vous baysseré très-humblement les mains et prieray Dieu, Monsieur, vous donner très-heureuse et très-longue vye. d'Anvers, ce 12 de juillet.

Vostre humble et obéissante seur
à vous faire cervice,
Louyse de Coligny.

A Monsieur le Conte Jean de Nassau.

(1) *Secrétayre*, Ph. Engel.

LETTRE MCXXI.

Le Comte Maurice à son oncle le Comte Jean de Nassau. 1583.
Même sujet. Juillet.

Monsieur mon Père. Ores que je ne doute que vous seres amplement assés informé par les lettres des autres et nommément par le porteur de ceste cy, de l'estat de monseigneur mon père et de ce qui se passe présentement en ces quartiers, toutesfois, pour satisfaire à l'obligation que je vous doy, n'ay voullu faillir de vous faire ce petit mot de lettre, qui n'est à autre intention que de vous supplier de vouloir croire que l'affection que j'ay de vous faire bien humble et très-affectionné service, m'accroit journellement de plus en plus, duquel je vous espère faire autant de preuves, quand il vous aura pleu m'honnorer de vos commendemens, que celuy qui vous désire demeurer tous les jours de sa vie bien humble et obéissant fils. Je vous supplie d'en vouloir faire estat et me permettre qu'en ce lieu je vous baise et à Madame ma tante humblement les mains, priant Dieu qu'Il vous donne, Monsieur, en parfaite santé, longue et heureuse vie. A Leiden, ce 13 de juillet 1583.

Vostre bien humble et obéisant fils.
à vous faire service,
MAURICE DE NASSAU.

A Monsieur le Comte Jean de Nassau et Cattenelenbogen.

LETTRE MCXXII.

Le Comte Philippe au Comte Jean de Nassau. Même sujet.

Monseigneur mon père! Ce m'a esté beaucoup d'heur

1583. d'entendre par vostre sécretaire vostre disposition et bonne
Juillet. santé et de Madame ma très-honorée mère : je prie l'Éternel qu'il Luy plaise de vous y continuer assiduellement. Pour mon regard, Monseigneur, je vous donne bien humblement à entendre que je me porte, et quant et quant Monsieur mon cousin Monsieur le Comte Maurice, fort bien, vous suppliant vouloir croire qu' j'ay un extrême désir de vous demeurer toute ma vie très-obéissant fils et vous honnorer et servir et m'esvertuer en toutte diligence, avec l'aide de Dieu, tant aux mes études, que d'imiter les traces de vostre bonne renommée. Qui sera l'endroict où, après vous avoir baisé bien humblement les mains et à Madame ma mère, je prieray l'Éternel, Monseigneur, vous donner en parfaite santé, longue et heureuse vie. A Leiden, ce 14me de juillet 1583.

Vostre très-humble et très-obéissant fils,

Philippe de Nassau.

A Monseigneur, Monseigneur le Comte Jean de Nassau et Cattenelenbogen.

---

† LETTRE MCXXIII.

Le Duc d'Anjou aux États-Généraux. Il leur impute la prise de Dunquerque (ms. roy.).

*** «De saken van de Vereenigde Nederlanden stonden in desen »tyd seer periculeus; want, nietjegenstaende de Prince van Parma »dagelyks meer en meer prospereerde, so in Braband, Vlaenderen »als elders, so werde seer weinig ordre tot tegenweer gestelt:» *Bor*, II. 398b. Le Duc avoit quitté Dunquerque le 28 juin. Le Gouverneur Chamois, ne recevant aucun secours, capitula le 17 juillet. «Dit heeft een groot en schadelyk verlies voor het Land ge»weest:» *l. l.* 372a.

Très chers, très aymez et féaulx! Je ne vous puiz dire 1583. avecq quel extrême regret et desplaisir j'ay entendu la Juillet. mauvaise nouvelle de la prinse de Dunkercque, ne vous pouvant céler qu'ayant usé de diligence de vostre part de faire acheminer l'armée aux environs de Nieuport, y pourvoyant par la mer, comme vous en avois prié par toutes mes dépesches, si elle ne se feust garantie, à tout le moins les ennemis ne l'eussent pas emportée de longtemps, et poeult-estre que mes forces eussent esté telles que, me présentant du costé de Gravelines, il y eust eu moyen de la garandir. Si vous laissez toutes choses à l'abandon, dédaignant ce quy est de vostre propre bien et salut, je ne puis penser que ceux quy n'y ont pas tant d'intérest, se veullent embarcquer à vostre secours, quelcque bonne volunté qu'ilz en ayent. Je sçay bien qu'il estoit très-difficille de la sauver par l'endroict qu'elle a esté battue, ayant tousjours tenu le costé du havre pour mauvais, parce que la bresche ne se poeult en sorte quelconcque deffendre pour estre entièrement commandée et par teste et par courtine; mais quant on gaigne quinze jours en telles choses, c'est un grand advantaige et plus de réputation: pour cela je ne perds poinct couraige, pourveu que de vostre costé vous veuillez ayder et faire démonstration apparente et certaine en envoyant voz députez et parachevant nostre traicté de me vouloir pour Prince avecq la dignité quy m'appartient. C'est le vray moyen de faire résouldre le Roy mon seigneur et frère à vostre secours, quy jusques icy est demeuré fort refroidy et lent en icelluy pour ceste seule considération, croyant certainement que vous avez faict[1] d'entretenir voz promes-

[1] *lisez* failli.

1583. Juillet. ses et le traicté, espérants en gaignant le temps, voyant quelque prospérité en voz affaires, vous en despartir entièrement: ne voulant aultres juges que vous, si nous avons eu l'occasion de le penser et croire ainsy, veu les longeurs dont vous avez usé en voz affaires et le mauvais traictement qu'ont receu les gens de guerre, principallement les Françoys et Suysses, dont la pluspart sont mortz de faim, ce quy continue encoires, qui refroidist entièrement les gens de guerre que l'on ne s'en poeult servir, et vous voyez le dommaige quy en advient, prévoyant encoires pis, s'il n'y est par un meilleur ordre promptement remédié; ne vous pouvant céler qu'il est très difficille de faire croire, mesprisant ce quy vous touche de sy près, que vous ayez beaucoup de volunté de vous voir délivrez du mal et dangier quy vous est préparé à vostre seul deffault, et par tant je vous prie de me vouloir donner advis certain quelle est vostre délibération, afin que, sans plus perdre temps, j'advise à me résouldre à quelque party salutaire, vous asseurant que celuy auquel je suis entré à vostre prière et requeste, me sera tousjours plus agréable que nul aultre, ainsy que je vous le fairé paroistre à toutes les occasions quy s'offriront, pourveu que de vostre part vous veuillez y apporter. . . De St. Quentin, ce 22 jour de juillet 1583.

FRANÇOYS.

A noz très-chers, très-aymez et féaux les S[rs] des Estats-Généraulx des Provinces Unies des Pays-Bas.

† LETTRE MCXXIV.

Le Prince d'Orange à la Régence de Gand. Relative à la réduction de troupes Écossoises (MS. *G.). 1583. Août.

*** Le Prince avoit quitté Anvers le 22 juillet, pour se rendre à Middelbourg, où les États-Généraux devoient se réunir. Il hâta son départ, indigné de ce que le Magistrat n'avoit osé réprimer et punir une émeute dans laquelle on vouloit se saisir du Prince, comme traître et prêt à livrer la ville aux François: «de ongereghelтheydt van »sommighe was soo groot dat sy den Prince uyt eischten, hem schel»dende opentlyck voor een verrader en inbrenger van de Fransoy»zen. Dit . . . heeft den Prince seer verdroten, te meer omdat de »Magistraet daer geen straffe over dede, uyt vreese van de Gemeynte, »die nu stout en trotsigh geworden was; daerom hy dies te eer uyt »Antwerpen vertrock:» *van Meteren*, 207ᵉ.

Il n'y avoit pas de *Gouvernement général*, aussi longtemps que la réconciliation définitive avec Anjou demeuroit en suspens.

J'ay receu vostre lettre et, suivant ce que vous m'avez escript touchant la réduction des compaignies Escossoises que le lieutenant colonnel [Preston] a meiné en vostre quartïer pour y estre employez en vostre service, j'eusse bien volontiers communiqué le dit affaire à messieurs les Estats Généraulx, mais d'aultant qu'ilz ne sont point encore arrivez et que présentement, comme sçavez, il n'y a point de gouvernement général en ces pays, j'ay trouvé le plus expédient de vous renvoyer ledict lieutenant colonnel, affin qu'à son retour vous y puissiez donner le plus prompt et meilleur ordre que vous trouverez estre nécessaire pour vostre service, jusques à tant que par accord général y soit pourveu aultrement. Et ne servant ceste à aultre fin, je prieray Dieu vous donner, Messieurs, en bonne

1583. santé, heureuse vie et longue. De Vlissingen, ce IX de
Août. aougst MDLXXXIII.

Vostre bien bon amy à vous faire service
GUILLAUME DE NASSAU.

A Messieurs le premier Eschevin
et aultres du Conseil de la ville de Gant.

† LETTRE MCXXV.

Le Prince d'Orange à la Régence de Gand. Il les exhorte à ne pas se séparer des États-Généraux (MS. *G.).

Comme en 1578 (T. VI. 463, svv.) la ville de Gand ne vouloit pas obtempérer au Prince d'Orange et aux États-Généraux. On y détestoit les François; on y soupiroit après le retour de Hembyze et du Duc Jean Casimir. Rentrer sous la domination de Philippe II sembloit préférable à une réconciliation avec Anjou. Les résultats de l'abjuration du Roi n'avoient pas dissipé les scrupules des Réformés (T. VII. p. 587) et on se flattoit encore de pouvoir stipuler le libre exercice de la Religion. Parmi les fauteurs de la négociation avec l'Allemagne (p. 216) il y avoit sans doute des traîtres et des Papistes, qui traversoient par leurs menées ce qu'ils sembloient favoriser; mais il ne faut pas mettre sur la même ligne tous ceux auxquels on lançoit l'épithète d'*Espagnolisés*. Plusieurs Protestants sincères et qui désiroient ardemment le secours d'Allemagne, ne pouvoient se résoudre à reconnoître de nouveau pour Souverain un fils de Cathérine de Médicis, qui avoit voulu régner par la perfidie et le massacre.

L'obstination des Gantois se manifesta de la manière la plus funeste. Surtout après l'évènement d'Anvers il étoit question de faire avec le Prince de Parme un accord particulier; ainsi que le Prince d'Orange le donne à entendre dans une Lettre très remarquable, du 31 Mai, à la Régence (publiée par *M. de Jonge*, *Onuitg. St.* II. 84—93); rappelant aussi que des rumeurs du même genre avoient déjà circulé «wel een jaer vóór de alteratie in *Januario* lestleden ge»beurt.» Par défiance des François, on leur refusoit le passage, même quand ils marchoient au secours des villes assiégées par l'ennemi. «Die van Ghent, daer nu de secrete Spaenschghesinde in credit en

»authoriteyt waren comen, door haet teghen de Fransoysen, protes- 1583.
»teerden en verclaerden opeutlyck dat sy haer souden afsonderen, Août.
»soo verre men hem met 't selfde krygsvolck wilde behelpen, en sy »wilden gheen Fransoysen in Vlaenderen lyden:» *v. Meteren*, 206[b]. — Le Prince de Parme prit en peu de temps Dunquerque, Nieuport, Veurne, et Dixmude: «het verlies van alle dese plaetsen werd de »moetwilligheid van die van Gent toegeschreven:» *Bor*, II. 372.

Les antagonistes du Prince venoient de triompher. Déjà au commencement de juillet, après un différend avec Ryhove, la Régence avoit député vers Hembyze pour lui offrir la place de premier Échevin; et le 14 août son élection avoit eu lieu. Ce chef populaire alloit donc reprendre son pouvoir dictatorial (T. VII. p. 31). On conçoit que les remontrances du Prince n'étoient pas hors de saison.

Edele Eersame waerde wijse voorsiennige discrete besundere goede vrienden. Ons is leet dat in de saecke de welcke Godt almachtich ons ende verscheyden treffelycke luyden binnen desen landen in handen ende ten laste gestelt heeft ende dewelcke is van zoe grooten gewichte ende importantie, als naementlyck het verstercken ende onderhouden van de waere ende oprechte religie, mitsgaders van de vryheyt deser landen, het ons nyet mogelyck en is geweest daartoe alzulcken macht ende middelen te weghe te brenghen als wy in ons gemoet ende consciencie gevoelen daertoe alle getrouwicheyt gebruyckt ende goede wille ende begeerte altyt gehadt te hebben. Ende gelyck wy daerinne tot noch toe nyet gespaert en hebben ons eygen leven, noch onser kinderen, broeders, maegschap ende vrienden, mitsgaders de goeden die Godt almachtich belieft hadde ons te verleenen, alsoe hebben wy oyck vastelyck voorgenoemen, met Godts genade, daerinne egeenssints te vercouwen, maer ter contrariën, hoe de saeken jegenwoordelyck schynen meer perplex ende

1583. zwaer te wesen, oock des te meer met alle middelen te
Août. beneersten omme te helpen beteren ende redresseren de gebreken die daerinne bevonden wordden; waerinne wy verhoepen dat wy van onser syden egeenssints in faulte en sullen wesen, maer soe dikwels de gelegentheyt sal vereysschen, 't selve met Godts hulpe metter daet volcomelyck zullen doen blycken. Wy syn verblydt geweest dat ghylieden sulcken gevoelen van ons syt hebbende, als ghy ons door u luyder scryven hebt doen verstaen; want de genegentheyt die wy der goede stadt van Ghendt altyt toegedragen hebben ende het goet ende welvaren dat wy haer wensschen, is sulckx als haere treffelyckheyt ende qualiteit verdient, dewelcke ons niet en is onbekendt, ende wy verseeckeren ons dat, deur middel van eene goede correspondencie tusschen myne heere den Prince de Chimay, myne heeren de Vier Leden, uluyden in 't besundere ende ons, ende met hulpe van den andere landen, Godt almachtich ons de genade doen sal dat men middel sal hebben om het bederff der landen te beletten, ende dat wy deselve eens sullen sien in goeden ende voorspoedelycken staet; waeraff Godt de macht ende middelen in handen is hebbende, dewelcke wy verhopen Syn hulpe ons nyet en sal weygeren. Ende alsoe ghylieden[1] in 't aennemen uluyder diensten (dewelcke wy van Godt almachtich bidden dat ghylieden mocht uuytvoeren tot Syne eere ende welvaren der landen) seer wel geconsidereert ende goet debvoir gedaen hebt omme het vertreck van uluyder gedeputeerde naer de vergaderinge der Staeten-Generael te spoedigen, alsoe bidden wy uluyden daer inne te willen volhouden tot voorderinge van de generale saeke, aenge-

[1] *Le passage suivant est corrompu. Peut-être* in 't aenbieden van ul. d.

merckt dat, soe verre het den Heer belieft middelen te vergunnen omme de gemeyne welvaert te voorderen, soo en isser anders egeen middel omme daertoe te geraecken dan door gemeyne hulpe ende communicatie van de provinciën; waertoe ons aengaende wy soe zeer alle debvoir ende hulpe doen sullen als ons mogelyk wesen sal. Biddende uluyden derhalve anderwerven de goede hant voorder te willen houden dat uluyder voorseyde gedeputeerde met haest ten eynde voorschreven affgeveerdicht mogen wordden, aengemerkt dat, behalvens de groote nootsaeckelyckheyt die dyenaengaande wordt bevonden, oyck verscheyde gedeputeerde van veele provinciën, als Hollandt, Zeelant, Vrieslant ende Mechelen, alhier syn verbeydende, sonder yedt te doen oft uuyt te rechten: biddende uluyden insgelycx altyt verzeeckert te willen wesen dat in al 't gene dat wy sullen weeten tot uwen dienst ende tot welvaren der stede van Gendt ende tot een yegelycke van uluyden in 't besundere te strecken, wy ons daertoe in alder vliet ende genegentheyt sullen employeren ende met zoe goeder herten als wy, naer onse seer hertelycke gebiedenisse t'uwaerts, den Almogenden bidden uluyden, 1583. Août.

Edele eersame waerde wyse voorsiennige discrete besundere goede vrienden, te nemen in Syne heylige hoede. Uyt Vlissingen, den xx^en *Augusti* MDLXXXIII.

De Prince van Oraengien, Grave van Nassau en Marquis van Vere enz. Uluyder zeer goede vrient tot uwen dienst,
GUILLAUME DE NASSAU.

Den Edelen eersaemen wysen voorsiennighen, onsen besundere goede vrienden, Schepenen ende Raedt der stede van Ghendt.

LETTRE MCXXVI.

1583. *Le Prince d'Orange aux Quatre Membres de Flandre.*
Août. *Touchant la négociation avec l'Électeur de Cologne* (MS. *G.).

*** Le Prince, voyant qu'on repoussoit Anjou pour aller vers Truchsess et Casimir, désiroit, autant que possible, régler et mener à bien ces démarches. Il falloit selon lui, offrir un secours réel au nom de la Généralité. Ceux de la Flandre, au contraire, à l'instigation de la ville de Gant envoyèrent séparément des députés munis de belles paroles, sans autre garantie que la bonne volonté de leur province. Il y eut dans cette affaire des traîtres et des dupes; mais la perspicacité du Prince ne fût pas en défaut (voyez la Lettre).

Dans ces circonstances le Prince semble avoir tâché de prévenir les soupçons et les querelles auxquels cette manière de procéder alloit donner lieu, en la faisant considérer comme une tentative préalable à laquelle il avoit pris part. Du moins, selon *van Meteren* (208[a]) «wert Doctoor Jo. Junius afghesonden, om de Vlaemsche Ghesanten »te volghen en by te staen in haer Legatie;» et en outre on lit dans les *Résol. de la Hollande* du 16 sept. : «so veel aangaat de handeling »met den Hertog Hans Casimir en andere Christelyke Prinsen en »Gedeputeerden van de Standen en Steeden des Ryks, omme deselve »met haare magt en heerkragt te versoeken tot hulp en secours van »den Lande van Vlaanderen en daermede te maaken goede Alliantie »en verbindtenisse, verstaen de Staaten dat wel en loffelyk by syn »Princ. Exc. en de vier Leeden van Vlaenderen gedaan is.»

Messieurs, suyvant quelques communications que nous avons eu parcydevant, tant par lettres que par personnes de qualité, M. l'Électeur de Couloingne et moy, il luy a pleu dernièrement m'escrire par le commissaire Stensel, désirant, comme la cause qu'il demeine[1] et la nostre sont

[1] traite (« demainer, *traiter d'affaires, négocier un traité de commerce ou de »politique:» Dict. de la langue Romane*: Paris 1768).

communes, ainssy que nous advisissions les moyens de les conjoindre. J'en ay touché quelque chose aux députez qui vindrent dernièrement me trouver de vostre part à Flissinges, mais n'ayant pouvoir seul d'y respondre et voyant que les Estatz tardoient à s'assembler, sans lesquels je ne pensoy avoir moyen d'y respondre, je feis attendre (1) icy le commissaire jusques à la venue desdicts Seigneurs Estatz, auxquels ayant communicqué l'intention dudict Seigneur Électeur et ayant pris terme à en résouldre ce jourd'huy, me vint hier trouver de vostre part le Sieur Haren, lequel, après m'avoir communicqué vos lettres de créance et de M. le Prince de Chimay, m'a aussy faict déclaration de la charge que vous luy avez donnée; et d'aultant que j'ay veu vostre intention n'estre esloingnée de celle de M. les Estatz-Généraulx, seulement qu'il me sembloit y deffaillir quelque particularité, j'ay communicqué aux Sieurs Estatz tant vosdictes lettres que la charge dudict Sieur Haren, pour ayder à résouldre ce qui avoit esté remis à ce jourd'huy; suyvant quoy les dicts Sieurs Estatz désirantz d'envoyer de leur part gens souffisantz avecq bons mémoires et instructions (2), ont esté d'advis que ledict Sieur Haren séjourna icy un jour ou deux, pendant lequel temps ont advisé vous envoyer le Sieur Boom pour vous déclarer ce que dessuz et aultres particularitez con-

1583. Août.

(1) *attendre.* «Le Prince a retenu quelque temps le Commissaire »Stenssel, d'autant qu'il ne le vouloit dépéscher si non par advis et »conseil des Estats-Généraux, qui devoient de jour en jour s'assem»bler, *désirant que la déprsche fust avec quelque fruict*, ce qui n'eust »peu estre sans la dicte convocation: » *Résolutions de Holl.* 1583, p. 420.

(2) *instructions:* p. 243.

1583. cernantz ce faict. . . De Middelbourg, ce XXIX d'aougst
Août. MDLXXXIII.

Vostre bien bon amy à vous faire service,
GUILLAUME DE NASSAU.

A Messieurs Messieurs les Quatre
Membres du pays et comté de
Flandres.

LETTRE MCXXVII.

Fontanus et deux autres ministres du St. Evangile au Comte Jean de Nassau. L'Électeur de Cologne doit se garder de l'Ultra-Luthéranisme.

*** Le Calvinisme de Truchsess n'étoit pas d'un genre à pouvoir s'y fier: voyez p. 193.

Genad und friede von Gott durch *Jesum Christum*, *Amen!*

Hoch- und Wolgeborner Graff, genediger Herr, unsere underthenige mögelige diensten, neben unserm eiverigem gebeth zu Gott, seien E. G. zuvor allezeit bereit, genediger Herre. Wie es jetzunder eine gelegenheit mit unsz und fast allen diesen provintzen hatt, wirt E. G. zeiger dieses, Eberhardt von Reide, müntlich erzelen; schreiben derhalben auff dismal nicht mehr dan das E. G. wir zum fleisichsten bitten und vermanen dieselbige wollen, so wol beim Churfürsten Druckses, als auch beim Hertzogen Johan Casimiren, unseren g. F. und H., und allen anderen recht gelaubigen Herren, dran sein das die rechte ware, und nicht die Ubiquistische oder Luterſche unsaubere Religion, eingefürt möcht werden; sonst wirt Gott nicht mit, sonder gegen die sach sein, und wirt das leste

viel erger dan das erste werden, angesehen nach dem welt- 1583.
lichem kriege sunst der geistelige volgen musz, dadurch Août.
die gewissen verwirret und zum höchsten betrübet werden; wie dan der augenschein in Hochteutschlant und auch an etligen orden Niederlandes, mit grosser betrübnus und verhinderung des lauffs des H. *Evangelii* für handen. Und im val einige kirchendiener ausz diesem lande hinauff solten gesendet werden, müste solches entweder von der hoher oberkeit dieser orth oder von der Gemeinte *Christi* gevordert werden: den, wer wil lauffen sonder beruff? wer kan seine Gemein verlassen sonder consent? . . . . . *Datum* Arnhem, den lesten *Augusti* *A°* 83, *stylo veteri*.

E. G. dienstwillige und getrewe,
JOHANNES A NIECKEN, Diener des Wordts zu Arnhem.
JOANNES BEIERUS, Kerckendiener.
JOHANNES FONTANUS, *m.*[1] *pp.*[2]

Dem Hoch- und Wolgebornen
Herren, Herren Johan Graven zu
Nassawe. . . . . . Dillenburch.

* LETTRE MCXXVIII.

Le Prince d'Orange au Comte Jean de Nassau. Le ministre Haren envoyé vers le Duc Jean Casimir.

*** La conduite de cet agent du Prince de Chimay fut particulièrement digne de mépris: «Johan Haren van Valenchyn, Predicant »tot Brugghe in de Fransoysische spraecke; dese hadde eens onder den »Hertogh van Alvas tyden, om syn goeden te salveren, syn pardoen »gehaelt en genoten, daer naberouw toonende, wert hy weder tot het »Predicantsampt toegelaten, tegens de opinie en wille van velen die

[1] manu. [2] propriâ.

1583. »hem beter kenden en hielden hem voor infame en eerloos» : v. Septembre. *Meteren*, 210ª. Maintenant il étoit violemment anti-François. Dans l'assemblée des quatre Membres de Flandre, Chimay, insistant sur la nécessité d'envoyer des députés vers le Duc Casimir, « also de Bor- »gemeester Casembroodt (die merckte waar dese resolutie toe streckte) »daer seer tegen was, heeft hy denselven seer doen versprecken en »beschamen, door den Predicant Haren, in de volle vergaderinge »van de Leden» *l.l.* 208ª. Il finit par abjurer la religion Réformée une seconde fois: « en heeft gruwelycken deselvighe met gedruckte »Boecxkens versmaedt en beschimpt:» *l. l.* 212ª.

. . . Lieber Bruder. Ausz was ursachen gegenwertiger dieser zeiger D. Johan Harenus, minister Götliches worts, von hinnen abgesandt ist, wirdt E. L. er nach der lenge zu verstehen geben. Die Stende dieser Niederlande und wir haben inen ein wenig alhie aufgehalten, auff hoffnung er möchte mit desto beszerer resolution ahn den hochgeb. Fürsten Hⁿ Johan Casimirn Pfaltzgraven bey Rein abgefertiget werden. Was aber die ursachen das daszelbige noch verblieben, werden E. L. von im gleichfals vernemen. Desto weniger aber nicht wollen wir ermelte resolution mit allem fleisz befördern helffen. Ermelter Harenus wirdt E. L. eine beschwerung, welcher wir uns am meistenn fürchten, anzeigen. Wir bitten E. L. gantz freundtlich Sie wollen dieselbige, irem gutem verstandt nach, erwegen und bestes vermögens beförderen. Wir haben seider E. L. Secretarien abreisen und dem schreiben das unser gnediger Herr der Churfürst uns durch den Commissarien Stentzeln zugeschicket, stets dahin getrachtet wie wir eine gute union und vereinigung vorschlagen möchten; es hat sich aber die versamblung dieser Stende dermaszen verweilet das wir daszelbige sobaldt nicht, als wir wol begeret hetten, haben thun mögen. Das erste

das wir nach iret zusammenkunfft proponiert und vorge- 1583.
halten haben, ist eben daszelbige gewesen und haben's alle Septembre.
gut gefunden, auszgenommen das es inn Flandern (da es dan hingeschicket worden) ein weinig verhindert ist worden. Wir hetten wol sehen mögen däs dieser zeiger nicht ohn gewitsze ercleruugh und presentation hinweg gezogen wehre, desto weniger aber nicht wollen wir nicht underlaszen dieselbige mit allem fleisz zu treiben. . . . . *Datum* Middelburg, den 2[ten] *Septembris* 1583.

E. L. dw. Bruder,

Wilhelm Printz zu Uranien.

Dem Wolgeb. unsrem freundlichen lieben brudern Hn. Johan Graven zu Nassaw. . . . . .

† LETTRE MCXXIX.

Le Prince d'Orange aux Quatre Membres de Flandre. Il auroit fallu promettre à l'Électeur de Cologne un secours efficace (ms. *g. o. b. k.).

*** La précipitation de la Flandre à faire partir ses députés, malgré les instances du Prince (Lettre 1126), étoit d'autant plus inexcusable, vû que les *Mémoires et Instructions* arrêtés le 29 août par les États-Généraux (p. 239), pour leurs envoyés vers l'Électeur de Cologne, renfermoient tout ce qu'on pouvoit raisonnablement désirer. Les États y insistoient sur la nécessité de l'Alliance et Union; « suppliant l'Électeur vouloir adviser le meilleur et le plus commode » et prompt moyen pour la mettre en exécution, ... et de faire » ouverture, suivant son offre, des moyens par lesquels on pourra » traicter avec le Duc Johan Casimir, pour en tirer assistence à l'in» tention et défence de ses Pays. » *Résol. de Holl.* 1583, p. 419. Tout en regrettant de ne pouvoir faire plus, à cause des grandes et continuelles guerres, ils offroient « *ƒ* 40,000 par mois, durant qua-

1583. »tre mois et quelques navires avec artillerie et munitions; à condi-
Septembre. »tion que, quand les affaires de Cologne le pourront aucunément »permettre, son armée sera tenüe de passer la Meuse et s'employer »au sécours de ces Pays:» *l. l.*

Messieurs. J'ay receu voz lettres dernières, par lesquelles vous respondez aux miennes (1), que je vous avoy escrites, conjoinctement avecq les députez de messieurs les Estatz-Généraulx, par le Sieur Boom, par lesquelles je vous advertissoy que les dictz Sieurs députez des Estatz, sur la proposition que je leur avoy faicte, afin que, suyvant les lettres que m'a escriptes Monsieur l'Électeur de Couloigne et aultres communications que nous avons eues sur ce faict, M. le Conte Jean mon frère et moy nous regardissions les meilleurs moiens de nous conjoindre ensemble pour résister aux forces de l'ennemy, qui sont grandes, surquoy lesdictz Sieurs Estatz, considérans que d'envoier vers les princes d'Allemaingne des simples députez, qui n'eussent pouvoir de faire aulcune présentation de nostre part, estoyt chose inutile, ou pour le moings que ne pourroyt servir à la nécessité qui nous presse, et nommément au secours de la ville d'Ypre (2), quy nous doibt estre tant recommandée, partant trouvèrent bon, et moy avecq eulx, de vous mander la résolution qui avoyt esté prise entre nous sur la présentation qu'on pourroyt faire à M. le Duc Casimir, et ce pendant fismes arrester icy vostre député pour deux ou trois jours, durant lequel temps

(1) *miennes;* la Lettre 1126.

(2) *Ypre.* Le Prince de Parme préludoit déjà au siège de cette ville importante : «validae munitionis objectu subvectiones spemque »Iprensibus a Gandavo atque a Brugis, foederatis urbibus interclusit:» *Strada* II. 305.



chascun s'asseuroyt que vous trouveriez bonne la résolution des Estatz, comme estant parfaicte et plus briefve, et au contraire n'ayant ledict vostre député charge aulcune qui puisse contenter les gens de guerre de pardelà pour les induire à passer en ces pays, et pour tant espéroient, pour l'affection que vous avez monstrée par cy devant avoir à ceste confédération, vous ne failleriez non seulement de trouver bonne la résolution desdictz Sieurs Estatz, ains que vous l'advanceriez et presseriez à vostre pouvoir. Mais quant j'ay veu vostre response, j'ay trouvé tout le contraire de ce que j'espéroy de vous, et ont esté Messieurs les Estatz frustrez de leur attente; car d'une part, vous voulez que vostre député parte en diligence, par ce, dictes vous, que vous voulez advancer le secours d'Ypres, sans avoir aulcune charge de vous qu'une déclaration générale de vostre bonne affection, sans déclarer aulcune chose de vostre intention sur le secours que vous pouvez ou désirez faire à mondict Seigneur l'Électeur pour le secourir en la présente nécessité en laquelle il se trouve, et quant à la proposition qui vous est faicte, vous la mettez en longeur sans y satisfaire, et par ce moien vous la rompez du tout, ou pour le moings la différez en aultre temps; sur quoy, Messieurs, pour le debvoir que j'ay et mon obligation envers tout le pays, je ne puis que je ne vous remonstre en quoy, selon mon advis, vous vous abusez, au grand préjudice du service de tout l'Estat et singulièrement du pays et conté de Flandre, duquel vous représentez les membres, et meismes, au lieu d'advancer le secours d'Ypre, que vous prenez pour prétexte et fondement de voz lettres, vous le recullez du tout. Vous dictes doncq que vous vous proposez de secourir la ville d'Ypre

1583. Septembre.

1583. et qu'il le fault advancer sans y perdre temps, mais
Septembre. excusez moy, si je vous diz que messieurs les Estatz et moy en prenions le droit chemin et le plus abregé, au moings s'il plaist à Dieu nous en laisser quelcun ; vous au contraire prenez le chemin de laisser ceste pauvre ville en une longue destresse et calamité ; car, quand nous poserons le cas que l'Électeur et le Duc Casimir, ce que je désire, ne trouveront aulcune résistence par delà et que l'Électeur estant remis en sa possession libre, le dict Seigneur Duc nous fera le bien de s'advancer, il ne nous fault pas croire (encoires que de l'affection dudict Prince je n'en doubte aulcunement et m'est pour le moins aussy bien cogneue qu'a vous) que pourtant jamais il puisse induire ses gens de guerre d'entrer en ce pays, sans estre asseurez du payement, ou en tout, ou en partie : or voz députez ny aultres semblables qui y pourroient aller d'ailleurs, ne faisans aulcune ouverture d'iceulx, comme ilz n'en ont poinct de charge, tant s'en fault qu'ilz les puissent induire, qu'au contraire les gens de guerre, aians le vent que des députez sont venuez comme ilz penseront pour traicter, et quand se viendra au point ilz ne trouveront que de parolles générales, tenez pour certain qu'il sera fort difficile et peult estre impossible de les faire passer oultre, ains se départiront incontinent. Si vous dictes que voz députez ont charge de mander s'ils les trouvent bien disposez et qu'on le mectra en délibération de vostre Commune, j'y trouve encoires plus d'erreur ; car, premièrement, il ne vous fault croire qu'on puisse ainsy tenir une armée ensemble, sans rien faire et sans payement, et qu'on en dispose tout ainsy qu'on veult ; car, pendant que nous délibérerons, il fault qu'ils vivent, et conséquement leur

fault argent et pays qui les reçoivent, tellement qu'il est 1583.
difficile à croire qu'ilz veuillent attendre patiement l'issue Septembre.
de nos délibérations, qui sont quelquefois bien longues. Dadvantaige, quand ce conseil seroyt bon, si est-ce que tousjours il eust esté meilleur le résouldre par la Généralité que par la Flandre seule; d'aultant que ce sera assez faict si toutes les provinces unies peuvent fournir ce qui sera nécessaire pour ladicte armée, tant s'en fault que la seule province de Flandre le puisse faire seule et pourtant eust esté encoires meilleur que les députez qui vont par-delà eussent esté armez de l'authorité de la Généralité que non pas de vous seuls: mais si lesdictz Sieurs Princes, assçavoir l'Électeur et Duc Casimir, trouvent empeschement, il est bien certain que tout ce que voz députez leur porteront, ne les aydera en rien pour résister à l'ennemy; car vosdictz députez n'ont moyen ny charge de leur présenter chose aulcune de quoy ilz puissent faire estat en leur affaire, ny qui puisse pour l'heure offenser leur ennemy, mais tout au contraire, si vous eussiez esté conseillez d'approuver la résolution des Estatz présentement et sans user de remise, on pouvoit remédier en tant qu'à nous est, à tous ces maulx; car si l'Électeur et le Duc Casimir eussent trouve résistence, nous leur eussions présenté, suivant le dict advis des Estatz, des moiens qui les eussent en effect non seullement aydez, mais aussy eussent donné courage à leurs gens de guerre et les eussent renduz plus enclins à patienter le temps qui eust esté nécessaire pour faire teste à l'ennemy, et par ce moyen nous fust advenu deux biens, l'un que nostre ennemy, pour secourir ses confédérez, eust esté contrainct de tirer aultant plus de forces de ces pays, qui eust mis la ville d'Ypre en plus grande liberté,

1583. n'estant si pressée qu'elle sera par plus grande multitude
Septembre. d'ennemis; l'aultre que nous eussions donné meilleur moyen aux Églises d'Allemaigne pour se défendre et eussions rendu la victoire plus aisée ausdictz Seigneurs Princes, estans aydez de nostre part, suyvant ladicte résolution des Estatz; et, si Dieu eust voulu faire plus de grâce ausdictz Princes, tellement que ce passage n'eust poinct esté empesché à Monsieur le Duc Casimir, il est certain qu'avecq la bonne affection qu'il nous porte, il eust eu bon moyen de persuader aux gens de guerre de passer en ces pays, soubz l'espérance et asseurance de la promesse de Messieurs les Estatz de luy assister de leurs moiens, ce que je doubte qu'il ne poura faire et que, par nostre faulte, sa bonne intention sera empeschée. Quoyqu'il en soyt, quant il adviendroyt, ou que par une très-grande affection dudict Prince, qui y pourroit employer aultres moiens que les nostres, ou par aultre à moy incogneu, ainsy que par vostre besoigne semblez proposer et en avoir ferme asseurance, de quoy vouldrions par vous estre pleinement esclaircis, que Dieu vouldroyt nous secourir par le moyen d'une telle armée, si est ce que nous ne lairrions pas de nostre part à faillir et de mectre la ville d'Ypre en danger; car refusans ou dilayans l'ouverture de messieurs les Estatz, c'est rompre ou pour le moins retarder le dict secours d'Ypre, et au contraire les Estatz prenoient, comme j'ay dict, le vrai chemin pour l'advancer, tellement que ne puis veoir, Messieurs, en vos lettres qu'une vraye et ouverte contradiction. A sçavoir, de vouloir advancer le secours d'Ypre, envoyans des députez sans ouvertures aulcunes pour le traictement des gens de guerre, quy est le vray moyen de le reculler, et d'aultre part empeschant la résolution des Estatz, quy

estoyt le vray moyen de l'advancer. Et combien que, suivant vostre advis, j'ay laissé partir vostre député et luy ay donné telles lettres que j'ay pensé pouvoir servir le mieulx qu'il m'est possible ; toutesfois je n'ay voulu laisser de vous remonstrer ce que dessus, affin que vous entendiez la droicte intention de messieurs les Estatz et la mienne, et, si mal ou inconvénient en advient, que je n'en suis cause et que Messieurs les Estatz ont fait leur debvoir, si ilz n'eussent esté empeschez ou retardez par vostre conseil. Je ne lairray tousjours de continuer à vous faire service et à tout le pays, et empescheray, tant que je pourray, qu'aucun inconvénient n'y advienne, selon les moyens que Dieu me fera la grâce d'avoir. Sur ce, me recommandant très-affectueusement à voz bonnes grâces, je prie Dieu, Messieurs, vous donner en bonne santé heureuse vie et vous maintenir en Sa garde. De Middelbourg, ce IIIe de septembre 1583. 1583. Septembre.

De concert avec le Prince d'Orange, M. d'Espruneaux redoubloit ses efforts pour opérer une réconciliation entre le Duc d'Anjou et les États-Généraux. Voici la remontrance qu'il leur adressa, le 2 sept. à Middelbourg

«Messieurs, je vous ay dict de la part de son Altèze, qu'elle vous asseure de son affection et que luy faisant cognoistre d'avoir oblié le passé et le vouloir aymer et honnorer, qu'elle a les moyens plus grands que jamais [de] vous délivrer, et qu'icelle Alt. n'atend qu'une résolution pour les faire paroistre par si bons effects que tout l'Estat en aura le contentement prétendu.

»Que son Alt. s'asseure de l'amitié de Sa Ma^té, pour en estre assisté comme de son frère, plain de bon naturel, débonnaire et saige.

»Que son Alt. vous remonstre que ne faciez comme ceulx lesquels, pour se vanger, se noyent eulx-mesmes ; si cela est, qu'icelle Alt. en recevra aultant de desplaisir comme il est obligé, et qu'icelle

1583. »pense avoir faict prou[1] de démonstration de l'affection qu'il porte à
Septembre. »cest Estat d'avoir voulu tout ce qu'on a volu.

»Que sy la prinse de Dunkercque est advenue, icelle Alt. n'en peult »estre que très-déplaisante, et qu'il s'en fault prendre en partie à ce »que la place n'estoit bonne; qu'il y pensoit avoir plus de gens qu'il n'y »en est demeuré, et qu'il ne pouvoit avoir loisir faire nouvelle armée »au peu de temps qu'elle a esté assiègée, et qu'elle vous avoit donnée »son armée, laquelle, sy elle y eust esté employée aussytost, que la »place eust esté sans doubte secourue, car l'ennemy y a esté longtemps »n'y ayant que 4000 hommes et séparez en deulx, sans que l'ung »poeult secourir l'aultre. Que le Maréchal de Byron a offert d'y aller. »De moy j'en ay faict instance très-grande, estant certain et mesmes »mandé par le Sr de Villeneufve, quy [a] à Wynoxberghe, que s'il se »fust présenté 4000 hommes vers Nieuport, qu'ilz tailloient les enne»mis à piéches et qu'il n'y avoit que des cables au travers du port, que »le Sr de Chamoy eust bien faict couper s'il se fust présenté navires.

»Il falloit, Messieurs, plustost envoier ceste armée, quy eust sans »doubte secouru Dunkercque, sauvé Nieuport et aultres villes, le »pays estant tellement advantagieux que 6000 hommes, que eussiez »mis ensemble, par le moyen des rivières et aultres d'estroictz fortz[2], »eussent peu faire teste à 25000, que les faire partir grandement comme »ils ont faict, et mesmes conduitz par ung des grandz Capitaines de »l'Europe; aussy que Dunkercque n'est pas si peu utile, soit decha »ou à la France, qu'elle fust rendue de la façon qu'on a volu dire. »Son Alt. tient et arme Cambray, qui n'est pas plus important.

»Messieurs, de mode[3] qu'en tout son Altèze a, depuis son dé»part d'Anvers, monstré qu'il ne se voeult départir d'avecques vous, »mais au contraire faict paroistre de l'affection entière, quy ne luy a »pas esté rendue de vostre costé, aiant encores attendu à Dunkercque »de longtemps, que vous sçavez, lieu très-incommode pour la demeu»re d'ung Prince de telle grandeur, n'aiant voulu prester l'oreille à »choses quelconcques avantagieuses quelles fust.[4] Il me semble que sont »des effectz suffisans. Voilà, Messieurs, le commandement que j'ay de »Son Alt. pour vous faire entendre.

[1] beaucoup. [2] canaux (?) ouvertures, *de* forer, perforer. *Le terrain dont il s'agit, est entrecoupé de rivières et de canaux.* [3] sorte. [4] fussent.

»Je désireroy, Messieurs, qu'on ostast toute passion; qu'on consi- 1583.
»dérast bien ce quy s'est passé, et la patience soufferte du costé de son Septembre.
»Alteze, depuis le temps allégué, sur voz démonstrations en son »endroict: me semble que ce prendroit mieux qu'il ne faict et sans »telles anymositez.

»Messieurs, au nom de Dieu, advysez y par la prudence requise en »telles affaires et ne croyez les Espaignolisez, quy ne tendent qu'à vous »rendre vos amis ennemis et vous mectre en telle confusion et désor- »dre, qu'abandonnez de chacun, par nécessité ilz vous mectent, la »corde au col, en mains de voz ennemis; mais songez bien, avant que »faire une résolution quy vous ruyne. Dieu voeult esprouver la pru- »dence et patience des hommes par divers moyens.

»Or son Alt. est en France, où il a l'auctorité, pouvoir et les forces »qu'entendez de chacun; il vous offre tout, et est encores en guerre »très-rude à vostre occasion. De faire davantaige, faisant sy peu pa- »roistre que le désirés, il y a doubte très-grande, car il a à contenter »sa Majesté et la France, et mesme ce 20me du présent mois sa M. as- »samble les Princes, S^{rs} et Etatz de son Royaulme en sa ville de Paris, »voire oster le soupçon aux gens de guerre d'y estre traictez comme »du passé. Faictes de vostre costé ce que son Alteze offre de faire du »sien, et j'espère que Dieu conduira l'ouvraige, car Il tient le coeur »du Prince en sa main.

»S'il y a faultes de tous costelz, cela se doibt oublier, en vous sou- »venant, Messieurs, de ce quy fut faict à Bruges par le bon Duc »Philippes, et enfin tout fust oublié. Le Prince ayma ses subjects, ses »subjects l'aymèrent et honorèrent, et fut si sayge et bon que le nom »luy en est demeuré. Les effects des Princes et l'expérience des cho- »ses les rendent prudens et ydoines à bien conduire leurs affaires et »se repentir s'ilz ont failly pour n'y retourner; mais ilz veuillent »avoir la gloire et l'obéissance.

»Ce quy reste de mon discours, estant aussy comme de moy, me »gardera l'estendre davantaige, vous suppliant le prendre à aussy »bonne part, comme sans doubte, Messieurs, j'ay été et seray très- »affectionné au bien et prospérité de cest estat, pour y faire tout le »service à quoy je m'y pourray employer.»

1583. Septembre. Le 3 sept. un agent de Don Antonio, prétendant à la Couronne de Portugal (T. VII. 192), Pierre Dor, vint demander aux États-Généraux de nouveaux secours:

«....Sa Majesté m'a commandé de vous prier de sa part, Messieurs, »qu'il vous plaise lui assister d'une armée semblable à celle que vous »aviez dressé l'année passé pour son secours, d'aultant que, avec cela »et les moiens qu'il tire de la France, que le Roy et la Royne-mère »luy donne, il pourroit facillement entrer en son Royaulme de Por- »tugael, et en chasser les Espaignolz, ses ennemiz et les vostres, à la »grande confusion et ruyne du Roy de Castille et advanchement des »affaires de sa Majesté et vostres, qui est ce que vous debvez désirer »le plus, pour ce que de la ruyne de vostre ennemy dépend vostre »repos et tranquillité, dont je vous prieray, Messieurs, que, si le »secours que sa M. vous demande a lieu, et que ce soit chose que »vous pouvez faire, qu'il vous plaise le mettre bientost par effect, »afin que les belles occasions qu'il a ne se perdent, et, si vous ne le »pouvez faire, qu'il vous plaise le déclarer librement, afin que ces »desseingz ne soient par ce moien retardez» (✝ MS. G. O. B. K.). — Si les affaires des États-Généraux ne leur permettoient pas de donner un tel secours, S. M. les prioit de lui prêter pour le moins quatre bons navires bien armés, pour six mois, pour exécuter un dessein de bien grande conséquence.

✝ LETTRE MCXXX.

Le Duc d'Anjou au Prince d'Orange. Il se plaint des États (MS. ROY.).

*** «De Hertog van Anjou vergaderde wederom eenig volk om- »trent Cameryk; waerdoor ook den Prince van Parma van node en »was en geraden vand zyne Frontieren omtrent Camerik sterk te »besetten, om de uitvallen die die van Camerik deden, in Arthois »en Henegouwen, te beletten:» *Bor*, II. 398b.

Mon Cousin, suivant la résolution quy fut prise avecq la Royne ma mère à la Fère, je me suis acheminé en ceste

ville, où j'arrivay hier au soir fort bien accompaigné, et 1583.
tous les jours il me vient nouvelles forces; meismes toutes Septembre.
les troupes quy estoient en Flandres (1), y doivent arriver dedans deux jours; avecq ce renfort j'espère mectre 1800 chevaux et 8000 hommes de pied en campaigne, qui ne perdront le temps que le moins que je pourray; mais je me plains infiniment de Messrs les Estats, de ce que je n'ay eu une seulle lettre depuis mon partement de Dunkercque. Si je faisois comme eulx, ce que je puis plus légitimement, estant ce que je suis, tout iroit encore plus mal; mais je feray cognoistre à tout le monde, par bonne preuve, qu'il ne tiendra jamais en moy que leurs affaires ne preignent vigeur; c'est à eulx à y penser, pour y estre les plus intéressez; vous priant, mon Cousin, faire en sorte que je sache leur résolution et ce qu'ilz veuillent faire. Je vous donneray par ceste voye le plus souvent que je pouray de mes nouvelles, et pense dedans deux jours veoir ce que feront les ennemiz de ce costé; ce pendant vous me tiendrez pour le meilleur de vos amis . . . . A Cambray, le 3me jour de septembre 1583.

Vostre très-affectionné cousin,
FRANÇOYS.

A mon Cousin Monsr le Prince d'Orange.

Le 11 sept. M. d'Espruneaux écrit aux États-Généraux, pour leur rappeler que d'après l'accord (p. 170) fait à Dendermonde, ils avoient de nouveau reconnu le Duc d'Anjou pour Seigneur; selon le véritable sens de la Joyeuse Entrée, laquelle tendoit au redres-

---

(1) *Flandres:* «de Françoisen metten Marechal Biron syn na »Vrankryk gevaren by den Hertog:» *Bor*, II. 398^b.

1583. sement des griefs, sans mettre la Souveraineté en question, et que
Septembre par conséquent il falloit enfin couper court à leurs tergiversations et à leurs délais. Voici la pièce.

«Messieurs, il me semble que, sans dilay, debvez regarder voz affaires »(les occasions et le temps le requièrent) et vous souvenir combien les »longeurs et irrésolutions vous ont apporté de dommaige. Messieurs, »vous voyez ce que son Alt. mande et, quelque occasion qu'il aye, »suivant le peu de debvoir qu'avez faict en cest endroit, ne laisse »de poursuivre à faire ce quy se poeult pour le salut de cest Estat, »quy vous doibt faire paroistre le desplaisir de son Alt. de ce quil a »passé et le désir qu'il a ne se départir d'avecques vous, chose quy »debvroit estre mieulx recognue, veu la qualité du Prince, l'adver- »sité quy vous presse, et la fortune que vous courez.

»Surquoy, Messieurs, je vous toucheray quelques poinctz, les- »quels me semble ne sont considérez comme il se debvroit. Touchant »l'honneur, crédit et autorité des Estats, c'est de tenir les promes- »ses qu'on faict, ce quy les a illustrés et apporté gloire, salut et »authorité.

»Je ne vous veulx tauxer de deffault, Messieurs, bien qu'estans »possédez de passions, vous n'avez pas considéré ce qu'avez promis »à son Alt. et tous les poincts du traicté faict à Termonde; duquel »traicté ne vous pouvez nullement départir sans causes légitimes, »car vous l'avez signé, approuvé et juré solemnellement en plain »sénat.

»Auquel traicté, Messieurs, recognoissez les tiltres à son Alt. »comme les luy donnez et soubz lesquel luy faistes serment, le rece- »vant vostre Prince sans aucune provision; dictes en icelluy que »toutes choses passées seront oubliées d'une part et d'aultre, comme »non advenues, vivans les ungs avecq les aultres sans recerche ny »reproche; quy est, Messieurs, pour satisfaire à vos privilèges tou- »chant les joyeuses entrées; par là doncques, sans doubte, il n'y poeult »avoir rien en dispute pour le regard de la principaulté et seigneurie; »bien est que vous debvez traicter avecq son Alt. touchant et con- »cernant les poinctz du bien et seureté de l'Estat, ce que son Alt. à »très-voluntiers accordé; car on a veu ordinairement, quant il y »a eu dispute entre les Princes et leurs subjets, qu'il y a eu traicté pour

»entendre les causes et deffault et pour rendre toutes choses asseu- 1583.
»reés, mais non poinct toucher à la Seigneurie, sy le Prince ne se Septembre.
»monstre estre opiniastre à vouloir exterminer ses subjetz.

»Je vous ay allégué au précédent les exemples des Princes quy »ont faict comme ce quy a passé et pis, et enfin telles seuretés se sont »trouvées que l'amitié a esté plus grande que jamais. — Or, Mes-»sieurs, je vous prieray, au nom de Dieu, adviser faire allendroict de »son Alt. ce que vous debvez et ne le desdaigner tant, considérant »que sans doubte la France est vostre seul salut, et son Alt. irrité, sa »puissance n'est si petite qu'elle ne soit à considérer.

»Sa dicte Alt. ne poeult demeurer là sans avoir intelligence avec-»ques vous, comme elle est requise : partant envoiez vers luy, afin de »le satisfaire, et pour adviser ceque vous désirez qu'on face des for-»ces quy sont là, et pour assoupir toutes les menées artificièles, tant »de lettres quy se sèment que aultres choses quy se font à vostre grand »préjudice et quy alliènent les affections de quy désirent vous secou-»rir.»

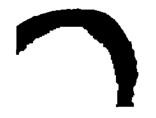
LETTRE MCXXXI.

Le ministre J. Haren au Comte Jean de Nassau. Objet de sa mission.

Monseigneur. Je suis arrivé pardeçà, depuis quinze jours, pour faire entendre à Monseigneur le Duc Jean Casimir, vostre beau-frère, l'intention de Monseigneur le Prince, vostre frère. Premiérement le désire qu'il a, comme quelquefois il vous a mandé, touchant une saincte amour et affection Chrestiene entre eux deux, avec oubliance de toutes choses passées, qu'il désire infiniment unir ses conseils et advis avec les gens de bien de pardeçà, pour nous entreaider mutuelement les uns les aultres contre nos communs ennemis; et pour faire paroistre cela par effect, il me commanda de luy représenter, et à Mon-

1583. seigneur l'Électeur de Coulogne, les offres (1) de Messieurs
Septembre. les Estats-Generaux, assemblés lors à Middelbourgh en Zeelande, pour l'ornement de leur armée; que tout le monde juge les plus justes et charitables du monde, tant d'hommes de pieds que de cheval, argent et navires armées. J'ay bien et deument faict cognoistre le tout, ce qui grandement estonyt mon dit Seigneur le Duc, vostre beau-frère, qui, pour l'assurance qu'il a de ma fidélité et affection, que j'ay tousjours porté à son Exc., luy ayant esté domestique et fidèle serviteur en ma charge, me receut aleigrement et joyeussement, et, si depuis il n'eut usé d'aultre conseil que de son mouvement et saint zèle qu'il porte aus gens de bien, certainement j'espéroye n'avoir travaillé en vain, ains avoir mis les fondemens de la milieure oeuvre du monde et pour laquelle j'ay travaillé il y a quatre ans et davantaige : mais quoy! Satan, ennemy de justice et d'équité, sème par tout de la zizanie et méchante semence par des instrumens pernitieux, que je m'asseure que Dieu juste punira un jour. Je retourne doncques chez nous, non si content que je désireroye, espérant néantmoins de n'avoir perdu du tout mes poines, selon l'asseurance que m'en a donné mon dit Seigneur l'Electeur, qui m'a promis d'envoyer tost quelques gens de bien vers Monseigneur le Prince, vostre frère, qui très-bien m'avoit prédit les choses que j'ay cognu par effect estant icy. J'ai bien voulu représenter à vostre Seigneurie ce petit discour de mon voyaige, veu qu'il m'est impossible pouvoir me transporter à Dilenbourgh, pour à bouche pouvoir exposer le tout à vostre Seigneurie, auquelle je seraye toutte ma vie très-humble et fidèle ser-

(1) *offres:* p. 243.



viteur, qui prie Dieu, Monseigneur, continuer vostre santé 1583.
en longue et heureuse vie. De Coulogne, ce 20e septembre Septembre.
1583.

De vostre Seigneurie le très-humble et
obéissant serviteur,
JEAN HAREN.

A Monseigneur, Monseigneur le
Comte Jean de Nassau.

† LETTRE MCXXXII.

Le Comte Jean de Nassau au Docteur Ehem. Sur la négociation avec les Pays-Bas.

*** Chancelier de Jean-Casimir, Ehem désiroit connoître les projets et les négociations de son maître; surtout dans un moment où la maladie grave de l'Électeur Louis (qui mourut le 12 oct.) rendoit la position du Palatinat critique.

Le 21 août l'Électeur avoit invité les États Évangeliques de l'Empire (*der Augspurgischen Confession-Verwandte*) à se réunir le 28 oct. à *Mühlhausen*, pour se concerter sur le *Reservatum Ecclesiasticum* (p. 159) et leurs autres griefs. *Struve*, *Pfältzische Kirchenhistorie*, p. 374.

Unserm günstigen grusz zuvor, ernvester und hochgelerter lieber besonder und Gevatter. Als Ihr uns ein zettel mit eigenen händen geschrieben in Ewer der sämptlichen rath schreiben eingelegt, in welchem Ihr, under anderm, anfenglichen verstendigt zu werden begert was es der Niederlendischen schickung halben, davon Ewer dochterman D. [Dont] geschriebenn, vor ein meinung hab, so mögen wir Euch nit verhaltenn das unsere diener (mit welchen der Churfürst und unser gn. H. Hertzog Casimir uns von solcher schickung, ohne zweiffel, geschrieben) durch die Bergische bauren mit den brieven niedergelegt

1583. und umbracht seindt worden; also das wir was eigentlich
Octobre. mit dem Gesandten, so bey beiden Hern im leger gewesenn, geschloszen worden, nit wiszen, dan allein das licentiat Zuleger (welcher gestrigen tages von hier zu denen uff unser tochter (1) hochzeit ahnwesenden Graven getzogen und davon dannen ein reise nach hausz thun wirdt) uns gesagt das derselb Gesandte oder Minister ein vorschlag (2) gethan, das, sofern man sich mit den Niederlanden würde vergleichen, sie alszdan zu dieszem werck alle monat 50,000 Gl. schieszen, daneben 1000 lanciers uff ihren kosten halten und etwan 7 oder 8 kriegsschiff uff den Rein herausz schicken woltenn; mit fernerm erbieten wo solch kriegsvolck, nach verrichter sachenn im Stifft Cöln, sich in die Niederlande begeben würde, das sie alszdan 300,000 Gl. erlegen wolten.

Soviel ich aber, in der eil und beneben meiner Hauszfrauen groszen schwacheit (3), von ihme verstanden und behalten, so dünckt mich das nichts endtlichs abgehandlet worden, sondern man noch anderer Gesandten erwarten, und darneben willens sey Graff Ludwigen von Wittgenstein (welcher doch gleichwohl, wie ich gestern bericht worden, uff meiner dochter hochzeit etwas schwach worden) beneben den licenciaten Zulegern hinunter zu schicken. Wolte Gott man het lengs zu dieser sachen gethan, oder man thet nochmals unverzüglich mit gebürlichem ernst darzu, so solt es verhoffentlich beiden theilen, ja dem algemeinen werck, keinen schaden bracht haben oder noch

(1) *tochter*. Elizabeth (VII. 173) mariée au Comte Philippe de Nassau Saarbrück (1542—1602).

(2) *vorschlag*; p. 243.

(3) *schwacheit*: p. 262, *i. f.*

nicht bringen. Gott verzeihe es aber denjenigen die zu solchen trennungen ursach gebenn haben und wolle ihnen gnade verleihen, das sie daszelbig nit ferner zu thun understehen. 1583. Octobre.

Der Geldrische Gesandter so bey uns gewesen, ist ein verstendiger und vertrauwter guter man, danieden ausz den landen bürtig und hiebevor unser *Secretarius*, so wohl alhier als auch sonderlich im land von Geldren, gewesenn.

Seine werbung haben unserm gnedigen Hern Hertzog Johan Casimirn wir alszo baldt zugeschrieben, und ihnen 14 tag uff die wiederantwort laszen warten; weil aber über zuversicht und ausz ursachen wie obgemelt, das nemblich die diener umkommen, sich's damit verweilet, hab ich ihnen den Gesandten entlich laszen vortziehen, domit er, wo müglich, denn Hern Printzen und die General-Staden noch zu Mittelburg antreffen und beneben andern abgeordtneten uff dem tag zu Mühlhausen erscheinen mögte.

Seine werbung aber hat uff dieszen vier püncten ungeverlich beruhet:

Erstlich, das die unijrten, so zu Utrecht beysamen, wie auch die patrioten in Geldren, sich dahin erkleret (dieweil sie bey der Cölnischen sachen das ihr', was müchlich ist, zu thun begeren) das sie derhalben gern wiszen wolten weszen sie sich hierin zu verhalten und sonderlich wie die Religionssach in Teutschlandt stehe, auch ob und welche Evangelische Churfürsten und Stende sich derselben ahnnemen, mit vermeldung das sie ein solches nit darumb zu wiszen begeren, das sie gemeinet die sach zu verlaszen, wan etwan der beyfall hierauszen gering sein solt, sondern nur damit sie ihr sachen desto beszer darnach anstellen und ihre leuth davon berichten mögen.

1583. Octobre. Für's ander, das sie gern von uns vernemen wolten (demnach wir ihnen hiebevor altzeit zur Correspondentzs mit Teutschlandt gerathen) ob und wie ein solche nachmals, entweder mit dem gantzen Reich, oder aber den Evangelischen Stenden, oder zum wenigsten mit etlichen Evangelischen und Reformirten anzurichten; der zuversicht und hoffnung, ob schon die Evangelische Churfürsten ein solches der Königin von Engelandt abgeschlagen (1) und auch der Niederlandt sich biszhero nit ahngenommen, das sie doch nunmehr zu dieszem ding verhoffentlich verstehen wurden, dieweil sie sehen und im werck spüren das des Babst und seines ahnhangs geschwinde practicken nunmehr auch im Reich mit gewaldt beginnen auszzubrechen und ihnen dermaszen zu hausz und uff den halsz zu kommen, das auffwachens hoch vonnöten, und kein neher noch beszer weg were dan das man ausz diesen sachen allen ein gemein werck gemacht hette.

Zum dritten, das sie gern wiszen wolten inn was vertrawen unser gnediger Herr Hertzog Johan Casimir und der H[r] Printzs zu Uranien stünde, und im fall beide ihre GG. noch nicht allerdings reconcilirt weren, wie dan daszelbig unverzüglich geschehen möchte.

Zum vierdten, das sie gern wiszen wolten ob und was die Niederlande zu unsers gn. H[n] Hertzog Joh. Casimirs kriegsvolck (davon ihnen allerley und vieleicht durch ahnstifftung des jegentheils eingebildet worden) sich zu versehen möchten haben.

---

(1) *abgeschlagen*. Les tentatives d'Elizabeth avoient échoué contre l'obstination des Luthériens, et plus tard la mission de M. de Ségur (p. 270), favorablement accueilli par elle, eut également fort peu de succès en Allemagne.

Soviel wir vermercken und die Niederlande kennen, so glauben wir nicht das sie sich mit dem von Alanzon widderumb werden einlassen, zweiffeln auch nit sie sollen leichtlich (wan nur recht mit ihnen gehandlet würde) zu einer Correspondentzs verstehen, und were zu hoffen das wen wir die patrioten hirausz einander nur mit gedult hören, und der mittel (so Got der Herr uns bisher so reichlich und vielfeltig presentiret hat und noch teglich anbeuth) acht nemen und uns der gebür gebrauchen, es solte, vermittelst Götlicher gnaden, wohl ein nützlich, gut und bestendig werck ahnzurichten sein; dabey mehr bestandt und nachdruck zu vermutten, dan da man also mit den *mercenariis* (welche land und leutt so jämerlich verderben und aussaugen) kriegen und in einer solcher groszer confusion, wie biszher die sachen, den handel dreiben musz. 1583. Octobre.

Das unser gnediger Her Hertzog Johan Casimir von Mühlem wieder zurück vor Lintzs getzogen, solches werdet Ihr nunmehr verstanden, und darneben auch sonsten von andern vernommen haben, wie gar geringe ahnstellung, hülff und beystandt ihre Gn. zu dero ahnkunfft befunden und noch teglichs befinden. Was aber solches und das so viel gewünschter *occasiones* ausz händen gelassen werden, verursacht, solches ist lengst zuvor und offt gnugsam, aber leider vergebens, angeregt worden.

Ewerem tochterman wollen wir die brieff uff's fürderlichst immer mügich zuschicken.

Uff den Mühlhausischen tag setzen wir, vor unser persohn, es sey dan das die patrioten sich zuvor etwas basz mit einander underreden und vergleichen, wenig hoffnung,

1583. und würde des Churfürsten Pfaltzgraven abgang zu dieser
Octobre. zeit, sonderlich aber vor dem angeregten tag, nit viel nutzen, sondern wohl ein grosze confusion bringen; derwegen dan auch uns die Beyrische abdanckung ettlicher obristen und rittmeister und darauff ervolgte newe bestallung und gewerb, so wohl in dem als auch anderer ursach halben, nit wenig verdechtig.

Ausz der itzigen vorsteheden friedtshandtlung können wir uns (wofern anders den Evangelischen Churfürsten die gewiszen nit etwas gerürt und der schuldigen gebuer ausz Gottes Wort erinnert worden) nichts guts vermuten, und förchten es werde der Sachsische Gesandte Berlipsch (als welcher dem werck der freystellung allezeit zuwieder gewesen, und mehr auff die welt dan auff Gott siehet) nit viel guts bey diesem handel schaffen.

Wir, für unser persohn, können nit sehen wie der Churfürst von Cöln zum abstandt mit guten gewiszenn verstehen oder auch einig Christ, es sey gleich die gefahr so grosz alsz sie immer wolle, darzu rathen könne, wofern nit die religion durch dem gantzen Stifft Cöllen solte frey gelaszen und gnugsamb versichert werden.

Der glückwünschung zu unser Tochter heyrath bedancken wir uns gantzs günstig, und haben Ewer erbiethen bey unser Gemahlin (welche Euch wiederumb gantz vleiszig grüszen lest) verrichtet. Ihre L. sindt nun im neunten tag in harter schwerer und gantzs gefherlicher leibsschwacheit gelegen, und leider noch; der Almechtige wolle es mit ihre nach Seinen götlichen willen, und wie es ihr und uns allen zu zeitlicher und ewiger wohlfardt gereichen und thienen mag, gnedig schicken.

Wolten wir Euch, etc.

Schedula. 1583.

Das Ihr unsern Schwager (1) Graff Albrechten zu Nassau Octobre.
des ahnschlags halben uff Sahrprüggen gewarnet, haben wir sehr gern vernommen, und wieder, weil man weisz das das Spanisch kriegsvolck und der Cölnische gegentheil nuhn lengst ein aug auff disz haus (2) alhie (alsz welches ihnen ein guter schlüszel zum Stifft Cöln naher Westphalen, dem Reinstromb, wie auch zu das landt zu Heszen und die Wetterau were) [gehen], so were wohl zu wünschen das der Churfürst zu Cöllen und unser gn. H. Herzog Johan Casimir, dweil i. Churf. G. und G. im nottfall doch kein ander noch beszer weichens und zuflucht dan uff daszelbig haben kunden, solches, beneben den benachbarten mit, etwas mehr in acht nemen und bedencken. 8 *Oct.* 1583.

† LETTRE MCXXXIII.

Le Duc d'Anjou au Prince d'Orange. Négociation avec le Prince de Parme (ARCH. ROY.).

Mon Cousin . . . . Depuis mon partement aucuns quy m'avoient faict faire quelques ouvertures de traicté durant mon séjour à Cambray, dont je ne faisois lors grand estat, l'ont tellement avancé que le S[r] de Goignies m'est venu ce soir trouver de la part du Prince de Parme en ceste ville de Laon, dont je vous ay voulu incontinent advertir et les S[rs] des Estats, sachans qu'il y en aura beaucoup quy, selon leur volunté et passion particulière,

(1) *Schwager:* T. I. 207*.
(2) *disz haus:* le Comte croyoit que l'ennemi viendroit attaquer Dillenbourg: voyez la Lettre 1139.

1583. publieront toute aultre chose que ce quy sera de la vérité,
Octobre. et pour vous asseurer aussy, quoy qu'il y ait, que je ne contreviendray en aucune sorte au traicté que j'ay faict avec les dit Srs des Estats; au contraire j'advanceray en toutes choses de tout mon pouvoir ce quy appartient à leur repos et conservation; dont je vous prie les asseurer de ma part.... A Laon, 22 oct. 1583.

Vostre bien affectionné cousin,

FRANÇOYS.

A mon Cousin M. le Prince d'Oranges.

† LETTRE MCXXXIV.

Le Seigneur des Pruneaux aux États-Generaux. Il les exhorte à ne pas repousser les avances du Duc d'Anjou (ARCH. ROY.).

*** L'ennemi, maître par force ou par trahison, de Zutphen et du Pays de Waes, et devenant ainsi de jour en jour plus formidable, le secours de la France n'étoit certes pas à dédaigner.

Messieurs. Lorsque partistes de Middelbourch, asseurant que l'assemblée générale se trouveroit en ceste ville pour le 20me de septembre, j'espérois m'aider du proverbe qu'on dict que: homme propose et que Dieu dispose, et qu'estans tous ensemble verions paroistre ceste disposition de Dieu pour le salut de cest Estat, ayant voulu permectre ceste assemblée, laquelle sans doubte est proposé par les partisans à voz ennemiz de empescher, et rendre (comme j'ay dict et comme il est appertement paru) les choses sy confuses, ce corps sy séparé, tant d'assemblée générale d'amitié et bonnes intelligences, que ce pendant le dict ennemiz aye loisir venir à ces fins en vous prennant par la force ou vous réduisant à telle nécessité [1] de voz affaires

[1] *Dans le passage suivant il paroît y avoir une erreur de copiste.*

augmenter, cela me mect en doubte que Dieu n'aye bendé les yeulx à vostre délivrance, pour donner aux dits partisans de quoy jouir du fruict de leur proposition et labeur. Sur quoy, Messieurs, espérant que ne le trouverez mauvais, n'ay sçeu patienter sans vous exhorter, au nom de ce grand Dieu, que despouillez toute passion en considérant ce dangier quy vous presse, et embrassez cest affaire sy promptement, sy religieusement, équitablement et courageusement, que le pouvre peuple de cest Estat, quy se remect à vous, ne soit poinct livré ès mains de celuy ou ceux desquelz il est certain qu'il n'y a poinct de miséricorde, veu ce quy s'est faict; et vous faire entendre, Messieurs, que son Alteze continue en extrême desplaisir de ce quy a passé, aiant faict tout ce que a peu en très-grande patience, quy ne poeult rendre d'icy en avant sa cause que équitable devant Dieu et les hommes. Ainsy, Messieurs, que je suys constrainct (suivant mon pouvoir et debvoir) m'estendre plus avant, affin que sur ce dernier discours chacun aye clerement intelligence du bien et raison, quy en partie poeult justifier ou condemner ces choses passées. Il n'y a aucun quy n'aye veu ou entendu la façon douce, bonne et très-facile de son Alt., arrivant en cest Estat. Ce quy auparavant a tousjours esté cogneu de tous ceulx quy l'ont servy et fréquenté, soit pour traicter, négocier, ou en toutes aultres actions, par lesquelles on peult cognoistre la bonté d'un Prince, et mesmes par Mess. vos députez envoyez en France, lesquelz l'ont hanté, par l'espace de noeuf mois ou environ, quy est pour cognoistre l'humeur qu'un Prince poeult avoir, et y estans receuz en la privaulté qu'ilz estoient; mais je diray que les grandes patiences, bontez et douceurs s'aigrissent et changent avec-

1583. Novembre.

1583. Novembre. ques les occasions. Or, Messieurs, je vous supplieray me pardonner si je parle en franchise. Il n'est plus temps de se flater; nous sommes trop prez d'un dangereux période, tant pour le dangier d'une entière ruine pour cest Estat que pour faire paroistre les bonnes actions de son Alt. et deffendre sa réputation, que tant ont volu et veullent encoires endommager, voires celle de la nation Franchoise.

Messieurs, il ne se peult nyer que son Alt. n'aye esté receu aultant honnorablement en cest Estat que Prince quy y eust peu venir, mais depuis aussy il n'a esté obéy ne assisté (possible) comme la grandeur, l'affection et le zèle et les moyens qu'elle y a apportées méritoient. Que je veuille dire que cela eust mérité ce quy est advenu, non, car je vouldrois qu'il m'eust cousté de mon sang qu'il n'en eust rien esté. Une altération par événemens non-espérez enflamme les humeurs des meilleurs pour les tourner à effects extraordinaires, mais le bon naturel est plus prompt à se recognoistre, voire quelque mal quy luy advienne, pour s'en repentir et reprendre, par icelluy bon naturel, ung prompt et sainct remède pour rabiller les choses mésadvenues.

Il se cognoyt donc assez clairement, Messieurs, que Son Alt. a eu ung entier regret de ce quy est advenu, et, comme estant bon, a voulu depuis, par tout ce qu'il a peu, comme j'ay dict ailleurs, vous rechercher, comme encoires il faict, bendant les yeulx à tous aultres partiz, quy luy pourroient estre présentez, ne voulant songer à l'authorité, aise et repos qu'il peult avoir en France, où il est, sans se mettre en danger de courré[1] vostre très-hazardeuse fortune, ne craindre de se continuer ennemy

[1] courir.

d'ung si grand Prince et de beaucoup d'aultres contraires 1583.
à ceste entreprinse, pour ne manquer à la foy qu'il vous a Novembre.
jurée. Ce que n'ont faict les aultres Princes quy ont eu le naturel plein de cruaulté, lesquelz, quelque recherche qu'on leur aye sceu fayre, n'ont rien volu acquiescer, mais persévérer, jusques à la ruyne de ceulx qu'ilz disoient les avoir offensez, faisant assez paroistre n'y avoir en eulx nulle miséricorde.

Son Alt. n'en a usé comme cela, car veult faire et faict tout son mieulx. Au contraire, Messieurs, plus il vous recerche et plus il semble que le desdaignez. Il est accusé d'avoir de mauvais conseilliers. Messieurs, je vous supplieray considérer combien il y en a dans aucunes villes lesquels aujourdhuy possèdent les peuples, mainent beaucoup des affaires. Que font-ils? que procurent-ils? N'est-ce pas de vous mectre ès mains de voz ennemiz? Ne sont-ilz pas creuz de beaucoup? quoyque manifestement on cognoise qu'ilz vendent l'Estat à deniers comptans, en voit-on pugnir ung, voire en aucuns lieux forclore du maniment des affaires? Les Princes en ont, lesquelz bien souvent font du mal, pour leur penser complaire et aultrement; je ne les veulx excuser, mais fort blasmer, et que Dieu volust qu'il ne leur approchast aucun conseillier quy ne leur parlast en équité de ce quy est de leur grandeur, bien et réputation. C'est aussy possible que Dieu l'ordonne ainsy pour noz péchez, à quoy je veulx dire qu'il fauldroit remédier de tous costelz où le mal se treuve, et principalement ceux à quy le besoing et nécessité touche le plus, somme qu'il semble que c'est l'injure du temps quy le voeult ainsy, prennant l'authorité qu'ils font en leurs entreprinses. N'estudient-ils journellement à rendre odieux

1583. Novembre. son Alt. et les Françoys, au lieu d'adoucir les choses, comme bons patriots, plus enclins à appaiser ung différent sy important au bien de l'Estat, que rendre tout au désespoir pour se perdre ; desquels Franchois vous avez tiré tant d'utilité et services, comme sans passion, Messieurs, il se poeult dire que l'authorité de son Alt. a conservé en partie cest Estat jusques à maintenant, pour la crainte qu'ont eu voz ennemiz que la France entièrement se bandast contre eulx. . . . .

Je vous demanderay, Messieurs, où est-ce que aucun Franchois vous a faict signalée trahison, rendu vos villes sans bresche raisonnable, comme ont fait et font journellement ceux de vostre nation en sy énormes effectz que j'ay horreur d'y penser? Et de tout s'en faict-il reproche ny chastoy? Non vrayement, mais ce sont les fidelles et ceux en quy on se fie. Or doncques, Messieurs, depuis ce qui est advenu à Anvers et auparavant, les Franchois n'ont-ilz pas tousjours esté prestz à s'employer à vostre salut? Si l'eussiez volu, ne conservoient-ilz pas ce qu'avez perdu et conserveroient encoires le pays de Waes et aultres lieux où les ennemis entrent? Seriez-vous à demander secours? c'est ung mauvais préjugé quand les yeulx sont tellement bandez qu'on ne poeult aymer son bien et, qu'en despit de toutes bonnes raisons, on y recerche le mal. Les Françoys, Messieurs, de tout temps ont eu la réputation de francqz et loyaulx et ne se treuve poinct au contraire; non qu'en ung tel royaulme il n'y en aye quelque méchant, il est trop grand, mais, pour la généralité, ilz ont esté estimez de toutes nations pour ce regard. . . . . .

Nous conclurons doncq que son Alt. est nostre Prince,

suivant les traictez faictz avecques luy. Sy vous désirez rendre force à voz privilèges, aiant ce droict, il ne s'en départira, s'il ne luy plaist, car il luy est acquis; quand il se retirera, il n'en peult estre accusé, car il s'est offert et s'offre à tout ce qu'il poeult. Il vous recherche, il ne demande que les effectz de voz promesses. . . . . Faict à Dordrecht, le 3me jour de novembre 1583. 1583. Novembre.

R. DE SORBIES.

† LETTRE MCXXXV.

Le Duc d'Anjou au Prince d'Orange. Négociation avec le Prince de Parme (ARCH. ROY.).

Mon Cousin, vous verrez maintenant par effect que c'est le Prince de Parme quy poursuyt d'entrer en quelque accord, estant le Sr de Goignies, Gouverneur de Quesnoy, revenu icy me trouver de sa part. Il y a trois jours qu'il y est, mais je ne l'ay veu que le lendemain qu'il y fust arrivé. Il m'a tenu plusieurs beaux propos du désir qu'a le dit Prince de Parme d'estre médiateur d'un bon accord, pour la commisération et pène qu'il a de tant de pouvre peuple ruyné pour la continuation de ces guerres, quy ne poeult plus durer, sans une désolation de tout le pays et principalement de Cambresis, Haynault et Artois; Surquoy je luy ay bien faict cognoistre que je ne me reculerois jamais de ce quy seroit raisonnable, et s'il vouloit mectre quelque chose en avant, j'y entendrois voluntiers; mais je vous diray bien qu'à le veoir icy, il semble qu'il ne s'y ennuye poinct; car il ne pourchasse pas fort ses audiences, ny son retour. J'en advertis Messrs les Estats, afin qu'ilz cognoissent comment je procède en toutes mes actions, et que je ne feray jamais rien à leur préjudice,

1583. dont je vous prie, mon Cousin, les asseurer, et qu'incon-
Novembre. tinent que je verray clair en cest affaire, ilz en sçauront aultant que moy; quy sur ce, n'estant ceste à aultre fin, prieray Dieu qu'Il vous ayt, mon Cousin, en Sa très-sainte et digne garde. A Chateau Thiéry, le 16me jour de novembre 1583.

Vostre affectionné Cousin,
FRANÇOYS.

A mon Cousin, Monsieur le Prince d'Oranges.

† LETTRE MCXXXVI.

Le Prince d'Orange au Prince de Condé. Relative au voyage de Mr. de Ségur (MS. P. C. 29).

*** M. de Ségur, Seigneur de Pardaillan (p. 161), devoit, d'après son Instruction, passer d'Angleterre par les Pays-Bas, «où il verra »le Prince d'Orange et l'asseurera de plus en plus de l'amitié du »Roy de Navarre, et, parceque Dieu a faict la grâce aulx Pays-»Bas de les appeler à la réformation de son Église et que nommément »les Églises de France et des Pays-Bas sont unanimement conjointes »en mesme confession de foi, communiquera avec le Prince des »moyens de parvenir à la réconciliation des dictes Églises avec celles »d'Allemagne. . . . . Le tout sans séjourner beaucoup esdicts pays, »pour la longeur quy est ordinaire en leurs affaires, et mesmes en »la confusion où les derniers malheurs les ont mis» (*Mém. de Mornay* II. 284). Arrivé en Allemagne M. de Ségur rapporta au Landgrave Guillaume de Hesse que la popularité du Prince avoit considérablement baissé («wie sowohl der Prinz von Oranien als der König von »Frankreich täglich an Einflusz verliere:» (*v. Rommel, N. Gesch. v. H.* I. 565).

Monsieur, suivant les lettres qu'il vous a pleu m'escripre, j'ai donné les conseil et assistance à monsieur Seguer que j'ay peu. Je suis marri que son voiage ne s'est présenté

plus commode pour la navigation; touttesfois j'espère qu'il 1583.
aura encorres du temps assés pour passer en Allemaigne. Novembre.
Je désire que son voiage luy succède aussy heureusement que la volonté du Roy de Navarre et la vostre, Monsieur, sont louables et nécessaires en ce temps, auquel seroit à désirer plus que jamais une bonne amytié et intelligence entre tous les Princes et Seigneurs faisants profession de la vraie religion; car je suis bien adverti que les ennemis ne dorment point et se préparent à nous endommager le plus qu'ils pourront. Ce sera la volonté de Dieu, s'il Luy plaist de nous garantir; Lequel, après m'estre très-humblement recommandé à vos bonnes grâces, je prieray vous donner. . . . De Dordrecht, 18 nov. 1583.

Vostre bien humble cousin et serviteur,

GUILLAUME DE NASSAU.

LETTRE MCXXXVII.

Ph. Engel au Comte Jean de Nassau. Rapport de sa mission vers le Comte Herman de Sayn.

*** L'artillerie dont il s'agit, avoit été abandonnée par le Duc Jean-Casimir à Hachenburg, petite ville appartenant au Comte de Sayn. La sollicitude du Comte de Nassau n'étoit pas sans motifs (L. 1139).

Wolgeborner Grave, Genediger Herr, E. L. wissen sich gnediglich zu erinnern welchergestalt Sie mich den 19ᵉⁿ *hujus* in den nacht naher meinem auch genedigen Hern Grave Herman von Seyn abgefertiget, bey ihren Gn. des geschützes halben etliche werbung zu thun, und seine Gn. für ihrem und ihren underthanen schaden, in E. Gn. nahmen, zu verwahrnen. . . . . Auf meine vorbrachte werbung haben Seine Gn. sich etwas hart

1583. betregt, gefluecht . . . . mit ferner ahnzeige es het-
Novembre. ten seine G., des geschuetzes halbenn, weder mit dem Truchseszenn, noch E. G., im geringsten nicht zu schaffen, sondern allein mit Herzog Casimirn, mit deme es seine G. auch dermaszen wolten ausführen, wie solches seiner G. ehr und reputation erfördern werde. Derentwegen dan auch seine G. bishero auff E. G. schreiben nicht antwortten noch sich ercleren wollen. Da aber E. G. je zu seiner G. lusten hetten, solten sie es mit derselben zu thun haben und wolte E. G. altzeitt gewachszen sein.

Item, man wisze wohl das E. G. Hertzog *Casimirum* in diesz spiel gefhueret, hernacher aber ire F. G. stecken laszen, der hautt geförchtet, und nicht mitt zu feltt gezogenn.

Item, wisze man wohl wie E. G. für zwantzig jahrenn bey dem Hern Printzen gehandlet haben.

Item, Es sey kein billicher vorschlag, dasz seine G. das geschuetzs solte in 's freie feltt fhueren und hernacher die partheien darüber zusamen laszen. Narren seien auch leuthe, aber nicht so witzig als andere leuthe; Welch wortt narren seine G. dan zum offtermahlen wiederholet.

Item, Es sey Geldrischer glaube.

Item, seine G. geben nichts auff E. G. warnung oder bedrawung (wiewohl doch von mir im geringsten keiner bedrawung gedacht worden), dan es sey doch keine machtt oder nachdruck dahinder, wie man dan daszelb auch jetzo mit Grave Herman von Wiedt erfahren, in deme das man denselben so gahr habe stecken laszenn.

Item, seine G. begeren von E. G. keine wahrnung, in gleichem solten auch E. G. keiner warnung von seiner G. sich getrösten.

Item, man wisze wohl welcher gestalt E. G. understanden haben die Freistellung auff den Stifften einzufhueren. 1583. Novembre.

Item, E. G. brechten viele ding auff's papier, weren auch ursach daran das die Graven contribuiren mueszen, also das der einer thausent, der ander mehr oder weniger erlegt habe, und sey nicht redlich gehandlet.

Als ich nhun hierauff geantwort das ich solche harte redenn von E. G. nicht hören könte, noch auch bey E. G. trewlich handlete da ich dieselbe also stilschweigendt solte passiren laszenn und derhalben hienweg gehen wollen, haben seine G. mich wieder ernstlich zu sich geruffen, und balt darnach, als ich abermals umb meinen abschiedt gebetten, gesagt, man werde mich also nicht hinziehen laszen dan ich keyn geleydt mit mir gebracht hette; solte mich hierin, wie die Spanische, vorgesehenn haben, welche auch ein beszerer antwort bekommen hetten.

Wiewohl nhun, genediger Herr, seine des von Seyns G. sich vernehmen laszen, dasz sie solche ding nicht aller dings ausz'm drunck redeten, sondern auch wohl auff ein andere zeitt sagen wolten, mit ferner anzeige, dasz ich nicht so khuen were E. G. daszelb zu vermelden; so hab ich's doch gentzlich darfür gehalten das dieszes alles mehr ausz einem miszverstandt geschehe und Seine G. etwann sonsten von andern erzürnet worden, und vieleicht auch etwas moegten gedruncken haben, als das es seine G. zue verweisz und nachtheil E. G., Gott lob, wohlherbrachten guten nahmens, ehr und reputation gemeint. . . . .
Datum Dillenberg, den 22ª *Novembris*, *A°* 83.

E. G. undertheniger dhiener,
Philips Engell.

† LETTRE MCXXXVIII.

1583. *Le Comte Jean de Nassau au Prince d'Orange. Départ*
Novembre. *du Duc Jean-Casimir; nouvelles diverses.*

*** Le Duc Jean-Casimir, ayant appris la mort de son frère l'Électeur Louis, retourna précipitamment dans le Palatinat En 1583, comme en 1578, rien ne lui avoit paru difficile. Il devoit, après avoir rapidement sauvé Truchsess et pacifié l'Allemagne, se rendre dans les Pays-Bas, pour y éclipser le Prince d'Orange, en établissant la Réforme sur les ruines du Papisme. Plusieurs mois après son arrivée dans les environs de Cologne s'écoulèrent dans une inaction à peu près complète. Cependant il méditoit des entreprises superbes. Le 6 nov. on écrit à un des Conseillers de la Reine Elizabeth: «Casimir is at »Bonn, and hath sent some deputyes to the States of the Low Coun»tryes, to accorde with them uppon articles, which, if they agree »unto, then will he, after the appeasing of the causes of Colleyn »(*which he makes very easie*) marche downe with his army into »Flaundres to rayse the siege of Ipre. The principall mark he shoots »at, and most harde to attayne, is to joyne Germany, France, and »England in the action, and to establish the onlie Protestant religion »throughout the Lowe Countryes; saving in those places that the »Frenche King shal be master by conquest, and there the sayd King »is to use his own religion and authority, and to annexe his conquests »to the crowne of France, as Casimire shall do some other parts to »the Empire, and the rest to be for England. In which treaty all the »Protestants of France, of Germanye, England, and ellswhere, »are to be comprised. A godly wishe, but an impossible acte, to my »capacity. . . All which, in my opinion, will resolve into smoke, »and is the thinge that the Frenche and the Spanyards would have »gladliest entertayned, even to amuse and entangle us and our side »in irresolution and hope, till all were loste, and that a full divi»sion were made among those of the Low Countryes depending »hereof, who in the ende should be dryven to caste themselves into »the King of Spaine's mercy simply:» *Wright, Queen Elizabeth*, II. 24. — Cette prédiction ne tarda guères à se réaliser. Le Duc fut heureux de s'échapper. «Casimirus, cum magnam de se expectationem

»concepisset, neque, sive rei numariae, quam semper urgebat, aut »militis penuriâ laboraret, quodquam exspectatione dignum gereret, »suamque existimationem, ut prius in Gallia et Belgio, sic et in »patria vilescere doleret; dum bello tot difficultatibus implicato »exitum quaerit, exercitum in Vestfaliam transferre decreverat. In »ea deliberatione haerenti fortuna praesto fuit, quae Ludovico Pala-»tino VIIviro fratre tunc mortuo honestam expeditionis deserendae »ei occasionem praebuit:» *Thuanus*, *Histor.* III. 661[c]. — Ainsi se termina la série des exploits de Casimir; le Comte Jean de Nassau, qui semble avoir eu auparavant assez bonne opinion de ses talents, paroit maintenant le désigner, dans la familiarité du style épistolaire, parmi «les cuisiniers qui n'ont jamais bien fait la cuisine» (p. 277). — On auroit pu graver sur son écusson: «Quid tanto feret »dignum promissor hiatu?» Malheureusement le fruit de ses labeurs pour la cause Évangélique ne fut pas seulement ridicule, mais fatal. 1583. Novembre.

Désormais la ruine de Truchsess, surtout par la désunion, l'indifférence et la timidité des Princes Évangéliques devint inévitable. Les propositions qu'il crut devoir repousser (p. 281) étoient déjà un terme moyen, obtenu non sans peine par ceux qui s'intéressoient à sa personne. «Conventus Moguntiam primo indictus, inde communi »consensu Francofurtum ad Moenum translatus fuit; quo convene-»runt Moguntini, Trevirensis, Palatini, Saxonis, Brandeburgici »VIIvirorum legati: venit eo Salentinus Isenburgicus. . . Agitata »et summis animorum studiis discussa causa, a Trevirensis, Saxonis »et Brandenburgici VIIvirorum legatis *via media* inventa est, quâ »utrique parti satisfieret; ut nimirum Gebhardus depositis armis »dignitate Baioaro cederet, et pensionem honestam ..... accipe-»ret:» *Thuanus*, *Histor.* III. 661[a].

Genediger Herr, wiewohl, bei dieszen sorglichen leufften und groszer unsicherheit des wegs, nicht wohl über felt zu schreiben ist, so hab ich doch nicht underlassen mögen E. G., bei dieszer zufelliger gewiszer botschafft, mit dieszen brieflein dinstlichen zu ersuchen: damit aber E. G. ich gleichwol, bei dero vielfältig obliegender schweren gescheff-

1583. ten, mit unnötigen schreiben und meinen privatsachen nicht
Novembre. bemühe noch ufhalte, als hab E. G. eltisten tochter ich darvon in etwas, soviel mir diszmals eingefallen und sich itziger gelegenheit nach thun lassen wollen, geschrieben, und sonderlich auch von dem bewusten heyrath, derwegen dan E. G., wan Sie darvon etwas zu wissen begeren, ein solches zu dero gelegenheit von irer L. zu vernehmen.

Was sonsten die gemeine sachen hierauszen anlangt, mit derselben gehet es anderst nicht zue, dan wie es der welt brauch und lauff nach zu thun pflegt, und der Hr *Christus* uns zuvor weiszgesaget das für den jüngsten tage geschehen solle. Dan es nimbt die sicher- und blindheit, gelt-und ehrgeitzs, mistrawen und kleinmuth in allen Stenden dermassen durchaus die überhandt, und wirdt hergegen so gar kein eiffer zum Wort Gottes noch trew und lieb zum Vatterlandt, gemeinen nutzen und den nechsten gespueret und under den leuthen so wenig erbarkeit, man- und dapfferkeit befunden, das man sich dahero fürwahr anderst nicht dan Gottes groszen zorn und straff, sambt der welt ende zu vermuthen; die Christgläubigen aber und auserwehlten ihrer erlösung, so sich nahet, desto mehr zu trösten und zu erfrewen.

In der Cölnischen sache were wohl zu wünschen dasz die religionsverwandten ahn allen orthen dahin getrachtet und mit vleis gearbeitet damit daraus ein gemein werck hette mögen gemacht werden, und die vielfältige gewünschte *occasiones*, so Gott der Herr so reichlich hin und wieder gegeben und, Gott lob, auch noch gibt, etwas beszer in acht were genommen und darinnen, mit sämptlichen rath und zuthun, ordentlicher und mit beszerer discre-

tion und bescheidenheit, dan wider bisznoch geschehen, gehandlet worden. 1583. Novembre.

Weil es aber, menschlich darvon zu urtheilen, mehr ahn gebürlicher guter ahnstellung (die man doch wohl haben können) dan ahn den mitteln gemangelt, und die sachen darüber in etwas verlauff gerathen, so müszen wir solchs uns selbsten zuschreiben, dasjhenig so uns darüber begegnet, mit gedult tragen, uns aber darumb das hertz nicht fallen lassen, sondern vielmehr uns wiederumb zu Gott dem Hern kehren, unsere mengel erkennen und, neben vleisziger anhaltung im gebet und beszerung unsers lebens, uns anderst in die sachen schicken und nach Gottes wort und willen richten lernen.

Hertzog *Casimiri* unversehene abdanckung und abzug, so aufm Westerwaldt nahe bei Hachenburg geschehen, zum theil von wegen der Key. Ma[tt] gethaner abförderung, zum theil von wegen des Churf. Pfalzs tödlichen abgangs, und zum theil aus mangel nötigen raths, ordnung, bezahlung, und guten willens, nicht allein der kriegsleute, sondern auch vieler intreszirten, so sonsten gern das best bei der sachen gethan, geschehen und sich zugetragen, hat nicht viel rhums, noch (der vernunfft nach zu rechnen) der sachen groszen nutzen gebracht.

Weil aber guthertzige leute kein gehör können haben und man zu dieszem werck, über beschehene verwarnung, solche koche so niemals wohl gekocht, noch ahn andern orthen viel guts gestifftet, kurtzumb haben und gebrauchen wollen, so hat man eben daszelbig was zuvor wohlmeinendt gesagt und angezeigt worden, im werck und mit der that befinden muessen. Der Almechtig wolle gnadt verleihen dasz diesze und dergleiche exempeln den leuthen

1583. die augen dermahl eins aufthun und zur warnung und
Novembre. beszerung dhienen mögen, dan E. G. ich das mit warheit zuschreiben mag das, ob es wohl beide Hern, der Churfürst und Hertzog, für ire persohnen Christlich und wohl meinen, doch also in dieszen sachen mehrentheils das wiederspiel biszhero gehandlet worden, das es der feindt nicht anderst und beszer wünschen oder begeren könne; weil aber Gott der Herr mehr auf Seine ehr und unser heyl sihet, dan wie es uns menschen gefelt, so mache ich mir ahn der sachen glücklichen ausgang desto weniger zweifels.

Hertzog Casimir hat, als ire G. dem kriegsvolck bei Hachenburg abgedanckt, drei carthauen, so aus Bonn geführet worden, und meinen 4 carthauen welche E. G. von hier aus mit in's Niederlandt genommen und darnach der von Alanzon bekommen, fast gleich und von demselben meister auch gegoszen seindt, zu Hachenberg stehen lassen und, wie darvon gesagt wirdt, so haben irer G. mehr dahien gesehen wie sie die wagenpferde, weil sie inen geschenckt worden, bekommen, als das darvon bringen und dem besorgten schimpff und nachtheil deszen man zu gewarten, wan der feindt, wie zu förchten, solchs daselbst abholen solte, begegnen möchte.

Was nhun endlich daraus werden wirdt, dieweil beide partheien daszelbig von dem von Seyn gesinnen und halten wollen, auch er, der von Seyn, selbst gutem rath, so ime vielfältig hierin mitgetheilet wirdt, nicht volgen will (1), solchs mag die zeit geben.

Es gehe aber mit dieszem oder andern zu wie es wolle, so musz ich doch (unangesehen ob ich schon weder gehöre

(1) *n. v. will:* voyez la Lettre 1137.

oder volge habe, und derhalben auch wenig bei den 1583.
sachen thue, ja derselben so viel müglich allerdings mich Novembre.
entschlagen) den undanck darvon tragen und alzeit für andern das waszer gedruebet haben.

Hochermelter Herzog hat nhun ein zeitlangk seithero irer G. Hern Bruders des Churfürsten absterbens mit der angenommenen vormundschafft und Chur-und fürstlicher Administration und emphahung der huldigung, dermaszen soviel zu schaffen gehabt, das ire G. derhalben, seithero deroselben abzugs, desto weniger bei der Cölnischen sache thun können; hoff aber es werde nhunmehr ein andere und beszere gelegenheit darmit gewinnen.

Die Churfürsten, beides geystliche und weltliche, haben ihre gesandten nhun ein gute zeit zu Franckfurt (1), liegen gehabt und zwischen dem Churfürsten von Cöllen und Bischoffen von Lüttich oder Freisingen eine friedtshandlung gepflogen. Wie es nhun auf demselben tage zugegangen, solchs darf ich nicht schreiben; E. G. aber, als der hochverstendig, wiszen der welt brauch beszer dan ich, und sonderlich wie es pflege zuzugehen und zugehen musz, wan's der gegentheil dahien erpracticirt das auf solche versamblung diejenige geschickt werden welche ime ahnmutig oder zum wenigsten Gott nicht förchten, noch das Vatterlandt lieben, dem eigenen nutz gewogen oder aber hoffertig oder kleinmütig seindt.

Das ich aber gleichwohl in etwas E. G. darvon schreibe, so sollen die beider Evangelischen Churfürsten (Saxen und Brandenburg) gesandten, wie ich berichtet, sich dermassen von den geystlichen und dem gegentheil schrecken

---

(1) *Franckfurt:* p. 275.

1583. Novembre. oder einnehmen lassen, das sie fürwahr darneben Gottes ehr, des Vatterlandts wohlfart, und irer Hern eigene reputation weit zurück gesetzt, und dasjhenige was die Evangelische Stende und sonderlich ihre Hern selbsten bei dieszer itzigen Cölnischen handlung hiebevor wiederfochten, den papisten itzo approbirt und gutgeheiszen haben; hoff aber es werde iren Hern ein solches und was sie sonsten, in dieszer und dergleichen sachen, zu bedencken haben dermassen zu gemueth gefüret und für die augen gestelt werden das es etwan ein andere meinung gewinnen werde.

Es ist aber gleichwohl zu erbarmen das solche Hern und grosze heubter, die doch in dieszer sachen zuvor wohl affectionirt gewessen, so jemerlich hinder's licht gefhueret und auch von den religionsverwandten nicht etwas mehr und beszer verwarnet und erinnert werden.

Erich Volckmar Berlipzs ist von wegen Saxen, beneben andern so disz werck nicht viel verstehen, ghen Franckfurt verordnet, und weil man ime schult gibt das er gar ein Atheist, eigennützigen, hoffertiger, und kleinmütiger man sey, so thut er desto mehr schadens. Der Brandenburgischer Gesandter soll sonsten ein guter man sein, aber, wie man sagt, soll er sich von gedachten Berlipschen überschnarcken und mit der nasen umbfhueren lassen. Die Churf. Pfaltzgrevische gesandten, wie ich berichtet, hat man, nach tödlichen abgang des Churfürsten, nicht mehr wollen zulassen; glaube aber wan ire Churf. G. bei leben blieben, es würde etwas beszer dan leyder itzo geschehen, in dieszer friedtshandlung ergangen sein.

Wie ich höre und mir in vertrawen angezeigt worden ist, so wollen die papisten von den weltlichen Churfürstlichen Gesandten mehr beifals bekommen haben dan sie

sich selbsten ummer vermuthet, ja irer etliche, so under 1583.
ihnen zimlich wohl gesinnet sein, jemals begert oder verhofft hetten. Novembre.

Was dan den Meintzischen Cantzler D. Fabri und den Trierischen Cantzler D. Wimpfeln belangt, die seindt irer religion halben und sonsten dermassen bekant, haben sich auch also hiebevor und in dieszer handlung jederzeit erclert, dasz man sich zu inen in dieszen sachen anderst nicht dan aller wiederwertigkeit hat zu versehen gehabt.

Gistern kombt mir schreiben von Franckfurt dasz der tag oder die Friedtshandlung daselbsten zerschlagen, von deswegen das nicht allein der gegentheil, sondern auch die 4 Churfürsten Gesandten endlich darauff bestanden dasz der Churfürst von Cöllen gegen erlegung einer sum gelts deren man sich zu vergleichen, abstehen und dem Stifft, sambt brief und siegeln und was demselben sonsten ferner zustehen möchte, übergeben und deme von Lüttich einräumen solle; welchs aber ire Churf. G. bisznoch nicht zu thun gemeint, sondern mit vorwissen der interessirten Evangelischen Stende hierin zu handlen sich erpotten.

In Bonn liegt noch Herr Carlo mit etlichem kriegsvolck, und ist dasselb bisznoch, unangesehen obschon viel geschrey darvon gemacht worden, nicht belagert.

Das hausz Poppelszdorff, so hart darbei liegt und gar nicht fast, auch nichts zu bedeuten hat, soll sich dem feindt (welcher ein gute zeit darfür geliegen und nicht wenig schaden darfür gelitten) ergeben haben. Nach demselben ist er für das schlosz Güdeszberg (so am gebirge nahe bei Bonn liegt und zimlich fast) gerückt und daszelb aufgefördert, aber doch unverrichter ding wider abziehen muessen; glaube auch nicht das der gegentheil, so fern nicht

1583. etwan meuterei darin kombt, oder die sachen verwarlost
Novembre. werden, daselbst viel ausrichten werde.

Die gelegenheit mit Erdingen und Berck ist E. G. zum theil bewust, und hat der feindt ahn der schantzs Huelsz, so nicht weit davondannen, itz neulich ein zimlich schnap gelitten und ein gute anzahl volcks verloren, wie E. G. ohn zweifel nhunmehr werden vernommen haben.

In Westphalen und vest Recklinghausen hat der gegentheil noch nichts in; weis auch niemandts ahn denen orthen so sich dem Churfürsten rebellire, dan allein die Stat Dorsten, welche gleichwohl neutral sein will, und habe ire Churf. G. des orths fast in die 24 meil wegs laudtt und leute ahn einander und etliche gute orth und pesz, welche leichtlich und wohl fast zu machen; es gehet aber noch fast langsamb und unordentlich und wirdt des lehrgelts so viel ausgeben und gespielet das man auf diesz seit nicht allein Baccalaurius, sondern balt gar Doctor sein.

Die religion ist nhunmehr, wie ich anderst nicht weis, durch gantz Westphalen eingefhüret; es ist aber ahn reinen und tüglichen kirchen- und schul-dhienern grosz mangel.

Wiewohl auch die Westphelinge von des Churfürsten eigenen kriegsvolck nhun ein zeithero viel schadens gehabt, so erzeigen sie sich doch, beides Ritterschafft und Stette, mit den *contributionibus* und sonsten noch gantz wohl, und stünde zu hoffen, wan ire Churf. G. dero Cantzley und ämpter auf'm lande etwas beszer besetzt und ein wenig ordnung in dero regirung und hofhaltung angestelt hetten, es solte mit allen sachen beszer und richtiger [naher] gehen; wolte auch nicht zweifeln, wo solchs nochmalen geschehe und dasz der Churfürst oder die

religionsverwandten nhur leute verordenten welche diesze 1583.
sachen der gebuer oblegen, ir werck darvon machten, mit Novembre.
vleis hin und wider sollicitirten, und den leuthen darvon gute information und bericht theten, es solte nochmalen ein groszen beifall bringen und mehr als man wohl meinet ausgerichtet werden, dan ahn dieszem orth kein grosz mangel ist als ahn guten rath, bericht, ordnung, und vleisziger sollicitation. Anderer mittel hette man, Got lob, gnug, wan man nhur wüste wie man sie zusamen bringen und brauchen solte.

Ihre Churf. G. halten sich noch in Westphalen, mögen ungefehrlich noch 1500 guter pferde und etlich thausent knecht, wie viel aber ist mir eigentlich nicht bewust, hin und wider beisamen haben.

So hatsich auch die landtschafft in Westphalen erbotten sich mit ein 18,000 man in guter rüstung alzeit fertig zu halten.

Man sagt die Key. M[t] hab etliche Chur- und fürsten, geystlichen und weltlichen standts, ghen Rotenburg beschrieben, in meinung darvon zu handlen wie der Churfürst von Cöllen, dieweil derselb mit willen nicht abstehen wolle, mit gewalt darzu zu bringen und zu zwingen; hof aber der Almechtig werde die ding anderst versehen.

Die Evangelische Stende seint noch im werck den von der Churfürstl. Pfaltzs ghen Mülhausen ausgeschriebenen *conventum* zu continuiren, ist aber ungewisz zu was zeit, und ob er zu Mülhausen oder anderswo solle gehalten werden. Was aber aus dieszem allem werden wirdt, mag die zeit geben. . . . . *Datum* Dillenburg, den 24 *Novembris A°* 1583.

An den H[n] Printzen.

LETTRE MCXXXIX.

1583. *Le Comte Jean à son fils, le Comte Guillaume-Louis de*
Novembre. *Nassau. Il craint une entreprise de l'ennemi contre Dillenbourg.*

Lieber Sohn. Ich verneme von dir und danieden heruff so wenig das es mir fürwahr nit lieb ist; wollest mich derhalben, so offt es geschehen kan, von dem verlauff danieden berichten oder durch andere verstendigen lassen. Mit dem Cölnischen handel leufft es noch seltzam durch einander. Hertzog Casimir hatt gahr einen plötzlichen unversehenen abzugk genomen; ist, zum theilh von wegen des Churfürsten Pfaltz-Graven tödlichen abgangks, zum theilh von wegen der Keyserl. M^t^ beschehener abforderungk der kriegsleutt, zum theil wegen allerhend unwillens und meutterey untter dem kriegsvolck, geschehen; die meiste und fürnemste ursach aber, halt ich, sey gewesen böser rath und solcher leutt schuldt die dem gutten Herrn hiebevor fast dergleichen und sonsten nit viel gutts gerathen.

Die 4 Churfürsten haben ihre gesantten ein zeit langk zu Franckfortt liegen gehapt, und zwischen dem Churfürsten von Cöllen und dem Bischoff von Lüttich handlung gepflogen; dweil aber ihr Churf. G. zum abstand, welcher derselben gegen erlegung einer summen gelts ahngebotten worden, nit verstehen wollen, ist die handlung zerschlagen; derwegen dan die Kay. Ma^t^ welche, beneben den papisten, uff dem abstand hefftig dringt, in kurtzem einen tag gehn Rottenburgk ausschreiben und alda mit etlichen Stenden, als man sagt, handlen und berattschla-

gen wird, wie höchstermelter Churfürst zu solchen abstend 1583.
nachmalhen zu bringen. Novembre.

Der gegentheilh feiret fürwahr nicht; hergegen aber so schlefft man uff diesser seitten mehrertheils: dencke doch, wan unsz das feuer uff den nagel brennet, so werden wir entlich uffwachen und vieleicht mit schaden witzig werden müssen. Gott der Herr gibt unsz fürwahr uff diesser seitten viel mittel und grosse gelegenhaitten, da wir sie nuhr wisten zu erckennen und mit dancksagung ahnzunemen und zu gebrauchen; und mangelt uff diesser seitten, der vernunfft nach, anderst nit dan gutter rath, vleissige information, sollicitation und gutte ordnung; über dasz hatt man das grosse vortheilh dasz unsere sach gerecht, Gott der Herr für unsz und almechtig ist, und wir mit unserm gebett und vertrawen oder glauben zu Gott mehr auszrichten können, dan der teuffel und all menschlich witz, list und gewalt zu thun vermag.

Mir wird für andern gedreuet und komen fast tegliche zeittunge ein dasz der gegentheilh, nit allein mir eins einschencken, sondern, weil Hertzog Casimir drey carthaunen zu Hachenburgk stehen lassen (welches doch wolh geëndert und verbessert werden können oder auch noch geschehen möcht, wan nuhn mehr rath oder gehör zu erlangen), dasselb geschütz (1) alhie für dasz hausz neben andern rücken und mich belagern wolte. Wiewolh ich nuhn ein solches, vielen umbstenden nach, nit wolh vermutten kan, der gegentheilh auch sonsten wercks gnug ahm rocken hatt und verhoffentlich in kurtzem noch ferner beckomen soll, das er mit sich selbsten und ahn andern ortten gnugsam zu

---

(1) *geschütz*: p. 278.

1583. thun und wohl nöttigers zu schaffen haben wird, so ge-
Novembre. dencke ich mich doch hergegen, vermittelst göttlicher gnaden, soviel müglichen und dermaszen gefast zu machen, dasz sie verhoffentlich zu ihrer ahnckunfft also sollen empfangen und tractiret werden, dasz sie nit viel gewinnen, noch desselben sich hoch zu erfrewen und zu berümen haben sollen.

Wo es aber nuhn über zuversicht etwa zur belegerung komen solte, bin ich der zuversicht, demnach meine brüder selig und ich beneben dir bey den Nidderlanden unser leib und gutt uffgesetzt und, ohne rhum zu melden, unser eusserst bey ihnen gethan, du werdest alszdan und uff solchen fall bey den landen danieden so viel erhalten können, das sie dir zu meiner entsetzung etlich volck ein gering zeit vergönnet und geliehen hetten und also du mit deinen brüdern und meinen benachtbaartten Herrn und freunden ein desto basz die hend biethen, zu hülff kommen und mich entsetzen mögtest. Domit ich aber wissen möge warnach ich mich zu richten und waruff die benachtbaarte und meine underthäne deszfals zu gedrösten, so wollest deinen sachen ferner nachdencken, dich hirnach eigentlich erkunden und mich *in specie* verstendigen und wissen lassen.

Zum entsatz were zuvor nit viel frembden volcks von nötten; dan, dweil wir die benachtbaartte ohne dasz ahn unsern undersassen, berümpten hoffgesindt und lehenleutten ein zimliche grosse manschafft zu rosz und fusz, Gott lob, vermögen und unser volck in diessen landen, gebirgen, hecken und streuchen, leichtlich und ohne grosse gefahr ahn- und abbringen können, so were es mehr darumb zu thun, dasz man ettlich versuchtes und geübtes

kriegsvolck witter ihnen hette, dasz man das volck desto basz ahnfüren und demselben ein hertz machen möchte, als dasz man sonsten mehr leutte bedürffte. 1583. Novembre.

Gleichfals wolte ich auch gehrn einen kriegsverstendigen oder zwen, und sonderlich so mit dem bauen erfaren und denen man das kriegsvolck alhie und zu Siegen, oder wo man das volck etwa zu gebrauchen, bevelhen und vertrawen möcht, wo nit bestendig, doch für einen monat oder ettliche gehrn alhie bey mir haben.

Und da es nit zuviel kosten wolte, möchtte ich wolh uff ein vorsorg ein rott oder ettlich gutter erfahren soldaten, dabey man in einer besatzung dasz ander volck üben und ahnfüren möchte, bey mir haben. Wollest diessem mit vleisz nachdencken und mich gründlich und eigentlich berichten, und sonderlich was kosten würde, wen man den soldaten essen und drinken, doch kheinen wein, geben würde, so man alhie in der besatzung etwa ein zehen oder zwölff halten möchte.

Du kenst die drey menner welche ich in geheimsten sachen, so der feddern nit zu vertrawen waren, danieden zu brauchen pflegte und biszweilhen gehn Anttorff oder sonst ahn andere örtt damit allerley zu verstehen gab, als nemlich den von Oranien, den Milchling und den Zwibeln (1), deren einen köntteste in geheimsten sachen dar ahngelegen gebrauchen, und mich deines gemütts darbey verstendigen. Da dies vergessen were, köntteste Georg Martins darumb fragen; im fall du aber diesse meine

(1) *Zwibeln:* probablement *Zwibeln* et *Milchling*, peut-être aussi *G. Martin*, sont des noms supposés. Même il semble que par *Oranien* le Comte indique une autre personne; certes il n'avoit pas coutume de parler de son frère si cavalièrement.

1583. meinung nit verstandest, so wolleste mich lassen wissen,
Novembre. auch disz schreiben besser verstehen dan es geschrieben, den ich andere sachen darneben zu verrichten und sehr zu eilen gehapt. Bevelh dich hiemit dem Almechtigen. *Datum* Dillenburg, in eill, den 25 *Novembris A°* 83.

Dein getreuer Vatter altzeit,
JOHANN GRAFF ZU NASSAW.

Dem Wollgeb. Wilhelmen Graven
zu Nassaw . . . . meinen freundtl.
lieben Sohn.[1]

LETTRE MCXL.

Ev. van Reidt au Comte Jean de Nassau. Trahison du Comte de Berghes; Gouvernement des Pays-Bas.

*** *V. Reidt* a publié en partie ces détails sur la perfidie du Comte dans son histoire p. 48, sv.; ajoutant qu'on a usé envers lui de beaucoup de clémence; «sich genoegen latende dat het landt ver-»seeckert was; doende voorts den Grave ... nae Hollant reysen, om »met den raedt des Princen van Orangien, als broeder van des Gra-»ven huysvrouw, alle saken gematicht te mogen werden, tot meeste »verschooninghe van des Huyses eere.» Néanmoins M. *Tadama*, dans une monographie très-intéressante (*Willem Graaf van den Berg en zijne tijdgenooten*, Zutphen 1846), qui contient 140 pièces ou extraits tirés des Archives de la Maison de Berghes à *'s Heerenberg*, révoque ce témoignage en doute. Plusieurs Lettres inédites viennent confirmer ce qu'on savoit déjà sur les relations criminelles et la duplicité du Comte, antérieurement à son Stadhoudérat; mais le biographe affirme que, révêtu d'un poste objet de ses ambitieux désirs, il a dès lors servi la bonne cause avec zèle; que son arrestation eut lieu par une défiance excessive fondée uniquement sur des erreurs passées; et qu'ayant eu l'imprudence de garder sous lui des plans et des copies, qui devoient le rendre à jamais suspect dans l'opinion publique, il étoit également impossible de le punir et de le

[1] *On lit sur l'adresse*: reddita 15 Januarij stilo novo.

rehabiliter: «Graaf Willem had eindelijk zijn doel bereikt, en als 1583.
»of hij daarmede een ander mensch was geworden, wendde hij . . . Décembre.
»(Nov. 1581—Nov. 1583) alles aan ten behoeve van de zaak van »het vaderland» (bl. 38). «Hij was inderdaad niet genoegzaam van »daadwerkelijk verraad overtuigd om hem te straffen» (bl. 45). De pareilles suppositions tombent, ce me semble, devant cette Lettre confidentielle; le Comte lui-même, dans ses interrogatoires, n'ayant nié, ni l'authenticité des pièces (parmi lesquelles, de l'aveu de M. *Tadama*, «het minstbeduidende stuk hoog verraad behelsde:» p. 43), ni ses rapports constants avec l'ennemi; prétendant qne toutes ses démarches avoient eu pour but de leurrer de vaines espérances la simplicité crédule du Prince de Parme. Probablement on fit bien de ne pas attendre la fin de ces magnifiques tours de passe-passe, et d'assurer le pays, «bevorens die vyandt dieper in 't Landt komende en »syne bedekte goetgunners allerweghen d'ooren opsteeckende, alle »den raet en medecyn te late muchte vallen:» *v. Reidt, l. l.* — Au reste, il n'est pas étonnant que M. *T.* ait cru devoir entreprendre la défense du Comte; il étoit difficile en effet de croire à une telle mesure de dissimulation et de fausseté.

En 1584 (L. 1146) Adolphe, Comte de Nuenar et Meurs, fut nommé Stadhouder de la Gueldre.

Wolgeborner Graff, gnediger Herr. E. G. sollt ich billig vorlengst etwas berichts von der mercklichen verenderung, so in dem verlauffenen monat im Fürstenthumb Gelder sich zugetragen, unnd von dem betruebten fall desz Hauses Berge zugeschrieben habenn, da es nitt, einstheills ausz mangel gelegener bottschaft, mehrertheils aber darumb verblieben were, das ich ungern solche zeittungen spargiert und nit gezweiffellt sie würden zeittlich genueg durch andere ann E. G. gelangen. Dieweill aber die sachen in alle wege, der nahenn verwandtnusz halben, E. G. zu wiszen gebüren und villeicht von anderen mitt noch gröszerem unglimpf übergebracht werden möchtenn, so hab E. G. ich lenger nitt verhallten wollen das die

1583. fürnemste patriotten zu Arnem, vor ungefehrlich sechs
Décembre. monaten gewarnet sindt wordenn, das der wolgeborn unser G. herr Stadthallter, Graff Willem zu dem Berge, mit dem feindt correspondentzs hallten solle; daruf gedachte patriotten so lang nachgeforschett, bisz sie endlich uf denen grundt khommen und bei S[r] G. komerling viel brieffe, so dieselbe mit dem feindt gewechsellt, under andern aber drei stück gefundenn.

Dasz erste ist gewesen ein credentzs und instructio ire G. des Königs von Spanien *Secretario* (Philipps d Marrez genant) an den Printzen von Parma, *in dat* den 4[n] *Maji* 1581, mitgeben und darin vermeldett wel-chergestallt seine G. von vilen zu der khöniglichen M affectionniert ersucht were worden das Stadthallter-amb in Gelldern anzunehmen, welches gleichwol sein G. nummermehr zu thuen gedechte, esz geschege[1] dan mit vorwiszen und bewilligung des Printzen von Parma, mit diser zusag, wofern jetzgenanter von Parma sich wol gefallen laszen dasz sein G. solch Gubernament bei de Geldrischen annehmen möchte, das dieselbe alsdan und sobaldt sie darin getretten weren, allen fleisz anwenden und alle mögliche mittell gebrauchen wollte, damit das Fürstenthumb Gellder und Grafschaft Sütphen wiederumb under seiner Maj[t] gehorsamb gestellt wurde; dagegen seine G. von dem Printzen von Parma versichert zu werden begehrten das, wannehr mehrberürts Gubernament durch seiner G. mühe und arbeitt reduciert were, dieselbe alszdan auch darin durch die Königl. Maj[t] bestettigt und niemandts anders seiner G. in dem Stadthallter-ambt præferiert werden sollte.

[1] geschehe.

Das zweite stück ist ein ofne verschreibung gewesen, datirt in *Aprili* dises jars 1583, darin seine G. sich erstlich entschuldigen dasz sie noch zur zeitt ire zusag nit hetten volbringen khönnen, und gegen den Printzen von Parma sich verbindt, so baldt derselb einige gewallt von kriegsvolck inn das Fürstenthumb Gelldern schicken würde, das sein G. alszdan die Stette inducieren wollen sich zu ergebenn und mitlerweill mit seiner G. eigen regiment dieselbe Stette besetzen. Thuett auch diser vorschlag, das mehrernenter von Parma zum allerersten die Stette im Oberquartier (welche durch den Freiherrn von Hohensaxen übell verwahrett und also leichtlich zu eroberen weren) attaquieren sollte, dadurch dan der schrecken in allen andern Stetten überhandt nehmen und seiner G. leicht sein würde dieselbe in solchem schrecken zu der reconciliation mit dem Khönig zu bewegen. 1583. Décembre.

Das dritte stück (1) ist gleichfalls eine zusag und obligation, den 25 *Augusti* jüngsthin datirt, das seine G. die S adt Sütphen, so baldt opgemelter Printz von Parma ein leger darfür bringen würde, in desselben hände stellen wollte.

Allsz nun die Patriotten sovil schein und beweisz erlangt, auch gesehen das daruff die wercken selbst anfiengen zu folgen, und der Printz von Parma fünf regiment

---

(1) *stück:* cette pièce se trouve chez *Bor*, II. 402[b]: «wy versekeren aen syne Hoogheid in handen te leveren de stad van Zutphen, »dewelke is de principael forteresse en sleutel van den Lande van »Gelre, Zutphen, en Overyssel, so geringe syne H. syn leger sal »gebracht hebben voor de voorsz. Stad, dewelke gelevert synde in »handen van syne H., sullen wy te beter konnen overleveren de »reste van den Lande in handen van s. H.»

1583. Knechte und ellf cornetten Reuter uf das landt zu Gell-
Décembre. dern liesze anziehenn, habenn sie die sachen den sembt-
lichen Herrn von den Provinciall Rhatt, auch den Burge-
meistern unnd Scheffen der Stadt Arnhem entdeckett,
mitt deren aller vorwiszen, rhatt und zuthuen, wolgedach-
ter Her Statthalter mit seiner G. Gemahlin, den 5n *Nov.*,
mit einer wacht von soldaten versichert ist wordenn, in
aller stille und one jemandes wiedersetzung.

Allsz der Herr Cantzler, in beisein der andern Herrn, das wort gethan, und Sr G. die ursachen angezeigt, haben sein G. nachfolgender gestallt sich understanden zu entschuldigen, dasz sie nemlich die grosze onordnung im Lande und die geringe mitteln umb solchen mächtigen Potentaten, als der Khönig von Spanien were, widerstandt zu thun, zu hertzen geführt und bei sich beszern weg zu erhalltung des Fürstenthumbs nitt finden khönnen, dan die reconciliation mitt dem Khönig; hette auch eben zu dem ende den künftigen Landtag bestimmen laszen und were des endlichen vorhabens gewesen der Landschaft zum friden trewlich zu rathen und, im fall sein rhatt nit haften würde, das Gubernament zu resignieren, sintemall seiner G. ungelegen ire eigene landt und leutt lenger in gefahr zu stellen; des verhoffens man würde solch seiner G. intent, als zum friden gerichtett, nicht übell deuten khönnen. Beneben andern worten mehr, so alhier weittleuffig zu erholen.

Des folgenden tags habenn seine G. abermals gedachten Hn Cantzler, sambt ettlichen vom Rhatt, zu sich beruffenn, unnd diese entschuldiging vorgewandt, das die mit dem feindt gepflogene Correspondenzs nitt ausz böser meinung, sondern der Landschaft zum besten und zu ufhall-

tung des feindts angefangen were, unnd das seiner G. niemals in ire gedancken kommen solche zusagen zu effectuieren, sondern allein den feindt zu abusieren und mit vergeblicher vertröstung ufzuhallten. *In somma*, er hette dem feindt nur pappir und dinte gegeben und seine gewaltige überzüge damit gehindert; ob solches übell gethan were? Solcherentschuldigung aber ungeacht, sindt ire G. den 8ª *Nov.* mitt dero Gemahlin, ausz befelch der Herrn General Staten unnd des Herrn Printzen von Uranien, nach Hollandt geschickt, daselbst beide ire G. uf einem hausz zu Delfshaven gelegen, hochgemellten Hern Printzen zustendig, mitt dem frewlin und jüngsten kinde sich verhalten. Wasz die eltiste söhne belangt, werden dieselbe allerdings onschuldig geacht und ist Graff Friderich noch zur zeitt zu Venlo, als Gouverneur derselben Stadt, Graff Herman, Graff Oszwalldt und Graff Jost sindt wolh zu Arnhem, neben irem Herrn Vatter versichert worden, aber allein darumb, das sie nicht, ausz ungeduld, hitzigen gemuet und natürlicher affection zu iren Eltern, einige unlust verursachen khönden. Man hätte auch gern gesehen das wolgemelte junge Graffen zugleich mit irem Herrn Vatter naher Holland gereisett weren, solches aber haben sie ausz denen ursachen verweigert, dieweill ir Her Vatter als ein gefangener vergleitett wurde und sie bedenckens truegen ire onschuldt mitt des Vatters sach zu vermengen, weszhalben sie noch wenig tage zu Arnhem bleiben, und nachdem sie uf freien fueszen gestellt worden, ausz eigenen freien willen nach Holland sich verfuegt und bei den Hern Printzen zugestellt haben, deszen f. G. sich erbotten ir Vatter zu sein und inen mehr befürderung und advancement zu erweisen alls

1583. Décembre.

1583. hiebevorens nit geschehen were; wie dan solches mehr wol-
Décembre. ernenten jongen Herren, ires gespürten wolhaltens halber, von jederman woll gegönnet, und verhoffet wirdt sie sollen sich an ires Hern Vatters exempel spiegellen, beszern rhatt folgen, und irem vatterlandt noch nützliche dienst erzeigen.

Sonst weisz E. G. ich nichts besonders von newen zeittungen zu vermelden, dan des 1n *hujus* die Staten von Hollandt und Sehlandt in den Hage versamlen, und den Hern Printzen alls iren Graven und Landtherrn declarieren sollten; darin biszdaher noch allerhandt difficulteten und *oppositiones* ettlicher stette, denen ire *commercia* und schiffart uf Spanien angelegen waren, gespüret sindt; wasz jetzo geschehen soll, wirdt die zeitt gebenn. Gedachte von Hollandt und Sehlandt, beneben denen von Utrecht, haben irer f. G. cxxvm Gl. monatlich consentiert, zu behuef des kriegs und verthedigung irer frontieren, mit welchem consent ich verhoff das sie uns andern vorttreiben und ein gutt exempel geben werden.

Umb diese zeitt khommen auch die Hern General-Staten (so unlängst zu Dordrecht bei einander gewest und ettliche püncten zu referieren, gescheiden sindt) widerumb zusamen, und sollen der provinciën endliche *resolutiones* inbringen, belangende fürnemlich der lande regierung (darzu der Herr Printz ein newe form vorgeschlagen) die acceptation des Hertzogen von Alenzon (welche noc[h] heftig getrieben wirdt), richtigmachung der contributionen und ettliche andere püncten. Alle gutte patriotte[n] verhoffen das in diser newen versamlung die *allianci* [m]it dem Churfürsten von Cöllen, und anderen Evangelische[n] Reichsstenden, solle durchgetrieben werden, welc[he]

allianci, E. G. in underthenigen vertrawen zu vermelden, allein durch etliche wenige, so die französische sach gern zuvor durchtringen wollten, zurügk gehallten wirdt; und dieweil man also disputiert, stehen die lande in grosze gefahr und sorge, wie dan unlängst die von Gent uf ein sprung gewest sich mit Spanien zu reconcilieren, und solten gewiszlich darmit vortgefahren sein, da esz nit durch des Burgem^rs Embyse (1) ankhunft umbgestoszen were worden, welches in die 29 rhattspersonen und andern, diser ursach halben, ingezogen. In wasz gefahr das Fürstenthumb Gelldern gestanden, haben E. G. oben gehört; numehr aber, dieweil man desz sorglichen mans entlediget, sindt die stette zu der *allianci* mitt Teutschlandt sehr geneigt, welche durch denselben sehr gehindert ist worden. 1583. Décembre.

Der feindt ist vorgistern und gistern mitt fünff regiment knechten und ellff cornetten reuter, welche gleichwol sehr schwach und in alles, so reuter als knechte, über die 2500 man nit auszbringen, bei Wesell über Rhein gezogen, in meinung, wie die sprach gehett, denen von Gröningen wider den Herrn von Newenortt (2) zu hülff zu ziehen, sintemal seine correspondentzs im Lande von Gelldern gebrochen ist.

---

(1) *Embyse:* il arriva le 24 oct. à Gand, tandis que le Seigneur de Ryhove en sortit précipitamment. Le 29, pour satisfaire aux exigences populaires, il fit arrêter «omtrent twintig van de princi-»paelste inwoonders en Spaenschgesinden:» *Ghendtsche Gesch.* II. 343. Toutefois cet emprisonnement ne fut pas de longue durée.

(2) *den H. v. Newenortt;* mort peu après; «een kloek en seer »couragieus Edelman en een groot liefhebber van syn Vaderland, »stout van bestaen, seer vroom van gemoed; hy was op die van »Groeningen seer verbittert:» *Bor*, II. 482.

1583. Décembre. Hiemitt thue E. G. ich, beneben wünschung alles Gräfflichen wollstandes, Gott dem Allmechtigen in underthenighheit bevelenn. *Datum* Berck, den 9[ten] *Decembris* 1583 *stylo veteri.*

E. G. undertheniger diener,
EBERHARDUS REIDANUS.

† LETTRE MCXLI.

Le Comte Jean de Nassau au Comte Salentin d'Isembourg. Affaire particulière.

*** Le Comte Salentin, malgré les conseils du Comte de Nassau (Lettre 1113), avoit continué à jouer un rôle trés-actif parmi les antagonistes de Truchsess.

Mein gantzs williger dienst mit vermögen alles gutten zuvor, wohlgeborner freundlicher lieber Herr und Vetter. — E. L. ist ohne zweivel bewust wie das ich eine alte Base, Frewlein Hermanna von Nassaw Beylsteyn genant, zue Bonn im Closter Engelthal habe, welche nhun lange zeit und mehr dan siebentzig jahr daselbst gewesenn.

Wiewohl ich nhun dieselbe für lengst und sonderlich bey dieszem kriegswesenn gern aus dem closter gehabt und derenthalben ahn sie zu etlich mahlen geschickt und geschrieben, mit erpiethen das ich ihro nicht allein nottürfftige und gnungsame tractation und underhalt verschaffen, sondern auch dem Closter nichts desto weniger die tage ihres lebens dasjhenig volgen wolte laszen, so demselben biszdahero jerlichs durch mich von ihrent wegenn gereicht wordenn; so hat es doch bey iren L. biszdahero nicht stat wollen finden, unnd solchs, wie mich bedüncket, mehr durch ahnregen der jungfern, so bey ihr seindt, dan das sie darin groszen wiederwillen haben sollte.

Weil ich's dan darfür halte das ire L. dieszer unruhe 1583.
bey dem kriegshandel auch ohne zweifel muede werden Décembre.
und nhunmehr so viel da eher, unnd lieber als zuvor volgen möchttenn, derwegen ich dan hierin desto weniger ahn mir ichtes wolte erwinden laszen, als hab ich gegenwerttigen meinen keller zu Kirpurg *Anthonium* Hoen abgefertiget, ire L., so fern es ohne gefahr geschehen kan, abzuholen, gantz freundlich bittendt E. L. wollen, meiner alten Basen zue gutem und mir zu freundlichem gefallen, sich soviel bemuehen und ihme gute befürderung und ahnleitung erzeigen, wie man ire L. am besten und sichersten heraus und vortbringen möge. . . . . *Datum* Dillenburg, den 29 *Decembris A°* 1583.

E. L. altzeit dienstwilliger,

JOHANN GRAFF ZU NASSAW CATZENELNBOGEN.

Wolgeborner insonderst lieber Herr und Vetter, nachdem E. L. je und alwegen ein sonder patron und liebhaber der frawen und jungfrauwen (doch ettwas mehr der jungen und schönen, als der alten) gewesen, und hinwieder von denselben auch viel ehr, liebs und dienst empfangen, als hoff ich E. L. werden derselben natur nicht verendert haben, und derhalben, in ansehung dieser meiner vorpit, desto geneigter sein meiner alten wasen aus dieser sorg und angst, darinnen i. L. nuhn über das jahr gewesen, so viel müglich zu helffen; solches werden i. L. in irem gepet gegen Gott, welcher es E. L. in andere weg sonder zweiffel vergelten wirdt, mit vleisz gedencken, und ich bin 's umb dieselbe weniger nicht zu verdienen uhrbietig, als ob E. L. solche fürderung mir selbsten erzeigt und bewiesen hetten.

1583. Décembre Der Oberst Wolff von Erlach hat dem Rheinischen kreiszobersten die begerte caution zu thun verweigert, oder aber die einigungsverwandte Graven auszbehaltten wollen, und sich, so wohl wie auch das kriegsvolck, welches er, und, wie man sagt, Anthon von Eltzs als Veldt-marschalck führen sollen, allerhandt betrawliche reden über uns vernehmen laszen. Wan aber daszelbige nicht allein uns und unsern armen leuthen ein schmahle verehrung und geringe freude sein wurdt, sondern auch den Evangelischen Churfürsten und Stende, dieweil deren einstheils eben daszelbig, ja etliche auch vielmehr als wir bei dieser sachen gethan, zu allerhandt nachdenckens ursach geben, auch E. L., und andere, so uff jener seitten sich brauchen laszen und gleichfals gedienet, ein ebenmesziges und also allerseits viel unheils und übels dahero zu gewarten haben, so wil ich verhoffen und nicht zweiffeln E L. werden solche ding nicht pillichen und mehr darvon dan darzu rathen helffen; dan je weder der hauptsachen noch den Herren mit des armen mans verderben geholffen und bei solchem unchristlichen wesen, es thue es gleich wer da wolle, kein segen noch gedeien oder glück nicht ist.

Da dieser unruiger handel nicht enstanden were, wolle ich verhoffen, demnach E. L. ich, von wegen meines sohns gemahel (1), nuhn etwasz näher verwandt, wir solten diese zeit hero biszweilen einander zu hausz besucht und E. L. mich zu einen guten hauszhalter, ich aber dieselbe zu

(1) *gemahl:* probablement Madelaine de Waldeck, mariée en 1581 au Comte Jean fils; à moins qu'il ne soit question de la future du Comte George, Amélie de Nassau-Saarbrück, qu'il épousa en sept. 1584.

einem beszern Christen und rechten *Catholico* gemacht 1583.
haben; dan ich mir fürgenommen nhun fürtahn, so fern Décembre.
man [nachs] laszen will, zu hausz zu bleiben, und darbeneben nicht zweiffele, demnach E. E. in meinen den frommen orden gedretten und [nicht mehr und weilens] auch die courtinen predigten hören müszen, Sie werden gueter erinnerung nhun soviel do mehr gehör geben und viel frommer als Sie zu vorn gewesen worden sein.

Da der von Erlach mit uns armen Westerwellern also übel umbgehen will und die Lutheraner und Calvinisten so gar verdilgen und auszrotten will, wie darvon geredt und geschrieben wirdt, so werde ich mit den meinen bei E. L. einkehren und mich nicht abweiszen lassen, kan deroselben noch für ein bawschreiber dienen.

E. L. wollen mir mein freimutig schreiben nicht zum unbesten uffnehmen; uff meiner seitten sollen Sie mich gegen dieselbe alzeit *in licitis et honestis* im alten *credo* finden und, wie der alt. Landgrave zu mein H. Vatter sagte: *amicus virorum*, *inimicus causarum*. Bevehle hiermit E. L. den Allerhöchsten und thue deroselben und dero Gemahl zu Irem jungen sohn, davon mir erst vor wenig tage gesagt worde, viel glücks, sampt einem guten newen jahr und was denselben selig und gut ist, wünschen. *Datum ut supra*.

† LETTRE MCXLII.

Le Prince d'Orange à M^r d'Hembyse. Exhortation à agir de concert avec la Généralité.

*** Hembyse déguisoit ses intentions véritables, affectant toujours un zèle fougueux pour la Réforme: «den 8 Dec. wirden door bevel

1584. »van Hembyze en 't Magistraet . . . 50 goede Katholyke borgers
Janvier. »ter Stadt uytgezeydt, omdat zy aen de Gereformeerden verdagt »waren van verraedt. . . Zy deden het . . . alleen om de Gere- »formeerden te behagen :» *G. Gesch.* II. 351.

Ryhove étoit Gouverneur de Dendermonde.

Monsieur de Hembyse. J'ay receu vos dernières du xv de décembre par ce porteur, et ay esté très-aise d'apprendre par icelles vostre bonne résolution, ensemble de ceulx de la ville de Gand, en ce qui concerne le maintenement de la cause commune et persévérance en l'union avec les provinces par deçà. Et pour l'effect et l'accomplissement de laquelle vostre bonne volonté, il est surtout nécessaire de tenir bonne correspondance avecq vos voysins et notamment avecq le Sr de Ryhove, pour tant mieux prester la bonne main les uns aux aultres, en cas que l'ennemy vous voulit attaquer de plus près en après. Il est très-requis au plus tost de, sans plus laisser escouler tant de temps, d'envoier vos députez à l'assemblée générale des Provinces-Unies, avecq authorisation suffisante et ample instruction pour besoigner avecq les aultres sur toutes les occurrences, et s'accommoder à ce que par icelles sera résolu. Comme de ma part je suis prest de me conformer à ce quy sera traicté et conclu, et de n'insister sur ce que par eulx sera unanimement réprouvé, ainsy que par cy-devant j'en ay faict assez ample déclaration, vous asseurant que c'est la seule voie pour redresser noz affaires et de conserver ce qui nous reste, n'estant au pouvoir d'une province ou d'une ville seule de résister à ung ennemy si puissant, qui a par tout tant d'intelligences secrètes, et notamment en la ville de Gand, comme on en a peu découvrir ces années passées et en découvre encores tous les jours. Mais quant toutes les

provinces conjoinctement, sans se remettre les unes sur ce qui sera faict par les aultres, dont s'en est ensuyvie la povre perte de la ville[1] d'Alost (1), et sans rien entreprendre de leur authorité particulière, inculpans par après aux aultres les faultes qu'eux mesmes commettent le plus souvent (ce que du passé nous a amené une grande confusion en noz affaires avecq ung retardement de toutes bonnes résolutions) vouldront embrasser le faict d'ung mesme courage et affection, une chascunne se conformant à tout ce que par toutes les aultres aura esté trouvé bon pour la conservation du pays et pour doresnavant le pouvoir garentir des mains de nos anciens ennemis, qui n'ont onques changé d'intention ny de volonté de priver ces pays de leur liberté et privilèges, avecq extirpation de la vraye religion, et quant à ceste effect toutes ensembles conjoindront franchement tous leurs moiens, sans payer les uns les aultres de continuelles plaintes, et allégation d'inconvéniens, il est à espérer, avec l'aide de la grâce de Dieu, qu'on pourra establir un fort bon ordre à l'advenir pour le redressement de noz affaires au soulagement de ces povres provinces tant affligées, du fruict duquel la Flandre s'en pourra resentir des premières. A quoi m'attendant, ensemble à la venue de voz députez authorisez à la manière susdite, et au surplus me remettant à ce que ce porteur vous pourra dire de bouche touchant ce que luy aviez enchargé, je me

1584.
Janvier.

---

(1) *Alost:* «urbs Flandrici dominii princeps, 10 Nov., in manus »Alexandri venit, Anglis praesidiariis, quoniam stipendia ab Ordi»nibus non solvebantur, urbem dedentibus:» *Strada*, II. 306. «Die »van *Gent* hadden aengenomen deselve te betalen, maer sonden, »nietjegenstaende alle sollicitatiën, geen geld:» *Bor*, II. 4c3.

[1] *Probablement le Prince a écrit ou voulu écrire:* la p. de la povre v.

1584. recommanderay à voz bonnes grâces, priant Dieu, Mon-
Janvier. sieur de Hembyse, qu'il vous ayt en Sa saincte garde et protection.

De Delft, ce VIII de janvier 1584.
Vostre bien bon amy à vous faire service,
GUILLAUME DE NASSAU.

A Monsieur de Hembyse, premier
Eschevin de la ville de Gand.

Les circonstances devenant de plus en plus critiques, il fallut songer sérieusement à renouer les négociations presqu'interrompues avec Anjou. Les États-Généraux lui députèrent le Seigneur de la Mouillerie et Asseliers avec le Docteur Junius; écrivant le 16 janvier:

« Monseigneur. Les Estatz-Généraulx ont esté très-dolentz qu'ilz » n'ont sceu si tost qu'ils eussent bien désiré, et la nécessité de leurs » affaires le requéroit, envoier leurs députez vers vostre Alt., asseu- » rans icelle que ce n'a pas esté par faulte de bonne volunté et affec- » tion qu'ilz ont de prester à icelle tout humble service et obéissance, » mais à l'occasion de plusieurs accidentz cest année passée survenuz; » tant pour la perte de plusieurs villes et places par les ennemiz occu- » pez, comme par les demenées de l'ennemy, quy, se servant de » telles occasions, at, tant par escript que par ses faulteurs, tasché » par tous moyens de conciter le peuple, quy est facil à esmouvoir, » et faire à icelluy perdre le respect et l'affection qu'ilz portent à vos- » tre Alt. et aliéner du tout de l'aliance de France, sçachant qu'estans » frustrez d'icelle, l'Espagnol les réduiroit facillement et à bon marché » en son pouvoir, tellement qu'on n'a sceu tirer d'eulx une si prompte » résolution pour arrester et conclure aveeq vostre Alt. ce que restoit » selon le traicté de Denremonde, comme on auroit bien désiré et con- » venoit pour la conservation du pays, et sçait vostre Alt. qu'en telz » affaires où que doibt entervenir le consentement de tous les membres » des provinces, entre lesquelz est aussy le peuple, ordinairement les » résolutions vont à la longue, mais estans une fois prinses, sont fer- » mes et stables. Nous ont pour tant enchargé de supplier v. A. très- » humblement de vouloir la dite longeur interpréter et prendre en

»bonne part, et pour icelle rien remectre de la bonne affection qu'elle, 1584.
»jusques ores, a démonstré de porter à la conservation des dit Pays- Janvier.
»Bas, et ne fauldront le dits Estats à prester à v. A. toute obéissance »deue et de mectre tous leurs moyens avecq celles de v. A. à la con»servation de sa grandeur et à la deffence du Pays, comme ilz ont »faict jusques astheur» († ARCH. ROY.).

† LETTRE MCXLIII.

Le Comte Jean de Nassau au Prince d'Orange. Il déconseille tout rapprochement avec le Duc d'Anjou.

Durchleuchtiger hochgeb. Fürst. E. G. seyn meyn gantzs willige und gevliszene dinst jederzeit zuvor, gnediger Herr. Ausz beyverwartenn Memorial haben E. G. gnedig zu vernemen, was etzliche guthertzige leuthe, vertrewlich und wohlmeinendt, ahn mich gelangen laszenn. Wiewohl nun solche sachenn vor mich zu hoch und schwer und ahn sich selbstenn fast wichtig und bedencklich sindt, auch mir zimblicher maszenn bewust ist was hiebevor darinnen zu mehrmahlen gehandlet, fürgelauffen und vor bedencken erregt wordenn, so hab ich doch nicht underlaszenn wollen, uff vleiszigs beschehenn ahnhaltenn und erinnern (und sonderlich dieweil ich vermerckt, das es khein bloszer discours, sondern ihnen ernst und alszo darumb geschaffen sey das ihrem gentzlichenn vermutenn nach, daher wohl etwas fruchtbarlichs zu hoffenn), E. G. davon hiemit dinstlichenn zu berichtenn; uff das dieselben, mit sampt den Hern General Staden von den Niederlanden, dieszenn dingenn ferner nachdenken und mich, was ich daruff zu antwortten, ferners verstendigen mögen. Nachdem auch, gnediger Herr, hierauszen mit dem von Alanzon, ob

1584. nemlich derselbig, wie gesagt wirdt, von den Niederlan-
Janvier. den wieder angenommen worden sey oder nit, viel nachfragens ist, und die guthertzigen, so E. G. und der Niederlanden wohlfarth gern sehen, derenthalben sehr bekümmert seindt und höchlichen besorgen und fürchten E. G. und die Lande sich mit demselben abermals einlassen solten, das sie sich alsden widderumb schwerlich versündigen und es denselben endtlich nit wohl ergehenn, sonder Gott der Herr von ihnen entweder gahr Sein antzlitz abwenden oder sie doch sonsten mit harter ungnediger straff, vermög Seines Wort und vieler schrecklicher exempell in Heiliger Schrifft, heimbsuchen werde; alsz ist mein hochvleisziger bitt E. G. nicht allein unbeschweret sein wollen mich bey brieffszeigern verstendigen zu laszenn was, berürtes von Alanzons halben, ich solchen guttenn leuthen zu antwortten, sondern mir auch in keinen ungnaden uffzunemen das ich derselben sachen so offt gedencke und derselben damit also verdrieszlich bin.

Dan weil gleichwoll alle Religionsverwandte, so ich bisz noch gehört, in dem mit einander einhellig übereinstimmen das man sich, durch die mit dem von Alanzon gepflegener handtlung, Gott dem Hern, uff welches willen, bevelich und almacht man doch billich viel mehr dan uff die euszerliche zergengliche mittel zu sehen, hartt versündige, ich auch niergentswo in Gottes wort befinden kan damit die ahnnemung des von Alanzons zu verantwortten, und es darneben aber ausz der erfahrung sich fast also ahnsehen lest als dasz Gott der Herr auch darzu nit viel segens gebe, sondern E. G. und die lande, seith der zeit sie sich mit ihme eingelaszen, nie viel glücks gehabt und fast all derselben sachen mehrentheils zurück ganghen und teglichs

abgenommen haben, so hab ich fürwahr ausz sonderer 1584.
dienstlicher wohlmeinung nit umbgehen können E. G. Janvier.
hierin trewhertzig zu verwarnen und derselben damit, soviel ahn mir ist, zu fernerm nachdencken gehrn verursachen und dahien bewegen wollen, uf das Sie, zu mehrer gewiszheit und versicherung Ihres gewiszens, dieszem handel in Heiliger Schrifft nicht allein selbsten nachschlagen, sondern auch hin und wieder Gotseliger leuth und fürnemer theologen meinung ahnhören, und da Sie und die lände etwa durch die vernunfft, menschliche gedanken und weldtweiser leuth guttdüncken und kleinmütigen rathschläge, vom rechten weg gefüret und von Gott etwas abgewendet worden weren, wie es dan von vielen Christliebenden gentzlich darfür gehalten wirdt, Sie in zeiten sich wiederumb zu Gott bekeren, Ihme ein solches abbitten, und alszo bey zeitten in die sachen sich wiederumb schicken mögen, damit menniglich Ihren wahren glauben und vertrawen zu Gott zu spüren und Ime allein die ehr gegeben und Derselb zu freundt behalten werde....
Datum Dillenburg, den 21n *Januarij A°* 84.

Johan Graff zu Naszaw Catzenelnbogen.

An Hn Printzen.

† LETTRE MCXLIV.

Le Prince d'Orange à M. d'Hembyze. Déclaration de bonne volonté pour la défense de Gand.

Monsieur d'Embyze. D'aultant que Messieurs le Conseillier Steuperart et Eschevin Stalens, députez de la ville de Gand, vous feront entendre particulièrement l'estat des affaires de par deçà et pareillement l'advis de Messieurs

1584. des Estats, avecq lesquels ils ont amplement communic-
Janvier. qué, je ne vous ferai ceste très-longue; seulement je vous dirai que de ma part je n'espargnerai rien de ce qui sera de ma puissance, pour assister tant le général du pays que particulièrement à ce que j'entendrai et cognoistrai pouvoir servir à la ville de Gand pour sa conservation et deffense; de quoi je vous prie vous asseurer et m'advertir de ce que vous cognoistrez y être nécessaire, affin que par l'effect je vous le fasse cognoître. Sur ce, m'étant affectueusement recommandé à vos bonnes grâces, je prie Dieu de vous donner, Monsieur d'Embyze, en bonne santé, heureuse vie et longue. De Delft, ce XXIII[e] jour de janvier 1584.

Vostre bien bon amy à vous faire service,
GUILLAUME DE NASSAU.

A M[r] d'Embyze, premier Eschevin à la ville de Gand.

† LETTRE MCXLV.

Le Comte Jean de Nassau au Comte Salentin d'Isenbourg. Avertissement sur les conséquences probables de sa conduite.

*** La reddition de la ville de Bonn venoit de complèter la série des revers de Truchsess. L'Évêque de Frisingue parloit en maître et obtenoit enfin ce siège Archiépiscopal de Cologne qu'il avoit convoité durant tant d'années. Dans des circonstances pareilles le Comte Salentin, fier de sa bonne fortune, ne se soucioit guères des demandes et des avis du Comte de Nassau.

Mein willige dienst zuvor, wolgeporner freundlicher lieber Herr und Vetter. Nachdem von E. L. ich biszdaher über zuversicht wegen meiner alten Basen von Beilstein,

kloster-jungfraw zu Engeldalh, noch khein anttwortt (1) 1584.
beckomen und also nit weisz ob man dieselbe mir volgen Janvier.
zu lassen gemeinet, odder auch wie es i. L. in werender besatzung und nach ergebung der Stad Bonn ergangen und also umb dieselbe diszmalhs geschaffen seyn mag, alsz habe ich nit untterlassen mögen E. L. abermalhs zu ersuchen und mit vleisz zu bitten, das Sie unbeschwertt sein wollen, mir nit allein hirvon etwasz gewisses zu erlangen und zuzuschreiben, sondern dasz Sie auch ihr die arme alte Basz im besten altzeit wollen bevolhen sein lassen. Mein arme bedrübte Schwester, die von Wied, welche doch mit diesem Cölnischen handel gar nichts zu thun, becklagt sich über das Schwartzburgisch kriegsvolck gantz sehr; gleichfals thutt auch Grav Herman von Wiedt, und, wie ich berichtet werde, so solle der von Schwartzenburgk sich hören lassen: die Gravschafften Wied und Nassau seien preisz geben, und werden die andere Graven auch nit unbesucht bleiben. Was nhun dieses des von Erlachs schreiben und reden den Evangelischen oder Stenden der Augspurgischen confession (so mehrertheils bey den Cölnischen sachen eben dasjenig so auch wir die Graven gethan) für nachdencken, mistrawen, verbitterung, und sonsten für ein böse consequentz geben werde, dasz haben E. L., als der verstendig, leichtlich zu erachten, und der rechnung darnach zu machen, wan es also zu- und umbgehen soll, das alsdan nit unbillig dasjenig so dem einen theil zugelassen, für recht gehalten, und nacher wieder dasselb auch dem andern erlaubt und nit unrecht sey, und also die reye

(1) *antwort*: voyez la Lettre 1141.

1584. endlich auch ahn E. L. kommen und Sie des ablasz gleich-
Janvier. fals theilhafft gemacht werden; es geschehe gleich über kurtz oder langk. *Necessitas non habet legem et defensio est juris naturalis;* dreibt und dringt man unsz zur extremitet und nottwehr, so werden wir fürwahr ahngebottene hülff nit ausslagen und solche mittel, wie ich besorg, ahn die hand enttlich nemen, deren wir doch sonsten viel lieber überhaben weren und dabey vieleicht khein theilh seide wirdt spinnen.

E. L., als welche die sachen, Gott lob, verstehen, auch darinnen etwasz vermögen, wolten denen dingen ferner nachdencken und bey zeiten dem ahnbrennendem feuer, ehr es auffgehe und die überhand gewinne, steuren und wehren helffen. Mit E. L. bin ich in der religion und dem Cölnischen hauptwerck gleichwolh nit einig und noch zur zeit ungleicher meinung; soviel aber dem obberürten handel ahnlange und wasz daher für beschwerliche weitterung allen theilhen zu besorgen, da halte ich darfür das nit allein E. L. und ich, sondern alle verstendige so des Vatterlandts wolhfard und algemeinen frieden begeren, zu dem mit einander übereinstimmen; derhalben mich dan auch dasselb verursacht desto freymüttiger von diessen dingen zu schreiben[1] und dieselbe zu vermanen das Sie allem besorgten unrath, soviel müglichen, Ihres theils wollen steuren und wehren helffen; gleichfals geschehe auch uff dieser [seit] und hab E. L., deren ich nach vermögben zu thienen bereith, ein solches wohlmeinund nit verhalten wollen. *Datum* Dillenburg, den 30ten *Januarij* [1584].

E. L. altzeit dinstwilliger Vetter,

JOHAN.

[1] *Le reste est de la main d'un secrétaire.*

LETTRE MCXLVI.

E. von Reydt au Comte Jean de Nassau. Nouvelles. 1584. Février.

Wolgeborner Graff, genediger Herr. E. G. schreiben, mit ingeschloszener copei desjenigen wasz dieselbe an irem Sohn, meinen auch gnedigen Hern Graff Wilhelm Ludwigen zu Nassauw, geschriben, wie auch eine missiff an den Freihern von Hohensaxen, hab ich mit gebürlicher reverentzs entfangen, und sol, E. G. gnedigen begeren nach, nicht underlaszen die sachen, sovil durch meine geringe person geschehen khan, mit euszersten fleisz allenthalben daer ich einige fruchtbarkheit verhoffen mag, zu treiben, und wolte liebers nichts wünschen dan dasz, in solchen löblicher und Christlicher sachen, durch mich etwasz auszgericht khönde werden. Man spürt auch albereitt im werck dasz dise provinciën, mehr dan leider biszdaher geschehen, dasz werck beginnen zu hertzen zu faszen, und haben newlicher tage m. g. Hern Graff Adolf von Newenar 15.000 Carol. gl. an gelt und noch 10.000 an proviandt und munition zu versorgung der Stadt Berck hinaufgeschickt. Wasz ferner für tractation mit der Churf. G. selbst in der feder ist, davon werden E. G. durch die widerkhunft des Rittmeisters Otten von Wolmerckhausen den besten bericht entfangen. Wollte Got dasz die Confoederation ettwasz zeittlicher fürgenohmen were, sollte villeicht die Stadt Bon noch onverloren sein; jedoch verhoff ich zu seiner Göttlichen Almacht Er werde die gerechte sach nit verlaszen, und, gleich wie die Niederlendische provinciën die handt jetzo mit anschlagen, also auch zum wenigsten ettliche gutte hertzen under den Evangelischen Stenden im Reich erwecken, welche, nach verlierung der

1584. Stadt Bonn, die augen ufthuen und der überhandt neh-
Février. mender Spanischen und Bäptischen tyrannei bei zeiten bejegenen mögen.

Wolgemelter E. G. sohn will ich gentzlich verhoffen das E. G. bevelch gehorsamlich nachkommen und sich zu Dillenberg einstellen werde, dan obwol mit ire G. esz jetzo an dem ist dasz sie eben iren eidt des Friesischen gubernaments halben thuen sollen, so ist doch diszmal der gantze krieg uf Gellderlandt divertiert, also das die Friesen ettwasz respirieren und irem Stadthalter woll für ein khurtze zeitt, meines erachtens, entrathen khönnen. Seine G. kommen, Gott lob, in ein provinci welche noch zur zeitt von dem feindt ungetrent ist, und für allen anderen die beste ordnung und regierung, auch schöne festungen hatt, weszhalben desto mehr zu verhoffen dasz seine G. ehr und rhum werden inlegenn khönnen.

Wir Gelldrische sein jetzo in arbeitt dasz der wolgeborn Hern Graff Adolf zu Newenar und Mörsz bewilligt werden möge sich unser anzunemen, und hatt mein gn. Fürst und Herr der Herr Printz zu Uranien und die Hern General Staten sich albereitt erkläret inen solches gefallen zu lassen, und die Geldrische vermaent mit iren G. zu handlen.

Der feindt ist, über zuversicht und unangesehen dasz seine correspondentz mit dem Graven von dem Berge gebrochen gewesen, villeicht in hoffnung dasz er dasz landt voller unordnung und wenig widerstandt vinden sollt, vortgefarn und den 2 *Januarij* in die Veluw geschift mit ettwan 2000 man; hatt anfenglich vill edelleut heuser, ettliche mit verstandt, ettliche durch verwarlosung der Hern, eingenommen, jedoch baldt hernach, als er der provinciën ernst und apparat zur gegenwehr gesehen,

dieselbe verlaszen und sich wider über dasz waszer bege- 1584.
ben; auszgenommen dasz er die schantze gegen Sütphen Février.
über und zwei heuser gegen Deventer, deren eins Johan Bentingen, das ander dem Hern von Willp zustendig, besetzt gelaszen. Der provinciën leger, welches m. g. Her Graff Philips von Hohenlo mit Monsieur de Villers, so felldtmarschalck und des Gouverneurs zu Middelburg Monsieur de Houtains broder ist, führet, ist vorgestern nach der schantzen gerückt, ongefehrlich 4000 zu fuesz und 1500 pferdt starck, und hatt man gutte hoffnung gedachte schantz baldt zu erobern und die Veluw gentzlich zu freien.

Diese nechste tag hab ich *Danielis Rogerij* des Engelendischen gesandten, welcher noch zu Bredevortt gevangen sitzt, broder alhie angetroffen, der mich von der vorgewesener verrhäterei in Engellandt disen bericht geben: dasz am jüngsten 31sten *Decemb.* einer von adell mit seiner schwester, so in der Khöningin frawenzimmer gewesen und vorgehabt pulver under hochstgedachter Khönigin bett zu bringen und daszelb anzuzünden, derentwegen gericht, und nachderhandt eine vill gröszere conspiration entdecket sei, davon man noch zur zeitt alle particulariteten nicht wiszen khönne, sintemal die Khöningin alle päszen und haffen in Engellandt beschlieszen laszen, dergestalt dasz wenig leut reisen oder schreiben können. Disz soll aber gewisz sein das vill fürnehme Herrn in Engellandt verdächtig gehalten und, entweder in iren heusern versichert, oder uf dem Thurm zu London verwaret werden, und under andern diese, der Graff von Arondell und Nortfollk, des Hertzogen von Nortfollks (so voer 12 jaren gleicher verrhäterei halben gericht worden)

1584. sohn, der Graff von Northümberlandt, der Graf von Lin-
Février. coln, admiral von Engeland, Milord Hawart, obgemelltes Herzogen von Nortfolcs broder, mit vilen andern Hern und von Adell. Beneben diesen sollen in die 20 fürnehmer persohn mit den Spanischen Ambassadeur, so etliche jaren continuel in Engellandt sein residentz gehatt, Don Bernardino de Mendoza genant, nach Spaniën geflohen sein. — Die Khöningin ausz Schottenlandt ist ausz ihren gewöhnlichen custodi gehn London geführt und schwangeres leibs befunden. — Der Graf von Srosburi[1] so mit diser Khönigin verdacht wirdt, solle gehn hoff citiert sein, will aber nicht erscheinen. Uf dise intelligenci solle die Armada in Spaniën, davon man lange zeitt gesagt, zugerüst sein, und numehr woll zurügk pleiben. Die Khönigin solle diese sache sehr zum hertzen faszen und bei dem Khönig von Franckreich arbeitten, damit derselb, beneben ir, sich gegen Spaniën declarieren wolle, dergestalt dasz eine grosze mutation ausz disen handell zu gewarten ist. Der Almechtig wolle allesz zu erweitterung Seiner ehren, und stürtzung aller tyrannen so dagegen practisieren, richten. . . . *Datum* Nimegen, den 19 *Februarij* 1584, *stilo veteri*.

E. G. undertheniger diener,
Eberhardt von Reidt.

A Monseigneur, Monseigneur le Conte Jehan de Nassou, Catzenelnhogen.

[1] Shrewsbury.

†[1] LETTRE MCXLVII.

Le Prince d'Orange au Comte Jean de Nassau. Reponse à la Lettre 1138. *Pertes et découragement dans les Pays-Bas.* 1584. Février.

*** La cause de Truchsess étant désespérée, les tristes résultats des menées de Chimay et d'Hembyse (p. 217) commençoient à se manifester.

Monsieur mon frère. Vos lettres du 24e jour du mois de novembre dernier, m'ont esté d'aultant plus aggréables pour m'avoir relevé de la peyne en laquelle j'estoys, n'ayant de longtemps eu de vos nouvelles, ce qui me faisoit craindre que vous n'estiez en disposition telle et si bonne que je vous soubhaite, ou que les affaires de par delà, mesmes le faict de Couloigne, ne s'enchemynoyent de tel et si bon pied, comme pour le maintenement de la gloire de Dieu, bien et liberté de la Germanie, ensamble de toute la Chrestienté, il seroit en ce temps grandement requis, ne vous vueillant celer que, depuis aulcuns mois ençà, l'on nous en a icy faict tels et si divers bruycts, que nous n'avons sçeu à quoy adjouster foy. Ce qui nous a tenu assez ambiguez, mais entendant présentement par vos lettres à la vérité le succès de ces affaires et aussy le peu d'affection et intelligence qu'il y a en vos quartiers entre ceulx faisans profession de la religion, et que le zèle vers icelle se refroidist journellement de plus en plus, tant entre grands que petits; que par dessus cela, seroit aussy survenu le partement soudain et inopiné de Monsieur le Duc Casimir et le cassement de ses gens de guerre, je vous

[1] *On lit à la marge:* disz Original ist den 18 *Martii* Landtgraff Wilhelmen zugeschickt.

1584. puis asseurer d'avoir de tout cecy receu fort grand des-
Février. plaisir, tant pour les inconvéniens que la Chrestienté en général en pourra recepvoir, que pour les maulx apparens à survenir en nos affaires de par deçà. Car vous ne sçauriez jamais croyre combien les Papistes, malvueillans et Espaignolisez, que nous[1] pardeçà aient de tout cecy sçeu faire leur prouffyct.

Et cela d'aultant plus que voyans que aulcuns de la religion et principaulx des magistrats faisoyent partout publier, que les princes et villes protestantes d'Allemaigne estoyent résolus de deffendre et maintenir par ensemble et de commune main ceulx de la religion, à quelque pris que se seroit, et que ny pour offense ou indignation que l'Empereur ou aultres Potentats en pourroyent prendre, ils ne quicteroyent ceste entreprinse, ny laisseroyent de poursuivre icelle jusques à la fin, mais que, pour confirmer ceste résolution et pour faire paroistre à tout le monde leur bien disposée volunté, ils estoyent délibérés d'assister l'Évesque de Couloingne de tout leur pouvoir et moiens, ayans à cest effect unanimement choysis la personne de Monsieur le Duc Casimir pour chieff de ceste guerre, avec délibération ferme et bien résolue, comme il sambloit, que les dicts princes et villes ne quicteroyent telle entreprinse, jusques à ce que la Religion seroit plantée et bien asseurée partout; y adjoustans, pour d'aultant plus confirmer ung chascun en ceste opinion, que, comme l'argent est le nerff de la guerre, les dicts princes et villes protestans ayans faict une bourse commune, avoyent advancé sept mois de payement, afin qu'ayans si bien pourveu à tout, ils eussent eu moyen de donner d'aultant

[1] *Probablement* avons *a été omis.*

mellieur ordre à leur faict et tenir toute bonne discipline entre leurs gens de guerre. 1584. Février.

Or les Papistes et Espaignolisez estans encoires parmy nous, et de leur naturel fins et rusés plus que nous aultres, voyans ung chascun des nostres prester l'oreille à telz et semblables bruycts en apparence si spécieux, se persuadoient estre parvenuz à ce que de long temps ils avoient aspiré, et sçaichans ce pendant fort bien, tant par les intelligences qu'ilz ont à tous costés, que par leur expérience au maniement des affaires, que tous ces bruycts n'estoyent que songes et imaginations, accompaignez d'une vraye tromperie pour tous ceulx qui s'y fieroyent, ne vueillans perdre l'occasion qu'ils estymoient si bien servir à leur desseing, sçeurent par grands artifices tellement exaulcer[1] et aggrandir ce faict, que, pour donner lustre à leur dire, eulx mesmes persuadoient à tout le monde, que, veu ceste grande entreprinse des protestans d'Allemaingne, les papistes de ces pays estoyent perdus, que le Roy d'Espaingne ne pourroit résister contre telle et si grande armée des dicts protestants, et pourtant qu'il ne restoit sinon s'addresser aux Princes et Seigneurs de la religion, et que nous aultres n'avions plus besoing de faire aulcune alliance ou amitié avec quelque potentat n'estant point de nostre religion; qu'on debvoit casser tous gens de guerre estrangiers, tant pour espargner l'argent, que pour faire cesser les tailles et subsides, que davantage il ne nous estoit besoing de faire aulcune nouvelle levée des gens de guerre, puisque, comme finement ils faisoyent courrir le bruyct, les princes et villes protestans nous en furniroyent assés, sans aulcune charge ou despense nos-

[1] exhausser (exagérer).

1584. Février. tre ; y adjoustans, pour tousjours faire approuver de plus en plus leur dire, que la Royne d'Angleterre, voyant ceste belle résolution des princes d'Allemaingne, se joindroit avec eulx; et sçeurent enfin si bien jouer ceste farce et par telz et semblables artifices abbreuver le povre peuple de vaine espérance, qu'ung chascun y presta bien attentivement l'oreille, sur l'espoir que les ungs concevoyent d'estre incontinent délivrez de ceste guerre, les aultres des impositions, tailles et subsides, aultres aussy des soldats estrangers.

De façon que, sans avoir aultrement esgard à ceulx desquelz ces bruyctz et miz en avant procédoyent, a esté pardeçà résolu de se dépescher[1] incontinent de tous gens de guerre estrangiers, sans apparence, ny voulonté de faire nouvelle levée de gens de guerre, ny de dresser aulcune forme de gouvernement, comme aussy il n'y en a encoires maintenant, s'estant chascune province voulu garder elle mesmes, chassant et cassant partout les gens de guerre, tant naturels qu'estrangers, s'attendans et se reposans tousjours à la venue de l'armée des seigneurs et villes protestants; toutes lesquelles menées et façons de faire nous ont en fin[2] causé la perte de unze ou douze bonnes, belles et fortes villes, par dessus la meilleure partie de Flandres, assçavoir du pays de Waes, lequel, pour le desgast précédent des aultres pays, donnoit principalement nourriture aux pays de Brabant et de Flandres; laissant encoir à parler, pour l'extrême regret que j'en ay, de la perte que par mesme moien nous avons faict de cent églises reformées et davantaige, avec plusieurs passaiges et aultres places d'importance; tellement qu'au lieu de vingt

[1] débarrasser. [2] finalement.

bonnes villes que nous tenions en Flandres, n'y avons pré- 1584.
sentement que six et la povre ville d'Ipre, laquelle, passé Février.
desja six mois, demeure assiégée, pour n'y avoir moien de la secourrir, veu que, par la perte de plusieurs villes et une grande estendue de plat pays, nous est osté le moien d'y mener armée.

Or, estans nos affaires en tel estat et venant par dessus cela aux oreilles de la Commune que sans ultérieur espoir du costel d'Allemaigne, tout secours et ayde des princes et villes protestants soit [foiblie][1], vous pouvez, Monsieur mon frère, facillement juger de quelz maulx et inconvéniens cela nous menasse, faisant assez à présumer, que, comme les papistes et Espaingnolisez ont sçeu cy devant et lors que ces choses sambloyent avoir toute bonne apparence et espérance, si bien faire leur prouffict, ils le feront à l'advenir encoir davantaige, veu le maigre succès qu'elles ont prinses et le peu qui s'y est effectué; se persuadans par cela estre présentement parvenus à leur prétendu, prenans du moins plus grande hardiesse de parler hault, ayans de longue main tellement sçeu dresser leur practycques, qu'il y a desja bonne espace que l'on ne tient pardeçà quasi propos que de réconciliation et paix avec le Roy d'Espaigne, et cela mesme avec instance et démonstration bien ouverte de la désirer sur toutes choses, estant venus les affaires si avant, voire entre aulcuns s'estans tousjours reclamés d'estre de la religion, jusques à dire et publier tout ouvertement qu'il vault beaucoup mieulx de se réconcilier et s'accorder avec le Roy d'Espaigne, obtenant tant seullement permission de la conscience, que ayant exercice libre de la religion, demeurer plus longtemps

[1] Folie (?)

1584. Février. en guerre. Desquels propos (oires qu'assez mal advisez) aulcuns ne se contentans, sont encoires si effrontés d'y adjouster et dire, que, puis que nous debvons estre tyrannisez, qu'il est plus raisonnable de le supporter de la mère, que de la marastre; dont vous pouvez facillement conjecturer combien tels et semblables propos, encoires qu'ils soyent plains de fard et tromperies, servent à desbaucher le povre peuple, qui la plus part ne juge que des évènemens et de ce qu'il voit.

Cependant toutesfois, Monsieur mon frère, tant s'en fault que cela m'ait aulcunement intimidé ou en quelque façon altéré mon affection à l'advancement de la gloire de Dieu et bien du pays, que je vous puis au contraire asseurer de n'avoir, non obstant tant de traverses, rencontres, et désordres, délaissé, comme aussy je ne délaisse encoires, d'encouraiger tout le monde et de parler librement et ouvertement de tout ce que, pour le maintènement de la religion reformée, bien, liberté et conservation du pays, je treuve appartenir, et je puis sans vantise dire, avec bonne conscience devant Dieu et les hommes, de m'estre tellement en tous endroicts acquité en tout ce qui povoit concerner le bien de nos affaires, que je m'asseure assez qu'elles ne seroyent venuz aux termes ausquelz nous les voyons présentement réduictz et n'aurions aussy eu les pertes de tant de villes, plat pays, et places fortes, si l'on auroit voulu croire et se conformer à mes conseils : mais, puisque nous sommes venus à l'estat que je vous ay déclairé cy-dessus, et que je ne vouldroys de mon costel obmectre aulcune chose qui pourroit servir au redressement de nos affaires, je vous prie, qu'après avoir mis le tout en bonne considération, vous vueillez, par toutes les com-

modités que se présenteront, me faire entendre vostre 1584.
bon advis et de tous ceulx qui nous sont amys par de Février.
là, sur ce que nous aurons à faire et comment vous estimerez que nous debvrons gouverner en ce faict; car je seroys marri qu'on vouldroit à l'advenir m'imputer la perte du pays, laquelle toutesfois, pour vous parler rondement, je vois bien proche, si avant qu'il n'y soit en temps pourveu, et ne fault point estimer de contenir plus long temps le peuple par parolles, remonstrances, ou inductions, ne soit que d'ung chemyn les effects s'ensuyvent et que de faict il puisse veoir les moiens, par lesquelz on le veult assister. Nous n'aurions par deçà encoires faulte de moiens, si, par les mauvais offices des papistes et Espaignolisez, les bons ne fussent non seulement intimidez, mais aussy du tout destournez de leur debvoir et office, et d'aultant que ce n'est rien de mettre en avant les inconvéniens qui peuvent ensuyvre d'ung conseil et d'ung tel, car il est facile à ung chascun, mesmes n'aiant trop grand entendement, de ce faire; pour ces raisons je vous prie de me faire ce bien, me donner ouverture pour asseurer ce peuple, intimidé desja assez pour ses propres pertes, mais encoires plus voiant le succès de Couloigne tourner comme vous m'escripvez. Surquoy toutesfois ilz avoient esté si bien induicts par gens venant d'Allemaigne et mesmes par aulcuns théologiens, qu'ilz ne vouloient ouir parler d'aultre conseil, et mesmes ont rompu (1) les bonnes délibérations des Estats et les miennes, par lesquelles il avoit apparence de pouvoir aider, tant à Monsieur l'Électeur de Couloigne, qu'à ces pays. Et en atten-

(1) *rompu*: p. 243.

1584. dant sur ce vostre advis et conseil, je prieray Dieu vous
Février. donner, Monsieur mon frère, en bonne santé, heureuse vie et longue. De Delft, ce 22 de febvrier 1584.

Vostre très-affectioné frère à vous faire service
GUILLAUME DE NASSAU.

† LETTRE MCXLVIII.

Le Duc d'Anjou au Prince d'Orange. Bonnes intentions du Roi de France envers les Pays-Bas (ARCH. ROY.).

Mon Cousin. Vous avez entendu cy-devant, et long temps y a, le désir qu'avoit le Roy, mon seigneur et frère, de me veoir et conférer avecq moy de ses affaires et des miennes; à quoy j'ay temporisé, pour plusieurs raisons qui appartiennent plus au respect d'aultruy qu'à mon bien propre; mais aians enfin considéré l'estat de la France et ce qui touche le secours et salut des Pays-Bas, quy m'ont esleu et appellé pour leur Prince et Souverain Seigneur, j'ay estimé qu'il n'y avoit rien plus nécessaire et utille à la maintention de l'ung et à la restauration de l'autre, que par une honneste submission recercher l'amitié et bienveuillance de S. M., par le moyen de la quelle je puis estre secouru et assisté en mes entreprises que j'ay recognues pour cela estre de très-difficille exécution; ce qu'aiant résolu, je me suis acheminé en petite compaignie, le 8me de ce mois, à Paris, où j'ay veu S. M. par l'espace de 12 jours, avecq aultant de favorable et condigne réception qu'il s'en sçauroit désirer; dont, mon Cousin, n'ay volu advertir Messrs les Estats, ne vous, que premièrement je ne visse heureux succès de ce voiaige, pour vous en donner la joy entière et ne laisser personne en suspens de l'évenement d'icelluy, quy ne sçauroit estre meilleur ny

plus à mon contentement, ne m'ayant S. M. refusé d'aucune chose que je luy ay volu demander, et parce que les Srs de la Mouillerie et d'Asseliers estoient en termes d'aller baiser les mains à sa dite Maté, selon la charge quy leur avoit esté donnée, je ne fais doubte que vous n'ayez veu, par la dépesche que je fis faire sur leur arrivée, après les avoir ouys, que m'ayant semblé le subject de leur voyaige par trop débille pour parvenir à une chose sy importante que celle qu'ilz attent de S. M., je fus d'advis de renvoier vers les dits Srs des Estats pour obtenir quelque plus ample pouvoir, selon qu'il est contenu en ma dite dépesche, quy me gardera d'en faire icy aultre redicte, à quoy je vous asseure que je leur ay préparé tellement le chemin que, s'ilz ont de quoy fortifier leur requisition de quelque chose dont sa dite Maté puisse faire fondement, ilz obtiendront sans aucun doubte tout ce qu'ilz vouldront; mais mon Cousin, il faul-droit user de diligence et faire en ung voiaige ce qu'ilz ont accoustumé de faire en quatre ou cincq, et si tard qu'il n'y a presque plus nul remède au mal qui naist et provient de leurs longeurs; à quoy je vous prie les exhorter et semondre, leur remectant devant les yeulx le préparatif du Roy d'Espaigne pour ceste année, croyant fermement que, s'il joinct ses forces ensemble, il ne sera plus temps de chercher le remède quy leur est maintenant aysé; à quoy j'apporteray de ma part toute la facilité qu'il me sera possible, selon les offres que je leur en ay sy souvent faictes, qu'il n'est plus nul besoing de le représenter davantaige. . . . .

1584. Février.

A Château Thiery, le 25me jour de febvrier 1584.

Vostre très-affectionné cousin,

FRANÇOYS.

A mon Cousin, Monsieur le Prince d'Oranges.

1584. Le 3 mars M. M. de la Mouillerie et d'Asseliers écrivent de Paris
Mars. au Prince d'Orange: »Son Altèze nous a ouvertement déclaré qu'il »a trouvé le Roy et tout son Conseil fort bien disposé pour faire la »guerre au Roy d'Espaigne; et que ne tiendra présentement à nous »qu'il ne s'embarcque, mesmes que tous ceux de sa Court, bien soixante »Chevaliers de l'Ordre du Roy l'ont promis, qu'en cas qu'il faict la »guerre à l'Espaignol, qu'ils l'accompaigneront en personne, telle»ment que son A. est retourné fort allègre et satisfaict à Chasteau »Thiery. Son Alt. nous disoit aussy que le Roy estoit fort bien d'ac»cord avec le Roy de Navarre et que tout le Royaulme estoit en paix, »excepté qu'il y avoit quelque malentendu encoire en Languedoc, »mais qu'il seroit bientost appaisé, et qu'il n'y avoit que craindre »quelque esmotion ou guerre civille en longtemps en France. Le »Mareschal de Biron nous a dict ouvertement qu'il estimoit que ne »retournerions au pays sans en rapporter des bonnes nouvelles et »qu'estions icy venuz fort à propos et en bon temps, pour la récon»ciliation qu'estoit suyvie entre le Roy et son Alt., laquelle tendoit »au bien de nostre pays; mais quasy tous nous disoient trouver rai»sonnable qu'on accorda quelques places, tant pour l'asseurance que »pour la retraicte des gens du Roy. Pourtant plaira à v. Exc. tenir »la bonne main vers les Srs Estatz, afin que sur ce soit promptement »résolu, ainsy comme pour la conservation de nostre pouvre patrie »sera trouvé requys. Car, si le Roy s'embarcque, comme l'apparence »est, se doibt espérer fermement, aydant Dieu, d'avoir une bonne fin »de si longue et pénible guerre, laquelle desja a tant d'années affligé »nostre pouvre patrie, et que serons de brief remis en une paix et »tranquillité désirée et durable. Nous avons dict par plusieurs fois à »son Alt. que ne doubtons que la demande de l'asseurance seroit »trouvée estrange par les Estatz, tant plus pour ce qu'elle n'avoit esté »demandée par avant ny au traicté de Bordeaux, ny de Dermonde: »mesmes que les villes qui luy pourroient estre par les Estatz accor»dées luy serviroient bien peu, s'il n'eust la bénévolence du peuple. »Car combien qu'on accorda l'Escluse, Dam et aultres là entour, quy »sembloient les plus apparentes, que icelles profiteroient bien peu et »qu'estans les gens de guerre là dedans contre la volunté du pays, »qu'on pourroit facilement les enserrer tant par mer que par terre,

»desorte qu'ilz seront constraintz de les abandonner ou mourir. Ce 1584.
»que son Alt. nous accorda, et contendoit[1] bien, mais disoit que Mars.
»c'estoit seulement pour donner quelque contentement au Roy et à
»son Conseil, et les asseurer tant plus de la volunté que les Srs Estatz
»ont de maintenir ce qu'ilz sont contens de luy promectre de bouche
»et par escript.»

† LETTRE MCXLIX.

Le Roi de Navarre à l'Électeur de Cologne. Il est très-disposé à lui prêter secours.

*** Dès le commencement le Roi de Navarre avoit senti l'importance des évènements de Cologne pour la cause des Réformés en général (p. 161). Peut-être aussi les informations du Sieur de Banos (T. V. p. LXXXI) étoient-elles plus explicites et complètes sur les espérances que sur les nombreux revers de Truchsess.

Monsieur mon Cousin, nous avons eu ung très-grand contentement d'avoir receu vostre lettre et entendu si particulièrement par le Sr de Banois, vostre Conseillier et Ambassadeur, présent porteur, la sainte résolution que Dieu vous a mis au coeur et en laquelle vous persévérez si constamment. Mais d'aultre costé nous compatissons avec vous, aux grands travaulx que vous soustenés contre les continuels assaults et effects des ennemis de Dieu et désirons que par Sa bonté et providence, Il bénisse vos fermes et chrestiennes résolutions et labeurs, ausquels nous serons tousjours prests de conjoindre nos moyens et conseils, avec telle promptitude et affection, que nous ayant le dict Sr de Banois remonstré que l'effort des ennemis communs et la nécessité de nos affaires estre telle, qu'elle ne pouvoyt permettre aulcung retardement ou dilation, ne mesmes attendre le temps de l'assemblée des Églises, convoc-

[1] *Probablement faut-il lire* entendoit.

1584. quée à Montauban, j'ay advisé de dépêcher, au premier
Mars. jour, le S[r] de Clervant à Paris, pour faire de moy-mesmes et sans aulcun aide des dictes Églises, recouvrer ce qu'il pourra promptement des deniers et ce que nous avons moien de fournir à présent, pour les faire tenir et délivrer à Franckfort, avec ceulx que les aultres Princes et Seigneurs Chrestiens et communaultés contribueront pour vostre défense et secours, et néanmoins nous ne laisserons cy après en la dicte assemblée d'apporter toute affection et diligence pour faire accomplir et satisfaire à ce qui est porté par les instructions, que le dict S[r] de Banoys nous a apportées de vostre part et laissées entre nos mains, n'ayans rien plus au coeur que vostre bien, seureté et conservation et que vous soyés diligement subvenu, pour pouvoir advancer et parachever ce que vous avez si sainctement commencé et constament résolu, ainsi que le dict S[r] de Banois vous tesmoignera plus particulièrement, sur lequel nous remettans nous ne vous ferons ceste plus longue, si ce n'est pour vous remercier de l'imaige (1) et souvenance que m'avez par luy envoyé et vous asseurer en tous bons et certains effects de mon amitié, qui seront en mon pouvoir, pour vous en servir par tout où j'auray moyen. Sur ce supplieray nostre Seigneur vouloir, Monsieur mon Cousin, bénir vos sainctes résolutions et maintenir vostre Ex[ce] en bonne et heureuse prospérité. De Pau, le 11[sième] jour de mars 1584.

Vostre très-affectionné cousin et
assuré amy à vous obëir,
HENRY.

A Monseigneur l'Électeur de Coloigne.

---

(1) *imaige:* probablement le portrait de l'Électeur.

Voici la *Responce aux Instructions apportées au Roy de Navarre et aux Églises de France par le Sr Théoph. de Banos.* 1584. Mars.

«Premièrement le dit Seigneur Roy a loué Dieu grandement de »la ferme et chrestienne résolution du dit Sr Électeur, à l'advancement et manutention de la vraye Religion et à la Réformation des »Églises de ses pays suivant la pure doctrine et discipline ecclésiastique, comme aussy il estime singulièrement la piété et magnanimité »du dict Sr Électeur, tant à sa dict résolution, que en la persévérance qu'il promest et asseure, laquelle le dict Sr Roy prie Dieu »luy voulloir continuer, recongnoissant que c'est un oeuvre de Dieu »très-marquable en ce temps et qui est de telle conséquence, qu'il »y a plusieurs siècles qu'il ne s'en est offert de pareil ne plus important à toute la Chrestienté pour l'advancement du règne de Dieu et »ruine du siège opposé à celluy de Jésus Christ.

»C'est pourquoy le dict Sr Roy, sur les premiers advis qu'il eust de la »saincte résolution du dict Sr Électeur, ne fit aulcun doubte que Satan, »l'Antéchrist et leurs suppostz, qui de tout temps n'ont peu souffrir »l'advancement du règne de Dieu, ne s'y opposassent incontinant et »feissent tous leurs effortz pour empescher et ruiner ce bastiment spirituel des Églises de Dieu ésdicts pays et provinces.

»Ce qui doibt esmouvoir de plus en plus tous les vrays membres de »Jésus Christ et de son Église à estre uniz et conjointz avec une sainte »intelligence et correspondance pour résister aux ennemis de Dieu, »à quoy le dit Sr Roy à commencé de monstrer le chemin et le préparer, tant par les lettres escriptes du Synode général tenu à Vitré en »Bretaigne au dict Sr Électeur, que par la légation du Sr de Ségur, »dépesché par le dit Sr Roy vers les Princes Chrestiens pour la réunion »des confessions et réconciliation des Églises.

»En ce sainct oeuvre le dict Seigneur Roy sera tousjours prest »d'apporter ses conseilz et moyens et de secourir et assister ceulx qui »en auront besoing de tout son pouvoir, et aultant que le temps et »ses facultez le pourront permettre, mais il prie le dit Sr Électeur »de considérer que, n'ayant receu la lettre de son Excellence sinon le »cinquiesme du présent mois de mars, il luy a esté impossible de satisfaire à ce qu'elle demandoit de luy pour le plus tard dedans le mois »de febvrier passé, et aussy peu faire tenir à son Excellence la somme

1584. Mars. »de trente mil escus, pour tout ce dit mois de mars; et néantmoings, »combien que aux guerres passées il ayt souffert grandes et notables »pertes en la ruine de ses maisons et en la non-jouissance de ses biens, »et supporté des fraix et despenses excessives, comme encores à pré»sent il luy en convient porter pour les affaires généraulx et le sous»tien des Églises de la France, à la protection desquelles il a esté appel»lé, et que l'incertitude du temps et des évènemens soit maintenant »très grande sur la reddition de villes de seureté et le péril presque »inévitable de la dissipation des dictes Églises menassées de ruine »prochaine, si est-ce que Sa Majesté, postposant toutes les susdites »considérations à la charité chrestienne et compatissant aux afflic»tions et saincts travaux de Son Excellence, a résolu, pour obvier aux »longueurs et difficultez qui pourront naistre attendant le temps de »l'assemblée des Églizes de France, convoquée à Montauban, de »faire recouvrer, de soy mesme et sans l'ayde d'icelles, la somme de »dix mil escus et à ceste effect dépescher exprès et en poste à Paris »le Sr de Clervant, Conseiller en son Conseil privé et Super-inten»dant de sa Maison, pour donner ordre au recouvrement d'icelle et »à la faire délivrer et fournir promptement à Frankforth, soubz l'obli»gation du dit Électeur, entre les mains de celuy dont on sera d'ac»cord en la dite ville, pour icelle estre employée pour le secours et »affaires de son Excellence pour l'advenir, avec les sommes que les »autres Princes et Srs voudront contribuer pour le même effect, »par ce que aultrement la dicte somme ne seroit suffisante pour la »deffence et conservation de son Excellence.

»Qui est tout ce que le dit Sr Roy a moyen de faire pour le présent, »luy estant impossible de toucher aulcunement au dépost qu'il a hors »la France, sans violer sa foy qu'il a promise aux Églyses d'icelle, de »ne l'employer pour quelconque occasion ailleurs, que pour leur pro»pre deffence et avec leur advis.

»Mais bien sa dite Majesté proposera en la dite assemblée convo»quée à Montauban, de secourir le dit Sr Électeur de gens et d'ar»gent, prendra son faict à cueur et y apportera toute l'affection qu'il »pourroit en son propre faict, de quoy il luy est auparavant impos»sible de donner à son Excellence aulcune certaine asseurance, sans »en avoir conféré et communiqué avec les dits Églises ou leurs

»députez, suyvant ce quil fut arresté en la dernière assemblée de »rien entreprendre aultrement. 1584. Mars.

»Espère néantmoings sa dite Majesté que, après la tenue de la dite »assemblée, pourveu que ceulx de la religion demeurent en paix et »que la France ne retumbe à malheur des guerres civilles, il se »trouvera bon nombre de Srs Gentilhommes, cappitaines et aultres »gens de guerre, qui de bonne volonté employeront leurs personnes »pour mener des forces à Son Excellence [et à Sa Ma^té de sa part][1], n'y »espargnera ce qui sera en son pouvoyr et particulièrement recher- »chera tous moyens pour faire agréer le dit secours au Roy, qui a »fait puis naguières deffenses très-expresses de faire levées de gens et »de les tirer et faire sortir hors son Royaulme, afin que, sy le dit S^r »Roy le peult obtenir, le dit secours puisse être plus grand et plus »fort; pour la conduite duquel il sera pourveu et ordonné de chef »et conducteurs par Sa Ma^té au contentement ou nomination de Son »Excellence, s'estant Manfredo Balban, par ses lettres excusé de »prendre l'estat de Colonnel que sa dite Excellence avoit délibéré »lui donner, ce que estime le dit Sr Roy avoir esté faict par le dit »Sr Balbani, parce qu'ayant peu hanté les bandes françoyses, il a »pensé qu'il n'y pourroit avoir la créance, l'obéyssance et respect, »tel que ceulx qui y ont esté nourris et y ont commandé et sont de »longtemps cognus des cappitaines et soldats, mais en tout ce que »on le pourroit honnorer le dit Sr Roy désire qu'il soit faict.

»Au reste le dit Seigneur Roy remercie le dit Sr Électeur des hon- »nestes offres et asseurances qu'il faict de s'employer luy et ses amys »réciproquement pour le dit Seigneur Roy et les dit Églises, quand »l'occasion et nécessité escherroit, à quoy un chacun doybt estre »disposé et préparé, pour estre un faict sy juste et estant la cause de »Dieu et non la nostre, en laquelle celluy qui apporte le plus, doibt »estre plus estimé et honoré et y faict plus de gaing et profit.

»Comme aussy pour la même raison le dict Seigneur Roy approu- »ve le conseil des collectes générailles des Églises de la Chrestienté »pour leur défense, seureté et conservation; en quoy il est le premier »qui a servi d'exemple et qui a porté son symbole et dépost, sans »lequel, pour n'y pouvoir toucher, il eust peu faire davantage pour

1. *Probablement Et sa M., de sa part.*

1584. »Son Excellence, et désire que on poursuive générallement que ce
Mars. »conseil soit mis à exécution avec promptitude et libéralité entre les »Églises de la Chrestienté. Utque ærarium illud per collectas annuas »constituatur et expendatur in Ecclesiarum usus necessarios et earum »presertim quas hostes Dei adorientur et prement: ita tamen ut col»lectarum administrationi et distributioni rite provideatur. Cæterum »Rex ipse conventu Ecclesiarum Gallicarum Montalbani habito quid »eâ de re ipsis consultum visum fuerit, ud ad Illustrissimum Elec»torem cæterosque pios principes et Ecclesias Christianas scribant aut »per idoneum hominem referant, curabit.

»Faict en la ville et chasteau de Pau, le unzième jour de mars l'an »mil cinq ceus quatre vingtz et quatre.»

HENRY.

* LETTRE MCL.

Le Prince d'Orange au Comte Jean de Nassau. Pertes en Flandre; le Comte Guillaume-Louis est nommé Stadhouder de la Frise.

*** Vers la fin de déc. le Comte Guillaume Louis avoit été nommé en Frise, à l'unanimité des suffrages, Lieutenant-Gouverneur pour le Prince d'Orange, en remplacement du Seigneur de Rumen.

La négociation de Gand et de Bruges avec le Prince de Parme étoit en train. «Die van Gent passeerden den 5ⁿ Maert acte dat men »soude met Parma van vrede handelen, tot welken einde sy hare Gede»puteerde tot Doornik by den Prince hebben gesonden:» *Bor*, II. 409. Il s'agissoit, disoit-on d'abord, de s'entendre avec les *Mécontents* (T. VI. p. 463), pour le maintien de la Religion Évangélique et des Privilèges: il étoit clair toutefois que les habitans du Hainaut et de l'Artois ne pouvoient accorder des conditions contre le gré du Roi d'Espagne. C'est pourquoi la Régence d'Anvers écrivoit à ceux de Gand: «de »Malcontenten hebben onder hen geen hooft noch lichaem van ge»meente, waermede UE. soude konnen verhandelen; sy syn in alles »en gehelyk den Spangiaerden en den Italianen onderworpen . . . »daerom degene die UE. wys maken dat sy niet met den Spangiaer-

»den, maer met den Nederlanders handelen, soeken U openlyk te 1584.
»bedriegen:» *l. l.* 417. Mars.

Unser freundtlich dienst und was wir mehr liebs und guts vermögen jederzeit zuvor, wolgeborner, freundtlicher lieber Bruder. Wir hatten E. L. lestmal geschrieben, inmaszen wir den bottenn den wir alhie aufgehalten, auffs ehist mit weiterem bericht, wegenn der fünffthausent gulden, abfertigen wolten. Welchs doch biszdahero, wegen allerley mitlerwege vorgefallener ungelegenheidt und verhinderung, nicht hadt beschehen mögen. Wir seindt aber dero zuversicht in kurtzem die mittell zu erreichen, damit wir inen alszbaldt mögen abfertigen.

Und damit E. L. mitlerweil dieser landen gelegenheidt ein wenig underrichtet mögen sein, haben wir nicht umbgehen mögen E. L. hiemit zu wiszen zu thun, das man nuhn mehr im werck anfanget zu spüren, was samen man alhie ahn etlichen orten gegen diesen Mertz bereitet und zum theil gesehet hadt: dan die sachen in Flanderen dermaszen geschaffen und so weidt gebracht, das man sich täglichs zu beförchten die gantze Graveschafft würde sich dem feindt übergeben; dazu dan die predicanten selbst sich gebrauchen laszen und zu underhendlern geschicket sein worden. Warab leider anders nichts zu gewarten, dan das sie erstlich vor sich selbst und darnach vor uns alle die stropf bereiten werden. Ob das nuhn ausz guten Christlichen eyffer erspriesze und der wahren Evangelischen lehre gemesz sey, wollenn wir E. L. hiemit zu bedencken heimgestelt haben.

Das der Wolgeborne unser freundtlicher lieber Vetter, Wilhelm Ludwig, Grave zu Nassauw, E. L. sohn, sich auf derselbigen anmahnen und begeren nicht hinauff

1584. begeben hadt, ist ausz denenn ursachen verblieben, das
Mars. s. L., mit unsrem rhat und gutdüncken, das Stadthalterambt in Frieslandt angenommen und nuhn mehr dahin gezogen umb die possession zu nemen. Dieweil dann dasselbige zu erhaltung und mehrung unseres stammes, auch s. L. zu desto mehrem rhum, ehr und nutzen gereichet, wollen wir verhoffen E. L. werden sich deszelbigen nicht beschweren, auch s. L. derwegen in kheinen anderen verdacht halten. Was das fendlin knecht anlanget, hatten wir mit den Stenden dieser landen albereidt so weidt gehandlet, das sie verwilliget hatten daszelbige E. L. zuzuschicken und auff iren eigenen costen zu underhalten; dieweil es aber E. L. unnötig gefunden haben, seindt sie wol zufrieden daszelbige zurück zu halten, doch mit dero freundtlichen erbietung, da E. L. deszen in zufallenden gelegenheiten hernachmals noch vonnöten haben wurden, das sie es E. L., auff dero begeren, williglich wollen volgen laszen.

Und dieweil wir vermeindt, gelibts Godt, mit dem bottenn den wir, obangeregten ürsachen halb, noch alhie auffhalten, E. L. ob allem weitteren und eigentlichern bericht zuschicken, wollen wir E. L. hiemit, dero wir angenehme bruderliche dienst und willen zuerzeigen jederzeit geneigt sein, dem Almechtigen, zu erhaltung langwiriger gesundheit und allem glücklichen zustande, befhellen. *Datum* Delff, ahm 13ten *Martij* 1584.

E. L. dienstwilliger bruder[1],

WILHELM PRINTZ ZU URANIEN.

Dem Wolgebornen unsrem freundlicher lieben Brudern, Hern Johan, Graven zu Nassauw Catzenelnbogen, Vianden, Dietz, Hern zu Beilstein.

[1] d. br. *Autographe.*

LETTRE MCLI.

Ev. van Reidt au Comte Jean de Nassau. Sur les dispositions du Prince d'Orange. 1584. Mars.

Wolgeborner Graff, gnediger Herr. E. G. hab ich in meinem letzten schreiben underthenige zusag gethan dasz ich allen bericht von denen sachen so E. G. in meinem anwesen zu Dillenberg bei meinem gnedigen Fürsten und Hern dem Hern Printzen anzubringen mir gnediglich uferlegt, durch E. G. sohn Graff Wilhelm Ludwigen deroselben wollte zukommen laszen, in ansehung dasz angeregte sachen vill schriftlichen berichts über feldt nicht leiden khöndten und ich nit anders vermuete dan jetzwolgedachter E. G. sohn würde uf deroselben erförderen also baldt hinauszgefolgt sein. Dieweil ich aber jetzo bei s. G. uf dero begeren kommen bin, und gesehen dasz mitlerweill seiner G. mit groszen ehren, rhuem und vortheill irer selbst und des Hauses Nassau, ein solch werck zu handen gefallenn, so derselben ein (erhafte) verhinderung (1) an dem vorgehabten hinauszreisen geben thuet, so hab ich nicht underlaszen sollen E. G. bei disem gelegenen botten sovil von den sachen zu schreiben, als dieselbe einichsins erdulden können, unangesehen dasz ich gleichwohl kheine verbindliche und schlieszliche *resolutiones*, so die sachen irer natur und wichtigkheit nach in solcher eill nicht geben wollen, sondern allein daszjenig schreiben khan wasz mit irer f. G. oder dero vertraweten dienern ich *discurrendo* davon geredt.

Sovil dan die sachen belangt, dieweil ich von Dillen-

(1) *verhinderung*: p. 328.

1584. bergausz, von wegen gefährlicheit des wegs, weder schrift-
Mars. liche instruction noch einige verzeichnusz mitnehmen dörfen, sindt esz, nach meinem behallt, fast diese gewesen:

1°. dasz iro f. G. ich berichten sollte worauf dasz Cölnische werck und die domals fürgenomene und wircklich angefangene Herzog Hansz Casimirs expedition beruhen theten und was darausz zu verhoffenn.

2°. dasz E. G. trewer rhatt und wolmeinung were dasz die Evangelische Stende uf den Mühlhausischer tag durch einige Gesandten der Niderlande besucht werden möchtenn.

3°. dasz zu vorbawung der verhoften alliance und correspondentz im Reich, ein järlich pensiongellt an ettliche fürnehme leut nützlich anzuwenden were.

4°. dasz mittell vorgeschlagen werden möchten damit ein bestendig gutt vertrawen zwischen zwei bewuste hohe heubter ufgericht und der zwischen denselben besorglich noch schwebenden ungleich-verstandt weggeräumet würde.

5°. dasz auch iren f. G. ich anzeigen sollte E. G. bedencken in der französischen sachen.

6°. und von E. G. privatsachen wasz dieselbe für ein nähere bündtnusz mit den benachbarten Graffen und Hern vorhanden und von der underthänen bewehrung.....

Von dem ersten puncten, hab iren f. G. ich allen bericht und wasz E. f. G. mir gnediglich vertrawet, in underthenigheitt vermeldett, und befunden dasz ire f. G. fast ebenmeszigen bericht, auch von anderen, insonderheit von einem Gentischen *Ministro* (1) welcher khurtz zuvor in desz Churfürsten leger gewesen wasz, entfangen und

(1) *Ministro*, J. Haren.

schlechte hofnung hatte dasz etwasz fruchtbarlichs mit 1584.
der expedition solte auszgericht werdenn, wie numehr Mars.
leider das ende bezeuget hatt.

Von dem zweiten, haben ire f. G. *in effectu* geantwort dasz sie die legation rhaten wollten und bei den General-Staten treiben, wüsten aber wenig frucht oder vortheills darausz zu verhoffen, sintemall die Teutsche Fürsten noch selbst nit einhellig resolviert, auch die fürnemste sich nimmer declarieren würden, und dasz derhalben die bestendigste und mechtigste hülf für die Niederlanden von dem Khönig in Franckreich und seinem brueder herkommen mueste.

Zum dritten, vor den pensionen weren geringe mitteln darzu bei disen provincien, welche teglichs mehr geschmelert und in gröszere unvermogenheit gesetzt werden.

Von den 4ten und 5ten puncten hab ich mit ire f. G. selbst zu reden keine fuegliche gelegenheit gehatt, auch die sachen meiner qualitet und verstandt ettwas zu hoch und schwer geacht, aber mit einem fürnehmen vertrawten diener hab ich davon communiciert, welcher, soviel den fünften belangt (dan von dem vierten ist irer f. G. gemuett aller wellt offenbar und mainteniert dieselbe noch heutigs tags dasz, nechst Gott, khein menschlich noch zeittlich mittell zu erhaltung diser lande für handen dan die reconciliation mit Franckreich), mir vertrewlich und *in confessione* bekant dasz nicht one esz weren die sachen zwischen den bewusten hohen heubtern nit allerdings so richtig, als wol zu wünschen, ja truege auch die vorsorg *ne essent qui foverent istas simultates*.

Zum 6ten, die verbeszerung und sterckung der Gravenbündtnusz, beneben der vorhabenden bewehrung und

1584. musterung, lieszn ire f. G. sich wolgefallen. Belangend
Mars. aber die erlegung der 5000 gl., entschuldigt sich dieselbe hochlich dasz nit am gutten willen, sondern am vermögen der mangel gewesen, sintemal ire f. G. disz jar in die xxx^{m} Gl. järlich renten weren abgangen, doch wollten ire f. G. gegen die nechste mesz alles thuen wasz derselben menschlich und möglich, daruf ich den *Secretarium* Bruninck im scheiden gebetten er wollte der sachen zum trewlichsten ingedenck sein, mit weitleuffiger anzeig E. G. und dero hauses beschwerlichen gelegenheit, und hatt mir gedachter Bruninck geantwort das ime solches alles überflüszig bewust, er auch biszdaher sein bestes gethan und nochmalls thun wollte, damit E. G., wie billich, nit verlaszen werdenn . . . .

Von newen zeittungen wirdt E. G. sohn, so stracks von dem H^{n} Printzen und General-Staten widerkhomt, den besten bericht zu schreiben wiszen; dan soviel dasz Fürstenthum Gelldern belangt, wirdt daszelb numehr gar [verherget[1]]; und dieweil sich der krieg einmal uf uns begint zu wenden, ist zu besorgen dasz die beschwerungen so bei E. G. zeitten vorgelauffen, gegen dasz jetzige und khünftige elend nur für khinderspill geacht sullen werdenn; und ist die hofnung einiges beszern wesens desto kleiner, dieweil wir unsere allte *mores*, confusion und uneinicheit noch nit ablegen können. Gott wolle verleihen wasz uns selig ist und zum wenigsten seine Kirchen erhallten. . . . . *Datum* Campen, 13^{a} *Martij* 1584 *stylo vet.*

E. G. undertheniger unnd wolbekhanter diener.

Dem Wolgeb. Hern H^{n} Johan
Graven tho Nassaw . . . . ,
meinem gnedigen Hern.

1 verheeret (?)

LETTRE MCLII.

Le Comte Guillaume Louis à son père le Comte Jean de Nassau. Il lui est impossible de se rendre à Dillenbourg. 1584. Mars.

Wolgeborner freundtlicher lieber Herr Vatter. Es zweyffelt mir nicht E. L. werdenn nhun vorlängst mein schreiben mitt dem Cölnischen botten empfangen haben, undt hab nicht underlaszen, wegen solcher erheblichen ursachen wie E. L. in Ihrem schreiben vermelden, bey dem Herrnn Printzen undt den Statten ahm heftigsten für ein kurtze zeitt erlaubnusz zu haben ahn zu halten. Dieweil ich aber, durch hefftiges begeren deren von Friszlant undt uff ihr f. g. advis (1) undt guttdüncken, die Gouverneurschaft von Frieszlandt hab ahnnemen müssen und ich, gelibt's Gott, morgen des orths notwendig verreysen musz, als hab ich uf dismhal kein erlaubnusz bekhomen khönnen; soll aber mich bevleisen uf das ehist, als es müglich undt es die zeitt leiden mag, bey E. L. mich einzustellen umb E. L. väterlichen willen undt bevhelch nachzukhommen, versehe mich gentzlichen E. L. werden mich für dismhal für entschuldigett halten, wie ich E. L. gleichfals gantz dinstlichen bitt E. L. wollen mir's für keinen ungehorsam ahnmessen oder aber übell ufnehmen, dasz ich nicht, alehr ich mich in solche last steckete, zuvor E. L. bevhelch undt guttdüncken vernohmen hab, dan es die zeitt nicht hett leiden khönnen; zu dem hoff ich nicht dasz es mein schaden sein wirdt undt bitt Gott dasz es möge zu Gottes ehr und diesser landen dinst gereichen, undt anderer ursachen halben mehr die E. L., als ein verstendiger,

---

(1) *advis:* p. 320.

1584. wohl ermessen khan undt die zeitt nicht finde E. L. hir-
Mars. mitt lange ufzuhalten, undt wirdt mich E. L. jederzeitt finden, als Ihren underthenigen gehorsamen sohn. — Ich hab auch mit betrübtem hertzen den leidigen verlusz der stadt Bonn, wie das künftige böse dasz hierdurch zu besorgen undt insonderheitt unsen armen leuthen, wo man nicht remediret, verstanden, undt erkhenne mich schuldig, so viel als in mir ist, allen müglichen vleis vor zu wenden, domitt diesem soviel müglichen vorkhomen möchte werden, wie ich dan bey den Statten umb erklerung hab ahngehalten, ob es die noch ervörderte, dasz man E. L. mitt ettlichem ahnzahl kriegsvolck zu hülff khomen möge undt befind's dasz sie E. L. sehr zugethan seindt undt sich erbotten zu allem waz müglichen sein wirdt zu thuen; dieweil ich aber sehe dasz diese sachen offte verendern, als solte ich E. L. nicht rahten, dasz sich E. L. gentzlichen daruff verlassen, dan wiewhol E. L. ahn ihrem guten willen undt affection, wie auch ahn meinem vleisigen sollicitiren, odder sunsten waz ich dorhin zu thun schuldig bin, so viel desto mehr, weil mich's selbst mitt ahngehet, gantz und gar nicht zweyffelen darff, jedoch ich nicht gewiss sein khan wie sich der krig, wiewhol ich zum besten hoff, mög ahnlassen, dan ich sehe dasz sie sich bisweylen selbst nicht helffen khönnen, doch mögen E. L. versichert sein, dasz ich darin nicht schlaffen wil, sondern in allem fall das beste, als müglichen, thun will. Bitt E. L. wolle dasz anders nicht verstehn, alsdan dasz ich's gern guth mitt uns allen sehe undt domitt E. L. möchte der sachen rechte vorkhommen. So viel das fenlein knecht ahngehet, hab ich's bey i. f. G. als auch den Statten erhalten, als das man alsobalt E. L. mitt einem fenlein, so uf der Hollenti-

sche repertition stehet, versehen soll, undt, so viel ihre 1584.
bezhalung ahngehet, solten sie wächselbrieff uff Cöllen Mars.
odder Franckfortt mittgenohmen haben, dasz ich gehoffet hette E. L. soltt mitt gedienet sein gewesen; nachdem mir aber E. L. mit diesem botten geschriben, als dasz Sie's für diese zeitt nicht bedürfen, hab ich mit i. f. G. den abscheid genohmen, wan es E. L. begeren würde, dasz es E. L. solte zugeschicket werden, welchs mir E. L. mög wissen lassen.

Was die verehrung der gemeinen Graffen ahntrifft, hab ich mitt dem Printzen darvon geredet, dieweil man aber itzunder in werbung stehet umb ein veldt-lager ufzurichten, befürchtet sich i. G. solchs für dismhal nicht müglichem zu erhalten, hab uf dismhall sunderlich nichts derwegen ausrichten khönnen. Ich [hette] auch gerne gesehen dasz der schulteisz von Gorckum sich also balt nach E. L. verfüget hette, wie ich ihm dan ein gutte verehrung undt seine zehrung frey zu haben, ahngebotten, ehr hett sich solchs wegen gefhar des weges beschweret undt begeret von den Staten, wo fern ehr gefangen würde, versicherheitt haben ihn wider zu lösen, welch's ich ihnen nicht hab ahnmutten dürffen; E. L. mögen mich weiter Ihre meinung wissen lassen.

Ich schicke E. L. einen brieff der ahn Gorgen schreiber geschrieben; ich hab denselbigen hieher uff den hausz Well gesehen, do sich dasselbige übergab, ist nach der handt des von Thonaw leuttenampt gewesen, ein grosser meutmacher undt snarcher. Sein nahm ist Gorg [S[t]] Eber; erh hatt dem *collegio* zu Mentz ihre guldenen scepter gestollen, welche sie zu tragen pflegen. Ehr hett woll für ein jhar odder ettlichen Graff Wolffen von Isenburgk

1584. für ein einspenniger gedinet, doch unbescheuter weis,
Mars. dan ehr sunsten einer vom adell ist.

Was die gelegenheitt dieser Landen ahngehet, haben die von Flanderen mitt den Malcontenten ahnfangen zu parlementiren undt lassen sich insonderheitt darzu gebrauchen *Dathenus* undt *Bollius*, minister. Ob's was guths odder was bösses wirdt vortbringen, soll die zeitt [uns] lehren. Ich schicke E. L. himitt ettliche püncten die mir zugeschicket seindt. Weis E. L. sunsten sunderlichs nichts zu schreiben, dan das wieder einer (1) der ein Clevischer man geboren und darzu im *Consistorio* ist und für wenig monathe mit dem Herrnn Printzem zum abentmahl gangen, gefunden ist worden, als dasz ehr, erstlich, die statt Vlissingen hatt wollen lieffern, undt zum 2° i. G. umbringen; es hatt's aber einer, welchem ehr's verdrawet hatt, ausgebracht undt hatt bekent, als dasz ehr hett wollen den keller im wahthaus[1] zu Vlyssingen hueren, dan dieweil i. G. darin gelogiret, meint ehr das gantze haus mitt pulffer zu sprengen; zum anderen hett ehr wollen ein zimmermanshaus, recht gegen der Kirchen über, hueren, und durch dasselbige haus unter den stuel da der Printz sitzet, miniren, ob ihm das eine felet, doch das ander nicht failliren soll. Zum dritten, hatt ehr ein haus zu Middelborg auch gehüret, recht der Kirchen über, undt aldar mit 250 callibers inzulegen vermeinet undt dieselbige, wan i. G. in die Kirchen gehen wurde, mitt einem lauffenden fewer ahnzustecken, doch Gott der Almechtige hatt solches alles verhindert undt disem schelmen die handt gehalten, dan ehr

(1) *einer.* «Hans Hansz. een ryk koopman:» *Bor*, II. 423.

[1] wachthaus.

zu solchem werck wohl besser gelegentheit hatt, dan man sich nicht bösses zu ihm versahe, dan alles gutes, wie auch derenthalben alle meines Herren töchter bey ihm gefuriret wharen. Wil himitt E. L. tzets[1] dem Allmechtigen bevhelen. Dem 13 *Martij*. 1584. Mars.

E. L. undertheniger gehorsamer sohn,
WILHELM LUDWIG GRAFF ZU NASSAW.

---

* LETTRE MCLIII.

Le Prince d'Orange au Comte Jean de Nassau. Apologie de ses relations avec la France.

*** Un député aux États-Généraux de la ville d'Arnhem, se trouvant à Delft, écrit le 29 mars à ses commettants qui étoient fort contraires à la réconciliation avec Anjou : «myn Heeren willen sich »in deese saecke wel bedencken, ende can nyet speuren dat alhier »by vuele eenich ander middel tot bewaering van onse Religie ende »Privilegien van den Lande goetgevonden wordt dan die Alliantie »ende hulp van Vranckryck, ende heeft syn Exc. sulcx, toe meer»malen, in myn tegenwoordicheyt, *op syn salicheyt*, verclaert.» *Bijv. op Wag.* VII. 112.

Monsieur mon frère. J'ay différé quelque temps à vous envoier la responce de vos premières, qui estoit toutesfois preste, et de renvoier vostre messager, par ce que je vouloi premièrement estre asseuré de ce que je vous pourroi faire tenir à ceste prochaine foire de Francfort, estant asseuré maintenant par mes gens qu'ils y feront tenir cincq mil florins. Vous verrez, par ma dicte responce, ce que je pense sur ce que vous m'avez escrit par vos précédentes des affaires d'Allemaingne, dont nous nous sommes ressentis, et ne voy pas jusques à ores qu'il y ait grand amen-

[1] steeds.

1584. dement en nos affaires, sinon que j'espère que le quartier
Mars. d'Utrecht et de Gueldre sera un peu mieux asseuré qu'il n'estoit, mais quant à la Flandre, je n'y voy pas grand espoir, car la ville d'Ypre, assiégée y a environ sept mois, est tellement serrée, qu'il n'y a grand moien de la secourir. Les ennemis ont si peu de résistence en tout le païs de Flandre, pour le mauvais ordre que les membres ont mis à leurs affaires, suivant les conseils particuliers qu'aulcuns venants par cy-devant d'Allemaigne, leur ont mis à la teste, que l'ennemi, avec cent ou deux cents hommes seulement, faict des forts où bon luy semble, et mesmes est venu (avecq quelque peu de forces dadventaige toutesfois) jusques à la portée du canon de la ville d'Anvers. Oultre cela nous appercevons une nouvelle grosse armée nous venir sur les bras, conduicte par gens de grande qualité, entre aultres du frère du duc de Florence, laquelle estant joincte avecq celle qu'ils ont à présent en ce païs, vous pouvés, Monsieur mon frère, bien juger ce qui en peult advenir, attendu les forces que nous pouvons avoir par deçà réduites à si peu par le mauvais conseil d'aulcuns, ainsi que je vous ay plus particulièrement déduict par mes précédentes; car quand toutes les faultes qui sont entre les Estats, seroient bien réparées, si est-ce que jamais il ne sera possible de trouver des forces pour fournir nos places de garnisons nécessaires, qui me faict craindre qu'après tant de pertes de belles Églises, qui estoient en Flandre, (perdues seulement par la faulte de ceuls qui ont rejetté mon conseil, par lequel ils pouvoient aisément éviter ce mal) que nous ne facions encores autres pertes notables, restants encores trop de villes qui veuillent suivre leur conseil particulier, et quant à celles qui se

laissent conseiller, ores que j'espère y donner le meilleur 1584.
ordre que faire se pourra, toutesfois je ne puis, avecq si Mars.
peu de moiens, empescher que l'ennemi avecq le temps n'emporte quelques places, comme il advient ordinairement à ceuls qui se résolvent simplement sur la défensive. Nous avons dadventaige ce mal, qui ne sera osté de long temps, assavoir, ce que je vous ay escript par cydevant de l'espérance qu'on leur avoit donnée du grand secours d'Allemaigne, et combien qu'il y ait quelque différence entre ce qui est en l'obéissance de monsieur l'Électeur et l'estat de ces païs, ce néantmoins, non seulement pour l'union de religion, mais aussy pour la conjoinction de nos affaires, nous ne pouvons que sentir en nostre particulier un dommage infini, par la perte de la ville de Bonne et la crainte que nous avons que ses affaires n'aillent en empirant, puisque du costé des princes d'Allemaigne, non seullement il n'y a apparence de secours, mais aussi on entend icy que les premiers et principauls princes blasment ouvertement son entreprise. Si en telles extrêmités je recevoi quelque bon conseil, ce seroit bien ce que mon coeur désireroit, mais je voy que chascun sçait bien reprendre le conseil d'aultrui, mais nul ne m'en donne de meilleur. On me dict que je me doy deffier du parti de France. Les dangers qu'il y a de ce costé ne me sont incogneus, ains peult estre mieux cogneues qu'à ceuls qui en parlent, et me touchent de plus près qu'à nul aultre: à qui doncq veult-on que je me fie? Les princes d'Allemaigne ont esté si souvent sollicitez, et nous n'en avons receu aulcun secours, ny apparence, non pas en parolles seullement, et quand nous le recevrions, nous sentirions peult estre ce secours grief, pour raison de la diversité de la confession:

1584. mais voiants et cognoissants que devant leurs yeux ils
Mars. laissent fouler à deux pieds par les papistes leur propre frère, qui soustient une si juste cause à leur porte, voire dedans leurs entrailles, je ne pense pas debvoir estre estimé de si peu de jugement qu'on me puisse mener jusques dedans la fosse par parolles, comme on a faict le paouvre peuple de Flandre, lequel, se fondant sur tels discours, se trouve maintenant soubs la cruelle patte de l'Espaignol, bien loing des promesses qu'on leur faisoit et des asseurances que leurs propres Théologiens leur donnoient. Et pourtant je désireroi, qu'en reprenant un conseil, on en donna un meilleur; ce que je ne voy point jusques à présent; car, quant à ce discours que vous m'avez envoié, vous entendrez, Monsieur mon frère, par la responce que je fay et un aultre que j'ay envoié à la Royne d'Angleterre, que je vous envoie, qu'il n'a aulcun fondement asseuré, ains, si je le vouloy croire, que ce seroit vraiement abandonner Dieu, ma conscience, mon honneur, ma vie, mes biens, et le reste des gens de bien qui s'attendent à moy; voire, je feray un acte très-pernicieux à touts ceuls de la Religion, en quelque pays qu'ils soient, desquels, ores que je ne reçoive telle assistence qu'il se debvroit faire, toutesfois je les servirai, Dieu ainsi m'aidant, le reste de ma vie. Que si ils trouvent mes conseils mauvais, ils le doibvent imputer à eux mesmes, qui me contraignent cercher moien où je puis, d'aultant qu'il n'y a pas apparence d'en recepvoir de leur part et qu'en m'abandonnant et Monsieur l'Électeur, ils n'abandonnent pas des hommes, mais la cause de Dieu. Car quelle différence y a-t-il entre celuy qui occist, ou celluy qui ne empesche pas le meurtre, quand il le peult faire.

Et pourtant, quand il y auroit quelque faulte en mes conseils, ce que je ne confesse pas, si est-ce que leur faulte seroit sans comparaison plus grande que la mienne; pourtant debvroient, devant entreprendre de me reprendre, regarder à la poultre qui est en leur oeil et non point au festu qui est en celluy d'aultrui; car, si je pren un conseil périlleux, la nécessité m'y contraint, eulx prennent un conseil fondé sur avarice, bassesse de couraige et qui n'est guères eslongné de trahison de la vraie religion, qui me faict plus esbahir des Theologiens de par delà, lesquels, comme vous m'escrivez, trouvent si mauvais ce qu'ils pensent que je fai, car encores ne sçavent-ils mes conseils, sinon par bruicts populaires; car, s'ils sont si grands zélateurs, pourquoi se donnent-ils tant de peine de ce qui se faict loing d'eulx, et ce pendant ils voient la religion abandonnée, et encores ils réputent gens de bien ceuls qui sont si froids et condamnent les autres. Ce n'est pas cependant que je veuille excuser mes faultes sur celles d'autrui; mais jusques à présent j'ay bien ouy des calomnies et des fauls rapports, mais de raisons solides je n'en ay point entendu: premièrement jusques ores, je n'ay point mis en délibération la réconciliation, au moins depuis le traicté de Dendremonde, mais les bonnes villes et les provinces entières disent ouvertement qu'il fault avoir secours de France ou appoincter de bonne heure avecq l'Espaignol, cependant qu'il y a encores quelque moien, sans attendre d'endurer leur joug du tout, selon la loy qu'il leur plaira nous donner, et disent rondement, si leur peuple estoit seurement adverti que toute négociation avecq la France seroit rompu, que le lendemain ils traicteroient avecq l'Espaignol. Les Etats-générauls là des-

1584. Mars.

1584. sus délibérent ce quil leur plaist. S'ils me demandent si
Mars. je voy secours d'ailleurs, je ne les puis tromper; je di que non : s'ils me demandent si je suis asseuré de celui de France, je di que non aussi : là dessus, si résolvent de le tenter, tant pour n'avoir la France ennemie, que pour tenir le Roy d'Espaigne en peine, que peult estre (si Dieu touche le cueur au Roy) ils pourroient sentir semblable assistence que si grands princes d'Allemaigne ont trouvé au Roy son père; si doncques ils prennent une telle résolution, je confesse que je ne veuil point aller au contraire. Vos Théologiens et plusieurs aultres disent que c'est contre la parolle de Dieu. Premièrement vous scavez, Monsieur mon frère, que touts ceuls de ce païs ne sont pas de la religion Réformée, vous le sçavés bien et en cognoissez le nombre; pourtant toutes ces raisons ne peuvent servir de rien à telles gens, et ne servent aussi grandement à la plus grande partie de ceuls de la religion, car le plus grand nombre est infirme, comme on a tousjours veu qu'en nécessité et affliction le nombre a esté le plus petit, et de fresche mémoire nous l'avons veu en Flandre, car l'Eglise de Nieuport n'estoit moindre que de trois mil personnes, quinze jours devant leur rendition, il n'y en avoit point qui fissent sonner plus hault les mesmes propos que vos Théologiens font, et leurs ministres n'en faisoient guères moins. Dès le premier jour qu'ils virent le trompette de l'ennemy les sommer, il ne s'en trouva que trois seuls résolus en toute la ville et, nonobstant qu'ils eussent raisonnable garnison, toutesfois ils contraignirent les gens de guerre de sortir, et se rendirent honteusement, jusques à abandonner leurs ministres en proie, ne les comprenants en leur capitulation et eussent esté les paouvres gens mis

à mort, sans qu'aucuns de mes anciens serviteurs eussent trouvé moien, au danger de leur vie et de leurs soldats, les desguiser et les faire passer entre leurs soldats. A telles gens doncq aussy ne peult pas beaucoup servir telle remonstrance, s'ils ne voient secours devant leurs yeulx ou espérance, et quant au reste, qui est bien le plus petit nombre, entre lesquels j'espère par la grâce de Dieu estre, on ne leur a encores prouvé ceste question, mais, comme si c'estoit une chose confessée qu'il n'est licite de traicter avecq ceuls qui ne sont entièrement de nostre religion, ils s'emploient à crier contre le Duc d'Anjou, dequoy il n'est point de besoing, car s'ils peuvent prouver leur dire, à sçavoir qu'il n'est licite de traicter aucune alliance avecq ceuls qui ne sont de nostre religion, en quelque cas que ce soit, *item* qu'en cas de nécessité, il ne soit licite nullement se submettre à un prince qui n'est pas de nostre religion, quand par nous est pourveu à la seureté de nostre religion, quand dis-je ils auront prouvé ces deux poincts, il n'y aura pas grande dispute pour le Duc d'Anjou; mais jusques à présent on prend pour confessé ce que je révocque en doubte et plusieurs aultres. Car quant aux passages que vous m'avez faict laisser par vostre secrétaire, je les ay examinés et je trouve que sont touts commandemens particuliers, qui ne doivent estre estendus plus loing que la circonstance des lieux et des personnes desquels il est parlé. Aultrement, si on les veult estendre par tout, il fauldroit tuer touts les papistes, jusques aux petits enfans, et seroient à condamner Abraham, Isaäc, Jacob, qui ont eu alliance avecq princes infidèles, pareillement David, Salomon, Josaphat et plusieurs autres, seroit à condemner Jérémie, qui commande qu'on s'assubjettisse

1584. Mars.

1584. à un infidelle, et si on respond qu'il avoit commendement
Mars. de Dieu, je respon qu'il n'est doncq pas vrai que jamais on ne le puisse faire, puisqu'il y a exception; car à la défense d'idolâtrer, d'adultérer et semblables, on n'y trouvera jamais d'exception; et je dis plus, quand par le jugement des Estats-générauls, non point assemblés une fois, mais plusieurs, non point à la volée, mais par longues délibérations, après avoir cerché par tout ailleurs, après estre abandonné de tout le monde et mesmes de ceuls de la religion n'avoir aultre secours d'eux que des accusations, quand dis je par une telle assemblée seroit jugée une nécessité, j'estimeroi ce jugement, puisque aujourd-hui les prophéties sont cessées, n'estre aultre chose qu'une déclaration de la volonté de Dieu. Mais aussy j'enten' que toute l'église, voiant les victoires d'Alexandre, s'est submise à icellui, sans que jamais personne aist repris l'Église, et depuis à Pompée le grand, et ce sans répréhension. De nostre temps les princes d'Allemaigne ont traicté alliance avecq le roy de France, la royne d'Angleterre, le roy d'Escosse; les Cantons des Suysses en ont faict aultant et avec [luy] mesmes depuis deux ans ceuls de Genesve. Les Polonois ont choisi un roy papiste, les Électeurs un Empereur, l'Empire, composé des uns et des aultres, a alliance en son corps; je ne voy point que les Théologiens escrivent contre ceuls là. Pourquoy est ce qu'ils s'addressent à moy et non aux aultres? Si c'est par leur propre mouvement, je désire en eux équité; s'ils sont poulsés par aultrui, je désire intégrité. Et encores vous m'escrivez qu'il y en a de si présumtueux que de toucher ma conscience et mon honneur, ce que je trouveroi fort estrange, si je ne cognoissoi de longue main

l'ingratitude qui est aux hommes et le désir effrené de mal parler. Car qui est l'homme du monde si hardi, que d'oser toucher à la conscience d'aultrui? Et quand à mon honneur, puisqu'il fault que je le défende, il me sera plus licite, parlant à mon frère, de parler plus hardiment, que si je parloi à un estranger de nostre maison. Y-a-il quelcun qui se puisse glorifier (la gloire toutesfois en soit à Dieu) d'avoir plus travaillé, plus souffert, plus perdu que moy, pour planter, advancer, maintenir les Églises, que je n'ay faict? S'il y en a de perdues, que Dieu m'avoit faict la grâce de conserver un temps, ont-elles pas esté perdues pour avoir suivi ce conseil, qui est trouvé si bon par mes accusateurs, et au contraire me poeult on monstrer une seule ville perdue de celles qui m'ont obéis? mais aussitost que l'ennemi a senti que mon conseil estoit creu, a-il pas cerché son proufit ailleurs? Aiant par la grâce de Dieu advancé jusques là, je ne sçay pas qui peult avoir en ce monde ceste puissance de toucher à ma conscience, laquelle, s'il plaist à Dieu, se défendra bien. Et comme je vous ay tousjours trouvé pour bon frère, je vous prie de respondre pour moy et faire entendre à ceuls que vous trouverez convenir, que je les prie de faire mieux que moy, et tant s'en fauldra que je les aille accusants et mal parlant d'eux, qu'au contraire, et de forces et de moiens, je les servirai et maintiendrai leur honneur à mon possible. Et combien que telles affaires se pourroient mieux vuider entre vous et moy, par un colloque particulier et en présence, comme je vous ay faict aultrefois entendre, et encoires je désireroi le faire, si est ce que ce ne seroit pas maintenant la principalle raison pour laquelle je vous vouldroi prier de me venir veoir, mais principalement affin d'avoir de vous, tant

1584.
Mars.

1584. que ceste guerre durera, assistence de conseil et de toutes
Mars. aultres choses que vous pourriez apporter, pour la défense d'une si bonne et si juste cause, en laquelle, Dieu m'en faisant la grâce, je suis délibéré de finir mes jours et de n'appoincter jamais avecq l'Espaignol, sachant que de tel appoinctement dépendroit la ruine des Églises de ce païs et de plusieurs autres, une tyrannie générale sur touts les subjects de ce païs, et particulièrement la destruction de toute nostre maison, laquelle, comme elle nous a esté mise en main par nos ancestres, aussi je m'emploierai, tant qu'il sera en ma puissance, pour la conserver à nostre postérité. Surquoy, me recommandant très-affectionnement à vos bonnes grâces, je prie Dieu vous donner, Monsieur mon frère, en bonne santé, heureuse et longue vie. A Delft, ce 18 jour de mars 1584.

Vostre[1] très-affectionné frère à vous faire service,

GUILLAUME DE NASSAU.

Monsieur mon frère, ces lettres avoient esté escrites, il y a plus de huict jours : depuis nous avons eu certaines nouvelles que ceulx de Gand traictent avec le Prince de Parme pour abandonner nostre parti, et avecq eulx plusieurs aultres en Flandre. Ce sont les fruicts que j'ay tousjours bien préveu que nous améneroient tels conseils. Je vouldroi bien que vos Théologiens me fissent entendre en quelle conscience les dicts de Gand et semblables peuvent abandonner les frères, l'Électeur de Couloigne et la Royne d'Angleterre, qui va aussi estre assaillie par le Roy d'Espaigne. On me mande que Dathenus est l'un des conseillers pour traiter une si honorable capitulation. Au reste,

[1] vostre — service. *Autographe.*

quand aux cincq mil florins, ils sont trouvez à Franckfort, en la mesme maison où furent reçues les autres cinq mil l'année passée. Je ne sçai comment, veu la grande nécessité de nos affaires, je pourrai continuer les autres suivantes. 1584. Mars.

A Monsieur, Monsieur le Conte
Jehan de Nassau Catzenelnbogen et
Sr de Bilsteijn, mon bien bon frère.

* LETTRE MCLIV.

Le Prince d'Orange au Comte Jean de Nassau. Même sujet.

*** Cette Lettre, portant la même date que la précédente, paroît spécialement destinée à refuter le mémoire envoyé par le Comte Jean de Nassau (p. 3o3).

Monsieur mon frère. J'ay veu le discours que vous m'avez envoié, lequel je ne croy estre sorti de vous, ny de vostre jugement, car je le trouve beaucoup meilleur et plus solide que de pouvoir s'arrester sur des raisons si peu fermes, que celles qui sont déduictes au dict escript; pourtant vous ne prendrez ma responce comme s'adressant à vous, ains à ceuls qui l'ont basti et envoïé.

Du commancement l'autheur de cest escrit emploie beaucoup de temps à discourrir des grandes forces et moiens, alliances et intelligences du Roy d'Espaigne, de mon petit pouvoir, des événements doubteux de la guerre, de l'incertitude des voluntez du peuple. En après il parle de la mauvaise opinion qu'aulcuns de la religion ont conceue de moy, à raison du traicté avec les François, du peu d'asseurance qu'il y a en l'amitié d'iceuls, de leurs faultes passées, du peu de moiens du Duc d'Anjou, et du danger qu'il y

1584. Mars. a que le Roy ne se veuille entremettre en telle guerre contre ung Prince si grand et si puissant, et finallement il vient à discourrir de ce qui touche plus particulièrement nostre Maison.

Or, quant aux forces du Roy d'Espaigne, je croy que personne ne peult doubter que je ne les cognoisse aultant qu'homme que soit en ce monde, tant pour avoir eu particulière et longue entremise aux affaires de ces païs, que depuis avoir entrepris une si nécessaire et honorable guerre, que je les ay senties, esprouvées, et soustenues longues années, et desquelles je ne fai difficulté, avecq l'aide de Dieu, que ce païs n'eust esté déchargé long temps y a, si ceuls mesmes ausquels il touchoit et estoient de la religion, au moins en faisoient profession, n'eussent esté induicts, partie par leur propre ambition et désir de commander et administrer à leur teste (combien qu'ils n'eussent aulcune expérience, ny en faict de guerre, ny en faict de gouvernement), partie estants induicts et poulsez par aultres, qui prenoient plaisir à suivre des conseils particuliers et du tout eslongnez des miens et de ceuls du publicq : si ceuls là, dis-je, n'eussent armé les membres propres de ce païs les uns contre les aultres et contre leur propre corps, au moien dequoy ont de rechef attiré les forces de l'Espaignol, et n'estant le mal de ceuls qui ont faict telles faultes, jusques aujourdhui corrigé, donnent encores moien aux Espaignols d'avoir sur eux tant de victoires qu'il leur plaist, et jusques à ce qu'ils se soient aultrement résolus, se conduiront en une ruine plus grande et de plus en plus.

Je dis ces choses pour monstrer que ces grandes forces ne sont pas invincibles, puisqu'on les a veues réduictes à deux doigts prez d'estre entièrement deffaictes et chas-

sées honteusement hors du païs, et pareillement puisque 1584.
Dieu m'a faict la grâce de les avoir si long temps soustenues, Mars.
ce n'est pas merveilles si je les cognoi bien, tellement que toutes telles remonstrances ne me peuvent rien apprendre de nouveau, ny pareillement, quant à ce qui touche ma foiblesse, laquelle toutesfois j'espère, avecq l'aide de Dieu et de la bonne résolution de ceuls qui se résolvent à m'obéir, n'est pas si petite qu'elle a esté par cy-devant, et ne voy point encoires que quatre vingts mil hommes me viennent sur les bras, conduicts par un Duc d'Alve; comme aultresfois, estant beaucoup plus foible, je les ay sentis, et néantmoins Dieu ne m'a point pour lors abandonné, et encoires j'estime qu'Il ne le fera aujourdhuy.

Mais, comme je le dédui plus amplement en mes mémoires, que j'envoie à la Roine d'Angleterre, dont je vous envoie copie (1) à cest effect, je pren' pour principal fondement, la garde souveraine et universelle de Dieu, qui a rendu jusques à présent ma foiblesse forte et espère en Luy qu'Il le fera jusques à la fin, et néantmoins, comme la disposition des causes secondes et particulières est aussi dépendente de la providence de Dieu, ce que Dieu me voudra par Sa grâce mettre en main, tant des forces du païs que de celle des estrangers, je penseroi abuser des moiens donnés de Dieu, si je ne m'en servoi, remettant le tout à ceste saincte providence, pour les bénir ou pour les renverser, sachant bien toutesfois qu'il Lui plaira faire le tout réussir à Sa gloire, surquoy, Monsieur mon frère, je vous prie de considérer ce que j'en ay mandé, par le Sr de Norreits, à la Royne d'Angleterre.

---

(1) *copie:* voyez N° 1154ª.

1584. Mars. Et quant je vien, à part moy, à considérer ensemble toutes ces difficultés, à sçavoir quand je vien à comparer les forces du Roy d'Espaigne avecq mes petits moiens, et ce qu'on voit communément ès changements des volontés des hommes, et quand aussy je discour' sur ce qui peult advenir après moy, je confesse bien, si je prenoy conseil avecq la chair et cest entendement humain, que je trouveroi grande matière et subject d'estonnement; mais, puisque la cause de la gloire de Dieu et de nostre conscience, de la liberté du païs, de la conservation de la vie de tant de gens de bien, sur lesquels passeroit la cruaulté de l'Espagnol, comme un déluge d'eaues, si on luy permettoit reprendre la puissance sur ces païs qu'il a eues aultresfois, je ne puis aultre chose résouldre, sinon que, m'estant recommandé à Dieu, je conclu qu'il reste d'apporter à tels dangers une constance jusques à la fin, me résouldant que nuls dangers pour moy et pour les miens, ne sont à comparer à une misérable désertion, que je feroi d'une si bonne cause, si je venoi à délaisser un si sainct et honorable parti que j'ai suivi jusques à présent.

Et quant à ce qu'aulcuns de la religion me portent moins d'amitié qu'ils ne debvroient, quand ainsi seroit, je ne trouveroi rien de nouveau et que je n'aie de longtemps préveu: car qui est le personnaige, aiant eu charge principalle, soit en l'Église, soit en la républicque, qui n'ait eu abondance d'ennemis, non seullement de ceuls de dehors, mais aussi de ceuls mesmement qui suivoient leur parti et se disans d'une mesme religion? Tel a esté Moyse, qui n'a point évité les calomnies et soubslèvements de Corré et Dathan, tel a esté David qui a eu son Séméi, tel a esté Jérémie, qui a esté souffleté dedans le temple, tel a esté

S[t] Paul, persécuté par ceuls qui preschoient Christ par con- 1584.
tention; desquels nuls n'ont délaissé à poursuivre con- Mars.
stamment leur charge, sachants que Dieu estoit leur rémunérateur, et non point les hommes; aussy, quand j'ay entrepris si grande charge, je n'ai pas eu aultre espoir, comme mesmes j'avoi veu de mes yeux le semblable advenir à des grands personnages, qui avoient soustenu semblables querelles de nostre temps.

Mais j'espère que telles gens, qui peult estre ne se sont point abandonnés à telle ingratitude, tant par leur malice que par induction d'aucuns, ne continueront point en tel mal et se recognoistront, comme desjà plusieurs ont faict, estant admonestés par leurs propres faultes et tant de pertes qu'ils ont faictes, suivants leurs affections particulières, et quand ils vouldroient persévérer jusques à la fin, ce que je n'espère toutesfois, veu le bon nombre de ceuls qui se résolvent avec moy, je n'aurai pas grande occasion de me donner desplaisir pour aultre chose, sinon que de la propre ruine de telles gens, qu'ils ont plus attirée sur eux par leur témérité, que l'ennemi n'en a apporté par sa puissance.

Or, ce qui a esté déduict au dict discours jusques en ce lieu, n'est pas le principal desseing de l'autheur, ains me semble que tout ce commencement est semblable à quelques exercices et espreuves de disposition de corps, que font ceuls qui veulent jouer des armes, auparavant que d'escrimer à bon escient, ou aux avant-chants, appellez par les Grecqs proëmes et par les Latins préludes, que font ceuls qui veullent jouer par après des instruments de musique; car tous ces préparatifs sont mis en avant pour tomber finalement sur le discours de l'alliance de France,

1584. qui est le poinct principal que l'autheur veult traicter et
Mars. pour lequel tant de peine a esté prise.

Mais je remarque en ceste partie, entre aultres choses, faulte de jugement en l'auteur de cest escript; car, comme ainsi soit qu'on ne puisse nier que le tout ne procède du conseil d'Espaigne ou de ses partisans, qui est-ce qui ne cognoistra incontinent par la lecture de ce discours, que c'est que l'Espaignol redoubte et que sur toutes choses il craint que le Roy de France n'entreprenne ceste querelle? cognoissant assez, par la situation des païs, par la force du dict Roy et pour raison de ses amis et serviteurs, quels moiens il a non seulement de nous aider, mais aussi de confiner le Roy d'Espaigne par delà les Alpes et Pyrenées?

Et comme je ne sçauroi prendre meillieur conseil que de mon ennemi pour choisir ce qu'il craint et rejetter ce qu'il désire, aussi je confesse, quand je n'auroi jamais pensé à l'alliance de France, que ce discours m'y feroit penser à bon escient, et me donneroit occasion de croire que ce conseil de traicter avecq les François est très-bon, puisqu'il est tellement redoubté de l'ennemi.

Mais quand je discours, à part moy, des raisons sur lesquelles se fonde le dict autheur, j'ay de plus en plus occasion d'y penser plus avant.

Les raisons principalles sont qu'il n'y a aulcune asseurance avecq les François, que par eulx nous serons trompez, qu'ils ne sont point amys de la religion, et que, pour le bien de nostre Maison, nous ne debvons irriter daventaige nos ennemis, appuiez sur un si foible fondement que des François; car de respondre à ce qu'on dict que j'ay assez rendu mon nom célèbre, je ne pense pas qu'il

en soit de besoing, puisque jamais telle vanité ne m'a esmeu à souffrir tant de travauls et tant de pertes et à soustenir telles et si dangereuses inimitiés. 1584. Mars.

Si doncq on pense que l'alliance de France, pour les raisons susdictes, soit non seulement périlleuse, mais aussi certainement pernicieuse, quel conseil est-ce qui nous reste? Car quant à moy, je confesse que je suis vaincu par plusieurs villes et provinces de ce païs, qui ne disent point en cachette, mais ouvertement, non point deux ou trois personnes, mais en plains Estats, qu'il est nécessaire de se réconcilier avecq le Roy d'Espaigne, ou chercher secours suffisant ailleurs, et qu'aiant cerché premièrement vers les Princes faisans profession de la religion, desquels on est délaissé et abandonné, ils ne voient aultre moien que d'avoir recours au Roy de France et à son frère. Je di' que je suis vaincu, car quand telles choses sont proposées aux Estats, comme elles le sont, je ne puis aultre chose respondre, sinon que pour le moins il le fault essaier; car, s'il n'en advient aultre bien, toutesfois nous empescherons que le Roy de France ne nous soit ennemy, qu'il tiendra tousjours en haleine le Roy d'Espaigne et luy fera consumer un grand trésor et mesmes servirons à ceuls de la religion de France, pour jouir de la paix que le Roy leur a accordée, la conservation de laquelle nous debvons procurer par tous moiens à nous possibles.

Et de faict l'autheur de cest escript ne parle pas au contraire de ceste conclusion; car luy mesme conseille la réconciliation avec le Roy d'Espaigne.

Mais si pour la conscience je ne puis accorder avecq le Roy de France, comment est-ce que ma conscience aura dispense d'accorder avecq le Roy d'Espaigne? Luy, est-il

1584. d'aultre religion que l'aultre? Le Roy d'Espaigne n'est-il
Mars. pas le fils mignon du saint siège Apostolicque de Rome et le Roy de France un fils putatif et en tiltre tant seulement? Le Roy d'Espaigne a pour le fondement de tous ses biens la faveur du Pape, et le Pape ne debvroit recognoistre avoir un poulse de terre que par le bénéfice des anciens Roys de France, qui le recognoit aujourdhui avecq telle et si notable ingratitude.

Car de dire que le Roy d'Espaigne est Prince naturel de ces païs, il y a long temps que ceste question est vuidée et hors de débat, puisque, par jugement universel des Estats, après tant de debvoirs faicts, tant envers luy qu'aultres Princes, il a esté déclaré décheu de son droict, tellement, que s'il me fault à présent traicter avec luy, il fauldra traicter pour se soubmettre à un estranger ennemi, voire cruel persécuteur de la religion.

On alléguera le massacre de Paris, mais comme il n'est point à excuser, comment aussi excusera-on le massacre des paouvres Mores (1), sur lesquels a esté exercée par le Roy d'Espaigne plus que barbare cruaulté, aiant, contre sa foy et promesse, faict mourir plus de soixante mil personnes, après l'accord faict et juré? Et si on dict qu'ils ne sont Chrestiens, pourra-on toutesfois nier que le Roy d'Espaigne et le Pape ne soient plus cruels ennemis de nostre religion que de celles des Mores? Si on ne le veult croire, au moins qu'on regarde à la différence des efforts, que son coeur barbare et sans Dieu faict entre les Chrestiens et les Mahumétans, et puis qu'on en juge sans passion: pour le moins ne peult-on nier que, soubs la domination du Roy

(1) *Mores*: T. III. 361.

de France, n'y ait plusieurs villes, bourgades, chasteaulx, 1584.
maisons de gentilhommes, ésquelles la religion a lieu et Mars.
place, ce que jamais n'a peu estre impétré du Roy d'Espaigne, tant son coeur est enveminé contre la vraye religion, qu'il ne la peult non seulement souffrir, mais aussi ne peult faire semblant de la vouloir endurer; ce qui ne se trouve à l'endroict du Roy de France, qui permet, en plusieurs endroicts, libre exercice de la religion et où elle n'est pas permise ouvertement, ce néantmoins elle est exercée sans grande recherche, jusques dedans la ville de Paris. Je désireroi qu'aucuns des Théologiens que vous avez par delà, qui sont si prompts à juger la conscience d'aultrui, s'emploiassent pour me monstrer par la parolle de Dieu (qui doibt estre la règle de nos consciences et non pas un zèle sans ceste guide) que nous debvons accorder plustost avecq le Roy d'Espaigne, qui demandera pour le premier article que la religion soit abolie, qu'avecq le Roy de France, qui pour le premier article ne fera difficulté de l'accorder.

Et quant à ce qu'on dict que les François nous tromperont, nous osterons nos libertés et privilèges, puisque, pour telles raisons, on trouve que nous debvons appoincter avec l'Espaignol, il s'ensuit doncq qu'on veult dire que l'Espaignol ne nous trompera poinct et qu'il nous conservera nos privilèges, et c'est pourquoi aussi on adjouste au dict escript, que tout le monde sera plus aise que nous appoinctions avecq l'Espaignol qu'avecq le François.

Or je désireroi que les passions particulières d'un chascun, estans despouillées, ces affaires fussent rapportées au niveau seul de la raison, et que les personnes et toutes aultres circonstances fussent bien examinées de toutes parts,

1584. pour juger de quelle part est plus à craindre d'estre trom-
Mars. pé, soit des François ou des Espaignols.

Je ne veuil pas nier qu'il n'y ait danger des deux costés, mais s'il nous fault passer par dessus une de deux planches, je croi que chascun choisira plustost la plus large et la plus ferme, que la plus estroite et la plus foible.

Or pour juger équitablement de tous dangers, il me samble qu'il fault tousjours considérer la puissance de celui qui peult mal faire et le vouloir. Mais en tous ces deux poincts on trouvera, sans comparaison, le Roy d'Espaigne surpasser le Roy de France; au moins si à mal faire on peult dire que l'un surpasse l'autre.

La puissance du Roy d'Espaigne est telle en ce païs, que sans y faire passer ny Espaignol, ny Italien, en moins d'un an, sans aulcune armée, il peult exterminer la religion presque de tout le païs et, peu de temps après, de tout le reste de nos voisins.

Le nombre de peuple qui le favorise et qui est de sa religion, surpasse infiniment quasi par tout, qui fera tout ce que luy sera commandé par l'Espaignol, comme il se voit journellement; car si l'ennemi vient à gaigner quelque ville ou part de païs sur nous, le peuple faict entièrement et servilement tout ce qu'il veult et aussitost; cela ne se peult dire du François; car, quand il luy a fallu faire teste, tous unanimement se sont bendez contre luy, les uns pour la religion, les aultres pensans favoriser les Espaignols, comme l'expérience a monstré, que ceuls qui crioient plus hault contre luy, se sont rendus à l'Espaignol et ont trahi le païs, combien qu'aucuns mal advisés les tinsent pour les meilleurs, par ce qu'ils parloient si mal et si hardiment des François que faict l'autheur de cest escript, mais la fin

a monstré quelle estoit leur intention, asçavoir de nous 1584.
livrer aux Espagnols. Mars.

Les vieux officiers qui sont encores au païs, portent en leur cueur le Roy d'Espaigne, et tant de gens qui ont receu bienfaicts, sallaires, récompenses, desquels tout est plain; oultre ceuls là tant de bannis volontaires, lesquels reviendroient en un instant, comme pigeons au colombier, qui ne seroient seulement à la dévotion du Roy d'Espaigne, mais aussi ses procureurs, solliciteurs et exécuteurs de ses cruelles sentences.

Pour ces raisons doncques, on peult cognoistre quelle est la puissance du Roy d'Espaigne pour nous nuire, quand il a mesmes dedans nous tous les instruments prests et aiguiséz pour nous destruire en biens et corps et en nos âmes, s'il peult; et au contraire s'en fault beaucoup que les François aient un tel pouvoir. Je ne doubte non plus que la volonté, tant de luy que de ses adhérents, ne soit encoires pire que la puissance n'est grande.

Les Rois n'estiment jamais une offence estre petite, quand elle s'adresse à leurs personnes, par ceuls qu'ils tiennent pour leurs subjects. C'est pourquoy ils tiennent leurs subjects, qui ont attenté quelque peu contre eux, criminels de lèse Majesté. Mais quand un soubslévement tel et de si grande conséquence advient que celui que nous avons veu en ce païs, il n'y a sorte de cruaulté qu'ils n'exécutent contre les subjects; car, si rien n'a esté obmis de ce qui peult estre appellé cruel sur les Indiens, qui ne luy debvoient aulcune recognoissance, que pouvons nous espérer de sa miséricorde en ce païs?

Des principauls officiers ont esté faicts prisonniers, ont esté chassés, leurs biens saisis, les communs officiers n'ont

1584. point eu meilleur traictement, ses armes abattues, aultre
Mars. Prince premièrement appellé contre sa volonté au gouvernement et depuis encores un aultre a esté choisi pour Seigneur; estimons-nous que jamais il pardonnera telles choses, celuy dis-je, qui a traicté, pour petites faultes prétendues, si cruellement les personnages de telle qualité et si illustres, que les Contes d'Egmont, de Hornes, Marquis de Berghe, et Seigneur de Montigny, et qui a commencé à me persécuter et les miens si oultrageusement, pour si peu de choses, en comparaison de ce qui a suivi?

Et quand Dieu me feroit la grâce de me pouvoir (après avoir appointé) retirer en quelque lieu de seureté, combien que je ne voy point où je puisse estre plus asseurément qu'en ce païs, toutesfois ce nombre infini de peuple et de gens de bien, qui ont embrassé la religion et se sont opposez à ceste cruaulté et tyrannie, en quel lieu se pourroient-ils retirer?

Le Duc d'Alve sortant de ce païs, se vantoit d'avoir faict mourir, par main de bourreau, dix huict mil hommes. Que maintenant on compare ce qui avoit esté faict par les habitans de ce païs auparavant la venue du Duc d'Alve, avecq ce qui est ensuivi, et de là qu'on juge quelle sera la volonté d'ung Roy cruel et irrité.

Quand aux particuliers, en premier lieu les Ecclésiastiques, qui sont en nombre comme locustes, demanderont leurs revenus, leurs maisons, leurs meubles; en après les gentilshommes et aultres sortes de gens: ne les trouvants point, ne sera ce pas aux paouvres gens de la religion de le paier et mesmes à ceuls qui n'en ont jamais prouffité d'un obole?

Les dicts Ecclésiastiques, Nobles et aultres, sans aulcune

raison, sinon un prétexte tel quel de religion, ont brus- 1584.
lez, penduz, noiez, bannis ceuls qui donnoient seulement Mars.
un petit goust de religion; maintenant, estants irritez ce que des hommes le peuvent estre, pensons-nous qu'ils seront plus miséricordieux, veu qu'ils n'ont encoires despouillé ceste nature de loup, au contraire qu'elle est eschauffée dadventaige, comme qui auroit jetté sur une fournaise bien embrasée un grand monceau de bois.

Ny sert de rien à dire que plusieurs ont passé mesure, ce qui est vray et les gens de bien et moderés sçavent s'il y a de ma faulte ou non, mais pensons-nous que les Espaignols sachent ou veuillent faire telles distinctions? ains plustost ne sera ce pas crime suffisant pour estre condamné, de dire qu'on est Chrestien? dont ensuivra la perte de la vie, ou pour le moins la perte des biens.

Toutes ces choses cessent à l'endroict des François; car si on dict qu'ils ont le cueur mauvais contre ceuls de la religion, premièrement ils ne sont pas touts tels, ce que sont les Espaignols et leurs adhérens, qui sont universellement ennemis; les François ne sont irritez, ils n'ont rien à demander de leurs biens, les Espaignols au contraire.

Pour ces raisons il est aisé à conclure; si, pour les dangiers apparents, il est à craindre d'appoincter avec les François, comme dict l'autheur de ce discours, il est sans comparaison plus à craindre en toutes sortes avecq l'Espaignol.

Cependant je veuil bien asseurer que jusques à présent je ne me suis beaucoup empêché de suader[1] les Estats d'entrer en tel traicté, mais plusieurs provinces et villes de conséquence le proposans et faisants assez entendre ouvertement, qu'il fault accorder avecq l'un ou avecq

[1] conseiller.

1584. l'aultre, je confesse que, s'il fault des deux choisir l'un, je
Mars. consentirai plus tost à l'ung, que non pas à l'aultre.

Et quant à ce que dessus, j'adjouste que chascun qui cognoist les affaires d'Espaigne, doibt confesser que le Roy d'Espaigne par force est contraint, pour maintenir sa monarchie, se tenir joinct au Pape, à l'Empereur et aultres Princes et Potentats papistes. Le Roy de France au contraire, pour luy coupper les aisles, sera contraint de s'allier avecq ceuls de la religion, et par ce moien, en les favorisant par le moien de leur aide, empêcher ceste grandeur, qui va remplissant la terre; comme le Roy son père fist tout le semblable à l'Empereur Charles, lors qu'il sembloit qu'il dominoit seul en toute l'Europe.

Et comme lors les Princes de l'Empire, personnaiges saiges et bien conseillés, firent tous debvoirs d'induire le Roy de France à une telle délibération, de laquelle dépendoit un si grand bien pour toute la Germanie, jusques à se transporter en personne en France, aussi nostre debvoir seroit de faire le semblable; mais au contraire, comme si nous estions desplaisants de ce que ces deux Princes ne sont armés ensemble contre nous, nous faisons tout ce qu'il est en nous pour les conjoindre par tous moiens à nous possibles, ne considérants leur force et nostre infirmité.

Que si on veult aussi toucher de nostre particulier et de de nostre maison, je me tien' asseuré que vous, Monsieur mon frère, et moy avons faicts de si bons offices au Roy(1) et à l'Empereur et que la mémoire en est si avant imprimé en leurs coeurs, que jamais nous ne leur pourions faire

(1) *Roy*: d'Espagne.

service qui peult effacer la souvenance, ce que je ne désire 1584.
en façon quelconque d'esprouver, ains plustost me résoul- Mars.
dre à toute extrémité, pour la défense de ces païs, de la religion et de la liberté, espérant que Dieu, par quelque moien que ce soit, ne m'abandonnera point en une si juste et si nécessaire querelle, dequoy je Le prie de tout mon cueur. Faict à Delft, le 18e jour de mars 1584.

GUILLAUME DE NASSAU.

Nº MCLIVa.

Instruction pour Mr de Norrits allant, de la part du Prince d'Orange, vers la Reine d'Angleterre.

*** *John Norrits*, Anglois, depuis plusieurs années au service des Provinces-Unies, en 1580 «Overste Veldheer van der geunieerde »Provinciën leger» (*Bor* II. 326 et ci-dessus, T. VII. p. 384 et VIII. p. 17), se distingua par ses talents militaires qui le rendirent très-utile aussi sous le Gouvernement de Leycester. Le Prince lui confie ici une mission importante et délicate.

Monsieur de Norreits, allant en Angleterre, est prié par Monseigneur le Prince d'Orange de ce qui s'ensuit:

Quand il aura cest honneur de baiser les mains à Sa Majesté, de luy présenter les très-humbles et très affectionnées recommandations du dict Seigneur Prince avecq offre de son très-humble service.

Pareillement suppliera Messieurs du Conseil de sa Mate de tenir le dit Sr Prince au nombre de leurs fidèles amis et humbles serviteurs, leur présentera ses humbles recommandations et le suppliera faire cest honneur au dit Sr Prince de l'entretenir en la bonne grâce de Sa Mate.

1584. Le dict S[r] de Norreitz fera entendre à Sa Ma[té], de la part
Mars. du dit Prince, qu'il est entièrement résolu et persuadé, moiennant la grâce de Dieu, de poursuivre jusques à la fin de sa vie le mainténement de la vraie religion en ces pays et la liberté d'iceuls, et pour ce faire s'opposer, selon les moiens qu'il plaira à Dieu luy donner, aux efforts du Roy d'Hespaigne.

Que le dit S[r] Prince n'a pas esté ignorant des grandes forces et puissance que le Roy d'Hespaigne a eues par ci-devant et de celles qu'il a encores à présent, et peult avoir aussy cognoist très-bien ses alliances et confédérations, et que, pour raison des victoires et encores plus par ses moiens et trafficques qu'il a en la plus part des royaulmes et républicques de la Chrestienté, il a rempli presque toute l'Europe de la terreur de son nom.

Le dit S[r] Prince n'est pas aussy ignorant de la petite puissance que Dieu luy a mis en main, et cognoist assez par expérience l'inconstance des choses humaines, la variété des coeurs des hommes, et mesmes les grands erreurs qui se font tout les jours en ces païs et affaires d'estat, et quels sont les inconvénients qui suivent ordinairement telles confusions.

Mais d'aultre part, estant asseuré que jamais le courage du Roy d'Hespaigne ne se pourra amolir pour souffrir la religion et ne l'endurera accroistre, ni mesmes s'entretenir, et quant par les persuasions il pourroit estre amené si avant que de dissimuler pour un temps sa mauvaise volonté, si est-ce qu'il sçait certainement qu'en peu de temps la vraie invocation du nom de Dieu seroit estaincte en ces païs et la liberté généralement faulsée; ce que le dit S[r] Prince prévoiant, ne peult, en bonne conscience, se dépar-

tir de son entreprise sans se condamner soy mesmes devant Dieu et devant les hommes. 1584. Mars.

Le dict Sr Prince cognoist de longtemps l'intérieur du coeur du Roy d'Hespagne et les fondements de touts les conseils de son estat, ce qu'il pense pouvoir asseurer, et un chascun cognoissant le long temps que le dit Sr Prince a eu entremise des affaires de ce païs et au Conseil d'Estat, se doibt persuader que ce n'est sans raison qu'il s'attribue une telle cognoissance, et pourtant supplie toutes gens d'entendement et de discours, principallement ceuls qui font profession de la religion, en ceste partie, de luy déférer quelque chose qui ne peult estre cogneu sinon à ceuls qui ont pénétré jusques au dedans des affaires d'Hespaigne; comme il a faict assez souvent et assez longtemps pour en avoir une plus que certaine et suffisante cognoissance.

Mais est content que touts gens de bien et qui ont intérest en la matière, considérent ce qui est exposé à la veue d'un chascun et congneu de tout le monde, et que de là ils facent jugement des résolutions du Roy d'Hespaigne.

Asçavoir si le commencement de ceste monarchie d'Hespaigne n'est pas entièrement fondée sur les estroittes amitiés, intelligences et correspondances que les Roys de Castille et d'Arragon ont eu par ci-devant avecq le Pape, lesquelles amitiés estant dès longues années encommancées, sont allées tousjours en augmentant, par continuation de mutuels offices qu'ils ont faict l'un à l'aultre, le Pape augmentant ceste couronne d'Hespaigne, et les Roys d'Hespaigne entreprenants les quérelles des Papes contre tout le monde, sans rien réserver.

Les Papes ont augmenté la Maison d'Arragon des Roy-

1584. aulmes de Naples et de Sicile, et ont faict la planche à la
Mars. Maison d'Hespaigne de conquérir la Lombardie et tenir les Princes d'Italie subject à sa dévotion, partie par citadelles, partie par crainte et partie par practicques tousjours tramées, conduictes et corroborées par les Papes; tellement si quelquefois la Maison de France a peu practiquer quelque peu à la faveur des Papes, aussytost la Maison d'Espaigne a senti les fondements de sa seigneurie en Italie crouler et tout prests de sa ruine, comme l'histoire est cogneue à toutegens d'Estat, tellement qu'il n'est besoing d'en faire long discours.

Quand doncq il n'y auroit aultre raison que ceste seule, la Maison d'Hespaigne, cognoissant assez quelle est l'importance de l'estat d'Italie, ne vouldra jamais rien faire ni entreprendre sinon comme elle sera instruicte par l'esprit de la cour Romaine, avecq laquelle nul homme de bien ne doibt non plus avoir d'accointance que Christ en a avecq Bélial.

Mais chascun sçait aussy que ce grand Empire és Indes-Nouvelles que possède aujourdhuy l'Espaigne, est deu par les Espaignols aux libérales donations du Siège Romain, et pareillement la conjonction des Couronnes d'Arragon et de Castille aux dispenses papales, comme aussy la conqueste du Royaulme de Navarre et, depuis peu de temps, du royaulme de Portugal et terres subjectes à la dicte couronne.

Pour ces raisons doncq ne fault croire que jamais le Roy d'Hespaigne, ni après sa mort aulcun de ses successeurs, se vouldra séparer de l'amitié de ce siège, et conséquemment sera nécessairement ennemi ouvert de la vraie religion, qui ne peult non plus souffrir le Pape et ses adhérents que la mer n'endure un corps mort.

Et d'aultant que touts les dangers auxquelles le dit Sr Prince pourroit estre exposé avecq ces pays, qui sont très-grands, à juger humainement, ne sont toutesfois aulcunement à comparer à la ruine de la vraie religion, de laquelle sont ennemis ceuls qui la persécutent, et seroit perfide le dit Sr Prince s'il l'abandonnoit; pour ces causes est délibéré de tenir ferme son premier propos, Dieu luy aidant, jusques à la fin de sa vie, et si Dieu luy en faict la grâce de tellement asseurer ces païs qu'après sa mort il les laissera en estat de se défendre à l'encontre de ceste puissance d'Hespaigne et ses adhérents: le dit Sr Prince supplie touts gens de bien de se persuader telle estre son intention, et qu'il n'a aultre but devant les yeux avecq le mainténement de la liberté de ces païs. 1584. Mars.

Le dit Sr Prince n'est pas ignorant des propos qui sont semés par ses ennemis, à raison de ce qui se traicte entre Messieurs les Estats de Hollande et sa personne, et auparavant que de consentir aux dicts Sieurs qu'il ne l'aist bien préveu et meurement délibéré, tant à part soy qu'avecq plusieurs gens d'honneur, que dadventaige, y aiant condescendu, il n'aist remis cest affaire en quelque longueur, pour éviter les calomnies des méschants et les soupçons d'aulcuns, qui aultrement ne sont pas mauvais, mais pourroient sinistrement interpréter le dict traicté sans en sçavoir la vraie cause et le vray fondement.

Mais le dict Sr Prince, ne voulant faire long discours en cest endroict, ce qu'il ne pourroit faire sans se faire tort, parceque le dit discours ne se pourroit si simplement descrire qu'il ne toucha aulcunement à sa louange, se contente de dire et prie le dict Sr de Norreits d'asseurer sa Ma^té, Messrs de son Conseil et toutes gens de bien, que,

1584. si le dit Sr Prince n'avoit esté persuadé, par plusieurs vifves
Mars. et suffisantes raisons, qui luy ont esté proposées par plusieurs personnes de qualité, desquels la piété envers la religion, l'affection envers le païs et la prudence à juger luy sont cogneues, qu'il estoit nécessaire pour la conservation de la religion, pour empescher que tant de gens de bien ne souffrissent la mort injustement par la cruaulté des ennemis, et aultres, vivants en simplicité, ne fussent séduicts par les trafficques des enfants de ce siècle, jamais il n'eust passé plus oultre, et encores estants les affaires en tel estat comme elles sont, si on luy peult monstrer une plus seure voie, il proteste qu'il est prest de la suivre et chéminer constamment après celuy qui la lui monstrera.

Prie le dict Seigneur Prince que touts gens de bien et sages tempèrent tellement leur jugement qu'ils ne donnent lieu, ny à mesdisances, ny à fauls rapports, ny à opinions fondées seulement sur soupçons, estimant que sa parolle doibt plustost estre reçeue et qu'on luy doibt plustost adjouster foy que non pas à un soupçon, qui peult aussytost estre réfuté, qu'il croist en l'esprit d'un homme sans fondement et asseurance.

Rien doncq n'a esmeu le dit Sr Prince à prendre la résolution que jusques à présent il a suivie, sinon ceste saincte délibération qu'il a touchée cy-dessus plus amplement.

Que si maintenant il plaist à sa Ma^té entendre quels moiens le dict Sr Prince se propose pour maintenir une si juste querelle, et néantmoins si difficile; pour obtempérer à sa Ma^té, de laquelle il désire demeurer très-humble serviteur et n'oublier de l'advertir, tant que faire se peult, de

l'estat de ses affaires, prie le dit S[r] Norreits de remonstrer 1584.
à sa M[té] ce qui s'ensuit: Mars.

Qu'en premier lieu, la grande et éternelle puissance de Dieu luy est cogneue, non seulement par la saincte et céleste doctrine où il l'a apprise, mais aussy par plusieurs expériences qu'il en a faictes en divers effects qu'il a sentis en l'advancement et conservation de la vraie Église, et premièrement, du temps de ses ancestres, au Royaulme de Bohème, et, de son temps, en la Germanie, en Suysse, en Angleterre, Escosse, France, et finalement en ces païs et mesmes en sa propre personne, et qu'en touts ces Royaulmes et provinces Dieu a faict cognoistre à veue d'oeil à tout le monde qu'Il laissoit proposer les hommes en leurs conseils, mais qu'Il sçavoit tellement disposer toutes choses qu'à Luy seul debvoit appartenir l'honneur de la gloire de la conservation des siens.

Et combien que ceste résolution soit bien imprimée en son coeur et qu'il se remette à ceste saincte providence, toutesfois il sçait que la volonté de Dieu est que, soubs Sa bénédiction, nous nous servions des moiens qu'Il nous faict estre présents et qui nous sont communicqués et distribués par ceste mesme providence singulière et particulière de Dieu.

Pourtant regarde à ce que Dieu luy met en main, pour s'en servir à Sa gloire, et, si souventesfois les conseils et délibérations ne succèdent comme il le désire, il se console toutesfois d'avoir obéi à Dieu, mettant en oeuvre ce qu'Il luy faict veoir, et n'estant pas marri, après avoir faict son debvoir, que Dieu face paroistre qu'Il est le maistre par dessus touts nos conseils, sagesses et résolutions.

Cela est cause que premièrement il essaie à tellement

1584. Mars. unir les coeurs de toutes ces provinces que, d'un mesme courage et d'une volonté, ils repoulsent la violence de leurs ennemis : il a senti jusques à ores beaucoup de contradictions; car plusieurs villes et plusieurs particuliers, les uns par faulte de courage, les aultres par trahisons manifestes, ont choisi le parti de l'ennemy, aimants mieux, non point les délices d'Egypte, mais le joug cruel de Pharaön, qu'ils sentiront trop tard estre insupportable, que d'endurer avecq le peuple de Dieu une affliction temporelle.

Et comme sa Ma^{té} et Messieurs de son Conseil cognoissent assez y avoir au milieu du monde diversité et perversité de volontés et jugements, les suppliera aussi de considérer qu'entre ceuls-là mesmes qui tiennent ferme contre l'Espaignol, il y en a plusieurs lesquels, partie par orgueil, partie par avarice, partie par erreur, empeschent beaucoup l'advancement de ce qui leur est le plus salutaire; ce que le dit Sr Prince ne veult plus avant discourrir, pour le peu de plaisir que sa Ma^{té} prendroit en tel subject, et qu'il recevroit le desduisant, ce qu'il remet en la suffisance et discrétion du dit Sr de Norreits, lequel, pour le long temps qu'il a esté par deçà, en a cogneu assez pour le représenter à sa Ma^{té}, s'il luy plaist luy faire cest honneur de l'en vouloir enquérir.

Ce desseing a esté conduit un an entier et plus, et néantmoins n'a peu le dit Sr Prince, à son très-grand désplaisir, parvenir à l'effect de ses intentions, tellement que, chascun se gouvernant à sa fantasie et luy restant seulement un nom spécieux de tiltre d'honneur, n'a peu exécuter chose d'importance, ni en assaillant, ni en défendant, pour n'en avoir eu le moien, ni mesme n'a peu aider, comme il vouloit, aux villes et provinces particulières, d'aultant qu'elles

ont rejetté son conseil et les moiens qu'il leur ouvroit, tant 1584.
de se servir de ce qu'on avoit en main, que de cercher en Mars.
Allemaigne, lorsqu'il estoit temps, secours et appui asseuré.

De ces faultes sont non seulement advenues les pertes, mais aussy telles confusions aux affaires publicques et particullières des provinces, et une ignorance générale de ce qui se faisoit, se traictoit, et de ce qui debvoit suivre, que le dit Sr Prince n'a peu, pour son honneur, escrire à aulcun, ny advertir de ce qui luy estoit incogneu et sur quoy n'avoit puissance aulcune ni authorité.

Ce que le dit Sr Prince prie au Sieur de Norreits de représenter à sa Ma^té^, et la supplier très-humblement le tenir pour excusé en cest endroict, et dadventage luy déclarer combien il y a de temps que le dit Sr Prince a tenu propos au dit Sieur de prendre l'opportunité de son voiage, pour advertir sa Ma^té^ bien particulièrement de toutes choses appartenantes aux affaires de ces pays.

Le dict Sr Prince doncq, voiant un tel désordre et prévoiant, voire sentant par effect les mauls qui en pouroient ensuivre, continuant tousjours cependant la sollicitation de ceste union généralle de toutes les provinces, non point de nom, de tiltre, et en pappier, mais de courages, volontés, moiens et facultés, a trouvé estre nécessaire d'adviser les moiens, en attendant que ceste générale union se pourroit résouldre et mettre en practicque, de joindre ce pendant le plus qu'il pourroit de villes et provinces, affin qu'icelles, servants de rempart ferme, servissent pour un temps pour s'opposer à la violence et furie de l'ennemy, pendant que les aultres se résouldroient en une finalle volonté, et cependant aussy, pour prévoir à toutes extrémités, les dictes provinces fussent desjà accoustumés, en

1584. Mars. cas que pis advint, de se défendre par leurs propres forces et moiens, et mesmes secourrir leurs voisins et confédérés selon leurs petites puissances et facultés, espérants qu Dieu béniroit leur résolution.

Suivant quoy depuis quelque temps le dit Prince a dress l'estat de la gendarmerie tant à pied qu'à cheval, q pourra estre entretenue aux despens des dictes provinces qui luy ont déféré la charge de la guerre, avec laquelle il s'efforcera, Dieu aidant, non seulement de garder les dictes provinces, mais aussy de secourir les aultres; comme il a faict depuis peu de jours et faict encores à présent, aiant envoyé ce qu'il a peu de forces pour empescher les invasions de l'ennemi du costé du païs et duché de Gueldres, et pour les chasser hors de dict païs, si faire se peult; n'a laissé par les mesmes moiens et forces de secourrir par ci-devant le païs et comté de Flandre, en secourrant la ville d'Oestende, et contraignant les ennemis de lever le siège de devant la dite ville, et faire cognoistre à un chascun que les ennemis ne pensoient emporter les villes de Flandres par force, mais par espouvantement et practiques; car, aussytost qu'ils sentirent gens délibérés de leur résister et le secours, ils trouvèrent par conseil de ne se ahurter[1] aux gens déterminés et résolus, mais de poursuivre leurs desseings vers ceuls qui avoient aultres discours mal-fondés, lesquels ils ont facilement emportés, et se sont donnés grand honneur, que leur est acquis, non par leur force, mais par irrésolution de plusieurs qui se disoient tenir nostre parti.

Depuis, pour favoriser la ville de Gand, qui s'estoit résolue contre l'Espaignol, et empescher que l'ennemy ne

[1] aheurter.

destournast la navigation d'Anvers, a faict saisir et forti- 1584.
fier par les mesmes forces la place de Ter Neuse, et par Mars.
les dicts moiens y entretenir la garnison, laquelle jusques à présent, oultre le bien et la commodité que les nostres en reçoivent, a déstourné beaucoup d'entreprises de l'ennemy.

Est ainsi délibéré le dit Sr Prince de poursuivre, selon les occasions qui se présenteront; estant bien adverti qu'une juste armée pour opposer à celle de l'ennemi et le chasser seroit bien nécessaire, mais n'aiant le moyen, sans aultre résolution meilleure des provinces et secours d'ailleurs, de la dresser, se contente de ce qu'il peult, qui est petit, s'il ne plaist à Dieu de l'assister d'en hault, comme il L'en prie et l'espère. Le dit Sr Prince faict ce qu'il peult pour persuader à ceuls qui n'ont une telle résolution, de la prendre; affin que, par forces conjoinctes, on puisse rompre le cours et progrès de l'ennemi, et y travaillera jusques à la fin, voiant que ceuls qui ne veullent entendre à une telle résolution, se sont partie perdus, partie sont en chemin de se perdre par leur propre faulte, à quoy il taschera, tant qu'il pourra, de remédier, et néantmoins, quelque chose qui puisse advenir, est délibéré, moiennant la grâce de Dieu, de ne point changer de résolution et advis.

Et combien que telles affaires sont si grandes et pesantes qu'il n'est possible au dit Sr Prince de les pouvoir supporter sans l'assistance singulière de Dieu, si est-ce qu'oultre si importantes affaires, il voit celles de Monsieur Trucces Électeur de Couloigne estre fort perplexes, et non pas en si bon estat qu'il seroit à désirer.

Car il est pareillement assailli de grands et puissants ennemis lesquels, à force ouverte et sans dissimulation, luy font la guerre, et de sa part n'a, pour le présent, Prince

1584. aulcun qui le favorise et luy assiste ouvertement, ce quil
Mars. luy vient à plus grand dommaige, d'aultant qu'il s'estoit promis une plus grande assistence que non pas celle qu'il a trouvée; et d'aultant que la communion de la religion, le voisinage des pays, et les mesmes adversaires qui nous pressent également, luy et nous, doibvent assez nous inciter à luy aider de nos moiens et luy de nous aider des siens, le dit Sr Prince poursuit de traicter avecq luy telle alliance et confédération, qu'en attendant qu'il plaise à Dieu nous donner aultre secours nous puissions emploier, les uns pour les aultres, ce qu'il a pleu à Dieu mettre en nostre puissance; et cependant a faict, non obstant les difficultés ésquelles nous nous retrouvons, qu'il aist esté aidé de bonne somme de deniers.

Mais le dict Sr Prince cognoist assez que touts les dicts moiens, à parler humainement, ne sont suffisants pour arrester la moitié des forces du Roy d'Hespaigne, du pape et de touts ceuls qui combattent soubs leurs enseignes, ou qui contribuent ouvertement aux frais de ces guerres; et pourtant se mettra en debvoir d'acquérir le plus qu'il pourra, tant par son moien que du dit Sr Électeur, tant en Allemaigne qu'ailleurs, et principalement de ceuls de la religion, pour plus facilement s'opposer ou pour le moins divertir les forces de l'ennemy et de l'ennemy commun de toute la Chrestienté.

Suivant quoy a prié le dit Sr de Norreits de remonstrer à sa Ma^té^ la puissance des ennemis de ces païs et du dict Sr Électeur; la bonté accoustumée de sa Ma^té^, qu'elle a monstré plusieurs fois à ceuls qui ont esté pareillement pressés, et mesmes ce qu'il luy a pleu de faire à ceuls de ce païs, qui luy sont encores redevables de ce que l'ennemy

a esté long temps retardé de venir à son desseing ; repré- 1584.
sentera à sa dite Ma^{té} ses heureux et roiauls secours faicts à Mars.
la France et à l'Escosse, estants pressées pour la mesme querelle, aiant sa Ma^{té} entièrement délivrée l'un des dicts royaulmes de l'oppression des Romains, et a donné les moiens à l'aultre, vivant en paix après tant de mauls, d'estancher le sang qui y coulloit de toutes parts, et y faire subsister tant de gens craignants Dieu.

Que, ce faisant, sa Ma^{té} a gaigné un tel honneur et réputation envers touts les vivants, et envers la postérité aura une si agréable mémoire, a tellement gaigné le coeur de tant d'hommes, qui ne vouldroient moins emploier leurs vies pour son service que s'ils estoient ses subjects naturels, et pourtant la suppliera très-humblement, de la part du dit Sr Prince, comme la nécessité semble plus grande que jamais et que les ennemis viennent icy jetter toutes leurs forces et s'y emploier entièrement, en espérance, estants venus à leur desseing de ce petit païs, que le reste du monde ne leur servira que de matière de trophée, aussy qu'il luy plaise ne permettre que devant ses yeux tant de gens de bien, ses très-humbles serviteurs, périssent par la main de ceuls qui sont ennemis mortels de sa Ma^{té}, de sa couronne, et de la vraie religion, de laquelle, par dessus touts les Princes de nostre temps, elle a esté comme seule nourrice et défenseur.

Le dit Sr Prince prie le Sr de Norreits ne proposer aulcuns moiens particuliers, craignant, ou de requérir sa Ma^{té} de trop peu, considerée sa puissance qu'il ne peust et ne doibt limiter, ou qu'il ne demande trop, considérées les excessives nécessités qui nous pressent, le remettant entièrement à la bonne volonté de sa Ma^{té}, laquelle espère

1584. le dit Sr Prince sera plus libérale à bien faire à ces païs,
Mars. qu'il ne sera hardi de sa part à demander.

Et combien que les moiens de ces païs, atténués de si longues guerres, sont fort petits et estroicts, toutesfois sa Ma^té, cognoissant mieux que nous mesmes en quoy il luy plairoit faire cest honneur à ceuls de ce païs de s'employer pour luy faire très-humble service, et pour la grande cognoissance que Dieu luy a donnée de touts les Estats, grands et petits de la Chrestienté et mesmes de ses provinces voisines, sa Ma^té sçait s'il nous reste encores quelques petits moiens pour luy servir, principallement à ces provinces de Hollande, Zélande et Utrecht, elle sera très-humblement suppliée de nous le faire entendre, et le dit Sr de Norreits l'asseurera que le dict Sr Prince fera tout debvoir affin que sa Ma^té reçoive tout contentement et qu'elle tienne, tant le dict Sr Prince que Messieurs les Estats-Généraulx, et particulièrement ceuls de Hollande, Zéelande et Utrecht, en sa faveur et leur continue ses bonnes grâces. Déclarera aussy le dict Sr de Norreits à sa Ma^té que Messieurs les Estats ont envoyé leurs ambassadeurs vers le Roy de France et son Altèze, mais que leurs mémoires et instructions sont en tout et par tout conformes à ce qu'il a pleu à sa Ma^té faire entendre au dict Sr Prince par son Secrétaire d'Estat Monsr de Walsingham.

Finalement, le dict Sr de Norreits suppliera très-humblement sa Ma^té, et fera semblable debvoir vers Messieurs du Conseil, de vouloir tousjours donner marques et tesmoignages de leur faveur vers les subjects, généralement de ces païs, et particulièrement à ceuls des dicts païs de Hollande et Zélande.

† LETTRE MCLV.

Le Duc d'Anjou au Conseil de la ville de Gand. Il les exhorte à ne pas traiter avec les Espagnols (A. ROY.). 1584. Mars.

*** Les espérances d'Anjou sembloient renaître ; l'assemblée des États-Généraux lui tendoit les bras. «In *Martio* sonden die Staten »Willem van Mande, Heer van Mansart, om beneffens d'andere »Ghesanten aen te dienen, datter gheene swaricheydt meer en was »om het Tractaet van Bordeaux t' onderhouden ; . . . biddende den »Hertogh om met syn kryghsvolck te haesten» : *v. Reidt*, 45b. On lui offroit maintenant (voyez ci-dessus p. 322) des villes de sûreté : «die Staten-Generael verhoopten die leden van Vlaenderen souden »te vreden zyn Yperen en Oostende in syne handen te stellen tot »versekeringhe» : *l.l.* — Même il étoit question d'incorporer les Pays-Bas à la France : «om den Coninck te winnen, beloofden sy, soo den »Hertogh sonder echte lyfserven storve, alsdan den Coninck ende »syne erven aen ten nemen, met eeuwighe inlyvinghe van die Neder»landen aen die Croon van Vranckryck :» *l.l.*

Très-chers, très-aymez et féaux. Nous ne pouvons bonnement imaginer par quelle raison et pensement vous avez esté induictz et persuadez à prester l'oreille aux faulses inventions et cauteleux appastz que nous avons entendu avoir esté mis en avant par voz ennemis, qui, ne pouvans parvenir à leurs desseings avecq les moyens de la force, ny aultres tyrannies et oultraiges qu'ilz ont exercé sur vous, vos femmes et enfans, avecq aultant de cruaulté que c'est horreur de s'en souvenir, ont tellement enchanté et charmé voz espritz à l'induction et persuasion d'aucuns appostez[1] à telles trahisons par ung misérable gaing, qu'il semble que, les yeulx bandez, despourveuz de tout sentiment, vous soyez prestz, comme par ung jugement divin, à estre précipitez en la fosse effroyable d'éternelle misère et

[1] *ou* apportez (induits).

1584. Mars. calamité; ce que nous avons entendu avecq aultant de regret et desplaisir, tant pour y estre notamment intéressé, que pour l'amitié plus que paternelle que nous vous portons, qu'il nous a semblé à [l'entresuyte] de tant de maux dont tout le pays est menaché, ne debvoir obmectre aucune chose par où vous en puissiez estre garantiz, et pour ceste occasion nous avons prié le docteur Junius, personnaige très-prudent et bien zèlé au publicq, d'estre porteur de ces présentes, quy vous sçaura très-bien réprésenter (oultre ce que vous trouverez fondé sur ce meisme subject en ceste lettre) le précipice auquel vous allez tomber, sy Dieu, par sa grâce et bonté, prenant pitié de la désolation et misère publicque et particulière que vous regarde, n'affermist voz jugemens, pour, à l'exemple des périlz passez, quy doibvent guider voz actions présentes, vous servir et rendre prévoyans en l'entremise, résolution et conduite de voz affaires; dont considérant par adventure la grandeur ou craignant l'évènement incertain d'icelles, vous allez précipiter dans ung feu brûlant; vous désunissant par une légéreté trop grande des aultres provinces, avecq lesquelles estes liez par serment et fidélité, chose si déplaisante à Dieu, vengeur du serment rompu et mesprisé, que pour nulle commodité il n'est permis aux gens d'honneur de vertu de l'enfraindre, encores plus en se perdant comme vous faictes; sans aucune doubte debvez vous estre esloignez de tel pensement, estans en oultre spécialement obligez en nostre endroict d'un aultre[1] récent, remarquable et solemnel, dont la conséquence de l'infraction ne pourroit apporter qu'ung triste événement.

[1] *le mot serment sous-entendu, ou peut-être omis par le copiste.*

Vous debviez abhorrer et du tout estre affranchiz d'un si mauvais party; et, quant bien vous ne seriez retenuz par vostre propre conscience, quelle seureté attendez vous des Espaignolz, que vous avez chassez honteusement, meurtris et tuez en tous les endroictz de vostre ville, spollié[1] le Roy d'Espaigne de son propre héritage; abbattu de voz portaux et lieux plus éminens, rompu et brisé ses armoiries, esleu, choisy et receu ung aultre Prince et Seigneur, estably nouvelles loix, ordonnances et conseil, osté l'exercice de la religion Catholicque, dont il est très [pernicieux] observateur et protecteur, vendu publicquement les biens ecclésiastiques et ses domaines? brief, il ne luy est resté parmy vous marcque aucune que d'un mespris et offence si grande que, pour s'en ressentir et venger, tous moyens luy sont honorables et sans reproche. Quel traicté et capitulation donc vous sera asseurée, principalement pour l'exercice de vostre religion? Avez-vous perdu la mémoire quel fut l'entretènement de la pacification de Gand, dont la cire du traicté juré par Don Jan en son nom est encoires chaulde, et pour quelz le père et le filz vous ont tenuz, et comment ilz vous ont traicté? Quelle seureté ont eu les grandz et le peuple quy se sont fiez en sa promesse, à son sceau et seing, sinon par ung eschafault aux ungs, où ilz ont honteusement perdu leurs testes, et les aultres misérablement meurtriz et saccagez? Avez-vous les yeux si bendez et l'entendement tellement estouffé pour ne cognoistre qu'il vous voeult avoir pied à pied, pour tout d'un coup désuniz, demeurans sans force ny appuy quelconcques, estre entièrement accablez par une prompte et inévitable ruine? et lors vous porterez en effect la paine attendue 1584. Mars.

[1] privé (*Lat.* spoliare).

1584. d'ung légier et mauvais conseil, par une cruaulté, ravaige
Mars. et saccagement publicq non jamais ouy; car ilz se souviendront que, pour ne vous avoir exterminez entièrement, eulx-mesmes courent fortune. Et sont encoires au commenchement, sy vous demeurez fermes, comme vous debvez, en l'union que vous avez promise, à quoy nous vous prions doncq et exhortons estre résoluz, sy vous aymez vostre patrie, honneur, et réputation et repos. Vous avez sy longtemps résisté aux forces Espaignoles et de voz seulx moyens soustenuz les effortz furieulx d'un si grand prince; est-il raisonnable, maintenant que la France vous regarde de sy bon oeil, d'amollir vos coeurs et deffaillir de couraige; vous entre aultres, quy avez osé maintenir voz loix et libertez avec les armes contre les plus grandz Princes, quant ilz les ont volu abastardir et opprimer. Croyez que nous ne vous défauldrons en ce besoing et que l'occasion commode à vostre secours ne sera nullement retardée, ains advancée de tout nostre pouvoir; comme desjà nous y avons commencé, espérans de vous aller bientost délivrer, les armes à la main, de l'oppression que vous est maintenant faicte; ainsy que le vous confirmera et asseurera le dit docteur Junius, et que les Srs de la Mouillerie et Asseliers le tesmoigneront par leur retour (1); cependant nous vous prions très-instamment, comme estant vostre propre bien et salut, de vous maintenir courageusement, ainsy que vous avez tousjours faict, allencontre de voz ennemiz communs, avecq lesquelz par nul expédient vous ne pouvez ny debvez prendre aucune confiance ny seureté, et nous n'espargnerons aucune chose dépendant de nostre pouvoir et

(1) *retour:* p. 302.

authorité, ny meismes nostre propre vie, que nous exposerons à tout hazard pour vostre conservation et salut; à quoy nous prions au bon Dieu vous vouloir assister et inspirer par Sa grâce, et estre tousjours en voz conseilz, afin qu'avecq eulx puissiez résouldre et déterminer ce que sera juste et nécessaire pour vostre bien, et qu'Il vous ayt, très-chers et bien aymés, en Sa très-saincte et digne garde. A Chasteau Thierry, ce 29me jour de mars 1584. 1584. Mars.

FRANÇOYS.

LE PIN.

A nos très-chers et bien aymez, premier Eschevin et Conseil de la ville de Gand.

M. d'Espruneaux donnoit aussi de bonnes nouvelles. Quelques jours plus tard (12 avril *stylo veteri*) le Comte Guillaume Louis lui répond: «J'ay receu ces jours passez deux lettres de vous, par les»quelles me mandés les particularitez et nouvelles du secours qui se »prépare en France, pour le soulagement de ces pouvres païs; dont »je vous remercie bien affectueusement, espérant que cela donnera »occasion aux provinces de prandre tant plustost une bonne résolu»tion et telle que nous puissions sortir une fois de ces perplexitez et »joindre les forces contre le commun ennemy» (*MS. P. A. F. 8792). La réconciliation du Roi de France avec son frère étoit vue de fort mauvais oeil en Espagne. L'Ambassadeur Longlée écrit de Madrid, le 31 mars, à Henri III: «L'on n'a pas faict trop bonne inter»prétation pour le bien des affayres du Roy Catholique en Flandres, »d'avoir veu que Monseigneur le Duc d'Anjou soit venu trouver »vostre Ma^té^, au temps que les Estats avoyent leurs députez auprez »de Son Altesse. Mays c'est la coustume de deçà de prendre soubson »de toutes choses. Si leurs artifices peuvent ayder à la mauvaise vo»lonté d'aulchuns des subjects de vostre Ma^té^ à remectre la guerre »dans son royaulme, leurs affaires et principalement celles de Flan»dres s'en establyront beaucoup mieux; car le premier dessein qu'ils »ont, c'est de divertir les forces qui pourroient y passer soubs le »nom de mon dict seigneur» (MS. P. ST. G.-H. 228). — Certes il faut

1584. avouer que, pour Philippe II, la conduite du Roi de France ne
Mars. pouvoit être au dessus du soupçon.

* LETTRE MCLVI.

Le Landgrave Guillaume de Hesse au Comte Jean de Nassau. Conseils relatifs au Prince d'Orange.

*** Il semble qu'on avoit fait entendre au Comte qu'il seroit possible d'opérer une réconciliation du Prince d'Orange avec le Roi d'Espagne. Quant aux sentiments du Prince à cet égard, voyez entr'autres p. 362, *i. f.*

Unseren gunstigen grues zuvohr, wohlgeborner lieber Vetter. Wir haben Euer schreiben, de *dato* Dillenbergk den 18ten *hujus*, samptt den beylagen verwahrlich empfangen, verlesen, und sagen Euch vor solche vertreuliche communication günstigen danck.

Das wir Euch nun so langsamb darauff andtwortten, ist nitt allein durch vielfältige gescheffte damit wir itzo beladen, sondern vornemblich der hohen wichtigen fragen halben, veruhrsacht, die wir bekennen müszen das sie über unserm *captum* ist, undt je lenger wir ihro nachdencken, je schwerlicher undt unresolvirlicher sie uns vorfeltt, gleich wie jenem *philosopho*, der definiren soltt *quid esset Deus*, der zeitt über zeitt badt, undt je lenger ehr sich bedacht, je weniger ehr schliessen kontt.

Wir können wohl dencken von wem Euch diese ding an des Bisschoffs vom Triers hoff seindt annpracht. Nun halten wir denn mann seiner persohn halben uffrichtig, und das er des Hern Printzen, als seines altten hern, sach treulich und guth meyne, daran will aber gelegen sein das man wisse ob er die vorschlege von der Kön. W. zu

Hispanien selbst, oder ettwa von andern hohen persoh- 1584.
nen, habe; dan ihr wisset wohl wie es den beyden Chur- Mars.
fürsten, Herzogk Moritzen undt Markgraff Jochim seliger gedechtnus, mit unserm Hern Vatter ergieng (1); die sagten auch viell zue uff der Hern wortt, die von der Key. Ma[t] wegen mit ihnen handleten, aber die Key. Ma[t] woltt ihnen darnach nicht alle ding durchaus gestehen, darueber unser Herr Vatter in fünffjährige gefengnus kommen.

Darumb und wen die bewuste persohn von irer Kön. W. selbst ein vorwissen hette, und irer Kön. W. ernst und gemüth wehre sich uff solche mittel endtlich behandtlen zu lassen, auch dasselbige nottürftiglich zu assecuriren, so wehre solches vor ein sondere gnade und schickung des Almechtigen zu achten; wir wusten auch in betrachtung der grossen untrew, die Euerm hern Bruder teglich widerfehrett, solches nichtt zu widderrathen.

Als wir den Passauischen vertragk eingehen soltten, geschahen uns viell warnungen ausz Italiën, Franckreich, Teutschlandt, auch von unseren eygenen leutten, als wurde uns nicht glauben gehalten werden, aber der teure Fürst, Herzogk Moritz, sagtt: man müste sich solche ding [nitt aller laszen irren], sondern es wolle auch getrauett und geglaubett sein, sonst könte nichts bestehen; also gingen wir den vertragk ein, und wiewohll anfenglich uns allerley *contrarietates* begegneten, so gab doch Gott glück das solcher vertrag volnzogen und unser vatterlandt, durch mittel solches vertrags undt darausz uffgerichten religionfriedens, in die 32 jahr in ruhen gesessen. Wer weis was

---

(1) *ergieng*: T. V. p. 65.

1584. der liebe Gott hier auch wirdett vor gnadt geben, doch
Mars. wollen die ding *fideliter et cautissime* gehandlet sein, damit man nicht zwischen zweyen stuelen niddersitze; dann solten die ding vor den von Alanson oder auch die Hollender undt Unirte Profintzen kommen, wurden sie grosz misztrauens, ja noch wohll grosser übel anrichten, welches Gott gnediglichen wenden, undt König *Philippo* in sin geben wolle das seine Kön. W. die warheit göttliches worttes amplectiren und diese seine anngeborne lande widder *in pristinum florem* pringen möchtte.

Welchs wir Euch hinwieder günstiglichen nichtt wolten verhaltten, und seindt Euch, mitt günstigen gueten willen, jederzeitt wohl geneigt. *Datum* in unser vestung Cassel, am 31[ten] *Martij A°* 84.

WILHELM L. Z. HESSZEN.

Dem wolgebornen unserm lieben
Vettern Johansen, Graven zu Nassaw,
Catzenelnbogen, Vianden und Dietz,
Hern zu Beilstein.

Quelques jours plus tard, le Landgrave écrit au Comte et lui renvoye un portrait du Prince d'Orange («*effigiem* Euers Bruders») que le Comte lui avoit fait parvenir, trois ans auparavant, «das»selbig in unsern langen sahll zu Cassell abmahlen zu lassen» (* MS.).

* LETTRE MCLVII.

Le Prince d'Orange au Comte Jean de Nassau. Arrestation d'Hembyse.

*** Le fameux Hembyse avoit perdu toute sa popularité. En vain essaya-t-il de se justifier: «hy bekende dat de ponten, schepen enz. »geschikt waren geweest tot eenen aenslag op Dendermonde; maer »dat zyn inzigt in dit alles noyt geweest en hadde die stadt te leveren

»aen den vyandt, maer dezelve te brengen onder de gehoorzaem- 1584.
»heydt van die van Ghendt . . . ; maer dat alles was te vergeefs, in Avril.
»zulker voegen dat hy den 23 Maert afgestelt wierdt van het Voor-
»schependom . . . en gevangen geleyt naer syn huys. . . . Met hem
»wierdt ook gevangen den Engelschen Kapitein Roelandt Jorck ; . . .
»en in de plaetse van Hembyze tot Voorschepen gestelt Jor. Charles
»Uutenhove :» *Ghendtsche Gesch.* II. 373, sv.

Utenhove étoit partisan du Prince et de sa politique (T. II. 295).

Wolgeborner freundtlicher lieber Bruder . . . . Wir hatten E. L. lestmal geschrieben (1) welchermaszen Johan von Hembise, *Dathenus* und andere, mit irem unbedachten anschlägen, die sachen zu Gendt dahin gebracht das die Gemeine albereidt verwilliget sich mit dem feindt in friedszhandlung einzulaszenn und daszelbige durch ermelte underhendler albereidt in 's werck gestelt wahr; seidthero hat der feindt ermelte underhendler und ire mitgenoszen so weidt gebracht das sie verwilliget ime die Stadt Tenremonde, darinne sich der Her von Rihoven als Stadthalter verhelt, mit heimblichen verrath zu überliefferen, dazu sie ime albereidt brücken, nachen und sunst alle andere hülff und beystandt verwilliget, darausz nicht anders dan eine jämerliche bludtstürtzung unnd merckliche abbruch der Christlichen Kirchen in Vlandern hette erfolgen mueszen, da Godt daszelbige, ausz sondrer barmhertzigkheidt, nicht verhindert hette; dan, da man eben im werck wahr die sachen zur execution zu bringen, seindt sie unversehens durch etliche trewe Bürger entdecket; ermelter vonn Hembise, Champaigni, Jorck und viel andere gefangen worden. Also das zu verhoffen es werde der Almechtige hinfürter Seine gnade verleihen das al solche und derglei-

(1) *geschrieben* : p. 348.

1584. chen des feindts und seiner günner gefherliche und grew-
Avril. liche practycken verhindert und zu nicht gethan mögen werdenn.

Der Printz von Chimay (1) und die von Brügge bleiben noch in irem angefangenen irthumb; wir verhoffen aber es werde der Almechtige inen ire gedanckenn brechen, und nicht zulaszen das Seine Gemeine denjenen under die fuesz khomme die nichts anders dan ire eigene ehr und nutzen suchen . . . . *Datum* Delff, ahm 4ten *Aprilis* 1584.

E[1]. L. dienstwilliger Bruder,

Wilhelm Printz zu Uranien.

Dem Wolgeb. unsrem freundtl. lieben
Brudern Johann Graven zu Nassaw.

† LETTRE MCLVIII.

Le Comte Jean de Nassau au Landgrave Louis de Hesse.
Les Chrétiens Évangéliques doivent agir de concert.

Gnediger Herr. . . . Ausz den Niederlande und von dem Cölnischen kriegswesen ist mir diese verschiene taghen so vil und mancherlei ungleiche zeitung und bericht,... dasz ich derenthalben. E. G. dieselben desto weniger communiciren dörffen, zu dem, da mich Gott der Herr mit einem hausz-creutz, wegen meiner jungen töchter tödtlichen abgang einer und meiner Gemahlin daruff ervolgter schwachheit, heimbgesucht und derwegen soviel mehr

(1) *Chimay.* «Nadat tot Ghent den 5 Meerte gheresolveert was by »Acte, dat men soude van vrede met Parma handelen, so heeft Chi»may te weghe gebrocht dat die van Brugghe ende 't Vrye den 11 »Meerte dat ooc by Acte hebben geconfirmeert» (*Van Meteren*, 211^c).

1 E. — Bruder. *Autographe.*

daran verhindert. Der trowung¹ und warnung von diesem hausz alhir (1), kommen mir von unterschiedtlich orthen fast teglichs zu: ob nun wohl, Gott lob, meine miszgünstige gegen mich kein fug oder recht, noch auch mehr ursach dan zu andern Evangelischen hohes- und niedrigs-standts-persohnen haben, ich auch vor mein geringe persohn in der Cölnischen und andern sachen die freystellung belangendt nichts gerathen oder gehandelt, so ich nicht für Gott und allen Christ- und ehrliebenden leuthen mit gewissen und ehren zu veranthworten gedencke, oder wan es noch zu thun, nochmals zu rathen und zu handeln, unangesehen allerley besorgter gefahr und was ich darüber ausstehen und leiden müste, mich pflichtig und schuldig erkenne, so musz ich doch des Allerhöchsten willen, was derselbig gegentheil verhenget und durchaus versehen haben mag, mit gedult erwarten. 1584. Avril.

Inmittelst erkenne ich mich auch schuldig darneben die mittel, so Er gibt und zulessig seindt, soviel ich vermag, zu gebrauchen.

Weil aber, wie man zu sagen pflegt, viel hende leichte arbeit machen, auch dieses ein allgemein sach und werckh ist, dabey gewisslich niemandts von den Evangelischen, es geb gleich das gegentheil so gutte wortt und vertröstung als er immer wolle, in die lengde gesichert sein wirdt; so were wohl zu wünschen und vermög E. G. schreiben ein hohe notturft, dasz die benachtbarten uf disz kriegswesen und anbrennendes fewer (welchs doch, Gott lob, so grosz nicht ist wie es gemacht wirdt und

(1) *alhir:* voyez la Lettre 1139.

¹ bedrawung, bedrohung.

1584. mit denen mitteln, so Gott der Herr reichlich verlehnet,
April. menschlicher vernunfft nach zu urtheilen, wohl zu leschen were) gute achtung geben und demselben, ehr einer nach dem anderen hinweg geräumbt und man je lenger je mehr geschwecht wirdt, und des gegentheils gewaldt ferner einreisse und überhandt gewinne, gesteuert und geweheret, und wie solches ahm füglichsten in 's werck zu stellen, in zeitten mit einander vertrewlichen communicirt werden möge. Ungezweivelter zuversicht, da nur etlich wenige benachbarten sich dieses handels underfahen wolten, esz würde, vermittelst Göttlicher gnaden (unangesehen alles geschehenen verlauffs), noch zimblicher massen zu rathen sein und sich allerhandt mittel und gelegenheiten finden, daruff von vielen jetz wenig gedacht wirdt: dan, dem gemeinen sprichwort nahe; offtmahls viel verdirbt, dieweil man 's nicht wirbt.

Nachdem dan E. G. ich von der Wetterawischen Graven erbiethen zu etlich mahlen andeutung gethan und zu verstehen geben, auch leichtlich von mir anders ufgenommen und auszgelegtt werden möchte, da ich dise ding mehr dan andern treiben solte, so acht ich unnötig sein E. G. damit ferners zu bemühen, sondern will dieselbe hiemit in Gottes gnaden, reichen schütz und schirmb, zu glückseliger regierung, allen wolstandt und mich zu gnaden, dinstlich bevehlen. *Datum* Dillenburg, den 7ten *Aprilis A°* 1584.

JOHAN GRAFF ZU NASSAU CATZENELNBOGEN.

An Landgraff Ludwig.

* LETTRE MCLIX.

Le Landgrave Louis de Hesse au Comte Jean de Nassau. 1584.
Réponse à la Lettre 1158. Avril.

*** Les protestations du Landgrave, se retranchant dans les Constitutions de l'Empire, à une époque où elles sembloient offrir aux Protestants une foible garantie, n'étoient pas de nature à rassurer le Comte sur les menées de ses nombreux et hardis antagonistes.

Von Gottes gnaden, Ludwig Landgraff zu Hessen, Grave zu Catzenelnbogen.

... Unsern günstigen grusz zuvor, Wolgeborner lieber Vetter Besonder und Gevatter. Wir haben Ewer schreiben underm *dato* Dillenberg den 6 *hujus*, empfangen, verlesen und zweiffeln nicht Ihr werdet seithero berichtet sein welchergestalt das Beyerisch (1) kriegsvolck einstheilsz sich in Westphalen begeben und nicht allein die stette Werle[1] und Arnspurg[1], neben andern zu der Graveschafft Arnspurg gehörigen flecken, albereit einbekommen, sondern auch die stett Beilen, und andere, mitt vertröstung aller gnadt, uffgefordert, und dieweill der örtter kein wiederstandt ist, so lassen wir uns bedüncken es werde sich immer eine nach der andern ergeben, und also die Beyerischen disfalsz nicht grosse mühe haben, auch ihnen einicher grossen kriegszmacht oder inlagerung, welche Westphalen bey itziger gelegenheytt, da zuvor alles [auszgeöst und uffgretzt] ist, nich ertragen kan, gahr nicht von der noth sein; darumb wir umb soviel weniger vermueten das sie unserm freundlichen lieben Brudern, uns oder andern benachparten, die mit diesen handeln nichts zu thun haben, beschwerung zuzufügen sich understehen und

(1) *Beyerisch.* Le nouvel Archevêque étoit fils du Duc de Bavière.

1 *Ville appartenant à l'Archevêché de Cologne.*

1584. mehr wiedersacher uff den halsz laden werden dan sie
Avril. albereitt haben; nichts desto weniger aber erachten wir nutz und gutt sein das, gleich wie unsere freundliche liebe Bruder und wir, also auch Ihr und andere benachpartte, ein jeder an seinem ortt, gutt uffsehens habe und der sachen wahrnehme; dan, solten von dem kriegszvolck, über zuversicht, *excursiones* an den greinzen nach unsern Landen beschehen und den unsern beschwerung zugefügt werden, so seindt wir neben unsern Brüdern gemeint daszelb nach aller möglicheitt abzuwenden und die unsern der gepür vor unbillicher vergwaltigung zu schützen.

Was aber *in specie* Ewer frag belangt, was nemblichen Ihr und andere Wedderawische Graven Ewere vettern und freunde sich uff den unverhofften nothfall zu uns nachparlicher hülff halben zu getrösten, da werdet Ihr Euch der Reichsz Constitutionen und Executions-ordnungen bedechtiglichen zu erinnern wissen, welche clare ziell und masz geben, wie es uff den fall, da ein oder der ander Standt sich überzugs und vergewaltigung zu befahren, mit erförderung und leistung der verordenten kreyszhülffen zu halten sein soll.

Weil wir's dan darfür achten dasz nicht balt eines oder des andern Stendes gelegenheitt sein werde sich *privatim* und vor sich selbst in diesz verteuffte werck zu stecken, so wissen wir anders nicht zu rathen dan das man *in terminis* obermelter Reichsz-ordnung bleib und die sachen bey dem Kreysz-obristen zu einer sonderlichen zusammenordnung der fürnembsten und nächstgesessenen Kreyszstende richte, und daselbst rathslag und schliesse welchermassen und wie starck die hülff von einem oder mehr benachbartten Kreyssen uff den nothfall zu leisten, auch

inmittelst ettwa uff einstreiffende rott, die uff gemeinen desz Kreysz uncosten an den greintzen zu halten verdacht sey, und ob es wohl mit der Kreyszhülff bevorab, wan ein jeder statt und also auch die weitt entsessene, die hülff mit volck thun sollen, langsamb nacher gehett, so ist 's doch an dem vornemblichen gelegen, dasz diese defension zu ein gemeinen Reichsz- oder Kreiszwerck geachtett und also die nechstgesessene, so den rücken in nothfall am meisten darzu thun müssen, den regresz zu den andern Stenden wieder haben können. Was dan in solchen berathschlagung vor gutt erachtet, indem es gleichwohl an unserm und unserer freundlichen lieben Bruder gutem befürdern nicht manglen soll, beschlossen wirdt, darbey wollen wir auch das unser guttwillig und ungeseumbtt leisten, und uns dermassen erzeigen dasz bey uns einicher mangell nicht gespuertt werden soll; sonsten aber sich noch zur zeitt mit auszlendischer hülff zu beladen und frembde gest sich selbst und andern benachparten, zu beschwerung und verdrusz in 's Land zu führen, deren man hirnegst so liederlich nicht wieder queitt werden könne, darzu wissen wir nicht zu rathen, trugen die vorsorge es möchtte darmit einen beschwerlichen auszgang gewinnen. . . . . Marpurg, 12 *Aprilis.*

1584. Avril.

LUDWIG L. ZU HESSEN.

LETTRE MCLX.

Bollius, ministre à Gand à Libertus Fraxinus[1], *ministre à Anvers. Sur la négociation avec le Prince de Parme.*

. Il paroît hors de doute que Bollius est l'auteur de cette Lettre; non seulement à cause des initiales; mais surtout parcequ'il

[1] *Nom latinisé pour* van den Esch.

1584. Avril. écrit avoir reçu les articles dressés par *Dathénus;* et que dans la Lettre suivante il est dit que *Bollius* a pris part à la négociation, «tot »het oversien van de beworpen articulen.» Ce Ministre, de 1577 à 1578 Professeur à Leide, mais venu à Gand, à la prière des Réformés de cette ville, qui le nommoient *hunnen lieven landsman*, étoit «een der welmeenenden die het met den Prins van Oranje hielden, »waarom hy zig grootlyks stelde tegen de verkiezinge van Hembyze tot »Voorschepen:» *Te Water, Hist. der Herv. Kerke te Gent*, p. 58. — Libertus Fraxinus devint Ministre du St. Évangile à la Haye.

Van Reid écrit: «Dathenus hadde Hembyse in allen dinghen neer»stigh byghestaen, wesende nochtans onseecker oft hy syn uyterste »secreet gheweten hebbe. Altoos heeft hy sich mede in 't parlemen»teren met den vyandt ghebruycken laten:» p. 47[b]. Et selon l'auteur des *Ghendtsche Gesch.*, «waren de andere Ministers zeer verstoort »op Dathenus, die opentlyk roemde den Peis aan de Stadt te sullen »geven:» II. 359. — Cette Lettre et la suivante prouvent, au contraire, que ses collégues n'avoient rien à lui reprocher; que, malgré ses rapports avec Hembyze, il ne leur étoit nullement suspect, et que sa manière d'agir, quant aux propositions de paix, leur sembloit conforme à son devoir. Il affirme lui-même «dat den *particulieren* »vrede hem altyt een grouwel geweest sy, maar dat hy een *generalen* »vrede, met bewarynge der Privilegien en der Religie, den armen »vaderlande wel gewenschet heeft» (*Verantwoording van Dathenus by 's Gravezande Gedachtenis der Eerste Synode der Ned. Kerken*, p. 164). Hembyze lui contoit journellement «dat de Conynck de »Religie toelaten soude» («versekerde hem datselve dagelycks, voor »*gewis*, als wel wetende, zoo hy immers zeyde:» *l. l.* 167). — En outre il déclare «dat D. J. Kimdonsius en hy, ter ordonnancie des »gantsen magistraets, en *op 't vlytich versoucken des Kerkenraedts*, »in de versamelynge der twaelf mannen geweest syn, soo lange als »men nog in hope gestanden is van een *generale* pacificatie, maer die »hope ganselick cesserende heeft hy hem geabsenteert en heeft noyt, »noch in de eerste, noch in de leste handelynge, eenige artyckelen »gestelt, maer heeft tegens den *particulieren* vrede, in namen des »Kerkenraedts, menichmael geprotesteert» (*l. l.* 164). Il n'y a pas lieu de révoquer ces assertions en doute. Les Articles «die Dathenus

»en Kimmedoncius mit anderen hadden helpen bewerpen» (p. 394) 1584.
auront donc été le projet d'une paix générale, ou bien la coöpération Avril.
des ministres se sera bornée à leur participation aux débats. Le Consistoire les justifie expressément: «sy hebben dat mit ander vroome »en dapper mannen ghemeine, ende is niet geschiet, als of wy desen »*particulieren* peis approbeerden» (p. 397).

Si, malgré la chûte de Hembyze et les conseils des ministres, on continua de traiter séparément avec l'ennemi, ce fut «door slappi»cheyt van eenige en cloeckheyt der Spaensgezinde:» *v. Met.* 212[b].

Desen 6 *Aprilis* 1584.

Weerde beminde medebroeder! My verlanckt te weten hoe 't met U. L. al gaen magh, en in wat staet U. L. affairen syn. Men is hier besigh mit articulen te bewerpen waerop dat men soude moghen commen in eenighe preparatie van paise mit den Prince van Parme en d'afghewekene provinciën, en also te gheraken tot eynde van der oorloghe; insonderheijt regard nemende op de benaude stadt van Yperen, die alsnoch gheen secours scynt te connen verwachten dan door sulcken middel. Daer syn veele saecken die ons in desen handel mishaghen, ons oorsaecke ghevende van te vreesen een swaerder oorloghe en verlies van de religie, dewelcke te voorcommen wy ons debvoir ghedaen hebben en noch verhopen te doene, soveel moghelick is, volghende onse beroupynghe. Onse Magistraten, insonderheyt de Burghmeester Uttenhove, versekert ons dat hy nemmermeer toelaeten en sal dat door syn regieringhe de religie de minste schaede soude lyden, en liever sulx besterven als sodanighe blasme over hem laeten commen. *Vir est candidus et optimae conscientiae ac summi judicii.* Wy syn gheluckigh dat wy hem hebben, in de plaetse van den afghesetten Jan van Embyse, die cleene gra-

1584. Avril. tie hadde van regieren. Hy sit noch met Jorck en Sitton (1) ghevanghen; wat daervan commen sal, sal den tyt leeren. Sommighe beduchten dat hy uitcommen sal, ende ander hebben een ander ghevoelen, hoorende die spreken die tot beleyders van der justitie ghestelt syn. *Res nostrae sunt afflictissimae;* insonderheyt werden wy ghedoot door onse diffidentiën gegen malcanderen; daer en is noch liefde noch accoort, ja onder die die aldernaest mit malcanderen verbonden syn; teekenen van een toecommende ruïne en ewighe scantvlecke van den Evangelie! Ick en twyfele niet of mynen naem en heeft daer te lyden, ghelyck ick ghenouchsaem verstaen hebbe uit seeker brieven, maer sulx t' onrechte, ghelyck dat blycken sal, daer reden ende gheen passiën ofte calumniën plaetse hebben. Verre van daer dat ick soude goet vynden ende helpen voorderen al hetgheene dat ick sie dat in desen handel ommegaet, ghelyck ick my by dien noyt en hebbe willen vynden; dan gheleden 3 oft 4 daghen bin ick mit diveersche Raetsheeren beroupen gheweest, als: Taymont, Bellechier, procureur-generael, om d'articulen t' oversiene, ghelyck D. *Dathenus* en *Kimmedoncius* mit anderen die hadden helpen bewerpen, tot voorderinghe van de religie. Wy, anmerkende dat de regierders des lants sulck een resolutie ghenomen hebben, die voeghelick niet en can belet worden door ons, als die maer woorden en redenen hebben, wat misdaet mag[sch] doch vallen, als kerkendienaers pooghen Godes kerke, door die resolutie die men alsnoch niet en can veranderen, ten besten te beschermen? ten sy datme verstaen wilde datmen partye van der religie den toom

(1) *Sitton;* «de Lieutenant Wouter Sethon, Schotsman» (*van Meteren*, 212[h]) arrêté à Dendermonde, par ordre de Ryhove.

allesins laeten wilde, ende dat vroome hem daermede niet en moyden[1], waerom dattet evenwel niet achterblyven soude. Dan wat my ende *Dathenus* angaet, hebben voorghenomen die te [ghelueven], die aldermeest ghescandaliseert syn door de teghenwoordigheyt dergheenen die de welvaert van de ghemeente van herten soucken. Ick bidde will mynen naem voorenstaen, volghende de broederlicke liefde, en will my adverteeren van u. l. ghelegheotheyt. Will myn moeder, suster, Françoys Faghel, en andere myne vrynden anspreken ende hen groeten, ende seggen dat wy wel te passe syn. *Salutabis collegas, nominatim D. Isbrandum, cui volo has* [*literas communices*]. Met haesten als boven. 1584. Avril.

U. L. dienstw. [J.] B. wat ick vermagh.

Date[2], den 18 *Aprilis* 1584.

Na date van desen syn ons groote veranderinghen overcommen, in sulcker voeghen dat wy in groote vreese van bloedstortinghe ghestaen hebben. Eenige quaetwillighe in authoriteyt wesende, hadden een beliet[3](1) [ghehet[4]] van omtrent 50 van de gheresolveerste voor de religie, om die te doen uitsegghen of te confineeren binnen huis, 't welck die persoonen veroorsaeckt heeft requeste te presenteeren an Scheepenen ende recht te begeeren over sulcke quaetwillighe; 't welck niet terstont gheaccordeert weesende,

(1) *beliet.* Ce projet des zélateurs de la paix arrêté le 8 ou 9 avril, ayant échoué par la contenance hardie de leurs antagonistes, Ryhove se flatta, mais vainement, de pouvoir surprendre la ville. Cet échec détermina l'arrestation d'une quarantaine d'entre les notables habitants.

[1] moeiden. [2] datae. [3] beleid (overleg).
[4] gehad. *Peut-être faut-il lire* gheset.

1584. heeft Capitain Bonte, ouderlinck van de Fransche kerke,
Avril. eenen poingnaert ghenomen ende op 't stadthuys eenen Lucas Demaent[1] een steke ghegheven in de presentie van den voorschepen. Daerna is myn Heere van Ryhove sondagh laestleden voor de poorte gheweest, in meeninghe van inghelaeten te werden, maer heeft moeten keeren. Nu werden alle die ghevangen, die men acht in beide stucken schuldigh te syne. U broeder absenteert [hem] vor vreese van den banliu[2]. Ick en weet niet of hy hem [eenwez[3]] mede ghemoyt heeft.

Den eersaemen ende voorsienighen
Liberto Fraxino dienaer des Woorts,
binnen Antwerpen.

LETTRE MCLXI.

Le Consistoire de Gand à celui d'Anvers. Même sujet.

*** La reddition d'Ypre, dont le Consistoire semble encore douter, n'étoit que trop véritable. Elle avoit eu lieu enfin le 10 avril: «de goede borgers hebben van haer vrome stantafticheydt moeten »wycken, nadat sy gedaen hadden al dat een trouwe borgerye toe»stont:» *v. Meteren*, 211.

Ghenaede ende vrede van God den Vader door *Jesum Christum*, *Amen!*

Eerwaerdighe beminde medebroeders! Dat wy tot onderhoudynghe van de onderlynghe correspondentie so selden schryven, en gheschiet niet uit gebreke van boden, noch faulte van goeden wille; maer veel meer door de groote confusiën van de saeken alhier, die ons meenighe goede

[1] Deynaert (*d'après les* Ghendtsche Gesch. II. 380) lieutenant van den kolonel Boucle. [2] baljuw. [3] ietwez (ergens).

ghelegentheyt doen versuymen. Het beleet van den pais 1584.
mishaeght ons boven maeten, ons anders niet dreighende Avril.
als eenen onderganck van der Religie ende vryheyden, ten sy dat God, na Syne goedigheyt, darin andersins voorsie, die uit duisternisse het licht scheppen can, ende in den hoogsten noot Syne cracht toont. Hoe wy ons allesins in desen handel gedreghen hebben, sullen U L. connen verstaen uit dese inghesloten copiën, ghelyck wy oock verhoopen daerin te persevereeren, so veele moghelick is. Dat eenighe van onse vergaderinghe, als D. *Dathenus* en D. *Kimmodoncius*, en ten laetsten, tot het oversien van de beworpen articulen, *Jo. Bollius*, by het verhandelen van den pais gheweest syn, dat hebben sy mit ander vroome ende dapper mannen ghemeene, als daer syn de Raetsheeren Bellechier, Taymont, Burghgrave, de Procureur-Generael, ende en is niet gheschiet, als of wy desen particulieren pais approbeerden, ghelyck wy dat noch niet en doen, maer veel meer om de resolutie (die by de leden van Vlaenderen ende drie leden deser stede ghenomen was, en by ons niet en conde voeghelick verhyndert worden) te helpen beleyden tot meeste profyte van der Kercke *Jesu Christi*, sonder de presentie van welcken onsen medebroederen meer quaets te beduchten stont; want wat soude men van persoonen die in de religie ongheresolveert syn, verwachten tot vaste bewaeringhe van deselve? Daerom, lieve broeders, sullen U L. onsen naeme en fame voorenstaen, gheghen die die andersins van onse actiën oordeelen.

Wy hebben over omtrent 4 weken an U L. ghesonden de brieven tot beroupynghe van den generaelen *Synodo*. Wy twyfelen of die ter hant commen syn, waervan wy mit den eersten bescheet verwachten, om daerin andersins te

1584. voorsiene. Onse stadt is vol beroerte. Veele van de princi-
Avril. paelste van der Religie werden hier ghevanghen, en dat wel uit oorsaeke, soo wy presumeeren, dat se gesuspecteert werden als intelligentie ghehadt te hebben mit myn Heere van Ryhove, die hem [nu] sondagh laestleden presenteerde voor de Keyserspoorte, in meeninghe van inghelaeten te werden, ofte oock dat se ghehouden werden partie van dese dangereuse handelinghe. God gheve ons dat ons saligh is, waerom wy Hem sullen bidden ende mit lanckmoedigheyt verwachten sulx als 't Hem belieft ons op te legghen. Wy recommandeeren ons in U. L. vierighe ghebeden. Waer 't by aldien de Generaliteyt eenigh faict dede in 't lant van Waes, off op het fort van Wetteren[1], ofte yet anders, dat soude alhier grooten moet gheven en desen handel seere verbeteren, ende den vyanden van der Generaliteyt soude groote occasien van veel quaets te doene benomen werden. Aengaende de stadt Yperen, van Doornick compt de tydinghe dat se gheappointeert is, maer die van Brugghe syn daervan ignorant, 't welck ons doet twyfelen.

Hiermede, weerde beminde broederen, weest den Heere en het Woort synder ghenaeden bevolen. Mit haesten desen 18[n] *Aprilis* 1584. In Ghent.

U. L. dienstwillighe medebroeders,
de regeerders der Kerken Christi
binnen Ghent.

Den godvreesenden welgheleerden ende voorsienighen Regeerders der Kerken *Christi* binnen Antwerpen.[2]

1 *Bourg considérable entre Gand et Dendermonde.*

2 *De la même main.* Betaelt den bode 10 stuivers.

LETTRE MCLXII.

Th. de Banos au Comte Jean de Nassau. Bonnes dispositions du Roi de Navarre. 1584. Mai.

*** *Son Excellence* (p. 325) le malheureux Électeur de Cologne, abandonné de la plupart des siens, étoit encore *au monde*, mais depuis le 20 avril en parfaite sûreté à Delft, «alwaer de Prince van »Orangien hem te gemoet gegaen synde, hy van denselven met gro»ter vriendschap en eere ontfangen is:» *Bor*, II. 424[b]. — *Van Reid* résume sa déplorable histoire en peu de mots: «Altoos werd Truxes »met gelycker haestigheyt geschupt, als hy sich verklaert hadde:» p. 38[a].

Monseigneur. J'estime que vous aurez veu la responce (1) que le Roy de Navarre a faict aux articles que j'ay proposés à sa Majesté, de la part de Monseigneur l'Électeur de Coulogne. Dieu a bény mon voiage et jaçoit[1] qu'Il m'aye visité de maladie jusques à la mort et qu'encores mon indisposition soit grande, si est-ce que ny les douleurs ou dangers de ma personne ne m'ont point si contristé, que l'estat des affaires de son Excellence, de laquelle je n'entens non plus de nouvelles que si elle n'estoit plus au monde.

Le Roy de Navarre et autres grands Seigneurs ont bonne affection de secourir son Excellence, à laquelle j'escris quelsques particularités de conséquence, et il vous plaira lire mes lettres et, après les avoir cachetés, les faire tenir seurement et au plus tost à son Excellence. Il faut se fier en Dieu et faire son debvoir en adversité, en laquelle le Chrestien ne doibt perdre courage, non plus que le bon soldat au jour de la bataille. Il y a encores de bons moyens pour

(1) *responce:* p. 325.

[1] encore (quoique).

1584. redresser les affaires, moyennant qu'on s'y emploie dili-
Mai. gemment. Je feray fin, priant Dieu, Monseigneur, vous tenir en Sa sauvegarde, me recommendant très-humblement à vos bonnes grâces. De Francfort, ce 4 de may 1584.

Vostre très-humble serviteur,

THEOPHILE DE BANOS.

A Monseigneur, Mr. le Conte Jean de Nassau, le père, à Dillenburg.

---

† LETTRE MCLXIII.

La Régence de Gand au Prince d'Orange. Demande de secours (MS. G. O. b. k.)

⁂ Une révolution complète venoit d'avoir lieu. Dans un mouvement populaire, le 15 mai, le parti opposé à la paix avoit eu le dessus; on avoit rompu tout commerce avec l'ennemi, pour se rallier franchement au Prince d'Orange et à la Généralité. — M. *de Jonge* a publié une réponse très-encourageante du Prince, mais en date du 19 juin (*Onuitg. St.* II. 93—97). Probablement la Lettre ne lui étoit point parvenue à temps.

Le 20 mai Chimay avoit livré à l'ennemi Bruges et le pays environnant (*'t Vrye*): «de conditiën waren redelyck, om die van Ghendt »en andere noch in te locken:» *v. Meteren*, 212[d].

Doorluchtighe hooggheborene Vorst. Also wy tsedert den onsalighen anslach van den 17 *Januarij* 83, niet connende grypen eenen vasten voet van onse affairen, onderstaen hebben de gheweldighe inbreuke van den vyant in West-Vlaenderen, ende daernaer van denselven overvallen syn gheweest in ons quartier van Ghendt, niet teghenstaende alle debvoiren die wy ghedaen hebben om hulpe ende assistentie te vercryghen van Duytslandt ende

andersins, eyndelick anmeerckende dat onse affairen, door continuatie van oirloghe, daeghelix afnamen ende dat de landen niet met een weynichmaels maar t' eenenmaele overrumpelt wierden ende den teerlinck ten onghelucke op onse provincie van Vlaenderen ghevallen was, zonder te speuren eenighe meerckelicke hope van verlossinghe, zo en connen noch en willen wy dissimuleren dat ter eender zyde onse herten ghealtereert ende vernedericht wesende door den voorschreven anslach ende sober bystandicheyt die wy verhopende waren van onse gheallieerde, ter ander zyde ons van den vyandt ghepresenteert veel goede beloften en toesegghinghen, als namelick van te behouden onse religie ende privilegiën, zoo wy verstaen wilden met Zyne Majesteyt tot appointemente te commen; hebben eyndelick ons hier toe laeten beweghen, te meer dat wy niet en schenen onse ghemeente die den paeys, zo schoone opghegheven zynde, alreede smaek dede, te connen voldoen, ten ware dat wy den handel van paeyze in preuve gheleyt hadden. Dan also wy, naer veele verhandelinghe, bevinden denselven inderdaet schadich ende gheensins acceptabel te wesen, hebbende niet teghenstaende 't overcommen van Brugghe ende 't Vrye, onse midtleden den voorschreven handel eenmael afghesleghen ende ons tot eene goede defensie gheresolveert, fonderende ons niet zo veel op onse macht ende middelen, dewelcke wy ghenoech verstaen ten gheenen tyde, veel te min nu bynae uitghemeerghelt zynde gheensins bastant[1] te wesen om al sulck eenen gheweldighen vyandt te wederstaen, als op de hulpe des Almoghenden, dewelcke, ansiende, zo wy hopen, d' eenvoudigheyt onser herten ende gherech-

1584.
Mai.

1 suffisant (*vieux Fr.*), *à moins qu'on ne lise* bestant.

1584. tigheyt der cause die wy voeren, ons niet en zal laeten
Mai. vallen in de handen derghener die ons soecken omme te brynghen; ghelyck wy ooc van Uwer vorstelicke ghenade ende myne Heeren de Generaele Staeten verhopen alle hulpe ende assistentie U. L. moghelick; zo omme de groote importantie deser onser stede, als om het quaet exempel dat de reste van de gheunieerde provinciën nemen mochten, zo wy, dat God verhoude, t' onderquamen, by faulte van goeden secourse ons so mildelick by U Excellentie ende die Generaele Staeten aengheboden, zoo verre wy desen handel aenstaende, als wy ghedaen hebben, ons tot defensie stellen wilden. Welcken volghende wy UE. ende myn heeren de Generaele Staeten reverentelick by desen supplieeren dat het U believe ons promptelick te senden den heere van Vileers tot een hooft ende conducteur van onser oirloghe, ist mogelick, ofte emmers eenich ander wel bedreven personaige van autoriteyt. *Item* te voorsiene van noodighe vivres, ende dat mit den alder eersten, op dat de ghealtereerde arme ghemeente ghetroost ende ghecontenteert werde, orden stellende dat alle licenten ende toevoer van vivres an den vyandt, jae ooc te Nieupoort ende Duynckercke gheschurst werden, mitschaders ooc procurerende dat het beloofde secours uut Vranckerycke ende van elders, ons by diveersche brieven van U. E. troostelick toegheseyt, op dat voordelixste tot onser assistentie hem openbaeren, ende voorts al het ghene gheschiede dat tot vercranckinghe des vyandts, secours ende ontset deser stede, eenichsins dienstelick wesen mach.

Verghetende ende verghevende uut een Christelick ende genereux herte alle fauten ende differentiën, die daer uut misverstant ende onlydsaemheyt van de menichvul-

dighe onghemacken die wy tot noch toe gheleden heb- 1584.
ben, onderlinghe souden moghen zyn gheresen; achtende Mai.
gheen cleen ghewin te zyne voor de Generaliteyt, hoewel het ons in ons particulier diere staet, dat door desen vredehandel cont ende openbaer gheworden is datter gheen reconciliatie nemmermeer en is te verwachten tusschen den Coninck van Spaegnen ende de afghevallen provinciën ende principalick voor die van de Religie.

Ons sekerlick ghetroostende dat U. E. niet alleenlick voor hare persoone hier in alles doen zal, zulcx als eenen Christelicken ghetrauwen, Godt-, de waere Religie ende het vaderlandt liefhebbende Vorst betaemt ende toestaet; maer die ander gheunieerde provinciën daer toe induceren, opdat wy voorts, in onse voorschreven billicke ende nootsakelicke petitie, ghehoort ende gheassisteert werden: willen wy, desen hiermit naer onse onderdanighe recommandatie besluytende, Godt den Almachtighen bidden dat Hy U. E. in goeder ghesontheyt langhe spaerende, wysheyt ende middelen verleenen wille om ons ende andere van aller tyrannie der godloosen te verlossen ende tot het seker ghebruyck onser Christelicker vryheyt voorspoedich te brenghen. *Datum* tot Gent, den 24 may MDLXXXIV.

La pièce suivante, signée le lendemain, par *les Eschevins, Consaulx et Doyens de la ville de Gand*, fait voir que, surtout peut-être afin de recouvrir les ôtages, on usoit encore de beaucoup de ménagements envers le Prince de Parme: «Monseigneur, nous avons estez »fort contristez d'entendre par celles de vostre Altèze que les deb»voirs par nous jusques ores faictz pour parvenir à ungne ferme et »asseurée paix avecq Sa Majesté n'ont sortiz leur effect. Veullans bien »asseurer par cestes que ne sommes cause de l'emprisonnement des

1584. »bourgeois (dont il semble on nous veulle incoulper), mais au con-
Mai. »traire se trouvera par information que iceulx prisonniers ont estez »séduictz ou enhortez par aultres, plus adonnez à la continuation de »guerre que au service de sa Majesté, le bien et repoz du commun »peuple, et ses léaulx subgectz; protestans devant Dieu et ses sainctz »anges que avons procédé jusques ores sincèrement et n'avons eu »plus au coeur que de nous et tous les manans de ceste ville remettre »en un bon accord et se réconcilier avecq sa Majesté nostre légitime »Seigneur et Prince naturel, en nous consentant seulement le libre »exercice de la réformée religion et servir Dieu selon noz conscien»ces, avec le maintiennement des privilèges de ceste ville. Par où et »que vostre Altèze déclaire ouvertement n'estre autorisée par sa »Majesté pour nous accorder ce que dessus, et nous confyans entière»ment que l'Éternel Dieu, qui a les coeurs des Roys en Sa main et les »incline à touttes choses selon Sa divine volunté, touchera une fois »le coeur de sa dicte Majesté, à ce qu'ayant pitié de son povre peu»ple, il luy accorde ce que, selon tout droict divin et humain, ne »peult estre refusé. Pryerons vostre Altèze, le plus humblement que »pouvons, qu'il luy plaise encharger et donner ordre que les députez »et hostagiers de ceste ville, estans présentement ès villes de Tournay »et Audenarde, puissent seurement retourner, sans leur estre faict »aulcun mal ou encombre, et à ces fins en escripre au Seigneur de »Manny, Gouverneur d'Audenarde, comme pareillement de nostre »part n'y aura faulte endroict les Seigneurs hostaigiers estans en ceste »ville, de seurement les conduyre au mesme lieu et place où vostre »Altèze ordonnera estre livrez les nostres. Et sur ce, Monseigneur, »offrans noz très-humbles services à vostre Altèze, prierons Dieu »luy donner, en parfaite santé, ung conseil conforme Sa divine »volunté avecq vie heureuse et longue. De Gand, ce XXVe jour de »may MDLXXXIV» († MS. G. br. k.).

Le 12 juin *Frédéric Henri*, fils du Prince et de Louise de Coligny, né le 29 janvier, fut solennellement baptisé. Ses parrains étoient le Roi de Danemark et le Roi de Navarre. Aldegonde, Bourguemaître et Martini, Greffier d'Anvers, étant mandés à cette occasion, le Prince leur communiqua le dessein du Prince de Parme contre cette

ville; «hebbende gebruikt dese woorden; dat hy woude den byl aen 1584.
»de wortel van den boom stellen:» *Bor*, II. 466ª. Et son Exc. ayant Juin.
ajouté qu'avant deux mois il viendroit à leur secours, comme Martini observoit que la ville étoit approvisionnée pour un an, il répliqua: «neen: so ik binnen twee maanden niet en doe, so sal de »Prince van Parma de riviere sulx met geschut besetten en met forsten en andere middelen van verhinderinge voorsien dat men daer »qualyk soude konnen doorbooren:» *l. l.*; c'est pourquoi il falloit avant tout, en perçant une digue importante (*den Blaugarendyk*) s'assurer une libre communication. Ici encore la prévoyance du Prince fut justifiée, d'une manière déplorable, par l'évènement. On ne put vaincre à temps la résistance des intéressés; et ainsi «is het »seer wys en voorsichtig advys van den Prince verhindert en belet: »een sake daer door de conservatie en behoudinge van de Stad en »genoegsaem gansch Braband principalyk is belet geworden:» *l. l.* p. 468. Ceux de Gand rendoient témoignage à la vérité, en écrivant, peu de temps après sa mort: «syn goedgunstigheyd en getrou»wigheyt tegen dese landen is bekent tot den lesten adem van syn »leven, en is byna overal bekent dat alle de verliesen ons overko»men zyn, omdat men syn raed niet gelooft heeft:» *l. l.* p. 479.

* LETTRE MCLXIV.

Le Prince d'Orange au Roi de France. Mort du Duc d'Anjou (P. A. F. 8793. p. l.).

*** Le Duc d'Anjou étoit mort de maladie, le 10 juin, à Chateau Thierry. On venoit de lui envoyer une troisième députation, pour le prier de se hâter, «na 't verlies van Yperen, eer en bevo»rens Gent oock verloren gingh; maer dese ghesanten vonden hem »niet levendig:» *v. Reid*, 46ª. — Dans une position aussi difficile, le Prince redouble ses instances auprès du Roi. On se flattoit qu'il auroit égard aux dernières volontés de son frère. — Le 23 juin les États-Généraux écrivent de Delft à la Régence de Gand: «Alzoo wy »beden by brieven van den heere van Schoonewalle, onse Gesant in »Vranckryck, gescreven vuyt Chateau Thiery den 11ⁿ ende 12ⁿ deser

1584. »maent, verstaen hebben dat Syne Hoocheyt op ten 10^n^ deser maent
Juin. »es overleden, ende datter zeer groote apparentie es dat den Coninck »van Vranckryck, als zynen successeur ende erfgenaem, die alreede »het garnisoen van Cameryck heeft versterkt met xv^c^ mannen, de »zaecken van dese landen zal aenveerden, te meer dat Zyne Hoocheyt »dezelve grootelicx aen Zyne Majesteyt heeft by testamente ghere»commandeert, seggende dat hy met egheen gheruste conscientie en »zoude cunnen gesterven, zoo hy niet en wiste dat Zyne Majesteyt »tzelve zoude doen, waer vuyt onze geheele ende spoedighe verlos»singhe met Godes gratie es te verhopen, hebben wy U E. daervan »wel willen in diligentie verwittighen, zoo wy oick doen zullen van »'t gene wy wyders zullen desen aengaende vernemen; op dat haer »gelieve des te volstandiger te blyven by de Unie ende te beter op »heure hoede te wezen, ende scherpelyck toe te siene dat de aen»slagen van den vyant mogen by alle manieren verhindert ende ge»weert worden; ende, ons gansselyck desen aengaende op uwe E. ver»trouwende, willen wy desen eyndighen, biddende Godt Almachtich, »edele, weerde, wyse ende zeer voirsinnige heeren, U E. te willen »bewaren» († MS. G. br. k.).

Sire, comme Messieurs des Estats et moy avions ordonné toutes choses pour la négociation avec feu de très-haulte mémoire Monseigneur frère de vostre Majesté, que déjà les députés estoient en chemin, nous avons receu les tristes nouvelles du décès de son Altesse, qui nous a apporté un très-grand déplaisir et tristesse. Laquelle ne peut estre diminuée, sinon par l'espérance que nous avons conceue qu'il plaira à vostre Majesté n'oublier ces païs, tant affligés par les ennemis communs à vostre couronne, à nous, et à toute la Chrétienté; ce que nous espérons obtenir de vostre Majesté, selon sa bonté et faveur accoustumée envers les affligés. Et comme Monsieur Des Pruneaux, qui a conduit cest affaire jusques à sa perfection, s'est acheminé avec la conclusion de la négotiation, j'eusse estimé faire faute

si je ne rendoy à vostre Majesté tesmoignage de combien il s'est dignement acquitté de ceste charge, laquelle il a conduite avec honneur; et d'autant que s'il plaist à vostre Majté considérer de près les articles à luy envoyés dernièrement, il se trouvera qu'il a laissé de presser quelques points, il plaira à vostre Majesté, en lisant la lettre que j'en avoi escritte à son Altesse, à remarquer la cause pour laquelle je luy ay desconseillé de le faire, suivant un commandement que j'ai eu souvent de son Altesse: à sçavoir que le dit Sieur Des Pruneaux suivist mon conseil et advis, lequel, Sire, j'ay tousjours essaié de diriger au bien, honneur et service de son Altesse, qui me fait supplier très-humblement vostre Majesté le trouver bon et me tenir au nombre de ses très-humbles et très-obéissants serviteurs... Ce 24 jour de juing 1584. 1584. Juin.

GUILLAUME DE NASSAU.

* LETTRE MCLXV.

Le Prince d'Orange à la Reine-mère de France. Même sujet (MS. P. C. 337).

Madame, les Députez que messrs les Estats et moy nous envoions vers son Altèze, n'estoient encores guères advancez en chemin, quand je reçeus les tristes nouvelles du décès de son Altèze. De quoy, Madame, combien que V. M. eut beaucoup d'occasion de s'en douloir et contrister, pour l'affection que Dieu et nature nous enseignent de porter à ceuls qui nous sont si proches, et laquelle je prie Dieu de vouloir modérer en la personne de V. M., si est-ce, Madame, que Messrs les Estats et moy n'avons laissé d'en sentir un extresme regret et desplaisir. Car, oultre l'affection que je luy avoi dédiée, et laquelle, Dieu mercy, j'avoy

1584. constamment gardée jusques à la fin, elle estoit néantmoins
Juin. depuis quelque temps accreue par les advertissemens ordinaires que j'ay reçeu de quel courraige il luy plaisoit d'embrasser les affaires de ces pays; mais, puis qu'il a pleu à Dieu nous visiter d'une telle perte, après L'avoir prié de nous fortifier, nous ne voions plus aultre refuge en noz affaires, sinon vers la Ma^{té} du Roy et la vostre. Et comme, aiantz entendu ces nouvelles, M^{rs} les Estats ont envoié exprès commandement et pouvoir à leurs deputez, suyvant les articles accordés, de s'adresser à sa Ma^{té}, je supplie très-humblement V. M., Madame, nous faire cest honneur de prendre nostre cause en main et assister les dits Députez vers sa M. pour obtenir d'icelle audience favorable et fructueuse résolution; ce qui m'augmentera de plus en plus le désir de faire très-humble service à V. M., comme, après luy avoir très-humblement baisé les mains, je prieray Dieu donner à icelle, Madame, en bonne santé très-heureuse et longue vie. Escrit à Delft, le xxiiij^{me} de juing 1584.

De V. M. très-humble et très-obéissant serviteur,

Guillaume de Nassau.

Le même jour le Prince écrit à la Reine la Lettre suivante, destinée spécialement à donner un bon témoignage au Sr Des Pruneaux.

«Madame, estant Monsieur Des Pruneaux attendant le vent pour »partir vers son Altesse avecq les députés de Messieurs les Estats, nous »avons receu à nostre très-grand regret les tristes nouvelles du trépas » e son Altesse, qui nous a apporté grand travail en l'esprit, et nous »seroit encores plus grief sans l'espérance que nous avons conceue »de vostre Majesté que, comme elle nous a faist cest honneur jus»ques à présent de faire déclaration d'une si bonne volonté envers »tous les affligés par les Espagnols, ainsi qu'il lui plaira encore con»tinuer la même affection. De quoi, Madame, je supplie très-hum»blement vostre Majesté; et d'autant que j'ay veu le dit Sieur Des

»Pruneaux le long temps qu'il a esté en ce pays et ses poursuites, 1584.
»s'est si bien et si dignement acquitté qu'il mérite en avoir louange, Juin.
»je n'ay sçeu, Madame, laisser de luy [entendre] ce tesmoignage à »vostre Majesté, la suppliant de rechef me faire cest honneur de »s'en assurer et me tenir au nombre de ses très-humbles serviteurs. »Ce 24 juing 1584.» (*MS. P. A. F. 8793. p. 3).

† LETTRE MCLXVI.

La Reine d'Angleterre à la Reine-mère de France. Même sujet (MS. P. BR. V. 97).

⁂ On retrouve ici le style parfois bizarre d'Elizabeth; *ampullas et sesquipedalia verba*. Sa douleur doit avoir été bien vive, si l'apprêt et la recherche des paroles prouve la réalité et la force du sentiment.

Le Cardinal de Granvelle écrit (le 4 juillet) à M. de Bellefontaine: «Je ne m'esbays poinct des practiques que menoit Alençon »et ceulx de sa suytte vers les Suysses, pour nous traverser; enfin »il a pleu à Dieu en faire quicte le monde, que n'est pas grande perte, »et si la maison de Valois demeure exclose de la couronne de »France, il n'y aura fauste d'aultre qui y succèdent et ne sçay qui se »porroit estre que fusse pire que le dit Alançon» (MS. B. II. 426).

Madame, si l'extrêmité de mon malheur n'eust égalé mon doleur à sa cause, et ne m'eust rendue insuffisante à toucher par partie la playe que mon coeur soufre icy, ne me seroit possible que je me fusse tant oublié à ne vous visiter par la compagnie de regret que je vous faye, qui, je m'asseure, ne peut surmonter le mien; car combien que l'en estiés mère, si est ce qu'il vous reste quelques autres enfans, mais moy je ne trouve de consolation sinon la mort, qui, j'espère, nous fera bien tost rencontrer; mais, si vous pouviés voyre la figure de mon coeur, vous la verriés le pourtrait d'un corps sans âme. Mais je ne vous fascheray plus de mes plaintes, en ayant trop des vostres. Il reste

1584. asteur que je vous advoue et jure que tourneray une bonne
Juin. part de son amour au Roy mon bon frère et vous, vous asseurant que me trouverez la plus fidelle fille et soeur que jamais Princes eurent, et ce pour principalle cause qu'il vous appartenoit de si près, à qui je m'estois de tout dédié, [ce que], s'il eust eu la faveur divine de plus longue vie, vous l'eussiés plus connu. . . . .

On alloit procéder en Hollande sous peu de jours à l'inauguration du Prince comme Comte et Seigneur. Il ne sera pas superflu de présenter ici quelques observations sur le but et la marche d'une affaire qui, par des préventions de divers genre, a été complètement dénaturée.— On suppose en général qu'il s'agissoit d'un pouvoir presqu'illimité et tout au moins réellement monarchique; que le Prince nourrissoit pour cette autorité suprême un désir ardent, caché sous des intrigues secrètes et sous le voile transparent d'une répugnance simulée; que ses tentatives rencontrèrent une opposition violente de la part des États et surtout de la ville d'Amsterdam; et qu'au milieu de la lutte sa mort intervint, avant qu'il eût, sur aucun point, triomphé de ses antagonistes. Ces assertions sont fausses ou fort inexactes. Les droits et les espérances du Comte, d'après la définition de son pouvoir, n'étoient certes pas propres à flatter une ambition démésurée; ce furent les États et non le Prince, qui firent la proposition, dans leur intérêt plutôt que dans le sien; on n'obtint son consentement qu'après des instances réitérées; l'opposition d'Amsterdam ne portoit pas sur la chose en elle-même, mais sur un délai dans l'exécution; enfin, au mois de juillet 1584 les États avoient résolu que, les délibérations étant terminées, la solennité publique et définitive devoit avoir lieu.

Des Auteurs, même d'ordinaire bien informés, se sont trompés à cet égard. Ainsi par ex. *v. Meteren* écrit: »omtrent desen tyd isser »groote sprake geweest van den Prince volcomen Grave van Holland »te maken, of volcomender macht en authoriteyt te geven, soo de

»andere Landen ook een goeden Heere conden becomen, om t' samen 1584.
»de Landen beter te beschermen. Maer also eenige steden daertoe Juin.
»niet volcomelyck en conden verstaen, so is de sake achter gebleven: maer syn goedgunders wenschten hem sulcx wel, om zyn »schade te vergelden, als die 't selve wel verdient hadde, waghende »voor de Landen zyn lyf, leven, goet, bloet en vrienden:» p. 209[a]. — On pouvoit aisément être dupe des apparences; car en vérité les titres étoient fort beaux: »Die van Holland hebben den »Prince, boven de Souverainiteit hem alrede opgedragen voor soo »lange de oorloge soude duren, ook versocht en aengeboden de »absolute Souverainiteit, Graeffelykheid, Hoogheid, en Heerlykheid »der Landen metten aankleven van dien, te willen aennemen, regeren en administreren, in der qualité, naem, en eigentlyke tiltre als »Grave en Heere derselver Landen:» *Bor*. II. 186[a]. Eux aussi n'auroient pas fait difficulté de se servir des expressions des États de Zélande, qui résolvent: »dat men syne Exc. voor hem en syne Erven »aenbieden sal den Graefschappe van Zeeland in *eigendom*» (*Kluit, Holl. Staatsreg.* I. 295); conformément au Droit public d'alors, selon lequel le *territoire*, considéré en général, étoit la propriété du Seigneur, et tout ce qui n'appartenoit pas aux habitants, rentroit dans la classe de ses domaines particuliers (*l. l.*) Ils se soumettent, comme des sujets à leur Prince légitime; »zy verbinden sich als zyne »onderdanen, aen hunnen wettigen Heer, Prins, en Grave der »Landen» (*l. l.* p. 298). — Sans doute de telles expressions semblent indiquer une Souveraineté véritable: mais elle devoit s'exercer d'après de certaines formes, et c'est ici que la forme venoit complètement emporter le fonds.

Pour apprécier la nature du pouvoir qu'on conféroit au Prince, il suffit de jetter un coup d'oeil sur les 49 articles qui en déterminoient les limites (*Kluit, l. l.* I. p. 336—345). Sanction de tous les priviléges, même de ceux dont on n'avoit jamais fait usage (allusion au *Grand-Privilège*, extorqué par la fureur populaire à la Duchesse Marie de Bourgogne). Nécessité du consentement des États, non seulement pour les impôts, mais aussi pour l'augmentation ou le renouvellement des Privilèges, pour la paix ou la guerre et pour une négociation quelconque. Réunion des Etats annuellement à une

1584. époque fixe et en outre aussi souvent qu'il leur semblera bon. Dési-
Juin. gnation aux principaux postes par le Comte, mais sur une nomination de trois personnes faite par les États. Formation par lui et les États d'un Conseil de douze, auquel il peut en ajouter deux, mais avec lequel il délibère sur tout ce qui concerne la défense et le bien-être du pays, d'après une Instruction faite par lui et les États. En cas de violation d'un de ces Articles, avec refus de redresser le grief, liberté pour les États de pourvoir au Gouvernement, comme ils jugeront convenable. — Avec une Capitulation pareille il ne restoit au Comte que le titre; la réalité du pouvoir (T. I. p. 160*) avoit disparu. Les conditions étoient, à peu près, les mêmes qu'on avoit imposées à l'Archiduc Matthias, pour en faire un Gouverneur Général, hors d'état de gouverner (T. VI. 259); les mêmes auxquelles Anjou, honoré du nom presque dérisoire de Souverain, avoit dû se soumettre (T. VII. 401), et qu'il avoit en vain essayé de briser. Le Prince avoit expressément accordé aux États tout ce qu'on pourroit déduire, soit de la Joyeuse Entrée, soit du Traité de Bordeaux (*Kluit*, *l. l.* 349). — Le génie supérieur de Guillaume Premier auroit peut-être ici encore réussi, dans la pratique, à écarter les obstacles et à se servir des garanties qui devoient annihiler son pouvoir; toujours est-il qu'entre des prescriptions semblables et l'autorité Souveraine il n'y a rien de commun: *Kluit* dit; »de oorspronglyke en onbepaalde Graaflyke Oppermacht werd nu een zoogenoemde »*Constitutionele en bevoorwaarde Macht*, en de Graaf zelf werd een »*Constitutioneel Graaf;* een *Souverein*, maar een zeer bepaald *Souverein*» (*l. l.* 351). Peut-être seroit-il plus exact de dire que la dénomination de Souverain étoit déplacée; car elle forme un contraste trop frappant avec la nullité du pouvoir. L'Auteur de la *Vie de Guillaume I*, malgré sa partialité excessive pour les États, ne peut s'empêcher d'écrire: «men moet bekennen dat de Oppermagt van »den Graaf, door alle die voorwaarden en bepalingen, al te veel »werd besnoeid en dat de gansche klem der Regering bleef in handen »van de Staten» (III. 640). Le Comte, lié par une véritable *lex commissoria* de ce genre, ne pouvoit être que ce que devint le Stadhouder, le Magistrat héréditaire dans un État Aristocratique et Républicain (T. VII. 3).

On conçoit dès lors que le Prince devoit être médiocrement flatté d'un accord qui le mettoit sous la dépendance et le livroit, pour ainsi dire, à la merci des États. Plusieurs s'étonnoient, s'indignoient presque, en le voyant accepter un joug indigne d'un personnage tel que lui : ses partisans à Utrecht se plaignoient ouvertement des Articles, «zoo gelimiteerd en gerestringeerd dat naauwelyks een persoon »van zeer kleine qualité ze zou kunnen goedkeuren :» *Bor*, II. 380[b]. Ils observoient, non sans raison, que cette nouvelle forme de Gouvernement avoit pour but unique de consolider le pouvoir des États, «sonder dat in het allerminste, immers seer weinig, tot voordeel van »de privilegiën en vryheid der burgers daarin wordt gezegd :» *l. l.* Mais le Prince, à une époque critique, étoit obligé de tenir compte des difficultés et des exigences du moment. Il falloit aller au plus pressé et se concilier la bonne volonté et le concours de ceux qui avoient l'autorité en main et qui tenoient les cordons de la bourse. S'il eût eu son élévation personnelle en vue, ou même, s'il eût pu, à son gré, choisir une forme désirable et permanente de Gouvernement, il est à présumer que loin de fortifier contre les bourgeois les prétentions de la Magistrature communale, il eût préféré, en s'appuyant sur l'amour et le dévouement du peuple, se montrer le défenseur des droits réels et méconnus de la nation. 1584. Juin.

La supposition que le Prince avoit, ici encore, ici surtout, l'ambition pour principal mobile, s'explique en partie par une espèce d'anachronisme. Dans nos jugements sur les actions des hommes, nous attribuons trop souvent une part dans l'ensemble de leurs motifs à des éléments que, par mégarde, nous empruntons à un avenir, qui ne pouvoit entrer dans le cercle de leurs prévisions. Ainsi, en appréciant les déterminations du Prince, la Hollande nous apparoît, telle que plus tard, donnant la loi à la République, elle influoit, par ses flottes, ses armées et ses capitaux, sur le sort des peuples et des Souverains. Mais pouvoit-on, à l'époque dont il s'agit, raisonnablement admettre, parmi les éventualités futures, une telle prospérité et une telle splendeur ! Durant le cours de cette affaire, la position des Pays-Bas qui, depuis la séparation des Provinces Wallonnes et l'abjuration du Roi, n'étoit guères favorable, devint de jour en jour plus inquiétante et plus critique. Les talents et la douceur apparente du

1584. Juin. Prince de Parme, la désunion entre les Protestants et les Papistes, la mésintelligence des Réformés eux-mêmes, l'inertie ou les résolutions tardives des Princes étrangers, la situation de la France et de l'Allemagne, la trahison enfin de celui qu'on avoit élu Souverain et Protecteur, tout sembloit présager le triomphe final du Roi d'Espagne, et la Hollande, après l'envahissement successif de tant de villes et de Provinces, alloit, selon toutes les probabilités, former le dernier retranchement dans lequel la liberté de conscience devoit périr. En devenant son Chef, le Prince, au lieu de recevoir la récompense de ses nombreux travaux, acceptoit la tâche de guider les derniers efforts dans une cause humainement désespérée.

Nos documents renferment une preuve négative fort remarquable que les conférences touchant sa dignité future n'étoient pas pour le Prince un des objets les plus importants et les plus assidus de ses pensées. En effet, dans ce cas, on devroit s'attendre à beaucoup de détails curieux à cet égard dans les Lettres au Comte Jean de Nassau. Quoi de plus naturel que de retrouver la marche et les phases successives d'une négociation relative au but constant de ses voeux et de ses efforts, minutieusement rapportés dans les épanchements d'une correspondance intime et fraternelle! A peine en est-il question. Le Comte s'informe, il est vrai, de la manière dont il sera pourvu à la désorganisation des Pays-Bas (p. 200 et 208); il semble souhaiter que son frère soit placé à la tête du Gouvernement; mais celui-ci, dans sa réponse (p. 223), glisse rapidement sur ce point; et quant aux démarches des États de Hollande et de Zélande, il n'en est parlé que dans une Lettre de *van Reid* (p. 294) et dans une Instruction de *Norrits* allant, au nom du Prince, vers la Reine Elizabeth (p. 367).

Si le Prince avoit convoité des titres et du pouvoir, il lui eût été facile de se faire déférer le Gouvernement-Général. En 1580 le Comte Jean, dont l'opinion étoit celle d'une partie très-considérable des habitants, écrit que les Pays-Bas, pour peu que son frère y eut voulu entendre («da es seine Gn. nhur eingehen wollen:» T. VII. p. 391) eussent préféré l'avoir pour Gouverneur que de traiter avec les François. Mais le Prince, sans se laisser éblouir par un faux éclat, avoit en vue ce qui pouvoit réellement convenir aux Pays-Bas. Aux nombreuses preuves de ses intentions désintéressées, il faut ajou-

ter ce que *Bor* rapporte : »de Raetsheer meester Jacob Swerius heeft 1584.
»my verklaert dat hy in 1583 (na syn onthoud) onder andere mede Juin.
»gecommitteert is geweest om den Prince van Orangien de *Souverai-*
»*niteit van 't Hertogdom van Braband* aen te bieden : maer dat 'et
»syn Exc. afsloeg, seggende den middel van sich selven niet te heb-
»ben om dat te beschermen, en dat hy ook de Konink van Spangien
»geen oorsake wilde geven te seggen dat hy anders niet hadde ge-
»socht dan hem alle syne landen af te nemen :» *Bor*, II. 455. On le voit constamment repousser ou écarter des offres qui, sans lui donner des moyens de mettre un terme, soit à l'inertie et à la tiédeur de la plupart des soi-disant patriotes, soit au conflit des intérêts particuliers, auroient fait cesser tout secours de la part de la France et fait peser sur lui une double mesure de responsabilité.

Il avoit une abondance de motifs pour ne pas se rendre aisément aux sollicitations de deux ou trois Provinces qui le désiroient pour Chef. Sous des dehors magnifiques, on créoit une espèce de Doge, subordonné aux États, impuissant à protéger le peuple contre une Aristocratie qui aspiroit déjà à la réalité du pouvoir souverain. Cette relation particulière devoit probablement déplaire au reste de la Généralité et semer ainsi des germes de mécontentement, de défiance, et de désordre ; enfin chez beaucoup de personnes, qui n'avoient pas le mot de l'énigme, elle feroit naitre, relativement à l'impulsion nouvelle que les affaires publiques alloient recevoir, des espérances impossibles à réaliser.

Mais, si la répugnance étoit sincère, comment les États réussirent-ils à la vaincre ? En se montrant, de leur côté, moins intraitables, quant à l'acceptation du Duc d'Anjou. Les deux négociations marchèrent presque constamment de front. Plus le Prince, en recommandant l'alliance avec la France, insiste sur le consentement des États, plus ceux-ci exigent que la Hollande, sous son égide, soit à l'abri des dangereuses tentatives d'un Souverain que son caractère et ses relations de famille rendoient suspect ; et, à mesure que le secours de celui-ci semble urgent et indispensable, le Prince est disposé à oublier ses scrupules et à subir des honneurs, dont l'avantage étoit pour le moins fort douteux.

1584. Dans tout le cours de la négociation cette réciprocité de concessions est manifeste.
Juin.

En 1580 on va prendre Anjou pour Souverain. La Hollande et la Zélande résistent; elles consentent enfin à sauver les apparences; mais, par une convention secrète, le Prince, auquel déjà on offre le titre de Comte, doit leur garantir la continuation des rapports avec lui seul (VII. 304—309). En juillet Anjou, par l'abjuration de Philippe II, allant succéder aux droits du Monarque, les États semblent presque sommer le Prince de donner suite à ses promesses (VII. 590, sq.). — Déjà en mars ils avoient fait une tentative; «dan »also de Prince deselve aanbiedinge also absolutelyk voor die tyd »niet begeerde te accepteren, so hebben sy aangehouden dat hy de»selve ten minste voor eenigen tyd en gedurende de oorloge soude »willen aanvaerden, verhopende also provisionelyke ontslagen te »blyven om de Souvereiniteit aan den Hertog van Alençon over te »dragen, daer toe syluiden geenszins gesint waren, hoewel de Prince »daerop selfs aenhielt en daertoe was vorderende:» *Bor*, II. 183ᵃ. Même il avoit été expressément décidé par les États que la clause «soo lange de Landen sullen syn in oorlog ofte wapenen» seroit supprimée (*Kluit*, *l. l.* 213), et il est très-remarquable qu'en 1583 ils rapportent la chose, comme si elle avoit eu lieu: «wy hebben gemaekt »een solenneel tractaet, by 't welke wy syn Exc. geattribueert heb»ben de titul van Hoge Overigheid, met absolute macht van in alles »te gebieden, en dit sonder prefinitie van tyd, en met uitsluitinge »van den Conink van Spangien, 't welk wy te voren onder d'autoriteit »van den Conink gedaen hadden en alleenlyk gedurende d'oorloge:» *Bor*, II. 190ᵃ. — En sept. ils insistent sur sa venue, parcequ'ils veulent exécuter la résolution d'avril 1580 (T. VII. 591). — En déc., deux jours après la nouvelle inexacte du mariage d'Anjou avec la Reine Elizabeth, qui sembloit devoir consolider son pouvoir dans les Pays-Bas, ils remettent «het voltrekken van de Resolutie van den 29 »April in de sake van syn Exc.» sur le tapis (*Kluit*, *l. l.* p. 285); mais le 21 déc. l'Avocat Buys rapporte «dat syne Exc. verklaard heeft »niet geraadzaam te vinden dat alsnog geprocedeert werde om te »voltrekken de poincten en artikelen, daarop syne Exc. als Hooge »Overigheid absolutelyk soude worden aangenomen» (*l. l.*). Aussi

les députés de la Hollande se trouvèrent-ils embarrassés, lorsqu'en 1584.
février 1582, il s'agit de prêter serment à Anjou: «hebbende geenen Juin.
»last van hare Principalen, die in particuliere handelinge stonden »metten Prince, om hem tot een Grave van Holland te maken:» *Bor*, II. 304. Toutefois, «hebben sy den Hertog neffens de andere Staten »der Provinciën, den eed gedaen, door inductie van den Prince, tot »wiens particuliere nadeel het ook scheen te strekken» (*l. l.*). Mais cette condescendance de leur part fut accompagnée d'une Déclaration par le Duc, que le serment ne préjudicieroit en aucune façon à la position spéciale des Provinces de Hollande, Zélande, et Utrecht, acquise «so by de Pacificatie van Gent, als by de belofte als wy onsen »lieven cousyn den Prince van Orangien gedaen hebben» (*l. l.*). Observons que, lorsqu'il s'agit de la dignité de Comte, ce n'est pas une *faveur* que le Prince reçoit, c'est surtout un *bienfait* qu'il accorde. Après de longues hésitations («na lang dralen:» *Kluit*, *l. l.* 294), l'Acte d'Acceptation fut délivré aux États de Hollande, le 14 août 1582, et le 26 nov. ils lui répondent avoir été «daer inne boven »maten seer verheucht ende verblyt ende meer veroorsaeckt uwe F. G. »ten hoochsten by desen te bedancken van de goede genadige wille, »sunderlinge lieffde, ende genegentheyt, die uwe F. G. boven alle »voorgaende weldaden den Landen van Hollandt ende Zeelandt daer »inne es bewysende» (*Kluit*, *l. l.* 446). De même le Prince leur rappelle que cet accord a été conclu, d'après leur vif désir, et pour les rassurer contre la France: «Syn Exc. is verwondert dat de Staaten »van den Lande, of eenige lidmaten van dien in agterdenken komen »te vallen dat syn Exc. met de Franchoisen of andere iet soude »willen handelen dat tot haar agterdeel soude mooghen wesen, aan»gemerkt sy wel weten hetgeen tusschen henluyden en syn Excel»lentie is getracteert, ende syn ook kennisse hebbende van de »verklaringe en *beloftenis* by syn Exc. *tot hun ernstige versoek* aan »henluiden gedaan:» *Résol. de Holl.* 1583. 396.

En 1583 tout étoit prêt; on n'attendoit que le Prince; il avoit fixé pour sa venue le 15 février 1583 («die dag was daartoe aangestemt» *l. l.*). Mais il ne put quitter Anvers, à cause de l'entreprise du Duc d'Anjou et des embarras divers qui en furent la suite. L'anxieté des États de Hollande fut évidente. Maintenant surtout ils désiroient la

1584. rupture complète et définitive avec les François et l'affermissement
Juin. de leurs affaires par l'inauguration du Prince comme Souverain. Celui-ci, au contraire, travailloit à réconcilier Anjou avec les États-Généraux. Il jugea donc nécessaire de contrebalancer en Hollande, par une démarche agréable aux États, l'impression défavorable que ses efforts en faveur du Duc alloient y causer. Il fit exhorter les États à faire ce qu'il savoit parfaitement être conforme à leurs désirs. «Is »gerapporteert (par M. van der Myle) dat syn Exc., overmits de »meenichvuldige practyken en voorslagen van den vyandt, nodich »bevint dat syne saecken mede gevordert worde» (*Bor*, II. *A. St.* 43). L'Assemblée ne tarda pas à profiter de cet avis. «De Staten van Hol»land hebben niet langer de sake willen uitstellen, maer hebben den »26 *Martij* geresolveert dat de brieven daerop sy den Prince tot Grave »accepteerden, souden gemaekt en by den Edelen en alle den steden »van Holland onderteekent en besegelt werden» (*Bor*, II. 187[b]). Depuis lors, avec une ardeur nouvelle, ils écartent, autant qu'il leur est possible, toutes les difficultés. Le Prince leur fait savoir, le 6 mai, que, la chose étant devenue publique, «zonderling door de verzegeling,» il est urgent, pour éviter les malentendus et la jalousie qui pourroient surgir dans les autres Provinces, de les mettre au fait de ce qui avoit eu lieu (*Kluit*, *l. l.* 322). Déjà le 10 mai ils envoyent une Lettre détaillée aux États, tant Généraux que Particuliers, ce dont le Prince, le 13 mai, les remercie (*l. l.* 469). Le 4 juin, ils répondent à Brunink, envoyé pour s'enquérir des obstacles qu'on prétendoit être survenus de la part de quelques villes, que cette supposition n'a aucun fondement réel; «dat het Renversaal alomme by de Steden is verzegelt..; »en, soo verre by de andere Provinciën diesaangaande swarigheid »gemaakt soude moogen worden, dat die van Holland niet nalaaten »sullen syn Exc. in alles te assisteeren:» *Résol. de Holl.* 1583, p. 203. Seulement il est indispensable que son Exc. vienne en personne: «is ook geresolveert dat hetselve niet overgeleevert sal wor»den dan binnen den Lande van Holland, welk Renversaal den »voornoemden Brunink vertoont sal worden; . . . en syn gecom»mitteert den Heer van Asperen en een van Dordrecht om met Bru»nink te trekken aan syn Exc., en denselven te helpen onderregten »van de gelegentheid der saken aangaande het Renversaal, en voorts

»ernstelyk te versoeken en aan te houden dat syn Exc. hem binnen 1584.
»den Lande van Holland soude gelieven te transporteeren, ten eersten Juin.
»des doenlyk zynde:» *l. l.* Maintenant auss[1], malgré leur répugnance, ils se déterminent à souscrire aux points de réconciliation avec Anjou, toujours moyennant leur préservatif habituel; «mits die van »Holland zich niet verder zouden inlaten dan volgens het Tractaat »van Bourdeaux, behoudens de gemeene verdediging: door welke »*mids* of voorwaarde sy ook ten aanzien des Prinsen in hun geheel ble- »ven» (*Kluit, l. l.* 303). Dans une Instruction délivrée le 25 juin à des Commissaires se rendant vers lui, les États se montrent peu satisfaits de ses continuels délais et se servent des termes les plus pressants: «Alsoo de Staaten door haare voorgaande Gecommitteerden seekeren »tyd geleeden aan syn Exc. seer ernstelyk hebben doen versoeken, »om verscheide reedenen die alsdoen syn Exc. zyn voorgehouden, »ten einde syn Exc. hem binnen den Lande van Holland soude ge- »lieven te laaten vinden, sonder dat de Staaten hetselve als nog heb- »ben moogen genieten, sullen de Gecommitteerden jegenwoordig »syn Exc. voorhouden dat, door het afweesen van syn Exc. uit den »Lande van Holland de gemeene saaken aldaar in groote swaarighe- »den en verloop syn gekoomen; . . . waarom sy als nog seer ern- »stelyk versoeken en daar op aanhouden sullen, ten einde syne Exc. »gelieve syn saaken en affairen tot Antwerpen alsulks daarna te rig- »ten . . . dat met den eersten des doenlyk zynde de reise en het »vertrek van syn Exc. na Holland mag gevordert en aangenomen »worden, of andersints sullen de Gecommitteerden, van weegen de »Staaten, verklaaren en protesteeren dat sy hen onschuldig sullen »houden, soo verre door het langer afweesen van syn Exc. eenige »periculen of inconvenienten den Lande van Holland souden moogen »overkoomen. Te meer, alsoo sonder het byweesen en presentie van »syn Exc. binnen den Lande van Holland, niet mogelyk sal syn te »procedeeren tot capitulatie, om te voltrekken de inauguratie van »syne Exc. als Grave en Heere derselver Landen, betwelk vooral »noodig dient gedaan, doordien hetselve alle de weereldt alreede »bekent is gemaakt, en[1] sonder groote disreputatie en oneere ten »weederzyden verder uitgestelt of nagelaaten sal moogen worden:»

[1] *Une particule négative semble omise.*

1584. *Rés. de Holl.* 1583. p. 273. — Le 25 août les États députent de
Juin. nouveau vers son Exc., pour le prier, de la manière la plus énergique, de ne plus se fier au Duc d'Anjou; vû que le peuple (*de Gemeente*) dans toutes les villes de la Hollande pourroit aisément se porter à des excès et tout au moins ne voudroit plus contribuer aux frais de la guerre, si l'on persévère dans une voie que plusieurs jugent funeste et manifestement contraire à la Parole de Dieu: *l. l.* 368. Après une exhortation pareille le Prince, convaincu qu'une rupture avec Anjou seroit fatale, crut devoir, sans aucun délai, amortir cette résistance, en donnant, comme en 1580, des garanties personnelles; il se montra désormais facile et empressé; mais il est de nouveau évident, par les expressions mêmes dont il fait usage, que les avances et les instances avoient été faites par les États. Le 14 sept. il rappelle avoir donné aux États de Hollande «opene Brieven onder syn hand en zeegel, waardoor sy hen behooren »te verseekeren van de opregte meeninge en gemoed van syn Exc.:» *l. l.* 396. Puis il ajoute: «syn Exc. verhoopt dat ook de Staaten geen »nadenken hebben genoomen op syne belofte en verklaring, doordien »het effect van dien voor een tyd is gebleeven berustende, en syn »Exc. op het aanhouden van de Staaten, door hare Gedeputeerden »iterativelyk aan hem gedaan, niet en is in Holland gekoomen, om »de saaken te voltrekken en ten einde te brengen, gemerkt een »iegelyk notoir is en van wege syn Exc. de Staten geopent de oorsaake »waardoor syn Exc. voor een tyd hetselve geraden vond uit te stel»len, ende daarin verhindert te syn: . . . verhoopende korteling »met de Staaten van Hólland in persoon binnen den voorschreven »Lande te communiceeren:» *l. l.* p. 396.

Quand à la supposition qu'à la mort du Prince, tout étoit encore inachevé, elle ne peut soutenir un examen sérieux. Au contraire *Kluit* a prouvé (*l. l.* I. 298—366) que, pour ce qui concerne la Hollande, tout étoit terminé; le Prince étoit Comte de Hollande et avoit un droit acquis à être reconnu pour tel.

Déjà en 1582, par les actes du 14 août et du 26 nov., les engagements réciproques avoient eu lieu. — Le Prince ayant positivement accepté, il ne falloit plus que signer et sceller l'Acte et le

lui délivrer avec les Articles relatifs à l'étendue de son pouvoir. 1584.
Le 26 mars 1583 les États de Hollande décidèrent que l'Acte par Juin.
lequel ils acceptoient le Prince comme Comte, seroit signé par la Noblesse et les villes selon l'ordre accoutumé. La résolution étoit obligatoire: «het was eene besloten en afgedane zaak; en diensvolgens de beloofde zegelinge en onderteekening meer een gevolg van »*de belofte* te voren aan den Prins gedaan dan een vereischte tot »de wettigheid der resolutie» (*l. l.* 464). La pièce, ayant circulé, étoit signée, au commencement d'avril, par tous: «van wege de Ridderschap en Edelen, uit naam van *alle* de Edelen, by van Egmont, »Wyngaerde en Mathenes, elk met zyn byzonder zegel in rooden »wassche; en ter ordonnantie van de Burgermeesters en Regeerders »van *alle* de Staten van Holland, by hare Secretarissen, met uithangende zegelen derzelver steden, in groenen wassche:» *Bor*, II. 187.

La remise de l'Acte se fit le 7 déc. 1583: «by den H^r^ van »Boetzeler is, in presentie van de Heeren van Schagen, Noortwyk, »Mathenes, Poelgeest, Nyvelt, d' Advocaat en alle de Gedeputeerden van de Steden, uytgesonderd van Amsteldam en Gouda, »zyn Exc. in zyn slaapkamer gepresenteert het renversaal; die de »Staten daaraf heeft bedankt:» *Rés. de Holl.* 1583. p. 558.

Enfin, les Articles furent, de commun accord, couchés par écrit. Le 6 déc., Résolution «dat voor het overleveren van dit Renversaal het »Concept van de poincten op de Capitulatie met zyn Exc. zal worden »geresumeert en het Renversaal, nevens het voorschreven Concept, »zyn Exc. zal worden overgelevert» (*l. l* p. 555). Le lendemain Rapport: «dat het Concept zyn Exc. zeer aangenaam was geweest, »en dat het geresumeerd zynde, dezelve vyf à zes swarigheeden »daarin bevonden hadde, daer op deselve met de Staaten nader zou »begeeren te spreeken» (p. 558). Déja le 12 déc., après une conférence avec le Prince, «zyn geresumeerd de poincten van Capitulatie, »sulks deselve op de swaarigheeden, by zyn Exc. voorgehouden, »waren geredresseert» (p. 579). Quelques changements lui furent de nouveau communiqués; «so is eindelyk by zyne Exc. in de articulen bewilligt, en diensvolgende deselve poincten en artykelen by »den Staten staetsgewys besloten; welverstaende dat alle 't zelfde by »den Vroedschappen van den steden geapprobeert en bevestigt sal

1584. »worden. Aldus gedaan by syne Exc. en den Staten in 's Hage, 30
Juin. »Dec. 1583» *Bor*, II. 194. — Le 19 mars on décréta: «de poinc»ten alomme in de Steden, uitgezondert Amsterdam en Gouda, in »de Vroedschappen te communiceren.» — Et comment les Articles furent-ils accueillis dans les Conseils Municipaux? *Wagenaar* écrit: «of de voorwaarden alomme in de Vroedschappen aan welken ze ge»zonden waren, werden goedgekeurd, is my niet klaar gebleken. 't Is »echter ten hoogsten waarschynlyk, alzoo de Staten, in Mei en Juny, »op begeerte van Zyne Doorl., alleen besloten tot eene bezending »naar Zeeland en naar Amsterdam en Gouda:» VII. 524. Il avoit raison de s'exprimer ainsi. La mention expresse et exclusive de ces deux villes prouve suffisamment qu'ailleurs il n'existoit aucune difficulté. Et Bruninck atteste, le 6 juin, que déjà par 14 villes «de ver»zochte approbatie en aggreatie dier Artikelen onder deselve, sonder »eenige limitatie of restrictie gesteld en onderteekend, aan handen van »zyne Exc. is overgeleverd en hy dezelve in zyne bewaaring heeft» (*Kluit*, *l. l.* 355), tandis que le Magistrat «van Rotterdam en eenige »andere steden deur heure Gedeputeerden syne Exc. hebben laten »aandienen hierop oock geresolveert en deselve poincten en capitula»tien insgelycx geratificeert te hebben, willende deselve eerstdaechs »aen handen van Syne Exc. overseynden» (*l. l.*).

Aussi étoit-on convenu de passer outre. Le *l.* juin les États, prenant en considération «de swarigheden en 't nadeel door langer vertrek »van eindelyke afhandeling der saken met zyne Princ. Exc. nopende »de Hoogheid en Grafelykheid van den Lande van Holland en Zee»land, zulks by de Staten eendrachtelyk en met gemeen advyse »genoeg ten einde gebracht en besloten», trouvèrent bon «om de »Capitulatie staatsgewys gemaakt en besloten, en by de andere Ste»den bevestigd, aan Amsterdam en Gouda voor te houden, met »*verklaringen openlyke aanzegging dat, by verder gebrek of weigering,* »*de Staten niet zullen nalaten voort te gaan*» (*l. l.* p. 356).

Il n'y avoit donc plus rien à résoudre; il ne falloit que la déclaration publique et solennelle d'une résolution irrévocable; l'exécution d'un contrat synallagmatique, et la manifestation d'un fait accompli: «alleen *de hulding* ontbrak:» *Bor*, II. 194.

On a fort exagéré et dénaturé l'opposition. 1584.

En Zélande elle semble avoir été considérable. Middelbourg, de Juin. commun accord avec Veere et ter Goes, vouloit profiter de cette occasion, pour se ressaisir des privilèges qu'elle avoit perdu. Toutefois, déjà le 20 déc. 1582, les États de Zélande avoient offert le titre de Comte au Prince, et en nov. 1583 les Députés de cette Province et de celle d'Utrecht, ayant appris que la Hollande avoit résolu de délivrer l'Acte à son Exc., déclarèrent «hetzelve hun zeer aange-»naam te wezen, en dat zy daarin waren verblijd en niet nalaten »zouden, elk in den haren, daaraf te doen rapport» (*Kluit*, *l. l.* 329).

En Hollande la dissidence se réduisoit à deux villes, *Gouda* et *Amsterdam*.

Puis, quels en étoient les motifs? Loin de pouvoir admettre que ces villes agissoient uniquement par défiance envers le Prince, il se peut que le désir d'étendre son pouvoir sur la totalité des Provinces-Unies, ait contribué beaucoup aux tergiversations d'Amsterdam: «of dit alles geschied zy, met oogmerk om gelyk men zegt, »eene spaak in 't wiel te steken, of wel om den weg te banen tot »eene vollediger en algemeener Aanstelling van den Prins, 't zy tot »*Graaf*, 't zy tot *Algemeen Hoofd* of Gouverneur over de *gansche* »*Unie*, is eene by my niet uitgemaakte zaak. Het schynt dat Amstel-»dam meer helde om hem tot *Gouverneur Generaal* over de *Unie* aan »te stellen» (*l. l.* 314). Les États de Hollande, le 21 juillet 1583, manifestent leur espoir que par les États-Généraux «het Gouvernement »Generaal syn Exc. voor alle anderen by provisie gedefereert en »opgedragen sal worden:» *Rés. de Holl.* p. 302. Et, selon *Wagenaar* (*Amst.* IV. 38), Amsterdam vouloit donner son suffrage «tot aanstel-»ling van eenen Gouverneur Generaal, die zekere Raden nevens »zich hebben zou.» Mais ceci ne pouvoit convenir au Prince, qui jugeoit l'appui de la France indispensable; «indien dit ware doorge-»gaan, zoude en de Graaflyke Opdracht aan den Prins en de handel »over de herstelling van Anjou geheel hebben kunnen wegblyven» (*Kluit*, *l. l.* 302). — Ensuite, en cas qu'on ne pouvoit réaliser ce projet, s'il falloit respecter le Traité de Bordeaux et les arrangements avec le Duc, depuis son entreprise téméraire et funeste, il sembloit au moins utile et nécessaire que l'union avec la Zélande et Utrecht,

1584. ou tout au moins entre la Hollande et la Zélande, fut consolidée par
Juin. l'acceptation commune et simultanée d'un même Souverain.

D'ailleurs il ne s'agissoit pas de résilier un acte, de revenir sur une résolution unanimement adoptée; mais de suspendre, encore pour un peu de temps, la mise à exécution. «Wat ook wegens de »Opdragt der Grafelykheid zelve, als niet tot volkomenheid ge»bracht, in de Resolutiën van Holland later gevonden wordt; wat »ook Wagenaar in zyne *Vaderlandsche Historie* en *Beschryving van »Amsterdam*, en anderen, als door Amsteldam en Gouda gewei»gerd, wordt aangevoerd, zulks ziet niet op de gedane zegeling en »opdracht zelve, maar slechts op het later voltrekken van de zaak» (*l. l.* 319). En déc. 1583 le Prince communiqua aux États de Hollande les difficultés d'Amsterdam, «tenderende in effect dat syn Exc. »met de zaak van 't Graafschap zoude willen alsnog supersederen» (321): les députés de cette ville protestant que ce n'étoit nullement par manque d'affection envers le Prince, mais, parcequ'il falloit se prononcer dans les deux Provinces en même temps; vû que, dans le cas contraire, le commerce avec la Hollande, à l'égard duquel on fermoit encore les yeux, seroit désormais prohibé par l'Espagne, ce qui causeroit à cette Province une perte dont la Zélande feroit son profit (*Rés. de Holl.* 1583, p. 558). Des objections du même genre avoient été présentées contre l'abjuration en 1581 (ci-dessus, T. VII. 587). Les intérêts de commerce venoient donc en première ligne. C'est ce qui résulte également du passage de *v. Reid*; où, parlant de la réunion des États de Hollande et de Zélande, pour déclarer le Prince Comte et Seigneur, il ajoute: «darin biszdaher »noch allerhandt difficulteten und *oppositiones* ettlicher stette, denen »ihre *commercia* und schiffart uf Spaniën angelegen waren, gespüret »sindt» (p. 294).

En tout ceci il n'y avoit rien de personnel. Le seul document dans lequel la résistance semble avoir un caractère violent et acerbe, est le fameux discours tenu par *C. P. Hooft*, en juin 1584 dans le Conseil d'Amsterdam. *Kluit*, en faisant remarquer le silence complet de son fils, le célèbre historien, qui semble désapprouver l'obstination (*de onverzettelykheid*) des Amsterdammois et aura vu dans la démarche de son père une étourderie de jeunesse, observe encore que la

rédaction de cette diatribe, ayant peut-être eu lieu plus tard, se sera 1584.
ressentie du changement des idées touchant la nature du Gouvernement, et qu'en outre *Hooft*, tout en se scandalisant d'un changement de titre, inutile à son avis, ne vouloit nullement se soustraire à l'autorité que le Prince exerçoit depuis plusieurs années (*l. l.* 357, *sqq.*). Quoiqu'il en soit, l'opinion étoit individuelle et ne fut pas favorablement accueillie: du moins le Secrétaire, en rédigeant le procès-verbal, écrivit «dat de Raeden verstaen dat het Landt van »Hollandt niet mag wesen sonder Graef en dat de Raeden wel gesint »zyn syne Exc. daertoe aen te nemen» (*Bor*, II. *Auth. St.* 57). Ces mots, il est vrai, ne faisoient pas partie intégrante de la résolution et n'avoient pas de force obligatoire; mais ils furent néanmoins expressément maintenus, par décision de la majorité: «nae datter op »omgestemt waer of die woorden in 't narré van de Resolutie souden »blyven, is by meerder stemmen verklaert Jae:» (*l. l.*).

Juin.

Au reste on ne sauroit disconvenir que le Prince, après avoir hésité longtemps, pressoit en 1583 et 1584 un dénouement final. Cette modification dans sa conduite n'a rien de surprenant.

D'abord, c'étoit le seul moyen d'obtenir l'acquiescement de la Hollande à son système politique.

Ensuite, la convention auparavant secrète, étant devenue notoire à tous et la communication officielle aux autres Provinces ayant eu lieu, les États compromettoient leur dignité et celle du Prince, en trainant, pour des considérations secondaires, la chose en longueur. Ils en étoient convaincus eux-mêmes: apprenant l'opposition de la Zélande, ils écrivent le 28 juillet 1583: «dat wy bemerken 't tot »groote schade[1] en kleinagtinge soo van syn Exc. als ook van den »Lande van Holland soude strekken, dat nadien die van Holland »aan de Generaliteit en alle Provinciën in het particulier, diesaan»gaande haare meyninge hebben ontdekt, alsnu syn Exc. in Holland »koomende (overmits het agterhouden van die van Zeeland) het»selve die van Holland niet souden effectueeren, nogte voltrek»ken:» *Rés. de Holl.* 1583, p. 276.

Puis, il falloit absolument apporter remède à la désorganisation du

[1] schande (*conjecture de* Kluit).

1584. Pays. L'incertitude des rapports amenoit un désordre complet. Depuis
Juin. janvier 1583 on pouvoit dire: «présentement, comme sçavez, il n'y »a point de gouvernement général en ces pays» (ci-dessus, p. 233). Le Prince sollicitoit en vain l'union générale, «non point de nom, »de tiltre, et en pappier, mais de courages, volontés, moiens et »facultés» (p. 371). Il se plaint, le 14 nov. aux États de Hollande, dans une Proposition très-énergique; «dat men nu meer dan »negen maanden tyd sonder Regeeringe is geweest,» et c'est à cause de la désunion croissante, qu'il veut au moins rallier les trois Provinces (la Hollande, la Zélande et Utrecht) entre lesquelles et lui il y avoit depuis longtemps un lien spécial: «wy hebben voor oogen »genomen dat ons toestond toezigt te nemen op de Landen en Pro»vincien van ouds en altyt te samen gestaan hebbende onder onsen »Gouvernemente, met het meerendeel van dewelke wy ook aange»vangen hadden de gewenste vrydom des Vaderlands, mitsgaders »de Christelyke Evangelische Religie, te vorderen en te handhou»den:» (*Rés. de Holl.* 1583. p. 515). — «Chascun se gouvernant à sa »fantasie et lui restant seulement un nom spécieux de tiltre d'honneur, »il n'avoit peu exécuter chose d'importance, ni en assaillant, ni en »défendant» (ci-dessus, p. 370), et son autorité étoit à peu près nulle (N° 1166ª), là même, où en 1576 et 1581 on lui avoit conféré un très-grand pouvoir. Un rétablissement de l'ordre étoit indispensable, et, pour prévenir une dissolution prochaine, il falloit que la double négociation avec Anjou et avec le Prince, aboutit à un résultat. D'ailleurs on ne doit point oublier que, si le Prince avoit de propos délibéré «remis cest affaire en quelque longueur, pour éviter les »calomnies des meschants et les soupçons d'aulcuns» (ci-dessus, p. 367); et si «jamais il n'eût passé plus oultre, si on eût pu lui mon»trer une plus sûre voie» (*l. l.* 368), cependant il avoit toujours été d'avis de se retrancher dans les provinces maritimes où durant quatre années (1572—1576) il avoit résisté à tous les efforts. On peut admettre, avec la Régence de Gouda, que lui aussi désiroit leur conserver une position spéciale et séparée: «wy kunnen geensins »geloven dat syne F. G. oyt van advys is geweest, of geweest soude »hebben, dat men de landen van Holland en Zeland, neffens de »andere, de Majesteit van Vrankryk soude opdragen, dewelke hy

»altyt voor een sekere retraicte heeft gehouden, niet uyt ambitie of 1584.
»eygen begeerlykheid (die wy niet geloven in hem oyt plaetse gehad Juin.
»te hebben), maer omdat hy den Francoysen noyt de geheele sake »dorst betrouwen. . . . En daerom hebben wy gesien met hoe grote »naerstieheit syn F. G. de Landen van Holland, Zeland, en Uytrecht, »altyd heeft versekerd en geschout de vermenginge van dien met den »saken van Vrankryk of van d'andere Provintiën:» *Bor*, II. 491.

Enfin, l'acceptation du Prince qui, dans une partie considérable des Pays-Bas, devenoit ainsi, d'une manière définitive, le successeur du Monarque déchu, étoit un renouvellement de l'abjuration du Roi d'Espagne. La marche des affaires étoit déplorable; les Papistes et les Espagnolisez, encouragés tant par les querelles des Provinces que par les succès du Prince de Parme, redoubloient leurs efforts. On faisoit sentir la possibilité, l'opportunité, la nécessité, on faisoit valoir les avantages d'une réconciliation avec le Souverain légitime et naturel. Il falloit, par une démarche éclatante, décourager ces espérances et couper court à ces menées. Le Prince considère sous ce point de vue la communication franche et complète des États de Hollande aux États-Généraux (ci-dessus, p. 418): «Wy hoopen vaste»lick dat daerby verhoedt jae genouch affgesneden sal syn alle occasie »van reconciliatie metten Coninck van Hispanien, daer anderssints »eenighe genouch scheenen naer te luysteren ende de ooren te bieden» (*Kluit*, *l. l.* p. 471). Et en 1584 on observoit avec raison «dat de »vyandt in Vlaenderen de stadt en burgerye van Gent onder anderen »daer mede soeckt kleynmoedigh te maecken, datsy haerluyden op »dien van Hollandt niet hebben te verlaten, in 't aansien dat die »van Hollandt in hen selven oneens zyn:» *Bor*, II. *A. St.* 56. Peut-être aussi le Prince vouloit il donner une preuve nouvelle et indubitable de sa constance et de son dévouement. Quelques uns présumoient que, fatigué d'un labeur inutile, las de tant de mécomptes, poussé à bout par les tracasseries de l'intérêt particulier, et désespérant de trouver un moyen de salut, il inclineroit à faire sa paix avec Philippe II, ou du moins à se retirer en Allemagne (L. 1156). Se laisser nommer Comte de Hollande, c'étoit anéantir de pareils soupçons. Loin de foiblir devant la tempête, il retrempoit ses forces dans l'adversité même, d'après la parole du poète: «Tu contra audentior ito Quam tua te

1584. »fortuna sinet». Portant un nouveau défi au Roi, il ratifioit sa declaration de 1572: «Je suis résolu de partir vers Hollande et Zélande, »pour maintenir les affaires par delà, tant que possible sera, ayant »délibéré *de faire illecq ma sépulture*» (IV. 4). Acceptant un honneur périlleux et funeste, il se livroit au fanatisme des meurtriers: car, en le reconnoissant pour Seigneur, on provoquoit la fureur de ses ennemis; il y avoit pour lui un redoublement de danger personnel; en faisant un pas décisif, il marchoit au sacrifice, et devoit prévoir que c'étoit une victime qu'on alloit couronner (1).

Juillet.

† Nº MCLXVIª.

Mémoire du Prince d'Orange aux États de Hollande sur la nécessité de pourvoir au Gouvernement.

*** On lit en marge: «gepresenteert by Zyne Exc. aen de Staten »van Hollandt in 't beginsel der maendt July 1584.» Si cette annotation est exacte, il doit y avoir eu de nouveaux retards, et l'on conçoit dès lors que la mort du Prince étant survenue, une pièce aussi remarquable, mais qui n'étoit guères flatteuse pour les États, ne se trouve pas dans leurs Registres.

Myne Heeren. Wy houden uluyden zeer wel indachtich, dat ghyluyden ende die van Zeelandt, ennige jaren nu geleden, uuyt uluyder eygen wille ende beweghelicheyt (2)

(1) *couronner* Je ne crois pas m'être exprimé d'une manière trop forte, en disant: «de Grafelijke kroon, in den schier reddeloozen »toestand, was, om het dus uit te drukken, het teeken waarmede »het slagtoffer ten doode gewijd werd:» *Redevoering over Willem I* (Amst. 1843), p. 24.

(2) *beweghelicheyt*. Le Prince fait ressouvenir les États qu'ils avoient pris l'initiative. De même en sept. le Comte Maurice: «wy »hebben uluyden wel willen indachtig maken van de handelinge tusschen uluyden en die van Zeland, met onsen Heere en Vader, *uyt »ulieder eygen wille en beweeglykheid* aengegaen hebbende: »*Bor*, II 488.

ons hebt gegeven zekere acte, by dewelcke hebt verclaert 1584.
ons de eere te doen van ons te aennemen voor uluyder Juillet.
Grave ende Heere, ende dat op zulcke conditien, als zoude mogen getracteert wordden, by dengenen die by uluyden ende ons daertoe zouden special gecommitteert wordden, wezende dezelve acte van date den 29ⁿ *Martij* des jaers 1580.

Eenighen tyt daernae heeft uluyden in de maendt van *Augusto* 1582 noch belieft aen ons tot Brugge zekere uluyden Gedeputeerde te schicken, met expressen laste om aen ons te solliciteren ende aen te houden dat in deze zake een eynde gemaeckt mochte wordden, ende dat wy wilden verclaren op wat articulen wy zouden te vreden zyn aen te veerden tgene by uluyden ons gepresenteert was, welcken volgende, zonden wy uluyden de articulen, ten eynde ghyluyden dezelve wildet overzien ende daerop goede resolutie nemen.

Welcke articlen by uluyden gezien wezende, hebt ghyluyden aen ons gescreven, den van '83 ende by uluyder Gedeputeerde ontboden dat ghyluyden dezelve articlen goetgevonden hadt ende dat dezelve by uluyden geapprobeert waren, nae breeder inhoudt van derzelve uluyder brieven.

Sedert hebt ghyluyden noch gescreven aen alle de provincien noch geunieert wezende, dezelve adverteerende van uluyder resolutie in deze zake, nameutlyk van ons aengenomen te hebben voor uluyder Graeff ende Heere.

In *Decembri* lestleden, hebt ghyluyden, met de geheele vergaderinge van alle de Staten, ons gepresenteert de brieven van de acceptatie die ghyluyden van onzen persoon gedaen hadt, behoorlyk bezegelt met de zegelen van alle

[1] *novembre* ou *décembre* 1583.

1584. de steden, ons hebbende daerenboven noch gepresenteert
Juillet. de articlen by uluyden gemaeckt en gestelt, dewelcke hebben geteeckent geweest van alle de steden, uytgenomen Amstelredam ende Tergouw.

Alletwelck myne Heeren wy uluyden voorhouden om uluyden te doen verstaen, dat nademael deze zake heeft zoo dickmael gehandelt geweest by de Staten van Hollandt ende oock in de particuliere vergaderinge van de Steden ende oock ontboden aen de andere provincien, dat dezelve daeromme nyet en can verborgen ofte secreet wezen, gelyck oock zekerlyk dezelve zake nyet alleen bekendt is in deze Landen, maer daer en is Coninckryck noch Landt in de Christenheyt oft zy en weeten daervan te spreken; doch ziende een yegelyk dat deze zake zoo langh aenloopt ende wordt opgehouden, zonder daervan te weten ennige redene, gheeft een yegelyk daervan zyn oirdeel ende maken daerop hunne discourssen, nae hunnen wille ende nae de genegentheyt die zy hebben tot ons ende den Vaderlande.

Ende al eest dat ghyluyden ende wy behooren principalyk te achten op het gemeyn beste ende behoudenisse van 't Vaderlant, soo moet men nochtans gedencken, dat allen luyden met eere heurluyder eere boven allen zaken ter werelt behoort gerecommandeert te zyn. Ende nyettemin en can uluyden nyet onbekendt wezen 't gene men elders daervan mach spreken, nadenmael men zelve alhyer binnen 's Landts ende onder ons zoo vreempden propoosten daervan houdt.

Soo de Landtzaken alhyer noch met goeden ordre beleydt wordden, zouden zulcke incommoditeyten noch te lyden zyn, maer ter contrariën is uluyden bekendt dat deze onzekerheyt veroorzaeckt overal ende in alle plaet-

zen van deze Republicque eene confusie oft emmers 1584.
groote imperfectie in veele zaken, uuytstellende een Juillet.
yegelyk de reformatie ende herstellinge van vele zaken op deze resolutie ende de quade daerdeur oorzake nemende van alles te doen ende te zeggen nae hunnen luste, sich geenssins van straffe beduchtende, in zulcker vuegen dat als wy, door zoo luttel authoriteyts als ons toegelaten is, yemanden doen aentasten oft arresteeren by wege van justicie, zoo wordden wy terstont gecalomnieert, als oft zulcke quaetwillige waren gevangen, alleenlyk omdat zy ons contrarie waren in ons particulier ende nyet aen 't geheele Landt ende der Republicque.

Alle deze redenen bewegen ons, myne Heeren, uluyden vrundtlyk te verzoucken van deze zake een eynde te willen maken, zoo om ons te helpen behouden onze eere ende reputatie, als oock om zelve u te helpen alle zaken stellen in zulcken state ende ordre dat het Landt ende Republicque daerdoor mach geholpen ende behouden zyn.

Ende, want ter avontueren om eenige consideratien ghyluyden nyet en zult willen besluyten ende resolveren op de solemnele inauguratie, dat dan ondertusschen ghyluyden wilt letten op de ordre die gestelt zoude mogen wordden om op alle zulcke inconvenienten te remedieren.

Ende alzoo egeene wetten, statuten oft ordonnantiën, noch oock vergaderingen en communicatiën en cunnen ten rechten wederstelt wordden, ten zy datter authoriteyt zy die ontzien, gerespecteert ende gehoorsaemt wordde, alzoo een iegelyk genoegh bekendt is dat zonder zulcke authoriteyt alle wetten ende ordonnantiën zyn als een lichaem zonder ziele, dat daeromme uluyden believe ons toetestaen zulcke authoriteyt, met den Raedt die ghyluyden

1584. Juillet. ons zult geven, dat wy mogen de justicie, wetten ende ordonnantiën doen onderhouden, zoo wel de oude ende gemaeckte, als die tot het gemeyn beste noch gemaeckt zullen worden.

Om waertoe te commen, dat uluyden believe ons daer op den behoorlicken eedt aff te nemen ende oock van uluyder zyden aen ons gelycken eedt te doen, opdat wy met zulcke authoriteyt als 't behoort, mogen gebieden ende alle zaken reguleren.

Ende alzoo men nyet en can met authoriteyt executeren, zonder behulp ende onderstandt van de Justitie, dewelcke is de handt ende macht van den Prince ende Overheyt, dat uluyden oock gelieve te ordonneren dat wy zullen hebben ende houden 't gebiedt over de Raden, dewelcke voortaen aen ons doen zullen den eedt van getrouwicheyt en van de justitie wel ende behoorlick te administreeren.

Dat gelycke authoriteyt ons oock geaccordeert wordde over de Camere van de Rekeningen ende, consequentelyck, dat in onzen name alle de domeynen van deze provincie gegouverneert ende geadministreert worden.

Ende alzoo van allen ouden tyden ende boven alle memorie het Landt van Zeelandt is gevought geweest met deze provincie van Hollandt, zoo verheyscht oock alle onderlinge commoditeyt van dien ende d'andere provintie, dat zy beyde t' zamen éénen voet houden; dat daeromme uluyden believe eenige uuyt uluyden te deputeren om te reyzen naer Zeelandt, om met de Staten van denzelven Lande te communiceren ende dezelve te bewegen tot volbrengen van de beloften ende presentatiën, die zy ons eertyts gedaan hebben.

Ondertusschen ende verwachtende dat de zaken met meerder solemniteyt zullen geëxpedieert worden ende dat men met dien van Zeelandt zal gedaen hebben, dat uluyden gelieve te adviseren wat titel dat by ons in alle brieven en ordonnantiën zal mogen gebruyckt worden ende oock wat zegel in alle depeschen, die om de zaken van den Lande zullen geëxpedieert worden.

1584.
Juillet.

Nº MCLXVI^b.

Approbation des Points et Articles relatifs à l'acceptation du Prince d'Orange pour Comte de Hollande, par plusieurs Conseils Municipaux.

*** On trouve aux Archives les adhésions que Bruninck déclaroit avoir reçues (*Kluit, l. l.* p. 480—483), excepté celles de *Leiden* (que *Kluit* communique *l. l.* p. 354), de *la Brielle*, de *Gorcum*, et de *Schoonhoven*. Elles sont écrites chacune au bas d'un exemplaire original des articles *in extenso*, comme ils se lisent chez *Bor*, II. 191—194, suivis du rapport de *Bruninck* et *Buis* touchant le consentement mutuel du Prince et des États (*l. l.*), sous l'approbation des Conseils Municipaux. — Toutefois Edam et Monnikendam ont signé sur la même pièce.

Bruninck n'a pas jugé nécessaire de mentionner les observations de *Delft* et de *Dordrecht*. Peut-être aussi cette dernière ville, après avoir expédié un consentement en forme, confia-t'-elle une copie modifiée à son Député, afin d'en faire usage, pour le cas qu'il y eût encore matière à délibération.

De Burgemeesters, Raeden en die van den Vroetschappe der Stadt Haerlem, gezien en in den heuren gecommuniceert hebbende de poincten en articulen bovengeschreven, hebben dezelffde goet gevonden ende mits desen bevestícht, belovende alzulx in heure regard en qualité van wegen de voorsz. stede den inhouden van dyen t' achter-

1584. Juillet. volgen en t' onderhouden, doen achtervolgen en onderhouden naer behoeren. T' oirconde dezen by den Secretaris der voorsz. Stede gedaen onderteykend den 28[e] *Martij stilo novo*, 1500 vier en tachentich.

Deur expres bevel als voeren,

WEERDT.

De Burgemeesteren, Schepenen, Raeden, Veertighen ende Vroetschappen der Stadt Delff, gesyen ende in den heuren gecommuniceert etc.[1] Mitz dat de Staten van den voorsz. Landen, zullen hebben te letten en sorghe te dragen, dat de partyen van Domeynen, die in langdurige pachte voor eenen cleynen pryse uuytgegheven zyn, ter expiratie van dyen ten meesten oorbair en hoochsten pryse verhuyrt zullen worden, omme tot onderhoudinghe van den staet van syne Prinselyke Excellentie als Grave van Hollant, Zeelant en Vryeslandt te moghen strecken als naer behoiren. T' oorconden desen by den Secretaris der voorsz. Stadt Delff ghedaen onderteyckenen den 28[e] dach in Maerte, *stylo novo*, 1584.

P. VAN DER MEER.

Die Burgemeesteren, Raeden en Vroetschappen der Stede van Schiedam, gezien en in den heuren gecommuniceert hebbende, etc. T' oirconden dezen by my Willem van der Meer derselver Stede Secretarys, nae voorghaende resolutie en ordonnantie van voorsz. Burghemeesteren en Vroetschappen, onderteyckent op den 28[e] dach van Maert, *stilo novo*, in 't jaer ons' Heeren 1584.

W. VAN DER MEER.

[1] *Absolument le même formulaire que* Haarlem *dans cette pièce et dans celles qui suivent.*

De Burgemeesteren, Raeden ende Vroetschappe der Stede Hoorn, gesien ende in den haeren gecommuniceert hebbende, etc. *Actum* den 28ᵉ *martij A°* 1500 vier en tachtich, *stilo novo*, ende ter ordonnantie der voorsz. Burgemeesteren, Raeden en Vroetschappe, geteeckent by my der voorsz. Stede Secretariz 1584. Juillet.

NANSSEN[1].

De Burgemeesteren, Raeden en die van de Vroetschappen, mitsgaders die Capiteynen der Stede Enchuysen, ghesien ende in den heuren gecommuniceert hebbende, etc. T' oorconde dese by den Secretaris der zelver Stede gedaen onderteeckenen den 28ᵉ *martij*, *stylo novo*, 1584.

Ter ordonnantie van Burgemeesteren,
Vroetschappen ende Capiteynen der
voorsz. Stede by my als Secretaris,

JACOB JOOSTENS.

Die Borgemeesteren, Radden en Vroedtschappe der Stede Eddam, gesien en in den haeren gecommuniceert hebbende, etc. T' oorconde desen by den Secretaris onser Stede gedaen onderteyckend desen 29ᵉ *martij* 1584, *stilo novo*.

J. J. BREED.

Die Burgemeesters, Raden en Vroetschappe der Stede Monickendam, gesien en in den haren gecommuniceert hebbende, etc. T' oorconde desen by den Secretaris onser

[1] ou Janssens. *Ailleurs on a déchiffré cette signature par* Mauljng, ou Mareng, ou G. Nanssen, ou G. Jansz. (*Kluit*, *l. l.* 482).

1584. Juillet. Stede gedaen onderteyckenen desen lesten *Martij* 1584, *stilo novo*.

CORNELIS P[1].
Secretaris by provisie der Stede
Monickendame.

De Burghemeesteren, Raeden en Vroetschappen der Stede van Medenblick, gesien en in den heuren gecommuniceert hebbende, etc. T' oirconde desen by den Secretaris der voorsz. Stede gedaen onderteyckenen den 28e dach *Aprilis Anno* 1584.

S. PIETERS.

Aldus gedaen en besloten by myne Heeren de Schoudt, Borgemeesteren en Cepenen, Raeden, Oudt-raeden en Luyden van den achten der Stede van Dordrecht, representerende de Regierders en Vroetschappe derselver Stede, opten 3e *Aprilis A°* 1584, my present,

J. HANSE.

L'Acte de Dordrecht a un caractère tout particulier. — Cette *résolution* municipale est jointe à une *copie* des Articles, sans le rapport de Bruninck et Buis, et qui diffère en plusieurs endroits de l'original. — Dans l'Art. 5, où il est question du maintien des Priviléges, au lieu de «ook nietjegenstaende dat eenige der Privilegiën tot noch »toe niet gebruikt syn geweest,» on lit: «voor soo veel de Staten »daervan in deugdelick gebruyck en possessie syn geweest, tot den »jaere 1567, ten aenvange van de eersten troublen.» De même dans l'Art. 6, l'an 1567 est indiqué comme terme normal. A l'Art. 8, qui interdit au Comte toute Ordonnance «streckende tot eenige veran»deringe van den staet, policie, of neringe van den Landen,» il est ajouté: «in 't generael ofte van de Steden in 't particulier.» L'Art. 8.

[1] Pet.-i.

permettant de recourir aux tribunaux contre des Privilèges injustes, est entièrement omis. Dans l'Art. 16 il est dit que l'Ordonnance relative à l'exercice de la Religion Réformée, se fera du consentement des États «Staetsgewys specialicke beschreven.» Au lieu de «den President en Raden van den Hogen en Provincialen Raden,» il y a (Art. 18 et ailleurs) «de luyden van de raden van Justitie.» L'Art. 5, statuant que le Comte ne pourra changer le cours de la monnoie, reçoit une clause égoiste; «nochte gedoghen binnen den »Landen van Hollant en Zeelant in andere Steden ofte plaetsen »munte geslagen te worden dan binnen de Stede van Dordrecht »alleen.» L'Art. 28 stipule que le Comte accordera aux États la permission de lever des impôts, «sulx hy accordeert mits desen voor nu »alsdan.» Dans l'Art. 49, où les États promettent de prendre pour Comte «een van syne V. Genade wettige sonen,» il y a: «een van syne »F. G. wettige kinderen, 't sy sonen ofte dochteren, dewelcke noch on»gehuwelickt wesende, niet en sullen moghen huwelicken dan by con»sent ende bewilliging van de Staten van voorsz. Landen.» Enfin après l'Art. 40, relatif au Conseil des Douze et à l'Instruction que les Membres, ainsi que le Comte, devront confirmer par serment, on lit, apparemment comme recommandation au député: «*Nota* te letten »uut wat Provincien de Raden sullen genomen worden en hoe veel »raeden. Sy verdacht dese Instructie op den Raet neffens syne Exc. »te maecken en *quant à quant* te doen besweren *tempore inaugura»tionis*.» 1584. Juillet.

LETTRE MCLXVII.

Le Comte Philippe au Comte Jean de Nassau. Mort du Prince d'Orange.

*** L'assassinat du Prince eut lieu le 10 juillet. Quelques détails sur ses derniers moments se trouvent dans une Lettre communiquée par M. *Delprat* dans les *Bijdragen* de M. *Nijhoff*, II. 1. 120. — R. Ulenburgh, bourguemaitre de Leeuwarden, député par les villes de la Frise pour le consulter sur divers points importants, écrit au Magistrat de Leeuwarden qu'après avoir causé avec son Exc. sur «de tegenwoordige »gelegentheyt ende standt der Steden,» le Prince l'a retenu à diner;

1584. «sulx dat ick niet heb derven wech gaen, en alleen an de Tafel, ver-
Juillet. »mits daer geene andere gasten en waren, tegens syn Exc. over heb »moeten zitten, hebbende syne F. Exc. verscheidene propoosten »onder het eeten tegens my gebruyckt, soo van de Politique staat in »Vrieslandt in 't generael en mede van eenige plaatsen specialycken, »soo oock van de Ecclesiastique stant, op alle en welcken, soo veel »ick daeraf kennisse hadde, hebbe geantwoort.» S'étant levé de table, «nadat hy noch van seeckere saecken met my gesproken hadde, »beloofde syne Exc. my metten eersten soo geringe doenlyk te expe- »dieeren. En is syne Exc. van my keerende terstont begroetet van »wegen die Coronel Morgen. Waeraf scheidende syne Exc. voort- »gaende uyt het portael, . . door eenen Bourgoingnon moorddade- »lycken met eene buxe geladen met drie looden geschooten, en ter- »stondt daerna deser werelt standvastelyck overleden.» — Par ces particularités, ainsi que M. *D.* le remarque, on peut juger de la véracité de *Fr. Haraeus*, écrivant dans ses *Tumult. Belg* p. 363: «Orangii Princeps, Delfis cum Lewardicae civitatis Legatis *laute* »*pransus*, globulis trajicitur.»

Dans les Lettres des États-Généraux à ceux de Gand et à la Reine d'Angleterre, les dernières paroles du Prince sont ainsi rapportées: «Mon Dieu, ayez pitié de mon ame! mon Dieu, ayez pitié de *ce* »pauvre peuple:» *Bor* II. *Auth. St.* 58; et «Mon Dieu, mon Dieu, »ayez pitie de moi et *du* pauvre peuple:» *v. d. Kemp*, *Maurits v. Nassau*, I. 151. — D'après les États de Hollande «is syne Exc. ter- »stont gestorven, seggende alleenlyk, *mon Dieu*, *mon Dieu*, *ayez* »*pitie de moy et de* ton *pauvre peuple*;» *Rés. de Holl.* 1584. p. 412; et le Comte Maurice écrit: «de leste woorden van syn Exc. waren, »Myn Godt! ontfermt U mynder siele, myn Godt! ontfermt *Uwe* »*gheméente*:» *de Jonge*, *Onuitg. St.* II. 102. Cette version semble la plus exacte. Il est en effet probable que le Prince, encore à son dernier soupir, s'est souvenu des pauvres Chrétiens opprimés et du peuple de Dieu.

Monseigneur, puis qu'il a pleu à nostre bon Dieu de retirer Monseigneur le Prince de ce monde izi[1], lequel non

[1] ici.

soelement[1] est ung grande perte pour nous autres, mais 1584.
aussi pour tout le pays pardeçà, plus que je ne serois[2] Juillet.
escrire, mais d'autant que sçat[3] esté la volonté de Dieu, il en fault avoir la pacience et le prier de meintenir les affaires en ung bon estat, affin de pouvoir résister à ung tel tirannique Roy, lequel n'a point seu vencqre[4] ce bon Prince pargères[5], mais par threisons[6] et par ung mortrir[7]. Je prie l'Éternel nous donner ceste grâce, que puissions revenger la mort d'ung si bon et vertueux Prince. Au reste je vous prie me mander comment je me doibs tenir, ou ce que je aureys à faire. A tant, Monseigneur, après vous avoir très-humblement présanté mes très-humbles services, je prieray Dieu, Monseigneur, vous donner, en bonne santé, longe et heureuse vie.[8]

Vostre très-humble et très-obéissant fils,
PHILIPPE DE NASSAU.

A Monsieur le Comte Jan[9] de Nassau.

† LETTRE MCLXVIII.

Le Comte Jean de Nassau à la Princesse d'Orange. Lettre de condoléance.

*** Le ton cérémoniel de cette Lettre s'explique p. 446.

Madame, aiant entendu la façon de laquelle il a pleu à Dieu d'appeller feu Monseigneur le Prince vostre très-chier mary, de ceste vie à Son royaulme, je n'ay peu autrement que d'en estre touché d'une compassion et condoléance, non seulement à cause de nostre conjonction plus que fraternelle, mais aussy regard du commun, et de vous,

[1] seulement. [2] saurois. [3] c'a. [4] vaincre.
[5] guerres. [6] trahisons. [7] meurtrier.
[8] *Il n'y a pas d'indication de lieu et la date est inlisible. Apparemment de Delft, le 11 juillet.* [9] Jean.

1584. Juillet. Madame, en particulier. Mais quand je regarde d'aultre part que la conjonction que le feu monseigneur le Prince a avec nostre souverain frère et Seigneur Jésus Christ, auquel il fault estre rendu conforme et que par ceste trahison, de laquelle il a pleu à Dieu se servir à cest effect, la conjonction qu'il avoit en sa juste cause avec le chief, a esté comme seelée[1], je trouve suffisament des soulas[2] en ce qui passe la nature pour surmonter la douleur naturelle, augmentée par l'indignité du faict si énorme, respondant à l'esprit qui les pousse; car la mort des serviteurs de Dieu est précieuse devant Luy, comme l'Escripture tesmoigne, et d'aultant plus précieuse que les meurtres sont énormes. Secondement aussy, considérant la cause commune de l'Église de Dieu, je ne doubte nullement que les triomphes que les ennemys de Dieu en font desjà, ayent devant les yeux des pouvres esblouys quelque apparence, mais en vérité ce sont des préparatifs à leur ruine, car Dieu qui est juste, tient cest ordre, de lascher la bride à quelques cupidités des mechants, afin qu'eux mesmes se préparent le chemin à leur propre confusion. Et de nostre part Dieu retire nostre fiance des créatures à Soy seul, afin qu'Il nous possède entièrement, comme[3] faict aussy la fiance des enfans de Dieu n'est fondée en aultre qu'en Jésu Christ. Non sans cause S. Paul exhorte Timothée : « Ayez en souvenance Jésu-Christ, qui est de la semence de David, resuscité des morts» d'aultant qu'en ce peu de mots il luy met devant les yeux toutes les promesses et le serment de Dieu de l'éternité du règne de Christ, auquel est fondé un secours perpétuel, lequel aussy a la victoire en main, comme aussy il ne porte ce tiltre sans cause, qu'il est appellé Admirable.

[1] scellé. [2] consolations. [3] de probablement omis.

Oultre plus, quand à vostre personne, Madame, Dieu vous a honoré pour la seconde fois, non seulement de mary fort honorable, mais des tesmoings de Jésu-Christ plus qu'honorables, dont il reste, quand à vostre personne, qu'en ceste seconde approbation de vostre foy, la vertu qui s'est monstrée en vostre première espreuve, se monstre non moins, d'aultant que l'honeur que Dieu vous a faict est double. Quant est de moy, Madame, encores que je ne sois nullement à comparer à feu Monseigneur le Prince, attendu le grand comble de dons que Dieu avoit mis en luy, toutesfoys selon ma petitesse, je vous tiens pour héritier de la saincte affection que j'ay porté à Son Excellence, ce que j'aime mieux monstrer de faict que de paroles. Et de faict nostre Seigneur Jésus Christ, qui nous a donné tant d'espreuves de Son assistance, ne nous défauldra jamais, car se sont aultant d'arrhes de sa faveur perpétuelle...... 1584. Juillet.

Priant nostre bon Dieu et Sauveur, Madame, de regarder en pitié toutes Ses Églises et vous en particulier avec les vostres, vous consolant et assistant en tout et par tout, selon Sa promesse infaillible, me recommendant à vos bonnes et sainctes prières. Donné à Dillenburg, ce 19 juillet l'an de grâce, 1584, selon le style accoustumé.

Vostre très-humble serviteur,
JEAN CONTE DE NASSAW.

A Madame Louyse de Colligny,
Princesse d'Oranges, vefve.

† LETTRE MCLXIX.

Le Comte Jean à la Comtesse Marie de Nassau. Même sujet.

. Le 11 juillet la Comtesse Marie avoit fait part à son Oncle

1584. Juillet. du décès du Prince; dans une Lettre signée par elle: «E. L. gehorsame undt dinstwillige dochter dy zeit meines lebens, MARIA FREILLEN VON NASSAW UNDT ORANGE» (* MS.).

Hochgeborne freundtliche liebe Tochter, nach behörlicher und aller müglichen ehr-und diensterbiethung, magk deroselben ich wolmeinendt nicht pergen, welcher maszen ausz E. L., wie auch der Hern General Staden, Uranischen Räthe und ettlich wenig tage zuvor ausz meines sohns Grave Wilhelmen Ludwigs schreiben, ich die leidige und erbärmliche entleibung weilandt deroselben gelipsten Hern Vatters, des Hern Printzen lobseligster gedächtnus, mit gantzs bedrübtem gemüth, groszem hertzenleidt und bekümmernus hab verstanden.

Wiewohl ich nuhn bey mir leichtlichen ermeszen und abnehmen kan, das E. L. dieser hochbeschwerlicher und trawriger fall, nicht allein der natur nach, sondern auch in bedrachtung das seine G., von wegen dero hohen verstandts und vielfältig herlichen tugenden, domit der Almechtig sie für andern gezieret, den ihren und insonderheit denn Niederlanden und vielen beträngten Christen, der vernunft nach zu rechnen, viel gröszer und nützlicher dinst thun können, sehr hart zu hertzen gehen und zu groszem schmertzen, sorg und beschwerung ursach geben musz, inmaszen dan E. L. und wir andern, sampt all den jenigen so Gottes ehr und des Vatterlandts wolfarth gern befürdert sehen, daszelben nicht zu verdencken; so hab ich doch, in sonderlicher betrachtung das wir menschen in groszer freudt oder trawrigkeit uns leichtlichen und gemeiniglich zu verstoszen pflegen, nicht umbgehen mögen, unangesehen ob mir schon E. L. Christlich gemüth und eiffer zimblicher maszen bewust, dieselbe doch

hiemit zum überflus und so wohl mir selbsten zur lehr 1584.
und erinnerung, als auch deroselben zum trost und gut- Juillet.
hertziger verwahrung, hiemitt freundtlichen zu ermahnen und zu bitten das Sie sich doch, in dieses Ihr und unser aller schweres creutzs, mit gedult ergeben und selbsten ausz Gottes wort (wie Sie dan daszelbig, Gott lob, gantz wohl und beszer dan ich leider zu thun weisz) trösten, zufrieden stellen und under anderm wol behertzigen und zu gemüth führen wollen, das Gott die höchste weiszheit, getrew und almächtig und warhafftig ist, und nichts vergebens oder von ungefehr und ohne ursach geschehen lest, sondern das alles dasjenig, so Er schaffet, allein gutt, recht und wolgethan und sein göttlicher rath und will das höchste gut und beste sey. *Item* das den gläubigen, Seinen auszerwälthen und kindern, alles zu ihrem heil gereichen und dhienen musz und Er denselben, vermöge seines ewigen Gnadenbundts, nimmehr vergeszen, noch sie Ihme ausz Seinen henden reiszen, in nötten stecken und witwe und weisen laszen wil. *Item* das es Ihme gleichen viel und sehr leicht, ja zu auszbreittung Seines lobs und nahmens, viel mehr dhienlich ist, über menschliche zuversicht, bey wenigen, geringen und verachten oder auch wohl gar keinen mitteln, als bey vilem oder groszem gewalt, so doch auch von Ihme herkommen musz, zu helffen, wie Er dan daszelbig nicht allein denjenigen, so in nötten sich zu Ihm wenden, bekehren und ihn rechten glauben ruffen und schreien, und Ihn und seine göttliche Almacht ihr vertrawen allein setzen und bawen, und nach Seinen gebotten, willen und ordnung, richtig und stracks wandeln und ihr thun, rathschläge und handtlungen, mit hindansetzung und verachtung aller irdischer dinge und weltweiszheit, darnach

1584. anstellen, in Seinem Wort vielfältiglich verheiszen und
Juillet. zugesagt, sondern auch nach auszweisung der Bieblischen und vieler andrer, auch unserer zeit historiën, fürnemblich aber an weylandt E. L. Hern Vattern, dem Hern Printzen lobseliger gedechtnus selbst, und den Niederlanden, zu allen zeitten im werck mit der that bewiesen und vielen herlichen exempeln bezeuget hatt.

Wan dan nuhn deme also und wir uns darbeneben zubescheiden, das gleichwol seine G. nicht haben altzeit können leben, sondern deromal eins sterben müszen, *item* das seine G. diesen todt mit groszen ehren, zu des gegentheils höchster schandt und verkleinerung, umb ihres Vatterlants und einer gerechten Christlichen sachen willen, gelitten und derselben, durch Gottes segen, mit groszen nutzen, ruhmb und lob, soviel jahr hero trewlich gedhienet und in so vielfältige wiederwertigkeitten, geschwinde practicken und gefehrligkeiten, sich jederzeit gantzs mänlich und dapffer ertzeiget und deroselben Christlich gemüth, hertzlichs vertrawen zu Gott, und trewe zuneigung gegen die Niederlanden, noch in ihrem letzten ende und seufftzen, mit dem gebeth und schreien zu Gott, bewiesen und im selben also entschlaffen und ausz dieser schnöden bösen welt gescheiden und nuhnmehr ausz so vieler und manchfältiger sorg, angst und gefahr erlöst worden ist, so sollen wir uns nicht allein in diesze göttliche schickung und vorsehung willig und mit gedult ergeben, sondern auch dem Almechtigen für solche vielfältige ertzeigte gnadt und wolthat von herzen lob, ehr, preisz und danck sagen, vielhochermeltten Hern Printzen diese ehr und ruhe, darau er durch diesen todt kommen, gern gönnen und uns Gottes gnedigen schutz und schirm hinführo sovil damehr

bevehlen und Ihme vertrawen und nicht zweiffeln, ob Er uns schon eins oder mehr, ja alle mittel benimpt und entzeugt, und es mit uns ufs euszerst kommen lest, das Er uns doch nicht stecken und verderben lasze, sondern daszelb was Er ahn einem orth genommen, ahn einem andern reichlich wiedergeben oder sonsten in andere wege wiederumb erstatten und alle unsere sachen und gelegenheitten dahin richten und also schicken und anstellen werde, wie daszelbig ahm meisten zu Seinen göttlichen ehren und zu unserer ewigen und zeitlichen wolfarth gereichen und dhienen magk. 1584. Juillet.

E. L. entschuldigung, das dieselbig nicht mit eignen händen ahn mich geschrieben, wehre zwar gar unvonnötten geweszen; dan E. L. desfals nicht allein bey mir, als einem bekandten und vertrawten freunde, sondern bey allen verstendigen gnugsamb entschuldigt seint. Der Almechtige wolle E. L. und uns alle trösten und nach Seinem göttlichen willen gnediglich regiren und erhaltten.

Gleichfals dürffen E. L. sich mit recommendirung Ihrer und dero Brueder und Schwestern sachen nicht bemühen, sondern mich nuhr jdertzeit verstendigen und wiszen laszen, worinnen oder womit ich E. E. L. L. sampt oder sonder gedhienet sein soll oder magk, dan beneben deme das solches ein jeder Christ, bey dem andern, sonderlich aber bey E. E. L. L. zu thun schuldig, in betrachtung der groszen dinst so E. E. L. L. Herr Vatter, Christseliger gedechtnus, der Kirchen Gottes und dem Vatterlandt trewlich geleistet, so erkenne ich mich hierzu, in ansehung der nahen verwantnus und von seiner Gn. vielfältig empfangener ehren, wolthäten und gespürter gutter zuneigung und willens gegen mich und die meine, soviel damehr für andern verpflicht und obligirt. Und solt mir fürwahr

1584. Juillet. ein sondere freude und sehr lieb und angenehm sein, da ich nuhr des verstandts und vermögens wehre und occasion und gelegenheit bekommen könthe, das E. E. L. L. ich einige nützliche und gefellige dinst ertzeigen und beweiszen möchte; hoffe aber der Almechtige werde E. E. L. L. sachen also gnediglich dirigiren und richten, domit dieselbe andrer leuth dinst desto weniger bedürffen werden. . . . . *Datum* Dillenburgk, den 21ᵃ *Julij A°* 1584.

JOHAN GRAFF ZU NASSAW CATZENELNPOGEN.

An Frewlin Marien von Nassaw
und Uranien.

[1] *Post Datum.*

Hochgeborne freundliche liebe Tochter, wiewoll ich, wie E. L. bewust, gar ein böser schreiber und darzu, fürwahr mehr dan E. L. glauben können, itzo mit geschefften überladen bin, und derohalben so viel da weniger in diesem bedrübnus und bekümmernus, wie sich das wol gespürt und die nottürfft erfördert, ahn die Fraw Princeszin und die Hern Staden schreiben und gelangen laszen können, so hab ich's doch bei mir darfür gehaltten das, zu antzeigung meins gutten willens, ein nottürfft, rathsamer und beszer sey etwas als gar nichts zu schreiben, und derohalb beyverwarth Frantzoisch schreiben, so gut als ich daszelbig, mit in solcher sprach unerfahrnen und ungeübten leuthen, alhie zu wegen bringen können, ahn die Fraw Princeszin stellen und auszgehen laszen; wie ich dan auch ebenmesziger gestalt an die Hern Staden zwey, eins in franzoisch, das andern in teutsch, fast gleiches inhallts gethan; gantzs freundtlich bittendt E. L. diesel-

[1] *Probablement ce P. Scriptum étoit autographe.*

ben mit Bruningk oder sonsten jemandts übersehen und 1584.
die *originalia*, Ihrem gutachten nahe, alın ihr behörlich Juillet.
orth zu überlieffern: oder, wo solches nicht für gutt angesehen wirdt, dieselbe zu hinderhalten und mich, neben presentirung meiner willigen dinst, nichts desto weniger zum besten ihrer G. und bey ihnen angeben undt entschuldigen zu laszen, und darneben von meinetwegen zu bitten und zu begehren, da ihre G., die Hern Staden, oder die Uranische Räthe hinführo etwas an mich in schrifften gelangen zu laszen gemeint, das ich solchs lieber von ihnen in Frantzoischen oder Niederlendischen, als in Hochteudtscher sprach vernehmen woltte. In betrachtung das ich ihre meynung, gemüth und willen ausz ihren eignen schreiben und sprache, beszer dan ausz translation in eine frembde und ihnen unbekandte sprach, verstehen, und mich alles besorgten miszverstandts und zweiffels sovil damehr versichern kan. *Datum ut supra.*

* LETTRE MCLXX.

La Princesse d'Orange au Comte Jean de Nassau. Elle se recommande en ses bonnes grâces.

Monsieur mon frère, j'ay senti si avant et sen' encores l'affliction qu'il a pleu à Dieu m'envoyer, que j'ay oublié tout debvoir vers mes parens et bons amis, ne me donnant la tristesse aulcune relasche, ny loisir de penser à aultre chose quelconque. Je vous supplie donc, Monsieur mon frère, de m'excuser, si jusques à présent je ne vous ay escrit aulcunes lettres, comme je cognoy que c'estoit mon debvoir; mais je n'ay sceu encores penser ny à cela, ny à quelconque aultre affaire de ce monde, et vous supplie de

1584. rechef que ce mien défault n'empesche la continuation de
Juillet. la bonne amitié que je sçay qu'il vous a pleu de me porter, pour l'amour de feu Monseigneur; et comme maintenant ceste pauvre famille, tant moy que touts les enfans, n'avons en ce monde aultre père que vous, aussy je vous prie bien humblement de nous vouloir en nos affaires monstrer vostre affection paternelle, et espère que Dieu me fera la grâce de vous rendre telle obéyssance toute ma vie, que je ne donneray occasion à ceste bonne amitié qu'il vous plaist de nous porter, en façon quelconque diminuer. Surquoy, m'estant bien humblement recommandée à vos bonnes grâces, prieray Dieu, Monsieur mon frère, vous maintenir en Sa saincte garde. A Delff, ce 26e de julet 1584.

Vostre[1] bien humble et obéissante seur
à vous fayre service,
LOUYSE DE COLIGNY.

LETTRE MCLXXI.

La Comtesse Louise Julienne au Comte Jean de Nassau. Même sujet.

⁎ Le Prince d'Orange laissoit des enfants de quatre lits; «vieler»lei kinder» (p. 452). De la Comtesse Anne d'Egmont *Philippe Guillaume* et *Marie*, Comtesse de Hohenlo. D'Anne de Saxe *Maurice*, *Anne* qui épousa le Comte Guillaume Louis de Nassau, et *Emilie*, mariée à Emmanuel Prince de Portugal. Charlotte de Bourbon lui avoit donné six filles; *Louise Julienne*, épouse de Frèderic IV Électeur Palatin, *Elisabeth*, épouse de Henri de la Tour, Duc de Bouillon; *Catherine Belgique*, épouse de Philippe Louis Comte de Hanau; *Charlotte Brabantine*, épouse de Claude Duc de la Trémouille; *Flandrine*, qui passa au Catholicisme Romain et devint Abbesse à Poitiers;

[1] Vostre — service. *Autographe.*

Emilie II, épouse de Fréderic Casimir, Duc de Lansberg. Enfin Louise de Coligny étoit mère de *Fréderic Henri.* 1584. Juillet.

Monsieur mon Oncle, nous avons faict une si grande parte[1], toutes mes petites seurs et moy, que ne savons à qui mieux nous en plaindre que à vous, que nous suplions très-humblement nous vouloir estre père et bon oncle, affin que nous puissions tousjours estre continuez en la religion où feu monsieur nostre père nous a faict norrir[2] jusques à présent, et, si Dieu nous faict ceste grâce, nous serons bien heureuse, et vous suplions très-humblement, Monssieur, nous prendre toutes en vostre protection, vous baisant très-humblement les mains et à madame ma tante aussi, nous prirons Dieu vous donner de la main de[3], Monsieur mon Oncle, en très-bonne sancté, très-heureuse et très-longue vie. Ce 26 de juillet 1584.

Vostre très-humble et très-obéissante Nièce,
LOISE JULIENNE DE NASSAU ET D'ORANGE.

Monsieur, vous nous permeteré[4] que ma seur Emelie (1) trouve yci nos humbles recommandations à ces bonnes grâces.

LETTRE MCLXXII.

La Comtesse Anne au Comte Jean de Nassau. Même sujet.

Wolgeborn, freundtlicher, hertzlieber Fetter, ich gebitt mich gans dinstlich nach allen meinen vermoegen

(1) *Emelie*, Emilie I: elle étoit à Dillenbourg: voyez la Lettre 1178.

[1] perte. [2] nourrir.

[3] *Il paroît que par inadvertance l'ordre des mots a été interverti: voyez la Lettre 1181.* [4] permettres.

1584. Juillet. zufor; wolgeborner, freuntlicher, lieber Fetter, nachdem ich bericht bin worden das bottschapff zu E. L. ist gangen, hab ich nicht künnen lassen E. L. dis klein brifgen zu schreiben undt E. L. freuntlich zu besügen undt zu klagen mein hertzlich bekümernus, von wegen meins lieben her fatter dot. Dan E. L. wissen wol das ich, Got erbarms, nun wetter vatter noch mutter hab, undt nun keinen einigen drost auff disser welt als E. L. hab; bit derhalben E. L. gants freundlich das E. L. sich meiner undt meine schwester wollen aennemen und derselbig befolen lassen sein, undt nun mer unsser fatter sein, soe ich mich auch alle zeit gehorsam gegen E. L. erzeigen; welches ich hof auch das mein bruder, Graf Moritz, undt meine schwester dun[1] wirdt, das ich hoff das E. L. kein ursach wertten haben über uns zu klagen. Dieweill ich auch wes[2] das E. L. mit grosen geschöfften belatten sein undt hoff das E. L. balt disses orts komen wert zum unseren allen besten, ich wil E. L. mit mein schreiben nicht mer bemuen[3], sonderen wil E. L. Gott dem Almechtigen befelen, sampt deren Gemael, mit freuntlicher bit E. L. gemael mein dinstliche gebitnus zu doen in ire genaede gutter grasi. *Datum* Delft, 26 *Julius*, *A°* 1584.

E. L. gans gehorsame waes[4] und dochtter,
Anna, freillen von Nassau undt Orange.

A Monsieur, Monsieur le Conte
Jehan de Nassau Catzenelboghen à
Dillenbourg.

[1] [illegible] [2] [illegible] [3] [illegible] [4] [illegible]

LETTRE MCLXXIII.

La Comtesse Marie au Comte Jean de Nassau. Même sujet. 1584. Juillet.

Wolgeborner frundtlicher hertz alderlipster Her Vatter, weil das ich E. L. for eyn dack[1] oder etzelich das gros ongelück zuentboten hab das mein hertzliber Herr undt Vatter seliger so jemerlich undt schenteliche ermört ist worden, hoff ich E. L. wert noumer dieselbige briff becommen haben undt draus alle gelegentheid erfaren hab; derhalben E. L. auff dismal weitters nicht daruf wullen melden, eum[2] das leidt niet alle mal zu ernueren, den es ist zumal eynne schenteliche undt veraderische dat[3] undt for ons arme kinderen eynne grosse undt schedelichen fal, das wir onsen frommen Heren Vatter so plutzelich verloren haben. Wan ich daran gedenck das wir nou so arme weisz sein undt schir niet wissen wo aus oder wo in, so ist mir mein hertz so foller bedrüpenis, das ich kom[4] weis was ich doen; das ist auch dy orsach das ich bisher E. L. noch niet mit mein eygener hant geschreiben hab, den es ist mir onmügelich gewest; hoff E. L. wert mich drum for enschuldiget halten; weil ich aber nou erfaren hab das wider botschaff zu E. L. ginck, hab ich nit wullen onderlasen E. L. mit dise meinnen brieff zu ersugen undt ist allein eum E. L. gans fründtlich undt dinstelich zu bitten, dweill mir undt alle meinne brüder undt schwester das krutz aufferlegt ist, das wir nou semptelich von onser alderliepsten Her Vatter berapt[5] sein undt auff erden keinne trost mer haben, das sich doch E. L. onser wul annemen undt doch niet verlasen; den mein zuflucht, nach Gott, stet allein zu E. L. und weyl mir E. L. [y[6]] undt alle weg,

[1] tag. [2] om. [3] that (daad). [4] kaum. [5] beraubt. [6] je (?).

1584. ehr undt frunchaft bewisen haben, so bin ich der hoffe-
Juillet. nung E. L. wert noumer in onsere nuten[1] in das gout fornemen deste liber fortfaren undt ons for E. L. kinder erkennen undt halten; den weil ich leb, wil ich E. L. for mein Her Vatter halten undt hoff E. L. auch alle gehorsame zu leisten, in allem dem das mir eumer mügelich wert sein. Wult Gott das es sein künne das E. L. eynmal hir mücht kommen, das solt mir wol eynne grosse freidt sein, das ich mich mit E. L. von alle sachen mücht onderreden. Es wer auch wol hoch nott das E. L. hir wer, eum in allem eyn wenig ordnung zu stellen, den wir sein filderley kinder undt me Herr selicher hat kein sunderliche deilong gemacht, den me Herr meint, ach arme! niet so eubereilt zu werden; weil aber nou sulches geschen ist, so mus man dorin geduld haben undt mit dem willen des Heren zufriden sein; Der wert, hoff ich, auch unser Vatter sein undt helffen das es mit allem wol verghen[2] sal, den Er weis was ons alle nutz undt selich ist undt zudem hab ich auch das vertrauen zu E. L. das E. L. auch allezeit in alle sachen zum besten, nach recht undt billikeit, wert helffen raden, domit man auff alle deillen kein klagens en mach haben undt beger auch nicks libers den das wir semptelich in fridt undt einikeit leben müchten. Undt weil dan in keinne sachen nicks gehandelt en kan werden on E. L. forwissen, so wult ich E. L. wol auff das allerhuchsten gebetten haben, wan es E. L. donnelich wer, undt das E. L. ongefar dorch künt kommen, das ons doch E. L. so fil zu gefalen wul doen undt in eygener persoen des orts erscheinen, so balt als es eumer mügelich wer.....

Ich kan E. L. auch noch niet schreiben wy es mit mein

[1] nothen. [2] vergeben.

brouder Graff Moritz wert sein; den mich ducht dy Staten 1584.
haben sich noch nicht geresolveert. . . . Mit me Frau Juillet.
Prinsese kan ich E. L. niet verbergen, den das es gar eyune betrüpte witfrau ist undt helt sich verwar[1] ser[2] klegelich, wy sy auch wol gros orsach hat, den sy hat so wol als wir alle niet wenig verloren. Der libe Gott will ons semptelich in onser gros krütz undt bekümernis trusten undt gedult verleyen, den es ons wol von nuten. . . . . *Datum* Delft, in ser grosser eil, den 27 *Julij A.* 1584. *stille novo.*

E. L. gans gehorsame undt onderdenige
dochter dy zeit meinnes lebens,
Maria von Nassaw u. Oranien.

Wolgeborner frundtlicher hertzliber Her Vatter. Nachdem ich schon meinnen briff an E. L. hat zugemacht, so kan ich E. L. niet verhalten wy das hochgedachter meines Heren Vatteren rat[3] mir eyn acte gewissen[4] haben, dorin me Her verclart haben das mein Bruder Philips Wilhelm, Grave zu Beuren, das Fuerstenthum Uranien bevorab haben sollen; diweil er aber so lang in Hispaniën angehalte wurde undt dieselbige nicht administreren solte mögen, hat me Herr begert undt bevolen das mein Bruder Graff Moritz ermeltes Fürstenthums so lange regiren solte, bis das wolermelter mein Bruder, den Graf von Beuren, widerom in freyheit gestelt undt hiher wider ankommen wehre, undt das er nicht schuldig sein solle seinner administration oder regirong eynige rechenong zu geben, undt das wolermelter Graff von Beuren dasselbige Fürstenthum, in solchen stant undt wesen als er dan finden wurde, von

[1] voorwaar. [2] zeer.
[3] rath (*le Conseiller, apparemment* Bruninck). [4] gewesen (*Holl.*) montré.

1584. Juillet. im wider entfangen solte. Dis alles hab ich E. L. nicht wullen verbergen, domit E. L. versten mügen wy es eyn gelegenheit hir mit hab. Was sonst anderen sachen anlanckt betrefende dy deillen [1], wert nicht on E. L. forwissen gehandelt werden; me Her hat gar nicks beslosen; es ist so wol was beworfen, ich weis aber niet ob es auff alle zeitt dinnelick solt sein undt zu dem gelob ich, weil me Her nicks versigelt oder onderzeiget hat, das sich des nimans en wert künnen annemen, bis das E. L., als der nechster dorin, sein rat und meinnong zu versten geb; darom wer es gout das E. L. hir wer, das eynmal eyn ent draus gemacht wurt. Ich versehe mich Bruninck wert E. L. von allem, wy es hir zugeht, bericht doen; den er war willens E. L. zu schreiben, undt weil dan E. L. alles besser aus sein briff vernemen sol, als ich 's E. L. sol kunnen [en] bieden [2], wil ich 's hirbei bleiben lassen undt E.L. noch eynmal dem liben Gott bevelen. *Datum* wy im briff.

E. L. gehorsame dochter alltzeit,

MARIA.

A Monsieur Monsieur le Comte
Johan de Nassau à Dillenburg.

* LETTRE MCLXXIV.

Le Secretaire Brunynck au Comte Jean de Nassau. Relative à la famille du Prince d'Orange.

Monseigneur! Le juste regret, douleurs et fascheries extrêmes, dont je me trouve, avec tous ceulx de ce povre pays et principallement de ceste désolée maison de feu de haulte et très-heureuse mémoire, Monseigneur le Prince d'Orange, mon très-redoubté Sr, comme du tout accablé,

[1] deeling [2] enbieden.

pour le trop pitoyable désastre qui nous est survenu, le 10me jour de ce mois, par exécrable et détestable meurtre, perpetré en la personne de son Exce, faict que je n'ay ny le pouvoir, ny le sens pour escripre à vostre Seigneurie, ne sçaischant à quel endroict commencer, ny comment assez me douloir[1], soit pour le regard du publicq ou du particulier de la maison de son Exce, voyant les perplexités égallement grandes, de quelque costel que je me tourne, m'asseurant aussy entièrement que les nouvelles de ce piteux accident, que vous aurez desjà entendu, vous auront apporté par trop d'ennuy et que, selon l'entière et sincère affection que vostre Srie a tousjours porté à son Exce, elle le ressentira (et non sans juste raison) jusques à l'âme. Cependant comme le messaigier, présent porteur, s'envoye par Monseigneur le Conte Maurice vers vostre Seigrie, je n'ay seu, ny voulu obmectre d'importuner vostre Srie de ce petit mot de lettre, pour luy faire humblement entendre les ennuis, misères et calamités, auquelles nous nous trouvons, par ung accident tant inopiné, par deçà environnez et trouverons du tout acablez, si le Sr Dieu n'y remédie, nous regardant de Son oeil de miséricorde. Je n'auroys failly de me mectre en tel debvoir, lors que, par ung aultre messaigier et lettres de Messieurs du conseil de son Exce, vostre Seigneurie en a eu le premier advertissement, si par la maladie qui me détenoit encoir et m'avoit détenu quelques six sepmaines auparavant, cela ne m'avoit esté empêché, y joinct le troublement d'esprit, qui me détenoit et détient encoir, veu les maulx qui nous menacent par la mort et perte du vray père de ceste patrie et d'ung prince et personnaige si excellent, rare et doué de tant de grâces

1584. Juillet.

[1] plaindre.

1584. et vertus singulières, estant aisément à juger par tout
Juillet. homme, de quelque petit entendement qu'il pourroit estre, le grand et indicible intérest que par là est causé, tant à la religion Chrestienne, qu'à l'estat de ces pays et en particulier à la maison de son Ex^ce^ et à nous tous, luy aians aucunément appartenu. Son Exc. ne s'est oncques espargné, pour par tous moiens advancer le publicq, n'ayant eu regard à peyne, labeur, travail ou despence, qu'il luy ait à cest effect convenu prendre; postposant[1] tousjours à cela toutes ses commodités et le particulier de sa maison, qui nous doibt bien augmenter et accroistre nostre tristesse. Et toutesfois, considérant la fragilité des choses de ce misérable monde et qu'il n'y a en icelluy riens permanent, mesmes qu'il a pleu au Seigneur Dieu (qui dispose des choses de ce monde susdit et de nous tous ainsi qu'il Luy plaist) le permectre ainsi, il nous fault en cecy, comme en toutes aultres choses, conformer à Sa divine volunté, portans patiamment ce qu'il Luy a pleu ordonner en cest endroict, avec ferme espoir qu'Il n'abandonnera point Son Église, ny le peuple, ny aussy la maison tant désolée de son Exc., mais qu'en cela Dieu aura exaucé la dernière prière que son Exc. Luy a faict à l'instant de sa mort, et aussy qu'Il excitera gens de bien et d'honeur pour donner tout vray secours à Madame, la désolée vefve de son Ex^ce^ et à messieurs et mesdamoiselles ses enfans, ne pouvant à cest effect obmectre de dire à vostre Seigneurie combien ceste povre désolée maison auroit, en ceste sienne extrême nécessité, besoing de son bon advis, conseil et assistence, et, si à cest effect vostre S^rie^ avoit la commodité de se trouver par deçà, ce seroit le plus souve-

[1] mettant en seconde ligne.

rain bien qu'en ceste saison et conjoincture si déplorable luy 1584.
pourroit survenir. Vostre S^rie^ cognoist pour la plus grand Juillet.
part l'estat de ceste maison, la quantité des enffans de divers litz, et combien il sera besoing de conduire le tout par ordre et bon accord, pour éviter tous différens et débats, n'ayant son Ex^ce^, de haulte et très-heureuse mémoire, eu moien d'achever le testament que quelques sepmaines devant son trespas, à l'assistence de divers personnaiges de sçavoir et d'entendement, avoit esté conceu, mais est demeuré imparfaict. Messieurs les Estats de ces pays, principallement de Hollande et Utrecht, font toute assistence et secours à ceste maison que se peult requérir d'eulx. Et seroit à ce regard fort bien à propos, que par lettres, ou plustost ambassades, ils fussent remerciez et priez de vouloir continuer, tant par vostre S^rie^ qu'aussy par messeigneurs l'Électeur de Saxe, Lantgrave de Hessen et aultres S^rs^ par delà, que vostre S^rie^ jugera bon; qui serviroit mesmes aussy pour certain affaire(1), que ny la difficulté des chemins, ny le temps présent me permect de commectre à la plume. J'estyme que vostre S^rie^ m'entendra assez, remectant le tout à sa très-pourveue discrétion et la suppliant me pardonner la liberté de parler dont je use par cestes, tenant pour tout certain que c'est le vray zèle et affection que j'ay de tout temps eu au bien et service de son Ex^ce^ et porteray, Dieu aidant, toute ma vie à sa postérité, estant prest et disposé d'employer les petitz moiens et talent que Dieu m'a donné, au service de ceste maison, si tant est que j'aye cest honeur d'estre retenu au dit service.

L'enterrement du corps de son Exc., à quoy Messei-

---

(1) *affaire*: voyez p. 463.

1584. gneurs les Estats de Hollande, Zélande et Utrecht furnis-
Juillet. sent aussy les despens, n'est point encoires faict, mais se doibt, Dieu aidant, faire d'aujourdhuy en huict jours, estans les Estats susdits délibérez de ordonner par après ung honeste estat et traictement à Monseigneur le Conte Maurice.

Les Estats-Généraulx donnent par tout le meilleur ordre que faire se peult pour résister à l'ennemy, s'estant espandu en divers endroictz du pays et tenant le fort de Lillo près d'Anvers assiégé, mais, à ce qu'on nous rapporte ce jourdhuy, y aiant l'ennemy avant-hier donné ung assault, c'en fust tellement repoussé, qu'il a quicté le siége. Nostre camp est encoires devant Zutphen, où Monseigneur le Conte de Nuenaer commande présentement, avec bon espoir d'emporter bien tost est[1] la ville et fort devant icelle, que les ennemis tiennent. Les députés des Estats Généraulx sont en France, dont nous n'avons encoires nouvelles asseurées du secours que le Roy vouldra faire à ces pays, bien que, selon leurs lettres, le dit Roy et la Royne sa mère y démonstrent bien grande affection, ainsi que faict aussy la Royne d'Angleterre, voyant mesmes ce qui est advenu à feu de haulte et très heureuse mémoire son Exc. et trouvant par expérience que le mesme se machine contre elle et sa courronne. Monseigneur, baisant bienhumblement les mains de vostre Seigneurie, je supplieray le Seigneur Dieu octroyer à icelle, en bien parfaicte santé, bien heureuse et longue vie. A Delft, ce 27e jour de jullet 1584.

[2]Monseigneur. Je suplie bien humblement vostre Seigneurie me pardonner que je n'ay escript cestes de ma main, asseurant vostre Srie cela procéder seullement par

[1] et.   [2] *Ce qui suit est autographe.*

la débilité et foiblesse que la maladie m'a encoires laissé 1584.
par tous les membres, causant que je ne puis encoir tra- Juillet.
vailler ainsi que je vouldrois bien.

De vostre Seigneurie bien humble
et bien obéysant serviteur,
NICOLAS BRUNYNCK.

A Monseigneur, Monseigneur le Conte Jéhan de Nassau Catzenellenbogen.

Nº. MCLXXIVª.

Instruction de l'Électeur de Cologne pour son Député vers le Comte Jean de Nassau (Was unsertwegen unser Stalmeyster Stewerburg von Lebenstein bey unserm Vettern Graff Johan von Nassaw und Catzenelnbogen in 's geheimb zu verrichten).

*** Truchsess expose ici l'opinion du Prince sur la nécessité des rapports avec la France, et ses propres vues sur la position du Comte Maurice.

Anfenglich Graff Johannen unsern freundtlichen grusz, alles liebs und guts, und ferners zu vermelden das wir in keinen zweiffel ziehen ihme der leidige unversehentliche thotfall weilandt des hochgeb. Fürsten Hern Wilhelmen Printzen zu Orangien, Grafen zu Nassaw und Catzenelnbogen, Christlicher und hochlöblicher gedechtnus, unsers vielgeliebten freundts und Hern vetters mit allen umbstenden ahngekundigt sey worden; ihme auch, als dem bruder und von wegenn deren vielenn hinderlaszenen mehrertheils unmündighen kindern, wie auch dieszer bevorab itziger zeit zum höchsten beträngten Niederlendischen provin-

1584. ciën, welche ihres höchsten trosts in dieszer welt dadurch
Juillet. beraubt, und was mehr durch dieszen abgang der Christenheit für mercklicher schade entstehen köndte, ein besonders grosz hertzenleidt verursachet; wie dan wir für unser persohn in wahrheit bekennen müszen das uns kein leidiger fall nie zu handen gestanden, auch uns deszen übell getrösten, und nit glauben können das uns die tag unsers lebens der jamer, so wir an der gemahlin, schwester und kindern, deren dienern, auch menniglichs grosz und klein, mit betrübten augen ahngesehen und noch teglichs ahnsehen müszen, ausz unserm hertzen kommen könne. Und stehen in groszer sorg der gerechte Gott hab, umb unser aller sündt und undanckbarkeit willen, seine Christenheit eins solchen gottseligen hocherfaren und weisen Fürsten eben zu dero zeit beräuben wollen, do man, menschlichen discurs und itziger gelegenheit nach, seiner ahm allerbesten von nötten gehabt; derhalben Sein götliche Almacht wohl zu bitten das Er ahn dieszer scherfer heimbsuchung ein vetterliches gnügen wolle dragen, Seine arme bedrängte kirchen mit mit sanfften augen wiederumb ahnsehen, dieselbige für weitterm unheil beschützen und schirmen.

Weil aber vermuttlich das nit allein der gottlose hauffe, sondern auch etliche Christselige und wohlmeinende ab dieszem schnellen todt sich etwas ergern möchten, demnach uns noch unvergeszen was von wegen des zwischen Franckreich und dieszen Landen tractatz für der zeit für reden gelauffen, ja das wir selbst auch für unsern geringen verstandt daszelbige nit haben billichen können, deszhalben auch mehrmals mit s. L. bey derselben lebzeiten allerhandt discurs gehabt, und ob sich gebuere uns Chris-

ten zu unser defension und schutzs ein abgöttisches haupt 1584.
ahnzunehmen, insonderheit unsdas Parisisch *massacre* und Juillet.
Antwerpischer einfall *A°* 72 und 83 beschehen in wege gelegen; darauff s. L. über den ersten püncten ausz heiliger Schrifft allerhandt allegiert, sich auff beyliegenden Frantzösischen discurs (1), so von einem gottseligen frommen man ingestellet, bevorab fol. 12mo, sempt den nachvolgenden, referiert, und könden zwar die Parisischen und Antwerpischen händel nit loben, wie dangutte mittel solchen inconvenientiën dieszer örther fürzubawen, aber ferner inserirt: weil in die harre die lande dem Könige von Hispaniën zu schwach werden, wie das der augenschein durch tegliche verlust bezeuget, auch das gemeine volck dadurch und andern inconvenientiën des kriegs bestehe müde zu werden, habe die nott s. L. dazu gezwungen den sachen weiter nachzudencken, oder zu erleiden das die eine statt für und die ander nach, mit verlust der religion, den Spanischen sich ergeben, wie dan newlich mit Ypern und Brug leider geschehen, auch mit Gendt noch zur zeit gefehrlich stehet, darauff wohl gantze provinciën erfolgen möchten, deszgleichen an andren örtten, die man wohl ahm sichersten hielt, es nit allerdings so rein wie man wohl vermeinen sollte.

S. L. aber das wohl mit Gott bezeugen könde sie in dieszen sachen anders nicht suchen als wie die ware christliche religion erhaltten und vortgepflantzett, auch diesze lande bey ihrem wohl herbrachten privilegiën, recht und gerechtigkeiten erhalten mügen werden, und darauff die

---

(1) *discours.* Ce discours n'est pas joint à la pièce. Apparemment un Mémoire de Villiers, dans le genre du N° 965.

1584. *maximam* gemacht; weil in der gantzer Christenheit nit
Juillet. mehr als zwey potentaten die sich umb die Monarchie möchten ahnnemen, als nemblich Frankreich und Hispaniën, Spaniën aber albereith, durch handthabung des päbstlichen glaubens und ahnhang deszelbigen zugethanen, einen starcken fusz gesetzet, ja sein intent sehr weith, und viel weiter als ein theil leute sich möchten überreden, vortgebracht; der König von Franckreich aber und alle liebhaber derselbigen kron hinjegen in sorgen stehen müszen das die Spanische macht in die lenge sie undertrücken möchte, derhalben der König sich nottwendig einen anderen ahnhang machen musz, anderswoh aber sey er als bei den Religionsverwandten bestendiglichen nicht zu finden, deren der König von Hispaniën und was ihme ahnhengt *ex professo*, durch was mittel sie könden, verderben und undergang suchen; soll sich aber Frankreich ihrer gebrauchen, so ervolgt das er sie bey ihrer religion bleiben laszen, ja schützen undt handthaben musz, und wan er mit Spaniën in die harr gerathen, die kirchen dazwischen in ruhe bleiben.

Zu dem sey ahm tage das der König zu Hispaniën ahn keinen orth so ihme underworffen, zu einigerley weisz die religion leide; in Frankreich aber ahn vielen unzählbaren örtten dieselbe öffentlich exercirt, ja ihr Kön. W. mehr als in die viertzehen Hern und vom adell von ihrer Cammer, die sich öffentlich und ungeschewet der religion bekennen; zu geschweigen, weil der König sonder erben, sein Bruder der von Anjou nunmehr mit todt abgangen, und dan wiszentlich das, nach beider tödtlichen abfall, dem von Navarra die succession gebüre, die Papisten aber, zu verhinderung derselbigen, himmel und erden beweghen

werden; da aber obgedachte mittel recht in schwang 1584.
kommen, sey leichtlich allen practicken fürzuebawen und Juillet.
hochgedachter König von Navarra in die administration sicherlich zu setzen. — Was nun hirdurch, mit göttlicher verleyhung, allen christlichen kirchenn für wohlfarth und gedeyen entstehen köntte, darff nit weiter ausaführung.

Disz war des frommen und weisen Hern intention und *scopus* warhin er endtlich zielte, darein wir unsern jungen verstandt nit mengen, sondern andern gutthertzigen und mehr erfarnen zu judiciren heimbstellen wollen.

Ferner hette er unser stalmeister wolgedachten unserm vettern Graff Johannen ahnzumelden das uns viel und hochgedachter Herr Printz seliger vertrawet wes sich die Hollendische und Sehlendische Stende dieselbe landt ahn ihre L. und derselbigen posteritet zu bringen ercleret und verglichen hetten, aber gleichwohl solchs bisz zu deren leidigen abgang nit gentzlich effectuirt, welches mehrtheils ihr L. bescheidenheit zuzumeszen.

Wir zweiffeln aber gar nitt die administration dieser landen werde allerdings, wie sie es gehabt, ihrem sohn, Graff Moritzen auffgedragen, allein das, von wegen geringen altters, ihme etliche fürneme leuthe zugeordtnet werden möchten. Wollen uns auch schier die vermutung machen, weil durch diesze mordtliche that jegen des H^n Printzen persohn die gemütter je langer je mehr wieder Hispaniën verbittert, das vertrawen aber bevorab dieszer Hollendischer und Sehlendischer Stende jegen Franckreich nicht sehr grosz, da man gedachten Graff Moritz etwas rücken schaffen möchte, die sachen wohl weiters und eben auff die wege, wie obengemeldet, zu bringen, und müste, unsers ermes-

1584. Juillet. zens, solches bey Potentaten, so der religion zugethan und dieszen landen gelegen[1], denen auch das auffnemen beider Kronen Franckreich oder Hispaniën suspect (jedoch dermaszen ins geheim damit es anfangs bey Franckreich kein misztrawen schöpffe), gesucht werden.

Finden, unsers erachtens, kein dienlicher als Engellandt und Dennemarck, die allwege lieber einen Grafen von Hollandt und Seelandt *à part*, als das, neben andern dieszer landen provinciën, dieselbige einen mechtigen potentaten *immediate* underworffen. Zudem köntte bey Dennemarck wohl ein heirath getroffen werden, wie dan ihr Kön. W. eltist frewlein nunmehr von zwölff jaren, und wollen verhoffen Sachszen und Heszen, da es wohl underbawet und das Engellandt dazu verstehen wolle, würden ihre vettern auch nit abfallenn, und aus vielerley ursachen zu deszelben auffnemen und wohlfarth mehr eiffers als sie jegen den hern vatter selig erwiesen, haben; wie dan dieszem jungen hern zu assistiren die politische *argumenta* ungleich beszer als seinem seligen hern vatter zu handen gehen; weil ihm, wegen seiner wenig jharen, kein ambition kan zugemeszen werden, zudem er den Köning von Hispanien mit pflicht und aidt nie zugethan, dieszer krieg länger gedauert als er alt ist, die lande *per sententiam* dem König von Hispaniën das er alle sein hoch- und gerechtigkeit verwircket, für deme erkleret haben, und er, Graff Moritz, *justum dolorem* seins gottseligen Hern Vatters todt zu rechnen[2], wie ander mehr zu finden. . . . . *Dictatum* Delfft, den 31ⁿ *Julij A°* 84.

Manu propriâ

GEBHARDT.

[1] *Peut-être* genegen.

[2] rechen (venger) *sembleroit peu conforme à la structure de la phrase.*

† LETTRE MCLXXV.

Le Comte Jean de Nassau à l'Électeur de Cologne. Sur les rapports du Prince d'Orange avec la France. 1584.

*** Cette Lettre semble être un *Postscriptum* autographe au *beyverwart schreiben* que nous n'avons point trouvé.

Hochwürdigster Churfürst. Nachdem sich der bott heut noch etwas geseumbt und ich die vorsorg getragen, dieweyl beyverwart schreiben, neben vielen andern gescheffen, ich in der eil dictirt, das E. Churf. G. daszelbig etwan nicht zum besten verstehen mögten, so hab ich nicht underlaszen, zu mehrer erklerung deszelben, diesze missif, welche gleichwohl auch in aller eil und groszer unmüsz verfertigt worden, demselben zuzufügen, und E. Churf. G. underthenigst ahnzumelden, demnach derselben ich ausz diszen landen diszmals keine particulariteten zugeschrieben, das solches allein geliebter kürtze halben und dieweil leuth uff wegh seindt so E. Churf. G., geliebt 's Gott, davon berichten werden.

Das in meinem schreiben des Hern Printzen todt ich nit, wie billich, hochbeclagt und E. Churf. G. (den Sie s. G., wie ich weisz, sehr lieb und werdt gehabt) daneben tröstliche erinnerung gethan, solches ist zum theil gem. ursach halben verblieben, zum theil auch von wegen kürtze der zeit, sonderlich aber dieweil mir bewust das E. Churf. G. nicht allein danieden Gotselige gelerte leuthe, so dieselb ausz Gottes worth im nottfall wohl werden zu trösten wiszen, haben können, sondern das auch E. Churf. G. selbsten in Gottes wort und sonderlich nun ein zeithero in der creutzs-schuhl soviel studiret und sich geübt haben, das, ohn mein oder anderer ferner erinnerung, sich in disz und

1584. dergleichen schwere unfälle, creutzs und wiederwertigkeiten, mit christlicher bescheidenheit, gedult und standthafftigkeit werde zu schicken und mit dem gebeth ahnzuhalten wiszen: bitt derhalben E. Chf. G. solches in unbesten nicht verstehen, noch es auch dafür achten wollen das dasjenig so von hochermelten Hern Printzen, lobseliger gedechtnus, ich der Frantzösischen sachen halben angedeutet, daszelbig etwan ausz unwillen gegen s. G. oder derselben zu nachteil und verachtung oder sonst anderer gestalt geschehen dan allein zu einer trewhertziger warnung und damit ich ursach gehen möcht zu fernerm nachdencken, und sonderlich wie baldt auch gottselige vorneme leuth, da sie es auch offtmals ahm allerbesten meinen, streucheln können, wan sie beginnen von Gott ein wenig abzuweichen, ahn irdischen mitteln sich zu hencken, und menschlichen gedancken und gutdüncken zu volgen. Gott weisz dasz ich keynen menschen under der sonnen lieber gehabt und noch hab, oder auch mich mehr obligirt gehaltten als ihrer G., und solches nit allein weghen der nahen verwandtnus und von derselben vielfaltig empfangener ehr, wohlthatten und gespürter trew und geneigten willens gegen mich und die meine; sondern diewiel mir für vielen andern ihrer G. christlichen gemüth, eiffer, redligkeit und affection, zu sampt dero hohen verstandt und vielen andern trefflichen gabenn, dermaszen bekantt gewesen das dieselbe ich für ein sonder *organum*, *instrument* und werckzeug Gottes, und nicht allein für ein Moysen im Niederlandt gehalten und noch haltte, sondern auch noch wohl höher und mehr als Moysen geachtet hette, wen ihre G. in dieszem Frantzöischen handell nit alszo verstoszen und geïrret hette.

Weil aber Gott der Herr in Seinen wercken weisz, wunderbar und getrew ist, alszo kan ich auch, soviel ich in meinem einfalt dem werck nachdencken kan, dieszen frantzöischen handell undt tödtlichen abgang des Hern Printzen anders nit verstehen dan dasz, unangesehen obschon s. G. todt bey den weltkindern für ein ungnedige straff Gottes, oder zum wenigsten für ein groszen verlust und schaden sich ahnsehen lest, doch dis alles anders nit dan für ein sonderlich werck Gottes, gnedige vetterliche züchtigung und heimbsuchung zu rechnen, und dahin gerichtet ist das daszelbig zu Gottes höchster ehren und zu erhaltung und vortpflantzung des Hern Printzen reputation, guten namens, wie auch s. G. ewigen heil und sehligkeit, ja den Niederlanden selbsten zu ihrem besten, hergegen aber dem jegentheil zu ewiger schandt und seinem verderben gereichen und thienen wirdt; da sie solche heimbsuchung nur erkennen und zu Gott mit warer rew und buszfertigkeit sich keren, Ihn ihrer nott schreyen und auff Ihn allein ihr sorg und vertrawen werffen und setzen, und die *Matth.* ahm 6ᵉʳ verbottene heydenische *curam eventus* meiden, hergegen aber ahn die gebottene *curam obedientiae*, welche Gott dem Herr, vermöge der Schrifft, viel lieber, angenemer und wohlgefelliger dan opffern ist, sich haltten und derselben befleiszen. Damit dan menniglich zu spüren das wir alle sünder, niemandts volkommen und es umb des menschen vermögen gar nichts sey; *item*, das unglaubben, zweiffel und ungehorsam Gott nit gefalle, noch dieselbe ungestrafft lasze; *item*, das Er, als ein eifferiger Gott, unsere hertzen gantzs und ghar, und alszo die ehr so Im gebüret allein haben und keinem andern laszen wolle; *item*, das, unan-

1584. gesehen ob Er Seine auszerwölte und glaubigen Ihme schon biszweilen etwas niedriget und mit dem creutzs heimsucht, züchtiget oder demütiget und prüffet, sie doch darumb nicht ausz Seinen händen reiszen und verderben oder versincken will laszen: so hatt Gott der Herr, welcher dem Hern Printzen und den Niederlanden nun etlich jar wunderbarlich beygestanden und sie erhaltten, damit man zu sehen das ihre G. gleichwohl ein mensch und auch irren könne und Gott allein derjenig sey der alles thue und, wie gemelt, das vertrawen und die ehr allein haben wolle, nit allein diesze ihrer G. menschliche schwach- und blödigkeit herfür scheinen laszen, sondern auch s. G., wie ein gerechter Gott und getrewer Vatter, alszo gezüchtiget heimbgesucht das dieselbe doch in ihrem beruff bestendig geblieben, dero affection und trew, so sie gegen Gott und die Niederlandt gehabt, mit ahnruffung göttlichen namens, öffentlich bekant und wie ein Christ und kindt Gottes mit groszer ehren ausz dieszem jamerthal und vieler sorg, angst, nott und elendt, in die ewige freude angetretten ist, ungezweiffelter zuversicht wo die Niederlande sich nur, wie obermelt, ahn Gott dem Hern mit steiffen glauben und vertrawen haltten, Er werde über alle menschliche zuversicht ihnen ausz aller nott helffen und es alszo machen das menniglich bekennen musz es haben weder sie selbsten, noch der Printz oder König von Frankreich oder einig menschlich weiszheit, macht und gewalt, sonder allein Gott der Herr sie errettet, beschützt und beschirmet. Welches E. Churfürst. Gn. ich also underthenigster wohlmeinung nicht verhalten möghen, und thue dieselben abermals dem Allerhöchsten, *etc. Datum* Dillenburg, den 19ten *Augusti A°* 1584.



Le Landgrave Guill. de Hesse étoit animé de sentiments pareils. En apprenant la mort du Prince d'Orange, il avoit écrit au Comte Jean de Nassau: «Wir haben aus Eurem schreybenn ganz mittleidlich »und bekümmerlich den verrheterlichen und erbermlichen fahll des »tewren Helden Ewers bruders des Prinzen von Uranien, den pil»lich die Nidderlendische religionsverwanten *nostri temporis Maca»baeo* zuhalten, verstandenn. . . . Wiewoll uns nun nit zweyffeltt es »werden die widersacher ein zeit lang hoch darüber triumphiren, »so ists doch an dem das Gott Seine Kirche nitt uff einen oder an»dern menschen, sondern uff den unbeweglichen felssen des glaubens »erbawett. Darumb seindt wir der unzweyflliche zuversichtt es wer»den die widersacher sich diesses fals nicht lenger erfrewen, auch nit »mehr nutzens oder erspriesligkheit darab entpfinden als ihres glei»chen inn Frankreich *ex morte Admiralis* undt die *parricidae Roma»ni ex morte Julii Caesaris* entpfunden haben. Dan Gott solche unge»reumbte handel auch bei den heiden nie prosperiret» († MS. C.). 1584.

LETTRE MCLXXVI.

La Princesse d'Orange au Comte Jean de Nassau. Réponse à la Lettre 1168.

Monsieur mon frère, j'ay receu les lettres qu'il vous a pleu de m'escrire, par le messager qui vous avoyt esté envoyé par les Sieurs du conseil de feu Monseigneur. Je vous remercie bien-humblement, non seulement des honnestes offres qu'il vous plaist de me faire et pour le regard de mon fils, je prie Dieu qu'il Luy plaise nous faire la grâce à tous deux, de vous faire en récompense humble service; mais je me sens beaucoup d'avantaige vostre obligée pour les bonnes et fructueuses consolations que vous me faictes, tant pour sentir par icelles combien ceste calamité commune vous touche en particulier, que principalement pour le fruict et instruction que j'en ay receu,

1584. car comme je n'ay jamais senty ung si grand mal, aussy je vous confesse, Monsieur mon frère, que j'ay eu bien besoing de consolations extraordinaires, et comme vous estes celuy qui touchez de plus prests à feu Monseigneur, aussy je n'ay receu de personne meilleure instruction que de vous; je prie Dieu qu'Il me la face profiter. Je ne vous escrits rien touchant les affaires de ceste maison, ny pour les miennes en particulier, car j'en ay communicqué suffisamment avec les Sieurs, présents porteurs, vos conseilliers, desquels il vous plaira l'entendre et me faire cest honneur de croire que je vous seray, toute ma vie, bienhumble seur et obéissante. Sur ce, m'estant humblement recommandé à vostre bonne grâce, je prie Dieu, Monsieur mon frère, vous donner en parfaicte santé, heureuse et longue vie. De Delff, ce 5 de septembre 1584.

Vostre bien-humble et obéissante seur
pour vous faire service,
Louyse de Colligny.

A Monsieur, Monsieur le Conte
Jehan de Nassau, mon frère.

LETTRE MCLXXVII.

M. de Châtillon au Comte Jean de Nassau. Il lui recommande la Princesse d'Orange.

*** François de Coligny, Seigneur de *Châtillon*, frère de la Princesse d'Orange. — Cette Lettre et la Lettre 1179 sont écrites sur une même feuille. Il paroît que M. de Châtillon avoit envoyé la sienne à sa soeur: de même p. 478.

Monsieur. Après la tristesse que vous ressentés de la perte que vous avés faites, de laquelle je m'asseure que

vous estes consolé avec Dieu, le meilleur tesmoignage 1584.
que vous pouvés rendre de l'amitié fraternelle que vous portiés à feu Monseigneur le Prince d'Orenge, c'est d'avoir soing du bien de ce quy luy estoit plus cher en ce monde, qui est de sa femme et de ses enfans. Voilà pourquoy j'estime que ce sera plustost satisfaire à mon devoir, de vous recommender ce quy me touche de cy près, que d'eschauffer vostre volonté à ce quy naturellement vous est sy cher. Je vous susplie donc, Monsieur, ne trouver point mauvais, ne pouvant estre sur les lieus pour satisfaire à ce que je doy, sy je m'adresse à vous, pour vous demender (avec toute l'affection qu'un frère peut apporter à une sienne seur, et l'amitié qu'un oncle doit à son nepveu) ce don qu'il vous plaise prendre soin de Madame la Princesse d'Orenge, ma seur, et de son fils, à ce que la nécessité de leur petites affaires n'adjouste beaucoup à leur perte et à la grande affliction qu'ils souffrent par la volonté de Dieu. Vous ferés un euvre méritoire devant Luy et adjousterés à ce que vous devés à la mémoire de feu Monseigneur le Prince, vostre frère, l'obligation de beaucoup de gens de bien et seigneurs qualifiés de ce royaume, ausquels j'ay ce bien d'appartenir; oultre le service que toute ma vie je vous en rendray, comme

vostre très-humble et très-obéissant à
vous faire service,

CHASTILLON.

A Monpelier, ce 9 d'octobre 1584.

† LETTRE MCLXXVIII.

1584. *La Reine d'Angleterre au Duc de Montpensier. Relative aux filles du Prince d'Orange* (MS. P. BR. 97).

Monsieur mon Cousin, comme le feu Prince d'Orange prévoyant le danger imminent auquel il estoit tousjours subject par les secrettes menées et embusches que lui tendoient ses ennemys, nous eust de son vivant bien instamment prié d'avoir ses filles pour recommandées et de les prendre en nostre protection, s'il lui advenoit de les laisser sans père, se reposant (comme à bon droit il pouvoit faire) sur la faveur et affection que luy avons de tout temps portée, nous avons advisé, après cest infortuné accident de la mort du dit Prince, de faire bailler l'aînée à Madame la Princesse de Navarre [Bierne[1]] sa parente (comme sçavez), où elle ne peult faillir d'estre bien et vertueusement nourrye, et de mander quérir la seconde, qui est nostre filleule, pour la tenir icy près de nous; ayant par cy-devant recommandé celle d'après, qui se nomme Brabantine, à Madame la Duchesse de Bouillon vostre seur, pour estre nourrye près de Mademoiselle de Bouillon sa fille. Les deux aultres estant desjà accordées, l'une nommée Amélyne[2] à l'Électrice Palatine et l'aultre nommée Katérine à la Contesse de Schwartzenburg leurs marraynes. Et quant à l'autre nommée Flandrine, que la Dame du Paracly avoit desjà auprès de soy du vivant du père, nous la luy avons de longtemps bien expressément recommandée. Dont vous avons bien voulu particulièrement advertir, pour l'intérest qu'avez en elles par le droit de nature, espérant que ne trouverez mauvaise la disposition qu'en avons faicte, ains

[1] la Béarnaise (Cathérine, *soeur unique du Roi de Navarre*). [2] Emilie II.

plustost qu'aurez pour agréable le soing qu'avons d'elles; 1584.
en quoy vous prions de nous seconder et y aporter aussi de vostre part tout l'advancement que pourrez, comme leur plus proche parent du costé maternel, prenant et acceptant la tutèle de vos dites niepces et vous rendant protecteur et conservateur de ce qu'elles ont de bien en France, afin qu'elles en puissent estre subvenues pour leur entretènement[1] et que, à ceste fin, il vous plaise requérir le Roy de son commandement et authorité pour leur faire [service], s'il en sera de besoing. Et ainsi, faisant icy fin de cette, nous prierons le Créateur qu'Il vous ait, Monsieur mon cousin, tousjours en Sa saincte garde et vous doint très-bonne vie et longue. Escript à nostre maison de Hamptoncourt, le dix septiesme jour d'octobre 1584.

Vostre très-affectionnée bonne cousine et
très-asseurée amye à jamais,
Elizabeth R.

LETTRE MCLXXIX.

La Princesse d'Orange au Comte Jean de Nassau. Difficultés de sa position.

Monsieur mon frère. J'ay eu grande occasion de vous remertier, ce que je fay encore présentement, de ce qu'il vous pleust donner charge dernièrement à vos conseillers, venans par deçà, d'avertir les conseillers de feu Monseygneur que vostre advys estoit que l'on me fist jouyr de mes conventions matrimonyales et principalement de mon douayre; mais combien que j'aye solicité de tout mon pouvoir ceus qui ont esté ordonnés pour la conduite des

[1] entretien.

1584. affayres de la mayson, sy est-ce que, jusques à présent, je n'en ay peu obtenir aucune responce. Je fay ce que puis pour me maintenir avec la dygnité de la mayson en laquelle j'ay eu cest honneur d'estre allyée et le feray encore, tant qu'il sera en ma puisance; tant pour mon regard que des petis enfans que j'ay retirés près de moy, suyvant quoy (combien que c'est avec grans frays, mesmes pour la longueur du chemin) j'ay retiré de France quelques moyens, sans lesquels il m'eust esté du tout imposible de soutenir une telle dépence que celle qui[1] me faut fayre; mais iceus moyens venans à me faillir, sy ne puis avoir autre provision de desà, je vous suplye bien-humblemant, Monsieur mon frère, de m'excuser, sy je suis contrainte d'obéyr à la nécessité, qui sera plus forte que ma volonté, qui a esté et est encore de demeurer en ces pays, sy Dieu m'en fait la grâce et d'y eslever mon fils. Dequoy, Monsieur mon frère, je vous ay bien voulu advertir et emsemble vous suplyer, sy vostre comodité ne permet de vous trouver par desà (où néantmoins, sans vostre présence, je ne prévoy que confusion généralle), au moins qu'il vous playse escrire aus dits commissayres l'ordre que vous entendés qui soit suyvy pour ce regard, et leur ordonner, sy vous plaist, bien esprésément de le fayre, d'autant que leur principalle responce est qu'ils n'ont puissance sufisante de ce fayre. Ce me sera, Monsieur mon frère, une nouvelle oblygation à vostre service, auquel vous me trouverez toute ma vye très-affectionnée. — Mon fils, Monsieur le Conte Morice, se porte bien, Dieu mercy, et est sur le point d'aller en Zélande. Mes filles, Mesdamoyselles d'Orange et Anne sont à Bure. La petite Catérine Belgique

[1] qu'il.

est avec Madame la Contesse de Shuatsbour[1], ma seur. Le reste est avec moy, qui se portent bien (comme faict mon fils), exceptée Louyse, qui est estrêmemant malade depuis sis semaynes, tellement que les médecins en ont mauvayse opinion et en font très-mauvays jugement. J'y fay et feray, Dieu aydant, tout ce qui sera en ma puissance, et sur ce, après vous avoir bien-humblement baysé les mains, je pryray Dieu, Monsieur mon frère, vous donner en parfaite santé, heureuse et très-longue vie. A Delfhe, ce 28 d'octobre. 1584.

Monsieur mon frère. Je vous suplye me permettre, que Madame vostre femme trouve icy que je luy bayse bien humblement les mains, luy faisant tousjours ofre de mon humble service. J'en dis autant aussy, sy vous plaist, à ma fille, Madamoyselle Emyllye.

Vostre bien-humble et obéyssante seur
à vous fayre service,
LOUYSE DE COLLIGNY.

A Monsieur, Monsieur le Conte Jean de Nassau.

LETTRE MCLXXX.

La Duchesse de Bouillon au Comte Maurice de Nassau. Elle lui recommande ses nièces.

*** Françoise de Bourbon-Montpensier, soeur de Charlotte de Bourbon Princesse d'Orange; elle avoit épousé Henri-Robert de la Mark, Duc de Bouillon et Prince de Sedan.

Monsieur. Encore que je vous tienne de sy bon naturel,

[1] Schwartzbourg.

1584. qu'il ne soit besoing vous recommander chose qui vous soit sy prosche que mes nièces Mesdemoiselles de Nassau vos soeurs, sy est-ce qu'en la considération de leur grande jeunesse, je ne lesseray aux occasions les vous ramentevoir, comme celle qui les aime et tient chères, comme ses propres enfans; ayant extresme regret d'estre si éloigné d'elles que je ne leurs puis tesmoigner d'avantage, et bien fort aise (atendant que vous et Messieurs les Estats ayez disposé de leur fait) qu'elles soient en si bonne main que de Madame la Princesse vostre belle-mère, comme d'en sçavoir l'une entre celles de Madame la Comtesse de Svartzambourg leur tante, et comme tout ce qui a fait service à feu Monsieur le Prince vostre Père me sera toujours en parfaitte recommandation, je vous suppliray Monsieur, d'y voloir avoir le Sr de Jolimptemps et de le continuer au services de mes dites nièces et faire payer de ses estats; offrant en cest endroict mes humbles recommandations à vostre bonne grâce, de pareille affection que je supplie Dieu vous donner, Monsieur, en toute bonne santé, longue et heureuse vie. De Sedan, 3e jour de déc. *A°* 1584.

Vostre bien humble
Françoise de Bourbon.

LETTRE MCLXXXI.

Le Princesse d'Orange au Comte Jean de Nassau. Même sujet que dans la Lettre 1179.

Monsieur mon frère. J'ay esté fort ayse de la résolution qui a esté prise de vous envoyer ce messager, afin que

par son retour nous puissions apprendre de vos nouvelles, 1584.
desquelles nous sommes estrêmement en payne, pour n'avoyr rien entendu de vostre part, depuis qu'il vous pleust envoyer de desà deus de vos conseillers. Cepandant, Monsieur mon frère, les affayres de ceste désolée mayson sont en sy pyteus estat, que, sy par vostre prudence et bon conseil y n'y est bientost pourveu, j'y prévoy une bien grande confusion, parquoy je vous suplye bien humblement, Monsieur mon frère, au nom de l'amytyé qui estoit entre feu Monseigneur et vous, et de l'honneur que je sçay que portés à sa belle et très-dygne mémoyre, qu'il vous playse prendre soing de ces enfans et de moy, qui avons tous aujourduy l'oeuil sur vous, comme sur nostre père commun et que, sy vos affayres ne peuvent permettre que prenyés la payne de venir icy, qu'au moins il vous playse y despecher quelq'un, bien instruit de vostre intention, sur l'estat que l'on vous a faict entendre où sont les affayres de ceste mayson, afin que par vostre otorité[1] il y puisse estre pourveu. Je suy tenue et oblygée de désirer voyr qu'il soit mys un bon ordre, pour le général de la mayson, mais, pour mon particulyer, la nécessité me presse de telle façon, que, comme je vous ay mandé, Monsieur mon frère, par une autre de mes lettres, la nécessité à la longue forceroit ma voulonté pour me retirer en lyeu où j'avoys plus de commodités que je n'ay icy; car il y a sinc[2] moys que je suys avec quatre de mes belles filles, mon fils et moy, avec un grand train, sans que les enfans ny moy ayons receu un seul denyer de la mayson, et sommes tous remys à quand il vous aura pleu mettre ordre aus afayres de la mayson. Nous sommes venues, vos dites nyè-

[1] autorité. [2] cinq.

1584. en écriture assez récente: «entworfen von Gr. Johan dem ältern, »um das jahr 158*, nach 1586.» Le Comte y parle de la mort de l'Électeur Auguste de Saxe, décédé le 11 févr. 1584. Toutefois il nous a paru convenable de la placer ici, parcequ'elle se rapporte à peu près exclusivement aux relations constantes entre le Prince d'Orange et les Comtes de Nassau.

---

1. In Religionssachen.

2. In Kriegswerbungen.

3. In züghe und versehung allerhand befeln.

4. Mit auszrüstung des Hern Printzen und auch unser selbsten.

5. Mit correspondentz.

6. Mit underhaltung des Hern Printzen, s. G. Gemahlin, kinder, gesindt und dienern, so bei derselbe aus- und eingezogen.

7. Mit rossen verschicken, hin und wieder schreiben.

8. Mit sollicitirung und erbawung der sachen und leuth.

9. Mit fürstreckung gelts und geltswehrt und unsers credits.

10 Mit collecten.

11. Mit ersparung jerlicher interesse; *item*, vielen andern auszgiften und unkosten.

12. Mit bestallung und besoldungen und reiszkosten.

13. Mit verhinderung viller des feinds pracktiken und anschläge. Mit allerhand abbruch und widerstant so man dem feindt gethan.

14. Mit dem Geldrischen dienst.

15. Was man für *occasiones* seit abbsterben des Hern Printzen seliger gehabt, darinnen man den länden dienen könne, dar man deszhalben von ihnen were angelangt worden und erclärung ires willens hette haben können.

16. Worin man den Niederländen noch teglichs dienst leisten könne. 1584.

17. Warumb ich, so wol als andere, umb erstattung, bezahlung und recompens für die dienste, so vom Hausz Nassaw Dillenborg, den Hausz Nassaw Bredaw und den Niederländen, durch Gottes gnadt, geleistett worden, anhalten möge.

18. Weszhalbe man biszdahero so wenig anmanung bey den Niederlände gethan.

19. Aus was ursachen ich genothrängt werde nunmehr anzuhalten und darauff zu tringen.

20. In was für beschwerung man ihrenthalben gerathen.

21. Womit und durch waszerley wege uns wider zu helffen sey.

22. Waszerley dienst das Hausz Nassaw Dillenburg den Niderländen nochmals leisten und erzeigen köndte.

23. Was den Staten insonderheit für kosten uf zu rechnen.

24. Verzeichnus von allerhandt *objectiones* und gegenredt.

25. Was man an den Printzischen schuldt ab zu kürtzen und ab zu rechnen hab, und darneben auch aus gutem willen sincken und fallen lassen möchte.

26. Was uf den fall über alles geschehen suchen nichts zu erhalten noch fruchtbarliches aus zu richten.

I. *Dienst im Religionwerck.*

1. Dasz Grave Ludwig seliger anfangs der troublen der fürnembst gewesen welcher solch werck, so wol in den Niederländen als auch hierausser in Deutschlandt, bei etzlicher Evangelischen Stenden getrieben.

1584. 2. *Item*, das, negst Gott, er der fürnembst gewesen welcher den Hern Printzen seliger in religionssachen erbauwet, und so fern bracht das s. G. von Pabstumb abgestanden und zu unserer christlicher reformirten religion sich bekant und ergeben.

3. Dasz durch erledigung der Niderländt aus der Spanische tyrannei, darzu den Gott der Herr, neben dem Hern Printzen seliger, insunderheit das Hausz Naszaw Dillenburg gebraucht, die religion in dem Niderlandt, Gott lob, desto mehr ingeführet und numehr so weit bracht worden, dasz man das öffentlich *exercitium* in den unierten provinciën durchaus frey hat und daszelbige noch weiter auszgebreitet gewesen, und, menschlich darvon zu urtheilen, mit der zeit jhe lenger je mehr auszgebreittet worden wer, wo nicht die Malcontenten in Artois, Hennegaw und Flandern, und andern örthern mehr, durch den Ambyse, *Dathenum*, und dero anhangk, verursacht und erreget worden weren.

4. Mit was ernsten fleis den weilandt der Herr Printz seliger ihme die befürderung des religionwercks angelegen sein laszen, auch welcher gestalt daszselbige durch Gottes gnade bei meinen werendem Geldrischen Gubernament in einer kurtzen zeit für einen glücklichen fortgang gewonnen, sulchs weist das werck und die erfahrung für sich selbst aus, und ist, Gott lob, dermaszen am tag und offenbar, dasz darvon keiner weitleuffiger auszführung von nöthen.

5. *Item*, dasz Grave Lodwich seliger die Universitet zu Uranien redressirt und reformiert.

1584.

II. *Waszerlei dienst man den Niderländen in Kriegswerbungen geleistet.*

1. Dasz man, *anno* 67, fünf oder 6000 pferdt, auf ihr begeren und übersendung etliche gelts, nicht allein die begerthe zeit, sondern noch solang in bestallung und ahn der hand gehalten.

2. Dasz nicht allein bey dem Churfürsten von Sachsen das kriegsvolck für Gotha durch Graf Lodwichen seliger besprochen worden, sondern auch Graf Johan und Graff Adolff sich derenthalben, mit etzlichen dero schwägern, vettern und freunden, daselbst hinbegeben und sich in dienst eingelaszen.

3. Dasz man dem Hern Printzen, als s. G. sich zu dem kriegsvolck, welchs der von Warus[1] und Risor[2], sampt etzlichen Niederlendischen vom Adel, umb Dalem beisamen gehabt, begeben wolt, ihre G. in der eyl und sehr wenig tagen an die 400 pferdt, so keine wagen noch drosz bey sich gehabt und darunder an die 18 Grafe, Hern, Obersten und Rittmeister gewesen, geworben und zu wege gebracht.

4. Dasz Graf Lodwich seliger eben damahls in gar geringer zeit ein ansehenlich kriegsvolck zu pferdt und zu fuesz zusamen gebracht, dasz man [ahn] ihr zuthun die Spangier in Frieszlant geschlagen, nicht allein durchzüge gehabt und gelitten, sondern auch inlegerungen gehabt, und Claus von Hatstats regiment vier wochen lang underhalten.

5. Dasz, nachdem Grave Ludwig und Graf Adolff in

[1] B. de Mérode, Seigneur de Rumen et Waroux.
[2] Charles van der Noot, Seigneur de Rysoir.

1584. Frieszlant getrennet und geschlagen worden, man, dem Hern Printzen und den Niederländen zue gutem, 600 pferdt und an die 30 starcker fenlein Teutscher knecht geworben.

6. Dasz Graf Ludwig sich in Franckreich, zu einnemung der beide stette Bergen und Valencin, mit etzlichen kriegsvolck, dar under vil fürnehmer guter leuth gewesen, bewerbet.

7. Dasz man, zu entsetzung der Statt Bergen, den Hern Printzen abermals ein ansehenlich kriegsvolck von Deutschen reuttern und knechten geworben und auf die bein gebracht.

8. Dasz man nicht allein nach der handt gute leuth zum theil in 's Niederlandt geschickt, und zum theil an der hand hin und wieder gehabt, sondern auch, als Leyden so hoch bedränget und hart belegert gewesen, in der hertzten und gantz ungewönlichen wintterszeit eine ziemlich anzahl kriegsvolcks, zu rosz und fusz, hinunter in eine kurtze zeit, ohne wagen und sonderliche trosz, für Mastricht gebracht, und wie daszelbige nach der handt uff der Mockerheyden geschlagen und getrennet worden, einen guten theil, so überblieben und darvon kommen, noch ein geräume zeit an der handt behalten.

9. Mit einnehmung[1] Bisantz[2].

Dasz wir, nicht allein durch unser fleiszige underhandlung, sondern auch mit unserem persönlichen vortziehen, den Niederländen gute leuth und offtmals in aller eil zu wegen, und manche vortbracht der sonsten wol were sitzen blieben, und sonderlich da sie den credit sehr underm kriegsvolck verlohren gehabt. Dasz unter zeitlichen und

[1] occupation *projetée* (V. 89). [2] Besançon.

irdischen mitteln dasz Hausz Dillenburg, negst Gott, ein 1584.
ursach gewesen dasz die Spangier, welche hiebevor das gantze Niederlandt geruhlich ingehabt, wiederumb so weit zurück getrieben und die Niederländt so fern wiederumb erlöst und in freiheit ihrer gewiszen, leib, weib und kindere kommen seindt: dan, da, negst Gott, wir den Hern Printzen nit underhalten, s. G. mit unserm dienern, so wol als auch für uns selbsten, die handt gebotten, nit zu leuthen, gelt und allerley kriegsmunition geholffen, s. G., menschlich darvon zu reden, nunmehr hette auf die bein kommen, noch sie aus der Spanischen tyranney erlöset worden, und freiheit in religions- und politischen sachen, wie sie itzo, Gott lob, in ihrem gewiszen an leib, gut, weib und kinder haben, nicht erlangen mögen.

No.[1] Was man für *occasiones* alhier, den Niederländen halber, aus händen gelaszen hat.

III. *In wasserley zügen wir Gebrüder uns gebrauchen laszen, und darinnen für befelch versehen.*

1. Dasz, in auszgebung des warthgeldts und bewerbung deszelben kriegsvolcks, niemandt anders von der Niederländt wegen gebraucht und bemühet worden, dan nur Graf Johan allein.

2. Dasz mein bruder seliger, Grave Adolf und ich, für Gotha in der person gezogen, und uns, gleich andern kriegsleuthen, ihnen den Niederländen zum besten, wie obgemelt, bestellen und gebrauchen laszen.

3. Dasz Graf Adolff und ich mit dem Hern Printzen, als s. G. nach Dalen gezogen, beigewohnet und mit

[1] *Nota.*

1584. rath und that nach vermögen, für allen anderen, derselben gedienet und befürderlich gewesen.

4. Dasz ich, sampt meinem broder Graf Lodwichen, *A°* 68 mit dem Hern Printzen den zug in Brabant in der person mit über die Mas und wiederumb daheraus durch Franckreich bis ghen Straszburg gethan, und uns nicht allein als mit-reuter oder gemeine soldaten, sondern auch in allen ihre G. obligenden und fürfallenden sach mit rath und that gebrauchen laszen.

5. Dasz meine beide Gebrüdere, G. Lodwich und G. Henrich, neben dem Hern Printzen, den zug mit Herzog Wolfgang von Zweibrüggen in Franckreich gethan *anno* 69.

6. Dasz, wie der Herr Printz sich naher Deventer (1) begeben wolte, mein broder Graf Henrich und ich, uns mit s. G. auf die reisz begeben; in meinung, wo der fürhabende anschlag für sich gangen were, mit ihrer G. vort zu ziehen.

7. Dasz mein bruder Graf Ludwich in der persohn Berge eingenommen und sich darin belegern laszen, und daselbst das haupt und general gewest.

8. Dasz im zugh für Berghe ich dem Hern Printzen, den Niederländen zu gutem, abermals geworben, leuth, geschütz und munition fürgestreckt, hierneben aber mein Bruder seliger, Graf Henrich, s. G. in der person beigewohnet, mit vortgezogen, und oberster über 15 fendeln landtsknecht gewesen.

9. Dasz der zugh, als Herzogh Christoffel und beide meine Brödere auf der Mockerheyden blieben, wir drei

---

(1) *Deventer*: voyez T. III, Lettre 347.

gebröder, nemlich Graf Lodwich, G. Henrich und ich, denselben zug in der person mitgethan, und nicht allein daszelbige volck geworben und Hertzog Christoffel mit in den zug gebracht, sondern auch das geldt zu solchen handel vürgestreckt, mitgeführt, und das gantze werck dirigirt. 1584.

IV. *Wasserley dienst dem Hausz Breda und den unirten provinciën mit auszrüstung geschehen und geleistet worden.*

1. Den [ersten] zugh hette man ihrer G. 4 canons, sampt zweien falcaunen und 4 oder 5 veldtstücken mitgeben, darzu noetige munition an kraut und loth, *item* allerhandt schautz- und hebzeugh.

2 *Item*, nötige wagen und über die 100 wagenpferdt, welche mit sampt den fuhrleuthen alles bis auf ein wagenpferdt auszenblieben, ohne die welche der Herr Printz im landt zu Hessen kauft und bestelt gehabt.

3. *Item*, beneben etzlichen kleinen, auch etzliche zelt und grosze zahl [küchen] und für einen mahrstall gezelt mitgeben, derer gleichfals keins wiederkommen.

4. *Item*, dasz man ihre G. im Bergischen zugh abermals, so wohl mit veldtgeschützs und munition, als auch sonsten allerley nottürfft, auszgerüstet.

5. *Item*, dasz in allen zügen von uns 4 Gebrüderen alzeit etzliche mitgezogen.

6. Dasz dergleichen meine drei bröder selige und ich uns zu allen zügen, und also in die acht oder neunmahl auszgerüstet, und selten, ja über zweymahl nicht, ettwas wider zu hausz gebracht.

1584.

V. *Dienst mit Correspondentz.*

1. Correspondents so man mit dem Hern Printzen und viele im Niederlandt gehalten.

2. *Item*, fürnemlich mit dem Churfürsten Pfaltzgraf Fredriche.

3. *Item*, Hertzog *Casimiro* und den Pfaltzgräfischen dienern.

4. *Item*, mit Heszen.

5. *Item*, in Franckreich und sonsten hin- und wieder mit guten leuthen.

VI. *Dienst mit unterhaltung des Hern Printzen seliger, item s. G. Gemahel, kinder und diener so ab- und zugezogen.*

Das wir s. G. sampt dero Gemahlinne, kinder und einem groszen hofgesinde, so anfangs an die 100 starck gewesen, beneben dem teglichen überfall, bisz in die zehen jar lang geherberget, derselbigen eine stattlich kindttauff gehalten, auf welchen die vier herr Landtgrafen, sampt vielen Grafen und Hern und vom adel, bis in die 700 pferdt, an die acht tag lang auch underweilens aber ahn underschiedtlichen örtern alhier und zu Siegen zwei fürstliche küche, wie auch dero söhn G. Moritzen so wol ein zeitlang zu Heydelberg mit meinen söhnen stattlichen gehalten; dasz hierbey der Herr Printz desto beszer zeit, mittel und gelegenheit gehabt den Niederlendischen sachen obzuligen, mit fleisz nachzudencken und mit guten leuthen zu underreden, zu handlen und zum kriegshandel sich zu praepariren und gefast zu machen: so hetten wir alle unsere sachen zurück gesetzt, um ihrer G. sache

obzulegen, auch nicht allein ihrer G. unsere räthe und 1584.
diener geliehen und dieselbe, als ob sie deroselben verpflichtete diener gewesen, dienen laszen, und nichts desto weniger besoldet, sondern auch andere gute leuth, umb ihrer G. dienst willen, zum theil ein zeitlang besoldet, zum theil recompensiret, als nämlich: [Thoenen von Huerdt], järlich geben dlr. — Otto von Wolmerckhauszen, [manlehn] 50 [fl.] vermacht. *Item* dem von Breyel ein zeitlang jahrgelt, und darneben wein und ochsen geben, welcher das seinige bey i. G. aufgesetzt, auch denselben mit einem lehn, so die Grafe von Rennenburg vom Hausz Nassaw gehabt, begnädigt.

Item, Stentzel auszerhalb der kriegsleuffte, für und nach, und entlich, wie er gar kruepel gewesen, bis in seinen todt underhalten.

Item, Claus von Hatstatts Rüstmeister hab ich wegen des Hern Printzen 6000 fl. gegeben.

VII. *Dienst mit reisen, verschicken, hin und wieder schreiben.*

1. Dasz nicht allein wir Gebrüdere mit ihrer G. gezogen in Lottringen, als auch in Franckreich und Deutschlandt offtmals hin und wieder gereist, sondern auch von derselben vielmals zu Chur-, Fürsten und Stende verschickt worden.

2. Wie insgleichen auch unser rethe und diener, und bevorab die beide doctore, doctor Meichsner und D. Schwartzs.

3. *Item*, dasz man ihrer G. *mobilia*, so zum öffteren mal versetzt wurden, gelöset, hin und wieder, als aus Franckfurth, Speir auf den Reichstag, Heidelberg, Stras-

1584. purg, Leipzig, wie den auch auf Venedig, in 's landt zu Braunschweig, die Margrafschafft naher Anspach, und sonsten ander örth mehr, viel hin- und wiederschicken, führens, zehrens und reisens gewesen.

4. Deszgleichen auch, wo man grosze summa gelts aufgenommen, zu empfangen oder zu liebern, wider auszugeben oder abzulegen.

5. *Item*, das der Her Printz was in Deutschen sachen oder mit Deutschen gehandelt worden, daszelbige durch unser gebrüdere und unssere rethe und dienere, so wol mit schreiben als auch sonsten, mehrertheils müszen verrichten laszen.

6. *Item*, dasz das Churfürstenthumb Cölln, welchs so nahe an die Niederländen grentzet, nicht fürlängst an das Hausz Bayern kommen. — Gleichfals auch das stifft Münster. — Der Evangelischen herrn capitularen sach zu Straspurg zu gedencken.

7. Dasz man den religionsverwanten in Franckreich in ihre sachen nicht allein so viel müglich befürderlich gewesen und dieselb helffen empor heben,

8. sondern auch bey dem König von Franckreich so viel durch Gottes gnad sollicitirt, dasz derselbe den Spanischen gegen die Niederlände keine hülf thun laszen,

9. und die Franzosen durch die finger gesehn, und gestattet den Staten und Hern Printzen zu dienen.

10. *Item*, dasz durch die alte [Königin] und den obersten Strozzi, so admiral, und auch sonsten in andere sachen mehr, eintrag geschehen.

11. *Item*, dasz mein broder Graf Lodwich mit wiszen und willen des Könings ausz Franckreich, Bergen und Valencin eingenommen.

Item, dasz der Köning uns, durch seinen bruder, der 1584.
damals gewesene Köning in Polen, hundert duiszent crone zu Heidelberg verehren laszen, auch zuvor um den Churfürsten von Cöln von den Spanischen desto mehr abzuhalten, und daszelbe anhangs *votum* auf dem reichstag zu schwechen, auch Beyern und den Spanischen anhangk vom Churfürstenthumb Cölln zu bringen, jerlichs 6000, welche darnach bis uf 8000 cronen erhöhet worden, höchstgedachten Churfürsten neben andern verehrungen bewilliget, und darneben brevetten von 8000 dlr. jerlichs zu geben versprochen, damit man von demselben gelt sich in der Hern höfen desto mehr gönner machen, dero herschafften gewinnen, und also das Spanisch oder Burgündisch *votum* ansehen und gunst im Reich schmelen und zu der Cron Franckreich der Deutschen gemüther desto geneigter und affectionirter möchte machen; dasz man dadurch, wie mit anderen mehr, die beide Köning Franckreich und Hispaniën desto mehr in diffidentz und mistrauwen gegen einander gesetzt und verhetzt.

VIII. *Dienst mit sollicitirung und underbouwung der sachen und leuth hin und wieder.*

1. Dasz Grave Lodwich nicht allein, wie obgemelt, das Religionwerck im Niederlandt sehr getrieben und das Hausz Nassaw Dillenburg mit bewerbung guter leuth und ihren vortzüge, auch ufbrengung gelts und sonsten, der Niederländen bestes, wie aus vurerzelten püncten zum theil zu sehen, sehr gefürdert habe,

2. sondern dasz durch s. L. sunderlich Churfürst Augustus von Sachsen und der alt Lantgraf Philips von Hessen sehr sein erbauwet und zu der Niderlendischen

1584. sachen desto gewogener gemacht worden, also auch dasz gedachter Landtgraf in s. G. testament versehen, wie sich dero söhne in der Niederländischen sachen verhalten sollen.

3. *Item*, dasz man durch vertrauwte gute leuth, welche man hin und wieder heimlich gehabt, so wohl an der Keysz. M^t. hof und bei den geistlichen, als auch evangelischen Chur-, Fürsten und Stenden, uf Reichs- und Kreisztagen und wo man sunsten gelegenheit haben mögte der Niederländische sache, welche zum theil durch des gegentheils calumniën und verleumdungen, zum theil aus mangel nötigen berichts, und zum theil von wegen der vielfältigen betrauwungen und furcht des Bapbtischen und Spanischen gewaltts und anhangs, sehr odios, veracht und suspect gewesen, auch von den gutherzigen nicht wenig gescheuhet und gemitten worden, hin und wieder ufs beste müglich, nicht ohn gefahr und grosze kosten, dermaszen mit göttlicher hülff unterbauwet hat, dasz [man], Gott lob, gegen die Niederlände gefürchte achtsercleruug verblieben,

4. desgleichen auch das verbott, dasz man den religionsverwandten im Niederlandt und Franckreich keine kriegswerbung noch zuziehens gestatten solt.

5. *Item*, dasz gegen die Reformirten, mit ausschlieszung derselben aus dem religionsfrieden und fürgehabter verfolgung, nicht procedirt ist, noch vortgefahren worden, und die auszlendische *exules* nicht aus dem Reich seint verjagt und vertrieben worden, sondern, Gott lob, noch im Reich bis uf diese stundt gehauset, geherberget und geduldet werden.

6. *Item*, dasz, zu abbruch des Bapsttumbs und mehrer

schwechung unsersgegentheils, das werck mit der freistellung, welchs sonst gar [erseszen] wehr, wiederumb auf die bahne gebracht worden. 1584.

IX. *Dienst mit vorstreckungk gelts, geldtswehrt und unsers credits.*

Solchs ist mehrertheils in den rechnungen so hiebevor hinunter geschickt ist worden, und sunderlich in deszen Hern Printzen obligation zu finden.

Darnach aus überschlägung der underhaltungskosten für den Hern Printzen und s. G. angehörigen.

Item, mit betzalung etzlicher rantsionnen.

X. *Dienst mit Collecten.*

1.	Heszen	30,000 [fl.[1]]	
2.	Pfaltz	100,000	
3.	Wirttenberg	20,000	
4.	Saxen	10,000.	diesz hat mein gn. Herr wieder bezalen müszen.[2]
5.	Gr. Hansz v. Sarbrüggen	4000	
6.	Hanaw Bobenhausen	4000	
7.	[Pielen]	4000	
8.	Newenar	4000	

9. Heinrich Kremer, Gierhardt Koch und seine geselschaft [60,000]: dieses hat mein gn. Her wieder bezalen müszen.[2]

[1] *Le signe rendu ici et p. 489 par fl. est indistinct et peut également indiquer* Reichsth.

[2] diesz — müszen. *Probablement ces mots ont été ajoutés par un Secrétaire à la pièce rédigée par le Comte lui-même.*

1584. XI. *Dienstersparung am jerlichen interesse, und vielen andern auszgifften und unkosten, von Collecten-Geldt welchs von jaren zurechnung sich ungeferlich thausent fl. erstrecken würde.*

Dasz man nicht allein den Niederländen zu gutem grosze summa gelts uffbracht, sondern daszelbige auch mit geringem interesse und so wohl mit aufbrengung des volcks, als auch des gelts, grosze merckliche unkosten ersparet haben.

XII. *Dienst mit ersparung bestallung, besoldung und reysen.*

Dasz nichts auf die bediente empter und befehl erlegt worden, wie auch auf eines jeden pferdt noch eines jeden Herren person, tafel oder stattgeldt.

Item, ersparung der unkosten, so uf commissariën, und andere so volck werben, zu gehen pflegt.

Item, uf gesandten, agenten und *solicitatores*.

XIII. *Dienst mit verhinderung des feinds oder der Spanischen practicken.*

1. Mit wiederlegung seiner calumniën und bericht von deszelben blutdürstigen anschlege und practicken.

2. Mit verhinderung der achtserklerunge.

3. Des verbots dasz man den religionsverwandte in Franckreich und Niederlandt keine werbung, noch hülf oder zuzugh gestatten solle.

4. Mit der Beyerischen wahl zu Cölln.

5. Deszgleichen zu Münster.

6. Mit dem pulffer so Hertzog Hansz Casimir in brandt gesteckt.

7. Das geldt so Pfaltzgraf Frederich dem Italianer arrestiert. 1584.

8. Die anschläge auf die statt Embden.

9. Dasz er das volck nicht dermaszen, wie er angefangen, von den Niederländen abalieniert.

10. Dasz er sein vorhaben mit Fliszingen und den Briel nicht in's werck stellen können.

11. Deszgleichen auch Leyden mit seiner belegerung verlaszen müszen.

12. Dasz er dem Franzosen nicht drawen dörffet.

13. Seinen wechsel an etlichen örter durch Franckreich verhindert.

XIV. *Dienst im Geldrischen Gubernament.*

1. Einführung der religion und abschaffung des Babsthumbs.

2. Abschaffung der Spanischen Cantzley, Rechencammer, Magistraten und officianten.

3. Einführung der Garnisonen.

4. Einführung der General-mitteln.

5. Mit den durchzügen.

6. Mit fürstreckung gelts zu entsetzung der statt Mastricht.

Die naerder Union[1] durch Gottes gnade in gang bracht.

7. Mit bürgschafft dem von Hohenlohe für 30,000 fl. zu berürtem entsatz.

8. Mit zuwegenbrengung bey den Unirten geldts, gewarts, provians, geschützes und munition für das Geldrische garnisoun hin und wieder.

9. Mit versehung vieler Cantzley-sachen, wie auch

[1] Union d'Utrecht *par opposition à la Pacification de Gand* (voyez T. VI. 539. 540).

1584. vieler landttage, ohn das kein Cantzler gewesen, noch mit rechtsgelehrten noch scribenten seint gehalten worden.

10. Mit bedienung des gubernaments und geringen underhalt als die forige Statthalter gehabt.

Darbei man 's dan nicht gelaszen, sonder mit allerley abtzogen, auch etliche beschwerung, als mit underhaltung alter trabanten und pörtner, unangesehen mir dieselbe nicht gedienet.

11. Mit der Münsterische reyse.

No. weme die unkosten von der reyszen welche ich, der Geldrische sache halber, naher den Unirten und Staten gethan, aufzurechnen seyn.

XV. *Was man für occasiones seit absterben des Hern Printzen seliger gehabt, darin man ihnen den Niederländen dienen köhnne.*

1. In der Neuwenarische werbung.

2. Wie die Spangier in des Herzog von Gülichs länden für und nach, hin und wieder gelegen.

3. Desgleichen auch in den Stiften Cöllen, Münster, Paderborn, Esze[1] und Osenbrugk[2].

4. In etzliche anzüghe.

5. In dem letzten zugk in Franckreich.

6. Bey dem nechstverstorbenen Churfürsten von Sachsen.

7. *Item* mit einformirung, behandlung und auffsuchen viler guter leuth.

8. Wie auch sunsten mit underbauwung ihrer sachen hin und wieder.

9. *Item*, mit kuntschafft und correspondentz.

[1] Essen, *abbaye dans le ci-devant Comté de la Marck.* [2] Osnabruck.

XVI. *Was oder worin man den Niederländen nochmals dienst leisten könne.* 1584.

1. Mit haltung guter correspondenz.

2. Wahrnemung und avisirung aller und jeder fürfallender sachen.

3. Mit unterbauwung und sollicitirung ihrer sachen im Reich, und fürnemlich aber mit befürderung des algemeinen wercks.

4. Mit fleisziger informirung und gewinnung guter leuth.

5. Mit bewerbung, aussuchung und zuwegenbrengung fürnehmer guter leuth.

6. *Item*, abspannung derselben vom gegentheil.

7. Mit und in schickungen.

8. Mit und in ersparung vieler kosten, zeit, mühe und arbeit, auch sorg und gefahr.

9. Und sonderlich dasz sie viel sachen desto schneller und heimlicher handelen und treiben können.

XVII. *Warumb ich, so wol als andere, umb erstattung, bezalung und recompens.*

1. Dieweil man ihnen so wohl als andere gedienet hat.

2. *Item*, für andern nützliche dienst geleistet und durch Gottes gnade sulche, dasz ohne dieselbe ihre sachen so weit nicht kommen weren.

3. Dasz sie andere, die ihnen auch bisweilen geringe dinst gethan, underweilens auch schuldig wesen, bedacht und recompensiret haben.

4. Dasz, neben den geleisteten diensten und erwieszener euszerster treuw, sie billich unsere gute affection zu betrachten und sich danckbar zu erzeigen schuldig seint.

5. Dasz ihre danckbarkeit ihnen zu ehr, rhum und

1584. verursachung das auder leuth ihnen gleichfals gern treuwlich dienen werden, gereichen wirdt, also auch die undanckbarkeit da sie uns in unsern nöthen, darinnen wir doch umb ihrentwillen gerathen seindt, sollen stecken, untergehen und verderben laszen.

XVIII. *Weshalben man bis dahero so wenig anmanung bey den Niederländen gethan.*

1. Dasz man angesehen gehabt das vielfältig anlauffens, sampt den manchfaltigen sorgen damit sie beladen gewesen, und sie nicht gern in ihrem christlichen fürnehmen molestiren wollen.

2. Dasz wir an des Hern Printzen gethaner zusag und gutem wille, das s. G. unszerer hinwieder zu allen fürfallenden gelegenheitten im besten eingedenck sein würde, nit gezweiffelt.

3. Dasz wir verhoffet dasz mit unserer langwihrigen und euszersten gedult, so viel desto mehr unsere gutherzige affection zu erkennen, und ihnen also damit ursach zu geben uns dero genieszen zu laszen, und in nothfellen ebenmeszige treuw und guten willen, wie sie ohn rhume zu melden bei uns gespueret, zu beweiszen.

4. Dasz nach absterben des Hern Printzen wir nicht allein das sterbhausz mit unseren forderungen so baldt nicht betrueben, sondern auch sie, als welche durch solchen unzeitlichen thoedtlichen abgangk, der vernunfft nach zu urtheilen, [1] noch weiters unruhig zu machen.

XIX. *Aus was ursachen ich genotträngt werde nunmehr anzuhalten und darauf zu tringen.*

1. Dweil sich befindet dasz albereit viel guter leuth, so

[1] *Quelques mots semblent omis.*

dar von was das Hausz Nassaw-Dillenburg erstlich bei dem 1584.
Hern Printzen in particulir und dan auch umb ihrer, der Niederländen, willen und bey denen selbsten[1], gut wissens gehabt, sehr viel verstorben, und nicht allein wenig mehr überig, sondern auch viel seint welche dasjenige was also disfals verlauffen, anders verstehen und deuten, und also niemants sein würde, da ich, als der ich nunmehr auch zu meinen jahren komme, und mehr im abnemen dan zunehmen bin, mit todt abgehen solte, so von disze dingen nötigen bericht zu thun wüste.

2. So lauffen die *pensiones* sich järlichs über 20,000 fl., also das, da man das interesse auch nur aufs geringste als fünf vom hundert anschlägen würde, ich allezeit ehe dan in fünf jaren eine thonne gelts zurück kommen.

3. So würde ich auch durch underhaltung der garnisounen, nötiger baw und anderer anstellung und ordnung halber, deren sunsten das Hausz Naszaw-Dillenberg, wen es sich des Hern Printzen und der Niederländen nicht so trewhertzig angenommen, wol hette überhoben sein khünnen, mit vilen auszgifften hart beladen.

4. So hab Gott der Herr mich nicht allein mit vielen kinderen und kindtskinderen gesegnet, wie Er den noch immerdahr sulchs ferner teglichs thut, sondern es seint mir auch auf auszbestattung meiner söhn und töchter, deren ich nun durch Gottes gnad verheirath, nicht ein geringes gangen; so musz ich auch zu erziehung der übrigen nicht wenig uffwenden, und gedencken wie bei meinen lebzeiten ich sie mit einander bröderlich und schwesterlich vergleichen möge.

5. Dweil ich den auch spüre das man sunst andere *cre-*

[1] *Quelques mots semblent omis.*

1584. *ditores* und leuth bedenckt, bezahlt und recompensirt, und darneben aber befinde. . . .[1]

6. Als will ich nicht verhoffen dasz man mir verärgen und zum unbesten ufnehmen werde dasz ich, in ansehung oberzehlter und vieler ursachen, dermal eins, und sunderlich dweil ich bis ufs euszerste gedult gehabt, umb billiche und gebührliche erstattung ansuche und anhaltte, und in meiner und der meinen euszersten nöthen zu dem Hausz Nassaw-Breda und den Hern Staten mich weniger nicht aller treuwe, mitleidenlicher hülf und beystant getröste, und vorsehe, dasz sie auch bey weylandt meinen dreien brödern seliger im werck und mit der thaet erfahren und empfunden haben.

XX. *In was beschwerung man ihrenthalben gerathen.*

1. Dasz man ausz allem vorrath kommen.

2. *Item*, aus aller ordnung in eine schwere weitleufüge hauszhaltung, grosze unrhue und merckliche kosten.

3. Das man sich hierdurch, da man sunsten, Got lob, mit keinen menschen in der gantzen weldt in unguten etwas zu thun gehabt, die Keys. Ma[t]., sampt den mehrertheil der Stende Evangelischen und papistischen im Reich, dermaszen zuwider gemacht und die leuth von uns alienirt und abgeschreckt, dasz man sich geschewet uns öffentlich anzusprechen und fürderung zu erzeigen.

4. *Item*, Spangien und deszen anhangk uns dermaszen zuwieder gemacht und an halsz gehenckt, dasz wir sampt landt und leuthen dardurch in grosze gefahr gerathen, und darinnen bisz nuhn etlich und zwantzig jar, wie auch noch uf diese stunde, sitzen; deszen wir sunsten wol überho-

[1] *Lacune.*

ben gewesen, da wir still geseszen und zum allerminsten 1584.
uns nicht des Hern Printzen, als des bröders, und nicht auch ihr, der Niederländen halben, angenommen hetten.

No. mit der bow[1].

5. *Item*, dasz wir unsere privatsachen darüber verseumet, weib und kinder, sampt landt und leutten, zurück gelaszen und dieselbe betruebet.

6. *Item*, uns in sulch verderben gestecket dasz die schulden von jahren zu jahren dermaszen wachsen und zunehmen, das wir zum wenigsten in funf jahren mehr als umb eine thonne golts Franckfurther wehrung zurück und in schaden kommen.

Item, dasz wir, neben und nach dem Hern Printzen seliger, die andere meine drey brüder ihr leben bey diszer sache gelaszen, ich also meine beste zeit damit zubracht und nun an verstandt und gesuntheit sehr geschwecht hat.

XXI. *Womit und durch wasserley wege uns wider zu helffen sey.*

1. Dasz sie die jerliche pension bezalen, und ander hauptsum, welche sie in etliche termin abzutheilen, järlichs auch etwas erlegten, biszsolang die völlige bezahlung geschehe.

Und damit sie desto eher hirzu verstehn möchten, könte man beides, die pension und bezahlung der obangezogener termin, in die provincen und stette und einen jeden orth wiederumb in etzliche zeit des jahrs sein gebührnus oder *quota* austheilen.

2. Dasz sie uns uf ein renthe oder gut assigniren und verweisen, einmal für all, oder uf ein zeitlangk.

3. Oder dasz sie uns, neben erlegung etzlichen gelts, mit

[1] bow. *Ceci semble se rapporter à la fortification de Dillenbourg* (voyez p. 287).

1584. saltz, allerlei würtz, proviandt, sammet, seydegewandt, wolle, leinen, *item*, hering, stockfisch, kesz, butter, reinfisch, bollich, dörlachsz, pricken, platteisen, stöer[1] und dergleichen dinge, welche man hir oben mit der zeit zu geldt machen könte, befürderlich weren.

4. *Item*, dasz sie unsz etzliche schiff, mit allerhand wahren, in- und auszerhalb lands, licentfrey pasziren laszen.

5. *Item*, dasz sie meiner söhne darnieden einem oder mehr zu guter gelegenheit in ihre länder, damit er den andern seinen brödern hirober desto beszer mit guten willen weiche, und man die schöldt von seinem antheil bezahlt oder darauf zum theil schlagen möge, bedacht und versehen hätte, es were mit erbgüter, renthen oder andern.

6. *Item*, das sie uns hiroben ein jahr- und dienstgelt verordent hetten.

7. Und darneben etwan auch dergleichen bey Engellandt, Franckreich oder anderen, doch uf trägliche *conditiones*, zu wegen bracht hetten.

8. *Item*, das sie die schölt mit den Frawlein von Uranien wollen über sich nehmen.

Dasz, wo Gott der Herr ihnen eine *victoriam*, beuth, gefängene, und dergleichen etwas, welchs sie zuvor doch nicht gehabt, scherte, sie uns darvon an etwas zur abkürtzung der bezahlung zuschieszen wolten, und bedencken dasz sie daszelbige doch ausz oder von dem ihren nicht thun.

XXII. *Wasserley dienst das Hausz Nassaw-Dillenburg den Niederländen nochmals leisten und erzeigen köntte.*

1. Mit haltung guter und gewiszer correspondentz, wie von alters.

[1] bollich — stoër. *Différentes espèces de poissons.*

2. Mit sollicitirung ihrer sachen allenthalben hieraus- 1568.
zen im Reich und sonsten.

3. Mit erkundigung, aussuchung und werbung guter leuth, kriegsleuth und anderer.

4. Mit erkundigungk und erförschung allerhand guter occasion und gelegenheit, wie auch gute warnung.

5. Mit informirung und underbauwung und widerlegung des gegentheils calumniën.

6. Mit instigirung und reitzung der Reichsstätte gegen die Spanischen.

7. Mit befürderung der gemeinen sachen.

8. Dasz man ihnen künfftig in allerhandt notfällen, darinnen sie nochmals durch Gottes gnedige schickung leichtlich gerathen können, wiederumb allezeit nützliche dienst erzeigen und beweisen könne.

9. Dasz meine vier söne darnieden auch desto lenger und beszer zu dienen vermochten, auch darzu so viel desto williger und gefliszener sein würden.

Dasz man im nothfall von der Provincien oder Stette etzliche hart beträngt were, man dem feindt ahn andern örtter *ex improviso* einfall thun und angreiffen kündten, damit man also zu rück ziehen, denselben in furcht und kosten brengen, und ettwan den länden dardurch etwas einbekommen möge.

Inmaszen sülche vom Hausz Nassaw-Dillenburgk mit Frieszlandt, Bysantz, Bergen,[1] Henegaw, den letsten zug für Mastricht, gescheen.

[1] *Peut-être le copiste auroit dû écrire* B. in H.

1584.

XXIII. *Was den Staten insonderheit vor kosten ufzurechnen.*

No. 5940 Carol. gl. zu Embden aufbracht, den letzten *Martij* 1568.

1. Der zugh in Frieszlandt, als nemblich die underhaltung des Kriegsvolcks.

Item meiner Bröder seligen, Graf Lodwichs und Graf Adolfs.

Item schlachtmonat.

Personen so hiervon noch bericht können geben, Ulm, Seniske.

Item dasz meine Bröder seliger ihre pferdt und bagagie und alle das ihrige was sie gehabt, daselbst verloren.

Item das meine Bröder selige nicht allein ihr gesindt belohnet, sondern auch nach der handt die befelchsleuth ihrer viel recompensiren müszen.

2. Die kosten, so uff die sollicitation der Niederlendischen sachen nicht allein im Reich bey Chur- und Fürsten, sondern auch eine gereume zeit in Franckreich.

3. *Item* versetzung etlicher cleinodien in Franckreich.

4. Meines Broders Graf Lodwichs verlust seiner mobilien, so ehr hinder sich in Franckreich und sonderlich in Rochel, nach dem massacre[1] verlaszen müszen.

Seniske hat *anno* 76, den 14 Novemb. berichtet das Stroszy von Graf Lodwichen seliger zu Rochelle ein schiff empfangen, darfür er ihrer G. 8000 francken sol bezahlen, dieselbige machen, 36 frandzösische steuber für 1 Daler gerechent, 4444 Dlr. 16 st.: solch gelt ist zu einlösung der kleinoter, welche der Königin von Navarra vor 13000 francken versetzt, verordent.

Item der schulden, welche der General Strotzi s. L. schuldig gewesen.

[1] de la St. Barthélemy.

1584.

5. Der verlust meines Broders seliger baggagie zu Valencin.

No. Allendorfs schicken zu gedencken.

6. Die einnehmung und eroberung der Statt Bergen in Hennegaw, wie auch underhaltung und verwaltung des guarniseuns und gandtze Statt.

7. Der letzte zugh vor Mastricht.

8. Die niederlag und verlust auf der Mockerheyden.

Zu gedencken, des frantzösische gelts, so hirzu angewandt ist worden, betragendt 100,000 cronen.

9. Die unkosten, so uf die schifleuth gangen, welche uf das pulver zu Bacharach und darumbhero am Reinstrom gewarttet.

10. Die ungenade, wiedderwillen, gefahr und unkosten darinnen wir ihrentwegen noch stecken.

No. Dasz von diesem und dergleichen dingen, welche die Staten aufzurechnen, von jederem insonderheit ein special und das in *genere* ein universal estimation und anschlag gemacht werde.

11. Wie auch die biszhero aufgelauffene interesse.

12. *Item*, die vielfältige sorge, mühe, arbeit und versaumbnus unserer eigenen sachen und verliehrung aller guter occasion und gelegenheit.

13. *Item*, dasz meiner Söhne weyber derenthalben ihre güter unverschuldeter sachen im Landt von Lutzenburgk vorenthalten werden.

XXIV. *Verzeichnus von allerhandt objectiones und gegenredt.*

1. Was das Hausz Nassaw-Dillenburgk, in desen troublen gedan, solchs were sie dem Hausz Nassaw-Bredae, vermöge der naher verwandtnus, natürlicher billicheit und ufgerichten vertregen, erb-einigung und ihres eigenen interesse und künfftiger erwarttung halber, zu thun schuldig gewesen.

2. *Item*, das die Niederlände solche an dem Hausz Dillenburg nihe begehrt, noch man deszwegen von den Staten einige Commission oder obligation fürzulegen.

1584. 3. *Item*, das wir nun in etlich und zwantzig jahren nihe nichts von den Herrn Staten gefördert, da doch andere daszelbig gethan und ich darniden gegenwürtig gewesen.

4. *Item*, das die Staten ansehentliche summen gelts dem kriegsvolck vor und nach entrichtet und bezahlt, und unser underhalt mit darunder begriffen.

5. *Item*, das in betrachtung dises eine gemeine sach und werck were und das Hausz Nassaw-Dillenburg so wol das seinige darbey zu thun schuldig were als auch das Hausz Nassaw-Breda und die Staten.

6. *Item*, dasz das Hausz Nassaw-Breda an meiner gestorbenen dreyen Bröder seligen antheil und nachlasz mit zuerbe, und desfals mit mir und meinen kindern zu theilen hab.

7. *Item*, dasz man den Herrn Staten ein specification, richtige rechnung, urkunth und quitantzien von allem aufgebrachten vorgestreckten geldsorten und verthanen geldt, und wohin daszelbige kommen und angewendt worden wehre, verlegen solle.

8. *Item*, dasz dasjenige was das Hausz Nassaw-Dillenburg von dem Herrn Printzen, als auch den Niederländen bekommen, abzuziehn.

9. *Item*, was ich mit dem Geldrischen Guvernament, wie auch mein sohn Graf Wilhelm mit dem Friesischen, deszgleichen auch mein sohn Philips mit seinem bevelch ziemlicher maszen recompensirt worden.

10. *Item*, dasz es jetziger zeit in den Niderländen vermögen nicht sey, eine solche ansehenliche summa, da sie dieselbe schon uf sich nemen wolten, zu bezalen.

11. *Item*, da sie uns vom Hausz Nassaw-Dillenburg

etwas gestehn und geben wurden, dasz sie alszdan Hertzog 1584.
Hans Casimir und andern dergleichen auch wurdt thun müszen.

12. *Item*, dasz sie dem Herrn Printzen und gantzen Hausz Nassaw so wol und vilmehr alsz s. G. und wir ihnen gedienet.

13. *Item*, daszdie *Curatores* vom sterbhausz [vorwenden], dasz sie nicht schuldig und ihnen verbotten sei keine kosten, noch schulden, welche nicht uf des Herrn Printzen und dero seinigen personen und privatsachen, sondern auch uf das kriegswesen angewendet, anzunehmen und zu bezalen.

Dasz die von Hollandt hiebevorn 800,000 gulden von der scholt, welche der Herr Printz dem Deutschen kriegsvolck schuldig gewesen, auf sich genommen und bezahlt.

XXV. *Was man an den Printzischen schuldten abzukürtzen und abzurechnen hab, und darneben auch, aus guten willen, sincken und fallen laszen möchte.*

1. Das silbergeschirr, wie das von dem Herrn Printzen seliger versetzt gewesen.

2. Die Cleinodien, wie die gleichfals versetzt gewesen.

3. Ebenmesziger gestalt die tapiszereien.

4. Das Printzische theil an dem Hausz Nassaw und darvon aufgehabener und inbehaltener jerlicher nützung.

5. *Item*, wasz ihre G. wir für gelt bei anderen ufbracht; so nicht unser eigen ist und wir nicht darfür burg worden, noch daszelbige verpensioniren und wider bezalen dürffen.

6. *Item*, die 3000 dlr., welche den Frewlein von Uranien schuldig.

1584. 7. *Item*, was wir von veldtgeschütze vom Herrn Printzen bekommen.

8. *Item*, etzliche dobbelhacken, welche in Engeland geflöhet worden, nicht fast gewesen, und der Her Printzs mir verehret.

Wo der underhaltung zu gedencken, auch zu fragen, ob er des Hern Printzen oder Grave Ludwigen gefangener gewesen.

9. *Item*, des abts von S. Truyen rantzioun, welche er bisz an die helfft, nemlich 15000 gl., bezalt gehabt.

Das gelt abzuziehen welchs in der mesze zu zweyer mahlen erlegt worden, als nemlich 5000 car. Gl.

10. Obwol der Herr Printz meiner Gemahlin seliger eine verehrung mit etzlichen stücken gelts, deszgleichen auch mir mit zuschickung etlichen gewürtz und fasten speisz gethan, dasz solchs doch in keine abrechnung zu setzen, sondern von mir daszelbige mit frei und gutwilliger nachlaszung in anderwege konne erstattet werden.

Item, dasz gleichergestalt das gelt, welchs der Herr Printz mir zu Antorff etlich mal lieffern laszen, auch in kein abrechnung zu bringen, dieweil solchs nicht in meinen privatnutz, sondern vielmehr in der Landen dienst angewendet worden, und nur erstmals allerley im Landt von Geldern, wie auch nach der handt in Hollandt, zwischen Nordt- und Suydt-Hollandt zu verrichten bevolen gewesen.

Item, in der Printzischen obligation zu sehen, ob der kosten zu Dillenburg, Siegen und Beylstein, mit darein gerechnet sey, sinttemahl uf den fall solchs nicht gescheehn, man derselben auch sincken und fallen laszen könne.

Was die vom Sterbhausz für *objectiones* für zu wenden.

Des Sterbhausz höchstes unvermögen.

Das die somma hiebevor nicht so hoch gefordert worden 1584.
und mehr nicht dan 400,000 fl.

Das man bericht und rechnung von weilant des Herrn Printzen in disze Landen gebrachte mobilien begehrt.

XXVI. *Was uf den fall über alles geschehen suchen, anhalten und bitten danieden nichts zu erhalten noch fruchtbarlichs auszurichten sein würde, sondern man mit abschlägiger antwortt abgewiesen, oder das werck uf die lange bahn gespielt werden solte, man alsdan zu thun.*

Demnach zu besorgen, wo die gutliche suchung kein statt finden möchte, dasz man darnieden mit recht, dweil sie zugleich *judices* und parthey mit einander seynd, wenig auszurichten und zu erlangen sein werde, als hetten die Gesandten und abgeordnete sich dohin zu erkleren, dasz sie solche, über mein und ihre, wie auch vieler Christen und ehrliebenden leuth, ja deszen gegentheils selbsten verhoffen und vermuthen, empfangene abschlegige antwortt und schlechte abfertigung mir wieder zurück bringen musten, aber es bey sich gentzlich darfür hielten, dasz ich es darbei nicht werde bewenden und bleiben laszen, sondern mich deszen, durch ein öffentliches schreiben, domit menniglich zu spuern welcher maszen das Hausz Nassaw-Dillenburg umb seiner, der Niederländen geleisten und mit gutwilliger darstreckung ihres leibs, lebens, guts und bluts und aller zeitlicher wolfahrt, in viel wege erwiesener trewer und hochnützlicher dienste, ins verderben und allerdings weren umbgestoszen worden, zweiffels ohn beclagen; und demnach ich diejenige, so mich und die meine also in's verderben gestecket, nicht vor

1584. freunde erkennen, noch anders dan vor feinde achten könne, nach abförderung meiner söhne aus dem Landt, uf andere wege, deren ich sonsten viel lieber geübriget sein wolle, und welche ich biszher bei andern, so sich ihres schadens an den Niederländen zu erholen gemeinet, zu vorkommen und zu verhindern mich bearbeitet und befliszen, wieder meinen willen, werde gedencken müszen, und zum wenigsten mich im werck und in der that also erzeigen und beweisen, damit, wen ich schon daher nit viel ergetzlicheit, noch nutzen zu gewartten und bekommen solte, doch meine *creditores*, sampt andern ehrliebenden leuthen, daraus so viel abzunehmen dasz nicht ich, sondern die Staten meines und der creditorn verderben ein ursach were, und ich an meinem orth ungern etwas so zu auszbringung und befürderung ihrer bezalung immer ersprieszlich und dienlich sein möchte, erwinden und mangeln laszen wolte.

No. arrest angriff.

Der ungezweiffelter zuversicht ich in dem hierauszen mehr zusprungs und beifalls dan man itzo vielleicht glaubet oder meinet, haben und finden werde.

EXPLICATION DE LA PLANCHE.

N.° 1. Signature d'Eberhard van Reyd. (voyez page 296.)

» 2. Fragment d'une lettre de Louise Julienne Comtesse de Nassau. (p. 449.)

» 3. Signature d'Anne Comtesse de Nassau. (p. 450.)

» 4. Fragment d'une lettre de Louise de Coligny, veuve du Prince d'Orange. (p. 477, sv.)

» 5. Copie ancienne d'un fragment d'une lettre de Henri de Brederode. 13 sept. 1564. (T. I. 1e éd. p. 194 et 198, 2e éd. p. 306.)

VIII. à la p. 51.

1. [illegible]

esTr

faict

nous



